

9.2.1



VOYAGE
EN NUBIE
ET EN ABYSSINIE.

TOME QUATRIEME.

TITRE de propriété de M. PANCKOUCKE du Voyage de Nubie & d'Abyssinie, par M. le Chevalier BRUCE.

« M. le Chevalier BRUCE, Auteur d'un Voyage en Nubie, & en Abyssinie, dont
» le manuscrit doit former plusieurs volumes in-4°, avec nombre de Planches &
» Cartes, a cédé, comme en effet il cede à M. Panckoucke, ce acceptant, pour en
» jouir, lui & ses ayans cause, tous ses droits sur ledit manuscrit, pour en faire
» une ou plusieurs Editions, en françois, en tel format qu'il jugera convenable. »

Kinnaird, 10 Février 1788. Signés JAMES BRUCE & PANCKOUCKE.

*Registré la présente cession sur le Registre 23 de la Chambre Royale & Syndicale des
Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 562, fol. 503, &c. Paris, 1^{er} Avril 1788.*

Signé, KNAPEN, Syndic.

Le Privilege se trouvera à la fin de l'Ouvrage.

VOYAGE
EN NUBIE ET EN ABYSSINIE,
ENTREPRIS
POUR DÉCOUVRIR LES SOURCES DU NIL,

Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 & 1773.

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglais, par M. CASTERA.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
HOTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. XCI
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

VOYAGE

AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE SEPTIEME.

RETOUR DES SOURCES DU NIL A GONDAR. — SÉJOUR
DANS CETTE CAPITALE. — BATAILLE DE SERBRAXOS ET
SES SUITES. — L'AUTEUR SE PRÉPARE A QUITTER
L'ABYSSINIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Retour des sources du Nil par le Maïsha. — Arrivée
chez Welled Amlac. — Passage du Nil à Delakus.
— Arrivée à Gondar.*

C'EST le 10 Novembre 1770, que nous partîmes de
Geez pour retourner à Gondar. Nous passâmes l'Abay (1),
comme la première fois, au-dessous de l'Eglise de Saint-
Michel de Sacala. Nous descendîmes la montagne à travers
le bois; nous guéâmes la rivière de Davola, & la nuit

(1) On sait que c'est le nom que les Agows donnent au Nil.

nous nous arrêtrâmes au nord-est de l'entrée de la vallée, dans un endroit où il y a un petit groupe de huttes, qu'on appelle Dembéa.

LE 11, nous poursuivîmes notre voyage par la même route que nous avions prise en venant, jusqu'à l'Eglise d'Abbo. Là, nous tournâmes à droite, & nous marchâmes au nord-quart-d'est. A neuf heures trois quarts, nous fîmes une halte à droite de la vallée. Notre chemin traversoit bien le territoire de Goutto; mais ce côté-là n'est ni aussi peuplé, ni aussi agréable que celui qui est à l'occident du Nil. A onze heures, dirigeant nos pas au nord-nord-est, nous passâmes devant l'Eglise de Tzion, qui est à un huitième de mille à l'est-nord-est du chemin. Nous pûmes contempler de là, tout à notre aise, cette vallée qu'arrose le Jemma, & qui est large, profonde, & couverte d'arbres jusqu'au pied des montagnes d'Amid Amid.

A onze heures un quart, nous traversâmes un ruisseau venant du côté de l'ouest, & à midi nous passâmes l'Uchmi, rivière très-dangereuse, dont le courant est très-rapide & le gué placé précisément entre deux cataractes. Au-delà de l'Uchmi, nous suivîmes un sentier étroit, qui traversoit un champ de buissons & d'arbustes très-agréables, & rempli d'une espèce de renards d'une couleur brillante & dorée (1). A une heure trois quarts, nous arrivâmes dans la maison du Shalaka Welled Amlac, avec qui je m'étois

(1) C'est je crois le même animal que les Naturalistes appellent *lupus aureus*. Il est de la grosseur d'un loup, & il se nourrit de taupes.

très-lié à Gondar : on appelle sa maison Welled Abba Abbo, d'après l'Eglise d'Abbo, dont elle n'est éloignée que d'un huitième de mille.

Pour ne pas interrompre l'ordre & le cours de ma narration, j'ai différé jusqu'à présent à tracer le caractère singulièrement remarquable de Shalaka Welled Amlac. Après que j'eus le bonheur de guérir les enfans de la famille royale, qui étoient attaqués de la petite vérole; après que je fus établi à Koscam, dans une maison qui avoit appartenu au Bacha Eusebius, mon ami Ayto Aylo recommanda à mes soins un habitant du Maitsha, qui avoit deux domestiques, dont l'un étoit, ainsi que le maître, attaqué d'une fièvre intermittente.

L'ITEGHÉ me faisoit fournir abondamment tout ce qui m'étoit nécessaire : je vivois dans la plus grande aisance; & le seul inconvénient que je trouvois à accéder aux vœux d'Aylo, c'étoit d'introduire chez moi un étranger, & le germe d'une maladie, qui pouvoit y faire des ravages. Mais comme j'étois en pays étranger, & que j'avois tous les jours besoin des habitans, il falloit bien que je fisse de mon côté tout ce qu'il m'étoit possible pour leur être utile, quand l'occasion s'en présentoit. Je me prêtai donc de fort bonne grace aux vues d'Aylo. Je reçus chez moi les deux malades, & je montrai d'autant plus de zèle, que je fus informé que le maître étoit un des voleurs les plus puissans, les plus intrépides & les mieux secondés de tout le Maitsha; qu'il habitoit précisément sur le chemin que je devois suivre pour me rendre aux sources du Nil; & que si j'étois

protégé par lui, je pouvois défier Woodage Afahel lui-même, c'est-à-dire l'homme qui étoit considéré comme le principal obstacle à mon voyage.

Le domestique de Welled Amlac étoit un pauvre malheureux, qui trembloit sans cesse de mourir. Il suivit exactement le régime que je lui prescrivis, & fut bientôt rétabli; mais il n'en étoit pas de même de Welled Amlac. Il avoit, comme je l'ai dit, un autre domestique, qui ne paroissoit jamais dans la maison quand j'y étois; mais qui, dès que je sortois pour aller voir quelques malades, ou pour me rendre, suivant ma coutume, au lever de l'Iteghé, portoit furtivement à son maître assez de viande crue, d'hydromel & d'eau-de-vie pour lui occasionner la fièvre, & le jeter dans le délire. Heureusement je fus bientôt informé de cette manœuvre par le domestique convalescent, qui ne doutoit pas que son maître n'en fût la victime, comme il l'auroit probablement été, si cela eût duré: mais nous obtinmes, par le moyen d'Ayto Aylo & de l'Iteghé, que le mauvais sujet fût renvoyé dans le Maitsha; & Welled Amlac ne fut plus servi que par le domestique qui avoit été malade, & en qui on pouvoit avoir confiance.

SANS fatiguer le Lecteur par d'inutiles détails, je me bornerai à lui dire que le Shalaka Welled Amlac parvint à se rétablir, après plusieurs semaines de maladie. Quand il arriva chez moi, il étoit assez mal vêtu, chose fort peu remarquable dans un homme malade; mais comme il n'avoit d'autres habits que ceux qui étoient sur son corps, ils devinrent encore plus mauvais durant sa maladie; de sorte que quand il

fut convalescent, il étoit si dépenaillé, qu'il avoit l'air d'un vrai mendiant. Un soir je lui disois qu'il ne devoit pas s'en retourner dans le Maitsha, sans s'être prosterné devant l'Iteghé; & il me répondit que non sûrement; & qu'il étoit prêt à y aller, si-tôt que je jugerois à propos de lui donner des habits. Je crus d'abord qu'il avoit d'autres hardes, & qu'il les avoit données à garder aux gens de ma maison; mais après m'être fait expliquer les choses, je fus qu'il n'avoit pas un haillon de plus que ceux que je lui voyois en ce moment; & il me dit tout uniment qu'il aimeroit mieux demeurer toute sa vie chez moi, que de sortir pour avoir l'humiliation de se présenter dans le monde, sans que je l'eusse habillé depuis les pieds jusqu'à la tête. Que fert-il que vous m'ayez guéri, me dit-il avec beaucoup d'assurance, si vous me renvoyez de chez vous comme un mendiant?

Je pris en vérité ce propos pour une plaisanterie; & ayant rencontré le même jour Ayto Aylo à Koscām, je lui rapportai en riant la conversation de Welled Amlac. Mais il me répondit gravement : « Sans doute vous devez l'habiller, car » c'est la coutume de ce pays-ci ». — « Et son domestique » aussi? dis-je ». — « Certainement, répondit-il, son domestique aussi; & s'il avoit dix domestiques, qui eussent mangé » & bu dans votre maison, il faudroit que vous les habillassiez tous ». — « Je crois, dis-je, mon cher Ayto Aylo, qu'à » ce prix un médecin feroit beaucoup mieux de laisser mourir » tous ses malades que de les guérir ». — « Yagoubé, me » répliqua Aylo, je vois bien que ce que je vous dis n'est » pas d'usage dans votre pays; mais c'est une coutume inva- » riable du nôtre, du moins parmi les gens d'un rang élevé,

» si ce n'est pas parmi la dernière classe du peuple. Si vous
 » voulez donc vivre ici en homme de distinction , vous ne
 » pouvez vous soustraire à cet usage , sans vous faire de
 » Welled Amlac un ennemi irréconciliable. Welled Amlac est
 » un homme opulent. Ce n'est pas qu'il regarde au prix des
 » vêtemens ; mais il croit que le cas que ses voisins peuvent
 » faire de lui , dépend du respect & des égards qu'on lui
 » témoigne loin de sa Province. Ne craignez rien , je suis sûr
 » qu'il vous donnera des preuves de sa reconnoissance ; &
 » quant aux vêtemens que vous lui donnerez , je me charge
 » de les payer , moi ». — « Non , certes , m'écriai-je , mon
 » bon ami ! Je regarde la coutume & l'anecdote à laquelle elle
 » a donné lieu , comme si curieuses , qu'elles valent bien le prix
 » des habits que je fournirai à mon malade ; & je vous prie de
 » croire que devant traverser la Province de Maitsha , je ne puis
 » que vous avoir beaucoup d'obligation de m'avoir mis dans
 » le cas de faire quelque dépense pour Welled Amlac ».
 » — « Mon amitié seule m'a servi de guide , répliqua Aylo ; &
 » j'étois bien sûr que vous penseriez ainsi. Vous êtes un homme
 » prudent , qui voyez les choses de sang-froid , qui aimez
 » à prendre conseil des autres , & qui ne cherchez point à
 » heurter de front les coutumes du pays ; aussi cela vous
 » reconcilie chaque jour les méchans , & vous en ferez plus
 » long-temps en sûreté » .

L'ON ne doit pas douter que d'après cette conversation ;
 je ne m'acquittasse bientôt des devoirs que l'usage du pays
 m'imposoit envers Welled Amlac. Je lui fis présent d'un
 habillement neuf , d'une ceinture & d'une paire de sandales ;
 le tout valoit environ deux guinées , & il le reçut avec la

même indifférence , que s'il l'avoit acheté argent comptant ; il demanda en même-temps des habits pour son domestique. Ils étoient prêts. Welled Amlac les ayant vus les trouva presque trop beaux pour un valet , & il donna à entendre qu'il les prendroit pour lui , quand il seroit de retour dans le Maitsha.

QUAND mon malade fut bien paré , je le conduisis chez l'Itégé , qui lui recommanda expressément de prendre soin de moi , si jamais j'étois entre ses mains. Après cela il s'en alla avec Ayto Aylo , & jusques au moment que j'arrivai dans sa maison de Welled Abca Abbo , je n'entendis plus parler de lui , excepté par Fafil , qui m'en dit quelques mots à Bamba.

LE Shalaka Welled Amlac n'étoit point chez lui : mais j'y trouvai sa mere , sa femme & ses sœurs , qui me connoissant de réputation , me reçurent avec amitié ; & sans attendre le retour de notre hôte , on s'empresça de faire tuer une vache.

LA vénérable mere de Welled Amlac étoit une femme grande , bien constituée , pleine de gaieté , & n'ayant aucune des infirmités de la vieillesse. L'épouse du Shalaka , au contraire , avoit l'air de la plus insigne forcierié ; cependant elle étoit attentive , polie , & elle parloit passablement l'amharic. Les deux sœurs du Shalaka , âgées d'environ seize ou dix-sept ans , étoient fort jolies : mais la femme de Fafil , qui résidoit-là , étoit sans contredit la plus belle , la plus gracieuse de toutes. Elle ne paroissoit pas avoir plus de dix-huit ans. Elle étoit

grande , mince , élancée , & pleine d'agrément dans son maintien & dans ses manieres. Elle avoit tous les traits réguliers , mais sa bouche , ses dents , & ses yeux sur-tout étoient d'une extrême beauté , que ne déparoit pas son teint brun. Je lui trouvai d'abord un air de mélancolie : mais cette teinte sombre disparut bientôt. Elle devint gaie , prévenante , & celle de toutes qui desiroit le plus de causer avec nous ; mais malheureusement elle ne parloit que la langue des Gallas , quoiqu'elle entendit quelque mot d'amharic. Notre conversation amusa beaucoup toutes nos hôtesse , & la femme de Fafil sur-tout en rit outre mesure.

LES deux sœurs du Shalaka étoient allées aider mes gens à arranger mon bagage. Mais quand ils eurent planté ma tente , & qu'ils voulurent étendre ma natte pour préparer mon coucher , l'aînée les arrêta , & ne pouvant se faire entendre des Grecs , elle prit la natte & la jeta hors de la tente. Mes gens ne lui épargnerent pas alors les épithetes injurieuses ; & l'un d'eux vint m'avertir de son impudence , car ils s'imaginoient qu'elle avoit dit que je passerois la nuit avec elle , & ils croyoient que nous étions dans une maison de voleurs & d'assassins. Mais je réprimandai vivement mes domestiques , & je leur enjoignis de se conformer en toutes choses aux vœux de nos hôtesse. La jolie nymphe étoit très en colere. Elle raconta son aventure à ses compagnes , avec une énergie & une volubilité qu'il est impossible de peindre ni d'imaginer ; & toutes en rirent de bon cœur.

LA femme de Fafil me fit asseoir auprès d'elle , & se mit assez plaisamment à m'instruire comme on instruit les enfans ,
sans

sans que je pusse comprendre un mot de ce qu'elle disoit. Cependant j'essayois toujours de répéter les dernières paroles qu'elle prononçoit, & cela occasionnoit encore de grands éclats de rire, auxquels je me joignois pour prolonger le jeu, & entretenir la gaité le plus long-temps possible.

CEPENDANT Welled Amlac arriva, & nous apporta une nouvelle désagréable. Il nous dit qu'il étoit impossible de vouloir se rendre au gué de l'Abay (1), parce que deux Shums du voisinage étoient en mésintelligence, & devoient dans un ou deux jours, décider leur querelle par la voie des armes. A ces mots, la tristesse se peignit sur le visage de nos compagnons. Mais comme je connoissois le Shalaka, je ne fus pas très-affecté de ce qu'il disoit, & j'imaginai que s'il parloit ainsi, c'étoit pour avoir occasion de nous accompagner lui-même & de dissiper nos craintes. Enfin j'étois bien sûr qu'après les obligations qu'il m'avoit depuis le séjour qu'il avoit fait chez moi à Gondar, il ne pouvoit pas, suivant l'usage du pays, & pour son honneur, manquer de me bien recevoir, & de me régaler le mieux qu'il lui seroit possible, tout le temps que je serois chez lui.

SATISFAIT de voir que je l'avois bien compris, le Shalaka prit un air très-joyeux. On tua une autre vache. On porta beaucoup d'hydromel; & notre hôte nous fit préparer le festin le plus magnifique qu'on pût donner dans ces contrées. Nous fûmes là, comme nous l'avions été souvent ailleurs, obligés de vaincre notre répugnance pour la viande crue. Le Sha-

(1) Du Nil.
Tome IV.

Lika nous donnoit l'exemple de l'appétit & de la gaité, en nous racontant l'histoire de ses chasses à l'éléphant, & de ses faits dans les dernières guerres, faits qui, pour la plupart, étoient des scélératesses. L'appartement dans lequel nous étions, & qui étoit assez grand pour loger la nuit comme le jour, le Shalaka, sa mere, sa femme, ses sœurs, ses domestiques, ses chevaux & ses mulets, étoit tapissé tout autour des trompes d'éléphants qu'il avoit rapportées de ses expéditions dans le Kolla voisin, près de Guesgué. Il avoit tué ces éléphants de sa propre main; car il manioit fort bien les armes, & il étoit en même temps un des Cavaliers les plus adroits & les plus braves de toute l'Abyssinie.

QUAND notre repas polyphémien fut achevé, la corne d'hydromel courut légèrement à la ronde. La sœur aînée de Welled Amlac, nommée Meleætanea, voulut bien se charger particulièrement de moi; & je sentis bientôt la nécessité d'aller me mettre au lit, pendant que j'en étois capable. Ici recommença la première histoire; ici on rappella l'invariable coutume de tout le Maitsha & du pays des Gallas, suivant laquelle on établit une espece de parenté, en faisant coucher un voyageur avec la fille ou la sœur du maître de la maison; & comme la jeune personne étoit présente, & qu'elle m'offroit elle-même la corne d'hydromel pour me faire boire, pendant cette dispute polie à son sujet, je ne sais pas si on n'auroit pas plutôt regardé comme un manque de délicatesse de la refuser que de l'accepter.

Quelques succès qu'ait eus la Belle,
C'est un secret : n'en disons rien.
Il ne faut pas que je révèle
Ce que ma muse sait si bien.

Fi de la muse si bien instruite, s'écrie Lord Orrery; & si! dis-je comme lui. — Un galant homme ne devoit pas même se permettre de faire soupçonner certaines choses, quoique la mer rouge fut alors entre lui & sa maîtresse.

IL étoit impossible de fermer l'œil. Le tonnerre, les éclairs, la pluie durèrent toute la nuit; mais le beau temps revint le matin. Mes gens me pressèrent beaucoup de partir: mais il me restoit auparavant à m'arranger avec Zor Woldo, qui, nonobstant les ordres de son maître Fasil, s'étoit rendu aux sollicitations de la femme de ce Général, & lui avoit raconté tous les détails de nos expéditions. Elle ne manqua pas de rire beaucoup de la singularité de nos sentimens & de nos coutumes, & elle paya le récit de Woldo par de grands morceaux de viande crue, & par plusieurs cornes d'hydromel & de bouza, qui le rendirent un éloquent historien. J'ignore s'il fut aussi historien fidele.

APRÈS que j'eus terminé avec lui à son entière satisfaction; car j'avois passé l'éponge sur certaines choses un peu désagréables, Zor Woldo prit congé de nous, & nous remit solennellement, en présence de Welled Amlac, entre les mains du domestique Ayto Aylo. Mais au même instant on amena à la porte de ma tente une très-belle vache blanche: c'étoit un présent de la femme de Fasil, qui insista pour qu'en qualité d'ami de son époux, je restasse encore un jour de plus, afin qu'elle pût apprendre à parler ma langue & m'enseigner le galla. Je me rendis aisément à cette invitation. La matinée étoit fraîche & agréable, & les libations de la veille ne m'avoient nullement dérangé.

STRATES, quoique craignant beaucoup Welled Amlac, & indigné de ce qu'il appeloit l'impudence de Meleſtanea, s'étoit radouci à la vue de la vache blanche. « Frere, dit-il à » Michael (1), nous devons nous embarrasser fort peu des » mœurs des peuples chez qui nous voyageons, lorsqu'ils » sont honnêtes & polis envers nous. Quant à la maison où » nous sommes maintenant, il n'y a pas de doute que les » hommes n'y soient tous des voleurs & des assassins, & les » femmes des catins. Mais si l'on nous y traite avec bienveil- » lance, & que nous puissions revoir les murs de Gondar, » je veux que le Diable m'emporte si je cherche jamais à re- » mettre le pied dans Welled Abea Abbo ». Nous convinmes tous de bon accord de nous reposer ce jour-là, d'herboriser, & de satisfaire la curiosité de nos bienveillantes hôtesſes; de sorte que nous paſſâmes la matinée très-agréablement.

WELLED Amlac, grand chasseur de son métier, monta à cheval avec moi, & nous nous rendîmes armés de lances, dans un bois voisin pour y tirer quelques bêtes fauves, quoique certainement nous ne manquassions pas de provisions. Nous vîmes bientôt partir deux bohurs, qui sont de grands animaux de l'espece du daim, & chacun de nous se mit à la poursuite du sien. Le mien n'eut pas couru quatre cens pas que je le joignis & le perçai de ma lance; & il en seroit vraisemblablement arrivé autant à l'autre, si le cheval de Welled Amlac, mettant les deux pieds de devant dans un trou de renard, ne s'étoit pas abattu & n'avoit pas jetté son maître à terre. Cepen-

(1) Michael étoit un domestique Grec, que M. Bruce avoit amené de l'Archipel.

dant il ne fut point blessé : mais se relevant d'un air grave, il me pria de reprendre le chemin de la maison ; car, l'usage de ces gens-là, est de ne jamais poursuivre la moindre entreprise, quand, dès le matin, il commence par leur arriver quelque malheur.

Nous trouvâmes, en rentrant chez Welled Amlac, la compagnie augmentée par l'arrivée de notre hôte de Goutto, celui-là même chez qui nous dûmes à un stratagème de Woldo, la découverte d'une vache. Quand le dîner fut prêt, nous nous mîmes gaiement à table. La chute de Welled Amlac ne lui avoit pas ôté l'appétit. Il mangea au moins autant que quatre hommes ordinaires. Pour moi, je mangeai aussi beaucoup du bohur, dont on avoit fait une espece de ragout excellent, mais trop assaisonné de toutes sortes d'épices. La femme de Fasil seule avoit très-peu d'appétit. Malgré ses grands éclats de rire & tout'ce qu'elle faisoit pour paroître gaie, une teinte de mélancolie obscurcissoit de temps en temps son charmant visage, & sembloit indiquer que son cœur n'étoit pas content. Elle étoit d'une noble famille de Gallas, qui avoient conquis le bas du Royaume de Naréa, & s'y étoient établis. Je lui dis que je m'étonnois que Fasil ne l'eût point menée à Gondar. Elle me répondit que son époux avoit vingt autres femmes qu'elle, & qu'il ne s'étoit fait suivre par aucune ; que Gondar étoit une ville de guerre ; que la coutume des vainqueurs étoit d'épouser les femmes des ennemis qu'ils avoient forcés de fuir, & qu'ainsi Fasil se marieroit avec Ozoro Esther, épouse du Ras Michael. A ces mots, je fus vivement ému, me rappelant tout-à-coup que je m'amusois à perdre mon temps, & que je manquois à

la parole que j'avois donnée de m'en retourner le plus promptement possible. Mais nous avons vécu depuis plusieurs mois dans des allarmes si continuelles, qu'il nous étoit absolument nécessaire de saisir le moment de donner un peu de relâche à notre esprit, & du repos à nos corps.

L'APRÈS-MIDI je distribuai mes présens aux Dames. La femme de Fasil ne fut point oubliée, & la jolie Meleçanea fut couverte de la tête aux pieds de grains de verroterie, de mouchoirs & de rubans de toutes les couleurs. La femme de Fasil me donna, à ma première sollicitation, une boucle de ses beaux cheveux, qu'elle coupa à la racine, & qui depuis sert à suspendre le plomb de mon grand quart de cercle, plomb pesant au moins une once & demi.

Le lendemain matin, 13 Novembre, nous quittâmes la maison hospitalière du Shalaka Welled Amlac, après lui avoir témoigné toute notre gratitude, & avoir promis aux Dames de venir bientôt les revoir. Notre hôte nous accompagna lui-même jusqu'au gué de la rivière; & par son attention à nous montrer tout ce qui étoit digne de curiosité, & par son exactitude à nous apprendre la distance & la situation des lieux, il nous prouva qu'il étoit content de nous, & que nous n'avions rien à craindre.

Les deux nuits que nous avons couché chez Welled Amlac, nous avons entendu le bruit des eaux, que nous avons jugé être une cataracte du Nil, parce que nous n'étions qu'à cinq milles de celle de Kerr, qui se trouvoit à l'ouest, sud-ouest de nous, Mais nous apprîmes après notre départ que

ce bruit provenoit de cascades du Jemma , près des bords duquel la maison de Welled Amlac étoit située. Nous nous étions mis en route à huit heures du matin , les collines d'Arooffi portoient au nord. A huit heures & demi nous fûmes au gué du Jemma , dont l'eau est rapide , & coule sur un fond très-inégal.

LA , le Jemma vient de l'est. Ses bords pittoresques sont ombragés d'acacias & d'autres arbres , qui y forment un couvert , comme à l'occident du Nil , c'est-à-dire que les arbres sont plantés assez régulièrement & à une certaine distance les uns des autres , mais que leurs branches s'étendent horizontalement & se joignent les unes aux autres. Ces bois ne sont pas très-hauts , mais ils sont remplis de différentes especes de gibier , pour la plupart inconnus en Europe. Il y a beaucoup de buffles , & sur-tout beaucoup de boihurs.

EN voyant les collines de Richemont , on peut se former une idée des rives du Jemma & de la campagne qui s'étend à l'est de cette riviere : mais il faut en même-temps se représenter tous les avantages qu'il peut lui donner le climat de l'orient. Ce n'étoit plus alors la saison des pluies. Tout étoit couvert de fleurs. Le soleil étoit à la vérité brûlant ; mais une brise constante temperoit la chaleur sous les arbres , qui bordoient la riviere. Là , il ne faut que chercher l'ombre pour avoir du frais. On n'y est point défolé par ces vents brûlants , par ces reverberations du soleil , qui sont si insupportables en Egypte , en Syrie , en Arabie , & sur les deux côtes de la mer-rouge.

Au-dessous du gué où nous traversâmes le Jemma , cette riviere forme deux cascades. La premiere est à environ trois

cens pas du gué, & l'autre, qui est la plus considérable, est à environ un demi-mille : cette dernière cascade ne tombe cependant pas à plus de sept ou huit pieds de profondeur. Elle a à-peu-près quatre-vingt-dix pieds de large : mais la nape d'eau est coupée en quelques endroits. Le magnifique bassin qui la reçoit, à quatre cens pieds quarré, & est très-profond ; on y voit beaucoup de gros poissons, mais point de crocodiles ; & l'on m'a assuré qu'il n'y en avoit point au-dessus de la troisième cataracte, qui est peu éloignée de celle-ci, c'est-à-dire dans l'endroit où, après avoir fait le tour du Gojam, le courant tourne au nord & semble retourner vers sa source. Pour le gomari (1), il vient souvent à l'embouchure du Jemma, & principalement dans les temps de pluie. Le crocodile semble avoir besoin d'un climat plus chaud.

APRES avoir satisfait ma curiosité à l'égard de la rivière de Jemma, je commençai à faire des reproches à mes gens sur la terreur panique qu'ils avoient eue la nuit précédente. Ceux qui avoient témoigné des craintes étoient Strates, & trois autres domestiques que j'avois amenés du Caire. — « Vous » voyez, leur dis-je, quel danger nous courons. Welled » Amlac nous accompagne, monté sur un mulet, ne portant » ni lance, ni bouclier, & n'ayant avec lui que deux esclaves » tout nuds. Ne vous avois-je pas dit ce que signifioit la nou- » velle qu'il nous avoit portée ?

QUOIQUE je prononçasse ces paroles dans une langue dont il ne pouvoit pas connoître une syllabe, Welled Amlac en devina presque le sens. — « Je vois bien, dit-il, que vous

(1) L'hippopotame.

» croyez

» croyez que ce que je vous dis la nuit dernière étoit faux &
 » inventé pour obtenir de vous quelque présent. Mais vous
 » verrez ; & si avant que la journée se passe , nous ne rencon-
 » trons pas Welled Aragawi & ses soldats , vous aurez raison ;
 » j'aurai cherché à vous tromper ». — « Vous me faites in-
 » jure , lui répondis-je. Vous ne m'avez point entendu ; &
 » comment en effet pourriez-vous m'entendre ? Ces hommes
 » blancs croient très-bien tout ce que vous nous avez annoncé,
 » & ils craignent seulement qu'étant sans armes & sans soldats
 » vous ne soyez point en état de nous défendre. Mais je viens
 » de leur dire que là où vous êtes armé ou désarmé , nous
 » n'avons point de risque à courir. — « Cela est vrai , s'écria-
 » t-il ; vous êtes maintenant dans le Maitsha , & , hors de mon
 » canton , qui est celui de Goutto. Vous êtes dans le pays le
 » plus dangereux de toute l'Abyssinie , dans un pays où le frère
 » tue son frère pour un morceau de pain , dont il n'a pas
 » besoin. Vous êtes dans un pays de païens , de chiens , de
 » gallas , de gens pire même que des gallas. Si jamais on ren-
 » contre ici un vieillard , il est sûrement étranger. Les hommes
 » qui y naissent périssent jeunes par la lance. Cependant , quoi-
 » que les deux chefs , dont je vous ai parlé , doivent aujour-
 » d'hui combattre , & quoique je sois désarmé , comme vous
 » le dites très-bien , vous n'avez rien à craindre , tandis que
 » je serai avec vous. Les habitans du Maitsha , renfermés entre
 » le Jemma , le Nil & le lac , ne tirent que des Agows toutes
 » les choses dont ils ont besoin , ils vont au même marché de
 » Goutto , où nous allons ; ils savent que les gués du Jemma
 » sont en mes mains. Oferoient-ils donc insulter un de mes amis ?
 » Oferoient-ils seulement siffler quand il passera ? Ils savent
 » trop bien que je ne badine pas. Ils savent bien que je ne

Tome IV.

C

» suis pas un galla, & que je pourrais tôt ou tard leur demander
 » raison d'une pareille offense, jusques dans la chambre de
 » leur maître Fasil ».

« Et votre maître aussi, avec votre permission, lui dis-je,
 » Welled Amlac ». — « Oui, mon maître aussi, par force,
 » répondit-il; mais je ne le reconnoîtrai jamais pour tel d'in-
 » clination, puisque c'est lui qui a assassiné le Kafmati Eshtë.
 » Il m'appelle son frere; il me croit son ami. Vous avez vu une
 » de ses femmes, qu'il laisse dans ma maison. Mais je n'en
 » desire pas avec moins d'ardeur de le voir égorgé avec tous
 » ses gallas, comme la vache que nous avons égorgée hier chez
 » moi ». — « Je suis étonné, lui dis-je, que votre maison ait
 » toujours été épargnée par le Ras Michael, & qu'il n'y ait
 » point mis le feu dans les différentes courses qu'il a faites
 » dans le Maitsha ».

« En 1769, répliqua Welled Amlac, je n'étois point avec
 » Fasil à Fagitta. Le Ras Michael passa le Nil, bien au-dessus
 » du Kelti; & je retournai avec lui à Gondar. Dans le mois de
 » Ginbot (1), Fasil nous informa que les troupes de l'Amhara
 » & du Begemder marchaient contre lui. Tout le Maitsha se
 » soumit à Fasil; & moi, moi seul, j'allai joindre Michael à
 » Derdera, parce que je savais qu'il devoit passer le Nil vis-à-
 » vis d'Abbo, & que les forces du Begemder & de l'Amhara
 » seroient derriere lui, ou peut-être même essayeroient de
 » traverser le fleuve à Delakus, où grossi par les pluies, il
 » n'étoit pas guéable. De peur donc que remontant le long

(1) Le 1^{er}. du mois de Ginbot est le 16 Avril.

» du Nil , le Ras ne trouvât un gué , & qu'il ne brûlât ma
 » maison à son passage , je le joignis la veille du jour où il ap-
 » prit la révolte de Powussen , & au moment où il s'apprêtoit
 » à brûler Samseen. Le lendemain matin il commença à faire
 » retraite , & il me choisit pour l'accompagner au-delà du Nil ,
 » me considérant encore comme son ami , & n'ayant vraisem-
 » blablement aucune envie de faire du mal à ce qui m'appar-
 » tenoit ».

« C'EST donc vous , interrompis je , qui nous conduisîtes
 » dans ce maudit précipice , que vous appelez un gué , & où
 » tant d'hommes & d'animaux furent estropiés ou perdus pour
 » jamais ». — « Ce furent , me répondit-il , les espions de
 » Fasil , qui lui conseillèrent les premiers de passer le Nil en
 » cet endroit-là , ou bien à Kerr. Certainement , ce gué n'est
 » praticable qu'en été , excepté quand on veut y passer à la
 » nage. D'ailleurs , le passage de tant de monde à-la-fois l'avoit
 » rendu encore plus mauvais. Vous rappelez-vous de l'hor-
 » rible tempête , qui nous assaillit alors ? De toute la pluie qui
 » tomba ? O ! Sainte-Marie , toujours Vierge , disois-je , pen-
 » dant que ces malheureux se débattaient dans la vase ! O !
 » Saint - Abba Guebra Menfus Kedus , qui ne bûtes ni man-
 » geâtes depuis le ventre de votre mere jusques au moment de
 » votre mort , n'ouvrirez-vous pas la terre pour que cette exé-
 » crable multitude puisse descendre vivante en enfer , comme
 » Dathan & Abiram » ! — « Voilà une priere bien charitable !
 » Je vous rends grace , lui dis-je , Welled Amlac , d'abord de
 » nous avoir conduits à ce gué , où avec un des chevaux les
 » plus vigoureux & les meilleurs qui soient au monde , j'ai
 » failli me noyer , & ensuite des vœux pieux que vous formiez

» pour que nous fussions bientôt loin des régions de la pluie
 » & du froid , dans ces cantons si chauds , où l'on jouit de la
 » société de Dathan & d'Abiram ».

« Je ne savais pas que vous fussiez-là , dit-il ; l'on m'avait
 » dit que vous étiez resté à Gondar pour mener au combat la
 » cavalerie noire. Je vis un homme blanc (1) avec le Ras , qui
 » avait un bon sabre & un bon fusil , mais il étoit monté sur un
 » mauvais mulet , & lui-même paroissoit malade. Comme je
 » m'en retournois pendant la nuit , je pouvois l'emmener loin
 » de l'armée. Peut-être , me dis-je , est-ce le frere de Yagoubé ,
 » médecin & mon ami. Oh ! j'ai beaucoup vécu avec vous
 » autres hommes blancs , dans le temps du Kasmati Esthé ».
 » — Eh ! apprenez-moi , je vous prie , lui dis-je , ce que
 » vous fîtes après avoir passé l'Abay (2) » ? — « Lorsque je
 » vis ce diable de Michael de l'autre côté , me répondit Wel-
 » led Amlac , je m'en retournai , sous prétexte d'aider Kessa
 » Yafous à traverser le fleuve ; & étant joint par tous mes gens ,
 » nous tombâmes sur tous les traîneurs que nous rencontrâ-
 » mes. Vous savez quel mauvais temps il faisoit ? Nous en-
 » levâmes dix sept fusils , douze chevaux , & environ deux
 » cens mulets ou ânes chargés ; après quoi je me retirai chez
 » moi , laissant le reste à Fasil , qui , s'il avoit été un homme ,
 » vous auroit le lendemain taillés en pieces , tous tant que
 » vous étiez » . — « Et que fîtes-vous de ces traîneurs que
 » vous volâtes ? Les tuâtes-vous » ? — « Nous les tuons tou-
 » jours , reprit Welled Amlac. Notre usage est de n'en épar-

(1) C'étoit le Grec Francisco qui étoit malade.

(2) Le Nil.

» gner aucun. Nous ne laissons jamais la vie à un homme que
 » nous offensons , de peur qu'il trouve le moyen de se venger.
 » Mais , d'ailleurs , ceux que nous tuâmes en cette occasion ,
 » étoient déjà malades. Les hyènes les auroient achevés elles-
 » mêmes dans la matinée. Ainsi c'étoit une justice, c'étoit leur
 ,, épargner des tourmens que de les tuer pendant la nuit ; &
 ,, quoi que vous en pensiez , Yagoubé , je vous assure que ce
 ,, ne fut point par méchanceté que je leur donnai la mort ,,

D'APRÈS cette conversation , on peut juger du caractère de
 Wellel Amlac & de ses idées compatissantes.

A neuf heures & demi , nous passâmes l'Eglise de Kedus
 Michael , située sur la droite de notre chemin. A neuf heures
 trois quarts , nous marchions droit au nord-quart-d'ouest , &
 à dix heures un quart nous passâmes le Coga , rivière assez
 grande. A dix heures trois quarts nous faisions face au nord.
 Nous passâmes l'Eglise d'Abbo , que nous laissâmes à un
 quart de mille à notre droite. Depuis que nous avions passé
 le Jemma , nous trouvions la campagne moins belle que de
 l'autre côté. A midi notre route étoit au nord-quart-d'ouest ,
 & à midi-& demi nous vîmes l'Eglise de Mariamnet , qui nous
 resta à deux cens pas de distance à notre gauche. Nous tra-
 versâmes alors la petite rivière d'Amlac Oliha. Chaque pas
 que nous faisions dans ces contrées nous rappelloit la cam-
 pagne désastreuse du mois de Mai précédent ; car nous étions
 précisément dans le chemin qu'avoit suivi Kessa Yafous , lors
 de sa mémorable retraite avec l'arrière garde de l'armée. A
 une heure un quart nous fîmes halte dans un petit village ,
 composé de maisons très-basses , construites de joncs. Nous

vîmes là, pour la première fois, des troupeaux de chèvres, qu'on faisoit coucher sur les toits des maisons, pour les mettre à l'abri des bêtes féroces.

« Vous verrez bientôt, me dit Welled Amlac, si je vous ai parlé vrai ou non. Voilà la demeure de Welled Aragawi; s'il est chez lui, je vous ai trompé ». — Nous vîmes une troupe de femmes portant des jarres de bouza & d'hydromel; & nous leur demandâmes où elles alloient. Elles nous répondirent qu'elles alloient à Delakus joindre leur maître, qui étoit là pour empêcher Wellela Michael de Degwassâ de passer le fleuve. — A ces mots, la terreur de mes Grecs se renouvella, & ils auroient voulu de bon cœur être encore à Welled Abea Abbo.

A une heure trois quarts nous continuâmes notre route au nord, & nous passâmes une seconde rivière d'Amlac Ohha, plus large que la première. Elle vient de l'est, & elle reçoit cette première à un demi-mille au-dessous du gué. Le soleil étoit alors très-chaud. A trois heures nous fîmes un quart-d'heure de halte. Puis nous étant remis en marche, nous commençâmes à descendre par une pente douce, & une heure après nous arrivâmes sur les bords du Nil. Nous vîmes là les deux combattans Wellela Michael & Welled Aragawi. Ils étoient précisément vis-à-vis, l'un sur la rive occidentale du fleuve, & l'autre sur la rive orientale. Leurs différends étoient terminés. Chacun de ces chefs avoit fait tuer plusieurs vaches pour régaler son parti, & c'étoit là tout le sang versé.

LA, le Nil est déjà très-considérable. Il avoit au moment où nous arrivâmes au gué, au moins trois quarts d'un mille an-

glois de large. Le courant étoit peu rapide. A peine pouvoit-on distinguer que l'eau rouloit dans les endroits où il y avoit de la profondeur. Le fleuve vient de l'ouest-quart-de-sud & de l'ouest-sud-ouest, & au gué son cours est Est & Ouest. Les équerres du côté de l'est sont très-hautes & presque à pic. Du côté de l'ouest on trouve, en entrant dans l'eau, un fond mou & dangereux; l'eau a quatre pieds & demi de profondeur, & on s'enfonce au moins d'un pied dans la vase. Tandis que Welled Amlac guidait le mulet que je montois, je lui criai de ne pas adresser au saint, qui n'avoit jamais ni bu ni mangé, la même prière qu'il lui avoit adressée au mois de Mai. Mais il se contenta de me répondre tout bas : « Croyez-vous que ces voleurs vous laisseroient passer, si je n'étois pas avec vous » ? — Je lui répliquai : « Welleta Michael ne souffriroit pas qu'on me fit du mal. Je lui ai sauvé la vie : il ne l'ignore point, & tout le monde le fait comme lui.

Nous gagnâmes avec difficulté le milieu du fleuve. Le fond y étoit solide, & nous nous y reposâmes un peu. En nous avançant vers l'autre côté, nous trouvâmes de la vase; mais l'eau étoit moins profonde, & ses bords plus aisés à monter. Tout le terrain qui borde le Nil est en cet endroit maigre & dépourvu de toute espèce de bois. On n'y voit que des épines & de l'herbe longue & sèche. L'eau est rougie par la couleur du sol qui compose ses bords. Ce gué se nomme Delakus. Il est praticable depuis la fin d'Octobre jusqu'à la mi-Mai. Au sommet de la montagne, dont le pied vient jusqu'au bord du fleuve, est la petite ville de Delakus, qui donne son nom à cette passe. La ville s'étend du nord-est au nord-nord-est, & elle paroît plus considérable que ne le sont en général les

petites villes d'Abyssinie , par la raison qu'elle n'est habitée que par des Mahométans , peuple intelligent , sobre & entièrement adonné au commerce.

WELLED AMLAC nous parla encore du service qu'il nous avoit rendu , & nous ne fûmes point ingrats. Il fut reçu avec beaucoup de respects & d'égards par les troupes , qui étoient sur la rive orientale du fleuve ; & il est impossible de concevoir avec quelle promptitude il avala près d'une livre de viande crue , qu'on coupa sur le derriere de la cuisse d'un animal encore en vie. Après avoir bu par-dessus cela quelques cornes d'hydromel , il passa de l'autre côté , où il fut accueilli plus amicalement encore , s'il est possible , par Welleta Michael ; & là , il recommença à manger de la chair crue & sanglante avec autant d'appétit que s'il avoit jeûné depuis plusieurs jours. Là , il nous remit sous la garde de Welleta Michael , son ami & le mien , qui nous donna un de ses gens pour nous servir de guide pendant que lui passoit la nuit au gué avec ses combattans. Welleta Michael nous conseilla en même-temps de faire le plus de diligence possible , parce que tout le pays étoit désolé par une fièvre maligne , qui faisoit des ravages horribles au-delà de Delakus.

Nous partîmes du gué à cinq heures du soir , & marchant droit au nord , nous passâmes la petite ville de Delakus. Nous trouvâmes sur le revers de la montagne , tantôt des champs couverts de halliers & d'arbustes , tantôt de petits champs de bled. A six heures & demi nous passâmes la riviere d'Avola. Une heure après nous traversâmes une autre petite riviere très rapide , mais claire , peu profonde , & remplie de pierres glissantes

glissantes. A sept heures trois quarts nous mîmes pied à terre à Googue , village considérable. Comme il étoit déjà nuit , nous ne pouvions aller plus loin. Nous nous étions déjà plusieurs fois trompés de chemin ; nous nous étions souvent embourbés dans la plaine que nous venions de laisser entre les deux petites rivières que nous avions passées ; mais notre guide avoit entendu les ordres de son maître , & il avoit voulu nous conduire avec célérité.

Nous trouvâmes que les habitans de Googue étoient les plus sauvages , les moins hospitaliers que nous eussions encore vus. Ils ne voulurent d'abord , à quelque prix que ce fût , nous permettre d'entrer dans leurs maisons , & nous fûmes obligés de rester dehors la plus grande partie de la nuit. Cependant , ils nous menerent ensuite dans une maison assez apparente ; mais ils refuserent encore de nous donner à manger pour nous & pour nos chevaux ; & comme nous étions les plus foibles , nous fûmes obligés de céder. Il avoit beaucoup plu pendant la soirée , & nous étions trempés jusqu'aux os. Nous allumâmes un grand feu au milieu de la maison , & nous l'entretinmes toute la nuit , autant pour nous sécher que pour pouvoir faire meilleure garde , quoique nous ne scussions pourtant pas que c'étoit le seul moyen de sauver notre vie. Mais le matin nous apprîmes que tout le village étoit malade de la fièvre , & qu'il étoit déjà mort deux familles entières dans la maison , où l'on nous avoit logés.

Pour moi j'avoue qu'à cette nouvelle je fus bien plus effrayé que je ne l'avois été de la rencontre de Welled Aragawi & de tous ses voleurs. Tout mouillé , & épuisé de fatigue , j'avois dormi au moins six heures couché devant le feu ; &

quoique je me portasse fort bien , il me sembla tout le jour que j'avois quelque symptôme de fièvre. Ma première précaution fut de faire infuser une dose de quinquina dans un verre d'eau de vie , dont nous avions une grande corne pleine ; ensuite je fis brûler beaucoup d'encens & de myrrhe , & nous nous fumigâmes bien , comme on le pratique en Arabie & à Mafuah. Le matin à bonne heure nous reprîmes une seconde dose de quinquina & nous renouvelâmes notre fumigation ; & soit que le quinquina prévint la fièvre ou non , il est certain que l'eau-de-vie fortifia nos esprits & fut un remède pour notre imagination.

Les gens de Googue , qui voyoient avec quelle ardeur , avec quelle confiance , nous prenions cette médecine , accoururent en foule autour de nous pour implorer notre secours. Mais , je l'avoue , j'étois si indigné de la manière dont ils nous avoient accueillis , & sur tout de ce qu'ils nous avoient logés dans une maison infestée , que je refusai obstinément de me rendre à leurs prières , & que je les laissai en proie à la contagion , pour leur apprendre à se montrer une autre fois moins durs envers les Etrangers.

La fièvre fait beaucoup de ravage en Abyssinie , dans les plaines & sur-tout près des rivières , qui coulent dans les vallées. C'est une espèce de fièvre tierce très-maligne , qui varie tellement dans ses symptômes , qu'il seroit impossible à un membre de la faculté de la décrire. Elle n'est pas par-tout également dangereuse , mais sur les bords du Nil ses atteintes sont toujours funestes. La vallée où coule ce fleuve est très-profonde , très-chaude , & couverte de grands arbres. Dans le

Kuara la fièvre est également mortelle. Dans le Belesfen & dans le Dembea, on la redoute moins. Dans le Walkayt elle est dangereuse, mais non pas tant que dans le Tzegadé, dans le Kolla, le Woggora & le Waldubba. On ne la connoît presque point sur les montagnes & dans tous les endroits bien aérés.

CETTE fièvre est connue sous le nom de *nedad*, c'est-à-dire la brûlante. Elle commence par un frisson, un grand mal de tête, une pesanteur dans les yeux & des envies de vomir; ensuite une extrême chaleur s'empare du malade, sans qu'il ait presque aucun relâche, & il est rare qu'il soit en vie le troisième ou le cinquième jour. Lorsque la maladie est à son dernier période, le ventre enfle prodigieusement; quelquefois cette enflure n'a lieu qu'après la mort, & à l'instant même le corps exhale une odeur fétide & insupportable. Aussi pour remédier autant qu'il est possible à cet inconvénient, on a soin d'enterrer les morts dès qu'ils ont rendu le dernier soupir, ou au moins une heure après. Le visage de ceux qui sont atteints de cette fièvre, est extrêmement jaune & prend même une teinte noire, comme dans ceux qui sont au dernier degré d'une hydropisie ou d'une atrophie. Le *nedad* se déclare ordinairement dès que le soleil chauffe la terre après les premières pluies, c'est-à-dire lorsqu'il y a des intervalles de pluie & de soleil. Il cesse quand la terre est bien humectée, en juillet & en août, & il recommence ensuite en septembre, pour disparaître tout-à-fait au commencement de novembre.

La campagne autour de Googue est riant, fertile, & toute semée en bled d'une bonne qualité. On étoit, à notre

passage, dans le temps de la moisson : mais dans quelques endroits où l'on peut conduire l'eau pour arroser, on voyoit du bled, qui ne faisoit encore que de sortir de la terre. De Googue nous pouvions contempler à notre aise toute l'étendue du lac Tzana, & nous voyions aussi très-distinctement les montagnes du Begemder & du Karoora, formant une chaîne le long du Foggora, mais paroissant si enfoncées que leurs sommets ne s'élevoient guere au-dessus de l'horison.

LE 14 novembre à sept heures trois quarts du matin, nous abandonnâmes le village inhospitalier de Googue. Notre chemin étoit sur une colline, & alloit droit au nord quart d'ouest. A huit heures & demi nous passâmes au milieu du petit village d'Azzadari, que traverse une petite riviere qui porte le même nom, & qui étoit alors stagnante. Un quart d'heure après, nous vîmes à un quart de mille à notre droite l'église de Turcon Abbo. A neuf heures trois quarts nous passâmes la riviere d'Avolai venant du nord-ouest. L'Avolai, ainsi que toutes les autres rivières dont j'ai déjà parlé, se jette dans le lac. Là commence le district de Degwassa. A dix heures & demi nous fîmes une demi-heure de halte. A onze heures nous reprîmes notre chemin au nord quart d'ouest, & une demi heure après nous gagnâmes la grande route de Buré, par Kelti. Toute cette partie de l'Abyssinie est stérile, peu agréable, mal arrosée & insalubre. Le peu de rivières ou plutôt de ruisseaux, qui la traversent forment autant de lacs, & probablement ils sont stagnans en janvier & en février. Les habitans de ce canton sont aussi bien plus malheureux que ceux de Goutto & d'aucune autre partie du Maitscha.

COMME nous allons sortir du Maitsha , il est nécessaire de faire connoître cette province un peu plus en détail. Le Maitsha comprend le Maitsha propre , & le pays auquel on donne le même nom par extension. Le Maitsha est borné à l'occident par le Nil , au midi par la rivière de Jemma , qui le sépare du pays de Goutto , & de l'autre côté des montagnes d'Amid Amid par la province du Damot. Au midi il a encore le Gojam , & à l'est & au nord , l'Abay ou le Nil , avec le lac Tzana. C'est-là le Maitsha propre; mais on y ajoute à l'occident du Nil une grande étendue de pays , qui commence par le district de Sankraber au nord , & va jusques aux cantons des Agows à l'ouest , comprenant dans ses limites l'Atcheffer & l'Arooffi sur les rives du Nil. Voilà le Maitsha tel qu'il est; mais il ne ressemble pas à celui qui est décrit dans les livres.

LE Maitsha , gouverné par quatre-vingt-dix-neuf Shums , est un apanage de l'Emploi de Betwudet , dont il augmente le revenu de deux mille onces d'or. Les habitans du Maitsha sont une colonie de ces Gallas , qui vivent à l'occident du Nil. Yafous-le-Grand allant porter la guerre à ce peuple , qui , sous le regne de ses prédécesseurs , avoit dévasté le Gojam , le Damot & sur-tout la province des Agows , le trouva désuni & livré aux horreurs des querelles intestines ; & ce Prince , toujours suivi de la victoire , étant joint par le plus foible parti des Gallas , s'avança jusques dans le Royaume de Narea , & à son retour , il transplanta ses nouveaux alliés dans le Maitsha , & les établit le long du Nil , pour qu'au besoin ils pussent en défendre le passage. Les successeurs de Yafous suivirent quelquefois cet exemple. Ils appellerent des Gallas dans le Maitsha , comme ils en appellerent d'autres tout le long du Nil dans le

Gojam & dans le Damot, où ils furent convertis au christianisme, du moins au christianisme qu'on professe en Abyssinie. Ces immigrans se sont beaucoup multipliés, & au commencement de la guerre de 1768, ils mettoient sur pied quinze mille combattans, dont quatre mille cavaliers.

La capitale du Maitsha est Ibaba. Le Roi y a une maison ou plutôt un petit château. La ville, l'une des plus grandes d'Abyssinie ne le cede guere à Gondar, ni en étendue, ni en richesses. On y tient marché tous les jours. Elle a pour gouverneur un Officier, qui porte le titre d'Azage d'Ibaba, & à qui sa place rend six cens onces d'or. Cette place, dont dépend en outre un vaste territoire, est ordinairement confiée au principal habitant du Maitsha, afin de le retenir dans le devoir. La campagne des environs d'Ibaba est la plus belle & la plus féconde, non-seulement du Maitsha, mais de toute l'Abyssinie. La partie qui l'emporte, sur-tout, est le Kolléla, situé entre Ibaba & le Gojam. Là, les premières Ozoros (1) ont des terres & des maisons, qu'elles ont héritées des Rois leurs ancêtres, & qui sont désignées sous le nom de *Goult*, mot qui répond à celui de fief.

QUOIQUE le Maitsha soit, comme je l'ai dit, un apanage du Betwudet & gouverné par lui, il a aussi un autre sorte de gouvernement particulier. Les quatre-vingt-dix-neuf Shums, qui sont chacun d'une famille différente de Gallas, se choisissent un Roi tous les sept ans, comme les autres Gallas, dont ils

(1) Les Princesses.

descendent, & avec les mêmes cérémonies en usage chez ces idolâtres. Ce Roi a toujours bien plus d'ascendant sur eux que le Betwudet & le Roi d'Abyssinie lui-même. Aussi de mon temps étoient-ils sans cesse dans un état de rébellion, ce qui les réduisit bientôt au point de ne pouvoir pas rassembler plus de dix mille hommes. Le Ras Michael détruisoit de toutes parts leurs habitations; & s'emparant de leurs femmes & de leurs enfans, il les vendoit aux Mahométans, qui les envoyoient à Masuah & de-là en Arabie.

A midi précis, le Guesgué parut à trois ou quatre milles à notre droite. Nous vîmes du même côté, mais à douze milles de distance au moins la montagne escarpée de Casercla, toute remplie de précipices. Le pied de ces montagnes touche au Kolla. Quoique le Guesgué soit habité par des Agows & qu'on n'y parle que leur langue, il est compris dans le Gouvernement du Kuara. A une heure un quart nous arrivâmes à Degwassa dans la maison d'Ayro Welleta Michael. Le pays où nous venions d'entrer étoit bien mieux cultivé & bien plus agréable que celui que nous avions traversé depuis la veille. Le village de Degwassa est fort petit. Il a été incendié dans les dernières guerres. Situé sur une jolie colline & à trois milles de distance du lac, il est environné des magnifiques wanzeys (1).

MALGRÉ les promesses que nous avoit faites, au passage du Nil, Welleta Michael, nous fûmes mal accueillis dans son

(1) On peut se rappeler que c'est un arbre sacré & même adoré chez les Gallas.

village, nous n'y trouvâmes pas les habitans plus hospitaliers que ceux de Googue. Degwassa est un peu à droite du grand chemin. Nous marchâmes ce jour-là cinq heures & demi, & nous fîmes un peu plus de dix milles.

Le 15 de novembre la pluie ne nous permit de partir qu'à midi; en partant de Degwassa nous entrâmes dans le district de Gouzala qui le borde. Ce district rempli de villages appartient à l'Iteghé. A une heure un quart nous passâmes un grand marais, au milieu duquel coule une petite rivière, qui se jette dans le lac. Nous nous reposâmes une demi-heure; puis, nous étant remis en route, nous regagnâmes le grand chemin que nous avions laissé à gauche en allant à Degwassa. A deux heures, nous eûmes une vue encore plus distincte du lac Tzana, & nous pûmes voir aisément l'endroit où le Nil y entre & celui où il en sort. Il nous parut que l'entrée étoit au sud-ouest, & la sortie au nord-est, & que le lac avoit en cet endroit huit ou neuf milles de large. A deux heures trois quarts nous arrivâmes à Dingleber. Nous ne marchâmes ce jour-là que deux heures & demi, & nous fîmes cinq milles.

Le 16, à sept heures du matin, nous partîmes de Dingleber. Il faisoit déjà très-chaud; & un peu avant d'arriver à Mesca-laxos, situé sur une langue de terre ou une péninsule, qui s'avance fort loin dans le lac, nous fîmes une petite halte à l'ombre de quelques beaux acacias. Nous vîmes-là beaucoup de gibier marin, ainsi que quelques hyppopotames. Il y a en cet endroit une petite rivière, qui traverse le chemin en allant se jeter dans le lac. A une heure de l'après-midi nous continuâmes notre route, & nous rencontrâmes une troupe d'Agoos, qui

qui alloient à Gondar chargés de beurre , de miel , & de peaux non préparées. Ils conduisoient aussi environ huit cents têtes de bétail. Ces gens là accoutumés à marcher , quoique pesamment chargés font de très-longues journées. Ils devoient faire cinquante milles depuis ce moment jusques au dix-huit à neuf heures du matin , & nous étions au 16 à une heure après midi.

A peine avions nous passé Mescalaxos , que nous fûmes assaillis par une averse , qui nous força de chercher retraite dans un groupe de huttes , qui sont sur le bord du lac Tzana , & qu'en nomme Goja. Les habitans de ce petit village & des villages voisins parlent le Falasha , ancienne langue de toute la Province de Dembea , & qui , comme je l'ai déjà observé , a fait place à l'amharic dans presque tout le plat pays.

Nous vîmes là deux hippopotames sortir du lac & entrer dans le bled : mais les chiens du village les ayant attaqués , ces deux monstres reprirent bientôt la route du lac & s'y replongerent. Il me fut impossible de les observer assez distinctement & assez long-temps pour pouvoir les dessiner : mais je puis assurer qu'ils étoient très-différens de tous les dessins que nous avons des animaux de la même espèce. Leur tête me parut ressembler beaucoup plus à la tête d'un cochon qu'à celle d'un cheval. — Nous fûmes ce jour là en route six heures & demie , & nous fîmes treize milles.

Nous partîmes de Goja le 17 , à sept heures un quart du matin. A une heure après-midi nous fîmes halte à Sar Ohha ,

Tome IV.

E

après avoir marché cinq heures & demie de suite , durant lesquelles nous fîmes onze milles.

LE 18 à six heures & demie du matin nous quittâmes Sar Ohha. A sept heures trois quarts nous passâmes la riviere de Talti ; & à onze heures & demie nous fîmes halte sous un grand fassa , planté non loin de l'église d'Abba Abram. A une heure nous nous remîmes en route , & à deux heures un quart nous arrivâmes à Kemona.

LE 19 , à sept heures du matin , nous reprîmes notre chemin , & marchant continuellement sans nous arrêter ni à Cher-gué ni à Azazo , j'envoyai mes domestiques avec mon bagage devant moi à Gondar , où ils arriverent à une heure après midi. Nous achevâmes ainsi le voyage que j'avois depuis si long-temps projeté de faire aux sources du Nil ; & dans mon retour je traçai précisément la corde de l'arc que j'avois décrit en allant ; ce qui fait une route d'environ 93 milles , dont les principaux points ont été à peu de chose près d'accord avec mes observations astronomiques.

DEUX choses me préoccupoient & m'empêchèrent de suivre mes gens à Gondar. La premiere , étoit l'impatience que j'avois de savoir comment étoit la santé d'Ozoro Esther ; & la seconde , l'envie d'éviter Fasil jusqu'à ce que j'eusse des nouvelles un peu plus certaines du Roi & du Ras Michael. Ne prenant donc qu'un seul domestique avec moi , je me séparai de mes gens à Azazo , & tournant à gauche , je gravis une montagne très-escarpée , & après avoir fait toute l'adilgence possible , j'arrivai à deux heures aux portes de Koscam. Dans ce

trajet je ne rencontrai personne appartenant à Fasil. Ce Général étoit campé sur les bords du Kaliha, vis-à-vis de Gondar, & à côté de la montagne; de sorte que je passai derrière son armée. Cependant ayant su l'arrivée de mes gens à Gondar, il m'envoya dire de venir le trouver dans son camp; & quand on lui rapporta que je m'étois rendu directement à Koscam, il témoigna, dit-on, quelque mécontentement.

J'ALLAI droit à l'appartement de l'Iteghé : mais je ne fus point admis parce qu'elle étoit en priere. En traversant une des cours du Palais, je rencontrai deux des esclaves d'Ozoro Esther, qui, au lieu de répondre aux questions que je leur fis, laissèrent échapper un grand cri & coururent avertir leur maîtresse : Les inquiétudes qu'avoit eues cette Princesse au sujet de Fasil avoient cessé, & je la trouvai beaucoup mieux. Elle avoit accordé à Fasil un entretien particulier, & ce Général lui avoit fait part des engagements qu'il avoit avec Michael, & de la résolution où il étoit d'empêcher que Gusho & Powussen ne prissent des mesures qui pussent retarder le rétablissement du Roi & l'arrivée du Ras.



C H A P I T R E I I.

Conduite incidente de Fasil. — Arrivée de M. Bruce à Gondar. — Le Roi passe le Tacazzé. — L'Itéghe & Socinios s'ensuient de Gondar.

JE reprendrai ici l'histoire d'Abyssinie. Je raconterai les événemens auxquels j'ai eu part, ou dont j'ai été témoin; & je m'en écarterai le moins qu'il me sera possible, jusqu'au moment où je repris le chemin d'Europe, par les déserts affreux & jusqu'alors inconnus du Sennaar. L'on verra, quand j'en parlerai, que, si cette partie de mon voyage n'est pas la plus intéressante, c'est du moins celle où j'ai éprouvé le plus d'obstacles & de dangers.

Ce fut vers le 20 Octobre (1) que Woodage Afahel se rendit, avec un corps considérable de cavalerie, aux environs de Gondar, & intercepta tout communication entre cette Capitale & les Provinces du midi. Les Soldats de Woodage ayant pillé tous ceux qui portoient des provisions au marché de Gondar, on éprouva bientôt une espèce de famine. Les habitans épouvantés s'adressèrent à Woodage; mais il refusa de dire quels étoient ses desseins. Cependant, peu de jours après, ayant traversé les plaines du Dembea, il alla camper à Dingleber, sur le chemin du Maitsha & du pays des Agows,

(1) 1770.

& il déclara qu'il n'étoit venu que pour se joindre à Fasil , qui marchoit vers Gondar à la tête d'une nombreuse armée. Mais ni les projets de cette armée , ni les motifs qui engageoient Fasil à marcher , n'étoient assez connus pour empêcher aucun parti de craindre.

SANUDA , qui remplissoit la place de Ras , & le reste de son parti essayèrent d'engager Woodage Afahel à entrer dans Gondar , & à rendre hommage à Socinios , dont on avoit fait un fantôme de Roi. Ils ne doutoient pas que l'exemple d'un homme tel que Woodage ne fût imité par beaucoup d'autres ; & ils espéroient , par ce moyen , pouvoir rassembler assez de troupes pour se rendre redoutables à Michael , & le faire différer encore d'une saison à sortir du Tigré. Ils réussirent donc à persuader Woodage. Il entra dans Gondar le 28 Octobre , le jour même que j'en étois parti pour me rendre aux sources du Nil ; de sorte que , comme il avoit pris pendant quelques heures le chemin d'en bas , pour piller des villages du Dembea , j'eus le bonheur d'éviter une des plus funestes rencontres que je pusse faire.

APRES avoir passé sa cavalerie en revue devant Socinios , avec son ostentation accoutumée , il eut une audience publique , dans laquelle il dit que Fasil l'avoit chargé d'annoncer qu'il viendrait incessamment à Gondar porter au Roi les revenus des Provinces où il commandoit , pourvu qu'il eût un homme de confiance , qu'il pût laisser dans ces Provinces pour le suppléer ; qu'ainsi il prioit le Roi de le nommer lui Woodage Afahel pour commander par interim dans le Damot , le Maitsha & le pays des Agows.

APRES toutes les promesses vaines que Fasil avoit faites; après tous les engagemens qu'il avoit pris & rompus sans aucun motif, il est douteux que Socinios ajoutât foi à cette belle histoire. Mais comme il avoit intention de gagner Woodage, il s'embarraffa fort peu que ce qu'il lui disoit fût vrai ou non, & il le reçut comme vrai. Il lui accorda tout ce qu'il lui demandoit au nom de Fasil; & ce Woodage, ce brigand, qui s'étoit révolté vingt fois contre ses Rois légitimes, cet assassin nourri dans les forêts & dans les déserts, & à qui tous les crimes étoient familiers, fut élevé à une place, qui est la troisième de l'Empire, pour le rang, le pouvoir & les richesses; & ce qu'on n'avoit jamais vu auparavant, le Roi, ou plutôt l'usurpateur qui occupoit le trône, sortit de son Palais & se rendit à Dippabye, c'est-à-dire dans la grande place où se tient le marché, pour voir le cercle d'or, appelé le *ras werk*, posé sur la tête du nouveau Gouverneur. C'est ce cercle qui, avec le manteau bleu & blanc, sert à revêtir un homme de la dignité de *Kasimati*, ou de Lieutenant-Général du Roi, dans les Provinces qui lui sont confiées.

Un homme de néant tel que Woodage ne pouvoit pas résister aux caresses d'un Souverain. Il se laissa donc entièrement gagner, & il avoua en secret à Socinios & à ses confidens, toutes les choses importantes dont il étoit instruit. Mais leur imprudence naturelle & leurs engagemens particuliers les porterent bientôt à publier ces secrets. On fut alors que la paix avoit été jurée de la manière la plus solennelle entre Michael & Fasil; qu'ils devoient rétablir sur son trône le Roi Tecla Haimanout; qu'ils devoient employer tous les moyens possibles, pour consommer la ruine de Gushe &

de Powussen, Gouverneurs de l'Amhara & du Begemder; que la place de Ras & de Batwuidet étoit promise à Fasil, & qu'il pourroit disposer des Provinces de Begemder & d'Amhara en faveur de ses amis, tandis que le Ras Michael, content de commander dans le Tigré, ne s'avanceroit que jusqu'aux bords du Tacazzé, pour remettre le Roi entre les mains de Fasil, & s'en retourner soudain dans sa Province. Sanuda devoit en même temps continuer à remplir le poste de Ras, d'accord avec Fasil & Michael; & s'il voyoit les gens du parti de l'Iteghé résolus à élire un Roi, il devoit faire en sorte que le choix tombât sur quelqu'un qui, incapable de régner, pût seulement occuper un certain temps le trône, & empêcher l'élection d'un Prince digne de cette place.

De son côté, Fasil entreprit par ses promesses, par ses menaces, quelquefois même par l'approche de son armée, d'épouvanter l'Iteghé, afin de prévenir toute intelligence entr'elle, Gusho & Powussen. Le dernier article du traité fut qu'il ne seroit jamais plus question du meurtre du Roi Joas, & que tout ce qui y avoit rapport seroit enseveli dans un oubli éternel. Woodage Afahel déclara que cette paix avoit été faite par la médiation du neveu du Ras Michael, de ce Welleta Selassé, fait prisonnier par Fasil à la bataille de Limjour, & dont j'ai déjà eu occasion de parler tant de fois.

CETTE découverte, qui auroit pu être si dangereuse en tout autre temps & en toute autre circonstance, n'eut pour tant aucune suite funeste, pour les personnes dont on avoit dévoilé les projets, tant il y avoit alors dans le gouvernement

de foiblesse & d'impétrie ! Sanuda , qui n'avoit point entendu lui-même les aveux d'Asahel , mais à qui on en parla bientôt , affecta d'en rire & de les traiter de fiction improbable ; & quoiqu'on acquit chaque jour quelque nouvelle preuve de cette trahison , elle étoit si bien ourdie & si bien appuyée , qu'il ne fut plus possible d'en prévenir les effets , & qu'elle eut enfin peu à peu une pleine exécution.

FASIL étoit , comme je l'ai déjà dit , campé à Bamba ; & il congédia tous les barbares Gallas , qu'il avoit appelés d'au-delà du Nil. Aussi-tôt qu'il fut instruit de l'accueil favorable qu'avoit reçu Woodage Asahel , il prit avec lui un détachement de quatre cens cavaliers & six cens fantassins des meilleures troupes du Maitscha & du Damot , & forçant sa marche , il arriva à Gondar le 2 de novembre. Son approche ne put manquer de surprendre la cour & la ville , car il avoit si souvent promis de venir & si souvent manqué à sa parole , que personne n'osoit plus dire s'il viendrait ou s'il ne viendrait pas. Le même soir il alla voir l'Iteghé & resta fort peu de temps auprès d'elle ; il fit une visite encore plus courte à Socinios ; mais il ne fut question d'aucune affaire ni chez la Reine ni chez l'usurpateur.

SOCINIOS fut alors plus persuadé que jamais de la vérité de ce que lui avoit dit Woodage Asahel , puisqu'il vit que Fasil qui connoissoit fort bien ses besoins , & qui depuis sept ans n'avoit pas payé le moindre tribut , ne lui portoit ni une partie des revenus de la couronne , ni le moindre présent. D'ailleurs , ce général , au lieu de mener une armée nombreuse & en état de faire face au Ras Michael , venoit comme dans un temps de

de paix ; avec un corps de troupes , à peine suffisant pour sa garde ; & enfin , ce qui ne laissoit plus aucun doute , c'est que le même soir de son arrivée à Gondar , Fasil rendit la liberté à Welleta Selassé , neveu du Ras Michael , & le renvoya en Tigré chargé de présens & de témoignages de respect.

L'USURPATEUR avoit autour de lui quelques hommes sages ; qui lui conseillèrent de dissimuler , & il fut lui-même quelque temps assez prudent pour suivre leur conseil. Comme il avoit su par sa bienveillance gagner Woodage Afahel , il crut qu'il pourroit de même réussir auprès de Fasil. Sans entrer dans aucune discussion , le 3 novembre au matin , il fit proclamer solennellement Fasil , Ras & Berwudet , Gouverneur du Damot , du Maitsha & du pays des Agows , & ayant sous le Roi la disposition de toutes les places de l'Empire. On déclara en même-temps , au nom de Socinios , que les emplois auxquels l'Iteghé & lui avoient nommé en l'absence de Fasil , demeuroient vacans & seroient remplis de nouveau par les personnes à qui Fasil les donneroit.

CEPENDANT Socinios ne tarda pas à éprouver que le caractère de Fasil étoit bien différent de celui de Woodage Afahel. Ce Général le prit au mot. Il accepta la place qu'on lui donnoit. Il commença même à exercer tout de suite son nouveau pouvoir , & le poste de Cantiba , c'est-à-dire de Gouverneur du Dembéa , se trouvant vacant , il le donna à Ayto Engedan , neveu de l'Iteghé & fils de ce même Kasmati Estilé , qu'il avoit assassiné pour lui enlever le gouvernement du Damot & du Maitsha. Il éleva en même-temps au grade de Palambaras Selassé Barea , frère d'Ayto Aylo. Ces nominations mirent

Socinius dans un extrême embarras , car il avoit lui-même déjà donné les deux places à Sanuda , pour le dédommager du poste de Ras & de Betwudet , qu'il venoit de céder à Fasil. Ainsi Sanuda , que Socinius regardoit comme son ami , Sanuda qui l'avoit élevé au trône , demeura sans aucun emploi , par l'ingratitude apparente de ce même Socinius.

Le lendemain Fasil , suivant toujours la même marche , nomma Tacca Georgis , l'une de ses créatures , Fit Auraris du Roi ; mais Socinius ne put agréer aucun de ces choix ; de sorte que quand les nouveaux dignitaires se présentèrent pour lui rendre hommage , il refusa absolument de les recevoir & de déplacer le Kafmati Sanuda. Cependant son embarras fut encore plus grand , car il manquoit de parole à Fasil , qui n'avoit rien fait que ce que sa nouvelle charge lui donnoit droit de faire. D'un autre côté , Selassé Barea étoit frere d'Ayto Aylo , ami & confident de la Reine mere ; & Selassé Barea avoit au moins autant de sagesse , d'intégrité & de fortune que son frere. Il avoit comme lui la faveur populaire , mais il étoit bien plus ambitieux , il désiroit bien plus de gouverner , & il en étoit d'autant plus dangereux , quand on contrarioit ses projets.

SOCINIUS ne croyant pas que Sanuda méditât traitreusement sa ruine , persista obstinément à rejeter le choix de Fasil , & la confusion & le désordre furent bientôt la suite de ce refus. Des troupes s'avancèrent de tous côtés , comme si elles en avoient eu dès long-temps le signal. Ayto Engedan irrité alla camper avec un corps de mille hommes sur les bords de la riviere de Mogetch , qui coule non loin de Gondar. Son frere Aylo , avec le double de soldats , se posta à Emfras , qui

est quinze mille plus loin. Ayto Confu, son cousin germain se tint au-dessus de Koscam, avec six cens hommes de cavalerie, pour veiller à la sûreté d'Ozoro Esther, sa mere, & de l'Iteghé. Tout étoit en armes; mais tout se tenoit pourtant sur la défensive.

Ce fut alors que j'arrivai à Koscam (1). Je ne pus voir la Reine, qui s'étoit retirée dans un appartement secret, sous prétexte de dévotion, mais, en effet, pour se livrer à la mélancolie profonde, à la tristesse qu'elle ne pouvoit manquer d'avoir en voyant que tout la contrarioit & sembloit conspirer à ramener le Ras Michael à Gondar, la chose qu'elle craignoit le plus au monde.

Je trouvai auprès d'Ozoro Esther l'Acab Saat, Abba Salama, qui, comme je l'ai déjà rapporté, ayant excommunié le Kasmari Esthé, oncle de cette Princesse, prépara le meurtre de ce Gouverneur, & eut depuis beaucoup de part au meurtre du Roi Joas. C'est cet Abba Salama, que Fasil me dit à Bamba l'avoir fait prier de ne pas me laisser pénétrer jusqu'aux sources du Nil, par la seule raison que j'étois un Franc, & qu'il me haïssoit comme tel. Nous nous saluâmes l'un l'autre comme gens qui n'étoient pas grands amis; & il commença à parler d'une manière fort sèche, fort grossière, & sentencieuse, en s'adressant à Ozoro Esther, & lui disant combien il étoit dangereux de souffrir que des Francs restassent libres dans le pays, & se mêlassent d'affaires. Je l'interrompis alors par un éclat de rire, & je lui dis : « Si c'est moi, Abba, que vous voulez désigner par ce mot de Franc, je vous déclare que malgré vos avis, je suis allé dans l'endroit où j'avois intention d'aller, &

(1) Le 19 Novembre.

que j'en suis revenu sans accident. Quant à votre pays, je vous promets de vous faire un beau cadeau, si vous pouvez m'en faire sortir dès demain. — Le plutôt fera le mieux ».

Au même instant, Ayto Confu entra dans l'appartement de sa mere, & ayant entendu les dernieres paroles que j'avois prononcées, il me demanda avec beaucoup de vivacité qui pouvoit desirer que je sortisse du pays? — « Moi d'abord, lui répondis je, je le desire sincèrement & avec ardeur. Mais ce que je disois quand vous êtes entré, avoit rapport à un conseil amical que venoit de me donner l'Abba Salama ». — « Pere ! pere ! s'écria Ayto Confu, en regardant d'un air sévere l'Abba Salama, ne savez-vous pas que la mesure de vos bonnes actions est déjà comblée? Ne voyez-vous pas ici la maison du kasmati Eshté environnée des soldats de mon pere Michael? Vous croyez-vous en sûreté, vous qui avez osé récemment excommunier & le Roi & le Ras? Voyez, ajouta-t-il, en se tournant vers sa mere, voyez quelle race de chiens sont les gens de ce pays-ci. Ce Païen, qui s'ose appeller Chrétien, avoit charitablement prié Fasil de faire voler & assassiner, par les Gallas du Damot, Yagoubé, qui est un Etranger, & qui ne fait du mal à personne. Mais cela n'a pas réussi; & alors l'Abba Salama a persuadé à Woodage Asahel d'envoyer un parti de brigands du Samseen, pour arrêter Yagoubé dans le Maitsha. Coque Abou Barea lui-même m'a avoué que c'étoit à la sollicitation de cet infidele qu'il avoit envoyé Wellera Selaffé de Guesgué avec un détachement, pour surprendre Yagoubé, & qu'on l'avoit manqué à Degwaffa. Mais pourquoi tout cela? Je jurerois qu'ils ne lui auroient pas trouvé la valeur de dix onces d'or, à l'exception

du présent de Fafil, & ils n'auroient sûrement pas osé toucher à ce présent ».

« DIEU connoît l'intégrité de son cœur, s'écria Ozoro Esther, Dieu fait que ses mains sont pures; & il n'en est pas de même des gens de ce pays-ci ». — « Aussi, répondit Confu, il a fait de Fafil son protecteur & son ami. Les soldats envoyés par Woodage Asahel ont rencontré un Officier de Wellela Yafous, qui les a trouvés occupés à piller des Agows, & les a taillés en pièces ». — Se levant alors de l'endroit où il étoit assis aux pieds de sa mère, & prenant un ton de voix plus fort & un air plein de courroux, il s'avança vers l'Abba Salama, en disant : « & moi aussi, maintenant je ne suis rien, parce que Michael est loin. Je ne suis qu'un enfant, un petit garçon, le jouet de trois Païens, de trois infideles tels que vous, Fafil & Abou Barea » !

L'ACAB répondit avec beaucoup de gravité, & sans paroître avoir le moindre ressentiment. — « Vous êtes excommunié, Confu, vous êtes excommunié, si vous dites que je suis un païen & un infidele. Je suis un Prêtre Chrétien ». — « Un Prêtre du Diable, s'écria Confu irrité. Le vin, les femmes, la gourmandise, le mensonge, sont vos Dieux ! Arriere de moi, ajouta-t-il, en portant la main à son cou-telas. Je jure par Saint Michel que dix jours ne s'écouleront pas, sans que je vous aie appris votre devoir à vous & à Coque Abou Barea. Venez, Yagoubé, venez voir mes chevaux. J'ai rassemblé des hommes en état de les monter, & nous irons ensemble combattre nos ennemis dans le Sennaar ». — Il sortit alors précipitamment. Je le suivis; & nous lais-

l'Abba Salama tremblant de peur, ainsi que me le raconta ensuite Ozoro Esther. Avant de se retirer, il ne dit que ces mots à cette Princesse : « rappelez-vous que je ne l'ai point excommunié ».

Je laissai Ayto Confu avec ses chevaux & ses Cavaliers; & quoiqu'il fut déjà tard, je me rendis au camp pour présenter mes hommages à Fasil. Comme je ne portois point d'armes, je fus d'abord très-molesté sous divers prétextes. Ensuite on me fit attendre une demi-heure, sans que je pusse voir le Général. Il se contenta de m'envoyer un message pour me dire qu'il me recevrait le lendemain. Cependant je rencontrai plusieurs amis que j'avois vus à Bamba, & ils me répétèrent en peu de mots ce que j'avois déjà appris par Ayto Confu, c'est que Woodage Asahel avoit envoyé un parti pour m'arrêter & me voler, & que ce parti étoit celui de ces mêmes brigands qu'on avoit dit être cinq Agows, & qui passeraient auprès de l'armée de Fasil la nuit après que nous eûmes traversé la rivière de Kelti (1). Ils m'apprirent que l'Agneau avoit dit que c'étoit des Cavaliers, pour ne pas me causer d'allarmes; mais qu'il les connoissoit fort bien, qu'il étoit instruit de leur dessein, & que la nuit après nous avoir quitté, ayant eu de nouveaux renseignemens sur eux par trois paysans à qui ils avoient volé du miel, il avoit suivi leur trace jusqu'à l'ouest de Geesh, où il les avoit attaqués, quoiqu'inférieur en nombre, & les avoit tous tués ou blessés aussi adroitement qu'il nous avoit promis de le faire dans l'entrevue que nous avions eue avec lui.

(1) Voyez la relation de ce Voyage en allant aux sources.

Pour marquer ma reconnaissance à mon ami l'Agneau, je lui envoyai un petit présent, dont je chargeai trois personnes, afin d'être plus sûr qu'on ne le garderoit pas. Fasil me garantit en outre qu'il seroit fidèlement remis; mais ce ne fut qu'un des jours suivans. Je résolus de m'établir dans la maison que l'Iteghé m'avoit donnée à Koscam; car il étoit aisé de voir que les choses en viendroient nécessairement à un état de crise où il y auroit du sang répandu.

Ce ne fut que le 23 Novembre que je vis l'Iteghé. Elle m'envoya elle-même chercher de grand matin. Elle avoit fait préparer un grand déjeûner. Ayto Confu & Ayto Engedan étoient auprès d'elle. Elle me parut triste & indisposée. En m'approchant d'elle, je me prosternai. Elle étoit fort grave, & sans m'ordonner de me relever, elle dit aux gens qui étoient autour d'elle : — « voyez, le voilà ce fou, qui, dans des temps comme ceux-ci, quand les gens du pays ne sont pas en sûreté dans leurs propres maisons, court imprudemment, & malgré tout ce qu'on lui peut dire, va dans les champs, pour se faire chasser comme une bête sauvage, par tous les brigands, dont ce royaume est rempli ».

ENSUITE elle me fit signe de me relever; & j'allai baiser sa main. — « Madame, lui dis-je, si j'ai fait ce que vous dites, c'est pour suivre les leçons que vous avez daigné me donner vous-même. » — « Moi, s'écria-t-elle avec surprise ? Est-ce moi, qui vous ai conseillé de vous exposer dans un temps comme celui-ci à tomber entre les mains de CoqueAbou Barea & de Woodage Afahel, pour être maltraité, volé & probablement massacré ? » — Non, certainement, répondis-je,

Madame, vous ne m'avez jamais donné un pareil avis, mais vous conviendrez que quand vous étiez menacée par une foule d'ennemis puissans, je vous ai entendu dire chaque jour que vous ne les craigniez point; parce que vous étiez dans les mains de Dieu & non dans les leurs. Or, Madame, la Providence vous a défendue jusqu'à ce jour, & c'est en vous imitant, c'est en ayant comme vous toute la confiance d'un vrai Chrétien, que j'ai eu le bonheur de réussir. Je savois que j'étois entre les mains de Dieu. Ainsi, je dédaignois les desseins coupables de tous les brigands de l'Abyssinie». — « Madame, dit Confu, Guesgué ne vous appartient-il pas? Vous paie-t-il quelque tribut? »

« GUESGUÉ étoit à moi, répondit l'Iteghé, quand quelque chose étoit à moi. Mais Michael le prit & le donna à Coque Abou Barea, & depuis je n'en ai rien reçu. Fasil a mandé Coque Abou Barea par rapport à Yagoubé, & il lui a, dit-il, ordonné de venir en simple particulier comme il est venu lui-même, au lieu de lui laisser amener son armée; car on veut prévenir tous les moyens de secourir ce malheureux royaume ». — Les larmes inonderent alors le visage vénérable de cette Reine, & nous montrèrent à découvert que son cœur étoit tourmenté de voir que rien ne pouvoit s'opposer au retour de Michael.

AYTO Engedan voulant essayer de la distraire, lui dit en riant: Je doute que Coque Abou Barea soit un aussi bon Chrétien que vous & Yagoubé; & s'il ne l'est pas, rien ne peut le sauver des mains de Confu & des miennes. Nous avons l'un & l'autre besoin de chevaux & de mulets pour nos troupes, &

& il en a d'excellens ainsi que beaucoup d'armes, qui ont appartenu à mon pere ». — « Et vous & Confu, lui répondit la Reine, vous êtes tous deux aussi méchans que Woodage Afahel & Coque Abou Barea ». — Au même instant on annonça l'arrivée de Fasil. Nous fûmes congédiés, & nous allâmes déjeuner. Je vis ce Général au moment qu'il sortoit du Palais. Il sembloit avoir l'esprit très-préoccupé, & il me salua légèrement, en me priant de venir à Gondar le lendemain matin, parce qu'il vouloit me parler au sujet de Coque Abou Barea. Mais l'Iteghé ne voulut pas me permettre d'y aller, & je demurai à Koscam.

QUOIQUE Fasil ne niât point qu'il eût fait la paix avec le Ras Michael, il cherchoit à tranquilliser les esprits, en protestant solennellement que bien loin de permettre que le Ras vint à Gondar, il ne consentiroit pas même qu'il passât le Tazzé. Ces assurances eurent sur la plupart des gens de la Capitale l'effet qu'on en attendoit, car le Roi Tecla Haimanout étoit aussi chéri que son concurrent étoit détesté : mais les cruautés horribles, qui ne pouvoient manquer de suivre le retour de Michael, faisoit préférer à tout le monde tout autre Gouvernement, pourvu qu'il prévint ce retour funeste.

D'UN autre côté, bien que Socinios connût parfaitement les projets de Fasil, il n'abandonna pas sa propre cause. Il fit partir Woodage Afahel, fort de toute son autorité, pour essayer d'occasionner des soulèvemens dans le Mairsha. Il lui ordonna d'annoncer à tous les Gallas de cette Province que s'ils vouloient prendre avec eux leur Buco (1), & venir à Gondar

(1) Le sceptre.
Tome IV.

pour s'opposer au retour du Ras Michael , ils auroient le droit de se choisir eux-mêmes un Gouverneur , & ils seroient affranchis pendant sept ans du tribut qu'ils devoient au Roi. Socinios fit en même-temps avertir Powussen d'essayer par des marches forcées de surprendre Fasil , pendant qu'il étoit à Gondar avec peu de troupes. Malgré cela , l'usurpateur continua à dissimuler le plus qu'il lui fut possible : mais comme il avoit affaire avec des gens rusés , il étoit plus que probable que ses secrets seroient bientôt découverts.

CHACUN ayant les armes à la main , les mesures étant prises de tous côtés & d'aussi loin que la prévoyance humaine pouvoit aller , il étoit impossible qu'on restât long - temps sans commencer à combattre. Dans la nuit du 23 , on reçut un message d'Adera Tacca Georgis , l'un des Lieutenans de Fasil dans le Maitsha. Cet officier mandoit qu'il avoit fondu sur Woodage Afahel , occupé à lever des soldats & à exciter des troubles ; qu'après un combat opiniâtre il l'avoit vaincu ; qu'il avoit tué ou blessé la plupart de ses gens , & que Woodage Afahel lui-même blessé de deux coups de lance , n'avoit dû son salut qu'à la vitesse de son cheval , & avoit été joindre Powussen dans le Begemder.

Ces nouvelles engagèrent soudain Fasil à jeter le masque. Il avoua publiquement que son intention étoit de faire remonter sur le trône Tecla Haimanout , & que plutôt que de ne pas réussir dans ce projet , il aimeroit mieux rendre au Ras Michael toutes ses dignités & tout son pouvoir. Il dit qu'on n'avoit appelé Socinios au trône que pour se moquer de lui. Il soutint que ce phantôme de Roi n'étoit point le fils de

Yafous, mais bien le fils d'un habitant de Degwassâ , nommé Mercurius ; & dans le fait Socinios n'avoit ni dans ses traits , ni dans ses manieres , la moindre ressemblance avec les Princes de la Famille Royale , dont il disoit descendre.

L'USURPATEUR vit bien alors qu'il ne devoit plus regarder Fasil que comme un ennemi. Les ordres furent donnés pour qu'on fermât toutes les portes du Palais , & on plaça des troupes dans toutes les cours & les avenues qui conduisoient à l'appartement du Roi. Personne ne put plus être admis en présence de ce Prince , qu'il n'eut été auparavant attentivement examiné. Les tambours se firent continuellement entendre ; les gardes furent sur pied , & on les renforça de trois cens fusiliers Mahométans , ce qui causa beaucoup de murmures parmi le peuple.

FASIL avoit établi sa résidence dans la maison qu'habite ordinairement le Ras , maison située à l'un des bouts de la Ville opposé à celui où est le Palais du Roi ; & pour montrer combien il faisoit peu de cas de Socinios , ce Général n'avoit auprès de lui qu'une très-foible garde , & son armée campoit au-dessous du Palais. Il y eut alors une chose très-remarquée. On entendit battre un tambour dans la maison de Fasil , quoique par un usage constamment observé , il ne soit permis à qui que ce soit de faire battre des tambours ou des tymballes ni dans la Capitale , ni dans aucun autre lieu , où se trouve le Roi.

LE ROI Yafous , second fils de l'Iteghé , & pere du Roi Joas , avoit eu deux fils d'une esclave de la Reine. Ma's

ce Prince avoit eu tant d'enfans de meres d'une basse extraction , qu'on en avoit négligé beaucoup , au point même de ne pas les réléguer dans la montagne de Wechné. L'un de deux fils de l'esclave se montra en Gojam après le meurtre de Joas , & parut disposé à essayer sa fortune : mais il fut pris par le Gouverneur de la Province. On le conduisit à Gondar & delà à Wechné. L'autre étoit , disoit-on , venu à Gondar avec Fasil , & le tambour qu'on entendoit dans la maison de ce Général sembloit annoncer qu'il étoit dans l'intention de déclarer ce jeune Prince Roi. Tout fut en confusion dans le Palais ; mais Fasil maintint l'ordre dans la Ville.

CEPENDANT , vers la fin de novembre , la Reine mere, l'Abuna & l'Itchegué (1) tâcherent de réunir les partis opposés , & au moment où l'on s'y attendoit le moins , la paix fut conclue entre Socinios & Fasil. Ce dernier jura d'être fidelle à l'autre comme à son unique Souverain ; & l'Abuna prononça une excommunication contre le premier d'entr'eux , qui manqueroit à ce traité. Quel étoit le motif de cette farce ? C'est ce que je n'ai jamais pu deviner ; mais dès le lendemain on ôta à Powussen & à Gusho leurs gouvernemens du Begemder & de l'Amhara , ce qui étoit une preuve certaine que Fasil persistoit dans l'intention de rappeler le Roi Tecla Haimanout. Les portes du Palais furent fermées de nouveau , & les hostilités recommencerent.

Je dinois avec Ozoro Esther quand un envoyé de Coque Abou Barca vint se plaindre à la Reine que son maître étant

(1) Chef des Moines de Debra Libanos.

en marche pour se rendre à Gondar, où il venoit jurer fidélité à Socinios & lui porter le tribut de sa Province, avoit reçu un message de Fafil, qui lui ordonnoit de congédier la plus grande partie de ses troupes : mais que désirant d'être utile à la Reine, & de s'opposer au retour du Ras Michael, il avoit désobéi à cet ordre, & pris avec lui un corps considérable de ses meilleurs soldats, renvoyant le reste dans sa Province sous la conduite de Welleta Selassé ; que cependant le 26 novembre il avoit été surpris dès le matin par Confu & Engedan, qui sans lui alléguer aucune raison, avoient tué ou dispersé ses soldats, & enlevé tous les chevaux & les mulets sur lesquels ils avoient pu mettre la main ; qu'après cela ils s'étoient mis à la poursuite de Welleta Selassé, qu'ils étoient tombés sur lui à l'improviste comme il entroit dans le Guesgué ; que dès le commencement de l'action, Engedan avoit lui-même tué cet officier d'un coup de lance, qu'il lui avoit porté à la gorge, au moment qu'il avançoit la main pour faire signe qu'il vouloit entrer en pourparler ; & qu'enfin ils avoient mis le feu à neuf villages du Guesgué, après en avoir donné le pillage à leurs soldats.

CEPENDANT Powuffen ne dédaigna point l'avis de Socinios. Il tenta de venir surprendre Fafil ; mais ne pouvant pas passer Emfras sans combattre Aylo, il l'attaqua & dispersa ses troupes sans beaucoup de résistance. A la première nouvelle de cette action, Fafil proclama Tecla Haimanout Roi ; & abattant ses tentes, il alla se poster à Abba Samuel, groupe de villages à deux milles de Gondar, & il invita tous ceux qui redoutoient la vengeance du Ras Michael, à sortir de la Capitale & à venir le joindre. D'Abba Samuel, il se rendit bientôt à Din-

gleber sur les bords du lac Tzana, où il arrêta toutes les provisions qu'on portoit à Gondar ; ce qui occasionna une famine, qui fit périr beaucoup de monde.

Je n'avois eu jusqu'alors aucune relation avec Socinios. Je ne l'avois même jamais vu que lors de l'interrogatoire du Galla, qui avoit aidé à assassiner Joas. Je ne croyois donc pas que l'usurpateur me connût, ou du moins qu'il se souciât plus de moi que d'aucun des Grecs, qui étoient dans Gondar. Mais j'avois à la Cour un bon ami, qui veilloit pour moi, tandis que je m'endormois, & qui ne vouloit pas que je restasse inconnu. Cet ami si zélé étoit l'Acab Saat Salama, qui, le 5 décembre, profitant d'un des momens où Socinios avoit trop bu, l'excita à sortir la nuit de son Palais, accompagné d'un grand nombre de bandits, la plupart Mahométans, & à aller piller plusieurs maisons. Socinios en cette occasion tua, dit-on, un homme de sa propre main. Parmi les maisons qu'on pillâ, la mienne ne fut point épargnée ; mais heureusement j'étois alors à Kofcam. Ces brigands sondirent aussi sur la maison de Metical Aga, dont un des domestiques se sauva dans un cimetière, & l'autre fut assassiné. Le chef de cette indigne troupe étoit un nommé Confu, frère de Guebra Mehedin. Tout ce que les scélérats purent trouver chez moi, fut volé ou brisé. Ils m'enleverent entr'autres choses un telescope à réflexion, un barometre, un thermometre, & un grand nombre de papiers & de dessins, qui furent d'abord déchirés, & que Confu brûla ensuite lui-même, en prononçant des juremens horribles & beaucoup de menaces contre moi.

Le lendemain matin à neuf heures, je reçus l'ordre de me rendre au Palais. J'y allai, & je fus soudain introduit. Socinios

étoit assis. Il avoit les yeux à demi-fermés & aussi rouges que de l'écarlate, par une suite des débauches de la veille, & il paroissoit encore pris de vin. Il mâchoit du tabac; sa bouche en étoit pleine; & il avoit tellement couvert le parquet de ses crachats, que j'eus de la peine à trouver une place nette pour m'agenouiller & lui rendre hommage. Socinios avoit des habits & des ornemens pareils à ceux du Roi Tecla Haimanout: mais combien il différoit de lui en toute autre chose! J'éprouvai une secrète indignation, une horreur invincible en voyant le trône si mal occupé. En m'avancant vers l'usurpateur, je le fixai le cœur plein d'un profond mépris. Ces vers d'Hamlet le peignent exactement.

Ce traître, ce brigand, ce barbare imposteur,
O! combien il est loin de son prédécesseur!
Roi vil, sa main perfide a ravi la couronne,
Et le lâche nous montre un voleur sur le trône (1).

IL faut une sorte de noblesse & de majesté naturelle pour caractériser un Roi.

QUAND je me relevai & me tins debout devant Socinios; il eut l'air d'être déconcerté & de ne savoir que dire. Indé-

(1) Les vers Anglois sont trop singuliers & trop énergiques pour ne pas les citer:

A murderer and a villain:
A Slave, that is not twentieth part a title
Of your preceding Lord; a vice of Kings;
A usurper of the Empire, and the rule,
That from a shelf the precious diadem stole
And put in his pocket;
A King of shreds and patches.

SHAKESPEARE.

pendamment de ses domestiques, il avoit autour de lui beaucoup de monde, mais personne de bien recommandable, car la plupart des gens de distinction avoient suivi Fasil. Après avoir craché deux ou trois fois & avoir écouré son frere Chremation, qui lui parla à l'oreille, & que je n'avois jamais vu, Socinios me dit : « D'où vient que vous, qui êtes un *Grand*, vous ne vous tenez pas au Palais ? Vous étiez constamment avec l'exilé ou l'usurpateur Tecla Haimanout, soit pendant la paix, soit pendant la guerre ; vous aviez coutume de monter à cheval à sa suite, de l'amuser par votre adresse, & je crois même de manger & de boire avec lui. — Où est tout l'argent que vous avez tiré de la Province du Ras el Feel, dont je sais que vous êtes encore Gouverneur, quoique vous le cachiez ? Comment osez-vous garder Yafine dans ce Gouvernement, & ne pas le donner à Abd el Jelleel, qui est mon esclave, & que j'ai choisi pour y commander » ?

J'ATTENDIS patiemment qu'il eût achevé de parler ; puis je lui fis une légère inclination, & je lui répondis : — « Je ne suis point un *Grand*, même dans mon pays, & la preuve de cela, c'est que je viens dans le vôtre. J'arrivai ici dans le temps que Tecla Haimanout régnoit, & je lui fus recommandé par les amis qu'il avoit en Arabie. Vous êtes parfaitement instruit de l'amitié qu'il m'a toujours témoignée : mais tout ce qu'il fit pour moi n'étoit qu'un effet de ses bontés & non le prix de mon mérite. Je n'ai jamais mangé ni bu avec lui. C'est un honneur auquel je n'ai jamais pu prétendre. La coutume de votre pays y est contraire ; & je ne me serois jamais senti disposé à transgresser cette coutume, quand bien même j'en aurois eu la facilité ; mais je ne l'avois point. J'ai, à la vérité, vu souvent

Tecla

Tecla Haimanout manger & boire ; mais cet honneur , j'ai dû le partager avec ses serviteurs de confiance , puis-que j'étois un Officier de sa maison. L'or , que vous dites que j'ai plusieurs fois eu du Roi & de la Province du Ras el Feel , je l'ai constamment dépensé pour le service du Monarque , ou pour m'en faire honneur. Mais à présent je ne suis plus Gouverneur du Ras el Feel , & je n'ai aucun emploi , ni n'en desire. Je pense que Yafine commande dans le Ras el Feel , par l'ordre de son supérieur Ayto Confu , qui tient lui-même ce Gouvernement du Roi & du Ras Michael : mais je n'ai aucune certitude sur cela. Quand à mes tours à cheval , je ne fais pas ce que vous voulez dire. J'ai pendant plusieurs années consécutives monté à cheval avec les Arabes. Mon pays est aussi un pays de cavaliers ; & j'avoue que je suis parvenu à manier avec supériorité les armes à feu & la lance : mais je ne suis point un farceur & je ne fais point de tours. La profession des armes est un droit que j'ai hérité de mes ancêtres , & c'est avec mes armes que j'ai souvent amusé le Roi , à sa sollicitation , parce que cet amusement étoit digne de lui , & non au-dessous de moi ».

« Le Roi ! s'écria Socinios d'un ton furieux. Eh ! qui suis-je donc moi ? un esclave ! Ne savez-vous pas qu'en frappant seulement du pied , je puis vous faire mettre en pièces dans un instant ? Pourquoi avez-vous dit à l'Iteghé qu'on avoit volé dans votre maison cinquante onces d'or ? Tout autre Roi que moi vous feroit arracher les yeux au moment même , & feroit jeter votre corps aux chiens ».

Ce qu'il disoit étoit vrai. Les mauvais Rois sont toujours entourés de bourreaux. Cependant je ne perdis point cou-

rage. Etranger & isolé, je me croyois encore supérieur à la brute que je voyois sur le trône. — « L'Iteghé, lui dis je, est à Koscam, & elle peut vous apprendre si je lui ai dit qu'on m'eut volé de l'or, excepté un couteau garni en or, que Tecla Haimanout m'avoit donné à Dingleber le lendemain de la bataille de Limjour, & qui étoit par hasard resté dans ma maison, parce que je ne le portois plus depuis le départ de ce Prince pour le Tigré ». — Au même instant Socinios cracha vers moi une bouchée de salive pleine de tabac qui faillit m'attrapper. Je ne fais point s'il le fit exprès ou non : mais je me sentis singulièrement ému. Alors un homme âgé & de bonne mine, qui étoit assis dans un coin de l'appartement se leva, & s'avançant vers Socinios, il lui dit d'un ton très-ferme : « Je ne puis plus long-temps souffrir tout ceci. Nous deviendrons la fable & l'horreur du genre humain. Quelle affaire avez-vous avec Yagoubé ? Pourquoi l'avez-vous envoyé chercher ? Il a eu la faveur du dernier Roi : mais on n'a rien fait de plus pour lui que ce que j'ai vu faire pour tous les Grecs & les Arméniens sous les regnes précédens, & cependant tous ces gens-là conviennent que dans leur pays ils ne seroient pas dignes d'être ses serviteurs. Il est non-seulement l'ami du Roi, mais le nôtre. Tout le monde le chérir. Quant à moi, je ne lui ai pas parlé deux fois en ma vie : mais je sais que lorsqu'il pouvoit aller en Tigré avec son ami Michael, il a mieux aimé rester avec nous à Gondar. Ainsi vous avez à vous en plaindre moins que personne, vous qu'il a préféré au Ras, quoique vous ne lui ayez jamais rien donné. Quant à son adresse à monter à cheval, je souhaiterois qu'il eût pratiqué cet exercice avec vous, comme avec Tecla Haimanout, & que vous eussiez passé autant de tems avec lui que votre prédécesseur. Les malheurs & la honte de la

nit dernière , ne nous auroient point accablés , ou du moins ils n'auroient point passé les limites de votre Royaume; vous n'auriez mécontenté ni Fasil ni l'Iteghé , & quand le jour du jugement s'approche , vous seriez plus en état de répondre , que vous ne pourrez jamais l'être ; en vous conduisant comme vous le faites ». — Je fus depuis que celui qui parloit ainsi étoit le Ras Sanuda , neveu de l'Iteghé & fils du fameux Ras Welled de l'Oul. Je ne pouvois le connoître , parce qu'il avoit été exilé dans le Kuara par Tecla Haimanout , dans les premiers temps que j'étois à Gondar.

PENDANT tout le temps que dura cette harangue , Socinios tint les yeux fermés. Une salive mêlée de tabac découloit de sa bouche entr'ouverte ; & son corps se balançant sur son siège sembloit avoir perdu l'équilibre. Mais quand le Ras Sanuda cessa de parler , il voulut prendre un ton plaisant : « Vous êtes bien en colere aujourd'hui , lui dit-il , Baba ». — Puis se tournant vers moi : « Dès demain , ajouta-t-il , menez moi ce cheval , que Yafine vous a envoyé à Koscam ; & menez moi aussi Yafine lui-même , ou bien vous aurez de mes nouvelles. Esclave & franc , comme vous l'êtes , ennemi de la Vierge-Marie , menez-moi le cheval ». — Sanuda me prit par la main & me dit tout bas : « Ne craignez rien ; je suis ici. Retirez vous. La première fois que vous viendrez , vous ne manquerez pas de Cavaliers pour vous accompagner ».

SANUDA lui-même sembloit avoir un peu bu. Il me fit signe de me retirer , & je laissai bien volontiers le Roi & son Ministre , pour m'en retourner à Koscam. Je racontai à l'Iteghé tout ce qui s'étoit passé. Elle m'ordonna de rester auprès d'Ozoro

Esther, comme étant à son service, & de ne plus remettre le pied dans Gondar.

En ce temps là on reçut la nouvelle certaine que le Ras Michael étoit arrivé dans la Lasta, avec Guigarr, Shum ou Chef de la tribu des Waags, jadis le mortel ennemi du Ras, mais qui s'étoit raccommode avec lui, & lui servoit de guide. Il faut nécessairement traverser le pays de Lasta pour se rendre du Tigré dans le Begemder & dans le Belessen, & souvent des armées entières ont péri pour avoir voulu forcer ce passage. Quoique Powussen eut plusieurs partisans parmi différentes tribus de ces contrées, il ne put empêcher Michael & le Roi de passer, parce que Guigarr étoit, sans contredit, l'homme le plus puissant du pays. Le 15 décembre (1), Michael traversa le Tacazzé; puis il tourna un peu à gauche, comme s'il avoit voulu prendre sa route par le milieu du Begemder, quoiqu'il n'en eut pas le dessein, mais seulement pour engager Powussen à en venir aux mains. Mais voyant bientôt qu'il ne réussiroit pas & qu'il ne feroit que perdre son temps, il marcha droit à Gondar, non plus comme par le passé, pillant, brûlant, exterminant tout ce qui tomboit sous sa main, mais paisiblement, exerçant par tout une police équitable & corrigeant les abus, car il avoit déjà des craintes.

Dès qu'on sema la nouvelle qu'il avoit passé le Tacazzé, Socinios & l'Itéghe prirent la résolution de s'enfuir. Socinios marcha d'abord vers le Begemder : mais le lendemain il tourna

(1) 1770.

sur la droite , passa par le Dembea & joignit l'Iteghé à Azazo , où il eut beaucoup d'altercations avec elle. Cette Princesse avoit prié l'Abuna de l'accompagner , & le Prélat y avoit consenti , moyennant quinze mulets & trente onces d'or , qu'on lui avoit payé d'avance : mais quand l'Iteghé voulut partir & qu'elle envoya avertir l'Abuna de sa promesse , les gens du Prélat requèrent le messager à coups de pierres , & ne voulurent pas le laisser approcher de la maison ; mais ils gardèrent les mulets & l'or. La Reine dirigea sa fuite vers Degwassa , près du lac Tzana , & envoya tout ce qu'elle avoit de plus précieux sur l'Isle de Dek.

AYTO Engedan & Ayto Confu , à la tête de leurs soldats , balayoient le pays , protégeant à-la-fois la marche de l'Iteghé & s'assurant de tous les partisans de Socinios , qu'ils croyoient mériter d'être punis. Sanuda étoit aussi en force , & jettant enfin le masque , il agissoit d'après les instructions de Michael , & s'étoit déjà emparé de plusieurs Tigréens de distinction , revoltés contre le Ras. Il avoit arrêté entr'autres Guebra Denghel , qui , marié à une petite fille de Michael , & descendu d'une des familles les plus illustres de sa Province , étoit singulièrement distingué par sa candeur , sa générosité & son extrême politesse. Confu & Sanuda s'étant réunis entrèrent dans Gondar , prirent possession du Palais & mirent un terme au pillage , aux excès qui étoient devenus très-fréquens depuis la fuite de l'Iteghé.

Un jour que j'étois tranquillement assis chez moi à Koscam , Yafine entra tout à-coup , se prosterna & baïsa la terre devant moi , comme cela se pratique quand on salue son supérieur. Il

me dit en même-temps qu'il quittoit Ayto Confu, & qu'il venoit par son ordre me rendre hommage pour la Province du Ras el Feel, & me dire d'aller le joindre soudain, pour aller au devant du Roi Tecla Haimanout, parce que plusieurs de ses gens étoient déjà arrivés à Gondar. Mais je renvoyai Yafine auprès d'Ayto Confu pour le remercier de ma part, & lui dire que je n'accepterois aucun emploi jusqu'à ce que j'eusse vû le Monarque; & que comme ce Prince m'avoit fixé lui-même Mariam Ohha pour le lieu où je le verrois, je croyois qu'il étoit de mon devoir d'attendre qu'il y fut rendu, pour aller le joindre.

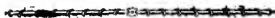
Cependant le malheureux Socinios s'enfuyoit toujours avec la Reine; & ils arrivèrent ensemble sur les frontieres du Kuara, où cette Princesse étoit née. Ceux qui avoient fait de Socinios un Roi ne s'en étoient pas fait un ami. On fit entendre à l'Iteghé que la présence de l'usurpateur seroit insupportablement cause d'une poursuite qui la mettroit en péril, elle, sa patrie, & tous ceux qui lui étoient dévoués. Alors on résolut d'abandonner l'indigne Prince, & les soldats l'ayant dépouillé de ses ornemens, & ne lui ayant laissé que quelques haillons pour cacher sa nudité, & un bon cheval pour le porter, le laissèrent tout seul aller tenter fortune.

La Reine ne resta que peu de temps dans le Kuara, & prit le chemin de Buré. Tout le Maitsha se rassembla pour l'escorter jusqu'au camp de Fasil, qui lui fit traverser la Province de Damot & la mena jusqu'aux frontières du Gojam, où elle fut reçue en triomphe par Ozoro Wellera Israel, sa fille, & Ayto son petit fils, à qui appartenait la moitié de cette Province.

C'est-là qu'après un voyage long & pénible cette Princesse jouit enfin de quelque tranquillité.

Le 21 décembre Ozoro Esther m'envoya un message pour m'engager à aller avec son fils Confu au-devant du Roi, dont le Fit Auraris avoit déjà marqué le camp à Mariam Oliha. Je me rendis d'abord auprès d'Ozoro Esther, qui ayant observé que je ne portois à ma ceinture qu'un coutelas fort ordinaire, parce que celui que le Roi m'avoit donné, avoit été enlevé dans le pillage de ma maison à Gondar, m'en fit présent d'un magnifiquement monté en or. Elle avoit déjà fait mettre cette arme sur un siège à côté d'elle, où je la vis quand j'entraï, & elle daigna me l'attacher elle-même. Elle me dit en même-temps que je serois bien accueilli, parce qu'elle avoit déjà prévenu le Ras Michael son époux, de l'attention avec laquelle je l'avois soignée ainsi que son fils aîné, dont la santé, avoit été souvent altérée.





C H A P I T R E I I I.

M. Bruce joint l'armée Royale à Mariam Ohha. — Accueil qu'il y reçoit. — Terreur universelle, que répand dans Gondar l'approche de l'armée. — Plusieurs rebelles sont pris & exécutés. — Inflexibilité du Roi.

J'AV O I S encore quelques doutes sur la prudence de ma démarche. Je ne savois pas si je devois aller à Mariam Ohha avant que le Roi y fut arrivé. Malgré cela je promis à Confu de le joindre le lendemain, 22 décembre, dans la plaine au-dessous de l'Eglise d'Abbo, où est un passage appelé Semma Confu, passage dangereux, parce qu'il est dans les temps de troubles toujours rempli de bandits prêts à piller les voyageurs.

QUOIQUE le jour commençât à peine à poindre, quand je partis de Kofcam, je rencontrai sur le chemin de Gondar une foule de domestiques du Roi venus du Tigré, qui me témoignèrent la joie qu'ils avoient de me revoir; & quand je fus dans la plaine au-dessous d'Abbo, je me trouvai déjà suivi d'un parti nombreux de Cavaliers & de gens de pied. Mon intention n'étoit pourtant point de paroître en force. J'étois parti sans armes, suivi seulement de deux domestiques Abyssiniens à cheval, n'ayant ni leur lance ni leur bouclier; & je ne voulois me présenter devant le Roi que comme étant de la suite d'Ayto Confu. Mais mes résolutions furent vaines; & en partant de bonne

bonne heure & marchant très-vîte , je diminuai le nombre des personnes qui m'accompagnerent , mais j'en eus toujours beaucoup. J'avoue que la bienveillance de tous ces gens-là , le degré de faveur dans lequel ils croyoient que j'étois , & surtout les assurances que m'avoit données Ozoro Esther , m'encouragerent beaucoup ; car d'autres personnes avoient prédit , je ne sais pourquoi , que le Ras Michael seroit très-irrité de ce que j'avois jetté une couverture sur le corps du malheureux Roi Joas , & sur-tout de ce que je ne l'avois pas suivi lorsqu'il étoit allé en Tigré.

Je passai à côté des trois monceaux de pierres , sous lesquelles sont les corps des trois Moines Franciscains , qui furent lapidés sous le regne de David IV. Quand je fus au pied de la montagne sur laquelle est bâtie l'Eglise d'Abbo , je fus joint par Yafine , qui m'amenoit une vingtaine de Cavaliers , revêtus de leur cote de maille , ayant le casque en tête & la visière baissée. Ils tenoient leurs piques la pointe haute , mais de maniere qu'ils n'avoient qu'à faire un seul mouvement pour la placer horizontalement & se trouver prêts à charger au premier signal. Je demandai à Yafine pourquoi lui & ses gens s'étoient ainsi équipés , avec la chaleur qu'il faisoit & lorsqu'ils n'avoient aucun ennemi à combattre ? Il me répondit que c'étoit pour obéir aux ordres qu'Ayto Confu lui avoit donnés la veille ; & que quant aux ennemis , il y en avoit un qui s'étoit emparé du défilé de Semma Confu , & qui ne nous laisseroit passer que par force.

« ASSURÉMENT , lui dis-je , Ayto Confu fait bien que des
» Cavaliers pesamment armés ne sont point propres à forcer
Tome IV.

» un passage dans des montagnes escarpées, où si l'on faisoit
» rouler des pierres sur eux, ils pourroient tous être abimés,
» sans même voir leurs ennemis. C'est bien étrange, ajoutai-
» je en parlant à moi-même, qu'un parti d'hommes ait eu
» assez de hardiesse pour se poster à six milles en avant du
» Roi, & se mettre entre lui & sa Capitale. Ces gens-là mé-
» ritent d'être taillés en pièces, & certes ils le feront. Où est
» donc Ayto Confu ? » Yafine me répondit qu'Ayto Confu
s'étoit avancé jusqu'à l'entrée du défilé pour le reconnoître, &
qu'il nous attendoit là. Nous fîmes environ un demi-mille dans
la plaine. Je fus étonné de voir, qu'à l'exception des gens de
Yafine, tous ceux qui m'avoient joint en route rioient &
plaisantoient, sans plus se foucher de presser leurs chevaux &
leurs mulets, que s'il n'y avoit pas eu la moindre chose à
craindre. Aussi commençai-je alors à soupçonner quelque
tour de la part de Confu, qui étoit fort jeune & qui aimoit
beaucoup à se divertir.

Un peu avant d'arriver à l'entrée du défilé, nous vîmes
venir vers nous un soldat, qui nous demanda, qui nous étions ?
On répondit que nous étions de la troupe de Yafine, servi-
teur d'Ayto Confu, & commandant pour lui dans le Ras el
Feel. Le soldat répliqua qu'il ne connoissoit point Yafine, &
il se retira. Mais à peine il s'en étoit allé qu'un autre s'avança
& fit la même question. Le soleil étoit déjà très-chaud ; j'étois
impatient, & je répondis que j'étois Yagoubé, l'homme
blanc, l'ami & le serviteur du Roi : mais on répliqua qu'un tel
homme ne passeroit pas. Il s'avança alors pour interroger
un troisième soldat, que je reconnus pour être à Ayto Confu,
& à qui Yafine répondit que notre troupe étoit celle de Yagou-

bé, gouverneur pour le Roi du Ras el Feel, & du maure Yafine qui venoient pour rendre hommage au Roi, & pour mourir s'il le falloir au milieu de ses ennemis. — On s'écria alors que nous étions les bienvenus; & le serviteur d'Ayto Confu se retirant sur le rocher, prit un tambour dont il batit quelque temps, & fit ensuite entendre cette espece de proclamation : — « Yagoubé est Gouverneur pour le Roi du Ras el Feel, » commandant de la cavalerie noire, Seigneur de Geesh & » Chambellan du Roi ». — Là finit la plaisanterie d'Ayto Confu. Je trouvai avec lui plusieurs Officiers du Roi, avec lesquels j'étois lié depuis long-temps. Nous nous assimes tous auprès d'une source, à l'ombre du rocher, & nous fîmes de bon cœur un excellent déjeuner, que nous avoit fait préparer Ozoro Esther.

COMME nous achevions de déjeuner & que nous allions monter à cheval, nous vîmes accourir vers nous un homme, qui nous demanda où étoit le Roi, & si nous étions de la troupe de son Fit Auraris ? Nous ne lui fîmes aucune réponse : mais l'ayant entouré nous l'obligeâmes à nous faire connoître sa mission. Il nous dit qu'il appartenait au Negadé Ras Mahomet de Dara, lequel avoit arrêté le frere de Guebra Mehedin (1), cet Ayto Confu, dont j'ai eu déjà occasion de parler plusieurs fois, mais jamais en bien. Ce mécréant que nous avons vu le principal auteur du pillage de ma maison, quand, dans un accès d'ivresse, l'indigne Socinios couroit la nuit les rues de Gondar avec lui, étoit alors prêt à paroître

(1) Blessé d'un coup de fusil par M. Bruce, du côté de Dara.

devant le Roi , où il auroit infailliblement perdu les yeux ou la vie , & peut-être l'un & l'autre , si tous ses forfaits avoient été dévoilés. Il étoit neveu de l'Iteghé , fils du Bacha Eusebius , frere de cette Reine , & par conséquent cousin-germain de l'autre Ayto Confu mon ami , qui me demanda avec une sorte de défiance si je pardonnois à son cousin , & si je consentois qu'on le délivrât des mains de Mahomet. Quelque rancune que je dusse conserver contre le prisonnier , on sent bien que je n'hésitai pas à me rendre aux vœux de mon ami ; car je n'aurois pas voulu pour le monde entier qu'on eut dit que j'étois cause de la mort du perfide. On avoit assez dit , mais pourtant mal-à propos , que j'étois l'auteur de celle de son frere.

MAHOMET nous remit alors le prisonnier , & promit de ne pas se plandre de lui au Ras Michael : mais il l'affura en même-temps que si jamais il retomboit entre ses mains , il n'épargneroit pas sa vie. Il savoit assez qu'aucun des parens du scélérat ne seroit fâché de le voir périr , pourvu qu'il ne finit pas ses jours par la main du bourreau. Ayto Confu quoique plus jeune de dix ans que son indigne cousin , voulut qu'il fût puni. En conséquence il le fit fouetter de verges , & ensuite il le livra à un serviteur d'Ozoro Esther pour qu'on le conduisît dans quelque lieu sûr , où il fut hors de la portée du Ras Michael , du moins pour quelque temps.

Nous montâmes alors à cheval ; & ayant ordonné à Yafine & à ses soldats de quitter leurs armes , nous marchâmes tous en habit de paix , & le cœur plein de joie de revoir le Roi , qui , dès les onze heures du matin , campa à Mariam Ohha.

MON premier soin fut de me rendre auprès du Ras Michael ,

qui, quoique très-occupé, ordonna qu'on m'introduisit dès que je fus annoncé. Comme serviteur du Roi, j'aurois pu me dispenser de lui rendre cet hommage : mais j'avois résolu de ne paroître avec aucune marque de distinction, & de rester avec l'humble vêtement d'un simple étranger. Le Ras s'en aperçut tout de suite ; & dès qu'il vit que je m'approchois pour baiser la terre devant lui, il fit un effort comme s'il avoit voulu se lever, quoiqu'il fut estropié de manière à ne pouvoir se tenir debout sans qu'on l'aidât. Alors il étendit sa main vers moi pour m'empêcher de me prosterner, en disant avec précipitation : « Be Gzeir, be Gzeir, c'est-à-dire, pour Dieu ne faites pas cela, pour Dieu ne faites pas cela. Néanmoins, je m'étois déjà prosterné. Aussi-tôt que je fus relevé, il me dit très-haut, sans m'inviter à m'asseoir : — « Avez-vous vu le Roi » ? — « Non, pas encore, lui répondis-je ». — « Avez-vous à vous plaindre de quelqu'un, ou avez-vous quelque grâce à demander » ? — « Aucune, lui dis-je, si ce n'est de me continuer vos bontés ». — Il me répliqua : « Je suis sûr que je vous les dois. Allez trouver le Roi ». — Je le saluai & je me retirai. J'avois eu beaucoup de peine à entrer dans sa tente. Je m'étois fait presque écraser : mais quand je voulus sortir, la foule s'écarta & m'ouvrit un large passage.

L'ACCUEIL qui m'avoit été fait, devoit servir infailliblement de règle aux courtisans pour se conduire avec moi. L'homme est par-tout le même, quoique d'une couleur différente. La Cour d'Abyssinie & celle de Londres ont des principes égaux. Je me rendis promptement chez le Roi, qui donnoit audience. Sa tente, quoique très-grande, étoit remplie de

manière à ne pouvoir s'y remuer. Aussi quand je vis cela , je résolus de me retirer dans ma tente jusqu'à ce que la foule se fut dispersée. Mes domestiques l'avoient plantée près de celle de Kessa Yafous, à l'instigation de ce Général : mais avant que je n'y fusse arrivé , je fus joint par un Officier du Roi , qui me dit de revenir sur mes pas. La foule étoit moins nombreuse chez le Monarque , mais il y avoit encore beaucoup de monde.

TECLA Haimanout étoit assis sur un siège d'ivoire , pareil à ceux qu'on voit représentés sur les médailles des anciens. Ce siège étoit un présent , qui lui avoit été envoyé d'Arabie pendant son séjour dans le Tigre. Le Roi étoit vêtu simplement , mais avec beaucoup de propreté , & il avoit les cheveux peignés & parfumés. Quand je me prosternai devant lui : — « Voilà , dit-il , un rebelle bien obstiné , quel châtement » lui ferons-nous infliger » ? — « Votre Majesté , m'écriai-je , ne peut certainement pas me faire infliger une punition , qui approche du plaisir que je ressens à la voir assise sur son trône ». — Il sourit d'un air très-satisfait : puis il me donna le dessus de sa main à baiser & ensuite le dedans. Il me fit en même-tems signe de rester debout à ma place. Jem'y tins en effet un moment. Mais voyant qu'il étoit occupé d'affaires qui m'étoient étrangères , je me retirai. Je ne pus m'empêcher de réfléchir en m'en allant que parmi la multitude , qui étoit alors dans le camp , j'étois peut-être le seul qui demeurât sans crainte ou sans espérance.

Tous les habitans de Gondar , & des villes & des villages voisins étoient accourus au-devant de leur Roi : mais la crainte

qu'inspiroit le Ras Michael étoit cause de cet empressement ; car chacun trembloit de ne pas être vu de peur qu'on le jugeât pattisan de Socinios.

Le penchant de la montagne , à prendre depuis le Belessen , offre un coup-d'œil charmant. Il est tapissé d'une belle verdure depuis le sommet jusqu'au pied , qui est garni d'une chaîne de rochers confusément posés. Cette montagne est très-étendue & exposée à l'ouest-sud-ouest : un joli ruisseau , qui prend sa source dont le Belessen , traverse la montagne & va se précipiter dans la rivière de Mogetch. C'est ce ruisseau qu'on appelle Mariam Ohha , c'est à-dire l'eau de Marie , d'après une Eglise du Belessen , dédiée à la Vierge Marie. La montagne étoit couverte de gens vêtus d'étoffe de coton aussi blanche que la neige , & assis sur l'herbe. Il ne pouvoit certainement pas y en avoir moins de cinquante ou soixante mille , tant hommes que femmes. Les uns avoient porté de quoi prendre leur repas ; les autres comptoient sur les amis qu'ils avoient dans l'armée. Les soldats ne manquoient pas de viande ; car dès l'instant que le Roi avoit eu passé le Tacazzé , tout avoit été de bonne prise ; & quoiqu'on ne brûlât point les maisons , quoiqu'on ne massacrât pas les habitans , suivant la coutume observée jusqu'alors par Michael , on emmenoit du moins tout le bétail dont on pouvoit s'emparer. En outre , on avoit porté beaucoup de provisions des environs de Gondar , pour en faire présent au Roi & aux Grands. La famine étoit dans la Capitale , parce que tous les chemins étoient obstrués ; mais le camp nageoit dans l'abondance.

ON étoit alors au mois de Décembre , c'est-à-dire dans la

plus belle saison de l'année en Abyssinie. Le soleil étoit dans le tropique du sud, & conséquemment on n'avoit à craindre ni de la pluie pendant le jour, ni de la rosée pendant la nuit; de sorte que si le souvenir du passé n'avoit pesé sur le cœur de beaucoup de personnes qui étoient - là, c'eût été une délicieuse partie de plaisir que de ramener le Roi dans sa Capitale. Les Prêtres, les Moines de tous les Couvens d'alentour, avec des robes de coton jaune & blanc, & portant leurs croix & leurs tambours vinrent tous en procession, & ajoutèrent singulièrement à la magnificence du spectacle. On distinguoit sur-tout troiscens Moines de Koscam, à leurs grandes croix & à leurs tymbales d'argent, que l'Itchegé leur avoit données dans un temps de splendeur : mais la fuite de leur protecteur rendoit leur destinée bien incertaine. Les deux hommes qui attiroient ensuite les regards de tout le monde étoient l'Abuna & l'Itchegué, que leur rang, leur dignité sembloit devoir exempter du soin de sortir de Gondar pour venir au-devant du Monarque. Mais ils y étoient conduits par la crainte. Ils prirent l'air humble, qui ne convient qu'à des criminels, & ils furent traités avec fort peu de respect par les soldats, qui les regardoient comme ennemis.

L'on doit se rappeler que peu après que Socinios fut monté sur le trône, le bruit se répandit que la fortune sembloit avoir abandonné Michael, qui assiégeoit la montagne d'Haramat; & qu'alors l'Abuna, l'Itchegué & l'Acab Saat excommunierent solennellement le Roi, le Ras & tous leurs partisans, & délièrent le Peuple du serment de fidélité, qu'il avoit juré à Tecla Haimanout. Mais dès que le Roi quitta le Tigre, les deux Prélats employèrent tous les
de

moyens pour obtenir grace , & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & à la sollicitation d'Ozoro Esther que Michael la leur accorda. Cependant on leur imposa en même-tems l'obligation de venir au-devant du Roi jusqu'à Mariam Ohha , sans suite , sans croix , sans tymballes , & avec des habits de supplians. En conséquence , ils arriverent lorsque le Roi descendit de cheval : mais ils ne porterent point de tentes , on n'en planta point pour eux , & on ne leur rendit aucune espee d'honneur.

L'ABUNA avoit avec lui un Prêtre monté sur une mule , & deux domestiques à pied , qui avoient l'air de deux mendiens. L'Itchegué étoit suivi de deux Moines , qu'on auroit pris pour deux misérables valets , si on ne les avoit pas reconnus à leur capuchon. L'on fit attendre les deux Prélats jusqu'à trois heures après midi ; après quoi ils furent admis dans la tente du Ras , qui leur fit de severes reproches. Ils allerent ensuite chez le Roi , qui les congédia aussi-tôt sans leur adresser une seule parole , & sans leur permettre de s'asseoir en sa présence , honneur auquel leur rang leur donnoit droit. J'invitai l'Abuna à entrer dans ma tente , pour se mettre à l'abri du soleil ; ce qu'il accepta volontiers. Il étoit humilié. Il ne parla que très-bas & d'un air prévenant. Il me dit qu'il avoit toujours eu beaucoup de considération pour moi : mais je n'avois aucune raison de le croire. Il me pria ensuite de parler en sa faveur devant le Roi & devant le Ras , & je le lui promis sincèrement. Je fis apporter du café. Il en but avec grand plaisir , & en même-tems il me donna à entendre qu'il ne se croyoit pas sûr de son pardon ; & il me pria de lui dire franchement ce que j'en pensois , & ce que j'avois

entendu dire. Je lui répondis que je croyois que tout alloit bien pour lui & pour l'Ichegué ; mais que je ne savois pas si la clémence du Roi s'étendrait plus loin. « J'entends , me dit-il tout de suite , j'entends ce que vous voulez dire. Vous parlez de l'Acab Saat. Maudit soit-il ! c'est lui qui est cause de tout. Pouvois-je connoître ces malheureux noirs , moi qui suis un étranger , si récemment venu dans le pays ? » — En effet , il sembloit les connoître fort peu. Il savoit l'arabe , qui étoit sa langue maternelle , & qu'il parloit comme un vrai payfan : mais il n'entendoit pas un seul mot des divers langages usités dans le pays , où il étoit destiné à vivre & à mourir. Quand il eut achevé de prendre son casé , je le laissai s'entretenir avec quelques-uns de ses gens ; & au bout d'une demi-heure il s'en alla.

LE Ras Michael avoit mené du Tigré environ vingt mille hommes , qui , sans contredit , étoient les meilleurs soldats de l'Empire. Il y avoit dans ce nombre six mille fusiliers , & le reste étoit armé de lances & de boucliers. De plus , son armée avoit été renforcée par six mille hommes de Gondar. Cette armée avoit beaucoup de cavalerie , sans cesse occupée à battre l'estrade , & arrêtant tous les malheureux qu'on croyoit coupables , & qu'on destinoit à servir d'exemple des vengeances du Ras.

LE chemin le plus court du Tigré à Gondar est celui du Lamalmon (1) & du Woggora. Mais Ayto Tesfos s'étoit maintenu dans le gouvernement du Samen depuis le regne

(1) La plus haute des montagnes du Samen.

de Joas, qui le lui avoit donné; il étoit l'ennemi constant du Ras Michael, & il venoit de s'emparer des passages voisins du Tacazzé, de maniere qu'il pouvoit couper toute communication entre la Capitale & le Tigré. L'armée de Michael étoit sur les frontieres du Belessen, entre le Lafta & le Begemder. Powussen, à la tête des troupes du Begemder, s'empara du chemin qui mene en Gojam, par le Foggora & par Dara. Ayto Engedan, qu'on pouvoit regarder comme commandant un poste avancé de Fafil, étoit à Tshemmera, clef du Mairsha & du pays des Agows; & Coque Abou Barea se tenoit au nord-ouest vers le Kuara. Ainsi toutes les routes qui aboutissent à Gondar se trouverent si bien interceptées, que beaucoup d'habitans de la Capitale périrent de faim.

Le Ras Michael avoit ordonné à deux de ses neveux, Tecla, & Wellela Michael, Grand-Maitre de la maison du Roi, d'essayer de forcer le passage du Woggora, & d'ouvrir une communication entre le Tigré & Gondar. En conséquence il laissa quatre mille hommes dans la province de Siré, & au-delà du Tacazzé; & à peine eut-il achevé de planter ses tentes à Mariam Ohha, qu'il détacha Kefla Yafous, à la tête de six mille hommes, pour tâcher d'opérer une jonction avec Wellela Michael & Tecla. Leurs ordres étoient de faire leurs efforts pour engager Tesfos à en venir aux mains; mais de ne pas chercher à emporter les montagnes d'affaut, parce que le principal poste où le Gouverneur s'étoit retranché, le roc Juif, étoit inaccessible, qu'on y recueilloit du bled pour la subsistance des troupes, & qu'il y avoit un ruisseau dont l'eau étoit excellente, & qui ne tarissoit dans aucune saison de l'année. Pour irriter davantage

Tesfos , on nomma à sa place Kefla Yafous. Ce brave Kefla Yafous , cet intrépide & vigilant Officier , se hâta d'aller exécuter les ordres qu'il avoit reçus , & j'eus la douleur de ne pas le voir avant son départ.

QUOIQUE le Ras Michael eût tenu conseil toute la nuit , l'ordre d'abattre les tentes fut donné dès la pointe du jour , & bientôt après toute l'armée fut en mouvement. Le Conseil s'étoit tenu dans la tente du Ras , & non en présence du Roi , avec qui j'avois été la plus grande partie de la soirée , & même fort avant dans la nuit. Ce Prince sembloit avoir perdu toute sa gaité ; il avoit l'esprit rempli d'inquiétude , & il craignoit le parti que pouvoient prendre l'Iteghé & Fasil. Il me dit qu'il avoit envoyé à l'Iteghé des assurances de paix , en la priant de ne pas sortir de Koscam : mais qu'elle avoit répondu qu'elle ne pouvoit se fier à Michael , d'après les menaces qu'il lui avoit fait faire du Tigré. On observoit aussi que depuis qu'il étoit en marche , le jeune Roi , oubliant l'usage qu'il avoit toujours suivi avant de passer le Taccazzé , ne recevoit plus qu'avec un front sévère ceux qui se présentoient devant lui , & qu'à peine même il daignoit leur parler. Michael devenoit aussi chaque jour plus sombre & plus terrible , & il l'avoit pourtant été assez dans tous les tems.

LE 23 Décembre , l'armée campa , à onze heures du matin , sur les bords du Mogetch , précisément au-dessous de Gondar. La conduite du Roi & du Général avoit tellement frappé tout le monde , qu'à peine les tentes furent plantées , que chacun s'en alla furtivement , sans avoir diné ; & bientôt après , le bruit se répandit que la ville alloit être brûlée

& les habitans passés au fil de l'épée. Cette nouvelle occasionna une consternation universelle , & plusieurs habitans s'enfuirent pour aller joindre Fasil.

QUANT à moi , la conduite du Roi me fit penser qu'il y avoit quelque dessein caché , & un accident ne tarda pas à confirmer mes soupçons. Tandis que nous étions en marche , ce Prince me pria de passer devant lui & de lui faire voir le cheval que j'avois reçu de Fasil , qui étoit très-beau , bien dressé , & que je lui réservoïs à lui-même. Nous traversions un ravin profond , au-dessus duquel un kantuffa étendoit ses branches. J'avois sur les épaules une peau de chevre blanche que le kantuffa ne m'enleva pas : mais le Roi , qui étoit vêtu d'un habit de paix , ayant ses longs cheveux épars autour de son visage , & enveloppé dans son manteau de mousseline , de manière qu'à peine on pouvoit lui voir les yeux , faisoit plus d'attention au cheval qu'au kantuffa. Ses cheveux touchèrent d'abord à une branche , & le pli du manteau qui couvroit sa tête fut rejeté sur ses épaules. Le secours qu'on lui apporta tout de suite , la promptitude avec laquelle je coupai la branche d'un coup de coutelas , rien enfin n'empêcha le manteau de tomber , & le Prince parut avec sa simple robe , & la tête & le visage nus devant tous les spectateurs.

Un pareil accident est regardé comme un malheur véritable pour un Prince qui ne paroît jamais que couvert en public. Cependant il n'en fut pas plus ému qu'à l'ordinaire : mais conservant son air grave , il demanda deux fois , d'un ton de voix assez bas , quel étoit le Shum de ce district. Malheureusement ce Shum n'étoit pas loin. C'étoit un homme maigre & qui paroissoit avoir une soixantaine d'années , &

son fils en avoit environ trente. Ils accoururent aussi-tôt l'un & l'autre , & se mirent , suivant l'usage , nuds jusqu'à la ceinture. Le Roi étoit déjà recouvert. Je ne fais ce qu'avoit le vieillard , mais en passant à mon côté , il rioit & paroissoit fort content de lui-même. Je ne pus m'empêcher de considérer en lui la folie humaine , qui fait qu'en général on n'a jamais plus d'aveuglement & d'insouciance qu'au moment des plus grands périls. Le Roi lui demanda s'il étoit le Shum de cet endroit-là. Il répondit qu'oui , & il ajouta , sans qu'on le lui demandât , que le jeune homme étoit son fils.

QUAND le Roi d'Abyssinie est en marche , il a toujours auprès de lui un Officier qui s'appelle *le Kanitz Kitzera* , c'est-à dire , le bourreau de l'armée. Ce Kanitz Kitzera porte toujours à l'arçon de sa selle une grande quantité de courroyes de cuir , roulées d'une manière très-industrieuse ; & on nomme ces courroyes *le Taradé*. Le Roi ne fit qu'un signe des yeux & de la main ; & au même instant , deux courroyes du Taradé furent déployées & passées autour du cou du Shum & de son fils , & les deux malheureux furent hissés au même arbre. On les laissa ainsi pendus. Je suis sûr qu'ils furent quelques minutes avant d'expirer , & qu'on auroit pu les sauver , si on avoit osé couper leurs courroyes : mais la crainte s'étoit emparée de tous ceux qui n'avoient pas accompagné le Roi en Tigré.

CEPENDANT ce cruel événement me parut être un présage certain des résolutions qu'on avoit prises & qui ne tarderent pas à s'exécuter. Quoique le jeune Roi aimât beaucoup à voir couler le sang dans les combats , c'étoit la première

fois que je l'avois vu ôter la vie à quelqu'un par la main du bourreau. Au contraire, je l'avois souvent vu frémir & entendu exprimer tout bas son mécontentement de ce que le Ras Michael ordonnoit chaque jour de ces fortes d'exécutions. Mais cette fois-ci, il sembla avoir perdu toute sa sensibilité. Il continua tranquillement sa route en s'enrretenant du cheval de Fafil ou d'autres sujets indifférens, sans qu'il lui échappât la moindre réflexion sur la barbarie atroce qu'il venoit de commettre.

DANS la soirée du 23, l'armée étant campée sur les bords du Mogetch, on vit arriver Sanuda, le même qui avoit fait Socinios Roi, & qui avoit rempli sous lui la place de Ras. Il fut reçu avec de grandes marques de faveur pour prix du rôle de traître qu'il venoit de si bien jouer. Il mena avec lui trois prisonniers, dont l'un étoit Guebra Denghel, gendre du Ras Michael, & l'un des hommes les plus aimables d'Abyssinie, mais qui malheureusement avoit embrassé un mauvais parti. Les deux autres infortunés se nommoient Sabaat Laab & Kefla Mariam, tous deux issus des premières familles du Tigré. Ils furent tous, l'un après l'autre, jetés violemment la face contre terre en présence du Roi. J'eus le cœur navré de douleur à la vue de Guebra Denghel. Il pria le Roi avec instance d'ordonner qu'on le mît à mort devant sa tente, au lieu de le faire livrer à son cruel beau-père. Mais le Monarque ne répondant rien, ne paroissant pas même sentir de la pitié, fit signe de la main qu'on menât les prisonniers au Ras Michael; & le Ras les fit charger de fers.

DEUX heures après, vint Ayto Aylo, fils du Kasmati

Eshaté, & nommé par le Roi au gouvernement du Begemder. Il traînoit à sa suite Chremation, frere de Socinios, & l'Acaab Saat, Abba Salama, qui en excommuniant son pere, avoit été un des auteurs de sa mort (1). J'étois curieux de voir comment on traiteroit l'Acaab Saat; car j'avois encore la tête pleine de ce que j'avois lu dans nos livres Européens, qui prétendent qu'en Abyssinie les Prêtres sont affranchis de toute autorité civile.

AYLO avoit fait attacher les jambes de l'Acaab Saat sous le ventre de sa mule, & on lui avoit en outre lié les mains derriere le dos, & un homme, armé d'une lance & d'un bouclier, & marchant à côté de lui, tenoit le bout de la corde qui partoît des poignets, tandis qu'un autre, pareillement armé, conduisoit la mule par le licou. Chremation avoit les mains attachées, mais ses jambes étoient libres, & il n'étoit tenu par personne.

PENDANT qu'on détachoit l'Acaab Saat, j'entrai dans la tente du Roi, & je me plaçai derriere son trône. Bientôt les gens d'Aylo conduisirent les prisonniers; & suivant l'usage, ils les jetterent la face contre terre; & comme ces malheureux avoient encore les mains garrotées derriere le dos, ils furent rudement heurtés.

L'ACAAB Saat se releva avec fureur & fit beaucoup d'efforts pour détacher ses mains & lancer des excommunications; ce qui se pratique en élevant la main droite & allon-

(1) Le Kasmati Eshaté frere de l'Iteghé, fut assassiné par Fasil.

geant l'index. Mais ne pouvant y réussir, il s'écria : « Dé-
 » tachez mes mains, & je vous excommunie tous. » On eut
 beaucoup de peine à le déterminer à écouter le Roi, qui
 lui dit, d'un ton très-calme, ou plutôt très-indifférent : « Vous
 » êtes le premier Ecclésiastique de ma Maison, & le troi-
 » sième de l'Empire : mais je ne sache pas que vous ayez
 » jamais eu le pouvoir de maudire votre Souverain, ni
 » d'exhorter ses Sujets à le massacrer. Les Umbares (1) vous
 » jugeront demain sur ce crime. Ainsi, préparez-vous à vous
 » défendre & à dire, d'après quels préceptes du Christ ou
 » de ses Apôtres, ou d'après quel canon des Conciles vous
 » vous êtes cru en droit de faire ce que vous avez fait. »

« FAITES-MOI délier les mains, s'écria le fougueux Sala-
 » ma. Je suis un Prêtre, un Serviteur de Dieu ; & David
 » a dit que les Serviteurs de Dieu avoient droit d'enchaîner
 » les Rois & de mettre les Nobles aux fers. Samuel ne
 » coupa-t-il pas le Roi Agag en morceaux devant le Sei-
 » gneur ? Oui, je vous excommunie, ô Tecla Haimanoyt ! »
 — L'Acaab Saat alloit poursuivre : mais il fut arrêté par le
 jeune Tecla Mariam, fils du Secrétaire du Monarque, qui
 le jeta si fortement le visage contre terre, que la bouche du
 Prêtre fut toute en sang. — « Quoi ! souffrir de pareilles
 » choses en présence du Roi, » dit en même tems Tecla
 Mariam. Aussi tôt, l'Acaab Saat & Chremation furent pouf-
 fés hors de la tente, sans qu'on leur permit de dire un mot
 de plus. A la vérité, le coup que venoit de recevoir l'Abba
 Salama, sembloit lui avoir ôté, pour un tems, l'usage de la
 parole.

(1) Juges suprêmes.

Il y a en Abyssinie une loi qui condamne à la mort quiconque frappe ou leve la main pour frapper une autre personne en présence du Roi. Mais en cette occasion le motif étoit si grave, si puissant, si imprévu; le jeune homme si estimable, & l'offenseur si insolent & si coupable aux yeux de tout le monde, qu'on se contenta de faire faire une longue reprimande à Tecla Mariam, par la bouche de son pere. Mais il ne perdit la faveur ni du Roi, ni du Ras Michael, ni même celle du peuple.

QUAND l'Acab Saat & Chremation furent menés au Ras, il refusa de les voir, & ordonna qu'on les chargeât de chaînes & qu'on les gardât étroitement. Ce soir là même on tint conseil dans la tente du Roi : mais il ne dura pas long-tems; & on alla le tenir dans la tente du Ras où il fut bien plus long. La raison de cette différence est, qu'on ne regla en présence du Roi que les affaires du lendemain, & que chez le Ras on délibéra sur tout ce qu'il y avoit à faire & sur ce qui pouvoit arriver dans la suite.

LE 24 à la pointe du jour, les tambours se firent entendre, & l'armée se mit en marche. Un peu après avoir passé le terrain raboteux, on fit halte, on doubla les rangs & on se mit en ordre de bataille fort serré. Le Roi étoit au centre, une partie de sa cavalerie noire formant deux lignes, marchoit devant lui la lance en arrêt; ses officiers & sa noblesse se tenoient à ses côtés. Le reste de la cavalerie étoit distribué sur les ailes, excepté le Prince Georgis & Aïto Confu, qui avec une centaine de cavaliers chacun, voltigeoient pour balayer le pays, tantôt en avant, tantôt

sur les flancs de l'armée. J'avoue que je ne me souviens pas qui commandoit le reste des troupes; mon esprit étoit alors occupé ailleurs. L'armée marchoit en bon ordre, & tout le monde trembloit sur le sort de Gondar. Nous passâmes la ville Mahorietane, & nous campâmes sur les rives du Kahha, vis-à-vis de la place où l'on tient le marché.

Aussi-tôt qu'on fut en face de la ville, les tymballes furent portées à la tête du camp; & , après qu'elles eurent retenti quelque tems, on fit deux proclamations. La première disoit, « que tous ceux qui avoient une certaine » quantité de farine ou d'orge, l'apportassent le même jour » au marché, sous peine, en cas de désobéissance, de voir » leurs maisons pillées; & que tout les soldats ou autres » personnes, qui voudroient enlever ces provisions au » marché sans les payer argent comptant, seroient pendus » sur le champ ». On plaça soudain un banc sous un arbre dans le milieu du marché. Un juge vint y siéger, ayant plusieurs officiers & une forte garde autour de lui, avec un bourreau muni de plusieurs cordes & prêt à exécuter ses sentences. La seconde proclamation disoit « que tout le » monde pouvoit demeurer tranquille chez soi, & que les » personnes qui sortiroient de la ville, seroient réputées » rebelles, & auroient leurs biens confisqués, leurs maisons » brûlées, & leurs familles punies pendant sept ans, suivant » le bon plaisir du Roi ». Jusques là, tout étoit sage & politique.

Il y a à Gondar des especes de Bouffons, qui se masquent; chantent & font des singeries & des tours de force. Dans

toutes les grandes occasions, ils courent les rues, & lorsqu'il y a quelque mariage, quelque fête particuliere, ils vont dans les cours des maisons-exécuter leurs farces & chanter des chansons, qu'ils composent en l'honneur des personnes pour qui est la fête. Plusieurs fois ils avoient été au-devant du Ras Michael, quand il revenoit du combat, & ils en avoient été bien payés pour avoir célébré ses victoires & son heureux retour. Le jour que l'Abuna excommunia le Roi Tecla Haimanout, cette troupe de Saltimbanques prit part à la cérémonie. Ils tâcherent tous de crier le Ras Michael dans leurs couplets satyriques. Ils lui prodiguerent le nom de boiteux, de cassé, de vieux, d'impuissant, & une foule d'autres titres injurieux, qui ne le touchoient peut-être pas autant que ceux qui lui donnoient du ridicule. Depuis, les Bouffons renouvelerent souvent leurs injures contre Michael, & particulièrement dans une chanson, qu'ils firent sur la cavalerie du Siré, qui prenant la fuite à la bataille de Limjour, fut cause que Michael s'écria : « envoyez cette cavalerie au moulin. » Cependant à l'arrivée du Roi & du Ras, toute cette bande de farceurs, au nombre d'une trentaine, vint célébrer le retour de Michael à Gondar. Après les deux proclamations que j'ai viens de rapporter plus haut, le Roi & le Ras étoient allés à droite du camp à Aylo-Meidan, grande plaine au-dessous du palais, où les troupes faisoient l'exercice. Confu marchoit en avant avec la maison du Roi, & deux cens hommes de la cavalerie du Siré venoient derriere, quand au signal du Ras, la cavalerie se retourna & fondit sur la troupe des chanteurs, qu'elle tailla en pieces. En moins de deux minutes ils furent expédiés. Un seul d'entr'eux,

qui étoit un jeune homme, eut assez de force pour se traîner à vingt pas du cheval du Roi, où il tomba mort sans avoir eu le temps de prononcer une parole.

Tous ceux qui se trouvoient présens & qui pour la plupart étoient des vétérans nourris dans le sang, parurent révoltés de cette inutile cruauté. Pour moi, je sentoís que la tristesse & l'abattement s'étoient emparés de moi depuis que j'avois été témoin du supplice des deux hommes pendus à l'occasion du Kantuffa; & cette nouvelle atrocité m'occasionna une telle horreur, que je n'eus pas assez de force pour répondre à deux questions que me fit le Roi.

Il étoit environ neuf heures du matin quand nous entrâmes dans Gondar. Toutes les personnes que nous vîmes dans les rues avoient un air aussi consterné que des malheureux qui viennent d'entendre lire leur arrêt de mort. Le Ras se rendit au palais avec le Roi, qui se retira soudain dans l'espece de cage fermée avec des jalousies, où, suivant la coutume, il reste invisible pendant qu'on tient conseil. Nous étions alors dans la salle du conseil; quatre juges siégoient : mais il n'y avoit d'autre Gouverneur de Province que le Ras Michael, & le Kafmati Tesfos Gouverneur du Siré.

L'Abba Salama fut conduit au bout de la table, sans être attaché en aucune maniere. Celui qui accuse au nom du Roi, (1) commença à parler contre lui avec beaucoup de

(1) C'est une espece de Procureur Général. Cette place est fort peu estimée en Abyssinie.

force & d'éloquence. Il rappella tous les crimes dont l'Acab Saat s'étoit rendu coupable en différens tems, & qui prouvoient qu'il étoit un des plus grands monstres de la terre ; car il avoit commis plusieurs meurtres, des empoisonnemens & des incestes à tous les degrés possibles. L'accusateur termina son horrible liste par le crime de haute trahison, & l'audace que Salama avoit eue de maudire le Roi & de délier ses sujets du serment de fidélité, crime qu'il considéra comme le plus grand qui pût souiller la nature humaine, parce qu'il pouvoit occasionner tous les autres crimes.

QUOIQUE l'Abba Salama parût très-impatient, il n'interrompit jamais l'orateur que par ces mots : *vous mentez & c'est une mensonge*, mots qu'il répéta à chaque nouvelle accusation. L'accusateur ne dit pas un mot du meurtre de Joas. Il n'y fit même pas la moindre allusion.

CEPENDANT l'Abba Salama n'imita pas cet exemple. Quand on lui dit de parler pour sa défense, il commença par prendre un ton de dignité & de supériorité bien différent de celui qu'il avoit eu dans la tente du Roi. Il rit des accusations qu'on lui avoit faites relativement aux femmes, & sans les avouer & sans les nier, il dit en se regardant que ces choses étoient des crimes parmi les francs, parmi les autres chrétiens ; mais non parmi les chrétiens de son pays, qui vivoient à la fois sous la loi de Moïse & sous la loi du Christ. Il dit que les Abyssiniens étoient Béni-Israël, c'est-à-dire enfans d'Israël (1),

(1) C'est ainsi qu'en effet ils se nomment eux-mêmes.

& que dans tous les tems les Patriarches avoient agi comme lui, & n'avoient pas été moins chéris de Dieu. Il parla du meurtre de Joas, & de ses deux freres Adigo & Ailo, égorgés sur la montagne de Wechné, & il en accusa directement Michael, ainsi que de l'empoisonnement de l'Hatzé Hannès, pere du Roi regnant.

Le Ras seignant de ne pas entendre, tantôt parloit à quelques personnes, qui étoient autour de lui, tantôt lisoit un papier qu'il tenoit à la main. J'étois derriere sa chaise, & se tournant vers moi, il me demanda d'une voix basse : « Quelle est la punition que mérite un tel crime ? » Il faut observer qu'il avoit coutume de me parler dans la langue du Tigré, & qu'un de ses passe-tems favoris étoit de rire beaucoup de mes fautes de langage. Mais cette fois-ci il m'interrogea en Amharic : ainsi je compris qu'il vouloit que ma reponse fût entendue. Je lui dis donc du même ton de voix qu'il avoit pris lui-même : « Les crimes de haute trahison sont punis de mort dans tous les pays que j'ai connus », Je ne devois pas moins à l'Abba Salama : mais je ne fus pas long-tems à attendre ses remerciemens.

APRÈS avoir retracé la mort des deux Rois, l'Abba Salama parla du meurtre du Kalmati Eshté, dont il avoua avoir été l'instigateur. Il dit que l'Iteghé, & les freres de cette Reine, ainsi qu'Ayto Aylo, & Gusho, Gouverneur de l'Amhara, étoient tous devenus des Francs ; & que pour convertir l'Abyssinie au Catholicisme, ils avoient fait venir des Prêtres avec lesquels ils vivoient dans l'intimité, comme avec ce Franc-là, ajouta-t-il, en me montrant du doigt. Il fit plus. Il

soutint que c'étoit agir contre les loix du pays ; que de m'y laisser demeurer paisiblement , & que je méritois d'être lapidé, comme étant ennemi de la Vierge Marie. — Ici le Ras l'interrompt, en disant : « Bornez-vous à votre défense ; commencez par vous justifier , & ensuite vous accuserez qui vous voudrez. L'intention du Roi est de mettre les loix à exécution contre tous les coupables ; & c'est parce qu'on vous a cru le plus criminel qu'on a commencé par vous ».

LA tranquille fermeté du Ras déconcerta l'Acab Saat ; il en perdit presque la tramontane. Il rappella au Ras qu'il n'avoit pu venir à Gondar que parce que le Kasmati Eshté avoit été excommunié ; que sans cette excommunication le Roi regnant ne seroit jamais monté sur le trône ; & qu'ainsi il leur avoit fait plus de bien à l'un & à l'autre qu'il ne leur avoit fait de mal. Il dit au Ras & aux Juges qu'ils seroient doublement maudits , s'ils lui faisoient arracher les yeux , ou couper la langue ; & il les pria , en fondant en larmes , de l'exempter de ces deux genres de supplices , en considération de l'ancienne amitié qui avoit subsisté entr'eux & lui.

IL y a , comme je l'ai déjà dit , un Officier appelé le Kal-Hatzé (1), qui se tient sur les degrés du balcon du Monarque ; à côté d'une petite fenêtre couverte d'un rideau de taffetas vert. Le Roi , assis derrière ce rideau , dit tout bas ses intentions au Kal-Hatzé , & cet Officier s'avance pour les répéter aux Juges , qui soudain se levent pour les écouter. Le Monarque avoit jusqu'alors gardé le silence : mais le Kal-Hatzé

(1) La voix du Roi.

se levant tout à-coup, en adressant la parole à l'Acab Saat, lui dit : « Le Roi vous ordonne de lui répondre tout de suite pourquoi vous avez persuadé à l'Abuna de l'excommunier ? L'Abuna est un esclave des Turcs qui n'a point de Roi, & vous êtes né dans une Monarchie. Pourquoi donc, vous, dont l'emploi est inférieur à celui de ce Prélat, vous êtes-vous ingéré de lui donner des avis sur des choses qu'il n'entendoit pas ? » — Cette question pressante fit perdre à l'Acab Saat le reste de son sang-froid. Il maudit l'Abuna. Il l'appella Mahométan, Payen, Franc, Infidèle ; & il alloit poursuivre sur le même ton, quand Tecla Haimanout (1), le plus ancien des Juges, se leva- & dit, en se tournant vers le Ras Michael : « Mon devoir n'est point d'entendre tous ces blasphêmes. L'Abuna n'a pas encore dit une seule parole qui puisse le disculper ».

Le Secrétaire du Roi envoya alors au Prince la substance de ce qu'avoit dit l'Acab Saat, qu'on conduisit en même tems à l'extrémité de la salle. Tandis que le Roi lisoit, les Juges délibérèrent. Le reste de l'assemblée gardoit le silence. Le Ras seul parloit à quelqu'un qui étoit auprès de lui. Ensuite il demanda au plus jeune des Juges quelle étoit son opinion ; & ce Juge parla ainsi : « Il est coupable, & mérite la mort ». Tous les Officiers, puis les autres Juges, puis le Kaf-mati Tesfos, répétèrent la même chose. Quand le tour du Ras Michael vint, il affecta de la modération. Il dit qu'il avoit été accusé d'être à la fois l'ennemi & le complice de l'Acab Saat,

(1) Ce Juge portoit le même nom que le Monarque, & c'est celui-là même qui fut blessé au pied par le mulet de Strates, dans la campagne du Maïtsha.

& que dans l'un & l'autre cas il ne pouvoit pas être son Juge. Il ne restoit plus que le Roi à parler ; & il fit entendre ces mots par l'organe de son Kal-Hatzé : « — Il est coupable & il mourra (1). Le bourreau le pendra aujourd'hui à un arbre ».

LE malheureux Acab Saat fut aussi-tôt frôlé par les gardes, & traîné au pied d'un grand arbre, qui est devant la porte du palais, où en continuant jusqu'au dernier moment à vomir des imprécations contre le Roi, le Ras & l'Abuna, il reçut la mort, qu'il méritoit si bien. Il fut pendu sans qu'on lui ôtât un de ses habits ; & en venant subir son interrogatoire, il s'étoit revêtu des ornemens sacerdotaux, & de toute la pompe qu'il avoit droit d'avoir quand il se présentoit chez le Roi. En allant à la mort, il dit qu'il avoit quatre cens vaches, & qu'il en faisoit présent à quelques Prêtres, pour qu'ils priaissent pour lui : mais le Ras les fit conduire à Gondar, & on les distribua aux soldats.

JE suis entré dans les détails de ce jugement, parce que j'en fus témoin ; & je puis demander à présent à ceux qui soutiennent que les Prêtres Abyssiniens sont absolument indépendans, si, après tous les exemples que j'ai cités, celui-ci ne doit pas achever de les convaincre de leur erreur, & leur démontrer que les Ecclésiastiques de cet Empire sont soumis au pouvoir civil, comme ceux d'Angleterre & de tous les autres Etats Protestans ?

(1) La sentence porte littéralement : *Il mourra de mort.*

Dès que l'Acab Saat fut jugé, on fit entrer Chremation, frere de Socinios. Le malheureux sembloit être déjà à demi-mort de peur. Il nia qu'il se fût jamais mêlé de l'élection de son frere. Il dit qu'il n'avoit aucun emploi; ce qui étoit vrai. Mais il avoua que le jour de l'excommunication du Roi & du Ras, l'Acab Saat l'avoit envoyé vers l'Abuna & l'Ichegué, pour leur dire de venir le joindre à Dippabye (1). On prouva aussi, malheureusement pour lui, qu'il étoit avec son frere la nuit du pillage des maisons de Gondar, où un homme fut assassiné, & d'après cela il fut condamné à être soudain pendu.

ALORS le Conseil se sépara pour aller déjeuner. Les deux jugemens furent rendus en moins de deux heures. Il étoit pourtant près d'onze heures quand on eut achevé : mais le Ras Michael avoit juré qu'il n'avaleroit pas une bouchée de pain jusqu'à ce que l'Abba Salama fût pendu; & dans ces sortes d'occasions il ne manquoit jamais à sa parole.

Dès que Chremation fut exécuté, les tymballes retentirent à la porte du palais, & on fit entendre cette proclamation : « — Toutes les terres & les villages donnés à l'Abuna par le Roi, retournent dès ce moment à la couronne, & seront désormais sujets au gouvernement du Cantiba de Dembea, & des autres Officiers du Roi dans les Provinces desquels ces terres & ces villages sont situés ».

Je me retirerai chez moi. Ma maison n'étoit qu'à quelques

(1) Grande place devant le palais de Gondar.

pas du palais ; je vis les deux malheureux qu'on venoit de juger , pendus à la même branche. Aussi , le cœur frappé des scènes cruelles dont je venois d'être témoin , & que je savois n'être qu'un prélude d'autres scènes plus horribles encore , je résolus , à tout événement , de m'éloigner de ces barbares contrées.

Le lendemain on jugea les infortunés Guebra Denghel , Sebaat Laab , & Kessa Mariam. Le Ras réclama le droit de les faire juger dans sa maison , parce qu'ils ressortoient tous trois de son gouvernement de Tigré. Guebra Denghel supporta son malheur avec beaucoup de courage , en disant : « Qu'il n'avoit pris les armes contre le Roi que parce qu'il n'avoit pas vu d'autre moyen de se soustraire à la tyrannie , à l'oppression , à l'excessive soif de l'or de Michael ; que le Ras s'étoit réellement fait Roi , qu'il avoit bouleversé la constitution de l'Empire , anéanti toute espece de différence entre les rangs & les personnes , & mis tous les emplois , tout le pouvoir dans les mains de ses créatures ». Guebra Denghel finit en souhaitant , « que le Roi connût que c'étoient là les seuls motifs qu'il avoit eus de se révolter ; & il assura que s'il n'avoit pas eu à faire cette déclaration , il se seroit bien donné de garde d'ouvrir la bouche devant quelqu'un aussi partial , aussi injuste que Michael ».

CEPENDANT Welleta Selassé , fille de Guebra Denghel , apprenant le danger qui menaçoit son pere , sortit tout-à-coup de l'appartement d'Ozoro Esther , contigu à celui où l'on condamnoit ce pere malheureux ; & elle se précipita aux pieds du Ras avec toutes les marques du plus violent désespoir. Je

ne puis répéter ses expressions ; car je n'étois pas présent à cette scène , & je rends grâces à Dieu de ce que je n'y étois pas. Je crois même qu'une fille seule , au moment de perdre son pere , pouvoit prononcer les prières qu'elle fit entendre. Mais tout fut inutile. Le vieux tyran la repoussa de ses pieds , la menaça de la faire mourir , & ordonna que Guebra Denghel fût immédiatement pendu. A ces mots Welleta Selassé s'évanouit , & resta comme morte sur le parquet. Le pere , oubliant son propre malheur , s'élança au secours de sa fille : mais ils furent bientôt entraînés l'un à la mort , l'autre pour souffrir des tourmens plus cruels que la mort même.

LA fortune sembloit avoir pris plaisir à s'opposer à tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de la jeune Welleta Selassé. Elle avoit été destinée à Joas ; & le mariage étoit au moment de se conclure , quand on découvrit que ce Monarque avoit envoyé secrètement les troupes de sa maison pour seconder Fasil contre Michael à la bataille d'Azazo. Alors il ne fut plus question d'hymen , & Joas fut assassiné. Welleta Selassé fut promise au vieux Hatzé Hannès , pere du Roi regnant Tecla Haimanout. Mais Michael voyant qu'il ne savoit point être Roi , le jugea également indigne d'être l'époux d'une aussi belle personne que Welleta Selassé , & il le priva à la fois d'une épouse , de la couronne & de la vie. Welleta Selassé n'avoit alors que dix-sept ans , & le vieux Ras vouloit la marier au Roi Tecla Haimanout : mais la Providence empêcha une union qui ne plaisoit ni à l'un ni à l'autre. Welleta Selassé s'empoisonna peu de tems avant la bataille de Sarbraxos , pour ne pas être obligée de céder à la passion brutale du vieux Ras , son grand-pere. Quelques personnes

dirent que c'étoit Ozoro Esther , qui , par jalousie , lui avoit donné du poison. Mais c'est assurément un mensonge. Je la vis dans ces derniers momens : mais il étoit trop tard pour pouvoir lui donner des secours ; & je fais qu'elle dit à ses esclaves qu'elle avoit pris de l'arsenic , pour ne pas commettre un inceste avec le meurtrier de son pere.

La rage , que les prieres de la fille de Guebra Denghel occasionnerent au Ras , se manifesta par la cruauté avec laquelle il jugea les deux autres rebelles. Kefla-Mariam eut les yeux arrachés ; Sebaat-Laab eut les paupieres coupées jusqu'à la racine ; & l'un & l'autre furent exposés nus aux ardeurs du soleil dans la place du marché. Sebaat-Laab mourut bientôt de la fièvre ; mais Kefla-Mariam vécut , si ce n'est pour voir , au moins pour entendre dire qu'il avoit été vengé après la bataille de Sarbraxos , par la disgrâce & la captivité de Michael.

Je crois devoir épargner à mes lecteurs & à moi-même de plus longs détails sur les horribles cruautés qui ensanglantaient Gondar. J'en ai dit assez pour donner une idée du caractère des barbares au milieu desquels je vivois. Le sang continua à couler comme de l'eau jusqu'au jour de l'Epiphanie. Des Prêtres , des Laïcs , des jeunes gens , des vieillards , des nobles , des gens du peuple terminèrent leurs jours par le sabre ou par la corde. Dans l'espace de très-peu de jours , cinquante-sept personnes moururent publiquement par la main du bourreau ; & beaucoup d'autres disparurent & furent égorgées secrètement ou envoyées dans des prisons , sans qu'on entendit plus parler d'elles.

CEUX qu'on tua à coups de sabre furent taillés en pieces & jettés dans les rues, sans qu'on permit de les enterrer. Je fus un jour au désespoir de voir deux de mes chiens de chasse, que mes gens avoient négligé de tenir à l'attache, apporter dans ma cour la tête & les bras d'un des malheureux qui avoient été massacrés ; & je ne pus me délivrer de ce spectacle qu'en tuant les chiens. La quantité de cadavres & l'odeur qu'ils exhaloient, attiroient par centaines les hyenes des montagnes voisines ; & comme les gens de Gondar ne sortent guères dès qu'il fait nuit, ces animaux s'emparoiént des rues, & sembloient être prêts à disputer aux habitans la possession de la ville.

SOUVENT je me retirois tard du Palais, parce que le Roi choisissoit précisément le soir pour s'entretenir avec moi ; & quoiqu'alors je n'eusse que le coin de la place du marché à traverser, quoique j'eusse des fanaux & que je fusse environné de gens armés, j'entendois les hyenes gronder si près de moi que j'avois peur qu'elles ne se jettassent à mes jambes. Je savois bien qu'un coup de pistolet suffisoit pour les faire fuir, & j'en avois toujours deux bien chargés à ma ceinture ; mais je savois aussi qu'un coup de pistolet tiré la nuit effrayeroit tout le monde dans la ville ; & ce n'étoit pas en vérité le moment d'augmenter les craintes des habitans. Je pris enfin le parti de ne presque plus sortir de chez moi, & toutes mes pensées furent tournées vers les moyens de fuir loin de ces contrées teintes de sang, par la voie du Sennaar, & d'employer tout le crédit, tous les droits que j'avois sur Yafine, Sous-Gouverneur du Ras el Feel, pour qu'il m'aidât à franchir le désert de l'Atbara.

LE ROI voyant que j'avois été quelques jours sans me présenter au Palais , & apprenant que je n'étois pas non plus allé chez le Ras Michael , demanda quelle en pouvoit être la cause. Bientôt Ayto Confu eut occasion de voir Yafine , qui s'informa de tout ce qui me préoccupoit ; & soudain je fus mandé au Palais , où je vis le Roi qui n'avoit alors auprès de lui que ses domestiques ordinaires. Dès qu'il me vit , il s'aperçut que je n'étois pas bien ; & comment aurois-je pu avoir l'air bien portant ? à peine avois je mangé , à peine même avois-je pu fermer l'œil depuis la dernière fois que j'avois vu ce Prince. Il me demanda d'un air d'intérêt ce que j'avois ; & il ajouta que non-seulement je paroissais malade , mais qu'il sembloit que quelque chose me chagrinoit & me mettoit de mauvaise humeur. — Je lui répondis « qu'il ne se trompoit point ; qu'en traversant la place du marché j'avois trouvé Za Mariam , Portier du Ras , qui avoit auprès de lui trois hommes garrotés , l'un desquels il avoit déjà commencé à hacher à coups de coutelas ; qu'il m'avoit vu marcher en détournant la tête & en me bouchant les yeux ; mais qu'il m'avoit prié d'arrêter , parce qu'il vouloit me parler quand il auroit achevé de dépecer ces malheureux , ce qu'il faisoit comme une besogne ordinaire ; que les soldats voyant Za Mariam pressé , étoient aussi-tôt tombés sur les deux infortunés , dont les cris retentissoient encore à mes oreilles ; que les hyenes , qui remplissoient les rues la nuit , me laissoient à peine passer , quand je sortois du Palais , & que les chiens entroient continuellement dans ma maison avec des morceaux de chair humaine à la gueule ».

QUOIQUE le Monarque s'efforçât de conserver un air de gravité,

gravité, il ne pouvoit presque s'empêcher de rire au récit d'un malheur qu'il regardoit comme fort peu de chose. —

« Les hommes que vous venez de voir exécuter par Za Mariam, me dit-il, sont des rebelles que Kessa Yafous a envoyés ici pour servir d'exemple. Kessa Yafous a eu l'avantage d'opérer une jonction dans le Samen, entre lui Wellela Michael & Tecla; le chemin de Woggora est ouvert, & l'abondance est revenue à Gondar. Les coupables que vous avez vus sont ceux qui empêchoient les subsistances d'arriver dans la capitale; & ils ont été cause de la mort de beaucoup de monde: quant aux hyenes, elles n'attaquent jamais les vivans; elles ne cherchent que des charognes; & elles auront bientôt nettoiyé les rues de cet embarras qui vous répugne tant. Le peuple dit que ce sont les Falashas, habitans des montagnes, qui se revêtissent de la forme des hyenes, pour venir la nuit manger la chair des Chrétiens ».

« Si les hyenes de Gondar, répondis-je, ne mangent que de la chair de Chrétiens, ce sont peut-être les animaux les plus mal nourris du monde ». — « Oh ! c'est bien vrai, s'écria-t-il en faisant de grands éclats de rire. Peu de ceux qui meurent par le coutelas, en quelque lieu que ce soit, sont Chrétiens ou d'aucune autre Religion quelconque. Pourquoi vous affligez-vous donc de ce qu'ils souffrent ? » — Sire, lui dis-je, je cede aux sentimens de mon cœur. Si vous ordonniez de tourmenter un chien, devant moi tous les matins, j'en pourrais le supporter. Les cadavres de l'Abba Salama, de Guebra Denghel, & de leurs compagnons d'infortunes, restent encore pendus à l'arbre qui est devant le Palais; on en sent l'odeur

sur votre porte, & on la sentira bientôt jusqu'ici; cela n'est nullement agréable, & je puis vous assurer que cela peut être très-nuisible à votre santé. Quoique vous n'eussiez point intention de faire retraite à la bataille de Fagitta, vous marchâtes une demi-journée en arrière pour gagner les hauteurs; & jouir d'un air moins fétide que dans les terrains bas; & ici vous entourez de monceaux de charognes votre Palais, le lieu de votre demeure habituelle ».

» Le Ras, me répondit-il, en prenant un ton très-sérieux; le Ras a ordonné d'emporter, avant le jour de l'Épiphanie, les corps de tous ceux qu'on a fait mourir, pour que nous puissions célébrer la fête, & nous laver de toutes ces souillures dans les ondes limpides du Kahhâ. Mais, dites-moi, Yagoubé, est-il bien vrai que vous puissiez bien prendre ces choses-là si fort à cœur? Vous êtes un brave homme: nous le savons tous, nous en avons eu des preuves; nous vous avons même tous blâmé de ce que vous étiez trop exposé, étranger comme vous l'êtes dans ce pays-ci; & cependant vous êtes tout aussi affecté des tourmens qu'on fait souffrir aux coupables, que le pourroit être une femme timide, une petite fille, un enfant ».

» SIRE, lui répliquai-je, j'ignore si je suis brave ou non: mais si le courage consiste à voir tourmenter, égorger les hommes, & à vivre au milieu des cadavres, j'affure que je suis loin de me piquer d'en avoir. La guerre est une profession glorieuse que suivent les âmes élevées, elle est la science & l'occupation des Rois; & dans tous les pays du monde, beaucoup de gens sages & remplis d'humanité en ont fait l'é-

tude de leur vie entière. Elle adoucit les mœurs des hommes en les obligeant à vivre en société, & à s'exposer eux-mêmes pour se secourir, se défendre, se sauver les uns les autres. Un guerrier, qui a de la barbarie, mérite d'être désigné avec mépris. Regardez Ayto Engedan, ajoutai-je en montrant comme il entroit, c'est un jeune homme qui joint à la bravoure des militaires de mon pays, leur humanité & leur douceur ».

TANDIS qu'Engedan se prosternoit, suivant l'usage, le visage contre terre, le Roi poursuivit avec beaucoup de générosité : « — Vous desirez la guerre ? Est-il bien vrai, Yagoubé ? Eh ! bien, vous l'aurez. Elle n'est pas éloignée, & Engedan vient nous l'apprendre ». — Il suivit alors une longue conversation sur Gusho & Powussen, sur les préparatifs qu'ils avoient faits, & sur l'endroit où ils étoient déjà rendus. Mais je ne veux pas rapporter ici des choses dont j'aurai occasion de parler par la suite. « — J'aurois besoin de voir Confu, dit le Roi. Je voudrois qu'il envoyât dans le Sennaar, & chez le Baharnagash, les gens du Ras el Feel, qu'il a ici, pour qu'ils pussent nous procurer des chevaux & des corces de maille. Mais ne ferions-nous pas bien d'y envoyer Yagoubé ? Il connoît la langue & les mœurs de ces contrées, & il y a des amis par le moyen desquels il a intention de se sauver sans prendre congé de moi ».

« PARDON, lui dis-je, Sire. Mais si j'ai jamais entretenu » cette pensée, cela doit vous prouver l'extrême besoin que j'ai de m'en aller. — « Sire, dit Engedan, j'ai déjà servi

» dans la cavalerie Koccob (1), & j'y servirai encore, si
» Yagoubé la commande, & qu'il veuille rester avec nous
» jusqu'à ce que nous nous soyions essayés avec la cavale-
» rie du Begemder. J'ai huit ou dix cottes de maille dont
» je ferai présent à Votre Majesté. Elles appartoient à mon
» pere. Confu & moi les enlevâmes dernièrement à ce vo-
» leur de Coque Abou Barea, qui à la mort de mon pere
» s'en étoit emparé. Cependant, Sire, je vous prévien que
» j'aimerois mieux combattre sans cotte de maille, que de
» voir que vous en envoyassiez acheter dans le Sennaar par
» Yagoubé; car je suis sûr qu'il ne reviendrait jamais. »

Au même instant, on annonça le Ras Michael, & nous nous hâtâmes de sortir. Le Roi me dit, comme je le saluois: « Je voudrais que vous revinsiez demain, dès qu'il » fera nuit, avec Confu & Engedan. Mais, Yagoubé, gar- » dez-vous bien de dire un mot du Sennaar, jusqu'à ce que » je vous aie fait part de mes volontés à ce sujet. » — Il prononça ces derniers mots du ton le plus sévère & avec toute la dignité, toute la majesté d'un Roi.

Nous vîmes le Ras dans l'antichambre, avec une suite nombreuse. Nous voulûmes nous sauver dans la foule, sans rien dire: mais il nous apperçut & nous fit venir devant lui. Nous baisâmes sa main, & il retint la mienne pendant qu'il parloit à Engedan. — « Fasil est-il à Ibaba? lui demanda-t-il. — « Oui, répondit Engedan. » — « Qu'a-t-il avec lui? — « Les forces du Damot, des Agows & du Maitsha. » —

(1) La cavalerie de l'étoile, ou la cavalerie noire.

« Y avez-vous été ? dit le Ras. » — « Non, repliqua Engedan. J'étois à Tshemmera avec peu de troupes. — Le Roi se tournant alors vers moi, me dit : « Mon fils est malade. Ozoro Esther vient d'envoyer chez moi pour se plaindre de ce que vous ne la voyez plus. Allez donc voir mon fils, & ne négligez pas Ozoro Esther. C'est la meilleure de vos amies. » — Je demandai si elle étoit à Gondar ; & Michael me dit que non , qu'elle étoit à Koscam. Là-dessus, nous nous séparâmes. Engedan prit la route de Koscam pour aller voir Ozoro Esther, & je me rendis chez moi pour arranger le plan de mon retour par le Sennaar & pour préparer des lettres pour Hagi Belal , marchand , à qui j'étois recommandé par les amis que j'avois dans l'Arabie-Heureuse.





CHAPITRE IV.

*Le Roi d'Abyssinie promet à M. Bruce de le laisser partir.
 — Il arrive un renfort de troupes du Shoa. — Conduite
 généreuse d'Amha Yafous, Prince du Shoa. — Contraste
 frappant entre cette conduite & celle d'un Prince Galla.
 — Situation fâcheuse du Roi.*

LE 31 Décembre (1), nous étions à Koscam. On avoit, quelques jours auparavant, proclamé une amnistie générale pour tous ceux qui voudroient venir à Gondar. Mais personne n'avoit osé en profiter, qu'Ayto Engedan, qui avoit été avec Fasil comme avec un ami du Roi. Aucun de ceux qui étoient à la suite de Fasil n'avoit même été désigné dans la proclamation, parce qu'on ne pouvoit regarder comme un manque de fidélité envers le Roi que de s'en aller avec le Gouverneur du Damot pour fuir Socinios.

CETTE nuit, on descendit de l'arbre où ils étoient, les corps de Guebra Denghel, de Keffa Mariam & de Sabaat Laab, & on les posa à terre. Leurs amis passèrent la nuit à les veiller, pour empêcher les hyenes de les dévorer; & on permit enfin de les emporter secrètement, à la sollicitation des soldats du Tigré, leurs compatriotes. Les restes de Chremation & de l'Abba Salama, à demi-putréfiés, furent

(1) 1770.

abandonnés. Ceux qui passèrent auprès, les couvrirent de pierres, & ce fut là toute leur sépulture.

DANS la soirée du premier Janvier 1771, je me rendis chez le Roi avec Confu & Engedan, conformément à l'ordre que ce Prince m'en avoit donné, & je menai avec moi Yafine. On prit alors les mesures nécessaires pour se procurer des chevaux & des cottes de maille. Le Ras avoit avancé une partie de l'argent qu'il falloit pour cela, & le meery (1), dû par les provinces mahométanes, devoit fournir le reste. Ce meery n'avoit pas été payé depuis le séjour que le Roi avoit fait dans le Tigré. Un des serviteurs du Monarque fut envoyé avec un des gens de Yafine; & je confiai mes lettres à Soliman, negre du Ras el Feel, distingué par sa haute stature, par sa force, par son courage, & très-intelligent, très-rusé, quoiqu'il eût un air fort simple. On fit aussi partir Yafine avec les autres pour qu'il engageât son ami le Sheik fidèle, qui commandoit dans l'Atbara, à les accompagner à Beyla & ensuite au Sennaar.

CE ne fut pas sans beaucoup de difficultés que le Roi me permit de faire partir mes lettres : mais enfin, il y consentit, parce qu'il vit bien qu'il ne pouvoit pas faire mieux, & nous convinmes que comme il ne pouvoit pas tarder à y avoir une action entre Guscho, Powussen & le Ras Michael, je jurerois de ne pas le quitter, jusques à ce que cette affaire fut terminée d'une manière ou d'autre. Le Roi m'obligea, en outre, à jurer que s'il n'étoit pas victorieux ou réconcilié avec les rebelles, & que l'engagement que j'avois dans ma

(1) L'impôt ou le tribut.

patrie fut rempli, & ma santé rétablie, je menerois en Abyssinie autant de gens de ma famille & de mes compatriotes que je pourrois, avec leurs chevaux, leurs fusils, leurs bayonnettes; & que si je ne pouvois pas passer dans le Sennaar, je viendrois par les Indes orientales, par Surate & par Masuah, parce que, quoique cette voie fut la plus longue & la plus ennuyeuse, c'étoit, sans contredit, la plus sûre.

J'ESPÉRAI que l'impossibilité de remplir ce serment empêcheroit que je ne fusse coupable en ne songeant pas à l'exécuter. Mais il n'étoit fait qu'au Roi seul, & sa mort (1) m'affranchit de l'obligation de m'y soumettre; & quoi qu'il en soit, il fut pour moi d'un avantage prompt & réel; il me tranquillisa l'esprit, & m'empêcha de me regarder plus longtemps sous le joug de cet usage antique qui défend à tout étranger, entré en Abyssinie, de pouvoir jamais en sortir.

J'APPRIS cette nuit-là que le Roi s'étoit trouvé dans une extrême gêne depuis son retour du Tigré. Le Ras s'emparoit du revenu de toutes les provinces fidèles, & ne rendoit pas une seule once d'or au Monarque. Il se contentoit de lui faire fournir une subsistance journalière, qui étoit bornée à une vache pour sa table & pour celle de ses Grands-Officiers, avec deux pains pour chacun des gens de sa maison. Le moindre particulier n'en donnoit pas moins à ses domes-

(1) Tandis que j'étois au Sennaar, on rapporta que le Roi d'Abyssinie avoit été vaincu & tué. Je ne puis parler que d'après ce bruit; mais, toutes choses bien considérées, je crois cette mort probable.

tiques. On croyoit que le Ras avoit laissé une grande partie de ses trésors dans le Tigre, & qu'il avoit compté sur les contributions qu'il se proposoit de lever sur les gens riches, lorsqu'il auroit passé le Tacazzé. Mais son excessive cruauté fut cause qu'il se trompa. Il ne vint au-devant de lui personne en état de lui payer un sou.

LE 20 Janvier, un message de Powussen annonça au Ras que ce Gouverneur avoit fait prisonnier l'usurpateur Socinios, & qu'il le tenoit aux fers à la disposition du Roi. Powussen reprochoit en même tems à Michael les barbaries auxquelles il venoit de se livrer; & il lui déclaroit qu'il étoit résolu à venir lui en demander compte jusques dans Gondar. Il l'avertissoit qu'il feroit bien de repasser le Tacazzé pour se retirer dans son gouvernement du Tigre, pendant qu'il le pouvoit encore, & de laisser au Roi la liberté de gouverner par lui-même. Gusho envoya également un message: mais il n'en transpira rien. Après avoir vu le Roi & le Ras, les deux émissaires partirent ensemble pour se rendre auprès de Fasil.

BIENTÔT après, un envoyé de Fasil arriva pour demander seulement que le Roi & le Ras confirmassent à ce Général la possession des domaines de son pere. Il me fut impossible de découvrir ce que signifioit une pareille demande. Fasil avoit depuis long-tems ce qu'il demandoit, & bien au-delà; & personne n'avoit ni l'envie, ni le pouvoir de lui en ravir la moindre partie.

CEPENDANT il y eut une proclamation, qui conformément
Tome IV.

aux desirs de Fafil , lui donnoit toutes les terres qu'il possédoit déjà. Avant qu'il pût avoir des nouvelles de cette proclamation , un autre envoyé arriva de sa part pour prier le Roi qu'il le confirmât dans son gouvernement du Damot , du Maitsha & du pays des Agows ; ce qui lui fut immédiatement accordé , mais sous la réserve qu'il meneroit , le plutôt possible , les troupes de ces provinces & toutes les forces qu'il pourroit rassembler au secours du Roi , & qu'il entreroit en campagne avec le Ras Michael , contre Powussen & Gu-sho. On n'exigeoit en cela que ce qu'il avoit offert lui-même, lorsqu'il avoit la paix à Dingleber.

DANS le même tems , on nomma au gouvernement du Begemder , Ayto Aylo , frere d'Engedan ; & tous ceux qui étoient restés fidèles au Roi , dans cette province , & tous les amis d'Aylo , qui y avoient de vastes domaines , furent invités à se joindre à lui. Malgré cela , il ne vint que peu de personnes , parmi lesquelles on distinguoit le fameux Guigarr , chef de la tribu des Waags du Lasta , & fils d'une sœur d'Aylo.

LE Roi ne négligeoit alors aucun moyen pour engager l'Itéghé à revenir à Koscam. Le séjour de cette Reine dans le Gojam , tenoit en armes une foule de personnes qui lui étoient attachées , & qui murmuroient de la voir bannie ; car on ne pouvoit la regarder que comme telle , bien qu'elle résidât avec sa fille Ozoro Welleta Israel , & qu'elle fût environnée des forces de son petit-fils Aylo , Gouverneur du Gojam , & à qui la moitié de la province appartenoit en propre. Mais l'Itéghé étoit résolue de ne jamais se fier à Michael ; & cependant , on dit qu'elle avoit envoyé

une somme d'or au Roi, à qui Engedan la remit secrètement.

VERS la fin de Janvier, arriva un nouveau message de Fasil. Ce Général s'excusoit de ne pas venir à Gondar, par rapport au mauvais état de sa santé. Il disoit en outre, qu'il ne pouvoit pas se fier à Michael, à moins qu'il ne lui donnât en mariage sa petite-fille, Welleta Selassé, & qu'il ne la lui envoyât à Buré. J'ai déjà dit que le vieux Ras étoit lui-même passionnément amoureux de sa petite-fille. Ce fut la seule raison qui l'empêcha de la faire épouser au Roi. L'on racontoit, avec vérité, je crois, que c'étoit parce que le Roi avoit laissé échapper l'expression (1) de ses sentimens à cet égard, qu'il régnoit entre lui & le Ras une certaine froideur depuis leur retour du Tigré; & c'étoit pour se venger que Michael tenoit son maître dans une si extrême gêne. Mais les circonstances calmerent ces différends. L'or vint du Tigré en abondance. Powussen lui-même envoya à Gondar une partie des revenus du Begemder; & toutes les provinces s'empressèrent de faire passer à proportion du bétail, du beurre & des toiles de coton pour l'entretien de la maison du Roi.

POUR moi, quoique je parusse posséder plusieurs emplois & que j'en eusse le titre; j'avois touché fort peu de chose depuis la dernière révolution: mais en l'absence du Roi, la Reine & Ozoro Esther avoient fourni abondamment à mes besoins. Je n'avois pas un nombreux domestique, & je vi-

(1) Il l'avoit soupçonnée de céder à la passion brutale du Ras, son grand-père.

vois à bon marché à Koscam dans le palais de L'itéghé. Mais après son arrivée, le Roi voulant je pense déranger mes projets de voyage, me fit grièvement endetter avec les soldats, & m'entraîna dans beaucoup d'autres dépenses qu'ils prétendoit absolument nécessaires. A la vérité ces choses me furent remboursées en partie, mais toujours d'une manière fort inexacte. Le Ras Michael n'étoit pas homme à aimer qu'on lui demandât, & je n'étois pas non plus d'un caractère à demander. Il résulta de-là que je fus souvent dans l'embarras & obligé de vivre avec économie; ce qui je puis le dire, ne m'a jamais beaucoup coûté lorsque je l'ai cru nécessaire pour pouvoir remplir mes engagements.

PRÊT à entrer en campagne, il falloit que j'achetasse des chevaux, des mulets & tout l'attirail d'un officier général. Je devois déjà la valeur de plus de deux cent livres sterling; & je n'aurois jamais pu me tirer d'affaire, à cause de mes dépenses journalières, qui étoient devenus énormes, sans le secours d'un Grec nommé Pétrou, à qui j'empruntai environ trois cent livres sterling, comme je le raconterai par la suite. Quant à Fasil, il m'envoya à deux reprises quatre jarres de miel, c'est-à-dire deux jarres chaque fois, provenant de ma Seigneurie de Geesh. Les premières furent enlevées en chemin par Coque Abou Barea; & les deux autres avoient un goût de lupins si amer, qu'elle ne me furent d'aucun usage. Certes j'étois un souverain: mais mes revenus se bornoient à ce que les sages ont dit être préférable à tout, l'amour de mon-peuple; & ces revenus ne m'aidoient pas beaucoup à supporter la splendeur de mon rang.

Tandis que le Roi Tecla Haimanout, célébroit la fête de l'Epiphanie sur les bords du Kahha, il lui vint une visite très-extraordinaire. Amha Yafous, fils du Prince de Shoà vint à la tête de mille cavaliers bien équipés lui offrir ses services, & lui porter un présent de cinq cens onces d'or. Quand il parut devant le Roi, deux jeunes officiers du monarque se mirent à côté de lui, suivant les ordres qu'on leur avoit donnés, & ils se tintent prêts à l'arrêter par les bras, s'il avoit envie de se prosterner. Le Roi assis sur son trône, étoit vêtu d'une superbe robe de brocard, & avoit par-dessus une pièce de mouffeline, qui paroissoit jetée négligemment & qui laissoit appercevoir dans l'intervalle des plis, les brillantes fleurs de sa robe. Il avoit ses beaux cheveux peignés dans toute leur longueur & flottans au hazard sur ses épaules; & une espèce de fourche de corne de Rhinocéros très-mince & garnie d'un bout d'or étoit passée dans ses cheveux vis-à-vis de ses tempes. Il étoit bien parfumé avec de l'essence de rose, & deux esclaves portant chacun une bouteille d'or remplie de la même essence, se tenoient aux deux côtés de la tente.

AMHA Yafous; se présenta à la tête de ses mille cavaliers, & entra à cheval jusques dans la tente. Là il mit pied à terre avec empressement & même avec un air de surprise, & il s'avança jusques aux marches du trône, en s'inclinant toujours de plus en plus à mesure qu'il approchoit. Mais quand il voulut se prosterner, il fut retenu par Gueba Mensus Kedus & par Tecla Mariam, qui l'empêchèrent de baiser la terre. Le Roi tenoit sa main découverte, mais il ne l'avança pas, parce qu'il ne vouloit

point exiger que le Prince la baïsât. Cependant après avoir inutilement voulu se prosterner, Amha Yafous saisit la main du Roi & la baïsa. Le Roi fit d'abord quelques efforts pour la retirer. Mais quand le Prince eut baïsé le dessus, il lui donna à baïser le dedans, ce qui dans ces contrées est une grande marque de confiance & d'amitié. On avoit préparé un tabouret d'un demi pied de hauteur couvert d'un tapis de Perse. Et lorsqu'Amha Yafous voulut parler de bout, les deux officiers, qui l'avoient empêché de s'agenouiller, l'obligerent à s'asseoir sur ce tabouret. En même temps ils répandirent sur lui tant d'essence de rose, que je doute qu'il eut jamais été si bien mouillé par la pluie. Après les premières questions, les spectateurs sortirent de la tente. Toute cette cérémonie avoit été bien préméditée & bien étudiée. L'étiquette n'auroit pas pu être plus ponctuellement observée dans une cour de l'Europe, & l'on n'auroit pas pu y mieux atteindre le but.

AMHA Yafous paroïssoit avoir de vingt six à vingt huit ans. Il étoit grand, d'une corpulence proportionnée, & parfaitement bien fait. Il avoit une très belle figure, quoiqu'avec de petits traits, & ses manières étoient extrêmement prévenantes. En voyant ce Prince avec le Roi & Engedan, je croyois voir les trois plus beaux hommes, qui eussent jamais frappé mes regards dans aucun pays. En outre ils avoient tous les trois de l'esprit, des sentimens élevés, & ils étoient doués d'un courage supérieur à tous les dangers. Ils étoient même charitables, sensibles, excepté l'un d'ent'eux, (1) qui montrait une excécrable indifférence;

(1) Tecla Haimanout.

ou plutôt une cruauté barbare, toutes les fois qu'il falloit verser du sang humain. Le jeune Roi s'étoit malheureusement endurci à l'école de Michael : mais en revanche, il l'emportoit sur les deux autres par les talens naturels.

ON assigna à Amha Yafous des appartemens & une table dans le palais, & il fut servi par les domestiques du Roi, ainsi que par les siens. On mit également à sa porte une garde d'honneur, dont l'officier n'obéissoit qu'à ses commandemens & prenoit chaque jour de lui le mot de l'ordre.

TELLE étoit la maniere dont on recevoit de mon tems à Gondar les étrangers illustres. Le Grec Anthulé, maitre de la garde-robe du Roi, eut ordre de fournir à Amha Yafous des vêtemens pareils à ceux que portoit le Roi. Les Ozoros, c'est-à-dire les premieres femmes de la cour, furent, dit-on, toutes, à l'exception d'Ozoro Esther, amoureuses du Prince de Shoa. Ce jeune Prince n'étoit point insensible, & il se conduisit par-tout avec une galanterie décente & honorable. Mais sa principale attention fut pour Welleta Selassé ; & l'on assure qu'elle ne fut point ingrate, ni que le Ras Michael son grand peren'en fut point jaloux. J'allois souvent le soir chez elle quand le Prince y étoit. Une profonde mélancolie étoit toujours peinte dans ses traits. Elle paroissoit contrainte, elle laissoit échapper des soupirs involontaires ; & il ne me sembloit pas possible qu'elle eût eût cet extérieur si-elle, avoit goûté alors les jouissances de l'amour. Comment penser sur-tout qu'elle eût pu renoncer à un amant aimable pour exécuter cette résolution

désespérée , dont sans doute elle avoit formé le projet au moment même qu'on la disoit heureuse ?

AMHA Yafous étoit fils d'une sœur de Gusho. On repandit bientôt le bruit que son pere l'avoit chargé de faire en sorte de détacher Gusho de Powussen , & de l'engager à rentrer dans son devoir envers le Roi. J'ignore si cela est vrai ou faux : mais la conduite que tint Gusho pendant le reste de la campagne me fit soupçonner qu'il y avoit quelque chose de semblable. Amha Yafous n'étoit point venu pour prendre part à la guerre. Il avoit seulement , à l'instar de ce qui se pratiquoit dans les anciens temps , porté un tribut au Roi , comme une preuve de la loyauté de la fidelle province de Shoa. Mais quand il fut admis dans la familiarité du Roi , il prit tant d'amitié pour lui , et tant de goût pour la société de la jeune noblesse qui étoit à la cour d'Abyssinie , qu'il résolut en s'en retournant de se mettre à la tête des troupes de son pere pour forcer son oncle Gusho à rentrer dans le devoir s'il n'y étoit pas déjà rentré de bonne grace.

TANDIS qu'il étoit encore en Shoa , Amha Yafous avoit entendu dire à quelques Moines de Debra Libanos , qu'il y avoit à Gondar un homme blanc & étranger , qui étoit en faveur auprès du Roi d'Abyssinie , & qui pouvoit faire tout ; excepté de ressusciter les morts. D'après cela une des premières choses qu'il demanda au Roi fut de lui faire faire ma connoissance. Le Roi m'ordonna de me rendre tous les matins chez le Prince ; & j'eus grand soin de ne pas

pas laisser cette occasion de me lier avec lui. Insensiblement nous devînmes inséparables. Un jour la conversation tomba sur les Rois d'Abyssinie qui vivoient en Shoa, lorsqu'avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance, le royaume d'Adel étoit l'entrepôt du commerce des Indes. Il me dit qu'il y avoit dans quelques églises du Shoa un livre, qui contenoit l'histoire de ces Princes, & qu'il alloit l'envoyer chercher. Cependant quoique je ne pusse m'empêcher de témoigner le désir d'avoir un livre, que j'avois en vain cherché dans tout le reste de l'Abyssinie, je crus qu'il y auroit de l'indiscrétion à prier un homme de faire faire trois cent milles pour me le procurer. Content de sa promesse, je n'osai donc pas le presser. Mais comme sans ce livre mon ouvrage auroit été incomplet, je priai mon ami Tecla Mariam de lui en parler au nom du Roi. Tecla Mariam lui en parla en effet, & le Prince répondit : « J'ai promis de le faire venir pour Yagoubé. Mon messager est déjà rendu en Amhara. Comprenez-y. Mon pere me l'enverra. Pour éviter toute méprise, j'ai envoyé un homme très-intelligent qui connoît le livre & qui l'a vu à Debra Libanos ».

— La promesse d'Amba Yafous fut fidelement exécutée. Le livre arriva; & c'est de là que j'ai tiré l'histoire de la guerre d'Adel & des Rois, qui, sans reporter leur trône à Axum, régnerent en Shoa.

Un soir je lui parlai de l'histoire qu'on raconta aux Portugais lors de la découverte du Benin. Je lui demandai s'il étoit vrai, comme cette histoire le rapportoit, que les nègres du Benin eussent des relations avec un Etat chrétien situé dans l'intérieur de l'Afrique, qu'ils reconnoissoient comme

souverain & dont ils recevoient l'investiture de leurs provinces (1) ? S'il existoit encore de pareilles relations avec le Shoa, ou quelques traces qui prouvassent qu'elles avoient existé autrefois ? Et s'il y avoit enfin quelqu'autre état chrétien ou juif dans le voisinage du lieu, auquel le rapport des nègres du Benin pût s'appliquer ? (2).

Amba Yafous me répondit « qu'en Shoa on ne connoissoit pas le Benin ; qu'il n'avoit même jamais entendu prononcer ce nom, ni citer aucune coutume semblable à celle dont je parlois ; qu'il ne connoissoit d'autre état chrétien plus avant dans le sud que le royaume de Narea, dont une grande partie étoit conquise par les Gallas, nation payenne. Il ajouta que les nègres voisins du Shoa étoient excessivement farouches, belliqueux, cruels, plus dangereux que les Gallas & pareils aux Shangallas d'Abyssinie ; les autres peuples, poursuivit-il, sont en partie Mahométans, & presque tous de la nation des Gallas, car quelques Gallas ont embrassé la religion de Mahomet. Mais ils ne font aucun trafic avec l'Océan, quoiqu'ils connoissent le commerce de l'Océan indien, parce qu'il est plus près d'eux, & que les négocians maures leur portent des marchandises des Indes. Mais les Gallas ont envahi presque toutes les contrées qui séparent ces nations du rivage de la mer, & ils rendent le chemin des caravanes très-dangereux ».

(1) Voyez le second volume de cet ouvrage.

(2) Conquêtes des Portugais, liv. 1, pag. 46, par Lafiteau.

Mais revenons à l'arrivée d'Amba Yafous. Quand ce Prince eut eu audience du Roi, il alla chez le Ras Michael, à qui il offrit un présent en or, en disant poliment que s'il apportoit un tel présent, c'étoit parce que tout autre eût été trop embarrassant dans la longue route qu'il venoit de faire. Il savoit pourtant bien qu'une excuse étoit inutile, & que le Ras Michael ne pouvoit pas recevoir un présent plus agréable à ses yeux que celui qui étoit en or. Je n'étois point alors dans la tente du Ras, & j'ignore les détails de ce qui s'y passa. Je sais seulement que quand le Prince fut introduit, Michael le reçut debout. Ils s'assirent ensuite sur le même siège; & ils dînèrent ensemble dans l'appartement d'Ozoro Esther, qui vint exprès de Koscam. Le Ras & le Prince restèrent à boire & à causer fort avant dans la nuit.

La vue de l'or & d'un renfort de mille hommes de cavalerie rendit le vieux Ras aussi gai, aussi brillant qu'un jeune homme de vingt-cinq ans. On ne pronça pas un mot sur le gouvernement du Shoa : on ne fit point de proclamation concernant cette province; ce qui étoit une déclaration tacite d'une indépendance, qui à la vérité avoit été depuis long-temps reconnue.

Voyant qu'Amba Yafous mangeoit du bœuf crud comme les Abyssiniens, je lui demandai si cette coutume existoit chez les autres nations du midi? Il me dit qu'il croyoit qu'oui, quand ces nations n'étoient point Mahométanes; & il me demanda à son tour si la même coutume n'avoit

pas lieu parmi nous. — Je crois qu'elle s'étend depuis l'Abyssinie jusqu'au Cap-de-bonne-Espérance.

PENDANT que le Roi étoit sur les bords du Kahha, il reçut une visite moins intéressante que celle du Prince de Shoa, mais encore plus extraordinaire. Guangoul, chef des Gallas d'Angot, c'est-à-dire, des Gallas orientaux, vint présenter ses hommages au Roi & au Ras Michael. Il étoit accompagné de quarante cavaliers & de cinq cent hommes à pied, & il portoit un grand nombre de cornes pour charrier le vin du Roi, ainsi que quelques autres bagatelles. Guangoul étoit petit, maigre, tout de travers, & ne paroissoit être ni vigoureux ni agile. Il avoit la tête grosse, & les jambes & les cuisses fort minces proportionnément à son corps. Il n'étoit ni noir ni très-brun : mais il avoit une couleur jaune, livide & qui sembloit annoncer une mauvaise santé. Ses cheveux étoient fort longs & entrelacés avec des boyaux de bœuf, de manière à ne pouvoir distinguer les cheveux des boyaux ; & ces singulieres tresses tombaient la moitié sur ses épaules & la moitié sur son estomach. Le chef Galla avoit en outre un boyau autour du cou, & plusieurs autres qui lui ceignoient les reins & lui servoient de ceinture, & par dessous lesquels étoit un morceau de toile de coton imprégnée de beurre. Le visage & tout le corps de Guangoul étoient également bien oints de beurre, qui lui dégouttoit de tous cotés.

GUANGOUL paroissoit âgé d'une cinquantaine d'années. Une extrême confiance, une insolente supériorité se peignoit sur sa figure. Chez les Gallas, un chef monte sur une vache

dans les jours de cérémonie : aussi quand Guangoul se présenta devant le Roi, il en montoit une, qui, bien qu'elle ne fût pas très-grosse, avoit les cornes d'une prodigieuse longueur. Il n'avoit point de selle sur sa vache. Il portoit des especes de caleçons, qui à peine lui venoient à moitié cuisse; & il avoit les genoux, les jambes, les pieds, & tout le reste du corps nud. Le bouclier de Guangoul étoit d'un simple cuir de bœuf racorni par la chaleur & formant plusieurs plis, qui le rendoient assez semblable à ces grands chapeaux de paille à forme haute, sous lesquels nos femmes à la mode se déguisent quelquefois. La lance qu'il portoit étoit courte, garnie d'un bout de fer mal façonné, & le manche qui sembloit être d'aubépine, n'avoit aucune espece d'ornement, ce qui est extraordinaire pour l'arme d'un barbare. Je ne fais si c'étoit pour se tenir plus commodément sur le dos aigu de sa monture, ou pour se donner de la grace, car je ne me connois pas bien dans l'art de monter des vaches : mais le chef Galla se tenoit extrêmement penché en arriere, avançant son ventre & levant les bras, dont le gauche portoit le bouclier & le droit la lance, de maniere qu'il avoit l'air d'avoir deux ailes.

Le Roi étoit assis dans le milieu de sa tente, sur son trône d'ivoire, quand il reçut le chef Galla. Il faisoit extrêmement chaud; & avant qu'on vît paroître ce sale Prince, une odeur de charrogne annonça son approche. Le Roi le voyant paroître, fut si frappé de sa bisarre figure, qu'il sentit une envie immodérée de rire; & ne pouvant se contraindre, il se leva tout-à-coup & courut dans un appartement voisin.

Le sauvage , couvert de tous ses boyaux de bœuf , descendit de dessus sa vache à la porte de la tente. Pendant que nous admirions sa monstrueuse figure , il vit le trône vuide ; & croyant que c'étoit un siège qu'on lui avoit préparé , il s'assit sur le coussin de damas cramoisi , qu'il couvrit du beurre dont tout son corps étoit humecté. Aussi tôt tous ceux qui étoient dans la tente , jetterent un cri de surprise. Le Galla se leva sans savoir pourquoi on crioit ; & avant qu'il eût le temps de se reconnoître , on lui tomba dessus & on le repoussa à la porte de la tente , où il demeura avec une espece d'étonnement farouche. En Abyssinie , s'asseoir sur le siège du Roi , est un crime de haute trahison qu'on punit soudain de mort. Mais le pauvre Guangoul fut redevable de la vie à son ignorance. Le Roi , pendant toute cette scène , s'étoit tenu derriere le rideau. S'il rit au commencement , il rit bien davantage , quand il fut témoin de la catastrophe , & il revint en riant encore & ne pouvant prononcer une parole. On enleva le coussin cramoisi , qu'on jeta au loin , & on recouvrit la chaise d'ivoire d'un shawl jaune des Indes. Après quoi , comme le Roi ne s'y mettoit pas , on le renversa sur le tapis pour prévenir un nouvel accident.

GUANGOUL ne pouvant obtenir une audience du Roi , se rendit chez le Ras Michael , où il fut mieux accueilli : mais j'ignore ce qui se passa dans cette entrevue. Les soldats de Guangoul , couverts comme leur chef , avec de foibles boucliers , & n'ayant pour lance que des bâtons pointus & durcis au feu , ne pouvoient être d'un grand avantage pour aucun parti , sur-tout lorsque les troupes les plus braves & les

plus expérimentées de toute l'Abyssinie avoient pris part à la querelle & étoient en aussi grand nombre d'un côté que d'autre. En outre, les mille cavaliers du Shoa avoient tellement frappé les yeux de toute la Cour, qu'on faisoit fort peu de cas de toute autre cavalerie qui n'étoit pas équipée comme eux.

QUAND le Roi fut revenu des bords du Kahha dans son palais, on parla beaucoup de la singulière arrivée de Guangoul. Ozoro Esther qui abhorroit jusqu'au nom des Gallas; & sur-tout des Gallas d'Angot, insista pour avoir une représentation de cette bizarre entrée. En conséquence, un nain du Ras Michael, nommé Doho, qui avoit une tête monstrueusement grosse, & une insigne laideur, mais qui étoit jovial, rusé & bien capable de jouer son rôle, fut choisi pour faire le personnage de Guangoul. On se procura aisément un mauvais bouclier & un bâton brûlé: mais il restoit une difficulté; c'étoit de persuader à Doho de s'entourer le cou & les reins de boyaux de bœuf crus, & sur-tout, d'en entrelacer dans ses cheveux. Il refusa d'y consentir, & par des motifs de religion & par des motifs de propreté. Quant au beurre, il ne s'en défendit point. Tous les Abyssiniens ont coutume de s'en frotter en sortant du bain. Nous étions fort embarrassés. Toutes les Dames avoient en vain prié Doho de souffrir pour l'amour d'elles qu'on l'affublât un moment du dégoûtant costume d'un Galla, & elles lui avoient promis qu'en revanche, des flots d'eau-rose & d'autres effluences lui rendroient sa bonne odeur accoutumée.

CE nain étoit continuellement occupé à lire l'Ecriture-Sainte, les Actes des Conciles, les Homélies de Saint Jean.

Chrysofôme & les autres livres du même genre qu'ont les Abyssiniens. Ainsi il demeura inflexible. Je songeai alors qu'on pourroit se procurer chez les tisserands mahométans de Gondar , des écheveaux de coton bleu , jaune , rouge , & que ces écheveaux bien tressés avec les cheveux & bien frottés de beurre , pourroient donner une idée de ce que nous avions vu dans la tente du Roi. Je n'eus pas plutôt parlé , qu'on se procura le coton. Toutes les mains furent mises à l'ouvrage. Les esclaves d'Ozoro Esther parerent Doho avec tout le soin possible. Moi , je mouchetai son visage avec du stibium. D'autres l'oignirent de beurre. On mena une vieille vache laitière , qui contre mon attente se laissa monter assez tranquillement ; & ainsi , on vit entrer Guangoul dans une grande salle d'Ozoro Esther.

JAMAIS farce ne fut si bien représentée ni mieux applaudie. L'appartement retentit d'un rire général. Doho , encouragé par cet accueil & par la parfaite indifférence de sa vache , redoubla de confiance & de gaieté. Il étoit né dans le voisinage du pays des Gallas. Il connoissoit bien leurs mœurs & parloit leur langue comme eux-mêmes. Amba Yafous , Confu , Aylo , frere d'Engedan , & quelques Officiers de chez le Roi , jouèrent le même rôle que les Chambellans du Monarque , & se tinrent de chaque côté du trône. La vache fut conduite jusques dans le milieu de la salle , & Guangoul , ou plutôt Doho , armé de sa lance & de son bouclier , descendit avec beaucoup de dignité. On n'avoit point épargné de mettre un coussin , & le coussin ne fut point épargné par Doho ; car le beurre montra bientôt la place où il s'étoit assis. Alors nous fondîmes tous sur lui , nous le rossâmes de bon

bon cœur, & nous le mimes à la porte. Ozoro Alash, sœur d'Ozoro Esther, & un grand nombre d'autres Dames de la Cour, furent présentes à cette scène. Ozoro Esther voulut envoyer chercher le Ras qui étoit de fort bonne humeur depuis l'arrivée d'Amba Yafous. Je ne l'avois point vu depuis le rétablissement de son fils ; & le hasard fit que je me trouvai à la porte quand il entra. Il me prit par la main en me disant : « Welleta Hawaryat (1) se porte bien. Vous êtes un excellent homme. »

LE Ras Michael étoit regardé comme l'homme le plus éloquent de son pays, & il parloit le Tigréen (2) avec la plus grande pureté & la plus grande élégance. Mais dans la conversation ordinaire, il étoit toujours sentencieux & ne disoit que deux ou trois paroles très-expressives & très-claires. C'étoit une habitude qu'il avoit contractée de bonne heure dans le commandement des armées.

IL s'inclina très-poliment devant les Dames, & me fit signe de m'asseoir à côté de lui. Amba Yafous étoit debout devant le Ras. Je m'empressai de me mettre sur le tapis qui étoit étendu à ses pieds. Paroissant alors se raviser, il fit placer Amba Yafous vis-à-vis de lui. Il étoit aisé de s'apercevoir que son esprit étoit occupé ailleurs, & qu'il me faisoit bon gré de ce que je venois de faire. Nous voyant tous assis, le Ras dit d'un air très gai : « Eh bien ! de quoi s'agit-il donc maintenant ? Que puis-je faire pour vous, Yagoubé ? Les

(1) C'est le nom du fils du Ras & d'Ozoro Esther.

(2) La même langue que le geez, ou la langue des anciens Pasteurs.

femmes de votre pays sont-elles aussi frivoles , aussi folles que celles-ci ? Ozoro Esther vous a-t-elle choisi une épouse ? Elle vous donnera votre dîner. Mais je veux vous pourvoir aussi ; & comme vous êtes un bon cavalier , je veux , avec l'agrément du Roi & d'Amba Yafous , dit-il en s'inclinant vers le Prince , vous donner le commandement de la cavalerie du Shoa. Je l'ai vue , & je crois que tous les hommes qui la composent ont le teint presqu'aussi blanc que vous. »

AMBA Yafous fit une révérence & dit : « Ras , si le Roi accorde à mes cavaliers un si digne Officier , je promets d'en aller chercher , après la saison des pluies , mille autres qui vaudront au moins ceux ci , & je les amènerai avant la fête de l'Épiphanie. » — « Pour moi , dit Ozoro Esther , il y a long-tems que je garde une femme pour Yagoubé : mais ce n'est pas de quoi il s'agit à présent. Nous savons que votre tems est précieux. Guangoul est dehors & vous demande une audience. » — « Bon ! répondit le Ras , Guangoul est allé joindre Gushe à Minziro ; & on raconte une fort jolie histoire. On rapporte du Tigré qu'il a commis des barbaries atroces dans son voyage ; qu'il a dévasté les villages & égorgé les habitans qui ne s'empressoient pas de lui fournir des provisions. Dans le Bellessen , il a également brûlé une Eglise & un village appartenant à l'Integhé , après avoir tué beaucoup de monde. Je ne fais pas ce que tout cela signifie. Mais j'espère qu'on gardera ce Galla où il est , & qu'on ne le renverra pas chez lui par la route du Tigré. »

Le Ras ne publioit pas ordinairement lui-même de semblables nouvelles ; & celle-ci rendit d'abord toute la com-

pagnie fort sérieuse. Mais à peine avoit il achevé de parler, qu'on vit entrer Doho, monté sur sa vache. Ni les hommes, ni les femmes qui avoient vu la première représentation de cette farce, n'avoient ri d'aussi bon cœur que le vieux Ras. Il rendit la chose encore plus plaisante & plus gaie, en complimentant Doho dans la langue des Gallas, & il goûta le plus grand plaisir à voir le nouveau Guangoul conspué, battu & chassé hors de l'appartement. Michael prenant alors avec lui Amba Yafous & quelques Grands qui étoient venus pendant le spectacle, s'en retourna par une porte secrète qui conduisoit de l'appartement d'Ozoro Esther dans le sien.

COMME je n'aurai pas d'autre occasion de parler de Guangoul, je vais, sans me conformer à l'ordre des tems, dire ici tout ce que je fais de son histoire. Gusho & Powussen furent gagner ce chef; & ils l'engagerent à faire avec ses Gallas une irruption dans le Tigre pour inquiéter Michael & diviser ses forces. D'après ce plan, les deux Généraux rebelles firent repartir Guangoul, qui en s'en retournant, suivit à-peu-près le même chemin par lequel il étoit venu, & commit encore plus d'horreurs que la première fois. Le Ras Michael soupçonnant ce qui devoit arriver, fit partir secrètement Ayro Confu, à la tête de six cens cavaliers. Ce jeune Officier, content d'obtenir un commandement qui flattoit singulièrement sa mere, & dirigé par les cris du peuple contre Guangoul, le poursuivit avec la plus grande célérité & l'atteignit dans les environs du Lasta. Le chef Galla fit très-peu de résistance. Il fut taillé en pieces avec sa suite; & ceux de ses soldats qui échapperent, furent bientôt exterminés par les habitans des campagnes voisines. Dans la

nuît du cinquième jour après son départ, Confu rentra dans Gondar , chargé des dépouilles des Gallas.

J'AI déjà dit que Guangoul avoit porté en présent au Roi d'Abyssinie une quantité considérable de grandes cornes de bœuf. Les voyageurs qui ont vu dans l'Inde de ces cornes remplies de civette , ont prétendu que l'animal dont on les tiroit , étoit un taureau carnivore , d'une prodigieuse grandeur , & habitant l'intérieur de l'Afrique. Comme on n'a voulu que rien manquât à l'honneur de cette prétendue découverte , on a gravé une figure du taureau imaginaire ; laquelle se trouve , je crois , dans quelqu'un des premiers volumes des *Transactions philosophiques*. L'origine de ce conte est dans Bernier & Thevenot : mais on peut être certain qu'il n'existe point de semblable animal en Afrique, ni vraisemblablement dans aucune autre partie du globe.

L'ANIMAL qui fournit ces cornes monstrueuses est une vache ou un bœuf, qui ne seroit regardé en Angleterre que comme d'une moyenne grandeur. Sa tête & son cou sont gros , à proportion de son corps , mais non pas excessivement. J'ai souvent entendu dire en Abyssinie que les Gallas avoient les premiers amené cet animal d'auprès de la ligne , de ces contrées où il pleut sans cesse , & où le soleil ne se montre presque jamais. La grandeur extraordinaire de ses cornes est l'effet d'une maladie qui fait périr beaucoup de bétail , & qui provient sans doute du climat & de la qualité des herbes.

TOUTES les fois qu'une vache ou un taureau laisse appercevoir quelques symptômes de cette maladie , on le met à

part dans les pâturages les plus gras & les plus tranquilles, & on cesse de le faire marcher & de le tracasser. Son prix ne consiste plus que dans ses cornes; car son corps languit & se dessèche à mesure que ses cornes croissent. Quand la maladie est à son dernier période, la tête devient si grosse que l'animal ne peut presque plus la lever. Ensuite les jointures du cou deviennent calleuses, & cessent d'avoir du mouvement. Alors l'animal meurt n'ayant plus aucune chair sur les os; mais ses cornes monstrueuses dédommagent de sa perte. J'ai vu de ces cornes en état de contenir autant d'eau qu'un de ces sceaux à cercles de fer, dont on se sert en Angleterre. Mais les Gallas, qui ont un grand débit de ces cornes, n'attendent pas ordinairement qu'elles aient acquis tout l'accroissement dont elles seroient susceptibles, & ils tuent l'animal lorsqu'ils voient que ses cornes sont assez grandes pour contenir vingt à vingt-quatre pintes. Une femme peut porter commodément sur ses épaules deux de ces cornes remplies de vin ou d'eau-de-vie. La nuit que Socinios, Confu (1) & Chrémation pillèrent ma maison à Gondar, on m'enleva deux de ces cornes de la plus belle grandeur; & il me fut impossible de les ravoir. Je les ai vu vendre quatre onces d'or la paire; ce qui équivalait à dix livres sterling.

Le 17 Janvier, on vit arriver à Gondar des envoyés de Fasil, portant toujours des paroles de paix & de soumission, & renouvelant la demande de Wellela Selassé. Fasil souhaitoit de la prendre pour femme; mais il vouloit qu'on la lui

(1) Non le jeune Confu, fils d'Ozoro Essher, mais un autre Confu, son cousin, & frère de Guebra Mehedin.

envoyât jusqu'à Dingleber, où il se proposoit d'aller la recevoir; & il s'excusoit de ne pas venir jusqu'à Gondar, sur ce que le Ras avoit déjà manqué à sa promesse; car les conditions du traité de paix qui avoit eu lieu entre Fasil & Michael, quand ce dernier faisoit le siège de la montagne d'Haramat, étoient que Michael conduiroit le Roi jusqu'aux bords du Tacazzé, & s'en retourneroit soudain dans son Gouvernement de Gondar, tandis que Fasil, recevant le Monarque, l'accompagneroit dans sa capitale, & seroit nommé Ras & Gouverneur général de l'Empire à la place de Michael.

Fasil avoit tenu fidelement sa parole, & Michael, en tirant avantage de cette exactitude, avoit violé tous les articles auxquels il s'étoit soumis avant de passer le Tacazzé; aussi depuis ce moment Fasil refusa de se fier à Michael & de venir le joindre.

Le même jour que le message de Fasil arriva, on en reçut un autre de Gusho & de Powussen. Ces deux Généraux écrivoient au Ras Michael que s'il ne se hâtoit pas de s'en retourner dans son gouvernement du Tigré, ils marcheroient à Gondar pour mettre la ville en cendres; ils accabloient le Ras de reproches outrageans; ils lui envoyoient un défi en cas qu'il s'obstinât à ne pas sortir de la Capitale; mais en même tems ils firent assurer le Roi de la plus grande fidélité.

Le soir de cette importante journée, un Exprès apporta à Amba Yafous l'histoire des premiers Rois Abyssiniens qui

résidoient en Shoa; cette histoire que je désirois avec tant d'ardeur : ce n'étoit à la vérité qu'une copie, mais elle étoit écrite sur du beau parchemin, en format in-quarto, & dans toute la pureté de l'antique Geez (1). L'Auteur de ce livre étoit presque contemporain des Princes dont il a écrit la vie. Je montrai l'ouvrage au Roi qui ne le connoissoit pas encore; & qui me dit : » j'ai bien peur, Yagoubé, que vous n'emportiez » ce livre dans votre patrie, pour que vos Rois rient des » nôtres ». Cependant le plaisir que j'avois de posséder ces annales fut bientôt diminué par le chagrin que me causa le départ de celui qui me les avoit données. Le 20 Février Amba Yafous quitta Gondar, suivi d'une centaine de domestiques qui lui appartenoient, & des vœux de tous ceux qui l'avoient connu; pour moi, dès le premier instant que j'avois vu ce Prince, je m'étois singulièrement attaché à lui.

AVANT son départ, Amba Yafous eût deux entretiens fort longs avec le Roi, sur les dépêches qu'il avoit reçues de son pere. Il daigna aussi m'en dire le contenu. Son pere lui mandoit qu'il ne vouloit point se mêler des querelles particulières du Ras Michael & de Fafil; qu'ils étoient les maîtres de les terminer à leur fantaisie, mais que s'ils osoient rien entreprendre contre le Roi, s'ils osoient protéger des usurpateurs comme l'un d'eux avoit déjà protégé Socinios, s'ils continuoient à manquer à ce qu'ils devoient à Tecla Haimanout, & à garder ses revenus sans lui laisser seulement de quoi soutenir la dignité de son rang, il se croiroit obligé d'être

(1) La langue des anciens Pasteurs.

le défenseur & le soutien de la race de Salomon , comme les Gouverneurs de Shoa l'avoient toujours été.

ON croyoit généralement que le voyage d'Amba Yafous à Gondar avoit produit un traité entre quelques grands des partis opposés, d'après lequel tous les hommes en état de monter à cheval, dans le midi de l'Abyssinie jusques au royaume de Gingiro, viendroient comme un torrent fondre sur les provinces du Begemder & de l'Amhara, & en chasser ses gouverneurs, ou du moins les forcer à rentrer dans le devoir. Ce fut là, sans doute, le motif qui engagea Gusho à agir avec tant de modération dans la campagne qui ne tarda pas à s'ouvrir.





CHAPITRE V.

L'armée rebelle s'approche de Gondar. — Le Roi sort de sa Capitale. — Il va camper à Serbraxos. — Confu est blessé, & M. Bruce revient avec lui à Gondar.

IL commençoit à tomber de petites ondées de pluie qui annonçoient les approches de l'hiver; on avoit même déjà eu quelques averfes extraordinaires: cependant Gusho d'Amhara, Powuffen du Bejemder, le Kasmaki Ayabdar, Gouverneur du Foggora, le Kasmaki du Gojam Aylo, fils d'O-zero Walleta Israel, & petit fils de l'Iteghé, Woodage Afahel du Maitsha, Coque Abou Barea, qui commandoit dans le Kuara, tous les Chefs rebelles enfin s'avancèrent entre Emfras & Nabca, & le long des bords du lac Tzana, à la tête de toutes les forces qu'ils purent rassembler. Un beau-frere de Powuffen lui avoit amené un corps considérable de Zaats & de Dehannahs, deux tribus du Lasta ennemies de Guigarr, qui s'étoit déclaré pour Michael, & ces corps formoient une cavalerie supérieure à celle du Bejemder, & la meilleure sans contredit qui fût dans l'armée des Confédérés.

CETTE armée attendoit avec impatience que les pluies grossissant le Tacazzé en rendissent le passage impraticable, & coupassent toute retraite à Michael. Mais Fasil tenoit les rebelles en suspens. Ce Général restoit à Ibaba, à la tête de douze mille hommes, en observant qu'il vouloit conserver

la paix avec le Ras tenant le Maitsha tranquille & attendant son Lieutenant Welleta Yafous, qui étoit allé au-delà du Nil lui chercher vingt mille Gallas, avec lesquels il se proposoit, disoit-il, de marcher à Gondar, pour renforcer le parti du Roi : l'on pouvoit douter que Fafil eût une pareille intention ; mais il n'en étoit pas moins certain qu'il persistoit dans sa haine contre Gusho & Powussen, à qui il ne pouvoit pardonner de n'être pas venu le joindre à Court Ohha quand ils le lui avoient promis, & de l'avoir exposé à combattre seul contre le Ras Michael, & à voir toutes ses provinces ravagées par le fer & par le feu.

DEPUIS quelques mois Michael avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour ramener auprès du Roi les grands & les gens riches, qui avoient des possessions aux environs de Gondar, & qui, vivant ordinairement à la Cour, composoient la partie de la noblesse la plus distinguée du Royaume ; mais sa cruauté, son insatiable soif de l'or & du pouvoir, & le peu de scrupule qu'il se faisoit de manquer à ses engagemens les plus sacrés, les épouvantoit trop pour qu'ils osassent se mettre entre ses mains. Cependant aucun d'eux n'avoit levé des troupes, ni pris parti pour les rebelles ; ils se contentoient de se tenir cachés & éloignés, mais leur absence nuisit beaucoup aux intérêts du Roi : en outre il y avoit une désertion considérable d'officiers & de soldats dans les vieilles troupes du Tigré. Le supplice de Guebra Denghel, & de ses deux compagnons d'infortunes, avoit singulièrement aliéné du Ras, l'esprit des parens, des amis, des compatriotes de ces trois victimes de sa barbarie. Mais ce qui achevoit de mécontenter tous les Tigréens, c'est que pendant qu'il bloquoit la montagne d'Ha-

ramat, Michael avoit promis d'être sept ans sans lever aucun impôt, & quoiqu'il n'y eût pas un an que cette promesse avoit été faite, il recommençoit ses vexations avec plus de rigueur que jamais.

CEPENDANT Welleta Michael & Keffa Yafous revinrent du Samen avec six mille hommes, qui furent un renfort très-important pour l'armée du Ras; de plus, il vint par attachement pour Keffa Yafous, deux mille volontaires du Temben, dont cet Officier étoit Gouverneur: ces deux mille hommes, tous gens d'élite, & en partie armés de fusils, étoient ce qu'il y avoit de mieux dans l'armée.

GUSHO s'avança jusqu'à Minziro. Powussen établit son camp à Correva, lieu tout au plus éloigné de Gondar de seize milles. La vaste plaine qui borde le lac étoit presque entièrement couverte de troupes. Il tomba beaucoup de pluie depuis le 23 Février jusqu'au 29 Mars, ce qui rendit l'air plus froid qu'il ne l'est ordinairement dans cette saison. Les rebelles commencèrent bientôt à dévaster le Dembea. Ils brûlèrent tous les villages qu'ils trouverent du sud à l'ouest, & ils ne firent qu'un desert de la plaine qui séparoit Michael de Fasil, autant qu'ils osèrent s'approcher de l'un & de l'autre de ces Généraux. Leur but étoit d'irriter Michael, & de l'engager à sortir de Gondar; car la plupart d'entr'eux avoient de grandes propriétés dans la capitale; & pour combattre le Ras, ils vouloient l'attirer au loin. Pour lui, il supportoit impatiemment les excès des ennemis, & les plaintes des gens qui venoient continuellement chercher un refuge dans la ville, & qui y arrivoient nuds comme la main.

SOUVENT le Roi montant au haut d'une tour de son palais ; la seule où il y ait encore un escalier , frémissait d'indignation à la vue de l'incendie des riches villages du Dembea. Un jour qu'il étoit sur cette tour , il me donna une preuve de cette prompte sagacité qui le distinguoit , & je vais la rapporter pour faire connoître l'esprit de ce Prince.

Il y a de chaque côté du palais de Gondar un terrain spacieux où l'on tient le marché. Il avoit plu dans la journée ; & le soir le marché étoit presque vuide. On distinguoit au loin deux hommes seuls , qui sembloient s'entretenir avec feu , & dont l'un étoit pris de vin. Les Abyssiniens portent tous des ceintures de toile de coton étroite , dont ils font huit ou dix fois le tour de leur corps ; & celui des deux causeurs qui avoit conservé son sang-froid , tenoit le bout de la ceinture de l'autre. Le Roi me dit : « Yagoubé , savez-vous ce que font ces deux hommes ? » — Je lui répondis : « Non , Sire. Mais j'ai vu que celui qui paroît avoir trop bu , a défait un tour de sa ceinture , & que l'autre la tâte & l'examine , comme s'il paroissoit douter qu'elle fût d'une bonne qualité. » — « Cet homme , reprit le Roi , vole la ceinture de l'autre. Que trois ou quatre personnes aillent l'arrêter ; mais qu'avant de se saisir de lui , on lui laisse achever son vol , & que quand il se sauvera , on s'en empare. »

Les ordres du Monarque furent bientôt exécutés. L'ivrogne acheva lui même de défaire sa ceinture , tandis que l'autre étoit occupé à la mesurer avec son bras , depuis l'index jusqu'au coude , & ensuite la plioit. Tout cela se fit d'un air fort naturel ; & quand le voleur tint la ceinture , il prit sa course

& laissa l'ivrogne immobile d'étonnement. Cependant le voleur fut à l'instant même saisi & conduit au Roi, qui ordonna qu'on le jettât du haut de la tour. Mais à ma prière, secondée par l'intercession des autres Officiers qui étoient auprès du Roi, on fit grâce au coupable; & la ceinture fut rendue à l'ivrogne.

Dès la mi-Février, le Ras Michael résolut de sortir de Gondar & de livrer bataille aux rebelles qui étoient campés à Korreva, & qui commettoient toutes sortes de violences, brûlant non-seulement les maisons, les granges, les villages entiers, mais encore excédant celui dont ils avoient besoin pour la subsistance de leur armée. La seule chose qui faisoit balancer le Ras, étoit la supériorité de la cavalerie ennemie.

CEPENDANT Yafine avoit en partie réussi dans la commission dont il avoit été chargé. Il avoit trouvé les Arabes campés sur les frontières du Ras el Feel, & il avoit acquis d'eux deux cens chevaux, tant bons que mauvais, dont soixante-seize seulement purent servir à monter la cavalerie noire de la maison du Roi. Le reste fut distribué aux gens de l'armée qui en avoient besoin. Quant aux cottes de maille, Yafine ne fut pas aussi heureux. Il ne put s'en procurer que quatorze. Le messager du Roi qui l'avoit accompagné, poursuivit sa route jusqu'à Sennaar pour aller acheter ce qui manquoit de cottes de maille, & il mena avec lui Soliman, que j'avois chargé de mes lettres. Soliman n'étant point encore de retour, je restois conséquemment sans réponse. Mais ce qui me parut alors très-important, c'est que Fidèle, Sheik de l'Atbara,

écrivit à Yafine : « Que je devois être certain que je serois bien reçu dans la capitale du Sennaar , parce que le jeune Nasser venoit de succéder au Roi son pere, qu'on avoit déposé ; que la plus grande difficulté étoit de passer entre le Ras el Feel à Téawa , lieu de sa résidence , & de-là , sur les bords du Dènder ; parce que les cavaliers Ganjars du Kuara & leurs alliés Arabes étoient en guerre avec les Arabes de l'Atbara , & venoient de brûler leurs moissons & leurs villages ; que quelquefois il ne se croyoit pas lui-même en sûreté dans Téawa , & que depuis plusieurs mois on n'avoit pas laissé passer une seule charge de sel ; qu'enfin , c'étoit là la raison pour laquelle les Arabes de l'Atbara étoient venus si près du Ras el Feel , & Yafine s'étoit procuré si aisément des chevaux pour le Roi d'Abyssinie. » — Ce traître (1) ajoutoit pourtant : « Que s'il m'étoit possible d'aller le joindre à Téawa ; je ne devois pas être inquiet sur le reste de mon voyage ; & qu'il valoit mieux que je m'en vinssé tout de suite tranquillement , que d'écrire à l'avance au Sennaar. » Et il terminoit sa lettre par de grands témoignages de respect & d'amitié pour moi.

Il y avoit eu un froid & des pluies extraordinaires depuis le commencement de Février. Le 9 , il plut sans discontinuer ; & comme c'étoit plutôt que de coutume , les soldats , très-sensibles au froid & à la pluie , en furent découragés ; car comme je l'ai déjà remarqué , ils ne combattent jamais de bon gré que sous l'influence d'un soleil vivifiant.

(1) Il portoit le nom de Fidèle,

NÉANMOINS les cris des gens, qui accouroient en foule à Gondar pour y chercher un abri contre les fureurs des rebelles, déterminèrent le Ras à marcher & à commettre sa fortune au hafard d'une bataille. Il ne sembloit pas qu'il y eût beaucoup de risque pour lui; car il avoit été presque toute sa vie habitué à vaincre; il étoit à la tête de la meilleure armée qu'il eût jamais commandée. Les troupes du Begemder, dans lesquelles les rebelles avoient le plus de confiance; étoient les mêmes que lui & les Tigréens avoient battues à Nefas Mufa, quand elles étoient commandées par le brave Matiam Barca. Tout cela étoit vrai : mais depuis la bataille de Nefas Mufa, Michael avoit lui-même guidé ces troupes du Begemder; elles s'étoient formées à la discipline militaire avec les vieux guerriers du Tigré, & dans cette école elles avoient appris à vaincre leurs maîtres. Elles s'étoient sur-tout habituées aux effets de la mousquetterie; & , au lieu de la craindre comme autrefois, elles savoient fondre avec impétuosité sur les fusiliers, avant qu'ils tirassent les premiers coups, ou, du moins, avant qu'ils eussent le tems de recharger.

ENFIN, après avoir commencé par visiter lui-même tous les postes autour de Gondar, Michael s'éloigna le 13 Mai (1) de cette capitale, emmenant avec lui le Roi, l'Abuna, Ozoro Esther, Ozoro Altash, sœur d'Esther, & toutes les autres Dames de la Cour, en possession des grands fiefs de la Couronne; & non-seulement il les obligea à suivre elles-mêmes l'armée, mais à fournir la quantité de troupes auxquelles leurs concessions respectives les soumettoient.

(1) 1771.

L'ARMÉE royale fit halte dans le même endroit où elle s'étoit arrêtée à son retour du Tigré. Elle étoit, dit-on, composée de vingt mille fusiliers Tigréens, sans contredit les meilleurs soldats de l'Empire. Six mille d'entr'eux étoient armés de mousquets dont la platine étoit à meche, & qu'ils manioient avec beaucoup d'adresse. Le reste de l'Abyssinie n'auroit peut-être pas pu fournir la sixieme partie de ce nombre de fusiliers. Les fantassins, qui s'étoient joints aux Tigréens depuis le passage du Tacazzé, étoient au nombre d'environ dix mille. Il y avoit en outre deux mille hommes de la maison du Roi, dont cinq cens étoient à cheval; & parmi ces cavaliers on distinguoit les noirs, qui étoient un peu moins de deux cens, tous revêtus de cortès de maille, & ayant le devant & les côtés de la tête de leurs chevaux couverts de plaques de cuivre, avec une pointe de fer d'environ cinq pouces de long sur la plaque du front, ce qui est très-embarrassant & très-inutile. Leurs brides sont de petites chaînes de fer. Le corps du cheval est entièrement caché par une espece de matelas de coton, dans lequel il y a vis-à-vis des côtés de la selle deux trous où l'on passe les jambes. Ce matelas monte jusqu'au haut de la selle, & couvre conséquemment le cavalier jusqu'à l'endroit où descend la cotte de maille. Ce cavalier porte à ses pieds des pantoufles sans talons & d'un cuir très-léger. Il a des étriers maures, & dans lesquels tout son pied entre; & comme ils sont très-courts, il peut se lever & se tenir debout sans toucher à la selle, d'une maniere aussi ferme que si ses pieds portoient à terre. Les selles sont également faites comme celles des Maures, c'est-à-dire très-hautes par-devant & par-derrière. Un lacet qui passe dans la selle y attache très fort le derrière de

de la cotte de maille, de sorte que jamais cette cotte ne peut se soulever & exposer le cavalier à être blessé. Chaque cavalier a une petite hache attachée à la sangle qui passe par-dessus sa selle, & il porte une lance d'environ quatorze pieds de long, avec laquelle il charge. Cette lance, d'un bois très-léger qui croît sur les bords du Nil, a un bout quarré, & est garnie par l'autre bout d'une longue pointe de fer. Le fût entre dans une espèce d'étui de cuir attaché à la selle par une courroie. Quelquefois la lance est au-dessous de la cuisse, quelquefois au-dessus, & on la dirige avec la main droite à la hauteur où l'on veut frapper. Le cavalier porte sur la tête un casque de cuivre, semblable à ceux de nos dragons, & ombragé d'une queue de cheval noire & flottante.

Les Officiers de cette troupe sont distingués par des touffes de crins peints en jaune & entremêlés avec les crins noirs de leurs casques. Sur le devant du casque est une étoile d'argent ou du moins d'un métal blanc; & au-dessous, il y a une espèce de filet de fer, fait comme les cottes de maille, mais plus léger. Il pend jusqu'au nez & sert de visière. C'est de toute l'armure la pièce la plus incommode; car elle est pesante, chaude, & elle écorche continuellement les joues & le nez, pour peu qu'on se remue. Aussi pris-je le parti d'y substituer de la soie noire qui déroboit mieux ma couleur, & je confiai mon visage au soin de la Providence.

Ce corps de cavaliers Kocobbs étoit en état de passer sur le ventre du reste de la cavalerie abyssinienne, si elle s'étoit avancée contre eux d'un front égal; car ils ressoient inébranlables sur leurs selles; ils étoient redoutables par le poids

seul de leur corps, & la largeur de leurs courts étriers les rendoient maîtres de tous leurs mouvemens ; tandis qu'au contraire ; tous les autres cavaliers Abyssiniens ont un grand désavantage. D'abord, ils ont la tête & le corps tous nus. Leurs selles sont petites & incommodes ; & au lieu de bons étriers, ils n'ont que de longues courroies avec un anneau de fer pour passer l'orteil. Aussi, ils ont toujours les pieds enflés & déchirés, & ils craignent sans cesse de voir leurs chevaux se renverser sur eux.

DES mille cavaliers, venus du Shoa, soixante désertèrent, Les autres restèrent fidèles & en bon ordre. Chacun d'eux étoit armé d'une lance de dix pieds de long & de deux légères javelines, dont le fût étoit de roseau, & qu'ils lançoient à une très-grande distance. Quand ils se servoient de leur lance, ils la tenoient toujours ferme dans la main. Leurs selles & leurs étriers ne valoient pas mieux que ceux des Abyssiniens en général ; ce qui les mettoit presque de niveau avec eux.

LE Roi avoit environ sept mille hommes de cavalerie, la plupart de troupes assez indifférentes. Ainsi, son armée étoit composée de près de 7,000 fusiliers, 25,000 fantassins, armés de lances & de boucliers, & 7,500 cavaliers ; ce qui faisoit en tout environ 40,000 hommes. Certes, il n'est possible de connoître avec précision le nombre des troupes au milieu de la confusion qui regne dans ces armées barbares, & avec la disposition qu'ont toujours leurs chefs à l'exagération. Indépendamment des troupes que je viens de spécifier, Ayto Confu & Sanuda furent laissés avec un détache-

ment de six cens hommes chacun , pour protéger Gondar contre les partis de troupes légères qui auroient voulu venir la piller , & pour entretenir une libre communication entre l'armée & la capitale ; d'où l'on avoit besoin de tirer des subsistances.

L'ARMÉE étoit pourvue d'un grand nombre d'excellens Officiers , tous expérimentés & issus de familles illustrées dans les combats , qui depuis quatre cens ans n'ont pas cessé de désoler ce malheureux pays. Le premier étoit le Râs Michael , qui parvenu à l'âge de soixante-quatorze ans en avoit passé cinquante à remporter des victoires. Après lui venoient Atsham Georgis & Guebra Chrifos , oncles maternels du jeune Roi. Ensuite on distinguoit Kefla Yafous , qui étoit dans toute la vigueur de l'âge , & qui né malheureusement dans un pays plongé dans l'ignorance , & où il n'y a aucune éducation , n'en possédoit pas moins toutes les qualités qui constituent le Général , l'Homme d'Etat , le Citoyen & l'Ami. Puis venoient Wellela Michael , Maître de la Maison du Roi ; le Billetana Gueta , Tecla ; le Bacha Hézékias & Guebra Mafcal , Commandans de la mousqueterie , & un grand nombre d'autres hommes de mérite , tous mieux connus dans les camps qu'à la Cour. Il ne faut point oublier Aylô & Engedan , fils du Kafmati Eshtë , & Ayto Confu , fils d'Ozoro Esther , jeunes gens toujours employés dans les entreprises hardies , & qui chaque jour acquéroient une nouvelle gloire.

IL est impossible de dire à quoi s'élevoit le nombre des ennemis. Sans doute il étoit très considérable : mais il varioit sans cesse. Le Begemder & le Lafta réunis , fournirent , dit-

on, une fois jusqu'à trente mille hommes de cavalerie. Cependant, je crois qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce rapport, s'il est vrai, comme je l'ai entendu dire ensuite, que toute la cavalerie des confédérés n'avoit jamais excédé ce qui étoit à la bataille de Serbraxos. Je pense donc que leur infanterie & leur cavalerie ne surpassoient pas ensemble ce nombre de trente mille hommes, quoiqu'ils prétendissent eux-mêmes qu'ils avoient cinquante ou soixante mille combattans. En outre, la plupart de leurs troupes éprouvoient des désertions continuelles, & étoient fort mauvaises, à l'exception d'environ 4000 hommes que Gusho avoit mené de l'Amhara. Ce Général avoit aussi avec lui cent mousquets qui étoient presque les seuls qu'il y eût dans l'armée rebelle. Je ne dois pas oublier 200 cavaliers Edjows Gallas, soldats & parents du Roi Joas. Ces braves & indomptables guerriers donnerent, dans toutes les occasions, un noble exemple au reste des confédérés.

Le Ras Michael prit lui-même le commandement de l'armée royale. Le Roi fut placé au centre avec Guebra Mascall, & une partie considérable de la mousqueterie du Tigres & il ne prit auprès de lui d'autre cavalerie que celle de sa maison. L'arrière-garde fut commandée par Welleta Michael & Tecla. J'ignore comment elle fut disposée, j'ignore quelles troupes on y mit; car l'avant-garde, le centre de l'armée & l'arrière-garde devoient bien marcher en ordre, mais il étoit impossible d'en faire la distinction. Tout alloit très-confusément. Quelquefois nous étions au milieu du front; quelquefois nous nous trouvions mêlés avec l'arrière-garde. Les Officiers abandonnoient leur commandement pour venir en

foule autour du Roi, ou du Ras Michael. On voyoit des femmes portant sur leur dos des vivres, des cornes remplies de boisson, & des moulins à bras pour moudre du bled, tandis que d'autres femmes montées sur des mules, & à demi-mortes de peur, faisoient retentir l'air de leurs lamentations. Des hommes qui conduisoient des mulets de charge se mêloient dans les rangs, & passaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Aussi tout cela présentait un tumulte, une confusion, qu'il est impossible de peindre. Il y avoit plus de dix mille femmes à la suite de l'armée. Le Ras en avoit, pour sa part, cinquante chargées de bouza, & le Roi n'en avoit guères moins.

Ce spectacle me fit tomber dans une profonde tristesse. Je ne sais pas si le Roi s'en aperçut ; mais, comme je gardois le silence, il me cria : « Eh ! bien, Yagoubé, qu'avez-vous à dire à présent ? » Je lui répondis : « Est-ce là l'ordre de bataille dans lequel Votre Majesté doit combattre ? ». — Il se mit à rire, & me repliqua : « Et pourquoi non ? Vous verrez ! » — « — Si cela est, dis-je alors, j'espère que vos ennemis ont coutume de ne pas s'avancer dans un meilleur ordre ». — Le Roi alloit me répondre, quand Guebra Mascall (1), qui marchait tout près de lui, s'écria : « Ce sont des choses auxquelles vous n'entendez rien, Yagoubé. Si vous avez peur, retournez à votre selac (2), & à vos prédictions de l'avenir. Nous n'avons aujourd'hui besoin ni de vous, ni de vos avis ». — Le respect que je dois au Roi, auquel vous manquez si

(1) Le même qui avoit déjà eu une querelle avec M. Bruce.

(2) Quart de cercle.

essentiellement vous-même, lui dis-je, m'empêche de vous répondre comme vous le méritez. Mais soyez assuré que dans l'armée où nous sommes, ce ne sera jamais un homme comme Guebra Mascal qui pourra me faire peur. — Le Roi regarda alors Guebra Mascal d'un air in tigné, & il dit quelque chose de flatteur sur mon compte ; mais je ne pus pas bien entendre ses paroles.

Nous suivions le pied des montagnes, & nous arrivâmes vers les dix heures à Tedja. Le tombeau de l'Hatzé Hannès, fils de Fasilidas, & père de Yafous le grand, n'étoit qu'à un quart de mille, au Sud-Ouest de l'armée, & l'église de Saint-George étoit un peu plus dans l'Est, quand Michael donna ordre de camper sur le penchant de la montagne. Nous plantâmes soudain nos tentes ; & l'armée parut alors dans un meilleur ordre que lorsqu'elle étoit en marche. Le Ras, qui avoit déjà traversé la rivière de Tedda, se posta sur la rive méridionale de cette rivière : l'avant-garde & le centre de l'armée étoient alors très-rapprochés ; mais l'arrière garde étoit démeurée, je ne sais par quel accident, fort loin derrière, & avoit à peine achevé de passer le Mogetchi.

Le tombeau d'Hannès & l'église sont environnés d'un bosquet de cyprès & de cedres. Un moment avant que le Roi eut donné ordre de faire halte, un messager du Fit Auraris, Nercho, étoit venu annoncer que cet Officier avoit rencontré le matin le Fit Auraris du Begemder (1) sur le bord de la rivière Mariam, qu'il l'avoit soudain attaqué, l'avoit tué,

(1) Ce Fit-Auraris du Begemder étoit un Officier du Lafta.

ainsi que trente-sept de ses gens, & qu'il avoit mis en fuite le reste de la troupe : Netcho ajoutoit qu'il comptoit se replier sur l'armée, à moins qu'il ne reçut des ordres contraires, mais le Ras ne lui en donna point, il désiroit même qu'il vint le joindre, & Netcho ne tarda point en effet à arriver, quoique les ennemis n'eussent point tenté de le poursuivre pour venger la mort de leur Fit Auraris.

NETCHO rapporta que l'armée ennemie étoit très-près, entre Korreva & le lac ; que Powussen avoit son quartier général à Korreva même, & que Gusho s'étoit, disoit-on, avancé jusqu'à l'église de Mariam ; mais il n'étoit pas sûr de ce dernier fait qu'il n'avoit appris que par un des soldats qu'il avoit tué. Aussi-tôt le Ras Michael détacha Guebra Mascall, & un autre Officier, avec quatre cens hommes sous leurs ordres, pour aller s'emparer du tombeau d'Hannès & de l'église de Tedda, & se mettre en embuscade dans le bois de cèdres.

Nous avions achevé de camper quand notre arriere-garde parut. Le fils aîné d'Ozoro Esther, ce jeune & brave Confu, à qui le Ras Michael avoit confié la garde de Gondar, apprenant que l'ennemi étoit très-près, & que sans doute on livreroit bataille ce même jour, quitta son poste & se joignit à Yafine, qui étoit dans l'arriere-garde avec la cavalerie du Ras el Feel. Bientôt après Woodage Afahel, à la tête d'un parti de quatre cens hommes d'Edjows Gallas, restes de la Maison du Roi Joas, & de soldats du Maitsha, vint du Dembea & des bords du lac Tzana, harceler notre arriere-garde. Confu étoit à la vérité un peu supérieur en nombre, mais il avoit des troupes qu'on croyoit bien inférieures à celles de Woodage Afahel ;

& cependant l'événement prouva le contraire. Confu chargea Woodage Afahel d'une manière si vigoureuse qu'il le força de laisser l'arrière-garde tranquille, & de s'éloigner d'un train, qui, si ce n'étoit pas une fuite y ressembloit du moins beaucoup. Confu se mit alors à ses trouffes : & quand ils furent l'un & l'autre loin de l'armée, Woodage se retourna & fit voir par sa contenance qu'il ne vouloit pas éviter Confu, mais qu'il s'éloignoit encore à cause de la mousqueterie du Ras Michael. On s'arrêta des deux côtés pour laisser un peu souffler les chevaux ; mais bientôt Woodage Afahel, vieux guerrier intrépide, se confiant à la valeur de ses troupes, se prépara à frapper un coup terrible, en présence du Ras Michael son mortel ennemi.

LE Ras Michael étoit alors à la porte de sa tente, & s'amusoit à jouer aux dames, tandis qu'Ozoro Esther trembloit en voyant son fils au moment de tomber entre les mains des impitoyables Gallas, la Nation qu'elle détestoit le plus, & qui, à son tour, avoit le plus de raisons de la haïr. Tous les jeunes Officiers de l'armée, la lance & le bouclier à la main, & prêts à monter à cheval, supplioient le Ras de leur permettre de voler au secours de leur ami. Mais le vieux Général, sans quitter sa partie, leur répondit : » Je défends qu'aucun d'entre » vous bouge d'ici. Confu a enfreint aujourd'hui mes ordres, » & c'est son étourderie qui l'a mis dans le danger où il est. » Je veux donc l'en voir sortir par son courage ; je veux que » l'armée reçoive de lui un meilleur exemple que celui qu'il » lui a déjà donné ».

» R A S, lui dis-je, daignez au moins envoyer quelque » mousqueterie sur le côté qui borne la plaine, afin que » si

« si Confu est battu, je n'aye point le désagrément de voir
 » battre aussi Yafine & les nouvelles troupes du Ras el Feel,
 » qui sont à leur poste, & qui ont sous leur garde mon bagage
 » & mes provisions. Faut il les laisser massacrer à mes yeux par
 » une troupe de barbares? » Je prononçai ces paroles du ton
 d'un homme vraiment pénétré : alors le Ras leva la tête & me
 regardant, avec un rire affreux, me dit : » fort-bien, Yagoubé,
 » vous avez raison ». Ce n'étoit pas un consentement précis,
 mais je partis pour gagner mon poste ; le chemin étoit ro-
 cailleux & glissant, & je courus avec tant de vitesse que je
 tombai deux fois en route & me blessai grièvement.

QUOIQU'EN partant je n'eusse fait que remuer mon manteau
 en l'air, & crier une fois qu'on me suivit, je fus accompagné
 par une troupe de fusiliers d'Ozoro Esther & du Roi. Confu
 avoir déjà chargé Woodage Asahel, & malgré une résistance
 opiniâtre il l'avoit forcé de reculer dans la plaine ; mais l'en-
 nemi faisant face à Confu le repoussa à son tour jusques au-
 près du poste où nos soldats tenoient leurs mousquets tous
 prêts à faire feu, si l'ennemi avoit fait un pas de plus ; mais
 en ce moment un détachement de trente ou quarante
 cavaliers, à la tête duquel nous apprîmes ensuite qu'étoit
 Engedan, partit au galop de la droite du camp, & vint arrêter
 les Gallas. Aussi-tôt les gens de Confu se rallierent, &
 Woodage Asahel se retira & passa du côté du tombeau
 d'Hannès. Engedan & Confu marchoient au petit pas entre la
 gauche de Woodage & l'armée, parce qu'ils vouloient le
 forcer de donner dans le piège qui l'attendoit. Woodage étoit
 encore à une grande portée de fusil du tombeau quand il reçut
 une décharge des quatre cens hommes cachés entre les

cedres. Cette décharge n'atteignit presque pas les gens de Woodage, mais ils en furent consternés; & Confu & Engedan les chargeant au même instant les dispersèrent dans la campagne & mirent leurs chefs en fuite avec eux. Les Edjows Gallas ne s'étoient point retirés aux coups de fusils qu'ils avoient entendus, ils continuèrent au contraire à combattre vaillamment; mais ils furent enfin obligés de céder au nombre, & de se retirer devant un ennemi si accablé lui-même de fatigue & de blessures qu'il lui étoit impossible de les poursuivre.

CETTE action dura près d'une heure, à ma montre. Cent treize soldats de Woodage Afahel mordirent la poussière, & on porta leurs dépouilles sanglantes (1) aux pieds du Roi. De son côté Confu eut soixante-dix hommes tués. Il reçut lui-même, dès le commencement du combat, deux blessures, l'une dans la partie charnue de la hanche, & l'autre, moins considérable, à la tête.

QUOIQUE le Ras eût le cœur naturellement très-dur, quoique cette affaire ne vint que de ce qu'on avoit désobéi à ses ordres, il parut très-affecté lorsqu'on dit que Confu étoit blessé; & oubliant l'étiquette de son rang, il accourut soudain dans le tems où l'on avoit porté le jeune guerrier (2), à qui il fit bien moins de reproches qu'on ne s'y attendoit, pour avoir quitté son poste & pour avoir combattu sans sa per-

(1) On a déjà vu que les Abyssiniens portent en trophée les parties naturelles des vaincus.

(2) Le Ras Michael n'étoit que le beau-père de Confu.

mission. Confu s'excusa, avec non moins d'adresse que de respect, d'être sorti de Gondar, sur ce qu'on lui avoit assuré qu'il devoit y avoir ce même jour une bataille décisive, & que sachant que le Ras manquoit de cavalerie, il n'avoit pas voulu laisser la sienne oisive, quand le sort d'un pere aulli tendre, & d'une mere à qui il devoit tout, étoit en danger. Il dit qu'il aimeroit mieux mourir par les mains du bourreau de l'armée, pour avoir manqué à la discipline militaire, que de vivre après s'être absenté volontairement du combat dans une si importante occasion. Quant à l'engagement avec Woodage Afahel, il assura qu'il n'en avoit pas eu le projet; qu'il ne le connoissoit pas quand il l'avoit attaqué, & qu'il n'avoit voulu que l'empêcher de harceler l'arrière-garde de l'armée royale, & d'enlever les provisions; que quand il avoit commencé à charger Woodage, ce brigand étoit au milieu des femmes, qui portoient de la farine, du bouza & de l'eau-de-vie au Ras, & qu'il en avoit pris une grande partie, ainsi que le Ras s'en appercevoit. Michael ne put s'empêcher de rire de la fin de ce discours, puis il sortit; & le soir, dans la conversation, il fit les plus grands éloges de la valeur de Confu; mais il ne dit pas un seul mot de sa faute.

ENGEDAN fut ensuite cité pour avoir osé combattre sans en recevoir l'ordre. Il répondit aussi d'un ton très-respectueux, que voyant l'infanterie courir avec des fusils le long de la colline, il avoit cru que l'intention du Ras étoit de secourir Confu, par les moyens les plus prompts & les plus efficaces. Mais que, quoi qu'il en pût être, il ne pourroit jamais, ayant les armes à la main, rester tranquille, tandis que les

Gallas s'efforceroient de massacrer son cousin-germain & son ami. Tout cela se termina heureusement. Mais la vérité est que Michael ne croyoit jamais qu'un homme eût tort de combattre. Le courage avoit à ses yeux tout le mérite de la charité : il excusoit une multitude de péchés.

OZORO Esther , vivement alarmée des dangers de son fils ; ne l'avoit pas quitté depuis l'instant de son retour , & avoit voulu voir étancher son sang & panser ses blessures. Une large blessure , qui n'offense que les chairs , épouvante plus des personnes ignorantes , qu'un coup de fusil qui ne paroît presque pas extérieurement , mais qui brise les os & met la vie en péril. Cette Princesse croyoit donc son fils très-dangereusement blessé ; & à chaque minute elle me demandoit si je croyois que son état ne fût point mortel. Je me rendis auprès de lui dès qu'il mit pied à terre , & quand on eut posé son premier appareil , je fis tout ce que je pus pour le déterminer à s'en retourner à Gondar , dans une litiere portée par des mules ou par des hommes : mais j'eus beau faire , il ne voulut s'en retourner dans la capitale que monté sur une mule , & ayant son cheval de bataille tout enharnaché à côté de lui.

Tout étoit prêt pour le départ de Confu , quand je reçus un message du Ras , qui m'invitoit à me rendre auprès de lui. Je courus soudain à sa tente , où je le trouvai seul avec deux nains , qui lui chassoient les mouches. « — Ozoro Esther desire , me dit-il , que vous accompagniez Confu à Gondar , & que vous puissiez demain nous en porter des nouvelles. Cependant , s'il étoit en danger , vous pourriez

demeurer auprès de lui ». « — S'il n'a point de fièvre , répondis-je , il n'y a point de danger. Si le Roi & vous . . . ». « — Le Roi & moi , interrompit-il , & tous tant que nous sommes , nous souhaitons que vous accompagniez Confu ». — Je m'inclinai & je sortis sans rien répondre. Quand je fus à la porte , le Ras me cria : « Ne craignez rien. Vous ferez assez tôt de retour pour être témoin de tout. Ni moi , ni les autres , nous ne voulons en venir aux mains qu'à Serbraxos ».

J'E n'entendis pas ce que signifioient ces paroles , & je marchai droit à la tente du Roi. Cependant j'allois parler , quand il m'arrêta , en criant : « Allez , allez , pour l'amour de Dieu ! Ozoro Esther est venue ici , & elle est , on ne peut , plus affligée ». — Soudain je me rendis dans la tente de la Princeesse , que je trouvai assise à côté de Confu. Elle étoit inondée de larmes ; & ses larmes étoient interrompues de tems en tems par des transports de désespoir. Confu commençoit à sentir la perte de son sang ; & c'étoit la raison pour laquelle je ne voulois point qu'il se mit en mouvement. Mais il n'étoit pas possible que les blessés restassent dans le camp. Les succès de Netcho & la victoire de Confu avoient répandu dans l'armée une ardeur si belliqueuse que tout le monde souhaitoit de combattre dès le lendemain. Plusieurs de mes amis me voyant passer , & sachant déjà où j'allois , me prirent par la main en disant : « Adieu , Yagoubé. Nous sommes fâchés de vous perdre : mais tout sera fini quand vous reviendrez ».

J'INSISTAI de nouveau pour que Confu montât en litière

& partit immédiatement. Il se rendit enfin à mes desirs. Ozoro Esther me fit servir à dîner, ou plutôt à souper. J'en avois grand besoin; car il y avoit deux jours que je n'avois presque rien mangé. Tandis que je satisfaisois ma faim, la Princesse s'abandonnoit aux effusions de sa gratitude pour les soins nouveaux que je prenois à son fils. — « Je savois, me dit-elle, je savois que vous me refuseriez, si je vous priois de vous éloigner de l'armée, à l'instant où nous sommes dans une si belle perspective, à la veille d'avoir vous-même, peut-être, la tête cassée. C'est pourquoi je me suis adressée au Ras pour fléchir cette témérité, ce courage orgueilleux, qui tôt ou tard fera la cause de votre mort. »

« MADAME, lui répondis-je, vous ne me rendez pas justice, si vous ne croyez pas que j'aime mieux obéir à vos ordres qu'à ceux d'aucun Général d'armée que ce puisse être. Mais expliquez-moi, je vous prie, ce que signifioient les paroles du Ras, quand il m'a dit que les deux partis opposés desiroient également de combattre à Serbraxos⁽¹⁾? Où est-ce Serbraxos? » — « Où? dit-elle, ici même, sur la colline, à côté de nous. Les habitans du Begemder ont une prophétie qui dit qu'un de leurs Gouverneurs combattrà un Roi d'Abyssinie à Serbraxos, le vaincra & le tuera. Ce Roi, ajoutent-ils, aura pour successeur un Prince nommé Théodore, sous le regne duquel toute l'Abyssinie sera exempte de guerre, de famine & de toute autre espece de fléau. Les Gallas, les Shangallas, les Mahométans seront tous exterminés, & l'Empire d'Abyssinie s'étendra jusques aux portes

(1) Serbraxos est une abréviation de serba Christos, la croix du Christ,

de Jérusalem. » --- « Quoi ! cette destruction , ces conquêtes s'opéreront sans guerre ! Ce sera , en vérité , curieux ! Je désirerois bien de voir ce Théodore , dis-je en riant. » -- « Voyez-le , vous le pouvez , repliqua Ozoro Esther. L'abondance , la paix , le bonheur embelliront le cours de son regne , & dureront encore mille ans après lui. Enoch & Elie reparoîtront alors pour combattre & exterminer Gog & Magog , & tout cela sans guerre. »

Je dis encore : « Cela doit être certainement bien beau. Mais pourquoi le Ras Michael veut-il , d'après cela , choisir Serbraxos pour champ de bataille ? Je ne pense pas qu'il ait envie de faire sa cour au Roi Théodore , ni à aucun autre Roi sorti du Begemder. » — « Bon ! dit-elle , tous les hermites , tous les Saints qui savent prophétiser , lui ont prédit que ce mois-ci il vaincroit les rebelles à Serbraxos. Un homme divin , un hermite du Waldubba est venu le trouver à Gondar , & l'a obligé de sortir de la capitale pour exécuter sa prédiction , qu'il sait bien être vraie ; car ce Saint n'est pas comme le commun des Prophetes , mais c'est un homme qui dès le jour de sa naissance n'a jamais mangé que des racines & n'a bu que de l'eau. Vous le savez , Yagoubé , un tel homme ne peut point mentir. »

« POUR moi , dit alors Ayto Confu , moi qui suis un Prophete , qui depuis le jour que je suis venu au monde , mange du bœuf & bois du bouza , à moins que je ne puisse avoir du vin ou de l'eau-de-vie , & qui donne volontiers ma part d'eau aux Saints du Waldubba , comme un digne prix de leurs mensonges , je prédis qu'il y a aujourd'hui , dans cette

armée, au moins deux mille hommes, soupant à la vue de Scrbraxos, qui ne le verront jamais de plus près, & qui auront demain mordu la poussière dans ce même endroit où ils soupent, tandis que Yagoubé s'amusera avec moi à Gondar, sans se soucier du Roi Théodore, ni de ses biens.» — « Vous êtes un heureux Prophète ! » répondit Ozoro Esther.

EN ce moment, les esclaves qui nous attendoient à la porte, vinrent nous avertir qu'à peine nous aurions assez de jour pour descendre la montagne; & nous mimes notre Prophète blessé dans sa litière. Des hommes portèrent sa litière jusques dans la plaine, & cinquante de ses cavaliers l'accompagnèrent. Je lui demandai souvent si l'appareil de sa blessure étoit mouillé par le sang. Mais rien ne le dérangea. Je marchois à cheval à côté de la litière. Je fus quelque tems sans l'entendre parler, ni se remuer, & je crus qu'il dormoit ou que peut-être il s'étoit évanoui. Soudain je fis arrêter la litière; & prenant le bras du malade pour lui tâter le pouls, je lui demandai s'il sommeilloit. « Non, me répondit-il. Je pensois à tous les contes que ma mere vous a rapportés. Mais il y a une chose qu'elle n'a pas osé vous dire, Yagoubé, parce qu'elle fait que vous vous moquez de ces choses-là. Il y a un Esprit qui apparôit souvent au Ras Michael & qui l'assure de la victoire. » — « C'est probablement le diable, lui répondis-je; car quel bien les victoires de Michael produisent-elles ? Ne sont-elles pas le malheur d'une foule d'innocens & de tout le pays ? » — « Non, non, dit-il, l'Esprit qui apparôit au Ras est l'Archange Michel. Il le vit en Tigre, avant de s'emparer de la montagne d'Haramat; mais il ne l'a pas revu depuis qu'il est à Gondar, même depuis qu'il a passé le

le Tacazzé; ce qui le rend fort triste. » — « L'Esprit, dis-je alors, aura eu peur de s'enthûmer en mettant les pieds dans les eaux froides de ce fleuve. » — « Je le crois, repliqua Confu. Mais ce menteur de moine, que ma mere croit si bien jeûner, a annoncé à Michael qu'il reverroit l'Esprit à Serbraxos. »

NOUS entendîmes en ce moment un bruit de chevaux, & nous crûmes distinguer trois hommes qui passoient avec célérité sur le pont du Mogetch que nous avions devant nous. Comme ils paroissoient vouloir nous éviter, nous envoyâmes à leurs trousses cinq ou six des gens de Confu; qui prirent aussi tôt le galop, mais qui perdirent bientôt les fuyards dans l'obscurité. Cependant nous apprîmes ensuite que c'étoit des soldats du Kasmati Sanuda, lesquels ayant appris que Woodage Asahel en étoit venu aux mains avec Ayto Confu, étoient venus avec l'infâme dessein de mutiler les morts ou les blessés & d'enlever quelques sales trophées, quoique ce pût être leurs propres compagnons, les soldats mêmes de Confu, qui fussent restés sur le champ de bataille. Les soldats tués du parti de Woodage avoient déjà tous souffert sous le couteau de ceux de Confu, ce que Strates appelloit d'une maniere si emphatique, *l'opération*.

CEPENDANT nous arrivâmes à Koscam, sans aucune mésaventure. Après que Confu eut pris quelque légère nourriture, je le laissai prendre du repos; & fidèle aux ordres d'Ozoro Esther, je couchai dans le même appartement que lui.

Le lendemain de grand matin, un esclave d'Ozoro Esther vint me prier d'aller voir Wellera Selassé qui étoit à l'article de la mort. Je me rendis soudain dans la maison du Ras Michael, où elle logeoit : mais je la trouvai sans espoir de guérison. Elle avoit déjà perdu la parole, & elle expira au bout de quelques minutes dans les douleurs d'une violente agonie. La cause de sa mort ne fut jamais bien éclaircie. Quelques personnes, comme je l'ai déjà remarqué, l'attribuerent à la jalousie d'Ozoro Esther. D'autres dirent qu'elle s'étoit empoisonnée elle-même pour n'être pas obligée de céder à la passion brutale de son grand-pere. Quoi qu'il en soit, ses femmes me dirent qu'elle ne leur avoit confessé qu'elle avoit pris du poison qu'au moment que les douleurs étoient devenues très-vives; qu'alors, étant effrayée, elle avoit consenti qu'on envoyât un exprès à Ozoro Esther pour me prier de venir la secourir. Mais malheureusement, j'avois quitté le camp avec Confu, quand l'exprès arriva. D'ailleurs, il n'y avoit guère d'apparence que je pusse conserver la vie à Wellera Selassé, puisque le poison qu'elle avoit pris étoit de l'arsenic. Cet accident me retint presque tout le jour; de sorte qu'au lieu de me rendre à l'armée, je retournai à Koscam, auprès d'Ayto Confu; & j'y trouvai un autre messager qui venoit me chercher.

L'ENVOYÉ du Roi étoit de retour du Sennaar, & avec lui étoit revenu aussi mon domestique Soliman, qui m'apporta la réponse aux lettres que j'avois écrites. Ils s'étoient rendus dans le Ras el Feel par Beyla, par Simsim & par les déserts occidentaux, attendu que la route de Téawa étoit infestée par des troupes d'Arabes & par les cavaliers Ganjars

qui massacroient tout ce qui tomboit sous leurs mains. Ils menerent seulement douze chevaux , & ils porterent dix huit cottes de maille & environ trente libds (1), qui avoient été en partie donnés par les chefs du gouvernement du Sennaar , à qui le Roi d'Abyssinie avoit envoyé des présens ; car autrement , tous les habitans du Sennaar mettoient trop de prix à leurs chevaux & à leurs armures pour s'en défaire. Ces objets leur étoient devenus nécessaires à cause des troubles dont je donnerai par la suite un tableau rapide.

LES réponses que me remit Soliman m'apprirent que tout le royaume de Sennaar étoit en armes ; que Nasser , qui avoit fait déposer son pere par le secours des deux freres Abou Caleb & Adelan , étoit au moment de combattre ces deux mêmes freres & de risquer sa couronne & sa vie. On me prioit avec instance & avec le ton de la vérité & du sentiment , de ne pas entreprendre le voyage comme je le projettois ; on me disoit que la route du Ras el Feel au Sennaar étoit absolument impraticable pour un homme blanc comme moi , tant à cause du péril auquel je serois exposé , que par rapport à la fatigue , à la chaleur excessive & au manque d'eau & de provisions ; qu'après même que je serois arrivé au Sennaar , je courrois encore les plus grands risques par l'insolence de la soldatesque & des esclaves du Roi qui n'étoient soumis à aucun ordre , à aucune discipline ; que si pourtant j'avois le bonheur d'échapper à ces dangers , il m'en resteroit encore

(1) Les libds sont des cottes de cuir rembourrées de coton , dont on se sert à la place des cottes de maille. Les libds couvrent l'homme & le cheval , & leur donnent un air monstrueux.

de plus grands à craindre , parce qu'aucun pouvoir humain ne suffiroit pour me conduire & me protéger dans le grand désert qu'il me faudroit traverser pour me rendre en Egypte. Enfin , on me prioit de renoncer à mon plan de voyage , & de demeurer où j'étois , ou bien de m'en retourner par la voie du Tigre , de Mafuah & de l'Arabie.

CETTE lettre me porta un coup sensible , & me jeta pendant quelque tems dans le plus affreux découragement. Cependant je ne changeai point d'idée; ma résolution étoit prise , je ne voulois tourner ni à droite ni à gauche ; je voulois compléter mon voyage & me rendre à Syéné sur les frontieres de l'Egypte , par le Sennaar & la Nubie , ou périr dans cette entreprise.

Je me décidai soudain à rejoindre l'armée , & je pris vingt cavaliers de Sanuda , & vingt de Confu , pour escorter les armures & les chevaux arrivés du Sennaar. Mahomet m'accompagna (1) ; nous prîmes la route de Sema Confu , & vers les neuf heures nous arrivâmes au camp : nous y portâmes la nouvelle de la mort de Wellela Sellassé , qui n'y causa ni chagrin ni surprise , & dès ce moment je n'entendis plus ni le Ras ni Ozoro Esther prononcer le nom de cette jeune personne. Mais en revanche l'un & l'autre parurent se réjouir beaucoup du compte que je leur rendis d'Ayto Confu , & les expressions de leur reconnaissance ne furent point épargnées.

AVANT de se mettre au lit le Roi questionna beaucoup

(1) Celui que le Roi d'Abyssinie avoit envoyé au Sennaar.

Mahomet, & apprit de lui les dissensions où étoit plongé le royaume de Sennaar; ensuite il m'envoya chercher & m'ordonna de lui donner mes lettres. Je commençai par les lui interpréter mot pour mot : il ne me dit pas grand chose là-dessus, parce qu'il crut que cette porte m'étoit entièrement fermée, & qu'il craignoit que je demandasse à m'en aller par la route du Tigre, route plus sûre & mieux connue : tout le monde présuinoit en effet que je m'empresserois de prendre ce parti. Le Roi garda mes lettres & me dit de choisir pour moi deux des chevaux qu'on avoit amenés du Sennaar. Je les choisis donc ; l'un avoit une très-haute taille, & étoit un des chevaux les plus vigoureux du monde. Les autres chevaux furent, ainsi que les cottes-de-maille, distribués à la cavalerie noire.

CEPENDANT l'armée brûloit d'en venir aux mains : mais on persistoit obstinément à ne vouloir combattre qu'à Serbraxos. Je demandai à Ozoro Esther si l'Archange Michel étoit encore apparue au Ras. Elle me répondit : » chût ! au nom de Dieu , gardez-vous d'en faire un jeu. La moindre plaisanterie sur cela vous priveroit à jamais de la faveur de Michael ».

Le lendemain que j'eus ramené Ayto Confu à Gondar, Michael envoya quelques soldats au fourrage dans le Debéa, mais ils furent arrêtés par un parti d'Edjows Gallas & de cavaliers du Foggora & de l'Amhara, qu'avoient expressement mis en embuscade Gusho & le Kasmati Ayabdar. Il y eut alors un engagement à peu-près pareil à celui de Woodage Afahel & de

(1) Il y a dans l'original près de dix-sept fois la largeur de la main.

Confus , & sur le même champ de bataille. Les deux camps en furent témoins , & on envoya de chaque côté au secours des combattans. Les soldats commandés par Guebra Mascall & par Aylo frere d'Engedan , quoique braves & nourris dans les combats , furent battus & repoussés jusqu'auprès du camp du Roi , par les Edjows Gallas. Le Ras donna ordre à Yafine de s'avancer à la tête de ses deux cens cavaliers du Ras el Feel , qui tous étoient revêtus de leur libds , & de charger les Edjows qui étoient alors très-près. Indépendamment de leur libds , les cavaliers du Ras el Feel attachent au cou de leurs chevaux beaucoup de clochettes. Aussi , dès qu'ils marcherent contre les Edjows , ceux-ci furent si frappés & du bruit , & de l'horrible aspect de cette cavalerie , que la confusion se mit parmi eux ; & ne pouvant résister aux grands coups d'épée qu'on leur portoit , ils prirent la fuite.

Les soldats du Ras el Feel s'emparèrent en cette occasion d'un superbe cheval gris , appartenant à Gusho. Il avoit des harnois garnis d'or & d'argent ; un sabre magnifique pendoit d'un côté de la selle , & de l'autre côté une hache étoit attachée à la fangle. Le bruit se répandit que Gusho avoit été tué ; & aussi-tôt l'armée eut ordre de descendre dans la plaine. Elle y courut avec joie , & se forma en ordre de bataille. Mais ni le Roi , ni le Ras ne quitterent leurs tentes. Aucun ennemi ne se présenta au combat ; & , contents de cette marque de bravoure , les soldats rentrèrent gaiement dans leur camp.

TEL est le compte qu'on me rendit de cette journée. Je ne pouvois pas en être témoin moi-même , puisque j'étois

à Gondar auprès de Confu. Le même soir, il arriva au camp un messager de Gusho. Ce Général fit dire au Ras Michael qu'un de ses neveux, encore enfant, étant allé voir le combat sans sa participation, avoit pris son cheval favori, qui, effrayé par les libds des Arabes, avoit jeté à terre le jeune homme, lequel s'étoit sauvé comme il avoit pu en abandonnant son cheval. Gusho prioit le Ras qu'il lui fit rendre son cheval, parce qu'il y mettroit le prix qu'on voudroit. Il envoya en même-tems en présent beaucoup de fruit & de poisson nouvellement pêché dans le lac.

Le messager de Gusho étoit un Prêtre, bien connu de Michael & très-attaché au Roi; & l'on soupçonna dans l'armée qu'il avoit une mission plus importante que celle de ramener un cheval & d'offrir du poisson. Le Ras le renvoya au Roi pour avoir une réponse; & le Roi dit que le cheval m'appartenoit, parce qu'il avoit été pris par les troupes du Ras el Feel, & que c'étoit à moi qu'il falloit s'adresser pour le racheter; que j'étois à Gondar, d'où l'on ne savoit pas quand je reviendrois: mais que le lendemain on pourroit avoir ma réponse. Ce fut une manière très-commode pour cacher les affaires secrètes dont ce Prêtre venoit traiter; car le Roi & le Ras savoient bien comment ils devoient disposer du cheval; ils savoient du moins que je ne le rendrois pas sans leurs ordres.

Le lendemain de mon arrivée, le Prêtre vint me porter dès le matin un message de Gusho, qui me prioit de lui renvoyer son cheval, comme une marque de l'amitié qui avoit toujours subsisté entre nous. En même-tems il m'offroit l'argent que je pouvois avoir promis aux soldats qui l'avoient pris. Comme

le Ras Michael m'avoit déjà permis de rendre ce cheval , je le rendis de la meilleure grace possible. Je fis même accompagner le messager par Yafine, Chef des troupes du Ras el Feel, & je le chargeai de dire à Gusho que je m'estimois très-heureux d'avoir cette occasion de l'obliger & de lui montrer le cas que j'avois toujours fait de son amitié; qu'il savoit bien lui-même combien peu je me souciois d'argent, & que les soldats qui avoient pris le cheval étoient à moi, & avoient déjà été amplement satisfaits. Je priai Yafine de dire aussi à Gusho que j'espérois que, pour que nous continuassions à être amis, il éviteroit d'attaquer en personne, ou par ses parens, l'endroit où étoit le Roi, parce que mon devoir étoit de me tenir auprès du Monarque; & que son neveu n'en feroit pas encore quitte pour la perte d'un cheval, s'il se rengageoit avec les soldats, qui, quoique commandés par moi, n'en étoient pas moins des Mahométans, qui n'entendoient point la langue abyssinienne, & à qui il me seroit impossible de faire faire une distinction de personnes.

GUSHO fut extrêmement sensible à la manière honnête avec laquelle je lui rendis son cheval. Il fit habiller Yafine magnifiquement. Il lui fit présent d'un autre cheval; & il le chargea d'un message extrêmement flatteur pour moi.



CHAPITRE



CHAPITRE VI.

Le Ras Michael tente d'entrer dans le Begemder. — Première bataille de Serbraxos. — Les rebelles présentent la bataille au Roi dans la plaine. Une tempête affreuse sépare les deux armées.

YASINE étoit à peine de retour au camp, que les tentes furent abattues, & l'armée se mit en marche. Le Ras & Guebra Mascal conduisoient l'avant-garde; le Roi & Guebra Christos commandoient le centre; & le Kasmari Kefla Yafous l'arrière-garde. Le Fit Auraris Netcho étoit parti une demi-heure avant l'armée. Nous marchâmes le long de la plaine. Ayto Engedan, à la tête d'un petit corps de cavalerie, couvroit la droite du Roi, en se tenant à quelque distance. L'Eglise de Serbraxos paroissoit à notre gauche sur le penchant d'une colline; & nous comptions voir le Fit Auraris y marquer la place du camp, puisque c'étoit le champ de bataille choisi par les deux partis. Cependant le Fit Auraris & Michael, & toute l'avant-garde, passèrent au bas de Serbraxos d'un pas si rapide, que nous, qui étions au centre, avions peine à les suivre.

Le Ras venoit d'entrer dans une longue vallée bornée à l'extrémité, c'est-à-dire au sud, par les montagnes du Begemder; & il se flattoit qu'en forçant sa marche, il arriveroit au pied de ces montagnes. Il savoit qu'une fois rendu dans le Begemder, il occasionneroit une révolte parmi les

troupes de Powussen, dont une grande partie avoit suivi ce Général plutôt par force que par inclination ; & il étoit en outre assuré que plusieurs riches habitans de cette Province, ainsi que du Lafta, que Powussen n'avoit pas osé obliger à le suivre, se joindroient à lui par attachement pour le Roi. Ainsi le Ras ne doutoit point qu'alors son armée ne devint si considérable, qu'il pourroit bientôt mettre les rebelles à la raison.

LA rivière Mariam arrose le côté occidental de la vallée. Elle est peu profonde, mais rapide, & l'eau en est claire & excellente. Le petit ruisseau appelé *Deg-Ohha*, c'est-à-dire l'eau de l'honneur, tombe des montagnes qui sont à l'est, & court au pied de la colline de Serbraxos, où il va joindre la rivière Mariam. Le centre de l'armée entroit de la plaine dans la vallée, & la cavalerie du Roi passoit le *Deg-Ohha*, quand nous entendîmes des décharges de mousqueterie, que nous jugeâmes partir de la troupe du Fit Auraris. Peu après l'avant-garde tira aussi à coups redoublés. Elle n'étoit qu'à deux petits milles de distance de nous ; mais la vue nous en étoit dérobée par une colline qui partageant la vallée, fait plusieurs sinuosités.

CEPENDANT Guebra Christos fit aussi-tôt ses dispositions. Il plaça sa cavalerie sur les ailes, & son infanterie au milieu de la vallée. Sa mousqueterie fut distribuée à droite & à gauche, c'est-à-dire qu'il en mit une partie sur le bord de la colline qui est au milieu de la vallée, l'autre sur le bord de la colline de Serbraxos. Bientôt le Ras Michael informé de ces dispositions, & les approuvant, envoya dire de n'y

rien changer. En même tems Kefla Yafous, arrivant avec l'arrière-garde, doubla les différens postes qu'on avoit pris. Notre position étoit telle que nous pouvions la désirer. Mais il n'en étoit pas de même de l'avant-garde. Michael n'étoit pas plutôt entré dans la plaine, où il n'avoit plus les collines droite & à gauche, que Powuffen étoit venu l'attaquer avec toutes les forces du Begemder.

La troupe du Fit Auraris Netcho fut taillée en pieces. A peine put-il se sauver lui-même avec deux ou trois de ses soldats. Le désastre de cet Officier fut la faute de Michael, qui, au lieu de le soutenir, se hâta de faire retraite; & sans donner à Powuffen le tems d'engager le combat avec sa cavalerie, qui combattit en cette occasion plus courageusement que de coutume, il revint s'emparer de l'entrée de la vallée, & garnit les hauteurs d'armes à feu. Guebra Mascal, qui commandoit la mousqueterie, fit faire un feu rapide & soutenu, & obligea bientôt Powuffen à quitter la cavalerie du Ras; il l'eût, sans cela, infailliblement exterminée: mais il regagna la plaine pour se mettre à l'abri des balles, qui pleuvoient sur lui tantôt du haut d'une colline, tantôt de l'autre.

Nous étions dans une grande inquiétude. Nous entendions les coups de fusil très-près de nous, & nous en appercevions fort loin la fumée qui étoit emportée par un vent contraire. La journée étoit excessivement chaude & déjà fort avancée. L'infanterie s'occupoit à donner à boire à nos chevaux, & elle puisoit de l'eau avec nos casques dans le Deg-Ohla. Cependant, toute l'armée brûloit d'en venir aux mains, quand nous vîmes arriver un Officier de Michael. Il venoit dire à

Kessa Yafous, qui étoit alors à cheval à côté du Roi, d'envoyer un détachement de cavalerie fraîche pour soutenir la cavalerie du Ras ; parce que son intention étoit d'en venir à une action générale. Il lui ordonnoit en même tems de se tenir ferme dans le poste de Serbraxos, & de ne pas s'avancer jusqu'à ce qu'il fût sûr que Gusho & Ayabdar étoient venus joindre Powuffen & combattoient à l'extrémité méridionale de la vallée.

Ces instructions furent parfaitement saisies par ce brave & intelligent Officier. Il choisit 500 cavaliers du Shoa, avec un pareil nombre de la troupe d'Engedan, à qui il donna le commandement du détachement entier, & il les envoya joindre la cavalerie de l'avant-garde, qui tenta de nouveau de repasser la plaine ; mais de nouveau attaquée par Powuffen, qui avoit aussi reçu des renforts, & après avoir combattu avec opiniâtreté, cette cavalerie se retira à l'entrée de la vallée, non parce qu'elle étoit battue, mais pour obéir au Ras, qui par ce moyen vouloit engager l'ennemi à la poursuivre & l'attirer sous le feu de sa mousquetterie.

J'étois extrêmement curieux de voir cet engagement, & je priai Kessa Yafous de demander au Roi qu'il me permit d'accompagner Engedan en simple volontaire : mais le Monarque me refusa net. Je ne pus m'empêcher de prendre un air mécontent. Mais Kessa Yafous me dit alors : « Ne vous affligez pas. Vous allez voir. » — En effet, l'ordre fut donné au même instant de marcher à droite. Les troupes quittant la vallée entre la longue colline & les montagnes, se postèrent sur le bord de la rivière Mariam & firent

face à l'ouest. La mousquetterie étoit placée sur des éminences au nord & au sud, comme si l'on avoit voulu défendre le gué de la rivière jusques à l'extrémité nord de la vallée.

MICHAEL, en engageant sa cavalerie à feindre de fuir, réussit à attirer les troupes du Begemder jusques sous la vallée de sa mousquetterie; & elles reçurent à l'instant, de chaque côté de la vallée, une décharge qui les mit en défordre & les empêcha d'avancer un pas de plus. Alors le Ras ordonna qu'on plantât quelques tentes à sa droite, comme s'il avoit eu réellement l'intention de camper là.

LE Kafmati Ayabdar, qui commandoit l'aile gauche des rebelles, s'imaginant que toute l'armée royale étoit avec le Ras Michael, à l'extrémité sud de la vallée, jugea que c'étoit une occasion favorable pour nous envelopper & nous couper la retraite du côté du camp & du poste important de Serbraxos. Aussi-tôt il s'avança: mais quand il vit le Roi à la tête de toute sa cavalerie rangée le long de la rivière, il fut stupéfait & resta immobile, à un petit quart de mille de nous. Cependant, pour lui inspirer de la confiance & mieux le tromper, Kessa Yafous donna ordre à notre cavalerie de faire retraite & de passer la rivière à la hâte, avec une confusion & un défordre apparens. Il vouloit par ce moyen que la cavalerie d'Ayabdar vint à la portée de notre mousquetterie, placée sur les éminences à droite & à gauche.

TOUTE sage qu'étoit cette manœuvre, le Roi montra beaucoup de répugnance à s'y prêter; & il s'écria avec hu-

meur : — « Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? Est-ce à moi de reculer devant des rebelles ? » — Mais le stratagème ne réussit qu'en partie ; car Ayabdar se défilant qu'on lui rendoit un piège , ou effrayé peut-être d'en venir aux mains avec le Roi , n'avança que quelques pas ; puis fit halte de nouveau & resta comme incertain du parti qu'il devoit prendre.

LES Edjows Gallas furent les seuls qui osèrent s'avancer jusques au bord de la rivière. Mais à l'instant où la mousquetterie alloit faire feu sur eux , ce qui n'auroit pas manqué de les mettre en déroute , le Roi perdant patience , donna ordre à sa cavalerie noire & à tous les autres cavaliers , pesamment armés , de charger les Edjows , ordre qui fut exécuté avec toute la promptitude & la valeur imaginables. Les Edjows furent presque tous renversés par le choc de nos chevaux & par nos longues piques ; & ceux qui ne mordirent pas la poussière , furent bientôt dispersés dans la plaine. Mais si nous n'eûmes pas beaucoup de mal à souffrir de la part de l'ennemi , il n'en fut pas de même de la part de nos amis. Une décharge de notre mousquetterie , placée sur la colline de Serbraxos , nous tua sept hommes , malgré leurs cottes de maille dont ils étoient revêtus.

LE Roi courut alors beaucoup de danger , car il étoit sans cuirasse au milieu de l'engagement. Le jeune Prince Georgis , son frere , qui combattoit à côté de lui , reçut un coup de feu au pouce de la main gauche. Kefla Yafous voyant le péril du Roi , courut du côté de la mousquetterie , en faisant signe de la main , & criant de cesser le feu : mais il fut atteint lui-même d'une balle qui lui passa dans les cheveux , un peu au-

dessus de l'oreille. Une autre blessa son cheval au haut de la cuisse : mais elle ne pénétra que fort peu , & un domestique du Roi l'arracha avec les doigts.

APRÈS la perte de ses Edjows Gallas , Ayabdar fit retraite au milieu des imprécations de l'armée rebelle , qui ignorant quelles étoient nos forces , s'imaginait que la guerre auroit pu être terminée ce jour-là , si Ayabdar n'avoit pas manqué de persévérance. Guscho , son neveu , qui avoit été chargé de la garde du camp , & qui avoit eu soin de renforcer de ses propres troupes celles de Powussen & celles d'Ayabdar , parla de celui-ci dans les termes les plus outrageans. Il le traitoit continuellement de lâche , & il soutenoit qu'il étoit non-seulement incapable de commander , mais même de servir. J'ignore pourtant si telle étoit réellement l'opinion de Guscho , ou si ce n'étoit pas un moyen dont il se servoit pour accélérer l'exécution d'un plan déjà projeté. Quoi qu'il en soit , ce fut là le fondement d'une querelle , qui affoiblissant le parti des rebelles , contribua beaucoup à maintenir Tecla Haimanout sur son trône.

GUSCHO , destiné par tous les confédérés à prendre en main les rênes du gouvernement , si le Ras Michael étoit vaincu , fut aussi prodigue d'éloges envers Powussen , pour la manière dont il s'étoit conduit ce jour-là , qu'il l'avoit été d'injures envers son oncle ; & cela occasionna une telle méfintelligence entre ces deux Généraux , que Woodage Afahel , à la tête des troupes du Maitsha , quitta Ayabdar & alla joindre Powussen. Confu , fils du Bacha Eusebe , & frère de ce Guebra Mehedin , qui , comme je l'ai raconté , rendit vaine ma

premiere tentative pour découvrir les sources du Nil, Confu voulut exciter une révolte parmi les troupes du Foggora , avec lesquelles il servoit , & il fut mis dans les fers par Ayabdar : mais ses fers furent rompus trop tôt pour lui ; & peu de jours après , un sort plus funeste mit un terme à ses scélératesses.

Cependant Powuffen s'étoit retiré , sinon battu , du moins très-maltraité , & avec des pertes considérables. Neuf cens de ses plus vaillans soldats restèrent , dit-on , sur le champ de bataille ; & il en eut presqu'autant de blessés , dont la plupart moururent de leurs blessures (1) , par l'ignorance de ceux qui entreprirent de les guérir. On compte du côté de Michael environ trois cens hommes de perte , y compris les gens du Fit Auraris Netcho ; & ces trois cens hommes faisoient tous partie de la cavalerie. Le Roi eut vingt-trois hommes tués dans sa division , & sept étoient du nombre de ses gardes. Certes , ce Prince n'auroit point fait cette perte , s'il ne s'étoit pas exposé au feu de sa propre mousquetterie , par l'impatience qu'il eut d'attaquer les Gallas , dont soixante , il est vrai , mordirent la poussiere , du premier choc. Le reste ne fut pas poursuivi , & se dispersa , ou alla rejoindre son corps d'armée.

Le Ras Michael se replia avec son avant-garde du côté de l'armée , campée sur la colline de Serbraxos. On crut alors plus que jamais que le sort de l'Empire alloit être enfin décidé sur ce champ de bataille. Une autre chose , cependant ,

(1) Je parle ici de ceux qui avoient reçu des coups de fusil.

ne paroïssoit pas moins certain, c'est que quelque foi que Michael prétendit ajouter aux prophéties des moines du Wal-dubba, il n'auroit point combattu à Serbraxos, s'il avoit pu échapper aux rebelles & faire entrer son armée dans le Begemder.

Le Roi fut extrêmement flatté de la maniere dont il s'étoit montré ce jour-là. C'étoit la premiere fois qu'il avoit attaqué en personne sans qu'on eût hazardé de l'en empêcher. Il parut se soucier fort peu de la blessure de son frere, qui, à la vérité, n'avoit reçu qu'un coup assez léger dans la partie charnue du pouce, & qui n'y faisoit pas lui-même grande attention; au contraire, quand je voulus le penser, il me dit : « Je souhaiterois, Yagoubé, que la balle m'eût emporté le pouce, cela me rendroit incapable de succéder au trône, & on ne m'enverroit pas en prison sur la montagne de Wechné ». Le Roi l'entendant parler ainsi, dit en riant : « George oublie que l'Hatzé Hannès, son pere & le mien, fut appelé au trône plusieurs années après qu'on lui eut coupé la main ».

Tout le monde convint que ce jour là le Ras Michael avoit montré une intrépidité & des talens militaires au-dessus de tout ce qu'on avoit déjà vu dans les différentes batailles où il avoit commandé. A peine ce général eut pris un léger repas qu'il rassembla dans sa tente ses principaux Officiers, & malgré les fatigues de la journée il tint un conseil qui dura presque toute la soirée.

CETTE bataille fut la premiere qui se donna à Serbraxos.

Tome IV.

Y

Quoiqu'elle parût n'avoir rien de décisif en elle-même, elle eut deux conséquences importantes; elle causa tant de terreur à la cavalerie du Begemder, que plusieurs Chefs de cette Province se retirèrent chez eux avec leurs soldats; & d'un autre côté elle fit naître une telle discorde entre les principaux Confédérés, que, dès ce moment, ils cessèrent d'avoir confiance les uns dans les autres. Guscho & Ayabdar entrèrent dans une correspondance suivie avec le Roi.

Le lendemain de la bataille on vit arriver dans notre camp trois messagers. Ils venoient de la part de Guscho, d'Ayabdar & de Powussen, & ils obtinrent chacun une audience particulière du Roi & du Ras; ils déclarèrent alors, séparément, « que leurs maîtres consentoient à rester fideles au Roi Tecla Haimanout, mais sous la condition expresse que le Ras Michael rentreroit dans son gouvernement du Tigre pour ne plus l'abandonner ». Ils essayèrent de persuader au Roi que la plus grande partie de son armée étoit prête à le quitter. Ils dirent que si Michael consentoit à rentrer dans le Tigre, ils conduiroient eux-mêmes le Roi à Gondar, le replaceroient sur son trône, & le laisseroient choisir lui-même ses ministres, & gouverner d'après ses propres idées ». Certes, c'étoit-là le vœu universel, & si ce Prince l'eût adopté, je ne sai pas ce qu'eût pu faire le Ras Michael. Mais la crainte & la reconnaissance, & peut-être l'une & l'autre à-la fois, empêcherent le jeune Roi de prendre une telle mesure; & avant de partir, les trois messagers des Confédérés lui déclarèrent ouvertement, « qu'ils venoient de faire tout ce qu'ils avoient pu pour le sauver, qu'il éprouveroit les suites funestes de son refus, mais qu'ils s'en lavoient les mains ».

: Les pluies devenoient plus abondantes , & une fièvre épidémique désoloit déjà les rebelles , campés dans la plaine. Tout les portoit donc à chercher une prompte décision. Mais le dernier combat sembloit avoir abattu leur courage , & n'avoit pourtant pas beaucoup augmenté celui de l'armée royale. Dans le fait , les jours étoient sombres & humides , & les nuits froides , ce qui ôte toujours aux Abyssiniens le desir de combattre. L'armée étoit fort légèrement vêtue , ou plutôt sans vêtement , & elle campoit sur une colline où , à la vérité , le bois de chauffage ne manquoit pas encore , mais étoit près de manquer.

Un accident qui arriva cette nuit là fut près d'occasionner une révolution que les têtes les plus sages s'étoient vainement efforcées d'opérer depuis bien des années. Le Ras Michael s'étoit couché , suivant sa coutume , un peu avant onze heures : une lampe brûloit toujours dans sa tente , car il craignoit les esprits. A l'instant où il commençoit à s'endormir il sentit le bras d'un homme ; il s'éveille , il le saisit avec force , & il appelle à grands cris ses serviteurs. Les premiers qui accoururent renversèrent sa lampe & l'éteignirent , de sorte que l'homme que tenoit Michael se seroit évadé , si ceux qui étoient derrière lui ne l'avoient pris , & n'avoient pas tâché de le jeter à terre , tandis qu'il s'étoit embarrassé dans les cordes de la tente. Le premier qui retint cet homme fut Laéca Mariam , jeune homme très-aimé du Ras , & né d'une des familles les plus distinguées du Tigré ; l'obscurité l'empêchant de voir le danger qu'il couroit , il reçut un coup de coutelas dans le sein , & il tomba roide mort. Une foule d'autres gens du Ras s'affurèrent aussi-tôt de la personne de l'assassin , qui

avoit laissé tomber dans la tente le couteau avec lequel il avoit voulu tuer le Ras : mais il avoit en outre un autre couteau à deux tranchans , & très-pointu , qu'il tenoit le long de son bras , & avec lequel il venoit de poignarder Laëca Mariam. Ce scélérat étoit d'une nation barbare du Guragué , pays situé près du Shoa , & au sud-est du Gojam : les gens de cette nation sont Troglodites , & très-adonnés au vol. Ils suivent continuellement les armées Abyssiniennes pour dérober des chevaux , des mulets , & tout ce qu'ils rencontrent , & ils commettent ces vols d'une manière fort singulière.

Ils se coupent les cheveux très-courts , ils vont tout nus & se frottent de la tête aux pieds avec du beurri ou quelque autre graisse ; cependant ils attachent à leur bras un long couteau à deux tranchans , & fort pointu , dont le manche vient jusque dans la paume de leur main : la lame de ce couteau dépasse au moins de quatre pouces la hauteur du coude. Quand le bras est étendu , cette lame ne peut faire aucun mal , mais quand il est plié , le bout de la lame reste saillant au-dessus du coude. Les Guragués ainsi arrangés se chargent d'un fagot de légers branchages , comme les gens qui ramassent du bois à brûler pour l'armée ; ils se l'attachent au milieu du corps avec de la liane pour qu'il puisse bien cacher leur dos. Ensuite ils plient leurs jambes & se couchent du côté du camp où ils ont envie de voler ; puis ils rampent , ils se traînent , quand il fait nuit , s'arrêtant toujours aussi-tôt qu'ils entendent le moindre bruit près d'eux. Si par hasard ils s'aperçoivent qu'on les a découverts , ils lâchent la liane qui tient le fagot & ils se sauvent ; si on les empoigne , la graisse dont leur corps est enduit fait qu'ils glissent aisément sous la main. Si on les saisit à bras-

corps, ce qui semble être le seul moyen de les arrêter, ils plient leur bras, frappent de leur couteau, & blessent mortellement, comme l'éprouva malheureusement Laéca Mariam.

L'ASSASIN ne fut pas plutôt arrêté & désarmé qu'on lui passa un nœud coulant autour du cou, & qu'on lui garrota les mains derrière le dos; puis on le conduisit devant le Ras Michael qui étoit assis sur un tabouret à quelque distance de la tente, pendant qu'on achevoit de le visiter. Le Guragué refusa d'abord de répondre aux interrogations qu'on lui fit, mais étant menacé de la question, il répondit, dans sa propre langue, que je ne compris en aucune manière. On lui demanda qui l'avoit chargé d'assassiner le Ras? il dit que c'étoit les rebelles: il nomma d'abord Gusho & Powussen; ensuite il varia & dit qu'il avoit été employé par l'Iteghé; puis quand on voulut le renvoyer il contredit tout ce qu'il venoit d'avancer, & déclara qu'Hagos, son frere, l'avoit engagé à tuer Michael, & que ce même Hagos & quatre autres de ses camarades, étoient encore dans le camp, bien résolus d'ôter la vie au Ras & à Guebra Mafcal, à quelque prix que ce fût.

AUSSTÔT on donna ordre de faire une recherche exacte dans tout le camp: mais on n'y trouva point d'étranger, excepté un autre Guragué qui s'étoit couché avec son fagot près de la tente de l'Abuna. On l'arrêta; on l'interrogea; on lui promit sa grace, s'il disoit la vérité; & il déclara « qu'il ignoroit absolument le complot dont on lui parloit; qu'il n'avoit eu d'autre intention que de voler, & qu'ils étoient venus trois dans le camp avec ce seul dessein. Il dit qu'un d'eux

avoit dérobé , la nuit précédente , deux mulets , avec lesquels il s'en étoit allé ; que lui s'étoit proposé de voler cette nuit-là les mulets de l'Abuna , & qu'il croyoit que son compagnon vouloit voler aussi les mulets du Ras : mais que quant au dessein de tuer le Ras , ni à tout autre complot , il n'en avoit aucune connoissance. On lui fit endurer quelques tortures , & il persista dans ce qu'il avoit dit , en ajoutant que lui & ses deux camarades étoient venus du Guragué avec Amha Yafous , pour charger & décharger les animaux qui portoient son bagage. Il dit encore qu'aucun d'eux n'étoit allé à Gondar avant cette époque , excepté l'assassin qui y avoit autrefois demeuré quelques années , mais qu'il ne savoit point si c'étoit avec Hagos ou avec quelqu'autre ; qu'il ne lui avoit même jamais entendu prononcer le nom d'Hagos , ni qu'il ne l'avoit jamais vu parler à aucun inconnu. Enfin , il déclara que tous les trois avoient passé la nuit précédente dans l'Eglise de Serbraxos , & que l'assassin parloit l'amharic tout aussi bien que sa propre langue , quoique le scélérat eût soutenu le contraire devant le Ras , »

CETTE déclaration , qui me fut rendue mot pour mot par le Secrétaire du Roi , Tecla Mariam , mit tout le Conseil dans le plus grand embarras ; & on savoit d'autant moins ce qu'on devoit penser de tout cela , que l'assassin , à qui on avoit donné à manger & à qui on avoit fait beaucoup de promesses pour l'engager à parler , répéta ce qu'il avoit d'abord dit sur Gusho , & ajouta que Fasil avoit part au complot. Ce qui rendoit sur-tout ce labyrinthe inextricable , c'est qu'on savoit bien certainement qu'Hagos avoit toujours vécu dans le Kuara avec Coque Abou Barea , depuis que Michael avoit fait

mourir son frere à Gondar. On se prépara à mettre le lendemain matin le Guragué à la question pour tâcher de lui arracher la vérité. Cependant, ses gardes s'étant endormis, on le trouva le matin étranglé avec le nœud coulant qu'on avoit laissé autour de son cou. Cette affaire resta donc sans pouvoir être éclaircie. Mais on pensoit en général que l'assassin avoit été envoyé par des personnes attachées à l'Iteghé. On alla même jusqu'à nommer Welleta Israel.

Il se présenta le matin, très-à bonne heure, divers Prêtres envoyés par Gusho, Powussen & Ayabdar, pour jurer solennellement devant l'Abuna que cestrois Généraux n'avoient aucune part au complot dont l'assassin les accusoit, & qu'ils se soumettoient à être excommuniés, si jamais ils avoient eu directement ni indirectement la moindre connoissance des desseins du scélérat. L'Abuna prononça alors une excommunication conditionnelle, ainsi qu'ils le desiroient.

L'on vit alors paroître plusieurs Officiers rebelles, qui après avoir quitté Gondar pour suivre Fasil, s'étoient retirés dans le camp de Gusho, & qui vinrent pour complimenter le Ras Michael d'avoir si heureusement échappé au fer de l'assassin. Ainsi on auroit cru que tout le monde s'intéressoit à son salut, tandis que dans le même instant tout le monde étoit en armes pour l'exterminer. Ce qui me sembloit le plus surprenant, c'est que depuis le Roi & le Ras jusques au moindre soldat, personne ne crut que les rebelles eussent armé le Guragué, quoique la chose fût pourtant très-probable. Cependant, dès les tems les plus reculés, la trahison & les meurtres ont été fréquemment employés en Abyssinie, comme on

le voit par une coutume qui s'est conservée jusqu'à nos jours, & d'après laquelle jamais une personne, quels que soient son rang & ses rapports, n'offre à manger, ni à boire, sans l'avoir auparavant goûté elle-même en présence des personnes qu'elle a invitées.

DES propositions de paix suivirent ces communications ; mais comme on y mettoit toujours la condition de renvoyer Michael en Tigré, & qu'il croyoit que c'étoit en d'autres termes demander sa perte, les témoignages de bienveillance finirent bientôt par des défis de la part des confédérés ; & ils protestèrent de nouveau que le Ras étoit seul la cause de la ruine de son pays & de l'effusion de tout le sang qu'on alloit bientôt verser.

C'ÉTOIT dans la nuit du 17 Mai qu'on avoit attenté à la vie du Ras. Le 18, l'Abuna prononça ses excommunications ; & dans la soirée, Michael fut informé qu'Ayto Tesfos, Gouverneur du Samen, & Héraclius & Samuel Mammo, du Walkayt & du Tzégadé, étoient près d'aller, avec des forces considérables, joindre l'armée des rebelles. Nous étions alors arrivés sur le fatal champ de bataille de Serbraxos. Nous avions tenté de le passer : mais en vain. Il ne nous restoit plus qu'à voir en faveur de quel parti le diable, ce pere de tous les mensonges, avoit été forcé de dire la vérité, supposé qu'il l'eût dite pour aucun. Vers midi, Darion, l'un des principaux habitans du Belessen, & Guigarr, chef du Lafla, vinrent joindre l'armée du Ras. Ils étoient à la tête de douze cens hommes, la plupart à cheval, & tous vaillans ; aussi furent-ils accueillis avec joie.

Le soir , on tint un Conseil , où assistèrent tous les principaux Officiers de l'armée , & l'ordre de bataille fut arrêté pour le lendemain. Kessa Yafous fut chargé du commandement de l'aîle gauche , composée des meilleures troupes du Tigré , de la maison du Roi , de la cavalerie du Shoa , & des Maures du Ras el Feel , revêtus de leurs libds ; ce qui ne faisoit peut-être pas en tout dix mille hommes , mais qu'on pouvoit regarder comme la fleur de l'armée. Dans le milieu de cette aîle étoit le Roi , avec sa cavalerie noire , pesamment armée , au-devant de lui , & tout autour de sa personne , ses Officiers & sa Noblesse. Guebra Christos & le Kasmati Tesfos du Siré , commandoient au centre où étoit la cavalerie de Guigarr & de Darion ; car , quoique les soldats du Lasta eussent pris parti dans les deux armées , on ne put jamais les déterminer à combattre les uns contre les autres ; & au lieu de les mettre avec le Roi , contre les troupes du Lasta & du Begemder , on les plaça dans le centre , où ils se trouverent opposés à Gusho & aux guerriers de l'Amhara. L'aîle droite de l'armée royale fut sous les ordres de Wellela Michael & du Billetana Tecla. Elle avoit à combattre l'aîle gauche des rebelles , commandée par le Kasmati Ayabdar , qui avoit nouvellement reçu un renfort considérable , que l'Itégghé lui avoit envoyé du Gojam. Cette Reine savoit qu'Ayabdar étoit l'ennemi invétéré du Ras Michael , & qu'il ne consentiroit jamais à faire la paix avec lui.

J'AI souvent entendu dire à des Officiers expérimentés , que rien n'étoit plus difficile à décrire qu'une bataille , & que lorsqu'on en donnoit plusieurs relations , elles n'étoient jamais d'accord entr'elles , & sembloient toutes décrire des batailles

différentes. J'ajouterai à ceci qu'il me semble également difficile de donner une juste idée du terrain sur lequel on combat. Toutefois ceci n'offre peut-être pas les mêmes difficultés aux gens du métier : mais quoique je ne décrive que des choses que j'ai vues, & des lieux que j'ai parcourus, je ne fais pas si je pourrai me faire bien comprendre.

LA montagne ou la colline de Serbraxos n'est pas très-haute. Elle forme un précipice du côté du nord & du côté de l'est ; mais par-tout ailleurs elle est doucement inclinée. Elle se trouve isolée & séparée des montagnes voisines par le lit d'un torrent rapide qui se précipite du Belessen au sud de Mariam Ohha (1). Le côté occidental de Serbraxos se joint à une vaste plaine qui s'étend jusqu'aux bords du lac Tzana ; & c'est dans cette plaine que campoit notre arrière-garde. Le sud-ouest de la montagne a aussi une pente douce ; & à un demi-mille il y a un coude de la rivière Mariam, qui tire son nom d'une Eglise qui est dans la plaine. C'est sur ce côté de la montagne que le centre de l'armée, le Roi, l'Abuna, les Princesses, avoient leurs tentes ; & sur le côté du sud & en face d'une vallée, étoit le Ras Michael, avec toute l'avant-garde. Là, ainsi que je l'ai déjà observé, la montagne est très-roide, & du côté du nord elle se trouve taillée perpendiculairement. Au pied, du côté du sud de la montagne, coule le ruisseau de Deg-Ohha, qui formoit alors divers bassins, & étoit d'un grand secours pour l'armée, étant précisément sous la volée de notre mousqueterie, & nos che-

(1) La rivière Mariam.

vaux pouvant y boire sans danger. Au sud de ce ruisseau est une vallée d'un demi-mille de large, qui va se réunir à une grande plaine qui est à deux milles.

La vallée où Michael & l'avant-garde combattirent la première fois contre Powuffen, est bornée à l'est par les montagnes du Belleffen, & à l'ouest par la rivière Mariam. Vers le milieu de cette vallée il y a une colline qui n'a pas plus de trente brasses de haut, & dont le sommet est plane; cette colline est tout-à fait séparée de la montagne de Serbraxos, & c'est dans cet intervalle, qui a environ cent pas de large, que traverse le Deg-Ohha : on gagne par le gué la rivière Mariam, d'où l'on monte par une direction presque nord-ouest; dans la plaine qui s'étend jusqu'au lac Tzana. A l'extrémité sud de la colline, qui, comme je l'ai dit, a environ deux mille de long, les bords de la rivière Mariam sont très escarpés, & cette rivière forme plusieurs bassins larges, profonds; & séparés par des bancs de sable; à la droite de cette colline est un autre gué de la rivière Mariam, où un chemin profond, étroit, sablonneux, monte en zig-zag vers le nord-ouest, comme le premier dans la même plaine qui s'étend jusqu'au Tzana. Ainsi la vallée où coule la rivière Mariam s'étendant du pied des montagnes du Belleffen jusques à Tangouré, est près de deux cens pieds plus basse que la grande plaine qui va border le lac Tzana; il n'y a même d'autre accès de la plaine dans la vallée que par les deux chemins dont j'ai parlé; ce sont du moins les seuls que j'ai vus; l'un est entre l'extrémité de la colline & le penchant de la montagne au nord, & l'autre au sud.

Ces chemins partent des deux gués de la rivière, qui sont

praticables , même dans les saisons de pluies , mais qui sont les seuls , car l'eau forme ensuite plusieurs étangs jusques à la distance de plusieurs milles , où elles se réunit au Zingetch Gomara ; le Zingetch Gomara est une riviere plus considérable , mais dont les bords ne sont point escarpés , & qu'on peut aisément passer. Pour la riviere Mariam , elle court au sud , & toujours dans un lit très-profond ; c'est-là , c'est au sud de la vallée , que Michael , à la tête de son avant-garde , combattit le 16 , les troupes du Begemder. Auprès du gué qui est au nord de la colline , le Roi se mesura lui-même avec le Kalmati Ayabdar ; ainsi la vallée étoit bien connue des ennemis , & comme ils avoient peu ou point de mousqueterie , ils pensoient prudemment que ce champ de bataille étoit , & commandé de tout côté par des montagnes , ne pouvoit convenir à leurs desseins.

Le 19 on fut averti que l'armée rébelle étoit en mouvement ; & avant huit heures du matin , ce qui est regardé en Abyssinie comme très à bonne heure pour une pareille besogne , nous vîmes un grand nuage de poussiere qui s'élevoit à la droite des rébelles , vers le Korreva. C'étoit précisément l'instant où la cavalerie du Bégemder montoit à cheval dans cette plaine poudreuse ; bientôt après nous entendîmes leurs timballes , & vers les neuf heures nous vîmes paroître toutes les troupes du Begemder. Elles étoient assez reculées dans la plaine qui domine la vallée profonde où coule la riviere Mariam , pour que nous pussions nous former en ordre de bataille , ayant le chemin qui monte du gué de la riviere dans la plaine à notre gauche , & même un peu du côté de notre arriere-garde ; mais Michael devina l'intention de Powuffen ; il

vit que le rébelle avoit envie de nous vaincre par la supériorité de sa cavalerie , & de faire alors passer , sans que nous les vissions , un certain nombre de troupes le long de la rivière pour s'emparer de la colline & du gué nord de la rivière Mariam , & nous empêcher de regagner notre camp de Serbraxos.

LE Ras fit partir alors quelques cavaliers pour reconnoître l'ennemi, pour savoir quel pouvoit être à-peu-près leur nombre, & où étoient postés Ayabdar & Gusho ; car nous pouvions bien distinguer la couleur des chevaux , & tous les mouvemens des troupes du Begemder , qui n'étoient qu'à trois milles de nous ; mais nous ne savions pas si elles étoient seules , où si leurs alliés étoient avec elles ; nous appercevions les étendards , mais ils étoient si fanés que nous ne pouvions pas distinguer s'ils étoient jaunes ou bleus.

TOUTE l'armée du Roi descendit dans la vallée , & passa le gué de la rivière Mariam pour gagner la grande plaine , où le vaillant Kéfla Yafous se promenoit à cheval d'un côté & d'autre , & ne négligeoit rien pour animer ses troupes. En un instant l'aile gauche fut rangée en bataille. Le Ras ayant achevé de donner ses ordres , & s'étant chargé lui-même du camp de réserve , s'assit sur un tapis , & se mit , suivant sa coutume , à jouer aux dames avec ses esclaves noirs. L'armée étoit déjà toute dans la plaine , quand les coureurs vinrent apprendre que Gusho & Ayabdar avoient pris leur place , non sur la même ligne que Powussen , qui coupoit quarrément le lac , mais diagonalement & en déclinant vers le sud ; de sorte que les troupes les plus avancées , les plus près de nous étoient celles

du Bégemder. Les ennemis s'étoient sans doute placés ainsi pour que nous fussions obligés d'avoir le dos plus tourné du côté du lac, & qu'il leur fût plus aisé de nous envelopper & de nous couper la retraite, si Powussen étoit assez heureux pour battre le Roi & notre aile gauche; mais nous ne pouvions pas voir la disposition de ces troupes parce qu'elles étoient trop près du lac : je ne prétends pas même rendre compte de leurs divers mouvemens; je me borne à parler de l'aile gauche où commandoit le Roi, & où je combattois.

PLUSIEURS espions vinrent rendre compte au Ras Michael; & ces espions, & les cavaliers qu'il avoit envoyés reconnoître les dispositions de l'ennemi, s'accorderent à dire qu'on avoit déployé dans le centre de la cavalerie du Begemder un étendard rouge, & qu'un grand nombre de timballes retentissoient au-devant de cet étendard.

LE Ras n'eut pas plutôt entendu ce récit que donnant un coup de pied à son damier il bouleversa le jeu, ce qui fut d'un mauvais présage pour la bataille qui alloit se donner. Il manda alors Kessa Yafous & Guebra Mascas, & après avoir conféré avec eux, il détacha Guebra Mascas avec cinq cens fusiliers pour s'emparer de la colline, dans la vallée au-dessous, & pour se glisser le long de notre aile gauche sans se laisser appercevoir de l'ennemi.

LE tems étoit extrêmement pesant & sembloit annoncer beaucoup de tonnerre. Nous étions déjà si proches de l'ennemi qu'il nous étoit aisé de distinguer le grand étendard rouge; le Roi le montrant du doigt dit en riant, & d'un air très-gai:

« allons, allons, nous verrons bientôt quel miracle opérera le Roi Théodore ». Cependant les nuages s'épaissirent depuis que nous étions descendus de la montagne, & il avoit même tombé quelques grosses gouttes de pluie; les soldats étoient obligés de couvrir les platines de leurs fusils à mèche, quand tout-à-coup il partit des éclairs & des coups de tonnerre épouvantables; la pluie commença à tomber; le vent souffla avec furie, & le calme succédant, il tomba une averse si forte que je n'en ai jamais vu de semblable, même dans les saisons pluvieuses.

Si j'avois eu le commandement des troupes du Begemder, certainement cette pluie eût été pour moi le signal de la charge, parceque les mèches étant mouillées la mousqueterie de l'armée royale devenoit absolument inutile : mais la cavalerie du Begemder parut souffrir beaucoup de la pluie; il n'étoit pas possible de la contenir, elle avoit le vent en face, elle se retourna pour l'éviter, & bientôt après elle regagna son camp.

CEPENDANT le Roi Tecla Haimanout ayant fait halte dans l'endroit où la pluie vint le surprendre, ordonna aux timballes de battre & aux trompettes de sonner; mais au bout d'une demi-heure la pluie redoubla, & le Monarque fit retraite avec le reste de l'armée. Quand il gagna la montagne & qu'il fut vis-à-vis du sommet, où le Ras Michael étoit assis au milieu de quelques esclaves, qui tenoient une toile tendue au-dessus de sa tête pour le préserver de la pluie, le Ras ordonna à ses gens de l'aider à se lever & à se tenir debout; ce fut là tout le salut qu'il fit au Roi; puis il lui demanda ce qu'il avoit

fait avec le Roi Théodore ? Tecla Haimanout lui répondit : « le Begembder l'a mené, le Begembder l'a fait fuir avec lui ; nous n'avons pu voir que son étendard ». — « Le Lasta portoit cet étendard , s'écria un jeune Abyssinien ». — C'est un Prince pacifique , reprit le Roi. Il commence pourtant par combattre, mais il en dédommagera par la suite, & il gouvernera pendant mille ans l'Abyssinie au sein de la paix. — Si cela est , dit le Ras , Powussen sera tué dans la première bataille ; car tant qu'il vivra , les mille ans de paix ne pourront pas commencer ».





CHAPITRE VII.

- Le Roi Tecla Haïmanout offre la bataille aux rebelles.
— Description de la seconde bataille de Serbraxos.
— Intrépidité du Roi. — Danger que court ce Prince.
— Les deux armées conservent leurs postes.*

TOUTE la soirée du 19 Mars (1) fut employée en festins & en réjouissances. Un Prophète de quelque coin du Dembea avoit prédit la défaite du Roi Théodore; &, ce qui étoit bien plus intéressant, c'est qu'on venoit de mener dans le camp deux grands troupeaux de bétail, l'un venant du Belessen, près de Mariam Ohha, & l'autre du Dembea. Le Ras Michael, qui connoissoit le prix du lendemain, n'épargna rien ce jour-là pour faire rafraîchir les troupes & pour ranimer leur ardeur. Le Roi, le Ras, Ozoro Esther, Ozoro Altash, Kessa Yafous, & même l'Abuna, régalerent, chacun en particulier, les principaux Officiers de l'armée, & tous ceux qui devoient, en apparence, prendre le plus de part à la bataille. Les soldats étoient remplis d'ardeur : mais on ne l'ignoroit pas; les Officiers étoient, pour la plupart, mécontents, engagés dans des traités particuliers, & ne desirant que la paix.

L'ON tint dans la tente du Roi un conseil qui dura fort peu de tems. Tout avoit été déjà prévu & arrêté dès la veille, &

(1) 1771.

il n'étoit presque rien survenu qui dût occasionner des changemens. La jeune noblesse se rassembla, comme à l'ordinaire, chez Ozoro Esther. Je ne pus entendre, sans me sentir pénétré de tristesse & de compassion, tous ces jeunes guerriers souhaiter avec ardeur une belle journée pour le lendemain, dont plusieurs d'entr'eux ne devoient pas voir la soirée.

INDÉPENDAMMENT des choses qu'Ozoro Esther avoit eu soin de faire préparer pour le souper, le Roi lui envoya deux bœufs vivans, du vin, de l'eau-de-vie, de l'hydromel; & ce qui étoit une faveur très-rare, en sortant du Conseil le Ras vint dans la tente de la Princesse, & lui fit porter un surcroît de provisions. Il se montra alors gracieux, affable; il dit des choses agréables à tout le monde, &, en mon particulier, il me demanda comment nous buvions en Angleterre?

Je lui expliquai aussi bien que je le pus notre manière de toster & de boire à la santé de nos maîtresses, en les nommant & en avalant des rasades. Je lui dis, « que si nos guerriers étoient régalez par leur Général, comme les siens l'étoient par lui, les tostes qu'ils porteroient seroient une belle matinée, une prompte rencontre avec l'ennemi! » — Il comprit aisément tout cela; & quand je vis qu'il m'entendoit, je lui demandai si je pouvois toster pour lui? Il y consentit, & toute la compagnie ne fit qu'un cri d'approbation. Aussitôt je remplis de vin ma corne; & me levant, car le Ras nous avoit tous forcés de nous asseoir; je prononçai ces mots: « Longue vie au Roi Tecla Haimanour, santé, félicité, victoire à vous, Seigneur, & prompte rencontre avec le Roi

Théodore ». — Tous les spectateurs applaudirent. Le Ras lui-même, qui étoit le plus sobre des hommes, voulut boire une pleine corne ; mais il fut obligé de s'interrompre plusieurs fois pour satisfaire son envie de rire. La corne alla rondement dans les mains de tous les convives ; & j'ose prédire que dans les mille ans qu'il doit regner, le Roi Théodore ne sera jamais plus aussi gaiement toité.

Le Ras se tournant vers moi, me dit : « Yagoubé, je foudraierois avoir demain cinq mille de vos compatriotes, comme vous, ou comme vous me les avez peints ». — Je lui répondis : « Je voudrois que vous en eussiez seulement un millier, & je parierois vingt fois ma vie pour le succès de la bataille ». — A ces mots Ayto Engedan se leva, & traversant la tente avec une grace singulière, il alla baiser la main du Ras, en lui disant : « Ne nous faites pas penser, en formant de tels vœux, que vous méprisez vos enfans, ou que vous nianquez de confiance en eux. Yagoubé est un des nôtres, il est notre frere ; & il jugera demain si nous, vos fils, nous sommes en état de combattre pour vous sans des secours étrangers ».

Des larmes coulerent des yeux du vieillard. Il prit Engedan dans ses bras & le baïsa ; puis il se retira, en nous recommandant de ne pas veiller trop tard. Une bruyante gaieté suivit nos tostes ; & bientôt deux Officiers du Roi vinrent demander, de la part du Monarque, quel étoit le sujet de ces grands cris ? Car on pouffoit effectivement un cri général en portant les tostes. Ozoro Esfher répondit : « Nous sommes tous devenus des traîtres. Nous buvons à la santé du Roi

Théodore *. — Cependant on jugea à propos d'expliquer la chose aux messagers , & on les engagea à toster comme les autres.

LA jeune Tecla Mariam (1) n'avoit pas beaucoup parlé, & son pere l'envoya chercher pour qu'elle allât le joindre chez le Roi. Avant qu'elle partit, je priai Ozoro Esther de m'excuser auprès d'elle de ce que je m'étois absenté le matin sans aller la voir. Je demandai en même-tems à Tecla Mariam la continuation de ses bontés; & je lui dis qu'elle pourroit juger, par la maniere dont je me conduirois le lendemain, des sentimens que j'aurois toujours pour elle. Alors elle me le promit avec une complaisance & une douceur infinie.

BIENTÔT après un esclave du Ras Michael apporta à Engedan une selle & une bride magnifiques, dont le Ras lui faisoit présent. L'esclave nous apprit qu'un messager de Fasil étoit venu demander, de la part de ce Général, qu'on lui marquât la place où il devoit camper, parce qu'il viendrait joindre le Roi le lendemain à bonne heure. Cependant personne ne crut que Fasil eût cette intention. Je ne pense pas même qu'il eût fait un seul pas pour se rapprocher de l'armée royale. Le Ras nous fit en même-tems ordonner d'aller nous reposer; & nous nous retirâmes immédiatement chacun dans notre tente. En m'en allant, je vis un fagot dans le chemin; & aussi-tôt l'histoire des Guragués me vint dans l'idée. Je donnai ordre à quelques soldats de le disperser avec leurs lances.

(*) Fille du Secrétaire du Roi.

Mais c'étoit un fagot qu'on avoit porté pour brûler, sous lequel il n'y avoit point de Guragué.

Je ne fus pas plutôt dans mon lit que je m'endormis d'un profond sommeil; & je ne me réveillai que le lendemain (1) à cinq heures du matin. Je m'étois beaucoup ménagé dans le souper de la veille, de peur d'être ensuite trop abattu, trop attristé le lendemain. Je me trouvai donc, à mon réveil, avec tout le calme & la sérénité que je pouvois desirer, résigné aux décrets de la destinée, & persuadé que l'armée du Begemder ne pouvoit ni avancer ni retarder mon dernier jour. Je fis la revue de la cavalerie noire, & j'ordonnai à deux ou trois cavaliers, qui n'étoient pas encore bien guéris de leurs blessures, de rester au camp. Ensuite je me rendis dans la tente du Roi. Ce Prince n'étoit pas encore levé. Mais la première tymballe du Ras ayant battu, le Monarque parut. Bientôt après une seconde tymballe donna aux soldats le signal du déjeuner. J'allai baiser la main du Roi & prendre ses ordres. Il me dit : « On va promptement déjeuner ». — Je lui répondis que j'y allois aussi, & que j'étois invité chez Ozoro Esther. « — Dépêchez-vous donc, reprit-il; car j'ai résolu d'être aujourd'hui sur le champ de bataille avant le Roi Théodore. Je suis plus âgé que lui, & je dois lui montrer l'exemple ». — Il sembloit être, en disant cela, encore plus gai & plus animé qu'à l'ordinaire.

J'eus bientôt achevé de déjeuner, & je pris congé d'Ozoro Esther, qui me renouvela les témoignages de sa re-

(1) 20 Mai 1771.

connoissance & de son amitié. Tecla Mariam, qui n'avoit pas manqué de se trouver au rendez-vous, ne m'épargna pas non plus ses tendres expressions. La journée étoit très-belle, le soleil faisoit sentir sa chaleur, & l'armée descendit dans la plaine dans le même ordre, & avec le même courage que la veille. Guebra Mascall, à la tête de sa mousqueterie, s'empara de la longue colline qui est au milieu de la vallée, & se rangea à côté de notre aile gauche, de manière que nous n'étions séparés de lui que par la rivière Mariam & ses bords élevés. Le Roi alla prendre son poste par le chemin en zigzag dont j'ai déjà parlé, qui monte du gué de la rivière dans la grande plaine. Guebra Mascall ayant gagné l'extrémité sud de la colline, entra rapidement dans le sentier qui étoit vis-à-vis, & s'avança environ deux cens pas en faisant mettre ses soldats ventre à terre, dans les joncs & dans les bruyères qui bordaient la colline du côté de la plaine, de sorte qu'on ne pouvoit absolument pas le voir. Sa ligne formoit un angle droit avec notre front; ainsi son feu pouvoit enfilér tout le front de notre ligne.

IL n'est peut-être pas très-utile, mais il est du moins curieux de connoître les dispositions d'une armée barbare prête à combattre en bataille rangée. Kessa Yafous, qui commandoit l'aile gauche, sous le Roi, aligna sa cavalerie à l'entrée du chemin qui descendoit dans la vallée. Les fusiliers & les gens armés de lances & de boucliers étoient tous régulièrement entremêlés. A une certaine distance de ceux-ci, & en avant de la cavalerie, mais près d'elle, étoit un autre corps de lances & de mousqueterie, formant plusieurs lignes, ou plutôt se tenant en groupe & sans aucun ordre. Ensuite il y

avoit une autre ligne de cavalerie , avec des fantassins entremêlés, comme dans la première, & ayant devant elle un autre groupe de lanciers & de fusiliers. Le même ordre continuoit ainsi jusqu'à la fin de la division.

J'ignore qu'elle étoit la disposition du reste de l'armée; j'ignore même comment étoit le terrain où il combattit; pour le nôtre il étoit aussi plan, que celui qu'on choisit en Angleterre pour la course des chevaux. Il y apparence qu'il étoit partout ailleurs de même, mais qu'il avoit pourtant un peu plus de pente vers le lac Tzana.

L'INFANTERIE du Roi fut rangée en ligne, & on mit comme ailleurs un fusilier entre deux lanciers; au centre étoit la cavalerie noire. Les cavaliers Maures du Ras el Fael, revêtus de leur libls, étoient partagés sur les flancs de cette troupe. Le Roi se tenoit derrière la cavalerie noire, & avoit autour de lui un corps considérable de Noblesse & plusieurs Officiers de l'Etat: sur les deux flancs de la ligne, mais un peu en arrière, étoit le reste de la cavalerie du Roi, divisée en deux corps nombreux. Guebra Mascal, caché comme je l'ai déjà dit à notre gauche, formoit un angle droit avec notre ligne, & avoit un feu libre pour sa mousqueterie. On comprendra ceci plus aisément si l'on veut bien consulter le plan où H H, G G, F & I, représentent les dispositions telles que je viens de les décrire.

Il y avoit au moins demi-heure que le Roi étoit rangé en bataille, quand les troupes du Begemder commencèrent à se mettre en mouvement. Le Ras les vit le premier du haut de la montagne, & il en donna le signal en faisant battre ses tym-

balles & sonner ses trompettes. Aussi-tôt toutes les trompettes & les tymballes de notre aile gauche lui répondirent, & en une minute nous vîmes, du côté de Korreva, un nuage de poussière, semblable à la fumée qui s'éleveroit d'une grande ville en feu. Ce nuage étoit produit par les pieds des chevaux au moment qu'on les montoit dans un terrain continuellement foulé par une multitude immense; & bientôt emporté par une brise modérée mais constante, il s'accrut, il s'épaissit, il prit différentes formes, de tours, de crénaux, de tout ce que l'imagination pouvoit lui prêter. Bientôt nous commençâmes à découvrir indistinctement, à travers cette poussière, une partie de la cavalerie; puis nous en aperçûmes davantage, & enfin nous vîmes clairement les hommes & les chevaux qui s'avançoient superbement vers nous. Cependant ils nous étoient encore quelquefois dérobés par de nouveaux tourbillons qui s'élevoient sous leurs pas, & cet ensemble formoit une perspective singulière & pittoresque.

Je fus si frappé de la beauté de ce spectacle, que je ne pus m'empêcher de dire au Billetana Gueta Ammonios, qui commandoit sous mes ordres la cavalerie noire: « Ne trouvez-vous pas cela admirable, Ammonios? Quel Roi, en le voyant, pourroit ne pas aimer la guerre? » — David maudit cependant ceux qui font leurs délices de la guerre, répondit Ammonios. « — Il faut donc, repris-je, que la guerre offre des plaisirs; car personne ne voudroit s'exposer à commettre un péché qui n'auroit aucun charme ». « — Fort bien, dit Ammonios. Mais ce n'est pas l'instant d'argumenter. Songez plutôt au spectacle glorieux que nous offrirons tous avant le coucher du soleil ».

L'ON

L'ON pouvoit alors contempler aisément toute l'armée de Powussen; sa cavalerie galoppoit tantôt en avant tantôt en arriere, & sembloit plutôt se divertir que marcher à la rencontre d'un ennemi aussi redoutable que celui qui l'attendoit. Elle paroissoit former deux ailes & un centre à-peu-près égaux en nombre, & qui, autant que j'ai pu les bien observer, sont représentés avec exactitude dans mon plan, aux lettres LL, Cependant l'armée entiere n'offroit quelquefois qu'un seul groupe, & ses mouvemens étoient si continuels, si variés, qu'il étoit impossible de lui assigner une forme précise.

QUATRE hommes montés sur des chevaux fougueux, & qu'ils sembloient ne pouvoir contenir, galoppoient en avant parlant ensemble, comme s'ils observoient notre arrangement. L'armée étoit alors à six cens pas de nous, mais ce n'étoit pas le moment de pouvoir faire des calculs exacts. Elle s'arrêta, & commença à étendre le flanc gauche de sa ligne du côté du couchant, comme je l'ai marqué sur le plan aux lettres MM. J'imagine qu'on avoit aussi besoin de laisser un peu souffler les chevaux après les avoir si inutilement fatigués.

DANS le milieu de la cavalerie ennemie, ou plutôt un peu sur sa droite, & conséquemment sur la gauche du Roi Tecla Haimanout, on éleva un grand étendard rouge qui fut aussitôt salué par toutes les timballes & les trompettes de l'armée rebelle. Un accident faillit alors à faire découvrir nos dispositions secrètes, détruire l'espoir que nous avions de la victoire, & mettre en péril notre armée entiere. Quand les troupes du Begemder déployerent leur étendard rouge, on tira deux

coups de mousquet du poste en face de la coline , où Guebra Mascál étoit en embuscade ; heureusement qu'au même instant toutes les timbales & les trompettes du Roi résontoient , par une espèce de moquerie , & à l'imitation des farceurs de places , car on vouloit ridiculiser le Roi Théodore & son étendard flottant devant nous.

CEPENDANT comme si ce bruit avoit été le signal de la bataille , toute l'armée du Begemder prit le galop pour charger , comme on le voit aux lettres NN , & elle étoit encore à cent pas de nous qu'elle reçut en plein dans son centre une volée de la mousqueterie de Guebra Mascál. Au même instant la mousqueterie , qui étoit dans la ligne du Roi , fit feu ; & cette décharge mit les ennemis dans une telle confusion , qu'une partie vint en chancelant sur nous , l'autre tourna à gauche. Ils sembloient avoir perdu la tramontane , car ils présentoient à nos coups leur droite , c'est-à-dire le côté qu'ils ne couvrent point de leur bouclier. Le feu de Guebra Mascál fut pour nous le signal de la charge , & alors notre cavalerie , péssamment armée , tomba avec ses longues lances sur les ennemis qu'elle rompit aisément. La ligne entremêlée de cavalerie & d'infanterie s'approcha au même instant , & quand elle eut fait son feu , elle se recula pour recharger. Une partie de la gauche des ennemis ne prit point part à l'action , mais , s'étant retournée , elle s'enfuit vers le midi à travers la plaine.

TANDIS que l'armée du Begemder étoit ainsi divisée en deux troupes , l'une & l'autre fort en désordre , le Roi avec son corps de réserve fondit avec fureur sur les ennemis , & , suivi aussi-tôt de la cavalerie , il poussa au loin dans la plaine

la droite où combattoit Powussen en personne, & qui, tout en reculant se défendoit avec opiniâtreté, & se rallioit souvent.

KEFLA Yafous vit soudain le danger où étoit exposé le Roi en poursuivant les troupes du Begemder si loin de son infanterie. Il vit qu'elles ne tarderoient pas à se retourner, à l'envelopper, à l'accabler de leur nombre. Ainsi il s'empressa avec une présence d'esprit admirable à assurer la retraite de ce Prince intrépide. Il rangea en ordre la cavalerie pesamment armée, qui ne pouvoit point galopper, les Maures du Ras el Feel, & l'infanterie qui étoit en arrière, & qui avoit rechargé ses mousquets; & il ordonna à Guebra Mafcal d'aller reprendre son poste. Puis, d'une voix terrible, il cria deux fois aux soldats : « Le salut du Roi dépend de vous. Soyez inébranlables, ou tout est perdu ! »

ALORS, avec un peu de cavalerie qui lui restoit, il prit le galop pour aller joindre le Roi, qui étoit très-engagé à une très-grande distance. Les fantassins, qui avoient poursuivi les fuyards, ou qui s'étoient dispersés, revinrent par pelotons de dix ou douze à la fois, & se rallierent auprès de la cavalerie noire; de sorte que nous recommençâmes à faire bonne contenance. Parmi ceux qui rejoignirent alors étoit un simple soldat de la maison du Roi, qui, en suivant l'infâme coutume de mutiler les morts, avoit trouvé à terre l'étendard du Roi Théodore. Il me le remit à condition que je le récompenserois, & je le donnai à un de mes gens pour le garder jusqu'après la bataille.

EN cet instant Guebra Mascal vint dans la plaine, en sautant & faisant par-dessus sa tête de grands mouvemens avec son fusil. Il s'arrêta devant mon cheval, & me cria : « Ya-goubé, maintenant restez ferme, si vous êtes un homme ». — Regarde-moi, lâche ivrogne, lui dis-je, & songe qu'armé ou non armé, je ne crois point me vanter en disant que je vau~~x~~x dix fois mieux que toi. Va rentrer dans le trou où tu te caches, & si tu aimes la vie ne te présente jamais devant moi. Fuis ! tu n'es pas aujourd'hui près du Roi, comme l'autre jour ». — Plein d'impatience, il s'écria encore : « Par Dieu ! vous ne savez pas ce que je veux dire. Mais voilà qu'on revient. Soyez fermes si vous êtes des hommes ». — Aussi-tôt il prit sa course pour retourner à son poste, où il se remit en tenant sa meche allumée d'une main, & son fusil de l'autre, & tout fut prêt.

IL est nécessaire, pour conserver l'ordre des choses, de rapporter ici une chose qui arriva au Roi, quand il poursuivit, à une très-grande distance, la cavalerie du Begemder. Il étoit alors dans l'endroit de la plaine, marqué sur le plan SS. L'armée entière des rebelles n'avoit point chargé ; & voyant la résistance opiniâtre de Powussen, elle s'avança pour l'aider ; la division du Begemder qui avoit pris à gauche, se rallia & revint sur ses pas, & toutes ensemble enveloppant le Roi à RR, le poussèrent jusques à l'endroit où les bords de la rivière Mariam sont les plus profonds & les plus escarpés. Kessa Yafous arrivant alors, combattant avec une valeur étonnante, & s'exposant comme le moindre des soldats, soutint un peu le Roi : mais comme il vint des renforts nouveaux aux rebelles, il n'y a pas de doute que le Roi n'eût

été tué ou fait prisonnier, si Sertza Denghel (1), jeune guerrier de l'Amhara, & parent de Gusho, n'avoit mis pied à terre & offert au Roi de conduire son cheval pour le faire descendre par le précipice qui étoit devant eux. Le Monarque le refusa d'un ton ferme : « Je puis mourir ici, dit-il, mais tant qu'il me restera un soldat, je ne fuirai point devant les rebelles. » — Cependant, Sertza Denghel voyant qu'il n'y avoit pas un instant à perdre, prit par force la bride du cheval du Roi, dans l'endroit marqué T sur le plan, & le fit heureusement descendre en travers jusques au bas de la rivière. Le Roi le menaça alors de toute sa colere. Il promit de le faire mourir. Il le frappa même du gros bout de sa lance sur la bouche & lui cassa les dents de devant ; mais ce fut en vain. Il y avoit dans la rivière Mariam un banc de gravier qui formoit une espece de pont entre deux bassins profonds, mais qui pourtant étoit plein de sable & de vase en quelques endroits. Ce fut là que le Monarque acheva de gagner la vallée.

Tous les fantassins qui avoient suivi le Roi, descendirent au bas de la rivière, où la cavalerie du Bégemder ne pouvoir les poursuivre ; & rejoignant le Monarque dans la vallée, ils se hâtèrent de gagner l'extrémité sud de la longue & basse colline, où Guebra Mascâl étoit en embuscade. Le Ras Michael qui vit le péril du Roi & la maniere dont il se fau-voit, & qui avoit gardé Ayto Engedan auprès de lui, le fit soudain partir à la tête d'un corps considérable de cavalerie, pour joindre le Roi & couvrir sa retraite. Il détacha égale-

(1) Il occupoit une petite place dans le palais du Roi.

ment un grand nombre de fusiliers , à qui il donna des mulets pour qu'ils fissent plus de diligence , avec l'ordre de se poster à l'extrémité sud de la colline ronde , au dessous du chemin , en zig-zag , tandis qu'un autre parti s'empara de quelques rochers sur le côté sud de la vallée.

Ces ordres furent aussi-tôt exécutés que donnés. Ayto Engedan joignit le Roi qui avoit perdu toutes ses timballes , à l'exception d'une seule qu'on battoit alors devant lui. En arrivant à l'entrée de la vallée , dans l'endroit marqué V , le Roi se retourna vers l'ennemi. Il avoit la mousqueterie , nouvellement venue du camp , à droite & à gauche , c'est à-dire , à X & à Y.

KEFLA Yafous eut bientôt appris que le Roi étoit sauvé ; & sentant la nécessité de lui donner du tems , il attaqua de nouveau la cavalerie du Begemder & la repoussa pour la seconde fois. Powuffen , dont le seul desir étoit de faire le Roi prisonnier & d'arracher ce Prince , & conséquemment , toute l'autorité des mains du Ras Michael , fut non moins fâché que surpris de la maniere dont il venoit de s'échapper. Ce Général suspendit un instant le combat pour tenir conseil. Puis partageant ses troupes , il résolut de descendre avec une division par le chemin en zig-zag , & de faire gagner la vallée à l'autre par l'endroit où les deux rivières se joignent , afin de surprendre le Roi & de lui couper la retraite vers son camp. Il faisoit prendre ce chemin à sa seconde division , en cas que quelque obstacle l'arrêtât dans le chemin en zig-zag. Kefla Yafous profita de cet intervalle de repos pour rejoindre la cavalerie noire & la ligne entière que ce Géné-

ral avoit rangée auprès d'elle & qui demouroit fixement à son poste.

La première personne que nous vîmes revenir à nous fut ce même Kessa Yafous. Il marchoit à la tête de sa cavalerie, étendant sa main & ayant le visage couvert de sang; car il avoit reçu une blessure à la tête; & il nous cria de toute sa force: « Tenez-vous fermes. Le Roi est en sûreté dans la vallée. » A peine eut-il joint notre ligne, & fut-il à son poste, que l'ennemi s'approcha au grand galop. La cavalerie du Begemder étoit plus serrée que de coutume, & formoit un escadron plus profond que large. Cet escadron ressembloit à un carré long, si tant est pourtant qu'il ressemblât à quelque chose; & dans le fait, cette troupe défordonnée changeoit de forme à tout moment. La droite de son front, qui n'étoit point égale au nôtre, fut enfin placée du côté du chemin en zig-zag, & conséquemment, près du poste de Guebra Mascari, dont la troupe étoit devenue bien plus nombreuse par les renforts que le Ras lui avoit envoyés. L'ennemi reçut donc de toute cette mousquetterie une décharge en deux volées, tirées de si près, que je suis sûr qu'il n'y eut pas un seul coup qui ne portât. Au même instant, un grand cri, parti du bord de la rivière, augmenta beaucoup la terreur de l'ennemi. Les troupes du Roi répondirent à ce cri, & chargèrent les fuyards comme la première fois, au moment qu'ils tournoient à gauche. Ils furent poursuivis à quelque distance par des troupes qui n'avoient pas combattu dès le matin; & il étoit aisé de voir qu'ils étoient véritablement en déroute, & qu'ils ne pourroient plus se rallier.

POWUSSEN fut légèrement blessé par cette dernière décharge, & on distinguoit ses gens qui l'emmenaient hors du combat. Quand les rebelles tournerent le dos, Kessa Yafous donna ordre à toutes ses troupes de défilér dans la vallée, par-derrière la cavalerie pesamment armée, qui pendant ce tems-là garda son poste devant le chemin tortueux.

POUR moi, je crus que l'action étoit finie, quand je vis que nous descendions aussi avec nos pesants chevaux à la suite des autres. Nous trouvâmes Guebra Mascal, dont l'activité étoit au-dessus de tout éloge, rangé en bataille à notre droite, au pied de l'équorre de la rivière. Il avoit en front un grand bassin formé par la rivière & la vallée en flanc. Le Roi, posté dans l'endroit le plus étroit de la vallée, commençoit à engager le combat avec les troupes du Lasta & du Begemder, qui étoient allées faire le tour du côté de la jonction des deux rivières : mais qui, comme nous l'apprîmes par la suite, avoient perdu beaucoup de tems en donnant à boire à leurs chevaux. Cependant, bien rafraichies à leur arrivée, elles passerent malgré le feu de la mousqueterie qui étoit sur la colline ronde, & de celle qui étoit sur les rochers de l'autre côté de la vallée, & elles repousserent le Roi & Engedan. Ce dernier fut même alors blessé à la cuisse.

EN ce moment arriva la cavalerie noire & les Maures de Yafine. Cette troupe avoit eu, comme je l'ai dit, la garde du chemin tortueux, par où l'armée avoit descendu, & elle se trouvoit séparée de l'armée qui combattoit de l'autre côté de la colline. Kessa Yafous, après être arrivé au bas du chemin

chemin tortueux, donna ordre à Guebra Mascal de passer le bassin de la rivière & de venir au pied du chemin, de peur que l'ennemi ne pénétrât dans la vallée à la droite du Roi, & ne s'opposât à notre retraite.

GUEBRA Mascal occupoit donc ce poste, quand Yafine & ensuite notre cavalerie noire arriva en bas. Il m'avoit adressé quelques paroles pendant qu'il étoit de l'autre côté du bassin, mais je ne l'avois pas entendu. Alors il me parla de nouveau : « Où allez-vous, me dit-il, Yagoubé ? » — « Mourir, lui répondis-je séchement. C'est ce que nous avons à faire aujourd'hui. » — Alors il ajouta : « Kessa Yafous a traversé la rivière après le Bacha Hezekias, & est allé joindre l'arrière-garde du Roi. » — « Vous savez bien, lui dis-je, que notre devoir, à nous, c'est d'être devant lui. » — « Eh bien ! suivez-moi donc, cria Guebra Mascal ; car, par Dieu, vous ne ferez pas un pas aujourd'hui que je n'en aie fait cinq en avant de vous. » — En disant ces mots, il s'avança précipitamment ; & quand il vit les étendards du Begemder, reculant devant le Roi, il leur lâcha une volée, qui quoique tirée de très-loin, les fit redoubler de vitesse.

Nous allâmes nous ranger au-devant de la cavalerie du Shoa, précisément dans le même endroit que nous avions occupé le matin. Quoique la fuite de l'ennemi fût très-réelle, Kessa Yafous ne voulut point permettre qu'on les poursuivît dans la plaine. Il marcha lui-même au-devant de nous, & commença à ranger ses troupes. La mousqueterie fut placée de chaque côté de la vallée, & à une hauteur où la cavalerie ne pouvoit pas atteindre. Le reste de l'infanterie fut rangé

dans la plaine. Le Bacha Hezekias étoit sur la colline ronde, précisément derrière le centre où s'étoit mis le Roi ; & Guebra Mafcal occupoit à-peu-près la même place que le matin.

L'ARMÉE formoit alors un grand fragment d'amphithéâtre. J'observai que le Roi avoit ôté son diadème, car il étoit très-décidé à renouveler le combat. Les troupes du Begemder se rangeoient aussi en bataille, à un demi-mille au-dessous de nous. Elles paroissoient avoir beaucoup d'ardeur, & il leur arrivoit de tems en tems des renforts. Le Roi voulant faire connoître à l'ennemi qu'il étoit prêt, donna ordre de battre les timballes & de sonner les trompettes. Mais l'ennemi ne s'avança point, & ne répondit pas même à ce signal. Il étoit alors près de trois heures. Le soleil se couvrit ; le froid commença à se faire sentir, & les troupes du Begemder battirent la retraite. Le Roi ne tarda pas à en faire de même, & rentra dans son camp. Au moment que l'armée s'en retournoit & passoit au-dessous d'un rocher qui s'avance dans la vallée, une multitude de paysans de Mariam Ohha firent pleuvoir, tant à coups de frondes qu'avec les mains, une volée de pierres qui blessèrent plusieurs personnes. Le Roi ordonna qu'on les fusillât. On étoit trop loin d'eux, & on ne les attrapa point. Mais Guebra Mafcal fit grimper rapidement au haut de la montagne une cinquantaine d'hommes qui environnerent le rocher, & qui avec deux décharges de leurs mousquets, tuèrent ou blessèrent plusieurs de ces paysans & dispersèrent les autres.

Je crains que mes lecteurs ne soient trop fatigués des détails de cette seconde bataille de Serbraxos : mais comme c'est un

des incidens de ma vie les plus remarquables , je n'ai pu omettre ici ce que j'en ai vu , ni supprimer rien de ce qui a pu servir à en rendre la description plus claire. Peut-être même ne l'est-elle pas encore assez.

Je crois devoir ajouter brièvement ce qui se passa dans le reste de l'armée. Gusho & Guebra Christos, commandant au centre des deux armées, n'eurent point d'engagement général ; le Kafmati Tesfos de Siré, second Commandant pour le Roi dans cette division, fut blessé & fait prisonnier. Guebra Christos, oncle du Roi, fut tué d'un coup de fusil, tiré par ses propres soldats ; c'est du moins ce qu'on dit. Peu d'autres Officiers perdirent la vie dans cette division. Le centre de l'armée royale se retira sous la montagne de Serbraxos, où étoit Michael. Gusho poursuivit les fuyards, mais il ne renouvella pas son attaque.

Le Billetana Gueta Tecla & Wellela Michael, qui commandoient l'aile droite, combattirent avec beaucoup d'opiniâtreté ; malgré cela, ils furent battus par le Kafmati Ayabdar, qui les força de passer le Mogetch, au-delà duquel s'étant ralliés & postés avec avantage, l'ennemi n'osa pas les relancer. Ils s'en revinrent au camp, peu de tems après le Roi : mais ils s'en revinrent avec beaucoup de perte.

QUOIQUE cette bataille pût être plutôt regardée comme gagnée que comme perdue, elle eut des suites très-funestes pour le Roi. Dès ce moment, il n'y eut pas un homme sage qui ne prévît que les affaires de ce Prince iroient en décadence. L'armée royale perdit dans cette journée près de trois

mille hommes , dont la plus grande partie fut tuée à l'aîle gauche ; & parmi ce nombre , on comptoit 180 jeunes gens de la plus belle espérance & des premières familles du royaume. Guebra Christos fut à tous égards une grande perte pour l'Abyssinie. Kessa Yafous reçut deux blessures , mais peu dangereuses. Plusieurs autres Officiers furent blessés. Ayto Engedan le fut , comme je l'ai déjà dit : mais il ne tarda pas à guérir , & on le renvoya à Gondar , auprès de son cousin Ayto Confu. Un fils de Lika Netcho , & un fils du Nebrit Tecla , furent aussi tués de notre côté. La Providence sembla vouloir commencer à venger le sang du Roi Joas , en faisant couler celui des deux principaux auteurs de son meurtre. Dans le nombre des morts étoient le Baharnagash & son fils , que je comptois tous deux au nombre de mes amis. Ils périrent en combattant vaillamment sous les yeux du Roi , quand ce Prince se sauva du haut du précipice dans la vallée.

MAIS ce qui consola le Roi des pertes qu'il venoit de faire , ce furent les pertes bien plus considérables des ennemis. De leur propre aveu cette journée leur coûta neuf mille hommes , dont sept mille étoient des troupes du Begemder & du Lasta , les mêmes contre lesquelles le Roi avoit combattu en personne. Pour moi je crois que les pertes furent exagérées des deux côtés. Cependant le grand nombre de ceux qui moururent de leurs blessures dut augmenter beaucoup la perte des rebelles ; car toutes les blessures qui proviennent des coups de fusil occasionnent la gangrene & sont mortelles , sur-tout si quelqu'os est cassé.

PARMI ceux qui furent tués dans l'armée du Begemder ,

étoient deux Chefs du Lasta, tous deux parens de Powussen, c'est-à-dire un de ses beaux-freres, & le fils de ce beau-frere, lesquels portoient ensemble la banniere du Roi Théodore. L'indigne Confu, frere de Guebra Mehedin, & neveu de l'Iteghé, ce Confu dont j'ai si souvent parlé, & si différent de l'autre Confu, fils d'Ozoro Esther, échappa à la mort, quoique le Kasmati Ayabdar l'eût mis sous bonne garde pour qu'on le fit combattre, & qu'il pût être tué parmi les rebelles du Begemder.

LE Roi avoit eu le tems de se laver, de changer de vêtemens, & de diner, quand il reçut un présent de fruit du Ras Michael, avec mille onces d'or. Ensuite commença la plus sale des cérémonies qui puissent deshonorer une nation qui ose s'appeller chrétienne; cérémonie qu'on ne peut décrire en termes assez décens pour des oreilles chastes, à moins qu'on n'emprunte le langage de l'Ecriture, qui, lorsqu'elle a besoin de traiter des sujets grossiers, fait toujours choix des expressions les plus simples & les plus innocentes.

Tous les possesseurs des fiefs de l'Empire, tant les femmes que les hommes, sont obligés de fournir au Roi un certain nombre de cavaliers & de gens de pied. On exigeoit autrefois rarement que les dames vinssent elles-mêmes à l'armée: mais le Ras Michael établit cet usage, afin qu'Ozoro Esther, qu'il accompagnoit lui-même, pût toujours avoir une cour. Le soir d'un jour de bataille chaque chef s'affied à la porte de sa tente; & ceux de ses soldats qui ont tué des ennemis se présentent devant lui l'un après l'autre, armés comme à l'instant du combat, & portant sur leur poignet de la main

droite le prepuce sanglant de l'ennemi qu'ils ont immolé. Le premier qui s'avance brandit en même-tems sa lance vers son maître ou sa maîtresse, comme s'il étoit prêt à frapper, & il répète avec une sorte de rage des paroles extravagantes dont la formule ne varie jamais : « — Je suis Jean, fils de George, fils de Guillaume, fils de Thomas. Je suis le cavalier qui monte le cheval brun. J'ai sauvé la vie à votre pere dans telle bataille. Où en seriez-vous si je n'avois pas combattu aujourd'hui pour vous ? Vous ne m'encouragez point. Vous ne me donnez point d'habits, point d'argent. Vous ne méritez pas un serviteur tel que moi ». — En achevant ces mots, il jette aux pieds du maître les dépouilles sanglantes qu'il tient sur son poignet. — Celui qui vient ensuite répète les mêmes gestes & les mêmes paroles. Tous les vainqueurs arrivent ainsi à la file ; & si quelqu'un d'entr'eux a tué plusieurs ennemis, il revient tout autant de fois qu'il a remporté de dépouilles.

Je suis sûr que le jour de la bataille de Serbraxos on n'entassa pas moins de quatre cens de ces dépouilles dégoûtantes aux pieds d'Ozoro Esther. Il étoit horrible de voir la jeune & belle Tecla Mariam, assise sur un tabouret à la porte de sa tente, présider à une si infâme cérémonie. Tel est pourtant l'empire d'une coutume, que cette jeune personne fut extrêmement surprise de ce que je ne venois pas lui payer ma part du tribut, & bien plus encore, de ce qu'en cette occasion je ne voulus pas être témoin de son triomphe.

Les chefs se tiennent alors la tête couverte, comme étant devant leurs vassaux. Leur bouche est couverte également,

& on ne peut voir que leurs yeux : mais ce n'est point un effet de leur modestie, c'est seulement une marque de supériorité ; car dans ces contrées on attache une grande importance à l'usage de couvrir ou de découvrir sa tête.

QUAND les vainqueurs ont achevé leur cérémonie, chacun vient reprendre la dépouille qu'il a posée aux pieds du maître, & il l'emporte pour l'arranger avec le même soin que les sauvages arrangent les péricrânes qu'ils ont enlevés à leurs ennemis. Ensuite, quand on est de retour à Gondar, le Roi passe l'armée en revue, chaque soldat jette les dépouilles qu'il a aux pieds du Monarque, & on les laisse en tas aux portes du palais. C'est l'odeur de ces dépouilles & des cadavres des criminels, auxquels on refuse la sépulture, qui attire tant d'hyènes dans la ville, que, quelque bien armé qu'on soit, il est dangereux de marcher dans les rues dès qu'il fait nuit.

CEPENDANT le soin de panser les blessés fut la première chose dont on s'occupa, dès que l'armée fut rentrée dans le camp ; & quand on eut rempli ce devoir, & que la cérémonie dont je viens de parler fut achevée, le Roi reçut tous les Grands qui s'étoient distingués ce jour-là par leur valeur. Sa tente étoit remplie de monde, & le Monarque étoit très-content du grand carnage qui avoit eu lieu ; car dans ces sortes d'occasions, il ne pouvoit jamais dissimuler son cruel plaisir. Il parla avec une sorte de satisfaction de la mort de Guebra Christos, parce qu'il présumoit que puisqu'un tel homme avoit été tué dans son armée, les ennemis devoient avoir perdu un bien plus grand nombre de guerriers illustres par leur naissance & par leur

mérite. Des villages, des emplois, de l'or, des promesses, des bienfaits de toute espèce, furent prodigués à tous ceux qui avoient droit à quelque récompense. Le Ras venoit de donner au Roi les moyens d'exercer sa munificence ; & ce Prince cédant à l'inclination naturelle qui le portoit à donner, sur-tout aux guerriers, se hâta de profiter de ces moyens, & le fit même, je crois, avec beaucoup d'impartialité. Guebra Mascal n'avoit point paru. Occupé de ses propres intérêts, sur lesquels un Abyssinien ne ferme jamais les yeux, il se tenoit auprès du Ras, son oncle & son Général, & il lui offroit les sanglantes dépouilles qu'il avoit remportées.

POUR moi, je m'étois absenté aussi, mais par un autre motif. J'avois été porter mes secours à mon ami Engedan. Comme il souffroit beaucoup de sa blessure, j'avois fait mettre mon lit auprès du sien, & j'avois même obtenu du Ras de faire transporter ma tente à côté de celle de mon ami, & de laisser la cavalerie noire sous le commandement de Laécá-Mariam, ancien serviteur, en qui le Roi avoit beaucoup de confiance.

COMME les hommes qui composent la cavalerie noire servent dans l'intérieur du palais du Roi, environ un quart d'entr'eux étoit demeuré à Gondar, avec ses chevaux, & d'ailleurs, ils ne s'élevoient guère plus qu'au nombre de cent ou cent-vingt, au lieu de deux cens ou deux cens-quatre qu'ils avoient été auparavant. Mais la cession du commandement de ces troupes, la difficulté d'aborder le Ras qui étoit alors au milieu de tous ses Tigréens, les soins que je commençai par donner à Engedan, tout cela enfin fut cause que je ne
pus

pus me rendre dans la tente du Roi avant huit heures du soir. Ce Prince avoit envoyé plusieurs personnes à la recherche de Sertza Denghel, qu'on n'avoit pas pu trouver. Ce jeune homme avoit pourtant été vu combattant bravement à côté d'Engedan, lorsque celui-ci avoit été blessé à l'entrée de la vallée, & il s'étoit retiré avec lui du champ de bataille : mais on ignoroit ce qu'il étoit devenu depuis ; & le Roi témoignoît, par ses demandes réitérées, plus d'inquiétude du soupçon seul de sa perte, que ne lui en avoit causé la mort de son oncle Guebra Christos, & de tous les autres braves guerriers qui avoient mordu la poussière ce jour-là.

CÉPENDANT je vis Sertza Denghel assis derrière le lit d'Engedan, dans le coin le plus obscur de la tente. Les lèvres, le nez & le menton de ce jeune homme étoient fendus, ses dents de devant cassées, & ses joues enflées & meurtries des coups qu'il avoit reçus du Roi. Je lui donnai tous les secours qui dépendoient de moi ; ses blessures n'étoient pas dangereuses : mais l'affront d'avoir été battu par le Monarque, quand il faisoit l'action la plus noble & la plus digne de récompense, quand il préservoit ce Prince de la mort, ou de la captivité, fit une telle impression sur son ame grande & sensible, que dès le moment qu'il entra dans la tente d'Engedan, il fit couper ses cheveux, prit un capuchon blanc, comme en portent les Moines en Abyssinie, & se voua à la vie monastique. En vain, par la suite, le Roi employa les bienfaits, les caresses, les menaces pour le faire changer de résolution : en vain il engagea l'Abuna à le menacer de l'excommunier s'il persistoit. Sertza Denghel fut inébranlable. Je le menai moi-même, à l'instigation du Roi, dans le camp de

Gusho , qui joignit ses prieres aux nôtres pour le déterminer à renoncer à son vœu. Mais Gusho ne réussit pas mieux que les autres. Sertza Denghel se retira dans un village qui lui appartenoit , où il vécut en religieux. Il reparut souvent à la Cour , mais jamais il ne but ni mangea dans le palais ; & quand on l'y invitoit , il s'excusoit , en disant qu'il n'avoit point de dents. Dans ses différens voyages Sertza Denghel logeoit toujours dans ma maison ; & quelquefois , mais rarement , il faisoit diversion à sa profonde mélancolie. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit , & aimant beaucoup l'étude de la religion. Connoissant parfaitement les livres que possèdent les Abyssiniens , il avoit un grand desir de connoître aussi les nôtres. Il méprisoit souverainement les Prêtres de son pays ; & , s'il l'avoit pu , il seroit parti avec moi pour aller finir ses jours à Jérusalem.





CHAPITRE VIII.

Le Roi d'Abyssinie donne des récompenses à tous ses Officiers après la bataille de Serbraxos. — M. Bruce est de nouveau insulté par Guebra Masfal. — Grand déplaisir du Roi. — Guebra Masfal & M. Bruce se réconcilient & reçoivent des présens du Ras & du Roi. — Troisième bataille de Serbraxos.

LORSQU'APRÈS la seconde bataille l'armée fut rentrée dans le camp, tout le monde eut accès dans la tente du Roi, je ne voulus point traverser la foule; mais j'allai par la chambre à coucher du Monarque, & je vins me placer derrière son siège. Aussi-tôt qu'il m'aperçut, il me dit avec un air de bienveillance : « Je ne vous ai point fait chercher, ni je n'ai demandé de vos nouvelles, parce que j'ai pensé que vous étiez occupé auprès de ceux de vos amis qui ont été blessés dans le combat. D'ailleurs, vous avez été blessé vous-même. Comment vous trouvez-vous ? » — Sire, lui répondis-je, je n'ai reçu aucune blessure. Quoique souvent en péril, j'ai eu le bonheur de n'avoir d'autre mal qu'une excessive fatigue, occasionnée par la chaleur & par le poids de ma cotte de maille, ni d'autre perte que celle d'un de mes chevaux tué sous mon lieutenant Ammonios ».

PRENANT alors l'étendard rouge, qu'un de mes domestiques tenoit plié derrière moi, je m'avançai & le posai sur le tapis étendu aux pieds du Monarque, en lui disant : « Puissent

tomber tous les ennemis de Votre Majesté, comme le rebelle qui portoit cet étendard est tombé aujourd'hui ! » — A la vue de cet étendard tout le monde se mit à parler confusément ; & le Roi s'écria avec l'air de la plus grande impatience : « Est-il tombé dans vos mains, Yagoubé ? L'avez-vous trouvé entre les mains d'un autre ? ou avez-vous tué celui qui le portoit ? » — Sire, répondis-je, je n'ai point eu le bonheur de rencontrer celui à qui appartenoit cet étendard ; & je ne l'ai point tué. Je ne suis point un régicide ; & , Dieu merci, c'est un crime dont mes ancêtres ont été toujours exempts. Cependant si la Providence m'avoit fait rencontrer en chemin un Roi, comme le maître de l'étendard, je crois que j'aurois vaincu mes scrupules. Je pense qu'il a été tué par la mousqueterie de Guebra Mascal, placée dans le flanc de notre ligne. Un soldat ramassé l'étendard sur le champ de bataille ; & il est venu me le remettre, sous promesse de récompense, tandis que vous étiez engagé avec les troupes du Begemder. Mais, je le répète, c'est à Guebra Mascal qu'est dû l'honneur d'avoir immolé celui à qui il appartenait. Je lui rends cette justice ; & je suis d'autant plus jaloux de la lui rendre, que c'est dans votre armée le seul homme qui avoit de la malveillance pour moi, & qui s'est toujours montré mon ennemi sans que je sache pour quelles raisons. Mais à Dieu ne plaise que ce soit pour moi un motif de ne pas rendre hommage à la vérité ! Aujourd'hui le sort a voulu que je fusse continuellement près de Guebra Mascal ; & je puis dire avec certitude que c'est à sa valeur & à son activité que tous ceux qui combattoient à votre aile gauche ont dû leur salut, la liberté, ou la vie ». — Le Secrétaire du Roi Tecla Mariam, qui se tenoit debout du côté du Monarque, dit alors : « C'est un

malheur & une honte pour sa famille , si après le témoignage que vous venez de lui rendre , Guebra Mafcal est encore votre ennemi ». « — Cela ne peut être , interrompit l'Aumônier du Roi (1) ; car ce qu'Yagoubé a dit , doit expier le malheur qu'il a eu de tuer le frère de Guebra Mafcal ».

PENDANT cette conversation un bruit extraordinaire se faisoit entendre dans la foule , & , poussé par son génie inquiet , Guebra Mafcal parut devant le trône , avec sa peau de chevre sur les épaules , & tout couvert de sueur & de poussière comme à l'instant du combat. Apprenant que j'étois allé dans la tente du Roi , & que je portois l'étendard rouge du Begemder , il ne douta que pas je ne voulusse me plaindre de lui ou me louer à ses dépens , & il accourut soudain sans se donner le tems de s'informer de ce que je venois de dire. Il se jeta le visage contre terre , se releva précipitamment , & prononça ou mugit ces mots , avec la plus grande violence : « Yagoubé vient de raconter un mensonge ; il ne dit point la vérité ; je n'ai point aujourd'hui voulu lui faire du mal , mais du bien ; il n'entend point mon langage ; je ne dis point que Yagoubé ne soit pas un aussi brave homme que plusieurs d'entre nous , mais , encore une fois , il vient de mentir , & je le prouverai ».

UN silence profond suivit cette extravagance. Le Roi , étonné , répondit avec beaucoup de gravité : « Si ce que Yagoubé a dit est un mensonge , j'en suis fâché par rapport à vous ; pour moi j'avois déjà le tort de le croire vrai ». Guebra Mafcal alloit encore empirer le mal par quelque nouvelle

(1) Le Kiis Hatzé , le Prêtre du Roi.

absurdité, quand le Secrétaire du Roi, & un ou deux de ses amis, le conduisirent derrière le trône, & le firent entrer, non sans beaucoup de résistance, dans un autre appartement; car tout le monde pensoit qu'il étoit ivre, & quelques personnes le disoient même hautement. Le Roi garçoit le silence & paroissoit excessivement mécontent; je me prosternai alors devant lui, ce qui est d'usage quand on demande à être entendu pour quelque cause particulière; puis me relevant; « Sire, dis-je, permettez-moi de vous dire que je ne pense point que Guebra Mascall soit ivre, comme quelques personnes viennent de le dire mal-à-propos: nous avons tous mangé, bu & changé de vêtement, depuis que nous sommes revenus du combat; Guebra Mascall seul, qui a été sur pied depuis cinq heures du matin, & qui a combattu tout le jour, n'a peut-être encore mangé ni bu; certainement il ne s'est point ôté la poussière, il n'a point changé d'habit, mais il a pris soin de ses blessés, & il s'est présenté devant vous comme il étoit en sortant du champ de bataille, plein de l'injuste soupçon que je voulois lui nuire ».

Je racontai alors ce qui s'étoit passé au bord de la rivière quand le Roi poursuivoit les troupes du Begemder. — « Maintenant, dit le Roi, je comprends ses intentions, mais il a toujours tort, & ce n'est pas le premier exemple que j'ai eu de son insolence, quoiqu'il n'y eût pas alors comme à présent un mal-entendu ». En ce moment on vint me prier de passer dans l'appartement voisin.

Le Roi devinant la raison pour laquelle on m'appelloit, dit: « non il n'ira point trouver Guebra Mascall, je ne le souffrirai pas. Allez, & chargez un des esclaves qui sont auprès

du Ras, de lui dire de faire appeller Guebra Mascal, & qu'il lui demande ce que signifient ses brutalités ? J'ai déjà eu deux exemples de l'imprudence de Guebra Mascal, & je souhaite de ne pas être témoin d'une troisième ».

EN cet instant entra Kessa Yafous, avec la main gauche en écharpe, & une grande feuille, semblable à une feuille de platane, appliquée sur le front. Après qu'il se fut prosterné devant le trône, & que le Roi eut fait quelques plaisanteries sur ce que ce Général avoit été blessé, je lui demandai, à mon tour, s'il vouloit sortir pour que je pensasse sa blessure : il y consentit, & le Roi lui dit : « Oui, allez, & demandez à Guebra Mascal pourquoi il cherche querelle à ses meilleurs amis, & pourquoi il m'empêche lui-même de le récompenser ». Je sortis avec Kessa Yafous, désirant de tout mon cœur que l'affaire ne parvint pas aux oreilles du Ras. Nous trouvâmes Guebra Mascal plongé dans la douleur & le désespoir.

TOUTE l'histoire fut racontée à Kessa Yafous, qui se conduisit alors de la manière la plus judicieuse. Il dit : « qu'il avoit été long-tems détenu dans sa tente, mais qu'il venoit d'entrer chez le Roi pour donner à Guebra Mascal les justes louanges qu'il méritoit pour la manière dont il s'étoit conduit dans cette journée, mais que Guebra Mascal étoit heureux que moi, qui avois continuellement été à portée de le voir, & qui étois un étranger & un homme impartial, quoi qu'il pût être assez injuste pour douter de mon impartialité, je lui eusse rendu justice d'une manière si noble & si généreuse ». En même-tems il ajouta : « qu'il ne pouvoit pourtant s'em-

pêcher de dire que la querelle avec Yagoubé dans le palais ; les propos insultans tenus depuis en présence du Monarque , ceux qu'il m'avoit tenus ensuite sur le champ de bataille , & enfin la maniere imprudente avec laquelle Guebra Mascâl étoit venu interrompre une conversation tenue devant le Roi , & contredire lui-même les éloges qu'on lui donnoit , montrait un esprit dérangé & qui se conduisoit par des motifs indignes , qui , s'ils étoient connus , le perdroient inévitablement & auprès du Roi & auprès du Ras , comme il avoit déjà couru le risque d'être perdu.

GUEBRA MASCAL , pleurant alors comme un enfant , avoua ; « que les deux premières fois qu'il m'avoit cherché querelle , il y avoit été porté par sa malice ; il jura , en même-tems , que sur le champ de bataille il n'avoit eu d'autre intention que de me sauver , si l'occasion s'en étoit présentée ; que c'étoit pour cela seulement qu'il m'avoit crié de me tenir ferme , parce que les troupes du Begemder venoient sur nous , mais que je ne l'avois pas compris ». — « Guebra Mascâl ne dit rien que de très-vrai , dis-je alors en m'adressant à Kessa Yafous ; je n'ai pas bien compris ce qu'il me disoit sur le champ de bataille , parce qu'il me parloit dans la langue du Tigré , & parce qu'il begaye beaucoup. Je n'ai pas non plus compris ces paroles qu'il m'adressoit tandis que j'étois d'un côté de la rive & lui de l'autre , & par les raisons qui m'avoient empêché de le comprendre la première fois , & par rapport à la confusion & au bruit qui régnoient autour de nous. Cependant j'avoue que c'est à lui que je dois l'obligation d'avoir joint le Roi. Je suis un étranger ; je puis errer ; mais c'est pour cela même que j'ai droit à l'indulgence & à la protection de vous
tous ;

tous : je suis en outre l'Etranger du Roi , & à ce titre je mérite encore mieux de vous tant que je me conduirai bien envers tout le monde. Je n'ai jamais parlé de Guebra Mascall que pour le louer , & , en cela , je n'ai fait que lui rendre justice. Son impatience à nuire au bien que je lui faisois , mais la vérité , telle que je l'ai dite , est restée dans les oreilles du Roi , ainsi que de ceux qui nous écoutoient , & c'est à eux que j'en appelle.

ALORS tout alla comme je pouvois le désirer. Guebra Mascall & moi nous nous vouâmes l'un & l'autre une immortelle amitié , dont Kessa Yafous se rendit le garant. Pendant ce tems-là , je pansois les blessures de ce Général , & quand j'eus bandé sa tête il retourna dans le salle du trône. Pour moi , ayant le corps fatigué , l'esprit abattu , & maudissant l'heure où j'avois mis le pied dans ces barbares contrées , je regrettois presque de n'avoir pas fini mes jours sur le champ de bataille de Serbraxos. J'allai me coucher dans la tente d'Engedan au lieu de me rendre chez Ozoro Esther qui m'avoit envoyé chercher. Je ne pouvois m'empêcher de m'affliger , en songeant combien s'étoient vérifiés les pressentimens que j'avois au soupé de la veille , sur ces convives qui désiroient la journée du lendemain avec tant d'ardeur , & dont quelques uns n'en devoient pas voir la fin. Quatre d'entr'eux , tous jeunes , tous d'une grande espérance , avoient mordu la poussière , & restoient mutilés sur le champ de bataille. Deux autres , sans compter Engedan , avoient été blessés. Cependant , au milieu de ces tristes réflexions , je m'endormis profondément ; mais sans ce sommeil rafraichissant , je suis certain que le désespoir eût

égaré mon esprit, tant étoit grande l'horreur que m'inspiroit alors ma propre situation.

LE 21 on fit monter Engedan dans une litiere, & on le transporta à Gondar. Ce même jour il vint de bonne heure au camp un Officier de Powussen, avec trois ou quatre Prêtres. L'Officier rapportoit vingt ou trente timballes appartenantes au Roi, & il ramenoit les mulcs sur lesquels on les avoit prises, ainsi que ceux des tymballiers qui n'avoient point été tués. Powussen faisoit faire en même-tems des propositions de paix, seulement pour la forme, &, suivant sa coutume, il n'épargnoit pas au Roi les protestations de fidélité. Comme l'attaque de Powussen avoit eu quelque chose de très singulier, & que l'histoire de Théodore n'étoit fondée que sur la supposition que le Roi devoit être tué dans la bataille, on répondit peu de chose à son envoyé; on se contenta de lui rendre l'étendard rouge, en lui disant, que peut-être, d'après le bonheur qui suivoit cet étendard, Powussen désiroit de le conserver pour le nouveau Roi Théodore; mais l'étendard ne reparut plus, & l'on n'en entendit plus parler.

GUSHO & Ayabdar envoyèrent aussi une espece d'ambassade pour s'informer de l'état du Roi. Ils le firent supplier, dans les termes les plus respectueux, de ne pas s'exposer dorénavant, comme il l'avoit fait dans la dernière bataille. Ils disoient que s'il vouloit commander encore son armée en personne, il devoit se distinguer par la couleur de son cheval ou par ses vêtemens, comme l'avoient toujours fait les Rois ses prédécesseurs; & enfin, ils reprochoient durement à Michael de ne pas veiller assez attentivement à la

sûreté de son Prince. On renvoya à ces deux Généraux des messages très-gracieux , & leurs émissaires furent congédiés avec les présens d'usage , c'est-à-dire , avec de l'argent & des habits.

VERS les onze heures du matin , le Ras m'envoya chercher ; & comme je crus que c'étoit pour l'affaire de Guebra Mascal , je n'allai le trouver qu'avec répugnance. Je vis bien que je ne m'étois point trompé , dès que j'aperçus Guebra Mascal lui-même , qui attendoit devant la tente , avec plusieurs de ses amis. L'on nous fit entrer tous les deux. Le Ras s'entretenoit tout bas avec deux Prêtres , qui par leur habillement sembloient annoncer qu'ils arrivoient de Gondar. Il ne fit pas beaucoup de cérémonies avec nous. Il se contenta de faire un signe de tête & de nous demander , dans la langue du Tigré , comment nous nous portions ? Cependant , trois ou quatre esclaves apportèrent des vêtemens neufs , d'une très-belle toile de coton , & ils nous en revêtirent. Puis le Ras faisant un nouveau signe de tête , plusieurs Officiers , plusieurs Prêtres & beaucoup d'autres personnes , nous menèrent chez le Roi. Le Ras ne nous avoit presque pas parlé , & je ne savois trop comment tout cela finiroit.

APRÈS un moment d'attente , nous fûmes introduits. Les Likaontes ou Juges , quelques Prêtres & mon ami le Secrétaire du Roi , environnoient le Prince qui étoit assis dans le milieu de sa tente , sur le même siège où nous avions vu se mettre Guangoul. Le Secrétaire tenoit quelque chose sur ses genoux ; & dès que Guebra Mascal s'agenouilla pour se prosterner , il lui noua autour de sa tête un bandeau blanc ,

de la largeur d'un ruban ordinaire, sur lequel étoit écrit avec de l'encre noire & de l'encre rouge : — « Mo anbassa am Nizelet Salomon am Negadé Judé, — c'est-à-dire, le Lion de la tribu de Juda & de la race de Salomon a triomphé. » — Alors le Secrétaire déclara que le Roi lui avoit donné en fief, & pour toujours, trois grands villages du Dembea, dont il dit les noms; & ensuite son investiture fut proclamée au son des tymballes devant la tente du Monarque. Le Roi donna également à Guebra Mascal, un couteau à manche d'or. Après quoi cet Officier baïsa la terre & se leva.

C'ÉTOIT alors mon tour de me prosterner devant le Roi. Soit qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire en moi, soit qu'il lui passât quelque idée singulière par la tête, quand ses yeux rencontrèrent les miens, ce Prince put à peine s'empêcher de rire. Il tenoit une grande chaîne d'or à gros chaînons, & la mettant en double, il me l'attacha lui-même autour du cou, tandis que le Secrétaire prononçoit ces paroles : « Yagoubé, le Roi vous fait cet honneur pour que vous le regardiez, non comme un prix des services que vous lui avez rendus, mais comme un garant qu'il vous récompensera, si vous lui en fournissez l'occasion. » — Alors je baïsa la terre, & Guebra Mascal & moi fûmes reconduits chez le Ras, avec les marques de distinction dont nous étions décorés. Nous nous prosternâmes devant le Ras, puis nous baisâmes ses mains & nous nous retirâmes. Michael paroïssoit très-occupé avec des gens qui venoient d'arriver. Il ne fit que lever les yeux sur nous; il sourit & il nous dit : « Fort bien ! Etes-vous amis à présent ? » — Nous nous inclinâmes tous deux & nous fortîmes.

LA chaîne que m'avoit donné le Roi, consistoit en 184 chaînons, chacun du poids de 3 dwts & $\frac{1}{4}$ d'or très-fin. Ce fut avec une extrême répugnance qu'à mon retour d'Abyssinie, me trouvant manquer de tout dans le Sennaar, je vendis une partie de cette honorable marque de distinction. Le reste est encore en mes mains; & j'espère que mes héritiers ne se trouveront pas dans le même cas où je me suis trouvé pour le diminuer davantage.

BIENTÔT après ce que je viens de raconter, un spectacle d'un tout autre intérêt frappa les yeux de tout le camp. Ayto Tesfos, Gouverneur du Samen, dès le tems du Roi Joas, n'avoit jamais posé les armes, ni voulu reconnoître le Roi, pere de Tecla Haimanout, ni Tecla Haimanout lui-même. Il traitoit au contraire ces Princes d'usurpateurs, & le Ras Michael de rébelle & de parricide. Lié d'amitié avec Fasil, il n'avoit pourtant jamais voulu joindre ses troupes à celles de ce Général, pas même lorsqu'il étoit venu remplir la place de Ras à Gondar. Cet Ayto Tesfos vivoit sur un mont inaccessible, appelé *le Roc Juif*, & l'un des plus hauts du Samen. Là, il avoit un grand nombre de soldats, avec lesquels il tenoit tout le pays voisin dans la crainte & dans la soumission, & il faisoit des irruptions fréquentes dans le Tigré. Quoiqu'implacable ennemi du Ras Michael, Ayto Tesfos n'osa pourtant pas hasarder de marcher contre lui, tant qu'il vit que les affaires du Roi n'étoient pas désespérées.

J'AI déjà dit qu'une des premières choses que Michael avoit faites à son retour à Gondar, avoit été d'envoyer Kefla Yafous, le Bacha Hezekias & Wellela Michael, pour tâcher de chas-

ser Ayto Tesfos de sa forteresse naturelle : mais que ces trois Généraux n'avoient pu en venir à bout. Cependant , quand le rébelle vit qu'il n'y avoit pas d'apparence que Michael pût se retirer dans le Tigré , il vint se joindre à Gusho ; mais il se contenta d'emmener mille soldats , & il laissa les autres pour défendre ses postes , en cas de surprise , & pour barrer le passage aux recrues qui pourroient venir du Tigré. Rien de ce qui s'étoit passé jusqu'alors n'avoit autant découragé les soldats de Michael , que la seule vue de Tesfos. Il n'étoit pas encore midi , quand sa petite armée parut , & que des montagnes au-dessus de nous , elle descendit dans la vallée & passa à deux portées de fusil de notre camp.

QUOIQUE le Samen soit à l'occident du Tacazzé , & par conséquent dans la division de l'Abyssinie comprise sous le nom d'Amhara , le voisinage du Tigré fait que le langage , & la plupart des coutumes de cette Province , regnent dans le Samen. Les troupes du Tigré ont une marche particulière ; & quand les tambours d'Ayto Tesfos passèrent en battant cette marche , les Tigréens parurent plus consternés que si dix mille soldats de l'Amhara étoient venu joindre les rebelles. La journée étoit très-belle ; & les soldats de Tesfos , répandus sur la colline , non-seulement sembloient être plus nombreux qu'ils n'étoient en effet , mais ils témoignaient bien plus de sécurité que de prudence , en s'approchant d'une armée telle que la nôtre.

TESFOS , ayant avec lui environ trois cens fusiliers , s'empara d'un poste qui paroissoit devoir nous gêner beaucoup. Il s'arrêta avec sa cavalerie & son infanterie dans le milieu

de la vallée, & il plaça une partie de sa mousqueterie sur le bord de la montagne du Belessen, & l'autre sur la colline longue & basse qui sépare la vallée de la rivière Mariam. Au-dessus de son camp étoit le rocher qui, faisant une projection dans la vallée, ressemble à une citadelle, & du haut duquel les payfans de Mariam Ohha firent voler tant de pierres sur l'armée royale, quand elle revint de la seconde bataille de Serbraxos. Tesfos plaça sur ce roc une foule de femmes & d'esclaves, qui commencerent aussi-tôt à construire des hutes de paille pour se loger, comme si elles avoient compté s'établir là pour long-tems. On voyoit aussi beaucoup d'autres femmes dans le camp qui étoit au-dessous; & je ne me souviens même pas d'avoir vu dans aucune armée, même dans celle où j'étois alors, un aussi grand nombre de femmes, à proportion du nombre d'hommes.

Si Tesfos avoit été long-tems à venir, il paroïsoit qu'il vouloit réparer les momens perdus. Car il s'étoit posté à moins d'un mille & demi de notre camp; & il pouvoit aisément voir boire nos chevaux soit dans Deg-Ohha, soit dans la rivière Mariam. Ce même jour sa cavalerie, attaquant ceux des nôtres qui puisoient de l'eau, tua quelques esclaves & enleva plusieurs chevaux; ce qui fut regardé non-seulement comme une insulte pour l'armée en général, mais comme un défi particulier fait à Kefla Yafous.

KEFLA Yafous étoit sans contredit l'homme le plus chéri de toute l'armée. Les soldats le regardoient comme leur pere. Le Ras l'avoit nommé au gouvernement du Samen: mais, comme je l'ai déjà dit, il n'avoit pas pu en déposséder Ayto

Tesfos , dont la marche défordonnée au milieu du jour , & proche de notre armée , la maniere dont il avoit fait battre à ses timballes la marche du Tigré , & la hardiesse avec laquelle il se campoit dans notre voisinage , méritoient d'être punis. Cependant , quoique Kefla Yafous fût très-sensible à ces bravades , il garda le silence à cause de la situation où étoit notre armée : mais tous ses amis lui proposerent de réprimer un peu l'audace de Tesfos , quand ce ne seroit que pour ranimer un peu le courage des troupes du Tigré. En conséquence on donna ordre à quatre cens hommes de cavalerie , & à cinq cens fantassins , armés de lances & de boucliers , de se tenir prêts à marcher dès qu'il feroit nuit , c'est-à-dire entre sept & huit heures. On ne vouloit point de mousqueterie , pour ne pas donner l'alarme.

Tesfos ayant vu arriver son bagage , & arranger son petit camp à sa fantaisie , monta à cheval un peu avant soleil couché , & on le vit , avec trois cens cavaliers , prendre la route du camp de Guscho & de Powussen. En ce même moment Kefla Yafous faisoit distribuer à ses soldats une forte ration de viande. Vers les huit heures du soir ils descendirent la montagne sans être apperçus , même d'une partie de notre armée. Kefla Yafous étoit Gouverneur du Temben , province au sud-ouest du Tigré , & limitrophe au Samen , avec laquelle elle a un dialecte commun. Les fantassins eurent ordre de marcher en avant & écartés les uns des autres , afin de ne pas inspirer de la méfiance ; & la cavalerie passa par le derrière de la longue colline , & alla se ranger de l'autre côté de la vallée , au bord de la riviere Mariam , afin de couper à l'ennemi toute retraite dans la plaine. Une grande
partie

partie des soldats du Samen étoient déjà endormis , pendant qu'un grand nombre de mulets , qui avoient porté le bagage , étoient dispersés ça & là autour du camp. Cependant les soldats du Temben avoient déjà pénétré au milieu des tentes , & sur-tout de celles qui étoient sur le penchant de la colline.

LA première chose qui fut apperçue du camp de Tesfos fut la cavalerie. Mais , au lieu de croire voir un parti ennemi , on s'imagina que c'étoit Tesfos lui-même qui revenoit du camp de Powussen. Kella Yafous donna aussi-tôt le signal de la charge , en faisant retentir ses timballes ; & chaque soldat tomba sur l'ennemi , dont il étoit déjà le plus près. Il est impossible de décrire la confusion qui se répandit dans le camp. Il n'étoit pas aisé de distinguer les amis des ennemis , sur-tout pour nous qui étions à cheval ; aussi tous ceux qui fuyoient étoient regardés comme ennemis. Le plus grand mal que fit la cavalerie fut en brisant les jarres de miel , de beurre , de bierre , de vin & de farine , & en rassemblant le plus de mulets qu'il fut possible pour les pousser devant elle. Peu de fuyards tenterent de passer du côté où nous étions pour se sauver dans la plaine. La plupart gagnerent les montagnes. En un moment les huttes de paille placées sur le rocher furent en feu ; & Kella Yafous ordonna de s'attacher plutôt à détruire les provisions que les hommes , puisque ces malheureux ne faisoient aucune résistance.

Je passai près d'une grande tente , que je jugeai être celle de Tesfos. Nos gens la déchirerent au même instant : mais

au lieu d'un Officier de distinction , nous vîmes trois ou quatre hommes & femmes nus comme la main , accablés de boisson & de sommeil , & étendus par terre , sans savoir rien de ce qui se passoit autour d'eux. Il y avoit sur un banc , à côté de ces misérables , un plat d'étain dans lequel étoit une grande corne , qui paroissoit avoir été remplie d'eau-de-vie , mais qui restoit parfaitement vuide. Cette corne n'étoit pas une des plus grandes que j'eusse vu , mais bien une des plus belles , tant pour la forme que pour la couleur. Je la pris pour moi , & ce fut tout le butin que je remportai cette nuit. A mon retour en Angleterre , elle me fut demandée par Sir Thomas Dundas de Carse , pour en faire un cor pour le régiment de Fauconberg , à quoi elle convenoit parfaitement. Ce Régiment ayant été réformé peu après , j'ignore ce qu'est devenue la corne. Elle est probablement dans quelque collection d'histoire naturelle , ou du moins elle mérite d'y être.

Le feu augmentant sur la montagne , & plusieurs coups de fusil ayant été entendus , il n'étoit pas douteux que les ennemis ne prissent l'alarme dans tous les camps , & plus nous demeurions , plus nous courions de risques. Kefla Yafous battit donc la retraite , envoyant la cavalerie de tous côtés pour forcer l'infanterie à reprendre le chemin de ses tentes , & ordonnant qu'on coupât les jarrets à tous les mulets qu'on avoit pris pour emmener , & qu'on les laissât , afin qu'ils ne retardassent pas notre marche. Nous entendions en même tems les trompettes & les tambours de notre camp ; qui nous avertissoient de nous en revenir , parce qu'on craignoit que le danger ne fût près de nous. En effet , à peine arrivâmes-

nous sur les limites de notre camp, que nous entendîmes le bruit de la cavalerie dans la vallée.

MICHAEL, toujours attentif à prévoir les événemens, n'avoit pas plutôt vu les huttes en feu sur la colline, qu'il avoit ordonné à Guebra Mascal de placer un corps de mousqueterie à moitié chemin de la descente, & aussi près qu'il seroit possible du gué de la rivière Mariam; car il ne doutoit pas que les ennemis n'entraissent par les deux côtés de la colline, afin de pouvoir exterminer ceux qui attaqueroient leur camp. Le Ras ne se trompa point; l'ennemi prit en effet ce double chemin, & fondant, par le côté d'en bas, sur ceux de nos gens qui s'étoient amusés à boire, il les tua sans pitié. Mais aussi ceux des ennemis qui passèrent par le gué d'en haut nous fournirent occasion de prendre notre revanche. Guebra Mascal, les ayant entendus passer entre lui & la rivière, devina heureusement leur position, quoique la nuit fût très-obscur, & il fit une décharge qui les atteignit si bien, que tous ceux qui ne tombèrent pas sous le coup, s'en retournerent précipitamment, sans s'être approchés du camp d'Ayto Tesfos, parce qu'ils craignirent de donner dans quelqu'autre piège.

Le lendemain matin (1), nous reconnûmes que les morts étoient des soldats du Begemder & du Lassa. Il y a apparence que quand Tesfos aperçut l'incendie des huttes, il étoit dans le camp de Powussen, & qu'on lui donna soudain un renfort pour l'aider à repousser Kessa Yafous, avant que

(1) 12 Mai 1771.

le projet de ce Général n'eût réussi : mais ce fut en vain. Tesfos n'arriva pas à tems ; & ses troupes furent égor-gées ou dispersées , ses mulets tués , & ses provisions dé-truites.

CEPENDANT une trentaine des fantassins de Kesla Yafous furent tués pour s'être enivrés dans le camp ennemi , & avoir demeuré derriere ; mais nous ne perdîmes pas un seul cavalier , nous n'eumes pas même de blessés. Malheureusement je fus le seul blessé en cette occasion. Je courus un danger dont la Providence avoit semblé vouloir m'avertir la veille. Quand à notre retour nous passâmes au-dessus du rocher qui s'avance dans la vallée , le feu qui étoit au haut éclaircit au loin , & la multitude qui nous veilloit fit pleuvoir sur nous une grêle de fleches , de pierres , de morceaux de bois , de jarres cassées , & de tout ce qu'elle put trouver. Alors une pierre me fracassa rudement le bras gauche , & un tesson de jarre tomba sur la crête de mon casque , & me donna une telle commotion qu'elle me fit perdre connoissance pendant quelque tems , de sorte que quand je fus dans ma tente je n'entendis seulement pas le bruit que fit la décharge de la mousqueterie de Guebra Mascal. Certes j'avois eu un pressentiment de ce qui devoit m'arriver , car en passant près du rocher , avant d'en-trer dans le camp de Tesfos , j'avois prié Tecla d'envoyer à notre retour cinquante hommes par le haut de la colline , pour qu'ils taillassent en pièces les gens qui s'étoient postés sur le rocher d'une maniere si dangereuse pour nous ; mais Tecla n'avoit pas voulu y consentir , parce qu'il désiroit de regagner le camp sans perte de tems , & avant que l'ennemi ne pût nous couper la retraite.

AYTO TESFOS, devenu plus humble, se retira à l'extrémité méridionale de la longue colline; mais le lendemain (1), étant joint par ses voisins, Samuel Mammo du Tzegadé, & Héraclius du Walkayt, lesquels lui amenèrent de grandes forces, il se rapprocha de nous : il se mit pourtant alors à un demi-mille au-delà de la première position; mais il étendit son camp de manière qu'il occupoit presque toute la longueur de la vallée, depuis le pied de la colline jusques à la rivière Mariam, plaçant son quartier général sur le haut de la colline longue & aplanie dont j'ai si souvent parlé. Mammo & Héraclius avoient passé par Gondar, où, se trouvant les plus forts, ils avoient fait prisonniers Sanuda, Confu & Engedan, & quoique ces deux derniers fussent blessés, ils les conduisirent tous trois au camp de Gusho.

Je ne veux point fatiguer mes lecteurs par le détail des attentions qu'on eut pour moi à l'occasion de mon accident. Tout ce qu'il y avoit de grand & de distingué à la cour, depuis le Monarque jusqu'aux sujets, me témoigna non moins d'intérêt que si je lui avois appartenu par les liens du sang. Le Ras sur-tout parut très touché, & je dois avouer que Guebra Mascal me donna des marques d'une amitié sincère. Ozoro Esther daigna venir le lendemain plusieurs fois dans ma tente; & elle fut dans toutes ces visites accompagnée de la belle Tecla Mariam, dont la tendre sensibilité étoit bien digne de compenser un plus grand malheur que le mien. Je prévins l'inflammation qui pouvoit porter à mes yeux, & par ce moyen ma blessure n'eut presque point de suite.

(1) Le 23 Mai.

IL vint ce jour là des envoyés de tous les camps ennemis pour porter des propositions de paix, qui se reduisirent ouvertement à rien, quoique tous le monde s'aperçût bien qu'il y avoit quelque traité, non-seulement examé, mais même très avancé. Le soir un parti de quatre cens hommes de cavalerie de l'armée royale, qui alloit au fourrage dans le Dembéa, fut surpris par Coque Abou Baréa, & taillé en pièces. Après cette action, Coque Abou Baréa vint avec environ trois mille hommes joindre le camp de Guscho.

L'ON commençoit à sentir dans notre camp la rareté des subsistances, & on prévoyoit qu'elles deviendroient chaque jour plus rares. Ce qu'il y avoit de pire en ce moment, c'est que le Deg-Ohha, qui avoit long-tems formé plusieurs bassins remplis d'eau, étoit devenu presque à sec, & comme il avoit constamment servi d'abreuvoir aux chevaux & aux mulets de l'armée, l'eau avoit fini par contracter une odeur & un goût insupportables; & toutes les fois qu'on vouloit tenter d'aller puiser de l'eau dans la riviere Mariam, il falloit en venir aux mains dans la vallée avec la cavalerie de Tesfos. D'un autre côté une fièvre épidémique désoloit l'armée des rebelles, & faisoit sur-tout de grands ravages dans le camp de Guscho & dans celui d'Ayabdar. En outre la saison des pluies s'avançoit & une affaire décisive devenoit nécessaire pour tout le monde.

LE 24, au matin, un envoyé de Guscho vint prier le Roi de permettre que je portasse du secours à toute sa famille, qui étoit attaquée de la fièvre. Le Roi répondit que j'avois reçu une blessure à la tête, que j'étois malade, & qu'il ne croyoit

pas que je pusse y aller , mais que si je le pouvois , il me feroit partir dans la matinée.

UN peu avant midi les timballes retentirent dans la plaine, & donnerent le signal de prendre les armes. Héraclius Mammo, & Tesfos, & Coque Abou Baréa, & Woodage Afahel, avoient obtenu de Gusho & de Powussen la permission de donner l'assaut à notre camp avec leurs forces particulieres: Les premiers vouloient nous attaquer du côté de la vallée; & les autres du côté de la plaine; & leurs intentions étoient d'accélérer par ce moyen la fin de la campagne. Pendant long-tems, sans doute, une pareille entreprise eût été imprudente, même pour des hommes plus redoutables que ceux qui osoient s'en charger; mais notre courage avoit déchu, le nombre de nos soldats avoit diminué, & l'indiscipline, la désertion, qui en est la suite ordinaire, s'étoient emparées de nos troupes à un point très allarmant. Tout ce désordre étoit dû, dit-on, au découragement que l'arrivée de Tesfos avoit inspiré aux Tigréens: mais il ne falloit pas être bien clairvoyant pour s'appercevoir que tout ce qui composoit l'armée étoit fatigué de combattre sans cesse pour l'injuste motif de maintenir Michael dans une place, où gouvernant en despote, il répandoit la terreur dans toutes les Provinces, & ruinoit la constitution de l'Empire.

QUAND nous commençâmes à camper sur la montagne de Serbraxos, le terrain étoit escarpé, inégal, rempli d'acacias & d'autres mauvais arbres rabougrïs, dont plusieurs avoient été brisés par les vents ou renversés par les torrens. Les soldats, en faisant rôtir les misérables rations d'orge, auxquelles

ils étoient réduits pour toute nourriture , eurent bientôt achevé de consumer ces arbres ; & les pas des gens qui alloient & venoient sans cesse , rendirent le terrain uni & glissant ; de sorte que notre camp ne paroïssoit ni si élevé , ni si inaccessible qu'il l'étoit réellement. Le Ras Michael avoit ordonné aux soldats de ramasser toutes les pierres qui étoient sur la montagné & de les ranger de maniere qu'elles formoient de petites murailles en zig-zag , derriere lesquelles les soldats se tenoient cachés , & avec leurs fusils , protégeoient les mulets qu'on menoit boire. Ainsi , au moment qu'on prévint l'attaque , toutes ces petites fortifications se trouverent garnies de mousquets , depuis le pied de la montagne jusques à la porte de la tente du Ras.

VERS midi , la montagne fut assaillie par tous les côtés où l'on pouvoit avoir accès , & le premier courage des soldats parut revivre à l'instant où ils virent paroître l'ennemi. Sans le secours d'aucune mousqueterie , l'infanterie du Roi combattit Coque Abou Barea , & le repoussa au loin dans la plaine , sans beaucoup de résistance. On n'eut pas plus de peine contre Mammo & Héraclius. Ils furent obligés de se retirer avec perte. Mais bientôt , un renfort du camp des alliés arrivant à leur secours , ils forcerent les troupes du Roi à regagner la montagne , tandis que Tesfos s'étant logé avec sa mousqueterie au bas d'une de ces murailles seches que Michael avoit construites pour sa propre défense , y combattoit avec tant de succès , qu'il repoussa les nôtres au sommet de la montagne , & jusques à côté de la tente du Ras.

AU même instant parut Woodage Asahel , à la tête d'un corps

corps nombreux de cavalerie & d'un grand nombre de gens de pied. C'étoit le côté de la montagne dont l'accès étoit le plus facile , & la marche de Woodage étoit couverte par le feu de Tesfos. Cette troupe escaladoit la montagne avec l'air de la plus grande intrépidité , tandis que nos soldats les attendoient de pied ferme en tenant leurs armes à une hauteur convenable. Il est bon d'observer ici que les fusiliers Abyssiniens portent un bâton d'environ quatre pieds de long , lequel est garni d'un bout à l'autre & des deux côtés , de crochets de fer. Quand ils veulent faire une décharge , ils plantent ce bâton devant eux , & ils s'en servent pour appuyer le bout de leurs mousquets , qu'ils font porter sur le crochet qui se trouve à la hauteur de l'objet qu'ils visent. C'est par là qu'on voit combien les armes à feu inspirent une terreur déplacée aux troupes pour qui elles sont étrangères ; car , dès qu'elles vont à l'ennemi , & qu'elles entendent le bruit que font les bâtons dont je viens de parler , quand on les plante , ce qui ressemble assez à celui qu'on fait en bandant un fusil , elles s'arrêtent & fournissent à l'ennemi le moyen de les ajuster comme il veut. Puis après avoir reçu la volée qu'on vient de leur tirer , elles se mettent en désordre , prennent la fuite , & laissent à l'ennemi tout le tems de recharger. Ainsi elles agissent précisément comme si elles cherchoient volontairement à se faire exterminer , tandis que si , dès qu'elle entend planter les bâtons , ou bien si-tôt qu'elle a reçu le premier feu , la cavalerie fonde , au grand galop , sur ces fusiliers qui n'ont point de bayonnettes , elle les tailloirait en pieces avec la plus grande facilité. Mais cela n'arrive jamais.

Tome IV.

G g

WOODAGE Afahel n'étoit plus qu'à trente pas de la mousqueterie qui l'attendoit, quand, malheureusement pour lui, la montée se trouva plus rapide; & Tesfos, qui l'avoit protégé de son feu, cessa tout-à-coup de tirer, par une raison qu'on ne devina pas alors. Le Roi étoit près du sommet de la montagne: mais il ne voulut pas reculer plus loin, & ce fut en vain qu'on l'en pria. J'étois peu éloigné de ce Prince, & je ne doutois pas de voir incessamment les ennemis exterminés par le feu de la mousqueterie. Woodage Afahel étoit facile à reconnoître à un bandeau rouge qu'il portoit autour de la tête, & dont les bouts pendoient des deux côtés. On le voyoit faire signe de la main aux troupes qui étoient en bas, pour qu'elles montassent promptement, afin de soutenir celles qui étoient le plus près de lui, & qui se trouvoient gênées dans leur escalade par la dureté & l'inégalité du terrain. Au même instant, les troupes du Roi firent feu, & je crus voir ceux sur qui elles tiroient, joncher le flanc de la montagne. Nous les vîmes en effet tout-à-coup reculer, mais en gens pleins de vie, courant & galoppant dans la descente, de manière à nous faire rire malgré nous. Woodage Afahel, seul avec deux de ses gens, gagna le sommet de la montagne, passa devant la tente du Roi, tira son bandeau rouge pour saluer cette tente; & traversant tout notre camp au galop, alla descendre du côté gauche, où Coque Abou Barea avoit été repoussé. Cependant, le Grec Sebastos, vieillard âgé de soixante-quinze ans, & cuisinier du Roi, le même dont j'ai parlé dans le récit de la campagne du Maitsha, se tenoit derrière une grosse pierre, avec un fusil à la main; & à l'instant que Woodage passa, il lui lâcha son coup & lui mit une balle dans le côté gauche du ventre. On vit aussi-tôt

Woodage penché sur le devant de sa selle & soutenu par quelques soldats qui étoient auprès de lui , & qui l'emportèrent dans sa tente. Il mourut dans la soirée, & on ne peut le nier, il méritoit un meilleur sort par la manière dont il combattit ce jour-là. Sebastos raconta au Roi ce qu'il venoit de faire : mais on ne le crut pas d'abord. Ce ne fut que le soir que le malheur de Woodage fut confirmé & que le vieux Grec fut habillé magnifiquement & reçut un présent du Monarque.

Tesfos avoit cessé de faire tirer sa mousqueterie depuis le moment que Woodage avoit commencé à escalader la partie la plus roide de la montagne , & nous croyions que c'étoit parce qu'il craignoit de blesser ses alliés : mais on fut bientôt qu'il avoit une autre raison. Keffa Yafous avoit donné ordre à deux de ses neveux de se mettre à la tête d'un corps de fantassins , armés seulement de lances & de boucliers , de passer , sans se laisser voir, derrière la tente du Ras Michael , & d'aller descendre au niveau de la muraille, derrière laquelle Tesfos étoit retranché. Fiers du premier commandement dont ils étoient honorés , ces deux jeunes guerriers exécutèrent avec la plus grande ardeur l'ordre de leur oncle. Il leur avoit dit de veiller l'instant où Tesfos auroit fait sa décharge , pour fondre tout-à-coup sur lui : mais dédaignant cette précaution , ils renversèrent la rangée de pierres , derrière laquelle l'ennemi se tenoit ; ils l'attaquèrent avec fureur & le délogèrent de son poste , au moment qu'il comptoit pouvoir le mieux soutenir Woodage. Tesfos reçut même deux blessures en cette occasion , & ne se sauva qu'avec beaucoup de difficulté. On lui enleva soixante-dix mousquets à mèche , qu'on rap-

porta au camp. Ses vainqueurs firent alors prisonnier un homme d'une des premières familles du Samen, lequel étoit parent ou ami de Kefla Yafous. Cet homme ayant été paré d'habillemens neufs, & régalé le mieux qu'il étoit possible, dans un camp où la disette se faisoit sentir, fut renvoyé la nuit à Tesfos, avec ce court message: « Tesfos feroit mieux de s'en retourner sur son rocher, puisque mes enfans peuvent le battre dans la vallée en plein midi. »

COQUE Abou Barea tenta plusieurs fois d'escalader la montagne, mais il fut toujours repoussé avec vigueur. L'armée royale ne perdit qu'onze hommes en cette occasion. On parla diversément des pertes de l'ennemi. Quoique nos gens eussent tiré au moins mille coups de mousquet, il ne resta couché sur le flanc de la montagne que soixante-trois hommes & plusieurs chevaux du détachement de Woodage Afahel; tant l'arme la plus terrible devient sans effet dans des mains timides & ignorantes !

CETTE nuit, tout le corps des fusiliers de la maison du Roi, désigné sous le nom *du Lafla*, & composé d'environ trois cens hommes, déserta tout entier. Une des suites les plus funestes de cette journée, c'est que quand l'ennemi s'empara du pied de la montagne, il jeta un grand nombre d'hommes & d'animaux tués dans le Deg-Ohha, où par ce moyen nos troupes ne purent plus puiser de l'eau. Pour remédier à cet inconvénient, le Ras Michael fit avancer, le même soir, deux mille hommes à l'extrémité de la longue colline, & immédiatement au-dessous de lui. Dès-lors, ce poste ne fut plus insulté, & nos animaux purent boire plus

à leur aise & avec plus de sécurité, que tandis qu'ils étoient moins éloignés de l'abreuvoir.

AU-DESSOUS du côté nord-ouest, où la montagne forme un précipice, on s'apperçut qu'il y avoit trois ou quatre bassins dont l'eau avoit conservé toute sa pureté, & étoit dans le lit d'un torrent qui contournoit le côté nord de la montagne, hors de la portée de l'ennemi. La descente étoit si fort à pic, qu'il étoit difficile d'y conduire des animaux : mais les hommes pouvoient y passer aisément, & j'allai m'y baigner plusieurs fois. J'y plongeais sur-tout ma tête ; & cette eau fraîche fortifia singulièrement mes yeux, que le coup que j'avois reçu à la tête avoit beaucoup affectés.





CHAPITRE IX.

Entrevue de M. Bruce avec Gusho. — Ce Général apprend des choses intéressantes à M. Bruce. — Ce dernier retourne au camp du Roi. — L'armée reprend le chemin de Gondar. — Désordre de cette marche nocturne.

LE 25 Mai (1), je me rendis de bonne heure au camp de Gusho. En arrivant près de sa tente, je descendis de dessus ma mule; &, d'après ce que le Roi m'avoit recommandé, je me découvris jusqu'au-dessous de la poitrine; ce qui annonçoit que je portois des ordres du Monarque. Quatre hommes vinrent alors au-devant de moi, & me prenant deux par chaque bras, ils me conduisirent dans la tente & me présentèrent à Gusho. Ce Général étoit assis sur une espece de lit couvert d'un tapis d'écarlate, garni d'une crépine en or. Dès que je fus près de lui, je lui dis : « Ecoutez ce que le Roi vous dit ». — A l'instant il se leva, & se dépouillant jusqu'à la ceinture, il baissa son front sur le tapis, qui couvroit le lit; mais il ne se prosterna point la face contre le tapis de Perse, qui étoit à terre. Il resta ensuite debout comme son devoir l'exigeoit. Son orgueil & la nouvelle indépendance qu'il s'étoit arrogée, furent cause qu'il se dispensa de ces formalités, auxquelles il avoit été pourtant accoutumé dès l'enfance.

(1) 1771.

VOYANT qu'il m'écoutait attentivement, je continuai : « Le Roi m'a chargé de vous dire, & je vous déclare, d'après mes connoissances en médecine, que la fièvre qui attaque votre camp deviendra bientôt mortelle. Comme les pluies augmentent, vous mourrez. Ainsi, dans l'état de rébellion où vous êtes, Dieu fait ce qui vous arrivera après votre mort. Mais le Roi souhaite que, pour conserver votre santé, vous vous en retourniez dans l'Amhara, emmenant avec vous Powussen, avec tous les autres qui sont avec vous, & qui sont déjà malades. Le plutôt fera le mieux; car il lui tarde d'être délivré de vous, sans que vous laissiez aucun de vos amis derrière ».

J'AVOUE que j'eus beaucoup de peine à conserver ma gravité durant le cours de ma harangue. Guscho étoit comme moi; & dès que je cessai de parler, il lui échappa un grand éclat de rire. « — Ah ! ah ! Yagoubé, dit-il, je vois que vous êtes encore le vieux homme : mais dites de ma part au Roi, que si je faisois ce que vous me demandez, c'est alors que j'aurois peur de mourir, & que je serois rebelle à mon devoir. Assurez le Roi que je veux lui rendre un meilleur service. Si je me retirois chez moi, & que je laissasse Michael tranquillement auprès du Monarque, moi, qui ne suis pas Médecin, je déclare que le Ras montreroit bientôt qu'il seroit pour ce Prince un fléau plus funeste que toutes les fièvres du Dembéa ».

Je présentai alors à Guscho son parent Sertza Denghel, qui étoit debout derrière moi, & qui étant affublé de son habillement de Moine, n'avoit pas été reconnu. Ce Génér-

ral favoit pourtant bien que Sertza Denghel avoit sauvé le Roi , & que le Roi l'avoit battu dans le premier mouvement de sa colere. Il loua beaucoup ce jeune homme , & l'action glorieuse qu'il avoit exécutée ; & il dit que l'honneur de sauver les Rois sembloit être un avantage que la Providence réservoir aux habitans de l'Amhara. Il fit alors venir des habillemens neufs , & en revêtit Sertza Denghel. Celui-ci ne vouloit point ôter son capuchon ; mais Gusho le lui arracha lui-même , & l'ayant jetté à terre & foulé sous ses pieds , il le jeta derrière son sofa. Avant notre départ , ce Général donna encore à Sertza Denghel cinq onces d'or ; ce qui étoit un présent considérable de la part d'un homme qui aimoit autant l'or que lui. Il recommanda à son jeune parent de retourner à son devoir & à sa profession guerriere , me priant de le ramener au Roi , & de le faire ré-installer dans l'emploi qu'il occupoit dans le palais.

Je demandai à Gusho la permission de visiter ses malades , & de laisser à Antonio , Grec attaché à sa personne , de l'ipécacuanha & du quinquina , avec des instructions sur la maniere de l'administrer. Ayto Adereffon , neveu de Gusho , & le même qui avoit perdu le cheval dans le combat de Woodage contre Confu , étoit attaqué de la petite-vérole. Quand je vis cela , j'avertis sérieusement le Général du danger auquel il exposoit son armée , si cette maladie faisoit des progrès dans le camp ; & je lui conseillai d'envoyer soudain son neveu dans l'Eglise de Mariam , où il seroit soigné par les Prêtres. Il l'y envoya en effet.

GUSHO faisant sortir tout le monde de sa tente , & y restant seul

seul avec moi, me demanda si j'avois vu la jeune Welleta Sellassé, au moment de sa mort; & si elle s'étoit empoisonnée elle-même, ou si le poison qu'elle avoit pris lui avoit été donné par le Ras Michael ou par Ozoro Esther? Je lui dis, « que ses amis m'avoient envoyé chercher au camp; qu'ils ne m'y avoient pas trouvé, parce que j'étois à Koscam avec Ayto Confu, alors blessé; mais que je n'aurois pas pu lui être d'une grande utilité quand j'y aurois été plutôt; qu'à mon arrivée elle ne donnoit plus que quelques signes de vie, & qu'elle avoit expiré presqu'au même instant; qu'elle avoit confessé avoir pris de l'arsénic, & l'avoir acheté d'un Negre Mahometan qui la servoit; enfin, que le motif qui l'avoit forcée à s'empoisonner, c'est parce qu'elle craignoit qu'à son retour à Gondar le Ras Michael, son grand pere, qu'elle regardoit comme le meurtrier de son pere, ne la forçât à satisfaire la brutalité de ses desirs ». Gusho parut extrêmement attentif à ce récit, & il garda le silence environ deux minutes après que j'eus achevé de parler.

L'on servit alors un très-grand déjeuner, auquel Gusho avoit fait inviter plusieurs de ses Officiers. J'y vis aussi quelques personnes de Gondar, qui s'étoient retirées auprès de Fafil, à la nouvelle du retour de Michael dans la Capitale. Gusho me pria de le saigner avant de m'en aller; mais je lui dis que je me garderois bien de le faire, parce que je voyois qu'il se portoit bien; qu'une saignée pourroit déranger sa santé, & qu'ensuite s'il mouroit, le blâme en retomberoit sur moi, & il m'en arriveroit du désagrément. — « Non, non, dit-il, je fais que je puis me fier à vous, & certainement aucun de ceux qui m'appartiennent ne vous soupçonne d'un mau-

vais dessein : mais j'aime à voir que vous vous intéressiez à ma vie par la raison que je vous expliquerai par la suite ». Je m'inclinai , & il me pria de lui raconter ce qui s'étoit passé dans la visite que j'avois rendue à Fasil , ce que je fis sans lui rien déguiser. Tous les convives rirent beaucoup , mais Gusho rit plus qu'aucun autre , en disant seulement : « Fasil , Fasil , tu es né Galla , & Galla tu mourras ».

QUAND on eut fini de déjeuner , tout le monde sortit de la tente , & nous restâmes seuls Gusho & moi. Ce Général prit alors un air extrêmement sérieux. — « Vous savez , me dit-il , que nous sommes anciennes connoissances. Je vous vis chez Michael après la bataille de Fagitta : je vis les présens que vous apportâtes ; j'entendis lire les lettres de Metical Aga , & celles d'Ali-Bey. Tous les Grecs qui occupent ici des postes considérables , & qui sont naturellement assez orgueilleux , ont déclaré plusieurs fois , comme Antonio me le disoit encore hier au soir , que les mieux nés d'entr'eux n'étoient pas , dans leur patrie , d'un rang supérieur à celui de vos domestiques , & que tous ceux qui étoient venus jusqu'à présent dans ces contrées , ne valoient pas mieux. Nous savons donc , & le Roi en est persuadé comme nous , que dans votre pays vous êtes l'égal de nous tous , peut-être même supérieur à nous ; aussi vous avez été traité comme tel , même dans ces tems de trouble & de désordre. Vous avez donc tort de vous exposer comme un simple soldat. Vous nous avez prouvé que vous étiez meilleur cavalier que nous , & que vous connoissiez bien mieux les armes à feu que nous ne pouvons les connoître : votre fusil porte plus loin , parce que vous vous servez de balles de plomb. Jusques-là c'est très-bien ; mais vous

devriezvous servir de vos avantages , sans jamais agir seul & par des motifs qui ont l'air trop particuliers (1) ».

« SEIGNEUR , lui répondis-je , vous vous rappelez que quand j'arrivai dans ce pays-ci , Ayto Aylo , l'homme le plus paisible & le plus sage de ceux qui l'habitent , le Ras , & vous-même , je crois , ainsi que beaucoup d'autres hommes distingués , qui daignent me servir de patrons , me conseillèrent d'entrer dans la maison du Roi , parce que c'étoit le seul moyen de me mettre à l'abri du pillage & de l'insulte. Vous me dites qu'un instant après que le Roi auroit quitté Gondar , je ne pouvois y demeurer tranquille si je n'y étois qu'un simple particulier à qui l'on supposeroit de l'argent ; qu'ainsi je devois me lier avec les jeunes gens de la cour , & avec les principaux officiers , parce que leur considération & leur amitié tiendroient en respect les gens mal intentionnés. Le Roi voyant que j'avois une grande facilité à manier un cheval & des armes , facilité supérieure à tout ce qu'il avoit vu jusqu'alors , me plaça auprès de sa personne , dans le palais & à l'armée , tant pour le plaisir qu'il goûte à voir mes exercices , que pour son instruction , j'ose dire , & même pour ma sûreté ; enfin j'ai éprouvé que cette place m'étoit si salutaire que je n'ai jamais été en péril que lorsque je me suis tenu éloigné de ce Prince. La première fois que je voulus aller voir la cataracte , Guebra Méhédin se prépara à m'arrêter & à m'assassiner. Quand le Roi étoit en Tigré , Woodage Afahel me destinoit la même faveur , & il envoya en conséquence à ma poursuite des Gallas , qu'il fit partir de Samfeen , tandis que Coque Abou

(1) Gusbo faisoit allusion aux instigations d'Ozoro Esiber.

Baréa, animé par le même désir, envoyoit déjà Degawassa ; Welleta Selaissé. Ma sûreté dépend d'une résidence constante auprès du Roi. Je m'y tiens comme on me l'avoit conseillé, & c'est là ce qui m'a indispensablement conduit à Serbraxos. Vous ne devez pas penser que ce soit par goût qu'un homme blanc, comme moi, vienne dans une querelle qui lui est absolument étrangère, courir le risque de se faire tuer ou de perdre quelque membre, si loin de sa Patrie, & dans un pays où l'on a si peu d'habileté pour penser les blessures ».

» Ne vous y trompez pas, Yagoubé, reprit Gusho, la manière dont vous vous êtes conduit à Serbraxos vous fait honneur, sans qu'elle puisse jamais vous attirer aucun ennemi ; & Kessa Yafous a le même avantage que vous. L'homme à qui vous devez vous attacher de préférence est Kessa Yafous. Tout ce que je voulois vous observer, c'est que Woodage Afahel seroit revenu sain & sauf de l'assaut du camp si vous ne lui aviez pas donné un coup de fusil, car on sait que c'est vous seul qui avez tiré sur lui. Cela peut vous nuire, étranger comme vous l'êtes ; car Woodage étoit le chef des Edjows Gallas, gardes du Roi Joas, & si les Edjows retournent à Gondar, ils vous regarderont comme un ennemi, & n'oublieront jamais qu'on a trouvé dans le corps de Woodage Afahel une balle de plomb partie de votre fusil ».

» SEIGNEUR, lui dis-je, il est rare que dans ces sortes d'occasions un homme ait le pouvoir de se justifier & de faire connoître la vérité, mais heureusement je le puis : tous les Grecs qui sont dans l'armée du Roi, leurs fils, leurs parens, tous les Mahometans qui ont été en Arabie, dans l'Inde &

en Egypte, se servent de balles de plomb ; l'homme qui a tiré un coup de fusil à Woodage Afahel vous est bien connu, c'est le vieux cuisinier du Roi, le Grec Sebastos, vieillard de soixante quinze ans passés, homme qui ne seroit pas en état de tuer un mouton si quelqu'un n'avoit pas commencé par lui lier les jambes. Il a lui-même appris son action au Roi, suivant la coutume, il en a fourni des témoins, pour pouvoir obtenir la récompense à laquelle il avoit droit. L'on a débité aussi que c'étoit moi qui avois tué, à la bataille de Serbraxos, l'homme qui portoit l'étendard rouge du Roi Théodore, quoiqu'on n'ait point probablement trouvé de balles de plomb dans son corps : un soldat ramassa cet étendard sur le champ de bataille, & me le présenta : je lui donnai une récompense ; & quand j'offris l'étendard au Roi, je lui dis ce que j'avois vu, je lui dis que celui qui le portoit avoit été tué par la mousqueterie de Guebra Mascal. Je n'ai point touché de fusil le jour de la bataille de Serbraxos, je n'en avois pas non plus le jour que Woodage Afahel fut tué ; je le vis passer à dix pas de l'endroit où j'étois derrière le Roi. Il étoit suivi par deux des siens, & il paroissoit plein de vigueur & de santé ; mais j'étois si loin de chercher à lui tirer un coup de fusil que je désirois au fond du cœur qu'il pût sortir du camp avec autant de bonheur qu'il avoit montré de courage & de témérité en y pénétrant ».

« DANS ma patrie, les Officiers n'ont point coutume de s'occuper à trier ainsi des ennemis distingués pour les tuer, lorsqu'ils ont sur eux un si grand avantage. Une pareille chose seroit presque regardée comme un véritable assassinat, & on ne pourroit conséquemment en retirer aucune gloire. Mais

quand on a des raisons pressantes de tenir les chefs des ennemis à l'écart, on y emploie de simples soldats, à qui cela ne produit aucun honneur. Je veux cependant vous avouer une chose, c'est que quand on conduit les chevaux du Roi ou les miens à l'abreuvoir de Deg-Ohha, mais alors seulement, je m'assieds sur le rocher qui est au-dessus & je veille à leur sûreté & à celle des gens qui les menent. Je cherche à épouvanter ceux qui voudroient venir les inquiéter, par l'appareil d'une rangée formidable de fusils. Le jour de l'arrivée d'Ayto Tesfos, quelques-uns de ses gens emmenaient plusieurs mulets, parmi lesquels il y en avoit deux des miens. J'y courus aussi-tôt, & du haut du rocher, je tirai, je l'avoue, sur les ennemis, & j'en tuai quatre; ce qui engagea bientôt les autres à s'écarter. Mais quant à Woodage Afahel, je le répète, je n'avois point d'armes dans mes mains, lorsqu'il entra dans le camp, & je ne quittai pas le Roi d'un instant jusques au soir, »

« A présent, voilà qui est fort bien, dit Gusho. Quelconque a tué Théodore & les gens de Tesfos, ne sera l'objet d'aucune recherche. Le Deg-Ohha est en dedans des lignes du Roi, & ceux qui veulent le priver de ce qui est en sa possession, ne peuvent le faire qu'au péril de leur vie. Si Ayto Tesfos lui-même avoit voulu vous empêcher de prendre de l'eau, & que vous l'eussiez tué d'un coup de fusil, il n'y auroit pas, dans tout l'Amhara, un seul homme qui pût vous en blâmer. Mais ce que vous venez de me dire à l'égard de Woodage Afahel, me fait grand plaisir. Le petit homme jeune qui a déjeuné avec vous, & qui est un de mes amis, accompagnoit Woodage Afahel au moment qu'il reçut le

coup de fusil. Il vint nous rapporter que ce brave Galla avoit été tué par un Franc , & la balle de plomb , trouvée dans son corps , nous fit croire que le coup étoit parti de votre main. »

L'HOMME dont Gusho venoit de me parler , fut soudain rappelé dans la tente. Il se nommoit *Goul*, c'est-à-dire, Géant, & on lui avoit donné ce nom par une sorte de dérision ; car il étoit très-petit & très-mince. — « Est-ce là l'homme qui a tué Woodage Afahel sur la montagne ? lui dit Gusho. » — Oh ! point du tout ! répondit Goul. Celui qui l'a tué est un vieillard qui a une longue barbe blanche , & qui porte une pièce d'étoffe blanche autour de sa tête. Pour celui-ci , je le connois bien. Je l'ai vu au camp de Fasil. C'est Yagoubé , l'ami du Roi. Il n'est point capable d'avoir fait le mal qu'on lui impute. » — « Non certainement , dit Gusho , il n'en est point capable. Aïnsi , souvenez-vous de dire cela aux amis de Woodage Afahel. »

Aussi-tôt Goul sortit. « Laissons là cette affaire , dit Gusho. Je me charge du reste. Parlons d'autre chose. Nous avons en ce moment dans le camp , un homme que Metical Aga a envoyé , à la sollicitation des amis & des compatriotes (1) que vous avez à Jidda , pour savoir si vous étiez mort ou en vie. Cet homme est aussi porteur d'un message pour le Roi. Peut-être le lui enverrai-je demain dans son camp : mais il est pourtant plus probable que j'attendrai à le lui présenter , jusqu'à ce que je le voie moi-même à Gondar. Rappelez-vous cependant ce que je vous ai dit. Tenez-vous

(1) Le Capitaine Thomas Price , commandant le vaisseau le Lion , de Bombay.

toujours très-près du Roi , & vous n'aurez point à craindre d'accident au milieu de la confusion qui ne peut manquer d'avoir bientôt lieu. » — Je remerciai ce Général du conseil que son amitié me donnoit , & je lui promis de le suivre. Je lui demandai ensuite à voir Ayto Engedan & Ayto Confu , ainsi que l'envoyé de Metical Aga : mais il me répondit qu'en ce moment cela n'étoit pas possible.

IL tenoit alors dans sa main un morceau de ce papier de soie , dans lequel les Abyssiniens ont coutume d'envelopper leurs lingots d'or , & il se préparoit à me le glisser , de la même manière qu'on glisse à un Médecin ses honoraires dans notre Europe. — « Vous oubliez donc , lui dis-je , ce que vous avez dit ce matin. Vous oubliez que je ne suis pas un homme abandonné , un Grec , un Arménien comme les autres que vous voyez ici , mais peut-être d'un rang égal au vôtre. Si j'avois besoin d'argent , l'envoyé de Metical Aga m'en procureroit à ma première réquisition. Les personnes malades que j'ai vues chez vous sont votre femme & vos deux filles. Quand par la suite vous viendrez à Gondar prendre en main les rênes du gouvernement , je les chargerai de vous demander elles-mêmes les services que votre amitié pourra me rendre ; & j'espère que vous me les accorderez. » — « Vous êtes un heureux Prophète , Yagoubé , me dit-il , & je le suis aussi. Souvenez-vous donc de mes avis. Je fais que vous êtes l'ami d'Ozoro Esther : mais sa protection vous deviendra inutile. Il en fera tout autrement d'Ozoro Altash (1). Mais la meilleure chose que vous ayez à faire , c'est de vous tenir

(1) La fille d'Ozoro Altash avoit épousé Fowussen.

près du Roi, pour empêcher que personne ne vous inquiète en vous rendant à Gondar ; & laissez-moi le soin du reste. »

GUSHO chargea alors un de ses Officiers de me reconduire à travers la plaine , & il me fit suivre par plusieurs esclaves , chargés de fruit & de poisson. A peine étois-je à cent pas de la tente , qu'un homme , enveloppé dans ses habillemens jusques par-dessus le menton , vint à ma rencontre. C'étoit un esclave d'Engedan. — « Votre armée va se débander , me dit-il tout bas. Ayez soin de ne pas abandonner le Roi , ou bien , attachez-vous à Aylo , frere de mon maître , & il vous menera ici. » — A ces mots , l'esclave me quitta. Nous continuâmes à traverser la plaine , & nous vîmes plusieurs petits partis de cavalerie qui battoient l'estrade ; mais aucun d'eux ne s'approcha de nous. Mon conducteur me dit que c'étoient des Gallas qui cherchoient quelque occasion de faire du mal. Il m'apprit en même tems qu'Ozoro Wellela Israël & son fils Aylo avoient joint ce jour-là l'armée des confédérés , avec dix mille hommes des troupes du Gojam , « & cela , ajouta-t-il , dans la seule intention de ruiner le pays. Mais l'Iteghé , votre amie , ne peut pas voir tomber Michael , sans lui donner une poussée , quoiqu'elle ait pourtant attendu jusqu'au dernier moment de sa chute ; de peur de quelque accident. » — Les gens de Gusho remirent le poisson & le fruit à la premiere garde de notre camp ; & ils s'en retournerent avec leur guide , pendant que je m'avançois vers la tente du Roi , réfléchissant à tout ce que signifioit ce que je venois d'entendre ; cherchant quelle puissance alloit nous conduire à Gondar , disperfer notre armée , déposer Michael & ne faire aucun mal au Roi.

J'APPRIS en arrivant que le Roi s'étoit trouvé indisposé ; & avoit pris de l'eau chaude pour essayer de vomir. C'étoit une chose dont je lui avois fait faire usage quelquefois , au lieu de lui donner des médecines à tout propos. Il étoit alors assez tranquille. Je me rendis chez le Ras Michael , que je trouvai seul dans sa tente & avec un air chagrin. Il m'interrogea avec soin sur tout ce qui s'étoit passé dans mon entrevue avec Gusho. Je lui racontai ce qu'on m'avoit dit au sujet de la mort de Woodage Asahel , ainsi que ce qui avoit rapport à Fasil. Je lui parlai des personnes malades que j'avois vues , de l'or qu'on m'avoit voulu offrir , du fruit & du poisson qu'on m'avoit donné. Puis je retournai chez le Roi , à qui je répétai la même chose : mais je me gardai bien de dire un seul mot de la rencontre qui devoit avoir lieu à Gondar.

CEPENDANT , voyant que le Roi se plaignoit d'avoir un peu de mal de tête , je lui conseillai de ne recevoir personne ce soir-là , de se coucher pour tâcher de prendre du repos , & de me permettre de demeurer jusqu'à ce qu'il se réveillât , dans l'appartement de son Secrétaire. Il suivit mon avis avec d'autant plus de plaisir , qu'il avoit eu la nuit précédente une très-longue visite d'Ozoro Esther ; & je ne crois pas que les affaires d'Etat fussent pour beaucoup dans leur entretien.

QUAND le Roi fut couché , je sortis & je trouvai l'Azage Kyritlos , avec la jeune & belle Tecla Mariam qui venoit de se parer pour se rendre chez Ozoro Esther. Elle me dit qu'elle vouloit m'amener avec elle , ou bien rester avec moi , & qu'alors le Roi nous enverroit à souper chez son pere. Mais je la priai de me dispenser de l'un & l'autre , parce

que le Roi étoit malade & que j'avois des affaires avec son pere. Celui-ci vit bien en effet par ma contenance que j'avois quelque chose d'important à lui communiquer. Il envoya sa fille faire sa visite, & nous restâmes seuls.

COMME Tecla Mariam étoit un homme avec lequel je vivois dans la plus intime amitié, & que je savois qu'il étoit également dans l'intimité du Roi, je crus devoir lui rapporter mot pour mot tout ce qui m'avoit été dit par Gusho & par l'esclave d'Engeda. Il me répondit, sans paroître étonné : « Eh ! quoi ! c'en est donc fait de nous ! Rapportez tout cela au Roi. » — Bientôt après, un esclave qui servoit le Roi dans la chambre à coucher, vint dire au Secrétaire que ce Prince se trouvoit bien & qu'il demandoit ce qu'il devoit boire. Je lui dis qu'il falloit qu'il bût de l'eau avec un mélange de tamarin bien mûr, boisson qu'il avoit coutume de prendre quand il faisoit diète. « Voyez-le & donnez-lui vous-même vos avis, me dit le Secrétaire. » — J'entrai donc dans l'appartement du Monarque, à qui je révélai tout ce que je savois. Il parut très-agité durant tout ce récit, & il répéta fréquemment : « O Dieu ! ô Dieu ! ô Guebra Mensus Kedus (1) ! »

« Qui est ce Guebra Mensus Kedus ? » demandai-je ensuite à Tecla Mariam. — « Quoi ! me répondit-il gravement, c'est un grand Saint qui vécut sans boire ni manger, depuis le ventre de sa mere. Il alloit dire la Messe tous les jours à Jérusalem, & il revenoit chez lui le soir, sous la forme d'une cicogne. » — « Il suivoit un bien mauvais régime, dis je,

(1) Serviteur du Saint-Esprit.

pour un homme qui faisoit un si violent exercice ». — « Ce n'est pas tout , reprit Tecla Mariam , il combattit un jour en Tigre contre le Diable ; il le jeta en bas du roc Amba Salam , & le tua ». — « Je vous souhaite bien de la joie , lui dis-je , c'est une bonne nouvelle que vous me donnez là ». Toute cette conversation se passa à demi-voix ; le Roi étoit tranquille , mais entendant les derniers mots que je venois de prononcer , il se mit sur son séant & s'écria : « Quelle joie ! quelle bonne nouvelle , Yagoubé » ! — « Ecoutez , lui répondis-je , Sire , Técla Mariam vient de m'apprendre que le Diable étoit mort , ce qui est une bonne nouvelle , au moins pour moi , qui crains sans cesse de tomber entre ses griffes ». — « Ah ! dit le Roi , les Moines racontent cela. La chose est , dit-on , arrivée depuis long-tems ; mais ce qu'il y a de certain , c'est que Guebra Menfus Kedus étoit un saint homme ».

LORSQUE je rendis compte au Roi des conseils de Guscho & de l'esclave d'Engedan , il parut , comme je l'ai dit , très agité , mais il ne me dit point s'il savoit ou s'il ne savoit pas ce que ces conseils signifioient. Il m'ordonna seulement de me rendre chez moi , en me disant : « Si vous faites cas de votre vie , n'ouvrez la bouche sur ce que vous venez de me dire , ni à aucun homme , ni à aucune femme , ne paraissez pas même plus préoccupé qu'à l'ordinaire , & ayez confiance dans la Vierge Marie & en Guebra Menfus Kedus ».

J'étois en vérité assez disposé à me retirer dans ma tente , sans que j'eusse besoin qu'on m'en priât. En y arrivant je me mis au lit ; j'avois un rayon d'espoir qui sembloit m'annoncer que la Providence commençoit à vouloir me dépêtrer de

P'embarrasoù j'étois , & qu'elle m'en retireroit plutôt que je ne l'avois cru jusqu'alors. Je m'abandonnai au sommeil, comptant bien qu'on ne manqueroit pas de m'appeler si le Roi se trouvoit plus incommodé. Les feux étoient éteints, & excepté le cri des gardes qui faisoient la ronde, on ne faisoit presque pas de bruit dans le camp, vu la quantité d'hommes qu'il renfermoit.

TANDIS que je dormois profondément, Francisco, l'un des Grecs attachés au Ras, & qui étoit brave & éprouvé, mais qui aimoit à boire, vint dans ma tente en criant : « c'est une folie de dormir à présent ». — « Je suis sûr, au contraire, lui dis-je tranquillement, que je serois fou si je ne dormois pas; mais quand voulez vous donc que je repose ? qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? » — « Levez-vous promptement, me dit-il, car nous allons être taillés en pièces dans une minute ». — « En ce cas-là, lui répondis-je, je veux qu'on me pendre si je me leve. Puisqu'il ne me reste plus de tems à vivre, il ne vaut pas la peine de m'habiller ». — « Fasil, dit Francisco, vient de surprendre le camp & ne fait point de quartier ». — « Fasil ! m'écriai-je, c'est impossible ! mais allez trouver Laéca Mariam, qui commande la garde du Roi, & s'il y a un cheval sellé, emmenez le moi.

AUSSI-TÔT Francisco s'arma d'une lance & d'un bouclier, & prit sa course; la minute d'après il revint sur ses pas pour me demander le mot de l'ordre : « Googué (1), lui dis-je, est le mot ». — « Maudit soit son pere, s'écria Francisco,

(1) Ce mot signifie Chouette.

en faisant allusion au pere de la Chouette, & maudits soient les peres de ceux qui ont choisi un nom aussi funeste pour le mot de l'ordre; d'après cela je ne suis pas surpris des malheurs qui nous arrivent ». En même tems il reprit le chemin de la garde commandée par Laéca Mariam. Je portai alors un œil observateur sur le camp, & je ne pus m'empêcher de douter que les alarmes de Francisco fussent fondées. Il n'y avoit pas le moindre mouvement du côté de la tente de Kefla Yafous, à peine même y appercevoit-on un reste de lumiere; mais, d'un autre côté, la tente du Ras étoit bien éclairée, & on y entendoit plusieurs personnes qui alloient & venoient, tandis que la tranquillité régnoit tout autour dans les postes des gardes du Tigré, que je savois pourtant bien être attentifs au seul mouvement d'une souris.

CEPENDANT il y avoit plus de mouvement & de bruit que de coutume à l'extrémité nord-est du camp. Francisco revint de la tente du Roi, & sans me donner le tems de l'interroger, il me dit, encore animé par la colere; « ces negres sont tous devenus fous, vous ne les tenez dans aucune espèce d'ordre. — Laéca Mariam m'a t-il fait apprêter un cheval, lui-dis-je? où est-il? » — « Quand je lui ai fait part de vos ordres, me répondit Francisco, il m'a dit qu'il y avoit là cinquante chevaux, mais qu'il ne comptoit pas que vous voulussiez galoper dans la nuit. Je lui ai annoncé que Fasil étoit dans le camp; il s'est mis à rire & m'a répondu que j'étois yvre; puis il a paru étonné que vous m'eussiez donné le mot de l'ordre. Maudit soit son pere! C'est une belle acquisition que ce mot là, en vérité il m'enrichira beaucoup. — « Certes lui-dis-je, ami, j'ai bien peur que Laéca Mariam n'ait raison;

je n'ai jamais entendu dire, du moins, qu'un armée se laissât tailler en pièces aussi tranquillement que la nôtre ».

TANDIS que j'achevois ces mots, les flambeaux de la tente du Ras parurent tous allumés ; la même chose eut lieu dans la tente de Kefla Yafous, dans celles des autres Officiers Généraux, & enfin dans celle du Roi. Ces flambeaux sont de la même espèce que les torches dont se servent les Agas des Janissaires du Caire & de Constantinople, lorsqu'ils font leur ronde. Quoiqu'ils soient allumés, ils ne répandent aucune clarté que lorsqu'on les secoue deux ou trois fois en l'air, mais alors ils s'enflamment & donnent beaucoup de lumière. Depuis que le Guragué avoit attenté à la vie de Michael, ce général avoit toujours seize de ces flambeaux pour la garde de sa tente. Tout le camp parut éclairé en un instant ; tout le monde fut réveillé, & comme personne n'en savoit la raison, le tumulte s'accrut davantage.

FRANCISCO ne vit pas plutôt les flambeaux qu'il s'écria, avec une espèce de transport : « voyez à présent qui est ivre. Où sont donc vos plaisanteries ? ce sera une belle nuit. Personne n'est armé ». — « Francisco, lui dis-je, vous avez vu armés Laéca Mariam & les gens de son poste ; tous les autres soldats de garde le sont comme de coutume, & vous devez remercier Dieu de ce que vous avez trouvé une lance & un bouclier de mes domestiques, car vous voilà armé. Je veux prendre du café, quoique je craigne bien qu'il n'y ait quelque chose de désagréable, dont peut-être vous êtes en partie la cause ; cependant rendez-vous à la tente du Ras, & demandez lui s'il n'a pas quelque ordre à me donner ».

ENFIN nous apprîmes bientôt que tout ce trouble n'étoit occasionné que par quelques soldats de Tesfos, lesquels étoient venus par le derrière du camp pour tâcher de reprendre les mulets qu'on leur avoit enlevé : mais à l'instant qu'ils s'en retournoient avec leur proie, ils furent découverts, on les poursuivit, & on leur reprit une partie des mulets. A la vue des soldats armés, qui couroient ça & là sur les flancs de la montagne, l'alarme se répandit, & on n'apprit la véritable cause de tout ce trouble que le lendemain matin que le Ras fit donner la bastonade au gardien des mulets.

LE 26 nous fûmes informés que les Edjows Gallas, & quelques autres partis de cavalerie, avoient massacré tous les voyageurs qu'ils avoient rencontrés sur le chemin de Gondar, & qu'un corps de troupes étoit entré dans cette ville, & avoit menacé d'y mettre le feu, si l'on continuoît d'envoyer des provisions au camp.

Nous manquions de toute espèce de subsistances, même d'eau; on tint en conséquence un conseil où les principaux Officiers de l'armée furent appelés, & le résultat fut qu'il falloit décamper dans la nuit du 28, & se rendre à Gondar le 29 au matin. On envoya en présent, au Ras Michael, des provisions fraîches, avec un panier rempli de torches. Gusho lui fit aussi parvenir un message conçu en ces termes : « que, comme il savoit que le Ras se proposoit de voyager la nuit, il lui avoit fait remettre une provision de torches, de peur qu'ayant brûlé toutes les siennes, à l'occasion de l'alarme que lui avoit causé la nuit précédente, il ne se trompât de route en voulant se rendre à Gondar ». Gusho fit en même-

tems

tems déclarer, au nom de tous les confédérés : « que leur intention étoit de ne point troubler le Ras dans sa marche, que tout l'Empire étoit d'accord avec eux pour éviter une effusion de sang devenue absolument inutile, & qu'ils iroient le joindre à Gondar pour y traiter avec lui ».

A la réception des torches, & du message, le Ras s'abandonna aux transports de la plus violente colere. Il fit venir Kessa Yafous & Guebra Mascal, & il leur reprocha amèrement de l'avoir trahi, en découvrant ses intentions à ses ennemis. Il donna ordre de faire rafraichir ses troupes, parce qu'il étoit résolu de tenter encore la fortune des armes; mais tous les Officiers Généraux répondirent : « que l'armée étoit dans la disette, qu'il étoit impossible de la faire rafraichir, & plus impossible encore de combattre; que Gusho avoit mandé au Roi & à l'Abuna qu'il consentoit que toute son armée fût excommuniée solennellement, s'il les attaquoit ni eux ni leur bagage, pendant qu'ils marcheroient directement à Gondar, comme ils en étoient convenus; que toute l'armée royale avoit donc résolu de s'en retourner, & que si le Ras n'y consentoit pas, il y avoit beaucoup à craindre que les troupes ne se débandassent la nuit, & ne le laissassent tout seul au pouvoir de ses ennemis ».

LE Ras fut donc obligé de faire de nécessité vertu, & l'on donna ordre que l'armée fût prête à décamper à huit heures du soir, mais que personne n'abattit sa tente avant huit heures sous peine de mort. Ce vieux Général frémissait de honte & de colere d'être obligé de fuir, pour la première fois, devant ses ennemis.

Tome IV.

K k

CEPENDANT il étoit aisé de lire sur le visage de tous ceux qui composoient l'armée, combien cette résolution leur étoit agréable. Pour moi, j'avoue que je regardois cette retraite comme très-dangereuse en songeant à tout le sang que l'armée royale avoit répandu, & aux préjugés adoptés dans ces contrées sur le droit du talion, dont chaque homme croit pouvoir toujours user. Avant d'abattre ma tente je fis venir Yafine, à qui je dis qu'Ayto Confu étant blessé, moi nécessairement obligé de suivre le Roi, & le succès de notre retraite nocturne demeurant incertain, je croyois qu'il n'étoit d'aucune utilité, ni pour lui ni pour moi, qu'il demeurât plus long-tems avec nous, qu'ainsi, pendant que le chemin d'Azazo restoit libre, il falloit qu'il traversât la province de Dembéa, qu'il tournât à droite derrière les montagnes de Koscam, & qu'il gagnât promptement le Ras el Feel; qu'il feroit bien de maintenir l'ordre dans son gouvernement, & surtout d'être attentif aux intrigues d'Abdel Jellél, son beau-pere & son prédécesseur, dont je tâcherois de détruire les menées à la cour, si le Roi restoit sur le trône, ou si je conservois quelque crédit, deux choses dont je doutois également. J'ajoutai pourtant une condition à ces promesses; je me réservai que, de son côté, Yafine ne négligeroit rien pour connoître la voie la plus sûre & la plus commode que je devois suivre pour me rendre dans le Sennaar; je lui recommandai sur-tout de s'expliquer bien clairement dans les avis qu'il me feroit passer à Gondar; de m'écrire toujours en Arabe, & de m'envoyer ses lettres directement par mon Negre Soliman, que je laissai avec lui, & à qui je le chargeai de dire que je le joindrois le plutôt possible.

YASINE, les larmes aux yeux, protesta qu'il ne m'abandonneroit pas au milieu des dangers de cette nuit tumultueuse. Il me dit que nous serions probablement taillés en pièces aussi-tôt que nous serions dans la plaine, & qu'il n'y avoit pas un seul de ses cavaliers arabes qui n'aimât mieux mourir que de m'exposer, en s'éloignant de moi, à être massacré par ces chiens d'infidèles chrétiens, qu'aucune promesse ni aucun serment ne lioit. Il observa que puisque ses gens étoient sous mes ordres, il seroit bien plus sûr pour moi de me mettre à leur tête, & de marcher droit au Ras el Feel, où, une fois arrivé, j'aurois les troupes d'Ayto Confu derrière moi à Tcherkin, c'est-à-dire entre moi & Gondar, & je pourrois tout à mon aise solliciter un passeport pour le Sennaar.

Ce projet, je l'avoue, me parut d'abord très-praticable: mais je me rappelai bientôt que j'avois solennellement promis au Roi de ne pas quitter Gondar sans sa permission; que Gusho m'avoit dit que je serois en sûreté auprès de ce Prince; que ce seroit une déloyauté de laisser mon domestique Grec dépourvu de tout à Gondar, & qu'enfin le manque d'instrumens que j'abandonnerois aussi forcément, rendroit imparfait mon voyage à travers le désert. Je refusai de consentir à la proposition d'Yasine, & je me séparai de lui en lui renouvelant l'ordre de se conformer à mes instructions.

Le Roi conservoit son maintien & son air ordinaire, & il ne me dit pas de toute la journée un seul mot qui m'annonçât s'il retourneroit ou ne retourneroit pas à Gondar.

COMME personne ne savoit quelles étoient les conditions

du traité , ou même s'il y avoit eu un traité , la peur tint lieu d'obéissance , & l'armée resta tranquille jusqu'à la nuit. Alors on commença par faire défiler les femmes , qui étoient en grand nombre , & toutes pesamment chargées de munitions , de jarres , & de divers autres fardeaux. Bientôt après les soldats furent en mouvement , & les tentes du Roi & du Ras furent abattues. Les ténèbres empêchoient qu'on pût faire exécuter les ordres ; & il s'ensuivit une confusion qu'il m'est aussi impossible de décrire que d'oublier. Chacun se hâtoit de gagner le bas de la montagne. Pour moi j'eus soin , en partant ; de marcher à côté du Roi : mais j'en fus bientôt séparé , & il m'eût été impossible de conserver ma place à moins d'écraser sous les pieds de mon cheval une multitude de gens. Je montois alors , pour la première fois , un des chevaux dont le Roi m'avoit donné le choix parmi ceux qui étoient nouvellement arrivés du Sennaar. Il étoit noir , plein de vigueur , impatient , ombrageux , de sorte qu'il étoit impossible de le contenir au milieu de la multitude d'hommes & d'animaux qui nous pressaient. La descente de la montagne étoit très-glisfante , & les hommes , les chevaux , les mulets rouloient pêle-mêle les uns sur les autres.

Je résolus de chercher un chemin où il y eût moins de foule. Je m'avançai du côté par où Woodage Afahel descendoit lorsqu'il fut tué par Sebastos : mais le terrain y étoit plus raboteux , & il n'y avoit pas moins de monde que dans l'endroit que je venois de quitter. Je traversai donc le camp droit à l'est , où le Ras avoit eu sa tente , & où les deux neveux de Kessa Yasous avoient passé pour repousser Ayto Tesfos. J'y trouvai une foule moins nombreuse & composée

presqu'entièrement de femmes. Alors j'essayai de descendre. J'entrai dans un sentier profond, que j'espérai devoir me conduire dans le lit du torrent qui étoit au bas : mais à peine fus-je à moitié côte que je m'aperçus que j'étois dans un précipice creusé par les eaux des pluies, & tant de chaque côté qu'au dessous de ce creux, la montagne me parut être taillée à pic, du moins jusqu'à la distance bornée où ma vue pouvoit s'étendre.

EN Abyssinie, les fours dont on se sert dans les armées pour faire cuire le pain, ont la forme de deux boles évâsées & adossées l'une à l'autre, & ont un peu moins de trois pieds de diamètre. Ils sont d'une très-belle espece de poterie, qui d'abord rouge, noircit bientôt quand elle a été chauffée & imprégnée de beurre. Lorsqu'on veut se servir d'un four, on le pose à terre, on allume du charbon dans la partie qui est en bas, & la pâte battue comme une omelette est mise dans la partie d'en haut, qu'on recouvre avec un couvercle qui a à peu près la même forme. Ces fours sont ordinairement charriés sur le dos des femmes, qui viennent faire le pain à l'armée. Or il arriva qu'à l'instant où je réfléchissois pour savoir si je devois achever de descendre par le même chemin, ou bien m'en retourner, une femme faisoit exprès, ou par mégarde, rouler un de ces fours du haut en bas de la montagne. Il passa devant mon cheval, & je ne sais s'il le toucha ou non ; mais il n'en fallut pas davantage pour qu'il devint tout-à-fait indocile aux volontés de son cavalier. Du premier saut il faillit me jeter par-dessus sa tête. Il me seroit impossible de dire tout ce qu'il fit ensuite : mais en revenant à moi je me trouvai au pied de la montagne encore tout stupéfait, & heureusement

sans aucun mal , quoique mon cheval eût fait des efforts si violens que sa selle étoit venue jusques sur son cou.

BIENTÔT après je vis un feu allumé sur le sommet de la montagne où avoit été la tente du Ras , & je ne doutai point que ce ne fût un signal donné par quelques traîtres aux rebelles , pour les avertir que nous étions dans la plaine fuyant avec le plus grand désordre. Je me hâtai donc , le plus qu'il me fut possible , de contourner la montagne pour aller joindre le Roi. Je traversai le Deg - Ohha , qui étoit rempli de cadavres d'hommes & d'animaux , exhalant , ainsi que tout le bas de la montagne , une puanteur si horrible , qu'elle nous auroit forcés d'abandonner notre camp , quand bien même nous n'aurions pas eu d'autre motif que celui-là. Un peu plus loin , c'est-à-dire à l'entrée de la rivière Mariam , je me trouvai au milieu d'une vingtaine de personnes. Trois ou quatre étoient sur des mules , & avoient des vêtemens blancs qui annonçoient leurs intentions pacifiques. Les autres avoient l'air de simples soldats. Cependant je passois sans reconnoître personne , quand Aylo , frère d'Engedan , me cria : « Et d'où venez-vous , Yagoubé ? Ce n'est pas cette nuit qu'un homme blanc comme vous peut voyager seul. Venez avec moi , & je vous menerai auprès de votre ami Engedan ». « — Mon cheval s'est ouvert un nouveau chemin pour descendre la montagne , répliquai-je ; & je vous assure que j'aimerois beaucoup mieux être seul qu'en aussi nombreuse compagnie. Nous ne paroîssons pas être d'une couleur différente dans l'obscurité de la nuit. — Rappelez-moi à Engedan. — Je vais tâcher de joindre le Roi ».

PEU après je me retrouvai au milieu de la foule. Nous étions

dans la plaine : mais nous rangions , autant qu'il étoit possible , le pied de la montagne , de peur d'être attaqués par la cavalerie ennemie. Je pouffais mon cheval autant qu'il pouvoit aller ; & j'avoue que je ne ménageois point autant ceux qui m'embarraisoient dans la plaine , que je les avois ménagés sur la montagne. Parmi la multitude , qui n'avoit point achevé de gagner la plaine , j'entendis l'un des suivans de l'Abuna se plaindre d'avoir perdu ses mulets de charge , & lancer des excommunications sur ceux qui les avoient dérobés. Je ne pus m'empêcher de rire de la stupidité de ce Prêtre , qui s'imaginait que des Abyssiens feroient attention à ses anathèmes dans un pareil moment. Je ne tardai pas à joindre l'Abuna lui-même. Il étoit avec Ozoro Altash ; & il me demanda en arabe , d'un ton très-piteux , si je savois où nous allions ? Je lui répondis dans la même langue : « Mon Pere , priez pour eux ; car ils ne savent ce qu'ils font ».

OZORO ALTASH me dit alors que le Roi étoit fort loin devant nous avec le Ras Michael , & elle me conseilla de demeurer avec elle. Comme elle me parloit d'un air de confiance , & que ce qu'elle disoit étoit assez d'accord avec les avis que m'avoit donnés Gusho , je restai un moment à penser à ce que j'avois à faire ; mais au milieu de mon indécision , nous entendîmes un grand bruit d'hommes & de chevaux , & aussitôt l'Abuna & l'Ozoro furent environnés par une foule de gens qui parloient un langage dont je n'entendois pas un mot , & que je crus être celui des Gallas. Comme mon cheval étoit encore plein de vigueur , & que je me trouvois seul , & sans aucun bagage , j'aimai mieux m'éloigner que de me confier à des gens que je ne connoissois pas ; je piquai des

deux, & j'arrivai bientôt au milieu d'un gros de cavalerie où étoit le Roi.

Le coup que j'avois reçu au retour de l'attaque du camp de Tesfos, m'avoit obligé de me faire razer le devant de la tête, & de porter un turban blanc; dans le tems que j'ôtois ce turban pour me présenter devant le Roi, j'entendis une voix qui crioit; « Ozoro Esther est prisonniere » — Cela est impossible, répondit le Ras, Ozoro Esther est ici ». — « C'est Ozoro Althash qui vient d'être prise avec l'Abuna, dis-je alors, je viens de les quitter ». — « Par qui ont-ils été pris? demanda le Roi » — « par les Gallas, répliquai-je; ou du moins je le crois, car je n'ai pas compris leur langage, qu'à la vérité je ne me suis pas trop amusé à écouter; mais j'imagine qu'ils vont être ici dans l'instant ». — « Ici! s'écria le Ras, & que feroient-ils ici? Non, c'est sans doute Powussen qui est venu avec les troupes du Lasta, pour reprendre sa belle mere, afin qu'elle ne vienne pas à Gondar, & c'est le langage des Tche-ratz Agows, que Yagoubé a pris pour celui des Gallas ». — « Oui, c'est cela même, dit un autre cavalier, les Lastiens ont emmené Ozoro Althash, sans faire du mal à personne ». Je pris cela pour un bon signe. Je jugeai que les Lastiens devoient avoir reçu des ordres bien sûrs, car il n'y avoit point dans toute l'armée, sans en excepter même les Gallas, de troupe plus sanguinaire & plus barbare que la leur; & ils avoient, ainsi qu'ils le méritoient, considérablement souffert dans le cours de cette rapide campagne.

Le terrain sur lequel nous marchions étoit aussi uni qu'un tapis :

rapis : cependant tout-à-coup la mule du Ras Michael s'abat-
tit, & le jeta tout-à-plat dans une flaque d'eau : mais il ne
se fit pas le moindre mal, & il fut bientôt relevé & remis
sur sa mule. Nous traversâmes le Mogetch, & à environ deux
cens pas du pont, la mule s'abattit de nouveau, & rejeta le
Ras dans la boue. Cette seconde chute fut suivie d'un long
murmure, qui se fit entendre autour de Michael, car tous les
spectateurs croyoient que c'étoit un présage certain que ce gé-
néral alloit perdre pour jamais sa puissance & sa fortune. On
lui mena tout de suite une autre mule, mais il refusa de la
monter. Nous passâmes la ville Maure, & nous gagnâmes
par Aylo Meidan la hauteur où étoit bâtie la maison de Confu.

Je ne pus m'empêcher de réfléchir alors à la justice avec
laquelle le Ras étoit puni de la mort des malheureux chanteurs
qu'il avoit fait tailler en pièces dans ce lieu même. Le Roi
se rendit droit au palais. Le Ras se retira chez lui, & d'après
le conseil du Secrétaire, Tecla Mariam, je m'en allai avec
lui dans la maison de l'Abuna où je laissai, sous la garde de
mon domestique Grec, ma chaîne d'or, mes instrumens, &
quelques bagatelles que je désirois de conserver. Je me re-
vêtis d'un habit de paix, & je marchai vers le palais, où,
fidele aux avis de Guscho, je résolus d'attendre mon destin
auprès du Roi. Ce Prince voyant que j'avois le devant de la
tête rasé, & se rappelant du coup qui en étoit la cause,
m'ordonna de me couvrir, faveur distinguée, & qu'on n'ac-
corde jamais à aucun officier de la maison du Roi.

LES esclaves du Roi m'apportèrent un cuir pour me cou-
cher; & quoique dans plusieurs occasions bien moins dange-

reuses le sommeil m'eût fui pendant des nuits entières, cette fois-ci je m'endormis profondément jusqu'à l'instant que je fus réveillé par les claquemens de fouet du Serach Massery. Il étoit alors cinq heures du matin; & cet Officier, faisant plus de bruit qu'un postillon françois, qui avertit de loin qu'on tiennne des relais prêts, donnoit le signal du lever du Roi. Toutefois ce signal étoit alors bien inutile. Il n'y avoit plus de cour. Il ne se présentoit plus de causes à juger. Les esclaves même du Roi craignant tous, tant hommes que femmes; d'être emmenés dans le Begemder, ou dans l'Amhara, avoient été se cacher parmi les Moines, & dans les maisons de leurs amis; de sorte que le Roi n'avoit que très peu de monde auprès de sa personne.



CHAPITRE X.

L'armée rebelle investit Gondar. — Les troupes du Roi rendent les armes. — Les meurtriers de Joas sont égorgés. — Guscho est élevé à la place de Ras. — Michael est fait prisonnier & emmené par Powussen. — Illeghe rentre dans son palais de Koscam. — Fasil arrive à Gondar. — Le Roi est reconnu par tous les partis. — Conduite odieuse de Guscho. — Il prend la fuite ; mais il est arrêté & mis aux fers.

LE 29 Mai (1), à huit heures du matin, jour qui suivit notre retraite, le Fit Auraris de Guscho s'approcha de Gondar, & marqua la place que devoit occuper le camp de son Maître, entre la ville maure & l'église de Ledeta, dans l'endroit où avoit campé Michael à son retour du Tigre. Coque Abou Barea fut placé entre Ledeta & Koscam; Aylo & Ayabdar de l'autre côté du Kahha, sur une ligne qui passoit au pied de la montagne, par Kedus Raphael & la maison de l'Abuna. Aytò Tesfos se mit dans la vallée au-dessous, sur le bord de l'Angrab; & sur la route du Woggora à Gondar, le long de l'Angrab jusqu'au Kahha, & à l'extrémité des lignes de Guscho, campa Powussen, avec le reste des considérés. Aussi, dès neuf heures du matin, la ville fut investie comme si l'on avoit bâti une muraille tout autour. Les ennemis, se trouvant en possession de toute l'eau, placèrent le long des deux rivières

(1) 1771.

des sentinelles qui avoient ordre de laisser chaque habitant puiser l'eau nécessaire à sa consommation , mais de briser toutes les jarres qui paroïtroient destinées à faire une provision trop considérable (1).

TOUTES les personnes riches , qui avoient des propriétés dans Gondar ou aux environs, & qui avoient pris le parti de s'enfuir avec Fasli, quand Michael étoit revenu du Tigre, revinrent & rentrèrent dans leurs maisons sur la parole de Gusho. Ainsi la ville de Gondar étoit pleine de gens armés, & le camp de Gusho & d'Ayabdar contenoit les personnes à qui toute la ville appartenoit. Woodage (2), frere d'Ayabdar & pere de Gusho, avoit été Ras sous le regne d'Yafous, & étoit mort en emportant les regrets de tout le monde. Ayto Engedan, & Ayto Aylo, fils du Kasmati Esthé & d'une sœur du Roi Yafous, possédoient près de la moitié de la ville. Quoique Engedan fût prisonnier, & qu'Aylo eût épousé une fille de Michael, ils étoient l'un & l'autre, par intérêt & par inclination, unis avec Gusho; & s'ils avoient servi sous Michael, c'étoit uniquement par crainte d'encourir la disgrâce du Ras, & par attachement pour le jeune Roi Tecla Haimanout. Les habitans de Gondar n'avoient confiance que dans les seuls Gusho & Ayabdar; & ils regardoient Powussen, & le reste des confédérés, comme des gens attirés par l'espoir du pillage, & ne valant guère mieux que Michael & les Tigréens.

(1) Pour éteindre le feu.

(2) Il ne faut point confondre ce Woodage avec Woodage Afabel, tué à Serbraxos.

Dès l'instant que la ville fut bloquée, & même avant cette époque, Gusho tint le premier rang parmi les rebelles, & quoiqu'Ayabdar, ni Powussen ne fussent ses amis, tout Gondar étoit à ses ordres, & il trouva dans cette ville une armée infiniment plus riche, plus nombreuse que tous les autres confédérés ensemble, en y joignant même les troupes de Michael. Gusho, homme de beaucoup d'esprit, né & élevé à Gondar, sentoît bien tous ses avantages, & savoit que lui seul étoit regardé comme le Sauveur de son pays. Il savoit aussi que la manière la plus sûre de perdre le Ras Michael, étoit de le faire rentrer dans Gondar, au milieu de ses nombreux ennemis, & de l'y bloquer avant qu'il eût le tems de se procurer aucune ressource. Ainsi, le même jour qu'il campa devant la ville, Gusho détacha Ayto-Tesfos à la poursuite de Darion, Bacha du Belessen, que le Ras Michael avoit envoyé dans le Woggora, afin qu'en employant la douceur, les promesses & même les présents, il lui préparât un passage pour se retirer dans la province du Tigré. Tesfos joignit Darion avant que celui-ci eût pu commencer à s'acquitter de sa commission; & l'ayant battu & fait prisonnier, il arma tout le Woggora contre Michael; de sorte que toute communication fut fermée entre Gondar & le Tigré.

PAS un seul rebelle n'étoit encore entré dans Gondar. Le Secrétaire du Roi, & l'Azage Kyrillos, parent de Gusho, se rendirent auprès de ce Général le jour même qu'il campa près de la ville. Bientôt après, les timballes furent transportées au bord du Kahha, & l'on fit entendre une proclamation, par laquelle on ordonnoit aux soldats de la province de Tigré, & en général, à tous ceux qui avoient pris parti

pour Michael , de venir le lendemain , avant midi , déposer leurs armes dans un lieu indiqué , près de l'Eglise de Ledeta , où il y auroit des Commissaires chargés de les recevoir. La proclamation portoit que , si après l'heure indiquée pour la reddition des armes , il s'en trouvoit encore dans quelques maisons de Gondar , ces maisons seroient rasées , & les propriétaires des maisons punis de mort.

Le premier des Tigréens qui donna l'exemple de l'obéissance , fut Guebra Mascall. Il porta dans le lieu désigné par la proclamation , environ six mille mousquets appartenans au Ras Michael & aux personnes de sa famille. Tous les principaux Officiers l'imiterent , ainsi que le reste de l'armée ; car les habitans de Gondar y apportoit beaucoup de vigilance ; & avant l'heure marquée , toutes les armes furent renfermées dans l'Eglise de Ledeta , où l'on mit une très-forte garde.

Quoique les Tigréens eussent rendu les armes , on ne leur permit pas de partir. On leur assigna un espace entre les tentes de Guscho & la ville ; & quand ils furent campés là , on mit des sentinelles autour d'eux , afin qu'ils ne se dispersassent pas pendant la nuit. Cette précaution étoit même inutile ; car ils étoient environnés de troupes ennemies dont le nombre augmentoit à chaque instant , & leur fortune restoit dans les mains de leurs hôtes de Gondar , dans les maisons desquels il ne leur étoit même pas permis d'entrer ; ce qui exaltoit singulièrement l'amour que Guscho avoit su inspirer au peuple. On porta une grande quantité de sacs de farine au camp de Guscho , qui en fit charger plusieurs mulets pour que les troupes

désarmées eussent de quoi subsister , en se rendant dans leur province, pour où elles eurent ordre de se tenir prêtes à partir le lendemain matin.

LE seul Kefla Yafous , retranché avec quatre cens hommes dans l'église de Debra-Berhan, où il y avoit de l'eau & des provisions pour plusieurs jours , n'obéit point aux proclamations générales. Alors Powussen , qui étoit campé au-dessous de lui , envoya un Officier pour le sommer de se rendre : mais il refusa expressément , & dit à l'Officier que s'il ne se retireroit pas à l'instant , il alloit faire feu sur lui , parce qu'il avoit un traité avec Guscho , & que jusqu'à ce que Guscho l'eût ratifié , il ne se rendroit , ni ne souffriroit que personne approchât de son poste ; qu'il ne se rendroit pas sur-tout à un homme de la naissance de Powussen , quelle que fût son élévation actuelle , élévation qu'il cessoit de reconnoître , parce qu'elle n'étoit qu'un don de Michael , dont un des principaux torts étoit d'avoir voulu confondre tous les rangs.

GUSHO , instruit de la réponse de Kefla Yafous , lui envoya un Officier , parent du Roi , & homme d'un mérite distingué , pour lui confirmer ses promesses ; & aussi-tôt , Kefla Yafous fit descendre ses soldats qui portèrent une partie de leurs armes au camp de Guscho. Le reste fut envoyé en secret dans sa maison , où il se retira dès le soir même. Quoique Kefla Yafous fût Tigréen , il s'étoit singulièrement fait chérir des habitans de Gondar ; & peut-être étoit-il l'homme le plus généralement estimé des deux partis. Il avoit rendu de grands services aux gens de la ville , en ce qu'il se montrait toujours entr'eux & Michael , dans ces momens de fureur & de ven-

geance, où lui seul avoit le courage de parler devant le Ras. La capitale lui avoit entr'autres obligations celle de n'avoir pas été brûlée, quand le Ras, partant pour le Tigré avec le Roi, vouloit, d'après une prétendue apparition de l'Archange Michel, ou plutôt du démon, incendier la ville & passer les habitans au fil de l'épée; projet appuyé par le Negrit Tecla & par plusieurs autres chefs Tigréens.

S'IL est vrai que le diable dise jamais la vérité, ceci en offre un exemple. Gondar devint fatal à Michael, dès le jour qu'il consentit à n'y pas mettre le feu. Long-tems après le départ du Ras, quand tout étoit en paix, Kefl Yafous me raconta que le soir même qu'il étoit sorti de D. Ira-Mariam pour rendre les armes à Gusho, il avoit rendu visite à Michael; & que celui-ci lui avoit reproché en particulier d'être cause qu'il n'avoit point brûlé la ville, & qu'il lui avoit confié que son esprit, soit l'Archange Michel, soit le démon, soit tout ce qu'on voudra, avoit cessé de lui apparôître depuis le passage du Tacazzé, & c'est à quoi il attribuoit tous ses désastres.

Si Kefl Yafous ne rendit les armes qu'après tous ceux qui avoient combattu avec lui, ce fut par une distinction due à la supériorité d'un mérite, auquel ses ennemis ne purent s'empêcher de rendre hommage, dans le moment même de leur triomphe.

MICHAEL demouroit encore dans la maison appartenante à son emploi de Ras, où il n'étoit visité que par quelques amis particuliers. Au moment de son entrée à Gondar, il avoit envoyé Ozoro Esther à Koscam, dans le palais de l'Iteghé,
fa

sa mere. Il mangeoit, buvoit, dormoit comme à son ordinaire, & raisonnoit avec une grande tranquillité d'esprit & même avec un air d'indifférence sur l'événement qui venoit d'arriver. On ne lui avoit point donné des gardes ; mais tous ses mouvemens n'en étoient pas observés avec moins de vigilance. Cependant, le lendemain de la reddition des armes, ayant appris que ses soldats, qu'on renvoyoit en Tigre, étoient fort maltraités par la populace, il ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes & de regretter, dans son désespoir, de n'être pas mort plutôt que d'être témoin d'un pareil malheur. Quoiqu'il eût prétendu jusqu'alors qu'il devinoit en jouant aux dames l'issue de toutes les affaires importantes, il cessa de s'amuser à ce jeu, & il fit présent de son damier à un de ses amis particuliers. Il renonça en même tems à toute espece de divination, qu'il reconnut être trompeuse & criminelle.

CEPENDANT le Roi montroit la plus grande fermeté. Quoique plus grave & plus silencieux que de coutume, il n'avoit pas l'air plus abattu. Les deux premiers jours qu'il fut dans la ville, il ne vint au palais que des Prêtres, des Juges & quelques anciens habitans qui n'avoient pris aucune part aux affaires. Quelques Prêtres ou Moines ne manquèrent pas, suivant leur usage, de mêler beaucoup d'impertinences à leurs conversations, donnant à entendre qu'il étoit douteux qu'il restât sur le trône, & disant que le peuple se plaignoit que ce Prince étoit devenu si cruel, si sanguinaire à l'école de Michael, qu'il y avoit quelques mois qu'aucun habitant de Gondar n'étoit sûr de sa vie. Le Monarque ne répondoit à ces propos que par un regard sévère. Cependant un des auditeurs en ayant parlé à Gusho, non de la part du Prince,

mais de son propre mouvement , ce Général ordonna que le Prêtre (1) qui avoit osé manquer à la Majesté souveraine , fût dépouillé jusqu'à la ceinture & fouetté trois fois de verges autour d'Aylo Meidan. Ce châtiment , approuvé de tout le monde , excepté du Clergé , restreignit beaucoup l'insolence que le malheur du Roi avoit excitée.

Le premier jour que ce Prince fut dans le palais , il ne mangea qu'un petit morceau de pain , & il distribua ce qui restoit à ses domestiques , qui bien qu'ils ne l'avouassent pas , s'étoient mieux repus que lui chez leurs amis particuliers. Le lendemain commença de la même maniere. Il étoit midi , qu'on n'avoit encore vu arriver au palais aucune espece de provisions. Mais quand on eut rendu les armes , on porta beaucoup de vivres , soit du camp , soit de la ville , & la même abondance ne discontinua plus. Mais le Roi mangeoit peu , quoiqu'il eût naturellement assez d'appétit. Il faisoit donner le surplus à ses gens & aux pauvres qui étoient aux portes du palais , & qui devoient , disoit-il , être affamés par le long séjour de l'armée nombreuse qui environnoit la ville. Le Roi parut d'abord être totalement oublié : mais le second jour , son Secrétaire vint lui parler de la part de Gushe ; & après s'être entretenu une heure avec lui , il repartit pour le camp. Cependant ce Prince ne laissa appercevoir aucun changement ni dans son air , ni dans sa conduite. Il avoit encore les mêmes vêtemens , avec lesquels il étoit arrivé du camp , & il se coucha de bonne heure.

(1) C'étoit un Prêtre d'E ba-Tensa , Eglis. du Woggora.

LE lendemain de la reddition des armes, les malheureux soldats du Tigré partirent chargés des imprécations de la populace qui les poursuivait en leur jettant des pierres & de la boue, & qui en massacra même quelques-uns pour venger des injures particulières. Gusho leur donna, cependant, un détachement de cavalerie qui les conduisit par le haut de l'Eglise de Debra-Berhan, dans le chemin du Woggora, & qui les protégea autant qu'il lui fut possible. Mais il auroit fallu une armée entière pour pouvoir les défendre contre la fureur d'un peuple irrité par plusieurs années de tyrannie. Arrivés au bord de l'Angrab, où étoit l'arrière-garde de Powussen, ils furent remis à ce Général, qui les confia à Ayto Tesfos pour les escorter jusques aux bords du Tacazzé. Cependant une foule de gens les suivit encore pour les insulter : mais en voulant s'en revenir à Gondar, cette populace effrénée fut désarmée & mise à nud par les soldats de Tesfos & de Powussen, qui jugèrent bien que s'ils étoient dans la situation des Tigréens, ils ne seroient pas mieux traités par elle.

TANDIS que tous les habitans étoient sortis pour aller voir partir les troupes du Tigré, un corps de Gallas du Maitsha entra furtivement dans la ville & pilla plusieurs maisons. Ils s'approchèrent du palais du Roi & entrèrent dans la salle d'audience, où le Monarque étoit placé dans son alcove, tandis que moi & deux de ses Officiers étions assis à terre, en dehors de l'alcove, mais de manière que nous ne pouvions pas être aperçus. Sous le regne de Yafous & de l'Iteghé, tems où la Cour d'Abyssinie déploya le plus de luxe & de splendeur, la salle d'audience fut magnifiquement ornée de glaces qu'on fit venir de Venise par l'Arabie & la mer

Rouge & qui furent très-artistement arrangées avec des bordures de cuivre doré en filagrame, par des ouvriers Grecs qui passèrent du Caire à Gondar. Mais ensuite, les glaces furent presque toutes brisées, & un des événemens qui contribua le plus à les dégrader, fut l'incendie du palais qui eut lieu sous le regne de Joas, au retour de la campagne que Michael fit dans le Begemder.

CEPENDANT, quoique les sauvages Gallas, entrés dans la salle, vissent bien que le Roi étoit sur son trône, ils s'arrêtèrent devant la première glace, & après avoir fait une infinité de grimaces en s'y regardant, un d'entr'eux donna un grand coup de lance dans le milieu de ce grand miroir qui formoit un carré long & qui tomba en morceaux sur le parquet. Ils ramassèrent plusieurs de ces morceaux, & avec leurs lances, ils acheverent de réduire le reste en poussière. Il y avoit trois glaces dans l'alcove où étoit le Roi, & une de chaque côté en dehors de l'alcove. Nous étions assis à la droite du Roi, quand les Gallas s'occupoient d'une glace placée auprès de la porte, & du côté opposé à nous. Enfin, il ne leur restoit plus qu'une glace à briser pour venir à celles de l'alcove où étoit le Roi.

Je frémissais de ce qui alloit arriver; car les barbares étoient entrés au nombre de trente ou quarante, & nous ne savions pas combien il pouvoit y en avoir encore d'autres à la porte, ou dans la ville. Nous ignorions également de quel parti ils étoient, & si notre résistance pourroit paroître légitime; d'ailleurs nous n'étions que trois, & nous n'avions d'autres armes que le couteau que nous portions à la ceinture. Le Roi étoit

également désarmé ; & nous craignons que si les Gallas s'approchoient trop de lui , en continuant à briser les glaces , il n'en frappât quelqu'un , & qu'alors nous ne fussions bientôt tous massacrés. Nous nous levâmes donc tous trois debout , & nous nous plaçâmes devant le Roi , qui nous fit signe de la main de prendre patience , & de rester tranquilles.

CEPENDANT au même instant entra Tenfa Christos , homme très-consideré dans Gondar , & à qui Gusho avoit confié le soin de la ville , sans le revêtir pourtant d'aucun titre , parce qu'il n'y avoit point encore d'ordre arrêté dans le gouvernement. Tenfa Christos venoit d'apprendre que les Gallas ; ayant déjà pillé plusieurs maisons , avoient pénétré dans le palais ; & il s'étoit empressé de les suivre avec une centaine de jeunes gens de Gondar , tous forts , vigoureux & bien armés. Les Gallas s'aperçurent bientôt qu'ils allaient avoir une occupation plus sérieuse que celle de briser des glaces ; & ils gagnèrent précipitamment la grande salle qu'on appelle *Aderasha*. Un des jeunes gens de la suite de Tenfa Christos ferma soudain la porté de la chambre où étoit le Roi. Les Gallas parurent d'abord vouloir faire quelque résistance : mais deux d'entr'eux ayant été blessés , & se voyant dans un lieu dont ils ne connoissoient pas les issues , & où il étoit impossible à leurs camarades de venir leur donner du secours , ils rendirent les armes. On les attacha alors deux à deux , & ils furent envoyés au camp de Gusho , qui , en ayant aussi-tôt fait pendre deux , ordonna qu'on fouettât les autres , & qu'on les renvoyât.

QUAND Tenfa Christos eut chassé du palais les brigands ,

il entra dans l'appartement du Roi , & se prosterna comme à l'ordinaire. Le Roi lui ordonna soudain de se relever ; & lui ayant donné sa main à baiser , il lui permit de se retirer , sans lui dire un seul mot sur le danger dont il venoit de le délivrer.

Le même jour , avant midi , on fit entrer dans la ville un parti de soldats qui saisirent le Shalaka Becro & son fils , le Nebrit Tecla & ses deux fils , ainsi que deux fils du Prêtre Lika Netcho , & un autre homme dont j'ai oublié le nom. Ces huit personnes étoient toutes de la province du Tigre , & attachées au Ras Michael , & c'étoient elles qui avoient assassiné le Roi Joas. On les conduisit sur la place du marché , où elles furent livrées aux Edjows Gallas , anciens gardes de Joas. Becro & son fils furent hachés à coups de couteau. Les fils du Nebrit Tecla furent percés à coups de lance , l'ainé le premier , & le second ensuite. Le Nebrit fut conduit auprès de leurs cadavres. On lui demanda s'il les connoissoit ; & , ne les ayant pas reconnus , il fut à l'instant mis en pieces avec les trois autres coupables ; & les membres de tous ces malheureux furent dispersés dans les rues. Ce fut la seule exécution qui suivit cette grande & soudaine révolution ; ce qui prouve combien les vainqueurs furent modérés en raison du nombre des complices de l'assassinat du Roi , & sur-tout du plus grand nombre de gens qui avoient participé à la rebellion. Lika Netcho , dont on fit mourir les fils , & qui n'étoit certainement pas moins coupable qu'eux , fut pourtant épargné , parce qu'il avoit épousé une parente du jeune Roi.

AUCUN des chefs rebelles n'étoit encore entré dans Gon-

dar : mais le Roi avoit reçu quelques messages de Guscho , & même de Powussen, quoique plus rarement, Quant aux autres confédérés, ils sembloient ne se mêler en rien des affaires.

Le premier de Juin (1), Guscho & Powussen se rendirent ensemble chez le Ras Michael, qu'ils interrogèrent avec beaucoup de dureté sur sa conduite passée. Jusqu'au moment que les meurtriers de Joas furent mis à mort, le Ras s'étoit toujours paré de ses plus beaux vêtemens & de toutes les marques de ses dignités; mais dès qu'il apprit cette catastrophe, il s'habilla d'une robe blanche, couvrit sa tête d'un capuchon de la même couleur, pour montrer qu'il renonçoit au monde. Il falloit sans doute qu'il fût singulièrement attaché à la vie, puisqu'il devoit le reste de ses jours à l'obscurité & à la pénitence. Il n'y eût rien de remarquable dans l'entrevue de ce Général avec les deux vainqueurs. De chez lui Guscho & Powussen allèrent au palais, où ils rendirent hommage au Roi, & lui jurèrent fidélité.

Il fut alors arrêté que Guscho rempliroit la place de Ras; & tous les autres emplois furent également donnés. Aucun parti n'avoit témoigné le moindre mécontentement contre le Roi, & ce Prince parut enfin reprendre quelque autorité. Tous les chefs confédérés vinrent le voir, chacun en particulier, & ils eurent de longues conférences avec lui. Ce qui sembloit devoir lui rendre toute sa puissance, c'étoit l'animosité qui régnoit entre les principaux rebelles, à qui nous devons, cependant, cesser de donner ce titre de rebelles, non parce

(1) 1771.

que leur insurrection avoit réussi, mais parce qu'ils étoient rentrés dans le devoir. On soupçonnoit beaucoup qu'il y avoit entre Gusho & Michael, un traité par lequel le premier devoit, pour une grosse somme d'argent, remettre l'autre en possession de la Province du Tigré. D'autres personnes prétendoient, qu'à la priere de Michael, Keffa Yafous devoit être nommé Gouverneur du Tigré, & y prendre le trésor que Michael y avoit caché pour le remettre à Gusho ; & s'entendre ensuite avec Michael pour l'administration de la Province.

Quoi qu'il en soit, le 4 Juin Powuffen entra dans Gondar avec mille hommes de cavalerie, sans en avoir donné le moindre avis à Gusho, & ayant fait mettre Michael sur sa mule, il alla rejoindre son camp, abattit ses tentes & partit soudain pour le Begemder. Ozoro Esther, retirée alors à Koscam dans le palais de la Reine sa mere, eut à peine le tems d'envoyer une mule fraîche, & quelques provisions, à son vieil & malheureux époux. Le reste de l'armée confédérée ne tarda pas à décamper. Les pluies augmentoient incessamment, & les soldats étoient impatiens de regagner leurs foyers. Il ne resta guere dans Gondar que des grands, tels qu'Ayabdar, Engedan, & quelques autres qui prétendoient obtenir de l'avancement. Gusho revêtu de l'emploi de Ras alla en occuper la maison. Les officiers & les esclaves du Roi rentrèrent dans le Palais. Ceux qui avoient perdu la vie dans les dernières batailles furent remplacés, & la Capitale jouit d'une apparence de paix que tout le monde présuموit devoir être bientôt rompue.

PEU

PEU de jours après que l'armée du Begemder eut quitté Gondar, Powussen envoya, chargé de chaînes, l'usurpateur Socinios, qu'on avoit pris à Agar Salam, petite ville du Begemder. Il fut conduit devant le Roi dans le même équipage qu'il étoit arrivé, & quand on lui demanda son nom, il répondit avec beaucoup de hardiesse qu'il étoit Socinios, fils de Yafous, fils de Bacuffa; qu'il n'avoit point cherché à être Roi, mais qu'il y avoit été forcé par l'Iteghé & par Sanuda; ce qu'en effet tout le monde favoit bien être vrai. Bientôt après sa mere fut interrogée: mais niant alors ce qu'elle avoit juré autrefois, c'est-à-dire qu'elle eût eu des rapports avec le Roi Yafous, Socinios fut condamné à mort. Cependant comme il ne paroissoit digne que de mépris, tant par sa figure que par ses manieres, & par sa conversation, le Roi voulut qu'on se bornât à le faire servir dans sa cuisine, où il fut pris à voler quelque tems après, & pendu sur-le-champ.

LE 21 Juin l'Iteghé revint du Gojam, & tous les habitans de Gondar sortirent en foule pour aller la voir. Gusho alla au-devant d'elle jusqu'à Tedda, &, après l'avoir saluée, il lui dit, que le Roi avoit défendu que le Palambaras Mammo, & Likaba Beecho, entraissent dans la ville avec elle. Mais elle regarda cette défense comme un sanglant affront; & loin de croire qu'elle vint du Roi elle ne l'imputa qu'à Gusho. Elle lui reprocha son avarice, son orgueil, sa méchanceté; elle l'accusa d'être plus despote que Michael, sans avoir ses talens, & on eut beaucoup de peine à l'empêcher de reprendre le chemin du Gojam, au lieu de poursuivre sa route jusqu'à Koscam. Il est impossible de peindre l'enthousiasme qu'excita dans tous les cœurs la vue de cette Reine. Gusho n'avoit

point de troupes , & le Roi n'en avoit pas davantage , car il ne restoit pas un seul serviteur dans le palais de ce Prince. C'étoit alors le moment où l'on avoit le plus à craindre , mais heureusement les mal-intentionnés étoient un peu contenus par Fasil , qui sembloit prêt à arriver avec une armée , sans approuver ni désapprouver rien de ce qu'on avoit fait ni de ce qu'on devoit faire.

VERS la fin de Juin ce Général , sans s'annoncer comme de coutume , parût tout-à-coup à Abba Samuel , & alla d'abord chez l'Iteghé , puis chez le Roi , où il ne demeura qu'un instant , & où je le vis. Il fut très-gai avec moi ; & prétendit que je lui avois promis mon cheval à mon retour du Maitsha : mais je m'excusai de ne pas le lui donner , en lui disant que je ne l'avois pas à Gondar. « Bon , bon , dit-il , cela n'y fait rien ; dites moi où est le cheval , je l'enverrai chercher , & je vous donnerai en échange la plus belle mule de mon armée ; d'ailleurs laissez moi courir le hasard de le trouver là où il est ». — Je le veux bien , lui répondis-je , peut-être le trouverez vous dans la vallée de Serbraxos , au pied de la montagne , vis-à-vis du gué méridional de la rivière Mariam ». Il rit alors de bon cœur , & me prenant par la main , il me dit : « fort-bien ! malgré cela vous aurez votre mule ».

LE Roi parut très satisfait de la conversation que j'eus avec Fasil. Quand ce Général fut parti , il me dit : « Yagoubé , je voudrois bien savoir comment vous faites pour être bien venu de tous ces gens-là ; c'est un secret qui me seroit bien plus utile qu'à vous. Gusho , par exemple , est maintenant si fier de sa fortune , qu'à peine daigne-t-il me dire quelque mot

honnête : d'un autre côté Fasil m'a porté une liste de quelques unes de ses créatures , qu'il veut attacher à mon service sans m'en avoir demandé l'agrément , & ce même Fasil ne vous voit point qu'il ne commence à rire & plaisanter avec vous ».

FASIL avoit effectivement choisi Adera Tacca Georgis , pour être Fit Auraris du Roi , comme quand il avoit eu autrefois envie d'entrer en querelle avec Socinios , il avoit nommé Gubeno à la place de Cantiba (1). Toutefois il ne contredit point les volontés de Fasil, quelques peines qu'elles lui fissent, & alors ce général se retira avec son armée dans le Maitsha.

PENDANT ce tems-là Gusho vendit tout ce qu'il pouvoit vendre. Content de retirer à la fois de l'argent des gens à qui il procurait des places , & de ceux qui craignoient d'être poursuivis pour des crimes réels ou supposés , il ne s'apercevoit pas que ses ennemis prenoient des mesures pour le priver bientôt des avantages dont il abusoit. Au lieu de se tenir sur ses gardes , il s'amusoit à donner des mortifications à l'Iteghé , dont il avoit autrefois épousé la fille aînée , Welle-ra Israel , mais que cette Reine avoit engagée à le quitter. Il croyoit que le Roi lui avoit fait un affront en pardonnant à Likaba Beecho , & au Palambaras Mammo , à qui lui-même avoit défendu de mettre le pied dans la ville. Il étoit encore plus offensé de ce que , sans sa participation , ce jeune Prince avoit fait inviter l'Iteghé à retourner à Gondar , à lui servir de mere , & à gouverner comme elle gouvernoit du tems de Joas. Il résolut donc de se venger en faisant naître de la mé-

(1) Le Cantiba est le Gouverneur de la province du Dembéa.

l'intelligence entre le jeune Roi & la Reine-Mere, chose qui n'étoit pas bien difficile.

GUSHO avoit confisqué, au nom du Roi, tous les villages appartenant à la Reine-Mere, ce qui fit croire à cette Princesse que l'offre qu'on lui faisoit de venir à Gondar, n'étoit qu'une offre insidieuse. Pour aigrir encore davantage l'Iteghé, il avoit engagé la mere du Roi à venir s'établir dans la capitale & à insister pour que son fils la fit couronner & lui donnât le rang & le titre d'Iteghé. Le Roi fut déterminé à se rendre aux desirs de sa mere, sous prétexte que l'Iteghé avoit refusé de venir auprès de lui. Mais ce prétexte étoit une violation des loix de l'Etat, qui veulent qu'il n'y ait qu'une seule Iteghé, & qui ne permettent jamais d'en nommer d'autre, tant qu'il y en a une en vie, quelque peu de parenté qu'il y ait entr'elle & le Roi régnant. Cependant, ce nouveau couronnement qui bleffoit si formellement les loix, fut suivi du don que le Roi fit à sa mere, de Tshemmera & de Tocussa, grands villages dont l'Iteghé avoit toujours joui comme d'un appanage de sa place. La nouvelle Reine envoya aussi-tôt ses gens pour prendre possession de ces deux villages : mais les habitans les chasserent en déclarant qu'ils ne reconnoïtroient d'autre Souveraine que celle qu'ils avoient déjà, & à qui seule les loix de l'Empire les obligeoient de rester fidèles.

MAIS si Guscho en agit mal avec l'Iteghé, il ne se conduisit pas d'une maniere plus généreuse, ni plus équitable envers le Roi. Non-seulement il ne lui fit pas les moindres avances en or, mais il intercepta les tributs que les autres Gouver-

neurs de province devoient lui payer. Il se contentoit d'allouer pour l'entretien de la maison du Roi une fourniture journaliere , même au-dessous de celle que Michael avoit été dans l'usage de donner. Un jour entr'autres il arriva pour le Roi 120 jarres de miel du Damot , & 1000 pieces de toile de coron du Walkayt : mais Gusho se les appropriâ , sans permettre qu'on les présentât au Monarque ; ce qui engagea ce Prince à rompre avec lui , comme l'Iteghé l'avoit déjà fait.

LE Kasmati Ayabdar , brouillé avec Gusho depuis la premiere bataille de Serbraxos , avoit eu encore de nouvelles raisons de s'en plaindre , à l'occasion du partage inégal des effets du Ras Michael. Ayto Engedan , que le Roi aimoit beaucoup , & à qui le gouvernement du Kuara avoit été promis , le sollicitoit en vain. Gusho ne vouloit lui en donner l'investiture qu'autant qu'Engedan se résoudroit à lui avancer mille onces d'or , ce que celui-ci refusoit de faire. Le Roi ranima tous ces mécontentemens , parce qu'ayant envoyé un messager de confiance à Powussen , celui-ci lui conseilla de faire arrêter Gusho , & lui promit qu'en cas de résistance , il se rendroit dans trois jours à Gondar. La chose fut confiée à Ayabdar & à Engedan : mais comme Gusho étoit aimé des habitans de la capitale , le secret ne fut pas assez bien gardé pour ne pas parvenir à ses oreilles.

LE 16 Juillet , jour de la fête de Saint Michel , Gusho prétendit avoir fait un vœu à l'Eglise dédiée à cet Archange , à Azazo ; & en conséquence , il partit de bonne heure , suivi de trente cavaliers & de cinquante fantassins , armés de mousquets. Mais il n'eut pas plutôt dépassé l'Eglise , qu'on re-

connut son dessein , & Gubeno , Cantiba du Dembea , Ayto Adigo, Palambaras, & Ayto Engedan, se mirent à ses trouffes. Gubeno seul , ardent à le poursuivre , l'atteignit au-delà de la riviere de Derma. Mais Guscho se retourna tout-à-coup , tua de sa main deux soldats de Gubeno , repoussa le reste , traversa de nouveau la riviere & se rangea sur la plage pour faire face à l'ennemi. Les autres troupes étant arrivées , il parla à Engedan , lui rappella combien il y avoit peu de tems qu'il l'avoit eu entre ses mains , & lui conseilla , ainsi qu'aux autres , de s'en retourner à Gondar & de dire au Roi qu'il y retourneroit lui-même dans quinze jours.

Les trois assaillans tinrent alors conseil , & jugeant par la contenance de Guscho qu'il étoit déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité , aucun d'eux ne crut devoir s'exposer à ôter la vie à un homme d'un si haut rang & allié aux premières familles de l'Empire , sur-tout dans un combat particulier , & pour une cause dont les motifs n'étoient pas assez connus. Ils reprirent donc le chemin de Gondar , laissant Guscho poursuivre sa route ; mais à peine fut-il à Degwassä , où il se croyoit totalement hors de danger , qu'il se vit tout-à-coup environné par les soldats d'Aclog , Gouverneur d'un petit district. Il se seroit pourtant échappé des mains de ce nouvel assaillant , si son cheval , servant mal son courage , ne s'étoit pas enfoncé dans un bourbier , d'où il lui fut impossible de se tirer.

Dès que le Roi fut que Guscho étoit arrêté , il fit partir son Fit Auraris Adera Tacca Georgis , & Ayto Engedan , avec un détachement de soldats , pour aller le chercher &

le mener à Gondar. Il y fut en effet bientôt conduit (1), ayant la tête rasée & étant couvert de vêtemens noirs. Chargé de fers, il fut soudain renfermé dans une tour haute, humide & inhabitée, sans que personne parût le plaindre.

C'ÉTOIT alors la saison de l'année où le lait & le miel abondent ordinairement à Gondar ; parce que la pluie inondant les vallées , force les cavaliers à se retirer chez eux , tandis que les paysans , suivant les chemins des montagnes , viennent vendre , avec sécurité , leurs provisions dans la capitale. Aussi , tous les habitans profitant de l'abondance qui regne autour d'eux , se livrent à tous les excès qui flattent le plus leur goût. Mais cette année , quoique les pluies eussent tombé comme de coutume , elles n'avoient pourtant pas arrêté la marche des armées , & il en résultoit , sinon la famine , au moins une grande rareté de vivres.

L'on n'entendoit plus parler du Ras Michael. L'on ignoroit absolument s'il étoit mort ou en vie ; mais son démon sembloit encore régner dans les airs & y souffler la discorde.

(1) Le premier Août.





C H A P I T R E X I.

M. Bruce obtient la permission de quitter l'Abyssinie. — Il va à Koscam prendre congé de l'Iteghé. — Dernière entrevue avec les moines.

DEPUIS que l'Iteghé étoit revenue dans son palais de Koscam, j'avois passé une grande partie de mon tems auprès d'elle : mais ma santé dépérissoit chaque jour davantage, & j'obtins enfin de cette Reine, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, la permission de m'en retourner dans ma patrie. Le Roi finit également par y consentir, après m'avoir fait acheter son consentement par toutes les sollicitations & les promesses imaginables.

Je vis aussi l'Envoyé de Metical Aga. Cet homme trouvant le Ras Michael dans la disgrâce, ne voulut point séjourner à Gondar. Il s'empressa au contraire de s'en retourner, & il fit tout ce qu'il put pour me déterminer à prendre avec lui la route du Tigré & de l'Arabie. Mais indépendamment de ce que j'avois résolu d'achever mon voyage par le Sennaar & le grand désert, je ne voulois point risquer de passer encore à Masuah pour m'exposer une seconde fois à la perfidie cruelle du Nayb & de ses soldats,

Le capitaine Thomas Price, commandant le vaisseau *le Lion*

Lion de Bombay, ayant eu des affaires à terminer avec le Gouverneur de la Mecque, étoit resté à Jidda jusques à la saison qui suivit celle de mon départ pour l'Abyssinie. Quand l'Envoyé de Metical Aga arriva, j'avois déjà reçu de ses nouvelles depuis quelque tems, & lorsque j'en eus par cet Envoyé, ce fut pour la seconde fois. Cet homme me dit que mes compatriotes étoient très-inquiets de moi; qu'on avoit souvent rapporté à Jidda & à Moka que j'avois été assassiné; que tantôt on disoit que c'étoit à Masuah, tantôt à Gondar, & d'autres fois, dans le Sennaar, où j'avois voulu passer en m'en retournant.

Le Capitaine Price m'écrivoit que craignant que je n'eusse besoin d'argent, il avoit laissé des ordres à Ibrahim Seraff, courtier de la factorerie Angloise de Jidda, de m'avancer deux mille écus. Il me prioit en même tems de donner un mandat à Ibrahim pour qu'il le fit passer à Bombay, à lui ou à son frere, & qu'il pût être payé à un autre M. Price qui demeure dans le Smithfield (1). Je ne puis m'empêcher de rapporter ce fait, pour faire connoître le caractère généreux & bienfaisant du Capitaine Price, auprès duquel je n'avois d'autre titre que les liaisons d'amitié que j'avois pu former avec lui à mon passage à Jidda. Mais il me croyoit dans le besoin, & il savoit qu'il étoit seul à même de pouvoir me secourir: il n'en falloit pas davantage pour une ame aussi noble que la sienne. Je doute que ce brave marin eût jamais étudié la langue latine. Mais la nature elle-même

(1) C'est un canton de l'Angleterre.

avoit gravé dans son cœur ce sentiment si bien exprimé par Téréence :

Homo sum : humani nihil à me alienum puto.

Je fis part à l'Envoyé de Metical Aga des nouvelles découvertes que j'avois eues du Sennaar ; & loin de contester la vérité de ce qu'on me mandoit, il me dit que ce voyage n'étoit pas praticable. Il ajouta que les habitans du Sennaar étoient si inhumains, si barbares, qu'il n'oseroit pas lui-même, tout Mahométan qu'il étoit, traverser leur pays pour la moitié des Indes. Je le priai de ne pas m'en dire davantage : mais d'engager Metical Aga, son maître, à écrire en ma faveur à quelque homme en crédit qu'il pouvoit connoître dans le Sennaar.

MA résolution étant donc bien prise, & la permission de partir obtenue, c'est ici le moment de rendre compte de l'état de mes finances. J'ai déjà dit que j'avois emprunté par hasard à Gondar, trois cens livres sterling d'un Grec nommé *Petros*. Cet homme étoit né dans l'isle de Rhodes, où il avoit été cordonnier : mais il devoit avoir quitté son pays fort jeune, car dans le tems que j'étois à Gondar, il n'avoit pas plus de trente ans. J'ignore la raison qui l'avoit engagé à s'expatrier. Il étoit d'une jolie figure & fort adroit, mais d'un caractère timide. L'Itéghe l'avoit beaucoup distingué, & le Roi Joas l'avoit fait Azeleffa el Camisha, place qui répond précisément à celle de Lord de la Chambre du Roi en Angleterre. Etant souple, poli, intelligent & toujours bien paré, Petros avoit gagné les bonnes grâces de toute la Cour ; & comme

ses émolumens étoient considérables & qu'il avoit affaire à un maître généreux, il étoit devenu fort riche.

LORSQU'AU retour de la campagne de Joas contre Mariam Barea, le nain du Ras Michael fut tué d'un coup de fusil aux pieds de son maître, & le palais mis en feu, la couronne qui étoit sous la garde de Petros fut fondue. Il est vrai qu'on recouvra ensuite l'or de cette couronne; mais elle avoit été surmontée d'une perle ou de je ne fais quel joyau, de la grosseur d'un œuf de pigeon, & d'un prix immense; & ce joyau ne reparut plus depuis; parce qu'il avoit, disoit-on, été consumé par le feu. Cependant le Ras Michael croyoit au contraire que Petros avoit dérobé le joyau, dans l'intention de le vendre. Aussi, lui refusa-t-il constamment la permission de sortir d'Abyssinie, & Petros vivoit dans la crainte de se voir, tôt ou tard, dépouillé de tout ce qu'il avoit. Tandis que Michael assiégeoit la montagne d'Haramat, Petros me pria de recevoir trois cens livres sterling & de lui donner une lettre-de-change par triplicata, & payable à un mois de vue, à l'ordre de l'Evêque Maronite du Mont-Sinaï, sur Messieurs Julien & Rosa, mes Correspondans au Caire. Après cela, Petros partit pour son pays, sous les habits d'un pauvre, & par ce moyen, il échappa à la rapacité de Michael & du Nayb de Mafuah. Quant à ma lettre-de-change, elle fut dûement acquittée à l'Evêque qui feignoit de croire que chaque duplicata devoit être également payé, & qui ayant voulu insister sur cela, fut prêt à recevoir la bastonnade par l'ordre du Bey du Caire.

UNE lettre-de-change tirée de Gondar, est une chose assez

curieuse à Londres. La mienne y arriva, & y est déposée dans le comptoir de mes dignes amis Messieurs Drummond & Compagnie de Charing-Cross. Ce fut le seul écrit de moi qui put parvenir à sa destination ; & cependant , je fis souvent partir des lettres par la voie d'Arabie. Aussi je conseille à tous les voyageurs de joindre des lettres de-change aux missives de conséquence qu'ils auront besoin d'écrire : c'est un moyen sûr pour qu'elles soient fidèlement rendues.

Je fis semblant d'envoyer ma chaîne d'or au Caire par l'émissaire de Metical Aga. J'en parlai même beaucoup pour qu'on le crût , & je déclarai que c'étoit le seul or que je voulusse faire sortir du pays que j'allois quitter en pauvre , tant en réalité qu'en apparence.

LES mulets sont les animaux de charge dont on se sert le plus communément en Abyssinie , quoiqu'il y ait aussi des taureaux & des vaches d'une espece particuliere , employés aux charrois , sur-tout du côté où sont les mines de sel : mais ils sont très-petits , & ne peuvent porter que de légers fardeaux. Leur plus grand avantage est de n'être pas difficiles à nourrir. J'avois un grand nombre de mulets , à moi appartenant , pour charrier mes instrumens & mon bagage. Le Roi & l'Iteghé m'en fournirent d'autres pour me servir de monture. J'avois en outre deux chevaux que j'aimois beaucoup & que je projettois assez follement de mener en Angleterre ; car quoique je crusse avoir été suffisamment informé d'avance des fatigues & des dangers qui m'attendoient , & quoique je me flattasse d'y être bien préparé , je n'en avois pourtant pas prévu la centième partie.

LE 6 Août (1), il arriva à Gondar des envoyés de Fasil; le lendemain vinrent ceux de Powuffen, & des Gouverneurs du Gojam, du Damot, du Maitsha. Tous demandaient la liberté du Ras Gusho. Le Roi consentit à la lui rendre, à condition que Gusho lui donneroit soudain mille onces d'or & cinq cens mousquets : mais Gusho le refusa. Alors le Roi le chargea de nouveaux fers, & le fit renfermer plus étroitement; & ce qu'il y a de plus cruel, c'est que les deux fils de Gusho, qui étoient accourus à Gondar à la nouvelle du malheur de leur pere, furent enchainés à côté de lui. Cependant on imputoit toutes ces violences aux conseils du Kafmati Ayabdar, du Billetana Gueta Tecla, de Guebra Mafcal, & du Bacha Hezekias. Ces derniers étoient des Officiers attachés au Ras Michael; le Roi, qui leur avoit permis de revenir du Tigre, avoit beaucoup de confiance en eux.

ADERA TACCA GEORGIS, Fit Auraris du Roi, & Wellela Yafous, qui tous deux étoient puissans dans le Maitsha, & que Fasil avoit placés auprès du Roi, demanderent ensemble à s'en aller dans leurs pays, d'où il étoit probable qu'ils ne reparoîtroient jamais à Gondar, à moins que ce ne fût comme ennemis.

QUOIQUE le jeune Monarque s'obstinât à ne pas vouloir remettre le nouveau Ras en liberté, à moins qu'il ne lui fournît les mille onces d'or & les cinq cens mousquets qu'il avoit demandé, celui-ci continuoît à lui refuser cette rançon, & il la refusoit même en termes qui montroit qu'il n'étoit plus aussi

(1) 1771.

effrayé du pouvoir du Monarque qu'il l'avoit été dans les premiers momens de son arrestation. Le Roi fit alors proclamer Kefla Yafous Gouverneur du Tigré, avec la même étendue de pouvoir qu'avoit le Ras Michael. Ce Général étoit déjà dans cette province, & en avoit pris le commandement. Tecla Haimanout voulut en même-tems ôter à Guscho le gouvernement de l'Amhara, qu'il donna à son neveu Ayto Adigo, fils du Palambaras Durrie, homme très-puissant, & très-consideré dans sa province. Cependant Ayto Adigo ayant quitté Gondar, & traversé le Begemder pour aller prendre en main les rênes de son gouvernement, fut attaqué à son entrée en Amhara, par un fils de Guscho, qui l'attendoit, qui le battit, dispersa ses troupes, & fit prisonnier son jeune frere, Ayto Adereffon (1), après l'avoir blessé.

Il n'y avoit plus aucun doute qu'à la cessation des pluyes on verroit se renouveler les scènes qui, depuis si long-tems, enfanglantoient l'Abyssinie; car la nomination de Kefla Yafous au gouvernement du Tigré, & d'Ayto Adigo à celui de l'Amhara, le passage paisible de ce dernier dans le Begemder, en allant supplanter son oncle Guscho, la confiance qu'avoit le Roi dans les anciens Officiers & dans les parens du Ras Michael, lesquels étoient à Gondar; l'éloignement d'Adera, Tacca Georgis, & Confu Adam, amis de Fasil, tout enfin démontroit que le Roi Tecla Haimanout se rejettoit dans les bras des Tigréens, déjà réunis aux habitans du Begemder, & auxquels on vouloit joindre encore ceux de l'Amhara, en retenant Guscho prisonnier, jusqu'à ce que son

(1) C'est le même qui perdit le cheval de Guscho au combat de Tedda.

neveu Adigo eût eu le tems de se mettre en possession de sa Province.

POUR balancer ceci un messager de Fasil vint à Gondar ; & ayant obtenu une audience particuliere du Roi , il lui demanda la liberté de Gusho , afin que celui-ci pût aller reprendre le gouvernement de l'Amhara. Il lui demanda également de faire incessamment mettre à mort l'un des meurtriers du Roi Joas , Lika Netcho , qui avoit été épargné par les confédérés , comme ayant épousé une parente du Monarque ; & enfin il demanda encore que tous les anciens Officiers de Michael fussent bannis de la Cour , & renvoyés pour jamais dans leur province de Tigré. Le Roi refusa positivement d'adhérer à ces trois choses , sans motiver en aucune maniere les raisons de son refus.

IL survint alors un nouveau sujet de querelle plus fâcheux que tout ce qui étoit déjà arrivé , & qui en particulier m'inquiéta beaucoup. On rapporta à l'Iteghé , & je crois que c'étoit d'après des avis très-certains , que le Roi , irrité des conseils que ses envoyés divers tenoient à Koscam , en présence de l'Iteghé , & auxquels il n'étoit jamais invité , avoit résolu de livrer le palais de Koscam au pillage des soldats ; car on croyoit que ce palais renfermoit de grandes richesses. Comme l'exit de l'Iteghé dans quelque désert éloigné & malsain , & conséquemment sa mort , eussent été la suite d'une pareille mesure , il étoit également certain qu'elle eût entraîné une révolution soudaine & le trépas du Roi ; car s'il n'avoit pas été vaincu en attaquant Koscam , il n'auroit pu

manquer de l'être dans les combats qu'il eût été ensuite obligé de soutenir.

ON vit soudain arriver en foule à Koscam des troupes, à la tête desquelles étoient Engedan, Ayto Censu, Mammo, & tous les autres parens de l'Iteghé, & les vivres y abonderent. Le palais étoit entouré d'une muraille très-épaisse & très-élevée; les portes avoient été nouvellement réparées, & la tour étoit dans le meilleur ordre. L'Iteghé ne s'étoit jamais défaite de ses armes à feu, & tous les habitans des environs lui étoient demeurés singulièrement attachés, sur-tout les pauvres, dont cette Reine charitable se monroit toujours le soutien dans les tems de disette & de malheur.

DEPUIS le retour de l'Iteghé je résidai toujours à Koscam, à sa sollicitation; car son séjour en Gojam avoit beaucoup altéré sa santé. D'ailleurs cela convenoit mieux à l'envie que j'avois de me retirer tout doucement, sans être obligé de prendre congé de trop de monde. Je n'avois rendu à Gusho qu'une seule visite, encore étoit-ce une visite d'un moment; & quant à Ayabdar, je n'avois aucun rapport avec lui; de sorte que je n'avois d'autre cour à faire qu'au Roi & à l'Iteghé. Le Roi nia publiquement qu'il eût jamais eu l'intention de piller Koscam: mais l'Iteghé ne fut pourtant pas satisfaite de la manière dont il fit ce désaveu. Me trouvant un jour seul auprès de lui, je me hasardai à lui en parler; & il me répondit: « Quand je n'aurois pas eu d'autres raisons, je n'aurois pas voulu le faire par rapport à vous, Yagoubé. Mais ma mere, ajouta-t-il, en parlant de l'Iteghé, est mal conseillée, & encore plus mal informée ».

LE

LE 13 Octobre (1), on vit tout-à-coup arriver à Koscam Powussen à la tête d'une nombreuse armée. Il planta ses tentes dans le même lieu où il avoit campé le mois de Mai précédent, & il y demeura jusqu'au 22 ; après quoi il se remit en marche, & passa du côté de Gondar, sans entrer dans la ville. Ce Général eut plusieurs entrevues avec le Roi & l'Iteghé, dans une maison appartenante au Ras Gusho, & située au pied de la montagne de Koscam. On ne fut point dans le public l'objet certain de ces entretiens : mais il est probable qu'ils n'avoient pour but que d'opérer une réconciliation entre l'Iteghé & le jeune Roi ; réconciliation qui eut bientôt lieu, du moins en apparence, par l'entremise d'Ayabdar & de quelques autres grands. Ensuite Powussen s'en retourna dans le Begender. Pour moi je n'obtins ni ne demandai d'audience. Je voyois la tempête prête à éclater, & je ne cherchois qu'à m'éloigner des lieux où alloient porter ses coups.

LE 12 Novembre Gondar fut frappé d'une terreur soudaine, à la vue des gens de la campagne fuyant en foule dans ses murailles, dépourvus de toutes sortes de provisions, & rendant grâces au Ciel de ce qu'ils avoient sauvé leur vie. Fasil étoit parti d'Ibaba à la tête d'une puissante armée, & n'avoit commis aucun désordre jusqu'à Dingleber, qu'il considéroit comme les limites de son gouvernement. Mais là, laissant son armée & tout son bagage sous la conduite de son Lieutenant Wellera Yafous, il avoit continué sa marche avec un détachement de cavalerie de sept cens hommes, les

(1) 1771.

plus sauvages , les plus détestables brigands qui eussent jamais porté la désolation dans quelque pays que ce soit. Fasil mit le feu à tous les villages , à toutes les églises qu'il trouva entre Dingleber & Sar-Oliha , & il massacra tous les hommes qui lui tombèrent sous la main , sans distinction de rang ni d'âge. Il tua aussi toutes les femmes qui n'étoient plus en âge de faire des enfans , & il donna les autres pour esclaves aux Gallas , qui l'accompagnoient. Il permit en un mot , à ces barbares , les mêmes excès auxquels ils s'abandonnent toutes les fois qu'ils font des irruptions dans les pays assez malheureux pour être situés dans leur voisinage.

Le pays de Degwassä , district où commandoit Aclog , fut entièrement dévasté. Les hommes , les femmes , les enfans furent exterminés , les maisons rasées , & la campagne resta dans un état aussi déplorable , que si elle avoit été désolée par un nouveau déluge. Les villages appartenans au Roi , ne furent pas traités avec moins de sévérité. Des plaintes se firent entendre de toutes parts : mais personne n'osoit indiquer un moyen d'arrêter le cours de ces désastres. Les partis étoient à-la-fois tellement confondus & divisés , que chacun craignoit de faire la moindre confidence à son voisin : mais le peuple qui n'avoit que peu de chose à perdre , finit pourtant par demander à grands cris le retour du Ras Michael.

FASIL ayant donné l'exemple de ce qu'il pouvoit faire , s'arrêta à Sar-Ohha ; & de-là , il envoya un message au Roi pour demander définitivement la liberté de Gusho. Son messager étoit un nain tout tortu , nommé *Dokho* , dont j'ai déjà

eu occasion de parler (1); & un pareil envoyé étoit toujours d'un mauvais augure pour la commission dont il étoit chargé. Il rappella au Roi, en termes presque indécens, que Fasil lui avoit laissé la vie & la couronne, qu'il étoit absolument le maître de lui ôter. Il lui demanda s'il savoit bien qui l'avoit protégé la nuit qu'il s'étoit enfui de Serbraxos à Gondar. Il lui dit tout nettement que manquant de nobles principes de gratitude, il avoit forcé Fasil à manquer lui-même de la vertu qui suit celle-là, c'est-à-dire, d'hospitalité, en souffrant qu'un homme du rang de Guscho fût arrêté, lorsqu'il étoit déjà dans les limites de son gouvernement. Le nain conclut enfin sa harangue en déclarant au Roi, qu'à moins qu'il rendit à Guscho, & sa liberté & son gouvernement, sans aucune condition quelconque, dans trois jours, Fasil feroit de la ville de Gondar un désert aussi affreux que le canton de Deg-wassa qu'il venoit de ravager.

Le Roi écouta ce discours avec la plus grande tranquillité; car il possédoit autant de courage d'esprit qu'ait jamais pu en avoir aucun mortel. Cependant, la situation où il se trouvoit étoit si cruelle, que rien ne lui offroit aucune ressource sûre; & malgré cela, tous les Officiers du Tigre, plus imprudens & aussi audacieux que lui, continuoient à lui donner les mêmes conseils qu'ils auroient pu lui donner, s'il avoit été à la tête d'une armée. Ils n'étoient plus là les deux seuls hommes en état de former des projets, les deux hommes qui épargnoient autrefois à leur parti l'embarras de penser, le Ras M^l & Kessa Yafous enfin. L'un n'étoit plus rien, le Ras M^l ichae

(1) A l'occasion de la bataille de Limjour.

& l'autre résidoit fort loin de Gondar. Quant au Billetana Gueta Tecla , à Guebra Mascal , au Bacha Hezekias , ils n'étoient propres qu'à exécuter les ordres des autres , sans avoir assez de génie pour en prévoir les résultats , & même sans le desirer. Toutefois accoutumés aux succès en suivant des idées combinées par des têtes plus sages que les leurs , ils avoient acquis un certain degré de présomption qui rendoit leurs conseils trop dangereux pour un jeune Roi , dont rien ne pouvoit prévenir la perte qu'une prudence extrême , ou plutôt l'interposition de la Providence qui l'avoit déjà secouru plusieurs fois.

JE ne fus point témoin de l'audience où Dohho répéta les menaces de Fasil. J'étois à Koscam : mais le Secrétaire du Roi , à qui je dois tous les détails particuliers qu'on trouvera dans cette histoire , & qui sans lui ne seroient jamais parvenus à ma connoissance , m'assura que le Roi avoit répondu au nain , sans changer de contenance , ni de ton : « Dites au Kafmati Fasil qu'il ne doit avoir ni la volonté , ni le pouvoir de rendre injuste ce que je suis obligé de faire , d'après les regles de la justice. Les hommes ont crucifié leur Sauveur ; & plusieurs de mes prédécesseurs , que je suis loin d'égalér , ont été mis à mort par leurs propres sujets. Cependant , Dieu a daigné , jusqu'à ce jour , maintenir la race de Salomon sur le trône , où je suis assis en ce moment , tandis qu'il ne reste de leurs ennemis qu'une mémoire chargée d'opprobres & de malédictions. Je suis Roi , & j'ai été souvent reconnu pour tel par le Kafmati Fasil. Je ne rendrai la liberté à Gusho que quand je le voudrai , si je le veux jamais ; & Fasil ne peut pas continuer à me la demander , s'il veut se tenir dans les

bornes du respect qu'un Sujet doit à son Souverain.» — O combien cette réponse eût été belle, si celui qui la fit avoit pu la soutenir à la tête d'une armée !

Le message parvint promptement à Fasil, qui s'étoit déjà avancé jusques à Azazo, & qui sans s'arrêter, marcha à Abba Samuel, groupe de villages à environ deux milles de Gondar. C'étoit le 13 Novembre. Fasil fit semblant de camper à Abba Samuel. Je dis qu'il fit semblant ; car son armée ne planta pas plus de six tentes. Le 14, à huit heures du matin, un tymballier & un trompette, accompagnés d'une centaine de cavaliers, vinrent au-dessous de la capitale, sur les bords de la rivière du Kahha, où l'on sonna trois fois de la trompette, & on battit également trois fois de la tymballe ; après quoi, on fit entendre une proclamation qui disoit : « Que toutes personnes, de quelque état & condition qu'elles fussent, tant les Officiers & les esclaves du palais que les autres, devoient sortir incessamment de Gondar, si elles faisoient cas de leur vie, parce que si après cet avertissement il en restoit quelques-unes dans la ville, ce seroit tant pis pour elles. »

EN un moment la ville fut déserte ; & il ne demeura auprès du Roi qu'un très-petit nombre de ses serviteurs. J'avois déjà pris part à une pareille scène que j'avois trouvé très-désagréable ; & la Providence daigna me l'épargner une seconde fois. J'étois à Koscam, où je vivois très-retiré. Je ne sortois même de mon appartement que le soir, quand les portes du palais étoient fermées & les sentinelles posées partout.

LE 15, le Roi laissa enfin sortir de prison le Ras Gusho

qui se rendit aussi-tôt au camp de Fasil. Le lendemain au soir il rentra dans Gondar & eut une audience du Roi; mais il s'en retourna ensuite à Abba Samuel. Le 17, Fasil vint au palais : mais avant de voir le Roi, il garnit de soldats toutes les avenues de la demeure du Prince. Une très-forte garde fut mise dans l'antichambre; & une vingtaine de Gallas sauvages, commandés par Confu Adam, s'emparèrent de la porte de la salle d'audience que gardent ordinairement les esclaves noirs du Roi. Je ne fais pas exactement ce qui se passa dans cette entrevue, car l'inquiétude & le chagrin où me plongeait tout ce qui s'offroit à mes yeux; & la ferme résolution où j'étois de n'y plus prendre aucune part, m'empêchèrent de m'en informer. J'entendis dire, cependant, que tout avoit été humiliant pour le Monarque, & que Fasil lui ayant annoncé qu'il avoit donné sa fille en mariage à Guscho, ce Prince lui avoit rendu le gouvernement de l'Amhara, en y ajoutant le Gôjam. Aclog fut condamné à trouver caution pour douze cens onces d'or, parce que Guscho en avoit, dit-on, autant sur lui quand il fut arrêté par Aclog.

LE Roi fut obligé de réintégrer l'Iteghé dans tous les villages dont elle avoit eu la propriété depuis le regne de Bacuffa son époux, jusques au moment du traité, & dont une partie lui avoit été ravie par Michael & par le Roi. Fasil eut le Damot, le Maitsha, la province des Agows; & Adam Confu eut la place d'Ibaba Azage. Pour rendre ce traité plus solennel, le Roi & Fasil se jurèrent une amitié éternelle. Après quoi, l'Abuna, revêtu de ses habits pontificaux, prononça une excommunication contre le premier qui romproit l'engagement qu'il venoit de prendre.

L'ON ne dit pas un seul mot du Tigré, ni de Kessa Yafous, ni de Powussen. L'on ne parla même pas du nouveau Ras Ayabdar, qu'on laissa dans sa maison & dans sa place, comme s'il n'avoit jamais existé. Il me sembla alors qu'une moitié de l'Empire étoit de nouveau liguée contre l'autre; que Kessa Yafous & Powussen étoient opposés à Fasil & à Gusho; & que quant à Ayabdar & au Gouverneur du Samen, Ayto Tesfos, on ne faisoit aucune mention d'eux, & on les laissoit maîtres de prendre le parti qu'ils voudroient, sans que cela parût d'une grande conséquence. Après l'entrevue dont je viens de parler, Fasil ne reparut plus chez le Roi; mais il alla souvent à Koscam. Je ne le vis cependant pas, ni ne cherchai à le voir. Je n'appris même point qu'il eût demandé de mes nouvelles.

LE 19 de Novembre ce Général envoya des ordres au Palais pour que quatre corps des troupes de la maison du Roi vinssent soudain le joindre. Ces corps étoient ceux de Gimja Bet, de Werk Sacala, d'Ambafelé & d'Edjow. Ils prirent soudain les armes au nombre de douze cens hommes, & se rendirent auprès de Fasil, qui les emmena en triomphe en Damot, avec son nouveau gendre Gusho. Ce ne fut point là le seul exemple du peu de respect que ce Général montra pour ses sermens, & pour celui en présence de qui ils avoient été si solennellement prononcés; car le jour même du départ de l'armée, un parti de Gallas ayant rencontré l'Abuna, qui se rendoit au Palais avec une suite nombreuse, montée sur des mules, l'obligea de mettre pied à terre; ainsi que tous les siens & emmena les mules au camp d'où elles ne revinrent plus. L'Abuna s'en retourna alors sur sa montagne de Kédur

Raphael, du haut de laquelle, comme d'un château fort, il pût sagement lancer des excommunications contre une armée de payens barbares, parmi lesquels il n'y avoit pas un seul chrétien.

C'EST ici que je dois terminer l'Histoire d'Abyssinie, car je ne fus pas témoin des événemens qui succéderent à ceux dont je viens de rendre compte, ni je n'eus occasion d'en être informé. Les préparatifs de mon retour par le Royaume de Sennaar, & à travers le désert, fixoient toute mon attention. Je ne m'étendrai même point sur ce qui se passa dans les entrevues où je pris congé des personnes illustres avec lesquelles je vivois depuis long-tems dans la plus parfaite & la plus cordiale amitié; car j'aime mieux supprimer ce que je pourrois en dire, que donner lieu à quelques malveillans de croire que je cherche à me flatter moi-même. Mais toutes les marques de bonté, d'amitié, d'estime, que je reçus à mon départ sont gravées dans le fonds de mon cœur, dont rien ne pourra les effacer, & elles me fourniront sans cesse les plus agréables réflexions, parce qu'elles ont été, j'ose le dire, le prix d'une conduite honnête & droite, qui ne s'est jamais démentie. Tous ceux qui jusqu'alors avoient entrepris le même voyage que moi, n'avoient rencontré que des obstacles, des malheurs, ou la mort; mais pour moi, si j'ai éprouvé des fatigues, des dangers, & toutes sortes de peines, je n'ai pas alors été le seul. J'ai souffert, toujours honorablement, avec le reste de l'Empire où je vivois; & quand les beaux jours arrivoient; car il y a de beaux jours là aussi, & même très-brillants, il m'étoit permis d'y prendre part, & les gens les plus distingués, de la cour & de l'armée, s'empressoient, au-
tant

tant qu'il leur étoit possible , à me faire réussir dans mes entreprises , & à me procurer toutes sortes d'agrémens.

IL faut que je rapporte encore ce qui m'arriva chez l'Iteghé deux jours avant mon départ. Tensa Christos , l'un des principaux ecclésiastiques de Gondar , étoit né dans le Gojam , & conséquemment il étoit membre de la basse Eglise , & de l'ordre de l'Abba Eustathius , ou, en autres termes, un des plus grands ennemis de la religion catholique , que les Abyssiens appellent la religion des Francs. Tensa Christos jouissoit cependant de la réputation d'avoir beaucoup de probité & des mœurs très-pures ; & toute les fois que nous nous étions rencontrés ensemble il m'avoit fait beaucoup de politesses , sans paroître se soucier de se lier intimement avec moi. De mon côté , n'ayant pas beaucoup à attendre d'un homme qui avoit des principes tels que les siens , je m'en tenois éloigné autant que j'avois pu , & je ne souhairois que de ne pas courir le risque de m'en faire un ennemi.

CE Prêtre venoit souvent chez Ayto Aylo , & chez l'Iteghé ; car il étoit en grand crédit auprès de l'un & de l'autre. Je le trouvai chez l'Iteghé , le soir que j'allai prendre congé de cette Princesse. « — Yagoubé , me dit-il , maintenant que vous êtes au moment de quitter le pays , & que vous pouvez me répondre sans crainte , je vous demande en grace de me dire si vous êtes réellement un Franc , ou si vous ne l'êtes pas ? » « — Seigneur , lui répondis-je , je ne sais pas ce que vous entendez par crainte. Je vous répondrois avec la même liberté , quand j'aurois dix ans à rester en Abyssinie , comme je vais vous répondre à présent que je suis prêt à en

sortir. J'étois bien recommandé en venant dans ce pays-ci, & je fus bien accueilli par le Roi & par le Ras Michael. Je n'y ai ni enseigné, ni prêché; personne ne m'y a jamais entendu dire un mot sur mon culte particulier; &, autant que mon devoir m'y a obligé, je n'ai jamais manqué d'assister au service divin, tel qu'on le pratique ici. Comment aurois-je donc pu avoir quelque crainte, tandis que, sous la protection immédiate du Monarque, je me conformois aux loix & aux coutumes de l'Abyssinie? » « — Certes, dit Tensa Christos, je ne prétends point que vous dussiez craindre. Quelle que soit votre foi je vous aurois défendu moi-même. L'Iteghé fait que je lui ai toujours parlé avantageusement de vous. Mais voulez-vous me faire le plaisir de contenter ma curiosité, en me disant si vous êtes véritablement un Franc, un Catholique, ou un Jésuite? »

« J'AI trop de respect, lui repliquai-je, pour un homme aussi vertueux, aussi véritablement honnête que vous, pour n'avoir pas satisfait à votre question dans quelque tems, dans quelque circonstance que vous me l'eussiez adressée. Je vous déclare donc, & je vous en donne ma parole de Chrétien, que mes compatriotes & moi sommes plus éloignés, en matiere de religion, de ceux que vous appelez Jésuites ou Francs, que vous ne l'êtes vous & le reste des Abyssiniens. Un Prêtre de ma religion, qui prêcherait dans le pays de ces Francs, seroit sûr d'aller à l'échaffaut, comme s'il avoit commis un meurtre, & on le pendroit tout aussi promptement que vous lapideriez un Prêtre Catholique, qui viendrait prêcher au milieu de Gondar. Ils nous traitent précisément comme vous les traitez; ainsi ils n'ont pas à se plaindre ».

« MAIS, dit-il, n'en agissez-vous pas de même avec eux ? »
 « — Non, répondis-je, tout homme peut, dans sa patrie, servir Dieu à sa manière ; & toutes les fois que les Prêtres d'une religion différente de la nôtre, se renferment dans ce que leurs livres sacrés leur apprennent, ils ne peuvent faire aucun mal, & ne méritent point de punition. Il n'y a point de religion qui enseigne à faire du mal ; & on ne doit punir ceux qui prêchent, que lorsque condamnant le Roi & le gouvernement, ils veulent soustraire les sujets à l'obéissance due au Souverain, & ils leur présentent la rébellion comme légitime. Alors le glaive du pouvoir civil les frappe, sans qu'on puisse blâmer leur religion, parce que leurs fautes sont en contradiction avec ce que cette religion leur dit d'après les vrais principes de l'Écriture ».

L'ITEGHÉ prit alors la parole. « — Tensa Christos, dit cette Princesse, ne croyez-vous pas que si Yagoubé n'est point Prêtre, il est au moins digne de l'être ? » « — Madame, répondit Tensa Christos, il me reste encore une question à lui faire, & ce sera la seule ; encore ne la lui ferois-je point s'il ne devoit pas partir demain ». « — C'est donc une question dangereuse, dis-je. Mais voyons. J'aime mieux satisfaire la curiosité des honnêtes gens, que non pas qu'ils aient mauvaise opinion de moi ». « — Il paroît, dit Tensa Christos, que vous n'êtes point au nombre des Franks, mais que vous croyez votre religion meilleure que la leur. Vous n'êtes pas non plus de notre religion, puisque vous dites que nous approchons plus des Catholiques que vous. Quelle objection avez-vous donc à faire à notre religion, & quelle opinion en avez-vous ? »

« AUTANT que je puis la connoître, répondis-je, je ne puis qu'en bien penser. C'est l'ancienne Eglise Grecque, telle qu'elle étoit sous Saint Athanase, successeur de Saint Marc à la chaire d'Alexandrie. Vous ne pouvez avoir une meilleure religion; puisque c'est celle qui approche le plus de la religion des Apôtres; & comme je vous l'ai déjà dit, il n'y a point de religion qui enseigne à faire du mal. La vôtre, sur-tout, doit l'enseigner moins qu'une autre, si vous ne l'avez pas corrompue; & si vous l'avez corrompue, ce n'est plus la religion d'Athanase, ce n'est plus la religion des Apôtres, c'est l'ouvrage de l'erreur. Mais permettez qu'à mon tour, Tensfa Christos, je vous adresse deux questions. Vous ne devez pas craindre de me répondre; car vous ne serez exposé à aucun danger, quoique vous ne soyiez pas prêt à quitter le pays. Votre religion, en vous permettant de prendre une femme, vous permet-elle aussi de la répudier pour épouser sa sœur, puis de choisir la tante & ensuite de vous marier avec la niece? Saint Athanase vous a-t-il enseigné d'avoir deux ou trois femmes à-la-fois, de faire divorce avec elles, d'en épouser d'autres, & de reprendre les premières, si cela vous faisoit plaisir? » — « Non, répondit-il. » — « Eh bien! repris-je, comme vous faites cela tous les jours, vous ne suivez pas à cet égard la religion de Saint Athanase. A présent, je vous demanderai si un Prêtre, non un Franc, mais un homme vraiment chrétien, comme mes compatriotes. & moi, d'accord avec vous sur tous les points, excepté celui du mariage, si ce Prêtre, dis-je, prêchoit contre la polygamie, le divorce & l'inceste, si fréquens en Abyssinie, pourroit-il vivre parmi vous? quel traitement lui feriez-vous? »

« ON le lapideroit , s'écria Ayto Aylo , qui étoit assis à côté de nous. On le lapideroit comme un Franc & un Jésuite. Il ne vivroit pas une semaine. » — « Yagoubé est pressant , reprit Tensa Christos , en se tournant vers l'Iteghé. Mais il faut l'avouer , j'ai bien peur , & j'en suis fâché , que nos Abyssiniens n'abandonnent jamais les pratiques égyptiennes dont ils ont si anciennement hérité , pour écouter les leçons d'un Prêtre , quelque parfaite que soit sa religion , & quelque vie exemplaire qu'il puisse opposer à la corruption de leurs mœurs. » — « Ainsi , lui dis-je , soyez sûr , Tensa Christos , que l'effusion du sang de ces Francs , comme vous les appelez , est criminel aux yeux de Dieu. Leur religion les préserve de quelques péchés horribles qu'on commet sans cesse dans ce pays , & dont la vôtre ne vous a pas encore garantis. Si vous n'avez pas besoin de préceptes , vous manquez au moins d'exemples. Ces Francs sont dignes de vous en servir , & votre religion vous instruit à les imiter. »

Il y avoit alors chez l'Iteghé plus de cent personnes qui toutes gardoient le plus grand silence & nous écoutoient attentivement : mais comme je ne voulois pas pousser plus loin la conversation , & que je craignois qu'on me fît quelque question sur la Vierge Marie , je me levai ; & passant du côté de Tensa Christos , qui étoit à l'autre bout de l'appartement , je lui dis : « Révérend Pere , il me reste une grâce à vous demander , c'est que si je vous ai jamais offensé , vous me pardonnerez ; mais que si je ne vous ai point offensé , vous m'accordiez votre bénédiction & le secours de vos prières , à présent que je suis au moment de mon départ pour le long & périlleux voyage que je vais entreprendre parmi des Infidèles & des Payens. »

UNE approbation générale se fit entendre dans l'appartement. L'Iteghé dit quelques paroles : mais je ne pus bien les entendre. Tensa Christos , surpris d'un acte d'humilité , auquel il ne s'attendoit point , s'écria , les larmes aux yeux : « Est-il possible , Yagoubé , que vous puissiez croire que mes prières vous soient de quelque utilité ? » — « Je ne serois point chrétien , comme je m'honore de l'être , mon pere , lui répondis-je , si je doutois de l'efficacité des prières de l'homme vertueux. » Je me courbai pour baiser sa main : mais à mon grand étonnement , au lieu de me donner simplement sa bénédiction , il posa sur ma tête une petite croix de fer , & il dit l'Oraison Dominicale. Je tremblai qu'il ne me tint dans cette posture en répétant aussi les Commandemens de Dieu : mais il conclut par ces mots : « Gzier y' baracuc. » Que Dieu vous donne sa bénédiction ! Aussi-tôt je me prosternai devant l'Iteghé & je me retirai chez moi ; car on ne salue personne en présence des Souverains.

CEPENDANT vingt gros moines s'étoient placés sur mon chemin , afin de pouvoir me donner leur bénédiction comme Tensa Christos. J'avois peu de foi en leurs prières , & je ne me souciois nullement de baiser les mains & les manches crasseuses de ces ignorans : mais je me soumis pourtant à cette désagréable cérémonie , & je leur donnai aussi ma bénédiction en anglois. — « Que Dieu vous envoie à tous un bout de corde , leur dis-je , comme il en a envoyé un à l'Abba Salama ! » — Je faisois allusion à l'Acab Saat , récemment pendu : mais ils crurent que je les recommandois au Patriarche Abba Salama , & ils me répondirent avec un air très-dévor , *Amen !*

Fin du Livre septieme,

VOYAGE

AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE HUITIEME.

RETOUR PAR LE SENNAAR, LA NUBIE ET LE GRAND DESERT.
— ARRIVÉE A ALEXANDRIE, ET TRAVERSÉE D'ALEXANDRIE
A MARSEILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Gondar à Tcherkin.

Le palais de Koscam est situé sur le penchant méridional de Debra-Tzaï, nom qui signifie la montagne du soleil. Le palais consiste en une grande tour carrée à trois étages, avec un toit en terrasse entouré de creneaux. Il y a une grande cour, qu'on nomme la cour des Gardes, dans laquelle se tient la garnison de Koscam, & où est la principale entrée faisant face à Gondar. L'enceinte du palais est fermée par une haute muraille de plus d'un mille de circonférence. Dans

cette premiere enceinte sont logés les soldats, les laboureurs ; & généralement tous les gens attachés au service extérieur du palais. Ensuite il y a une autre cour plus étroite , & également fermée par un mur , où il y a d'autres logemens construits en pierre, & à un étage , pour les principaux Officiers , pour les Prêtres, & pour les esclaves qui servent dans l'intérieur.

C'EST là qu'est aussi l'Eglise qui a été bâtie par l'Iteghé , & qu'on regarde comme la plus riche de toute l'Abyssinie. L'on y voit de grandes croix d'or , dont on se sert dans les processions, ainsi que des tymballes d'argent , & l'autel est chargé de plaques d'or , objets qui sont tous un don de la magnifique Iteghé. Les Prêtres de cette Eglise étoient aussi fort riches , jusqu'à l'instant où le Ras Michael , leur enlevant une partie de leurs revenus , qu'il partagea entre l'Etat & lui , les réduisit à une condition plus conforme aux vœux de pauvreté qu'ils avoient fait par orgueil , que le luxe dans lequel ils vivoient auparavant.

C'EST dans la troisième cour, c'est-à-dire tout-à-fait dans le centre , que sont les appartemens de la Reine , & des femmes nobles qui , n'étant point mariées , vivent auprès d'elle , & composent sa cour. Derrière & plus haut que le palais sont les maisons de plusieurs personnes de distinction , presque toutes de la famille de l'Iteghé. Ensuite la montagne s'élève en forme de cône très-régulier , & paroît couverte de verdure jusqu'au sommet. Du côté de l'est est la route du Walkayt , & du côté de l'ouest celle du Kuara & du Ras el Feel , c'est-à-dire de tout le pays-bas ou du nord de l'Abyssinie ,
bordant

bordant la contrée des Shangallas, par où traverse le chemin du Sennaar.

LE 26 Décembre 1771, je quittai enfin Gqndar. Je m'étois proposé de partir le matin de bonne heure : mais je fus retenu malgré moi par mes amis. Le Roi avoit retardé jusques là mon départ, en m'envoyant chaque soir de nouveaux ordres ; & je vis clairement qu'il n'avoit d'autre intention que de m'opposer des difficultés jusqu'à ce qu'il survint, comme cela arrive presque toujours dans ce pays-là, quelque accident qui me mît dans l'impossibilité absolue de m'en aller. Aussi, quand son dernier messager vint me trouver à Koscam le 25 au soir, je le chargeai de présenter mon respect à Sa Majesté, je lui rappelai sa promesse, je le priai même, avec un peu d'aigreur, de m'abandonner à ma fortune ; je lui fis dire enfin que mes domestiques avoient pris les devants, & que j'étois résolu de partir le lendemain matin.

CEPENDANT, le matin je fus étonné de voir arriver, à la tête de cinquante cavaliers, un jeune homme que le Roi avoit mis depuis peu au nombre de ses Chambellans. Comme je voulois quitter l'Abyssinie sans éclat, & aussi obscurément qu'il étoit possible, parce que c'étoit le seul moyen de passer avec sûreté dans le Sennaar, j'avois insisté pour qu'aucun de mes amis ne m'accompagnât, & je priai l'escorte que le Roi daignoit m'envoyer, de vouloir bien s'en retourner, alléguant pour raison de mon refus, que tout le pays entre Koscam & le Ras el Feel, appartenoit à l'Iteghé & à Ayto Confu, & que vraisemblablement personne n'oseroit m'insulter. Je fus longtemps avant de pouvoir obtenir ce que je souhaitois, & il étoit

comme je viens de le dire , une heure après midi quand je me mis en route. Je marchai du côté de l'ouest , laissant à main droite le Debra Tzaï. En commençant à descendre je contemplai à mon aise la plaine qui est au-dessous , & qui paroît-
 soit couverte d'une épaisse & noire forêt , que quelqu'auteur a appelé dernièrement le Shumeta (1) , ou la Forêt Nubienne , mais j'avoue que j'ignore absolument ce que signifie ce mot de Shumeta ; je doute même qu'il appartienne à aucun des langages usités dans les pays où j'ai voyagé.

Tous les désastres qu'on m'avoit prédit devoir m'arriver dans le voyage que j'entreprendois alors , vinrent se représenter à mon imagination , & me firent , pendant un moment , une impression très-forte ; mais il étoit trop tard pour revenir sur mes pas ; le sort étoit jeté ; il fallut réussir ou mourir. Quoiqu'encore bien éloigné de ma patrie , elle étoit devant moi , & si , par le secours de la Providence , j'étois assez heureux pour y arriver , je me promettois à la fois du repos & l'approbation de mes compatriotes , & de tous les savans de l'Europe , puisque , par mes seuls efforts , j'aurois achevé une découverte qui , dès les tems les plus reculés , avoit détié l'adresse , le génie & le courage , du monde entier.

Ces réflexions ayant plutôt endurci que fortifié mon cœur ; je descendis la montagne par un chemin presque perpendiculaire , qui alloit à-peu-près au nord nord-ouest ; le terrain étoit très-dur , très-raboteux , & rempli de crévasses qu'y font les

(1) Voyez la carte du golfe d'Arabie , publiée à Londres en 1781 , par L. S. de la Rochette.

torrens dans la saison des pluies ; on nomme ce chemin la descente de Moura , & il est si difficile que quoique nous fussions pleins d'ardeur , & que nous eussions des animaux vigoureux , nous ne pûmes faire qu'un mille par heure. J'avois avec moi trois Grecs , un seulement étoit attaché à mon service , & l'un des deux autres , presqu'aveugle , fuyoit la misère & la faim. J'avois , en outre , un vieux Janissaire , venu avec l'Abuna en Abyssinie , un Cophte , qui nous quitta à Sennaar , & quelques Abyssiniens qui avoient soin des animaux , & qui ne devoient aller que jusqu'à Tcherkin.

A quatre heures un quart nous arrivâmes sur les bords de la rivière de Toom Aredo , qui prend sa source dans le pays des Kemmouts , peuple habitant les montagnes au sud ouest , & va ensuite se jeter dans une autre rivière nommée Mahaanah. Les Kemmouts professoient jadis la même religion que les Falashas (1) , mais ils furent baptisés sous le règne de Facilidas , & ils ont resté depuis séparés de leurs frères ; malgré cela ils conservent la plupart de leurs anciennes pratiques , ce qui prouve qu'on n'a pas pris beaucoup de peine pour les instruire dans le christianisme. Ils mangent bien la chair des animaux tué par des chrétiens , mais non la chair de ceux qui sont tués par des Mahometans , ou même par des Falashas. Un de leurs principes est , que quand on est baptisé , & qu'on a communiqué une fois , on n'a plus besoin de prier Dieu ni de s'occuper d'aucune espèce de culte. Ils se lavent de la tête jusqu'aux pieds toutes les fois qu'ils reviennent du marché ou de quelque autre endroit où ils ont pu toucher quelque per-

(1) Juifs d'Abyssinie.*

sonne qui n'est pas de leur secte , parce qu'ils regardent quiconque n'en est pas comme immonde. Ils se renferment chez eux le samedi , & s'abstiennent de travailler , mais en revanche , le dimanche on les voit moudre leur blé , & faire beaucoup de travaux pareils.

LEURS femmes se percent les oreilles & y suspendent des poids afin de les faire tomber très-bas & d'en aggrandir les trous , dans lesquels elles passent des anneaux aussi gros que les portent les Arabes Bédouins de la Syrie & de la Palestine. Les Kemmouts parlent , à très-peu de chose près , le même langage que les Falashas ; ils ont une horreur singulière du poisson , & ils ne s'abstiennent pas seulement d'en manger , ils ne peuvent en supporter la vue ; la raison qu'ils donnent de cela , c'est qu'une baleine , ou quelque autre gros poisson , avala le Prophète Jonas , dont ils se vantent de descendre. Les Kemmouts servent à charrier de l'eau & à fendre du bois à Gondar , & les Abyssiniens les méprisent excessivement.

NOUS traversâmes la rivière de Toom Aredo pour nous rendre au misérable village de Door Macary , situé sur la rive orientale , & nous y fîmes halte pour nous reposer du peu de chemin que nous venions de faire avec beaucoup de fatigue. Les habitans de Door Macary parurent forts inquiets à notre approche , & firent beaucoup de difficultés pour nous admettre sous leurs toits. Ils voyoient que nous n'avions pas l'honneur de descendre du Prophète Jonas ; aussi cachèrent-ils tous leurs pots , & tous leurs autres ustensiles de cuisine , de peur que nos mains ne les profanassent. De Door Macary nous découvrîmes une haute chaîne de montagnes qui s'étend-

doit du nord au sud, & dont le sommet nous parût très-escarpé, & dominoit sur le milieu de la forêt, à environ cinq milles de nous. Cette chaîne de montagnes porte le nom de Badjena.

Le 28, un peu avant midi, nous passâmes Toom Aredo, nous marchions d'abord vers l'est, puis nous tournâmes au nord pour entrer dans le grand chemin; bientôt nous vîmes plusieurs villages, les uns situés à l'est sur la haute montagne de Badjena, & les autres à l'ouest dépendant de l'Eglise de Kofam. En continuant à marcher au nord, & tournant un peu vers l'ouest, nous arrivâmes au haut d'une côte très-roide, au bas de laquelle la rivière de Mogetch court droit au nord. Cette côte ou cette descente, s'appelle l'And. Marchant au nord-ouest, à deux heures un quart nous traversâmes le Mogetch, qui, en cet endroit, étoit large & rapide, & extrêmement clair: nous nous arrêtâmes quelque tems sur ses bords pour nous rafraîchir, & je me ressouvins combien je l'avois vu différent lorsque le cours de ses flots teints de sang, étoit suspendu par la quantité de corps morts qu'on y avoit jetté après la défaite de l'aile gauche de l'armée royale à la bataille de Serbraxos.

A trois heures & demi nous nous remîmes en route. Une montagne pointue & isolée, s'élevoit au milieu de la plaine, dominant de beaucoup les arbres, & offrant une perspective singulière & vraiment pittoresque. Cette montagne se nomme Gutch, & elle nous restoit alors à environ six milles au nord. Au bout de quelques minutes nous traversâmes l'Agam Oliha, c'est-à-dire le ruisseau du Jasmin, nom qu'il doit à une superbe

espèce de Jasmin très-commune le long des rivières de la province de Siré.

A quatre heures passées nous entrâmes dans un bois épais qui, contournant une montagne, conduit par le sud-est dans la plaine qui est au dessous, où nous fûmes tout-à-coup assaillis par une multitude d'hommes armés de lances, de boucliers, de massues, de frondes. Ils firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres, qui, heureusement, ne nous atteignit point, mais qui tomba très-près de nous. Soit que ce fût la peur, ou toute autre raison qui les empêchoit de s'avancer davantage, nous jugeâmes qu'il étoit de notre intérêt de les tenir à l'écart. En conséquence, je fis tirer deux coups de fusil par-dessus leurs têtes, non pour leur faire aucun mal, mais pour leur faire connoître, par le sifflement des balles, qui briseroient les feuilles au-dessus d'eux, que nos armes portoiént plus loin que leurs frondes, & que bien qu'ils fussent à une assez grande distance de nous, nous pourrions les atteindre si nous le voulions. Ils parurent en effet bien comprendre nos intentions, & se glissant aussi-tôt à travers les halliers, ils allèrent reparoître au sommet d'une montagne fort éloignée, où ils se mirent à crier & à faire des gestes que nous ne comprenions n'y n'avions envie de comprendre. Un nouveau coup de fusil, tiré aux arbres qui étoient par derrière eux, leur prouva qu'ils étoient encore à notre portée, & alors ils s'enfoncèrent dans les halliers ou bien ils se dispersèrent.

CEPENDANT, quand nous plantâmes notre tente dans la plaine, au-dessous de deux villages de nos assaillans, ils parurent inquiets, & ils expédièrent un homme nud & désarmé

qui s'avança sur le sommet d'un rocher voisin, & nous cria dans la langue du Tigré qu'il desiroit de venir nous parler. Mais je refusai d'y consentir, parce que je ne voulois point qu'il vit combien nous étions peu de monde. Je lui criai de se retirer à l'instant, sans quoi, j'allois le fusiller. Il n'en fallut pas davantage. Il se laissa glisser du haut du roc, comme une anguille; & bientôt après, il reparut plus loin en continuant à faire signe qu'il vouloit nous parler.

QUAND nous avions fait halte au bord du Mogetch, nous avions été joints par deux hommes & deux femmes qui conduisoient deux ânes chargés & alloient à Tcherkin, & qui nous demanderent la permission de faire route avec nous pour avoir moins de risque à courir. J'avois deux domestiques abyssiniens qui étoient restés derrière, parce qu'un de nos mulets de charge hoïroit, ou plutôt, parce qu'ils s'étoient amusés dans quelque village. Nous eûmes donc recours à une de nos nouvelles compagnes de voyage. Elle entendoit la langue du Tigré, & elle se chargea volontiers d'aller porter un message à l'étranger qui nous faisoit toujours des signes de derrière un arbre, mais qui ne s'avançoit pas d'un pas.

MON message portoit que si lui ou ses compagnons faisoient le moindre acte d'insolence en s'approchant de notre tente, ou nous jettant des pierres pendant la nuit, dès que la cavalerie que j'attendois le lendemain matin seroit arrivée, je mettrois le feu à leur village & je passerois tous les habitans au fil de l'épée. Une très-humble réponse me fut renvoyée avec beaucoup de mensonges pour servir d'excuse à ce qu'on appelloit une méprise. Bientôt après, mes deux domestiques

abyssiniens arriverent ; & comme ils devoient entrer l'un & l'autre au service d'Ayto Confu , ils allerent hardiment , chacun dans un des villages , ordonner qu'on nous livrât deux chevres & quelques jarres de bouza , & qu'on nous apprêtât cinquante pains pour le lendemain matin. Les chevres & le bouza nous furent portés à l'instant : mais le lendemain matin , nous trouvâmes que tous les habitans avoient déserté leurs maisons , sans nous préparer du pain. Ces villages se nomment *Gimbaar*. Il y en a trois , chacun placé sur le haut d'une montagne pointue , dans une direction est & ouest ; & de la plaine qui est au-dessous , ils offrent un coup-d'œil charmant. Ils appartenoient ci-devant à mes deux ennemis Guebra Medhin & Confu , fils du Bacha Eusebius.

Mes gens m'apprirent qu'un messager du Roi avoit passé le matin sans s'informer de nous ; & aussi tôt je commençai à soupçonner que tout le train qu'avoient fait les habitans de *Gimbaar* , étoit un stratagème dont le Roi vouloit se servir pour m'effrayer & me détourner d'un voyage qu'il n'avoit jamais cru sérieusement que j'osasse entreprendre , après les lettres décourageantes que j'avois reçues du Sennaar , & qu'il avoit entendu lire lui-même. Je crois encore que j'avois d'autant plus raison de soupçonner un stratagème , que les habitans de *Gimbaar* ne s'approchèrent jamais assez pour pouvoir nous faire du mal. Cependant ils furent punis de leur ruse , comme ils auroient pu l'être , s'ils avoient eu de plus mauvaises intentions.

Dès que nous vîmes les villages de *Gimbaar* abandonnés , & que nous eûmes perdu l'espoir d'y trouver du pain , nous
abattîmes

abattîmes notre tente pour nous remettre en marche. La montagne pointue de Gutch étoit à environ deux milles au nord de notre tente.

LE 29, à dix heures du matin, nous quittâmes ce canton inhospitalier, non sans avoir quelqu'appréhension de rencontrer encore les habitans dans le cours de la journée. Mais quoique nous prissions toutes les précautions que la prudence pouvoit nous dicter contre le danger d'être surpris, le courage de notre petite troupe n'étoit pas trop assuré. Je quittai ma mule, je montai un de mes chevaux & me revêtis de ma cotte de maille. Puis laissant les armes à feu sous le commandement du vieux Janissaire Hagi Ismaël, je marchai un quart de mille en avant du bagage, afin que si les habitans avoient envie de revenir nous attaquer, ils ne pussent pas nous surprendre tout-à-coup comme ils avoient fait la veille.

DANS l'espace de peu de minutes, nous traversâmes trois jolis ruisseaux qui arrosent une campagne fertile dont le sol est noir & gras. Cependant l'herbe étoit déjà desséchée, ou plutôt brûlée par le soleil; & quoique le pays soit bien arrosé & la terre féconde, il y a peu d'habitans, & on dit que le climat y est très-mal-sain. A dix heures trois quarts, nous arrivâmes sur le bord de la rivière de Mahaanah, qui reçoit dans son sein les trois ruisseaux que nous venions de passer. Le cours du Mahaanah est presque droit au nord-ouest; & quoique nous traversassions cette rivière dans la saison la plus sèche de l'année, elle étoit encore très-considérable.

NOUS nous reposâmes une demi-heure sur les bords du
Tome IV. S f

Mahaanah. Après quoi, nous continuâmes notre voyage droit au nord. Nous traversâmes la vaste & profonde vallée de Werk-Meidan, nom qui signifie le pays de l'or. Cependant il n'y a point d'or dans ce pays : mais en revanche, il est couvert d'arbres & de halliers. Nous avions déjà laissé la vallée à six milles à notre main gauche, & je marchois un demimille en avant de ma troupe, quand je rencontrai deux hommes fort bien habillés, l'un desquels montoit une mule, & l'autre alloit à pied. Ils portoient tous deux la lance & le bouclier, & ils semblerent extrêmement surpris de voir un cavalier seul, armé de pied en cap. Celui qui montoit la mule passa rapidement à mon côté, sans paroître avoir envie d'entrer en conversation avec moi : mais celui qui étoit à pied, me dit en passant : « Salam alicum ! » Ces mots me firent connoître qu'il étoit Mahométan, & je commençois à causer avec lui, quand son compagnon l'appella d'un ton d'impatience. Aussitôt il me quitta en disant : « Celui qui est devant est un Chrétien & un menteur. Ne craignez rien, Ayto Confu sera rendu à Tcherkin aussi-tôt que vous. »

Nous nous séparâmes. Je fis encore un peu plus d'un mille, & à midi dix minutes, je m'arrêtai pour attendre mon bagage. Le Mahaanah, courant au nord-est, étoit à environ un quart de mille de l'endroit où je fis halte ; & la montagne pointue de Gutch portoit au sud-est-quart-est, à la distance d'environ trois milles. Quelque tems avant que mon bagage arrivât, j'entendis ceux qui l'escortoient se disputer.

Le vieux Janiffaire faisoit beaucoup de bruit ; & défiant tous les autres en langue turque, il fouhaitoit que cent per-

sonnes vinssent les attaquer au même instant. Mais les autres, plus modérés, & loin de former le même souhait qu'Hagi Ismaël, desiroient au contraire d'être exempts de toute espee d'attaque. Je demandai ce qui avoit donné lieu à l'emportement belliqueux du Janiffaire, qui à peine savoit assez d'arabe pour se faire entendre d'eux, & qui continuoît à menacer les Chrétiens. Mais enfin, mes gens me dirent que les deux abyssiens qui venoient de passer, leur avoient appris que dans un défilé nommé *Dav-Dooha*, où nous devions arriver le jour suivant, nous étions attendus par plus de mille hommes armés, Chrétiens, Payens & Mahométans, qui avoient résolu de nous tailler en pieces, plutôt que de nous laisser passer; que les Shangallas devoient brûler Tcherkin & la maison d'Ayto Confu, & qu'en conséquence, son Billelana Gueta Ammonios, avoit mené un grand nombre de mulets pour enlever tout ce qu'il y avoit dans la maison & le dérober à la rapacité des Shangallas. L'un des voyageurs avoit ajouré qu'Ayto Confu avoit fait venir l'Abba Gimbaro, chef de Sancaho, pour lui confier la défense de Tcherkin Amba, montagne sur laquelle sa maison étoit située. Ensuite prenant le Mahoméran qui m'avoit salué en passant, à témoin de la vérité de ces récits, & faisant lui-même mille sermens pour les affirmer, le voyageur avoit ajouté à mes gens qu'il n'y avoit rien de mieux à faire pour nous que de nous en retourner à Gondar.

Je les vis alors très-inquiets en attendant quelle seroit ma résolution. Un des abyssiens observa qu'en nous écartant d'une demi-journée de la grande route, nous pourrions éviter le passage de Dav-Ohha. Je leur dis que ce n'étoit ni le lieu,

ni le tems de délibérer ; qu'il falloit nous dépêcher de nous rendre à Waalia, où nous devions aller coucher ; que comme Waalia étoit un lieu où l'on tenoit marché , & où il venoit du monde de tous les côtés , nous y apprendrions des nouvelles ; après quoi , je leur ferois part de mon opinion. Aussitôt nous partîmes pour Waalia , & à quatre heures & demie , nous plantâmes notre tente sur la place du marché.

PLUSIEURS villages , situés chacun sur le sommet d'une montagne , & environnant une grande place ronde de trois milles d'étendue , où se tient un marché très-fréquenté , sont compris sous le nom de *Waalia*. Ce nom de Waalia (1) vient d'une espece de petit pigeon , dont la gorge est jaune & le dessus du corps noir , & qui est sans contredit le plus gras & le plus délicat de tous les pigeons connus. Les villages de Waalia sont au nord-ouest de Gondar.

Il étoit sept heures quand nous eûmes fini de diner & de souper : car nous ne faisons qu'un repas par jour ; & après avoir pris soin de nos chevaux & de nos mulets , nous tîmes conseil sur le parti que nous avions à prendre. Je dis à mes compagnons qu'il falloit d'abord envoyer chercher le Shum d'un des villages de Waalia ; que quand nous lui aurions parlé , nous en ferions venir un autre ; & que si ces Shums , me connoissant pour l'étranger du Roi , voyant la petitesse de ma troupe , & sachant que j'allois à Tcherkin chez Ayto Confu , leur maître , ne m'avertissoient pas que j'avois des risques à courir en route , nous pourrions être sûrs que les avis des deux

(1) Voyez l'article du Waalia dans l'appendix.

voyageurs étoient sans aucun fondement. « — Seigneur, me dit alors l'un des Abyssiniens, qui s'étoient joints à notre caravane au bord du Mogetchi, ces avis sont évidemment faux; personne, excepté Ayto Confu, ne pourroit rassembler dans ce canton cinq cens hommes armés, & peut-être Ayto Confu lui-même ne le pourroit point, non pas même trois cens, tant Payens, que Chrétiens & Mahométans. Où peut-il trouver des Payens? A moins qu'il n'entende par Payens les Chrétiens qui, en vérité, sont plus payens que toute autre chose, & capables de toute sorte de mal. Quant aux Mahométans, il n'y en a pas, dans ces contrées, un seul qui ne vous connoisse, & qui ne sache que vous êtes le maître d'Yasine, & que vous lui avez donné le commandement de la province du Ras el Feel. Arrêtez-vous ici quelques jours; envoyez-moi dans le Ras el Feel & à Tcherkin; & si avec les secours que vous aurez bientôt à Waalia, vous ne pouvez pas vous emparer des maisons, des femmes, & de tout ce que ces prétendus cinq cens hommes possèdent au monde, crachez sur moi comme sur un menteur, ou bien mon nom ne sera pas Abdullah ». « — Abdullah, lui répondis-je, vous me parbissiez un brave homme. Je ne croyois pas que vous me connussiez si bien. Je ne me soucie cependant pas que vous parliez de moi devant tout le monde, comme vous venez d'en parler ici. Ce qui me convainc de la justesse de votre opinion, c'est que celui des voyageurs qui marchoit à pied n'a eu que le tems de me dire en arabe, que son compagnon étoit un menteur; que je n'eusse point peur; qu'il n'y avoit point de danger dans la route, & qu'Ayto Confu seroit à Tcherkin aussi-tôt que moi. Mais, puisqu'ensuite ils vous ont tous deux dit le contraire, j'ima-

gine que c'est un stratagème dont le Roi se sert pour tâcher de me retenir ».

Tous mes compagnons pensèrent alors comme moi. Hagi Ismael prétendit que c'étoit une nouvelle preuve de la perversité des Chrétiens , parmi lesquels les Rois étoient tout aussi menteurs que les gens du peuple. Mais à peine nos craintes étoient dissipées qu'on vint nous avertir que les Shums de deux des principaux villages des environs demandoient à entrer dans ma tente , & étoient accompagnés de plusieurs de leurs gens chargés de provisions. A l'instant ils furent introduits , & ils me présentèrent deux chevres , quelques jarres de bouza , & une grande quantité de pains. Je partageai ces provisions entre les personnes de ma caravane , dont la moitié étoit alors composée de Mahométans , & la moitié de Chrétiens , aucun desquels ne mangeoit de la chair des animaux tués par des gens d'une autre religion que la sienne.

A P R È S les premiers complimens , je demandai aux Shums de Waalia tout ce qu'il m'importoit de connoître sur la sûreté des chemins. Je leur demandai également s'il étoit vrai que les Shangallas eussent tenté d'attaquer Tcherkin ? Ils me répondirent que tout étoit en paix dans leur canton , & que les habitans venoient au marché , & s'en retournoient sans la moindre inquiétude. Ma question sur l'entreprise des Shangallas les fit rire. Ils me dirent que de tems en tems Ayto Confu tomboit sur les Shangallas , qu'il en exterminoit un grand nombre , & en réduisoit beaucoup d'autres en captivité ; mais que ce peuple n'étoit propre ni à attaquer une

ville, où il y avoit de la cavalerie, ni à escalader une montagne pour détruire des maisons défendues par des armes à feu. « — Avez-vous, leur dis-je, vu depuis peu passer quelqu'un des gens d'Ayto Confu ? » « — Il y a quatre ou cinq jours, répondirent-ils, qu'un de ses esclaves vint porter des ordres pour qu'on vous tint des provisions prêtes. Il nous dit aussi qu'Ayto Confu passeroit lui-même trois ou quatre jours après vous. Son Billetana Gueta Ammonios est allé du côté de Nara, pour prendre possession de quelques villages dont le Roi a fait présent à Ozoro Esther. Il a, dit-on, un grand nombre de cavaliers & de gens de pied, & il accompagne plusieurs Ozoros, qui vont à Tcherkin. Mais cette troupe a pris la route d'en haut, & conséquemment elle n'a point passé ici ». « — Y a-t-il quelque danger, dis-je, au défilé de Dav-Dohha ? » « — Oh ! me répondit-il, Dav-Dohha est un mauvais endroit. Personne n'y passe à cheval. Mais j'ai vu que vos chevaux étoient ferrés, ce qui n'est pas d'usage dans ce pays-ci. Cependant, pour courir moins de risque, vous ferez bien de mettre pied à terre, & de faire mener vos chevaux & vos mulets par la bride. Vous n'aurez que peu de chemin à faire de cette manière ».

Je ne pus m'empêcher alors d'éclater de rire du danger imaginaire qui nous attendoit à Dav-Dohha : mais comme je vis que je déconcertois le Shum, & qu'il s'imaginait avoir mal parlé, je lui appris en peu de mots la conversation de mes gens, & des deux voyageurs que nous avions rencontrés. — « Cet homme, dit-il, en parlant du voyageur monté sur une mule, cet homme ne s'est point arrêté ici, & j'ignore qui

il est , mais , qui que ce soit , c'est un menteur & une bête des champs. Tous les habitans de Dav-Dohha sont nos parens & appartiennent comme nous à Ayto Confu , si quelqu'un oseroit vous y attaquer , vous y trouveriez des gens prêts à vous défendre. Que serviroit-il qu'Ayto Confu donnât ordre de vous fournir des vivres , s'il souffroit qu'on vous coupât la gorge avant que vous eussiez le tems de les manger ? Je répondrois hardiment de vous d'ici à Tcherkin ; mais au-delà de Tcherkin tout est désert , & quiconque y voyage ne fait point s'il y trouvera des amis ou des ennemis ».

J'APPRIS alors aux Shums ce qui nous étoit arrivé à Gimbaux.
« — Ces villages , me dit l'un deux , n'appartiennent pas à Ayto Confu , mais bien aux fils du Bacha Eusebe , ses cousins. Ceux-ci sont morts pendant leur rébellion : mais Confu , notre maître , a pris possession de leur héritage pour sa famille , de peur que le Roi n'en fit don à quelqu'étranger. Ce qui peut-être a été cause qu'on vous a attaqué , c'est qu'il sera venu quelque mauvaise nouvelle de Gondar. Mais , quoi qu'il en soit , si vous avez la moindre crainte , nous vous accompagnerons qu'à ce que vous ayez passé Dav-Dohha.

Je remerciai les Shums , mais je ne voulus point accepter leurs offres obligeantes , parce que ce qu'ils venoient de me dire ne pouvoit me laisser aucune crainte , & après leur avoir fait quelques petits présens , qui valoient à peu près ce qu'ils nous avoient porté , mais qui , à leurs yeux , étoient bien plus considérables , nous nous séparâmes également satisfaits les uns des autres. Je ne doutai plus que le Roi n'eût formé le projet de m'inspirer des terreurs pour m'engager à m'en retourner à Gondar.

Gondar. Ce qui me paroïssoit le plus improbable, c'étoit ce que l'insigne menteur qui avoit parlé à mes gens, avoit dit au sujet d'un grand nombre de mulets envoyés par Ayto Confu pour emporter les effets qui étoient dans sa maison, & puis ce qu'il avoit ajouté sur la défense de cette maison confiée à l'Abba Gimbaro, Chef des Baafas. Premièrement je savois qu'il ne falloit pas beaucoup de mulets pour porter les effets que Confu avoit à Tcherkin en tems de guerre, & lorsqu'il n'y résidoit pas lui-même. Ensuite je n'ignorois pas que si mon jeune ami avoit prévu que les Shangallas ou les Chrétiens eussent voulu attaquer ses possessions, il n'auroit pas été homme à envoyer quelqu'un se battre pour lui, mais il y seroit accouru lui-même comme à une fête, ou s'il n'avoit pas pu y aller autrement, il s'y seroit fait apporter.

Nous partîmes de Waalia, le 30, à six heures¹ du matin; & quoique nous fussions tous bien guéris de nos craintes, mes compagnons me prièrent de marcher avec eux, & non d'aller en avant comme j'avois coutume de le faire. Ils m'observèrent sagement que dans un pays où il n'y avoit aucune crainte de Dieu, je ne savois pas tout ce que le Diable pouvoit faire. Alors je suspendis mes armes à l'arçon de ma selle, & prenant un fusil, je me mis à errer parmi les arbres le long du chemin, en chassant aux pigeons & aux tourterelles. Dans l'espace de quelques heures j'en eus tué plusieurs douzaines, mais l'endroit où j'en trouvai davantage fut sur les bords du Mai-Lumi (1). Cette rivière est à une heure de chemin de

(1) La rivière des Tilleuls.
Tome IV.

Waalïa , & comme elle court au nord-est , où nous dirigions notre route , nous la cotoyâmes quelques minutes.

Les branches des arbres à travers lesquels nous passions ; ployoient sous les fruits dont elles étoient chargées , & il y avoit de ces fruits à tous les degrés de maturité , tandis que des fleurs étoient entremêlées dans les branches , & exhaloient les plus délicieuses odeurs. Nous fîmes une ample provision de fruit. Les habitans du pays n'en font aucun usage : mais nous le trouvions très-rafraichissant en le mêlant avec l'eau , ou en le mangeant avec la viande. Il suppléoit par ce moyen aux oignons qui nous avoient manqué , & dont nous ne pouvions plus renouveler la provision.

A 7 heures 14 minutes , marchant au nord-ouest , nous traversâmes encore le Mai-Lumi , qui tourne en cet endroit vers le même point du compas. A huit heures nous arrivâmes à ce défilé qu'on nous avoit dit si redoutable , à Dav-Dohha , où nous entrâmes d'un air assez fier , après nous être reposés environ cinq minutes. L'extrême chaleur nous avoit ôté tout appétit. Le Dav-Dohha est un passage très-étroit entre des rochers , où il y a plusieurs marches , mais si élevées l'une au dessus de l'autre , qu'il n'y a point de cheval ni de mulets qui puissent y monter sans sauter , encore faut-il les tirer par la bride : ensuite la descente est courte , mais presque perpendiculaire , & embarrassée de grosses pierres , qu'y ont entraîné les torrens en se précipitant du haut des montagnes. Les deux côtés du défilé sont couverts d'arbres & de buissons. Il y a sur-tout beaucoup de Kantuffas , arbrustes épineux , si justement abhorrés dans toute l'Abyssinie.

APRÈS être sortis heureusement de ce passage , notre courage fut tellement ranimé que nous regardions presque notre voyage comme achevé, sans songer aux passages dangereux qui nous restaient encore à franchir. A huit heures trois quarts nous arrivâmes à Werk-Leva, village habité par des Mahometans. Au-dessus on voit Armachiko, fameux hermitage autour duquel on a construit un grand nombre de huttes qui sont habitées par des Moines. Ces Moines & leurs freres de Magwena, sont les principaux auteurs de tous les désordres. Prophètes, devins, ils entretiennent par leurs inventions fanatiques & leurs prétendues visions, l'esprit d'anarchie, de trouble & de dissention qui désole l'Abyssinie.

Nous fîmes halte, pendant quelques minutes à Tabaret-Wanze, mauvais village, composé de misérables huttes, sur le bord d'un petit ruisseau, & à deux heures un quart nous passâmes le Coy, grande riviere qui tombe dans Mahaanah. Du Mai-Lumi au Coy, le pays paroît peu intéressant. Ce n'est pas que le sol ne soit bon, mais il reste sans culture, & il n'offre par-tout qu'un aspect sauvage; l'herbe y croît à une excessive hauteur. Dans cette campagne très-vaste, le peu de huttes qu'on découvre ont un air affreusement misérable, & sont cachées dans des coins reculés, ou sur les bords des vallées où les arbres les couvrent. Il semble qu'il n'y a là que quelques habitans qui y sont venus furtivement & dans l'espoir d'y vivre inconnus.

LE 31 Décembre nous partîmes de l'endroit où nous nous étions arrêtés à l'entrée d'un passage très-difficile appelé Coy Gulguet, c'est-à-dire la descente de Coy, au bas de laquelle

coule la riviere de Coy, l'une des plus grandes que j'aie jamais vues. J'observerai que malgré sa grandeur je n'y apperçus pas le moindre poisson. Nous fîmes une petite halte pour nous rafraîchir, & pour laisser reposer nos animaux, très-fatigués du passage de Coy-Gulgulet.

A huit heures & demie, nous arrivâmes sur les bords du Germa, qui contourne la vallée & va se jeter dans l'Angrab. Après avoir côtoyé quelque tems le Germa, nous le traversâmes en allant au nord-ouest. A dix heures, nous passâmes la petite riviere d'Idola; & à dix heures & demie, nous arrivâmes à Deber, maison d'Ayto Confu, sur le sommet d'une montagne, & auprès de laquelle coule la petite riviere qui lui a donné son nom. Là le pays est en partie couvert de bois, & en partie couvert de plantations de dora (1). Bien arrosé, il doit produire des récoltes abondantes. Mais, malgré cela, il n'offre pas un coup-d'œil très-agréable. Le sol est rouge. Le fond des rivières est mou & terreux; de sorte que l'eau est pesante & a un mauvais goût, même dans les grandes rivières telles que le Coy & le Germa. J'imagine que cette terre rouge contient quelque minéral, dont l'eau doit être imprégnée.

A Deber, j'observai la position des lieux qui nous entouraient. Le Ras el Feel étoit à l'ouest; Tcherkin au nord nord-ouest; Debra Haria au nord. Nous ne trouvâmes dans la maison de Confu personne qui pût nous donner des nouvelles du Maître. Nous en partîmes dans la matinée du premier

(1) Du bled de Turquie.

Janvier 1772. A dix heures & demie , nous passâmes près du petit village de Dembic ; & vers midi , nous arrivâmes sur les bords de la grande riviere de Tchema , qui va , du côté de l'ouest , se jetter dans une riviere plus grande encore , appelée le *Dwang*. Une heure après nous trouvâmes le Mogetch , autre riviere moins considérable que le Tchema , mais qui va comme elle se perdre dans le Dwang. De là nous découvrîmes la haute chaîne des montagnes de Magwena , où est un fameux monastere du même nom , habité par une multitude de Moines ignorans , paresseux & débauchés. A l'exception d'une seule montagne , toutes celles qui composent la chaîne de Magwena semblent être des rochers noirs , arides , & calcinés par le soleil. On dit pourtant que dans la saison des pluies on y voit la plus brillante verdure. Toutes les plantations de bled des environs de Deber sont dévastées par un petit singe verd extrêmement joli , qui a une fort longue queue , & qu'on nomme le *Tora*.

ENTRE trois & quatre heures de l'après-midi , nous plantâmes notre tente à Eggir-Dembic ; & le soir je me rendis au bord d'une petite riviere qui court à l'ouest & se jette dans le Mogetch.

Je profitai de cette agréable soirée pour chasser aux waa-lia & aux pintades qui étoient en grand nombre dans les champs de bled. Leur plumage est parfaitement semblable à celui des pintades que nous avons en Europe , & elles sont très bonnes à manger. Le soleil se couchoit , & j'avois repris le chemin de ma tente , non que je fusse fatigué , ni ennuyé de chasser , mais parce que le domestique que j'avois mené

étoit hors d'état de porter tout le gibier que j'avois tué, quand je rencontrai un homme qui me connoissoit beaucoup & qui par la maniere dont il m'aborda, ne paroissoit point m'être étranger. En effet, je me rappelai soudain qu'il appartenoit à Ozoro Esther : mais il me dit que non, qu'il étoit au service d'Ayto Confu ; & comme Confu vivoit à Koscam, dans la maison de sa mere, je crus pouvoir m'être trompé. Cet homme me dit qu'il étoit venu au-devant de Confu qu'on attendoit cette nuit à Tcherkin, & qu'on l'avoit envoyé pour nous chercher, parce qu'il sembloit que nous nous étions trop amusés en route. Il avoit mené deux mulets pour remplacer les nôtres, en cas qu'il y en eût de trop fatigués, & il me proposa de partir seul avec lui le lendemain matin pour Tcherkin, où je trouverois Confu, & où mon bagage viendrait me joindre ensuite. Je lui répondis qu'en me mettant en chemin, j'avois pris une résolution, dont je ne me départirois jamais ; c'étoit de ne me point séparer de mes domestiques, ni de mes autres compagnons de voyage, lesquels étoient étrangers & sans autre protection que la mienne.

CEPENDANT le nouveau venu continua toute la soirée à me presser de partir avec lui ; de sorte que ne sachant point ce que pouvoient signifier ses instances, je résolus de plus en plus de ne pas m'y rendre. Souvent je pensois qu'il avoit quelque chose à me communiquer : mais il ne s'ouvroit point ; & je tenois bon, d'autant plus qu'il étoit très-incertain qu'Ayto Confu fût encore arrivé. Je lui demandai si le Billerana Gueta Ammonios étoit à Tcherkin ? Il me répondit de l'air le plus tranquille & le plus assuré, qu'il n'y étoit point. Personne au monde ne fait dissimuler comme les Abyssiniens.

Ce talent est né avec eux , & ils le perfectionnent en l'exerçant continuellement. Toutefois constans dans nos résolutions , nous restâmes à Eggir-Dembic ; & comme le nouveau venu vit qu'il ne pouvoit obtenir ce qu'il vouloit , il quitta notre tente & nous nous couchâmes. L'abyssinien ne parut point fâché en s'en allant : mais il lui échappa de dire en parlant à lui-même : « Je ne puis vous blâmer. Rien n'est aussi utile que d'avoir de la fermeté dans un pareil voyage. »

Le 2 de Janvier , à sept heures du matin , après avoir arrangé & parfumé mes cheveux , suivant l'usage du pays , après avoir changé de vêtemens , & n'ayant d'autres armes qu'un couteau que je portois à ma ceinture , avec une paire de pistolets , je sortis de ma tente pour monter ma mule & prendre la route de Tcherkin. Je vis alors Welletâ Yafous , ce même domestique de Confu , lequel étoit venu me joindre la veille. Il tiroit les pigeons & les pintades du panier où mes domestiques les avoient mis ; & les semant à terre , il dit à ceux qui vouloient l'interrompre : « Jetez loin ces mauvaises viandes. Vous aurez aujourd'hui un bien meilleur déjeuner & un bien meilleur diner. » — Aussi se tournant vers moi d'un air extrêmement satisfait de me voir paré à l'abyssinienne il sauta sur sa mule , & nous partîmes tous ensemble , allant un meilleur train que de coutume , grâces aux deux mules qu'on nous avoit menées pour aider à porter notre bagage.

Nous passâmes au milieu de plusieurs petits villages. A huit heures & demie , nous arrivâmes au pied de la montagne de Tcherkin , que nous contournâmes à l'ouest , & ensuite au nord , en la laissant toujours à notre droite. A dix heures vingt minutes , nous plantâmes notre tente dans le

marché de Tcherkin. La place où l'on tient ce marché est un vaste champ ombragé d'arbres très-beaux , d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse , & arrosés par un ruisseau limpide qui court dans un lit de cailloux , plus blancs que la neige.





CHAPITRE II.

Ozoro Esther reçoit M. Bruce à Tcherkin. — Chasse de l'Éléphant, du Rhinocéros & du Buffle.

L'IMPATIENT Welleta Yafous voulut à peine me donner le tems de voir mon quart de cercle & mes autres instrumens arrangés dans ma tente. Il se hâta de me conduire par un sentier étroit & tortueux, au haut de la montagne. A chaque angle que forme ce sentier, on a mis un gros quartier de rocher pour placer la mousqueterie qui peut de là enfiler les différens étages qui sont au-dessous. Nous arrivâmes enfin à la maison de Confu, & nous trouvâmes dans la première cour le Chambellan Ammonios, que Welleta Yafous m'avoit assuré la veille être encore à Gondar. Mais cela ne me surprit point; car il m'avoit dit, dans ma tente, qu'Ayto Confu étoit arrivé. Je trouvai là beaucoup d'anciennes connaissances que j'avois vues souvent à Gondar, chez Ozoro Esther, & qui s'empressèrent de me complimenter avec autant de démonstrations de joie que si j'étois arrivé d'un très-long voyage.

L'ON me conduisit alors dans un appartement reculé, où à mon grand étonnement, je trouvai, non Ayto Confu, mais Ozoro Esther sa mere. Elle étoit assise sur un sofa, & avoit à ses pieds la fille du Secrétaire du Roi, la jeune & belle Tecla Mariam. Bientôt après, je vis paroître le Secrétaire

lui-même & plusieurs autres personnes de la Cour. Après avoir fait un profond salut : « Ozoro Esther , lui dis-je , je suis si agréablement surpris , qu'il m'est impossible de parler. Eh ! comment avez-vous pu quitter Gondar pour venir dans ce désert ? Quant à Tecla Mariam , je ne suis point étonné de la voir. Je fais que dans tous les tems elle aimeroit mieux mourir que de vous quitter : mais que vous soyiez venue ici l'une & l'autre , sans Ayto Confu , & en si peu de tems , c'est ce que je ne puis comprendre. »

« IL n'y a pourtant rien là de fort étrange , répondit Ozoro Esther. Les troupes du Begemder ont enlevé le Ras Michael , mon époux , & Dieu seul fait où elles l'ont mené. Ainsi , me trouvant veuve , j'ai résolu d'aller prier pour mon époux à Jérusalem , d'y mourir & d'être enterrée dans le Saint-Sépulchre. Vous ne voulez pas demeurer avec nous. Nous irons donc avec vous. Y a-t-il quelque chose de surprenant à tout cela ? »

« MAIS avouez-moi la vérité , dit Tecla Mariam , vous qui connoissez tout en regardant à travers vos longues lunettes , est-ce que vous n'avez point lu dans les étoiles que nous viendrions vous attendre ici ? » — « Madame , lui répondis-je , s'il y avoit dans le firmament une étoile qui m'eût annoncé une si agréable nouvelle , je me serois livré à l'ancienne idolâtrie de ces contrées , j'aurois adoré cette étoile tout le reste de ma vie. »

L'ON servit alors le déjeuner. La conversation s'anima. Le Secrétaire m'apprit que le Roi en rendant les villages à

l'Iteghé, conformément à son dernier traité avec Powussen, avoit cru pouvoir donner une partie de ces villages à Ozoro Esther, fille de l'Iteghé, afin de marquer la gratitude qu'il conservoit des services du Ras Michael. Ayto Confu allant à la chasse à Tcherkin, avoit emmené sa mere avec lui pour la mettre en possession de ses villages; car les gens de l'Iteghé n'étoient pas des agneaux, & ils n'obéissoient aux ordres du Roi & même à ceux de l'Iteghé que quand cela leur convenoit.

IL ne manquoit plus à notre satisfaction que d'avoir avec nous Ayto Confu. Il arriva à quatre heures, ainsi qu'Ayto Engedan, & ils emmenerent nombreuse compagnie. L'on ne songeoit qu'à se réjouir. Il étoit venu avec Ayto Confu sept femmes, toutes parentes & amies d'Ozoro Esther; & j'avoue que ce jour fut un des plus agréables de ma vie. J'oubliai tout-à-fait le pénible voyage que je venois d'entreprendre & tous les dangers qui m'attendoient. Si j'y songeai, ce ne fut que pour regretter d'être si près de quitter pour jamais l'Abyssinie. Ayto Confu me dit qu'on avoit débité à Gondar que j'avois été assassiné par les paysans de Gimbaar; mais qu'on avoit bientôt su le contraire. Cependant Engedan & lui avoient mis en passant le feu au plus petit village de Gimbaar, & levé une contribution de onze onces d'or dans les deux autres.

LA maison qu'Ayto Confu a à Tcherkin est placée sur le bord d'un précipice qui prend son nom de la montagne d'Am-ba Tcherkin. Cette maison est toute entiere construite de roseaux très artistement arrangés. Les roseaux qui forment les clissages du dehors sont si bien joints qu'il est impossible que

- la pluie ni le vent passent à travers. L'entrée fait face au midi & est tortueuse , difficile , & à moitié chemin du rocher. Du côté du levant jaillit une très-belle source qui fournit d'excellente eau dans la maison. Cependant cette maison, quoique presque inaccessible , n'est pas facile à défendre , & offre peu de sûreté à son maître , parce que les Shangallas peuvent aisément y mettre le feu en attachant au bout de leurs fleches de la filasse enflammée , ou quelqu'autre mariere combustible. Les Abyssiniens peuvent également la détruire à coups de fusil , en enveloppant leurs balles dans du coton. Les appartemens de cette maison sont garnis de tapisseries , & le parquet est par-tout couvert de tapis.

Les environs de Tcherkin sont remplis de gibier de toute espece. Il y a aussi beaucoup d'éléphans , de rhinoceros & de buffles qui , pour la forme , ne different en rien des buffles d'Egypte & d'Europe, mais qui sont infiniment plus féroces & plus dangereux. Il y a même en outre une chose très-remarquable ; c'est que , contre l'ordinaire des animaux qui ne sont point carnivores , ils attaquent les voyageurs & les chasseurs ; & il faut beaucoup d'adresse pour pouvoir leur échapper. Il semble en même-tems qu'ils ne cherchent que leur aise & leur plaisir. Couchés à l'ombre des arbres les plus épais , au bord des eaux , dont ils font beaucoup d'usage , ils dorment profondément pendant le jour. La chair de la femelle est excellente quand elle est grasse : mais celle du mâle est dure, maigre & d'un goût désagréable. Les cornes de ces animaux sont employées à différentes choses par les Tourneurs Abyssiniens , qui sont très-adroits. On trouve aussi dans les bois de Tcherkin l'animal dont on tire la civette ;

mais les gens du pays ne savent pas l'extraire. Les Mahométans seuls connoissent cet art.

QUOIQUE nous fussions tous heureux dans la montagne enchantresse de Tcherkin, l'esprit ardent d'Ayto Confu ne lui permit pas de jouir long-tems du repos. Il étoit venu pour chasser l'éléphant, & il ne voulut pas différer sa chasse. Tous ceux qui avoient quelque expérience dans ce genre de chasse, s'étoient rassemblés de fort loin à Tcherkin. Ayto-Confu & Engedan, dès l'instant de leur arrivée, ne cessoient de regarder, du haut de la montagne, leurs gens, qui arrangeoient & dressoient leurs chevaux dans la place du marché. On avoit porté du Kuara beaucoup de paquets de ces superbes roseaux dont on fait des javelines; & toute la maison de mon jeune ami étoit occupée à y faire des pointes de la manière qu'on croyoit la plus avantageuse. Pour moi, quelque satisfait que j'eusse été de rester comme j'étois, je ne pus voir tous les préparatifs qu'on faisoit sans éprouver le desir de partager un si noble amusement. D'un autre côté, les Dames avec lesquelles nous étions disoient que nous les quittions pour aller chercher la mort ou l'esclavage, & qu'elles ne doutoient pas que si les Shangallas ne nous rencontroient point, ils ne vinssent jusques sur la montagne pour leségorger. Mais on leur laissa l'Azage Kiryllos & le Billetana Gueta Ammonios, avec un grand nombre de soldats pour les défendre; & d'ailleurs nous étions sûrs que les Shangallas, sachant que nous étions sortis en troupe & bien armés, auroient soin de se tenir cahés dans le fond de leurs forêts, & le plus loin de nous qu'ils pourroient.

LE 6 Janvier (1), nous montâmes à cheval une heure avant le jour, après avoir bien déjeuné. Nous étions une trentaine de la suite d'Ayto Confu ; mais nous fûmes joints par un autre parti de cavaliers & de gens de pied, qui faisoient leur principale occupation de la chasse de l'éléphant. Ces gens vivent continuellement dans les bois. Ils ne connoissent presque pas l'usage du pain, & ne se nourrissent que de la chair des animaux qu'ils tuent, principalement de l'éléphant & du rhinoceros. Ils sont extrêmement adroits, légers, agiles, soit à cheval, soit à pied. Leur peau est très-brune ; mais très-peu d'entr'eux l'ont tout-à-fait noire. Leurs cheveux ne sont point laineux, & leurs traits ressemblent assez à ceux des Européens ; On les appelle les *Agagiers*, & ce n'est point le nom de leur nation, mais de leur profession. Ce mot, qui vient d'*Agar*, signifie couper le jarret avec une arme tranchante, ou plutôt couper le nerf du talon ; & il caractérise véritablement la manière dont on tue les éléphants, manière que je vais décrire en peu de mots.

DEUX hommes, absolument nuds, montent un cheval. Ils sont, dis-je, absolument nuds, parce qu'il ne faut pas que le moindre haillon puisse les faire accrocher par les branches des arbres & des buissons, quand ils veulent fuir devant leur vigilant ennemi. Un de ces cavaliers, placé sur le devant du cheval, tantôt ayant une selle, tantôt n'en ayant point, tient un bâton court de la main droite, & de l'autre la bride du cheval, qu'il manie attentivement. Son camarade, en croupe derrière lui, est armé d'un large sabre, pareil à

(1) 1772.

ces fabres esclavoniens qu'on nous apporte de Trieste. Il tient dans sa main gauche la poignée du sabre. Quatorze pouces de la lame sont bien recouverts avec de la ficelle. Ainsi il peut prendre cette partie de la lame avec la main droite, sans courir risque de se blesser; & quoique cette arme soit tranchante comme un rasoir, il la porte sans fourreau.

Dès qu'on a découvert l'éléphant occupé à bronzer, l'homme qui conduit le cheval s'avance droit à lui, le plus près qu'il lui est possible, ou, s'il fuit, il traverse devant lui dans toutes les directions, en criant de toute sa force : « Je suis un tel, ou un tel. C'est là mon cheval, qui porte tel nom. J'ai tué votre pere dans tel endroit, & votre grand-pere dans tel autre; à présent je viens pour vous tuer. Vous n'êtes qu'un âne en comparaison de vos peres ». — Le cavalier croit réellement que l'éléphant comprend ces paroles insensées, parce qu'irrité du bruit qu'il entend devant lui, l'animal cherche aussi-tôt à frapper avec sa trompe l'objet qui l'importune, & au lieu de se sauver comme il le pourroit en fuyant, poursuit le cheval, qui tourne & retourne sans cesse autour de lui. Après avoir ainsi fait tourner deux ou trois fois l'éléphant, le cavalier galoppe tout auprès de lui, & en passant, laisse glisser à terre son compagnon, qui, tandis que l'éléphant est occupé du cheval, qui passe devant lui, donne adroitement un coup de son sabre sur le haut du talon, & lui coupe le nerf qui, dans l'homme, est appelé *le tendon d'Achille*.

C'est là le moment difficile; car il faut qu'aussi-tôt le cavalier revienne en arriere pour reprendre son compagnon,

qui s'élance sur la croupe de son cheval. Ils poursuivent alors avec une extrême vitesse les autres éléphants, s'ils en ont fait écarter plus d'un du troupeau ; & quelquefois un habile Agageer en tue jusqu'à trois dans un même troupeau. Si le fabre est bien affilé , & que l'homme n'ait pas peur en donnant son coup , le tendon est entièrement séparé , ou , s'il ne l'est pas , le poids de l'animal a bientôt achevé de le casser. Quoi qu'il en soit l'éléphant ne peut plus avancer d'un pas , & les cavaliers , revenant vers lui , le percent à coups de javelines , jusqu'à ce qu'il tombe & expire en perdant tout son sang.

L'AGAGEER , qui étoit le plus près de moi , coupa le tendon d'un éléphant & laissa l'animal debout. Ayto Engedan , Ayto Confu , Guebra Mariam & plusieurs autres percerent de leurs lances un autre éléphant , auquel l'agageer n'avoit fait encore aucune blessure. Cependant mon agageer , après avoir réussi , comme je viens de le dire , auprès d'un premier éléphant , manqua le second ; & se trouvant à l'entrée d'un bois , il reçut un coup terrible d'une branche d'arbre que l'animal avoit fait plier par son poids , & qui en se relevant jeta les deux cavaliers à terre & blessa le cheval. C'est là ce qu'il y a de plus dangereux dans cette chasse. Quelquefois , des arbres qui sont secs & cassans , tombent sous la pression de l'immense animal qui les heurte en courant avec une extrême rapidité , & leur chute écrase les chasseurs ou leur ferme le passage. Mais la plupart des arbres de ce pays-là ont beaucoup de sève & plient sans se rompre ; ce qui n'est pas moins dangereux , car souvent en se relevant ils frappent si rudement les chevaux & les cavaliers , qu'ils les mettent en pièces. Quelqu'adroits

qu'adroits que soient les chasseurs, l'éléphant les attrape aussi par fois avec sa trompe; & d'un seul coup, terrassant le cheval, il lui met le pied dessus & lui arrache tous les membres, les uns après les autres. Beaucoup de chasseurs périssent de cette manière. En outre, dans le tems où se fait la chasse, la terre est tellement desséchée par le soleil, qu'il y a beaucoup de crevasses, & qu'il est conséquemment très-dangereux de courir à cheval.

QUAND on a tué l'éléphant, on coupe toute sa chair en aiguillettes, aussi minces que les rênes d'une bride, & on suspend ces aiguillettes aux branches des arbres, où elles sont bientôt séchées par le soleil. Après quoi, les agageers les ferment sans les saler en aucune manière, & ils s'en nourrissent pendant la saison des pluies.

JE ne donnerai point ici une nouvelle description de l'éléphant. Sa figure, ses mœurs, les anecdotes de sa vie sont citées par plusieurs Auteurs. On les trouve sur-tout peintes par la main d'un grand Maître, dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, mon respectable & savant ami, lui qu'on doit nommer à juste titre le Plin moderne, & qui peut à-la-fois servir de modèle à l'Ecrivain & à l'Homme du monde (1).

J'OSERAI cependant essayer de résoudre une difficulté qui a embarrassé M. de Buffon. — Quel usage l'éléphant peut-il faire de ses longues dents, & le rhinocéros de sa corne?

(1) Quand M. Bruce écrivait ceci, la France n'avoit pas encore perdu son Plin.

M. de Buffon rapporte le préjugé vulgaire , d'après lequel on croit que la nature n'a donné ces armes à ces animaux que pour qu'ils combattent l'un contre l'autre ; & ensuite il demande quelle peut être la raison de leur animosité ? Ni l'un ni l'autre ne sont carnivores. Ils ne s'accouplent point ensemble ; ils ne sont point rivaux en amour ; & quant à leur nourriture , les vastes forêts qu'ils habitent , leur en fournissent une provision toujours abondante & nouvelle.

MAIS ni l'éléphant , ni le rhinocéros ne mangent de l'herbe. Les brebis , les chèvres , les chevaux , les bœufs se nourrissent en Afrique de branches d'arbres. Il croît dans toute l'étendue de ces immenses forêts , des arbres dont les branches sont tendres , moëlleuses , pleines de suc ; & l'éléphant s'en nourrit , ainsi que le rhinocéros. Ils broutent d'abord les bourgeons & les feuilles les plus tendres de ces branches. Ensuite , avec leurs cornes ou leurs dents , ils prennent l'arbre le plus près qu'ils peuvent de la racine , le dépouillent & fendent le tronc en plusieurs parties aussi minces que des lattes ; puis ils prennent dans leur bouche immense tous ces morceaux du tronc & les tordent aussi facilement que nous tordrions les feuilles d'une laitue. On voit tous les jours , dans les forêts de l'Afrique , des preuves différentes de ce que je viens de dire. On y voit des arbres commencés à fendre , d'autres tout-à-fait fendus ; & on y trouve quelquefois des morceaux de dents d'éléphant ou de cornes de rhinocéros ; qui se brisent quand ces animaux attaquent des arbres trop gros & trop durs.

MAIS revenons à notre chasse. Il ne nous restoit plus à

vaincre que deux éléphans de ceux que nous avions découverts. C'étoient une femelle & son faon. Les Agageers les auroient volontiers laissés tranquilles, parce que les dents de la femelle étoient très petites, & que le jeune éléphant n'avoit aucune valeur, sa chair n'étant pas même bonne à sécher. Mais nos jeunes chasseurs ne vouloient point se borner à ce qu'ils avoient déjà. Ayant observé le lieu où les deux éléphans s'étoient retirés, ils les poursuivirent avec ardeur. La femelle fut bientôt blessée par les Agageers, & tous les chasseurs vinrent l'un après l'autre lui lancer leurs dards : mais à notre grand étonnement, le jeune éléphant qui s'étoit d'abord enfui, sans qu'on le poursuivît, sortit tout-à-coup du bois & fondit avec fureur sur les hommes & sur les chevaux. Je fus surpris & véritablement touché de l'extrême sensibilité de ce jeune animal, qui voyant sa mere blessée, essaya de la défendre, aux dépens de sa propre vie. Je criai alors à mes compagnons d'épargner la mere : mais il n'étoit plus tems. Le jeune éléphant m'attaqua plusieurs fois moi-même ; mais je l'évitai sans peine, & je me félicite encore, quand je pense que je ne cherchai point à lui faire du mal. Cependant Ayto Engedan ne fut pas aussi modéré que moi. Le jeune animal l'ayant légèrement blessé à la cuisse, Engedan le perça de sa lance ; plusieurs autres chasseurs le frapperent aussi, & il tomba mort à côté de sa mere, qu'il avoit si courageusement voulu venger. Ce jeune éléphant étoit à-peu près de la hauteur d'un âne, mais bien plus gros, bien plus massif ; & dans sa fureur, il n'est pas douteux qu'il n'eût cassé la jambe d'un homme ou d'un cheval, s'il avoit bien pû l'atteindre avec sa trompe.

VOILA sans doute un exemple frappant des sentimens abstraits qu'un animal peut avoir à un très-haut degré. Sa fuite au premier aspect des chasseurs , prouve qu'il connoissoit son propre danger : mais réfléchissant ensuite au danger de sa mere , il revint pour la défendre. Cette affection , ce devoir , qu'on peut appeller comme on levoudra , pourvu que ce ne soit point du nom d'instinct , fut plus fort que la crainte du péril ; car lorsque l'animal revint , il dût avoir totalement vaincu sa crainte , puisqu'il fit tous les efforts dont il fut capable , sans plus chercher à fuir.

Je pardonne volontiers à ceux de mes lecteurs qui s'abuseront assez sur mon compte & sur le leur , pour croire que je ne cherche ici qu'à mériter l'honneur de les amuser , honneur que pourtant je n'ambitionne ni n'estime. Mais s'ils soupçonnoient que dans ce que je viens de raconter , faisant usage du privilege des voyageurs , je me suis jetté un peu dans le merveilleux , il me semble qu'ils donneroient une plus grande preuve de leur discernement , que lorsqu'ils ont montré tant de répugnance à croire qu'on pût réellement manger de la viande crue ; chose qui a pourtant été attestée par tous ceux qui ont voyagé en Abyssinie dans les deux derniers siècles ; chose qui bien que contraire à nos usages , n'a rien de déraisonnable en soi , & qui ne peut être révoquée en doute que par l'ignorance , la petitesse d'esprit & le desir immodéré de trouver des torts par-tout ; défaut qui est ordinairement le partage de ceux-là mêmes qui ont cru qu'un homme pouvoit se mettre dans une bouteille d'une pinte.

Ce que j'ai dit sur le jeune éléphant contient des difficul-

tés d'un autre genre , quoique je sois bien persuadé que ce fait sera aisément cru par ceux qui ne peuvent croire qu'on mange de la viande crue. Cependant , dans l'un & l'autre cas , je me suis conformé à la plus exacte vérité ; & je prie mes lecteurs de croire que s'ils connoissoient bien l'Auteur de cet Ouvrage , ils sauroient qu'il est moins probable qu'il invente un mensonge pour le plaisir de les divertir , que non pas que les deux faits dont il vient de parler soient vrais. Cet Auteur met toute sa gloire à avoir exécuté son entreprise toute entière , & non à avoir été témoin d'un incident qu'on peut croire, sans que cela lui fasse aucun honneur & dont on peut douter , sans que ce doute influe en rien sur l'estime que lui doivent les gens éclairés. Ce n'est que pour ces gens éclairés qu'il écrit , & ce sont les seuls à qui son Ouvrage peut être utile.

LES Agageers s'étant procuré assez de viande pour se nourrir long-tems , ne voulurent absolument pas continuer leur chasse. Une partie d'entr'eux se mit à dépécer la femelle , parce qu'elle sembloit la plus grasse. Le premier éléphant qu'on avoit abattu étoit celui qui valoit le plus , à cause de la longueur de ses dents Il restoit encore en vie ; & quoiqu'il eût le nerf du talon coupé , & qu'il ne pût plus se défendre qu'avec sa trompe , il ne paroissoit pas encore aisé à tuer , sans le secours des Agageers.

Nous allâmes à la poursuite des rhinocéros & des buffles ; mais quoiqu'il y en eût beaucoup dans les environs , nous ne pûmes pas les trouver. Le bruit que nous avions fait le matin en combattant les éléphants , les avoit sans doute engagés à se

cacher. Il n'y eut qu'un seul rhinocéros qui fut aperçu par un de nos gens. Nous nous rassemblâmes le soir autour d'un grand feu , & nous passâmes la nuit sous les arbres. Je vis là de quelle manière on s'y prenoit pour arracher les grandes dents de l'éléphant. On mit les mâchoires sur le feu & on les fit rôtir jusqu'à ce que la partie creuse & mince des dents, c'est-à-dire , la partie la plus proche de la racine , fut presque entièrement consumée ; alors , les dents cédèrent aisément. Il faut observer que quand on ne brûleroit pas le bas des dents , il n'auroit aucune valeur.

Le lendemain , à la pointe du jour , nous montâmes à cheval pour chercher les rhinocéros que nous avions entendu mugir en grand nombre aux approches du matin. Les Agageers se joignirent à nous ; & après que nous eûmes cherché environ une heure dans le plus épais du bois , un rhinocéros sortit tout à-coup & traversa la plaine avec une extrême violence pour gagner un champ de roseaux qui étoit à environ deux milles de distance : mais quoiqu'il courût avec une étonnante rapidité , vu l'énormité de sa masse , il fut bientôt percé de trente ou quarante javelines , ce qui lui fit changer sa course ; & au lieu d'entrer dans les roseaux , il pénétra dans le creux d'un étroit ravin , où il n'y avoit point d'issue , & en s'y enfonçant , il brisa une douzaine des javelines attachées à son corps. Nous le crûmes pris là comme dans une trape , puisqu'à peine il avoit assez de place pour pouvoir se retourner. Un esclave , qui étoit sur la hauteur , lui tira alors un coup de fusil à la tête , & l'animal tomba aussi-tôt , comme s'il eût été mort. Tous ceux de nos gens qui étoient à pied , sautèrent dans le ravin , armés de leurs coutelas , & ils com-

mençoient à frapper le rhinocéros , quand l'animal se releva sur ses genoux. Heureusement , un des Agageers lui coupa aussi-tôt le nerf de la jambe de derriere. Sans cela , les chasseurs auroient passé un mauvais quart-d'heure.

QUAND on eut achevé de tuer le rhinocéros , je fus curieux de voir où avoit porté le coup de fusil qui avoit terrassé un animal si énorme. Je ne doutois point que ce ne fût dans la cervelle : mais je me trompois. La balle n'avoit attrapé que la pointe de la corne , dont elle avoit cassé un peu plus d'un pouce ; & la commotion occasionnée par ce coup , l'avoit tellement étourdi , qu'il étoit tombé roide & n'étoit revenu à lui que quand son sang avoit coulé. Je vis très-certainement que le rhinocéros n'avoit point été touché ailleurs ; & je pris la corne que je conserve encore (1).

TANDIS que nous étions encore autour du rhinocéros , le Billetana Guetá Ammonios vint nous joindre & nous apprit qu'un message du Roi avoit obligé l'Azage Kyrillos à s'en retourner à Gondar. Il nous dit aussi que deux envoyés de l'Itéghe étoient arrivés , l'un portant un message pour Ayto Confu , & l'autre pour Ozoro Esther ; & qu'en conséquence , Ozoro Esther ordonnoit à son fils de quitter la chasse. Il fallut obéir. Cependant Ammonios vouloit prendre part à nos amusemens ; & les gens du pays nous ayant dit qu'il y avoit beaucoup de buffles sous les grands arbres & près des étangs , à l'ouest de l'endroit où nous étions , nous convinmes de nous en retourner en continuant à chasser & sans trop nous presser.

(1) Voyez dans l'appendix l'article du rhinoceros.

A peine avions-nous fait quelques pas , qu'il partit entre Engedan & moi , un sanglier que je tuai à l'instant d'un coup de javeline. Un quart-d'heure après , un autre se leva devant Engedan , & il eut le fort du premier. J'avois été accoutumé à cette sorte de chasse pendant mon séjour en Barbarie , & j'y étois bien plus adroit que les Abyssiniens ; ce qui me mit un peu de pair avec mes compagnons qui n'avoient pas manqué de plaisanter beaucoup de ce que mon cheval refusoit de s'approcher des éléphants & des rhinocéros. Cependant , personne ne voulut emporter les sangliers que je venois de tuer. Les Abyssiniens regardent ces animaux comme immondes.

AMMONIOS étoit un homme d'une conduite & d'un courage éprouvés , & âgé d'une soixantaine d'années. Il avoit servi dans toutes les guerres du Ras Michael , & on l'avoit placé auprès d'Ayto Confu pour lui servir de guide & modérer son ardeur belliqueuse & son impétuosité. Cependant Ammonios grand , mal fait , plus gros que ne le sont en général les Abyssiniens , étoit d'une lenteur ridicule dans ses discours & dans tous ses mouvemens , & aussi pédant , aussi grave qu'on puisse l'imaginer. Il employoit tous ses momens de loisir à lire l'Ecriture-Sainte , & il en auroit volontiers parlé sans cesse. Il avoit presque toujours servi dans l'infanterie ; & quoiqu'il montât à cheval comme le commun des Abyssiniens , quoiqu'il eût assez bonne mine en galopant dans la plaine , il sembloit manquer d'agilité ; & les longues courroies au bout desquelles est un anneau de fer où l'on passe l'orteil , & sa mauvaise bride , ne lui permettoient pas d'arrêter

d'arrêter son cheval, de le faire tourner, de le manier enfin comme il vouloit.

Un sanglier passa à notre droite, blessa un cheval & un esclave d'Ayto Confu, & se sauva. Du même côté on fit partir deux buffles, dont un blessa aussi un cheval. Ayto Confu, Engedan, Guebra Mariam & moi, partageâmes l'honneur de tuer l'autre sans courir aucun risque. Tout cela se passa en une heure de tems. Notre chasse sembloit ne devoir nous promettre que du plaisir. Nos chevaux étoient un peu essoufflés, mais non pas fatigués; & quoique nous eussions repris le chemin du logis, nous n'en étions pas moins attentifs à chercher de quoi nous exercer encore. Ammonios marchoit alors à notre gauche parmi les halliers & les grands arbres qui ombragent les bords de la riviere de Bédowi, riviere qui forme là plusieurs bassins très-profonds. Soit qu'Ammonios eût attaqué le buffle, qui s'étoit enfui de nous, ou que le buffle eût attaqué Ammonios, bien est-il sûr que celui-ci blessa légèrement le premier à la croupe; mais en revanche l'animal renversa d'un coup de corne & l'homme & son cheval. Heureusement le manteau d'Ammonios se détacha de lui, & le buffle s'arrêta un instant à le mettre en pieces, puis à fouler le cheval sous ses pieds: mais dès qu'il vit l'homme se relever, il courut à sa poursuite. Ammonios se mit derriere un gros arbre, puis derriere un autre encore plus gros. Le buffle tournoit autour de l'arbre en serrant Ammonios de fort près, & il y avoit apparence qu'il l'alloit percer d'un coup de corne, parce que le pauvre abyssinien n'étoit pas accoutumé à se remuer très-vivement. Ayto Engedan qui étoit assez près de lui, & qui auroit pu le secou-

Tome IV.

Y y

rir, s'amusoit à rire aux éclats de la bizarre figure d'un homme ordinairement fort grave, qui étoit tout nud & se remuoit avec une extrême légèreté ; & en même tems, Engedan appelloit Confu pour qu'il vint jouir du même divertissement que lui.

Dès que j'entendis les cris d'Engedan, je traversai les haliers & je courus à l'endroit où il étoit. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire aussi de la mine que faisoit notre pauvre ami, en veillant attentivement les moindres mouvemens de l'animal, qui le pressoit toujours davantage & sembloit s'obstiner à ne pas l'abandonner. Engedan me cria, si-tôt qu'il m'aperçut : « Yagoubé, au nom du Christ & de la Sainte Vierge, ne faites rien jusqu'à ce que Confu soit arrivé. » Confu vint bientôt & rit encore plus qu'Engedan, sans chercher à débarrasser Ammonios. Au contraire, il lui cria, en joignant ses deux mains : « Fort bien, Ammonios. Je n'ai jamais vu un combat mieux assorti. »

CEPENDANT le pauvre Ammonios fuyant toujours d'un arbre à l'autre, étoit arrivé très-près de la rivière ; & les buissons, & sur-tout l'attention qu'il avoit à se garantir de la fureur du buffle, l'empêchoient de voir combien les équerres de cette rivière étoient élevées. Il n'y avoit rien de plus plaisant que de le voir embrasser l'arbre, derrière lequel il se refugioit, & regarder, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre pour découvrir par où l'animal vouloit l'attaquer. Il avoit raison d'y être attentif, car le buffle irrité, frappoit du pied la terre & la faisoit voler au loin. — « Seigneur, dis-je alors à Ayto Confu, il seroit bien malheureux pour nous que ce

jeu finit par nous obliger à emporter le corps d'Ammonios tué au milieu de nous , sans que nous eussions essayé de le dé fendre. » — En achevant ces mots, je me glissai par derriere les arbres, & jecriai à Ammonios de se jeter dans la riviere, pendant que je frapperois le buffle ; & comme je vis que l'animal tour noit la tête d'un autre côté , je lui enfonçai dans le bas du ventre une lance qui lui perça les intestins & alla sortir de plus d'un pied de l'autre côté. Cette lance n'étoit pas très-grosse par le bout : mais elle avoit le fût d'un bois dur & fort que l'animal ne put pas casser en se frottant contre les arbres & les buissons. Tandis qu'il se débatoit ainsi , Am monios s'échappa entre les halliers & se jetta dans la riviere. Mais il y avoit un autre danger que je n'avois pas prévu. La riviere étoit très-profonde ; Ammonios ne savoit pas nager , & il se feroit infailliblement noyé , s'il n'avoit pas eu le bon heur de saisir les racines d'un arbre qui étoit très-près de l'eau ; & il resta là délivré de son ennemi , jusqu'à ce que nos gens allaissent l'en retirer & le missent enfin en sûreté.

CEPENDANT le buffle mortellement blessé , & ne voyant plus Ammonios , tourna sa fureur contre nous , dont il étoit à environ quarante pas de distance. Il accouroit pour frapper le cavalier le plus près de lui , quand Ayto Confu , ordonna à deux de ses gens de tirer chacun un coup de fusil à la tête de l'animal , qui aussi-tôt tomba roide. Les deux pre miers buffles que nous avions tirés étoient des femelles , mais celui-ci étoit un mâle , & même un des plus gros que j'eusse jamais vus. Quoiqu'il ne fût point gras, je jugeai qu'il devoit pèsér au moins de 350 à 400 livres. Ses cornes avoient environ cinquante-deux pouces de longueur , en

prenant depuis la racine & suivant leur courbe ; leur circonférence étoit de neuf pouces , & elles étoient plates & non pas rondes. Ayto Confu , fit couper la tête de ce buffle , & en fit bien ôter toute la chair ; après quoi il la suspendit dans sa galerie , parmi plusieurs trompes d'éléphant & plusieurs cornes de rhinocéros , qui en faisoient déjà l'ornement , & il y mit cette inscription en Abyssinien ; « Yagoubé (1) tua » ce buffle aux bords du Bédowi ».

Nous étions déjà à la vue de la maison de mon ami , ou nous nous rendîmes sans chasser davantage. Ni les plaisanteries de nos jeunes gens , ni leurs consolations ne purent arracher un seul mot à Ammonios. Je lui demandai s'il étoit blessé , & il ne me répondit , que par ce passage de l'écriture : « Celui qui aime le danger , périra au milieu du danger ». Cependant le soir , Ozoro Esther parut fâchée contre son fils , soit qu'elle le fut réellement , ou qu'elle feignit de l'être ; & Ammonios , qui aimoit sincèrement Ayto Confu , ne voulant pas lui causer du désagrément , reprit son humeur ordinaire , & fit par ce moyen naître le contentement dans toute la société. Ce qui augmenta notre joie , c'est que les deux messagers , nous apportèrent une forte provision d'eau-de-vie. Ils portèrent en même tems à Ozoro Esther des ordres de sa mere & du Roi , pour qu'elle me déterminât à retourner à Gondar , ou bien pour y revenir tout de suite elle-même.

Le jour que nous étions partis pour la chasse , il étoit arrivé du Ras el Feel des chameaux , que Yafine m'envoyoit pour charrier mon bagage ; car à Tcherkin on ne

(1) Il y a dans l'original Yagoubé le Kipt.

se sert que de mulets. Les conducteurs de ces chameaux me dirent que les Shangallas étoient descendus vers les bords du Tacazzé : ainsi c'étoit l'instant de passer sans crainte. Ils m'apprirent aussi qu'Abd el Jelleel, le Shum, qui avoit précédé Yafine, & qui étoit à la fois son beau-pere & son mortel ennemi, avoit été vu du côté de Sancaho, qu'il n'avoit que quatre hommes, & que, comme il étoit lui-même un franc poltron, il n'étoit pas probable qu'il osât rien entreprendre contre nous ; mais que nous fissions pourtant bien de nous tenir sur nos gardes.

Le marché de Tcherkin se tient le samedi. On y vend du coton, qui n'est point préparé, ainsi que de grosses toiles de coton, du bétail & du miel. Jadis les Shangallas inquiétoient beaucoup Tcherkin : mais depuis trente ans ; ils y ont fait très-peu de mal. La petite vérole a fait tant de ravage parmi cette nation des Shangallas, que leur nombre est extrêmement diminué, & ils sont conséquemment hors d'état de troubler leurs voisins. Je vis à Tcherkin une prodigieuse quantité de scorpions noirs, d'une très-petite espece. Ils ne se tiennent guere dans les maisons, mais on les trouve cachés sous des pierres. Plusieurs de nos gens en furent piqués ; & ces piquûres ne leur occasionnerent qu'une très-petite enflure, & une sorte de froid douloureux dans la partie piquée, ce qui se dissipoit toujours au bout de quelques heures.

DEPUIS la descente de Moura, (1) jusqu'à Tcherkin, tout

(1) Sur la montagne de Debra Tzaï, où est situé Koscam.

le pays est couvert de bois. Les chemins y sont raboteux & remplis de fondrières : mais à mon passage j'en fus dédommagé par le beau tems que j'eus. Le thermomètre, (1) s'élevait à la vérité jusqu'à 115 deg. : mais il faisoit frais à l'ombre ; & sur le bord des rivières, je trouvois toujours une jolie brise de nord-est, sur-tout vers midi. Le matin, il faisoit calme ou très-peu de vent de nord est, & à neuf heures la brise passoit régulièrement au nord-ouest, & le calme succédoit bientôt. Vers les quatre heures de l'après midi, le vent souffloit communément de l'ouest : mais pendant la nuit, on distinguoit constamment deux courans d'air. Celui qui étoit le plus bas venoit du nord-est, & tournoit vers le matin, un peu à l'est, tandis que des nuages blancs très-légers & très-élevés, courant rapidement du sud-ouest, indiquoient que le vent régnoit en haut dans cette direction. Depuis le premier Janvier, les nuits & les matinées furent un peu sombres : mais le reste du jour étoit extrêmement serein.

LE Mercredi 8 Janvier 1772, ayant rectifié mon quart de cercle, je pris la hauteur du soleil à midi, & je trouvai la latitude de Tcherkin, par les 13 deg., 7 min. 30 sec. nord ; & prenant le medium entre cette observation & la hauteur de onze étoiles que j'observai la nuit suivante, je déterminai la latitude de Tcherkin - Amba, par 15 deg., 7 min., 35 sec. nord.

QUOIQUÉ dès l'instant que j'eus achevé mes observations, je fusse prêt à partir, je fus obligé de promettre à mes amis

(1) Le thermometre de Farenheit.

de rester avec eux jusqu'au 15, parce qu'Ozoro Esther & sa société ne devoient reprendre le chemin de Gondar que le 16. Mais je ne consentis pourtant à ce retard, qu'à condition qu'on ne me retiendrait pas davantage. Le Roi avoit recommandé à mes amis de faire un pareil accord avec moi, si je persistois absolument à vouloir m'en aller, & les choses étant ainsi arrangées, nous nous abandonnâmes à la joie & au plaisir.





CHAPITRE III.

*Route de Tcherkin à Hor-Cacamoot, dans le Ras el Feel.
— Détails sur Hor-Cacamoot.*

LE 15 Janvier (1), à huit heures un quart du matin, nous partîmes de Tcherkin, & en quittant la ville, nous entrâmes dans le bois. Nous marchions lentement, car nos chameaux étoient excessivement chargés, & le mauvais chemin que nous suivions, si tant est qu'on puisse l'appeler un chemin, nous étoit tout-à-fait inconnu. Après une heure de marche, nous laissâmes à notre droite un petit village habité par les gens (2) qui font la chasse de l'éléphant. Nous allions alors droit au nord. A mesure que nous avancions, nous trouvions le bois plus épais, plus sombre & rempli d'herbe très-haute. Une demi-heure ensuite, nous rencontrâmes encore un petit village dont nous passâmes très-près, & que nous laissâmes aussi à notre droite. Nous tournâmes alors au nord-ouest, & en suivant la même direction, nous trouvâmes plusieurs autres villages, tous habités par des chasseurs qui pour la plupart font Mahométans.

A midi trois quarts, nous arrivâmes sur le bord d'une petite rivière qui court droit à l'ouest-nord-ouest, & va se

(1) 1772.

(2) Les Agageers,

jetter dans le Germa. Nous fîmes là une petite halte ; & à une heure dix minutes , nous nous remîmes en route , à travers le bois le plus fourré , le plus difficile à pénétrer que j'aie jamais vu. A quatre heures & demie , nous campâmes à environ deux milles à l'ouest d'Amba-Daid , petit village souvent détruit par les Shangallas , mais alors nouvellement rebâti & fortifié par les Agageers & leurs familles , sous la protection d'Ayto Confu. Nous n'allâmes pas loger dans ce village , parce que nous aimâmes mieux rester sur le bord d'un ruisseau que nous avions trouvé là , & qui court vers le nord pour aller se perdre dans l'Angrab.

LE 16 , à sept heures & demie du matin , nous reprîmes notre route & nous marchâmes alors droit à l'ouest. Au bout d'une heure & demie , nous vinmes sur le bord du Germa , grande rivière qui court au nord-nord-ouest & se réunit à l'Angrab. A neuf heures un quart , nous guéâmes le Germa , & suivant alors une direction nord-ouest , toujours à travers des bois très-épais , nous arrivâmes à Dabdo , montagne jadis assez peuplée , mais devenue presque déserte , parce que les Shangallas en ont fréquemment détruit les habitants.

A dix heures vingt minutes , marchant toujours dans le bois & sur un sol où nous trouvions à chaque pas des crevasses occasionnées par la chaleur , nous vinmes auprès d'un marais plein d'herbe , & où il y a une source assez abondante d'eau sale & trouble. C'est là que viennent les chasseurs de l'éléphant , ainsi que les Shangallas leurs rivaux. C'est là qu'il a été versé des flots de sang humain par des gens qui n'étoient

partis de chez eux que dans l'intention de tuer des bêtes sauvages. Les Baafas ou les Dobenas Shangallas possèdent le pays qui est à quatre journées de marche au nord-est de ce marais.

A onze heures un quart, nous vîmes auprès de la rivière de Terkwa, qui court au nord-ouest & tombe dans l'Angrab. Cette rivière de Terkwa formoit alors plusieurs grands étangs. Ses bords étoient couverts d'herbe très-haute, & son eau étoit trouble & avoit un goût terreux. A midi, nous traversâmes le Terkwa, & marchant droit au nord, nous arrivâmes une heure après sur les bords du Dongola, dont le cours est de l'est à l'ouest. Une heure après avoir passé le Dongola, nous rencontrâmes une autre rivière qu'on appelle de *Jibbel-Myrat*, qui coulant aussi de l'est à l'ouest, servit jadis de limites entre le Sennaar & l'Abyssinie.

L'HISTOIRE ne nous apprend point à quelle époque, ni à quelle occasion ces limites furent changées : mais il est probable que ce fut l'effet de quelqu'invasion de la part des Abyssiniens ; car la Nubie a perdu dès-lors une grande portion de son territoire. Quelques minutes après avoir passé la rivière de *Jibbel Myrat*, nous trouvâmes celle de *Woodo* qui est plus grande, qui coule sur un fond de roches & qui est remplie de petits poissons bruns & argentés. Dans l'endroit où nous gûcâmes le *Woodo*, cette rivière va de l'ouest à l'est & tombe dans l'Angrab. Nous passâmes la nuit sur les bords du *Woodo* : mais ce ne fut point sans inquiétude, car nous découvrîmes dans le sable les traces toutes fraîches de pieds humains, qu'à leur longueur & à la grandeur du talon, nos

gens assurèrent être ceux des Shangallas. Cependant il ne nous arriva rien de fâcheux.

Le 17, nous nous remîmes en route avant sept heures du matin. Nous suivîmes alors une direction nord, puis nord-ouest, & ensuite nous fîmes face à l'ouest. Nous vîmes la montagne d'Andoval, à quatre milles de distance, à l'ouest-nord-ouest de nous. A huit heures quarante minutes, marchant droit à l'ouest, nous avions cette même montagne d'Andoval au nord; & les montagnes d'Awassa au sud. Les montagnes d'Awassa forment une chaîne qui part du nord & s'étend au sud jusques à Dabda & à Abra-Amba. Cette chaîne est bornée au nord par Landoval qui est une petite montagne très-pointue. Nous fîmes halte quelques minutes; puis nous reprîmes notre route vers l'ouest & le nord-ouest jusques à une heure & demie que nous arrivâmes à Sancaho, où nous nous arrêtâmes.

SANCAHO est une ancienne ville frontière de l'Abyssinie. Elle renferme environ trois cens maisons, très-proprement construites avec des roseaux; dont les feuilles servent aussi à couvrir des maisons & sont singulièrement bien arrangées. La montagne sur laquelle est la ville de Sancaho, s'élève au milieu de la plaine & ressemble à Tcherkin-Amba; mais elle est plus considérable. Un territoire fort étendu en dépend; si on peut dire toutefois que des bois entièrement abandonnés aux bêtes sauvages, dépendent des hommes. Du côté de l'est, la pente de la montagne est très-rapide, & c'est là qu'on a pratiqué un sentier étroit & tortueux, où il y a dans chaque angle de grosses pierres pour servir de retranchement à ceux

qui voudroient défendre la montée avec des mousquets ou avec des arcs & des fleches. Tous les autres côtés de la montagne forment autant de précipices où il est impossible d'escalader. Les habitans de Sanchah sont les Baafas, tribu des Shanggallas, convertie au mahométisme. Le Gouverneur de Sanchah est absolu & a les honneurs du nagareet (1) pour faire ses proclamations. Cependant il est inférieur à celui du Ras el Feel. Il est même censé en dépendre, & il étoit en effet soumis à Ayto Confu, Kasmati du Ras el Feel, parce qu'à son départ, ce noble Abyssinien reprit le gouvernement de cette province, qu'il m'avoit cédé pendant mon séjour à Gondar.

GIMBARO, Erbab (2) de Sanchah, étoit l'homme le plus grand & le plus gros de toute sa nation. Il avoit six pieds six pouces de haut & étoit parfaitement bien proportionné : mais son visage étoit d'une laideur hideuse. Chassant toujours à pied, il avoit, disoit-on, tué plusieurs fois des éléphans d'un seul coup de lance. Il payoit son tribut en peaux de buffles, en dents d'éléphans & en cornes de rhinocéros. Les peaux servent à faire les meilleurs boucliers, & les cornes de rhinocéros, les dents d'éléphans fournissent les manches des couteaux recourbés, que les Abyssiniens portent à leur ceinture. Tous les habitans de Sanchah s'occupent de la chasse à l'éléphant; & la chair de cet animal est leur principale nourriture. L'Erbab Gimbaro, à la tête d'une centaine de Shanggallas, avoit accompagné Yafine à Serbraxos; mais les Maures

(1) Tymballe.

(2) Chef ou Gouverneur.

difoient qu'il ne s'étoit point distingué dans la bataille. J'avois alors eu de grandes attentions pour lui ; & comme il desiroit beaucoup de voir le Roi de près, je l'avois conduit moi-même dans la tente de ce Prince.

Nous campâmes à l'extrémité de la montagne de Sancaho & au sud-ouest de la ville , sur les bords d'une rivière qui ayant sa source à six milles plus loin dans le sud , vient contourner toute la montagne & prend ensuite son cours vers le nord. Cette rivière étoit alors presque à sec. Tandis que nous étions occupés à planter notre tente , je chargeai un des gens de Yafine de porter ordre à Gimbaro de nous envoyer les provisions qui nous étoient nécessaires pour nous & pour nos chameaux ; & je lui fis dire en même tems que n'ayant que peu de chameaux , & encore assez foibles , je le priois de m'en envoyer un ou deux , qu'il pourroit porter dans son destar , à compte du tribut qu'il devoit payer cette année-là. Bientôt après , mon émissaire revint avec un noir aux cheveux laineux , qui étoit fils de l'Erbab , & qui me dit d'un air familier , & en très-bon amharic : « Mon pere vous salue. Si vous mangez de ce qu'il mange , soyez le bien venu. » — Je lui demandai ce que son pere mangeoit. — « Il mange d'un éléphant tué hier , me répondit-il. Quant aux chameaux que vous demandez , mon pere m'a chargé de vous dire qu'il n'en avoit point. Les éléphans sont ses chameaux , & les rhinocéros ses mules. »

Les gens d'Ayto Confu ayant entendu ce message , & desirant autant que moi d'être rendus au Ras el Feel , me conseillèrent d'aller moi-même à la ville de Sancaho pour m'ex-

pliquer avec l'Erbab, qui sans doute, ajouteraient-ils, auroit honte de me refuser. En conséquence, je mis une paire de pistolets à ma ceinture; je pris un fusil armé d'une bayonnette, & je me fis suivre par deux domestiques, ayant également chacun deux pistolets & une grosse carabine. Nous grimpâmes la montagne avec assez de peine, étant obligés plusieurs fois de nous donner la main l'un à l'autre pour nous aider à monter. Mais enfin nous entrâmes dans une grande chambre d'environ cinquante pieds de long, & garnie tout autour de têtes & de trompes d'éléphant, ainsi que de têtes de rhinocéros, de têtes monstrueuses d'hyppopotame & même de quelques têtes de giraffes. On voyoit en différens endroits de grandes peaux de lion étendues à terre en guise de tapis; & quand nous entrâmes, nous apperçûmes dans le fond l'Erbab Gimbaro, n'ayant pour tout vêtement qu'un petit morceau de toile autour des reins. C'étoit, comme je l'ai déjà remarqué, l'homme le plus grand & le plus gros que j'eusse vu de ma vie. Il avoit la peau très-noire, le nez applati, les lèvres épaisses, les cheveux laineux, & il ressembloit parfaitement à ces géans cannibales qu'on nous peint dans les contes des fées comme habitant des châteaux enchantés.

L'ERBAB sembla ne s'apercevoir de mon entrée, que lorsque je fus très-près de lui. Il s'avança alors d'un air embarrassé, s'inclina, & voulut me baiser la main, que je retirai en lui disant d'un ton très-sévère. — « Je crois, Erbab, que vous ne me connoissez point ». — Il fit une révérence, & me répondit qu'il me connoissoit : mais qu'il n'avoit pas cru que ce fût moi qui étois campé au bord du

ruisseau. — « Vous le saviez bien , lui répliquai-je , quand vous avez envoyé votre fils , avec l'esclave de Yafine , & vous saviez aussi que vous m'aviez beaucoup d'obligations. Si vous aviez la moindre gratitude, vous ne pourriez point oublier les arrérages de tribut que je vous ai remis , ni les présens que je vous ai faits à Serbraxos , quoique vous vous y soyez assez mal conduit. Le messager , que vous venez de m'envoyer au bord du ruisseau étoit du ton d'un rébelle. Voulez-vous être déclaré tel ? »

IL me répondit que non assurément ; qu'il avoit toujours été fidele serviteur d'Ayto Confu , du Ras Michael & du Roi ; qu'il s'étoit rendu à Serbraxos dès qu'il en avoit reçu l'ordre , & qu'il obéiroit à tout ce que je lui commanderois. — « Eh bien , lui dis-je , payez-moi le meery (1) que vous me devez, & commencez par me fournir deux chameaux. — Il dit qu'il n'avoit point refusé les chameaux , & que le message qu'il avoit envoyé étoit une plaisanterie. — « Etoit-ce aussi par plaisanterie, Erbab , que vous m'avez fait dire que vous m'enverriez de la chair d'éléphant pour manger ? Avez-vous jamais vu un chrétien manger d'un animal tué par un Mahométan ? » — Il me répondit que non. Puis il me demanda pardon , en m'assurant qu'il m'enverroit du pain & du miel , & que les chameaux seroient prêts le lendemain matin. — « Il faut qu'ils soient prêts ce soir , lui répliquai-je , & même avant ce soir ; sans quoi j'enverrai un exprès à Ayto Confu , pour me plaindre de vous ; car je ne fais pas ce que vous pouvez méditer contre moi dans le chemin du Ras el

(1) Impôt, tribut.

Feel. » — Il me pria avec instance de ne pas porter de plaintes à Ayto Confu ; & il me dit qu'il mettroit tous ses espions en campagne du côté du levant, afin qu'il ne pût pas passer un seul Shangalla, sans que nous en fussions avertis. Les principaux de ses gens joignirent leurs sollicitations aux siennes, & je consentis à pardonner & même à oublier tout ce qui s'étoit passé. Nous mangeâmes du pain & nous bûmes du bouza, pour prouver que notre reconciliation étoit sincère ; & cette affaire finit là.

VERS les six heures du soir, je vis arriver au bord du ruisseau, deux chameaux très-vigoureux, avec trente pains de dora, & deux grands pains de farine de froment, pour moi particulièrement, une jarre de miel sauvage, qui paroissoit excellent ; & à tout cela étoit joint un présent pour le domestique d'Ayto Confu.

LE 18 à six heures du matin, l'Erbab Gimbaro vint lui-même dans notre tente, & nous apporta encore trente pains de dora & quatre de froment. Nous avions déjà assez de miel. Nous déjeunâmes avec l'Erbab, pour confirmer la paix & l'amitié entre nous, & nous bûmes deux ou trois verres d'eau-de-vie très-forte, ce qui le mit de la meilleure humeur possible. Son fils voulant réparer le tort qu'il avoit eu la veille, nous mena un chameau supérieur à tous ceux que nous avions, & il en reprit un de ceux qu'on nous avoit fournis la veille. De mon côté, je fis présent à l'Erbab d'une pièce de toile de coton, & de diverses bagatelles, qui lui firent un extrême plaisir. Après quoi, nous nous séparâmes bons amis, & je promis qu'à mon retour, je m'arrêterois
une

une semaine à Sancaho, pour chasser l'éléphant & le rhinocéros.

AVANT de partir de Sancaho, j'eus occasion de vérifier un fait d'histoire naturelle, lequel avoit été jusqu'alors douteux. M. Hasselquist, voyageur Suédois, vit, pendant son séjour au Caire, deux peaux de giraffe empaillées, qui venoient de Sennaar; & il fit de ce giraffe une description aussi détaillée qu'on puisse la faire d'après l'inspection seule de sa peau: mais il ne dit rien des cornes de cet animal, parce qu'apparemment il ne les vit point. Sur quoi il resta incertain si les cornes de la giraffe étoient pleines comme celles du cerf, & s'il en pouvoit une nouvelle branche tous les ans, ou si elles étoient creuses, & attachées à un os; comme celles des moutons, & conséquemment toujours la même chose. C'est ainsi que M. de Buffon a conjecturé qu'elles étoient; & j'ai eu la preuve que ce savant ne s'étoit point trompé. Les cornes de la giraffe sont tordues, comme celles de l'antelope.

Nous quittâmes Sancaho à huit heures dix minutes. Malgré la manière amicale dont l'Erbab Gimbaro avoit fini par en agir avec nous, mes gens se mirent dans la tête qu'il nous tendroit quelque embûche, pour pouvoir nous voler & nous assassiner. Pour moi, j'étois persuadé du contraire. Mais cela ne les empêcha pas de quitter le chemin accoutumé pour passer dans une roselière très fourrée, où nous ne marchions qu'avec beaucoup de peine. Nous étions obligés de couper les roseaux pour nous ouvrir un chemin, quand notre direc-

Tome IV.

Aaa

tion étoit ouest ou sud-ouest. Mes compagnons craignoient non seulement l'Erbab , mais encore Abd el Jilleel.

A onze heures dix minutes nous traversâmes le Bedowi , que nous avions déjà traversé deux fois. A onze heures & demi nous le traversâmes encore. Nous marchions alors droit au sud. A midi un quart nous nous trouvâmes si embarrassés par les bois, qui nous barroient le chemin, & si fatigués d'être sans cesse obligés de baliser devant nos chameaux, que nous crûmes que nous ne pourrions aller plus loin. Cependant nous reprîmes un peu courage ; & à un heure trois quarts, marchant au sud-est, nous vîmes que nous n'étions pas à plus de six milles de Sanchah. A deux heures & demi, nous tournâmes au sud-ouest, & nous campâmes près la grande rivière de Tokoor-Ohha, c'est-à-dire, la rivière noire. Elle prend sa source au sud-est dans les montagnes d'Awassa, & après avoir fait beaucoup de détours, elle va se jeter dans le Gangue, à environ huit milles de Guanjook.

LE Tokoor-Ohha est fameux par l'immense quantité de buffles qu'on trouve sur ses bords, & qui y viennent sans doute par rapport aux grands arbres qui les ombragent. Ces arbres sont d'un bois rouge & très-dur, qu'on appelle Dengui Sibbar, c'est-à-dire, casseur de pierres. Ils n'avoient à mon passage, ni fleurs ni fruits d'après lesquels je pusse juger de quelle espece ils étoient : je m'assurai seulement que ce n'étoient point des ébéniers, parce que les ébéniers sont connus dans ces contrées sous le nom de zopé.

LE 19 à six heures trois quarts nous nous remîmes en route,

& après une heure un quart de marche le long du Tokoor-Ohha, nous le traversâmes, dirigeant notre route à-peu-près au sud-ouest. Le canton où nous étions s'appelle Gilmaber, d'après le petit village de Gilma, qui est à un mille & demi au sud. Le Gilmaber a un mille & demi de long, & est couvert de roseaux très-élevés. Depuis l'instant que nous quitâmes les bords du Tokoor-Ohha, nous fûmes suivis, ou plutôt précédés par un lion, car il marchait sans cesse à une portée de fusil devant nous, & toutes les fois qu'il arrivoit dans quelque endroit découvert, il s'arrêtait, nous regardoit, & grondait, comme s'il avoit intention de nous disputer le passage. Nos animaux trembloient, étoient couverts de sueur, & nous pouvions à peine les faire marcher. Comme il n'y avoit qu'un seul moyen de nous défaire de cet ennemi, je pris un long fusil turc, & m'étant avancé le plus qu'il me fut possible, sans qu'il me vit, je l'ajustai si bien, que je lui mis une balle dans le milieu du corps. L'animal étoit sur une hauteur, & tomba roide mort dans le milieu du chemin. Nous reconnûmes alors que c'étoit une femelle très-grande. Tous les habitans de ces contrées mangent de la chair de lion, & j'ai vu en Barbarie des tribus entières (1) qui s'en nourrissent. Nous laîsâmes aux gens du voisinage notre lionne avec sa peau, car nous étions si fatigués que nous ne voulûmes point prendre la peine de l'écorcher.

Au bout de quelques minutes nous passâmes deux fois la

(1) La tribu des Welled Sidi Boogannim, à Hydra: Voyez les voyages de Shaw.

riviere de Gilma; qui court au nord. A neuf heures & demi nous primes le chemin de Dabda, & peu de tems après nous traversâmes le Quartucca, petite riviere, qui court au nord.

LA, le pays est un peu plus découvert. Ses forêts épaisses sont entremêlées de quelques petites plaines, où il n'y a que de l'herbe. A l'entrée d'un bois nous trouvâmes un homme qui avoit été assassiné très-récemment; car les bêtes sauvages n'y avoient pas encore touché. On lui avoit coupé le jarret & la gorge; & ce meurtre étoit sans doute l'ouvrage des Shangallas du voisinage. A dix heures cinquante minutes, dirigeant notre route à l'ouest, nous lâisâmes à un mille de distance à notre droite une petite montagne, sur laquelle est le village de Salangué. A onze heures un quart nous traversâmes la petite riviere de Kantis; & un quart d'heure après nous montâmes sur une colline où il y a un village du même nom de Kantis, village habité par des Shangallas Mahométans de la tribu de Baafa.

Le 20 nous ne fîmes qu'un mille & demi de chemin. Nos animaux & nous étions également fatigués; & nos vêtemens avoient été mis en pièces par les branches des arbres, & par les buissons. Guanjook est arrosé par une jolie riviere, & dans une situation délicieuse. Il y a plusieurs bosquets d'arbres très-élevés, entre lesquels sont des plaines superbes, dont une partie est cultivée en coton. Il y a beaucoup de gibier, sur-tout des pintades, & les arbres sont couverts de perruches de toute couleur & de toute espece. Je n'y vis pourtant point de perroquets, & j'imagine qu'il n'y en a point: mais ayant tiré

un coup de fusil , le premier qui ait été entendu dans ces bois , il s'éleva tant d'oiseaux différens , & ils firent tant de bruit , les uns volant où le coup avoit été tiré , & les autres s'enfuyant , qu'ils nous assourdissoient au point de nous empêcher de nous entendre nous-mêmes. C'est-là que je tuai cet oiseau curieux , qui en Amhara est appelé Erkoom (1) , en Tigré , Abba Gumba , & à Guanjook , Teïr el Naciba , c'est à-dire , l'oiseau de la destinée.

Nous ne partîmes de Guanjook que le 22 à six heures trois quarts. Au bout de quelques minutes , nous passâmes la petite rivière de Gambacca , & ensuite nous traversâmes encore le Tokoor-Ohha. A huit heures & demi nous nous reposâmes , & trois heures après nous vîmes aux bords du Guangué. Le Guangué est après le Nil & le Tacazzé , la plus grande rivière que j'aie vu en Abyssinie. Le Guangué a sa source près de Tchelga , ou plutôt entre Tchelga & Nara , & il va joindre le Tacazzé dans le Barabra , c'est à-dire , dans le Royaume de Sennaar. Le Tacazzé grossi par la Guangué , prend alors le nom d'Atbara , nom qu'il donne à la province qu'il traverse. On y voit beaucoup de crocodiles , & plus encore d'hippopotames , que je crois cependant être la plupart moins gros que ceux du Nil.

A une heure un quart nous arrivâmes à Mariam-Ohha , & à trois heures & demi à Hor-Cacamoot. Hor signifie dans la langue du pays , le lit profond d'un torrent , qui est à sec ; & Cacamoot , veut dire l'ombre de la mort ; de sorte que.

(1) Voyez dans l'appendix l'article de l'Erkoom.

le village où habite Yafine, s'appelle la vallée de l'ombre de la mort, nom qui ne pouvoit être que d'un mauvais présage pour de foibles & malheureux voyageurs comme nous, sans cesse environnés de périls, & si loin de notre patrie qu'il n'y avoit sans doute que Dieu seul qui put nous y ramener. Nous nous confiâmes en lui, & il ne trompa point nos espérances.

HOR-CACAMOOT est situé au milieu d'un bois, où il a falu découvrir le terrain pour construire les misérables hutes, qui composent le village & les champs où les habitans cultivent le maïs, (1) dont il font leur pain. Ils ne vivent que de ce pain & de chair d'éléphant, & de rhinocéros, mais surtout du premier; car il est moins difficile à prendre que le rhinocéros, & la chasse en est bien plus avantageuse. Non-seulement la chair de l'éléphant est meilleure & en plus grande quantité, mais les dents sont précieuses, & faciles à vendre par-tout. Les habitans de ces contrées n'ont point d'armes à feu. Aussi les bêtes sauvages se multiplient au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Elles ne sont jamais inquiétées, si ce n'est par les Shangallas qui étant armés d'arcs & de flèches en tuent quelques-unes.

LE Ras el Feel avoit autrefois trente-neuf villages. Tous les Arabes de l'Atbara venoient y vendre leur beurre, leur miel, leurs chevaux, leur or, & plusieurs autres sortes de marchandises. Le Sheik de l'Atbara, résidant sur les frontières de Sennaar, vivoit toujours en bonne intelligence avec

(1) Le maïs s'appelle dans ce canton mashilla.

le Sheik du Ras el Feel , à qui il envoyoit chaque année en présent , un cheval de Dongola , deux chiens & deux rasoirs. Le Sheik du Ras el Feel lui donnoit en retour , une femme esclave & une mule ; & il résultoit de cette amitié , que tous les Arabes errans dans les déserts , qui séparaient les deux Sheiks étoient maintenus dans le devoir.

MAIS depuis l'irruption que Yafous II fit dans le Sennaar , la paix a été rompue entre les deux États. Les Arabes se liguerent avec Yafous , & quoique vaincus avec lui , ils n'ont plus payé de tribut au Sennaar , & vivant sur les frontières de l'Abyssinie , ils sont protégés par elle. Cependant le Chef de l'Atbara & celui du Ras el Feel s'entendent très-bien , & sans inquiéter les Arabes , celui auquel le tribut est payé le partage scrupuleusement avec l'autre. Nous avons vu que c'étoit par le moyen de ces Arabes que le Roi d'Abyssinie se procuroit des chevaux pour monter le corps de cavalerie pésamment armé , qui compose une partie de sa maison ; & ce fut parce que je comptois sur l'amitié du Sheik de Teawa , que j'entrepris de traverser sa province pour me rendre au Sennaar.

QUELQUE tems avant de partir de Gondar , j'avois été menacé de la dyssenterie. A mon arrivée à Hor-Cacamoot , cette maladie m'incommodoit beaucoup , & j'en avois tout à craindre , quand je fus presque tout-à-coup guéri , par le moyen du Wooginoos , (1) arbruste très-commun , dont un Shangalla m'apprit l'usage.

(1) Voyez dans l'appendix l'article du Wooginoos.

LE pays qui s'étend entre Tcherkin & Hor-Cacamoot, est par-tout composé d'un terrain noir, qu'on appelle Mazaga, nom que quelques auteurs ont pris pour celui de la province. Le mot Mazaga signifie dans le langage de ces contrées, une terre grasse, noire & divisée, tel qu'est tout le sol de cette partie de l'Afrique, depuis les 13 deg. jusqu'aux 16 deg. de latitude, ou du moins jusqu'aux déserts de l'Atbara, limite des pluies du Tropique.

LE Ras el Feel, est je crois, un des pays les plus chauds du monde connu. Le premier de mars à trois heures de l'après midi, le thermomètre de Farenheit monta à l'ombre à 114 deg., & il n'avoit été au soleil levant qu'à 61 deg., & il ne fut au soleil couché qu'à 82 deg. Cependant cette chaleur excessive ne nous fit pas une impression proportionnée à ce qu'elle étoit réellement. La soirée nous paroissoit fraîche, & nous pouvions chasser à midi. J'ai toujours observé dans ces contrées brûlantes, que mes sensations étoient au-dessous de ce que le thermomètre m'indiquoit.

LE Ras el Feel payoit autrefois un tribut de quatre cens onces d'or, c'est-à-dire, de quatre mille écus. Mais depuis la guerre de Yafous II, le commerce ayant diminué, sans que le Roi en exigeât un moindre tribut, beaucoup d'habitans ont quitté le Ras el Feel, & sont allés s'établir à Tcherkin.

J'AI déjà parlé plusieurs fois, dans le cours de cet ouvrage, d'une nation de negres nommés les Shangallas, qui entourent tout le nord-nord-ouest & le nord-est de l'Abyssinie, & dont
le

le territoire forme une portion de cercle très-étendue, qui n'a gueres plus de soixante milles de large. Les Abyssiniens appellent ce pays des Shangallas le Kolla, ou le pays chaud, & ils se servent du même nom pour désigner l'enfer. Cependant on a ouvert deux passages à travers ce pays pour la facilité du commerce; l'un est à Tchelga, & l'autre au Ras el Feel; & on y a placé des colonies d'étrangers, afin de contenir les Shangallas. C'est aussi à Tchelga & au Ras el Feel qu'étoient les douanes où l'on percevoit les droits dus au Sennaar & à l'Abyssinie, avant que les liens d'intérêt & d'amitié, qui unissoient ces deux royaumes, fussent rompus par l'expédition impolitique du Roi Yafous.

Le Ras el Feel sépare donc ce peuple au teint noir & aux cheveux laineux; & une partie reste à l'ouest, au-dessous de Kuara, sur les frontieres de Fazuclo, pays dépendant du Sennaar, & l'autre du côté de la province des Agows. Ces derniers sont les Shangallas qui trafiquent de l'or, charrié dans leur pays par les torrens qui se précipitent du haut des montagnes durant la saison des pluies; car il n'y a point de mines chez eux, ni ils n'ont d'autre maniere de se procurer de l'or qu'en le ramassant sous les pierres & au pied des arbres & des buissons auxquels il s'est arrêté. Il n'y a pas non plus d'or en Abyssinie, comme quelques personnes l'ont avancé avec un air de confiance, excepté celui qu'on tire de chez les Shangallas. Les Missionnaires Catholiques ont trop cherché à cet égard à en imposer aux Rois de l'Europe, pour les exciter à conquérir cet Empire.

L'AUTRE nation, qui habite sur les frontieres du Kuara;
Tome IV.

B b b

a le Ras el Feel dans l'est de son pays, & est à environ trois journées de Hor-Cacamoot. Elle est connue sous le nom des Ganjars, tribu de chasseurs, tribu redoutable, qui met sur pied une cavalerie très-nombreuse. L'origine des Ganjars est, dit-on, due au parti que prirent les Funges (1) de chasser de cette province les Arabes qui la peuploient. Les esclaves negres de ces Arabes s'enfuirent tous à-la-fois loin de leurs maîtres, & se réunirent dans le pays voisin du Kuara, où ils se sont prodigieusement multipliés & où ils ont vécu jusqu'à ce jour dans l'indépendance. Ils sont les ennemis naturels des habitans du Ras el Feel, & ces deux peuples commençant l'attaque, tantôt l'un, tantôt l'autre, ont versé des torrens de sang; le vainqueur massacre toujours les hommes & réduit les femmes à l'esclavage. Cependant Yafine, aidé par Ayro Confu, se rendit si redoutable aux Ganjars, qu'ils offrirent de faire la campagne de Serbraxos dans l'armée du Roi d'Abyssinie. Mais comme on n'osoit pas se fier à eux; on les refusa, sous prétexte qu'il valoit mieux qu'ils attaquaient Coque Abou Barea, Gouverneur du Kuara, afin de l'empêcher d'aller au secours des rebelles. Les Ganjars le promirent : mais ils ne tinrent point leur promesse.

* Le chef des Ganjars porte le titre de Sheba, mot qui signifie vieillard. Le lieu de sa résidence est appelé *Cashumo* par les Ganjars eux-mêmes, & *Dendi-Kolla* par les Abyssiniens du Kuara. Heureusement Yafine étoit en paix avec ce peuple, sans quoi, il m'eût été presque impossible de passer. Le Sheba envoya son fils me rendre visite au Ras el Feel;

(1) Nation de Noirs qui occupe le Sennaar,

& nous jugeâmes que le jeune homme venoit m'espionner. Cependant, quand nous nous séparâmes, je lui fis un petit présent, & nous nous jurâmes une amitié mutuelle, d'après laquelle il devoit être toujours prêt à combattre mes ennemis, & nous devons nous secourir l'un l'autre en quelque lieu & de quelque maniere que nous pussions nous rencontrer, à cheval ou à pied dans le désert.

D'un autre côté, Yafine avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour me ménager un accueil agréable de Fidèle, Sheik de l'Atbara. Ce Sheik avoit donné toutes les assurances possibles, & j'avois déjà fait des milliers de lieues sur de moindres promesses qui m'avoient été religieusement gardées; de sorte que je ne soupçonnois pas qu'on pût me faire éprouver quelque perfidie à Teawa où résidoit le Sheik Fidèle. Cependant, comme ma vie dépendoit de la moindre méprise, je tâchois toujours de ne rien épargner pour doubler ma sûreté.

MAHOMET GIBBERTI avoit, comme je l'ai déjà dit, été chargé, à son départ de Gondar, d'une de mes lettres pour Metical Aga, son maître, & Séliktar du Shérif de la Mecque. J'avois mandé à Metical Aga qu'il pouvoit déjà me regarder comme arrivé à Teawa, & je l'avois prié en conséquence d'écrire à quelque homme puissant au Sennaar, pour qu'on m'envoyât un passeport du Roi, par le moyen duquel je pusse me rendre en sûreté de la frontiere dans la capitale. Yafine avoit aussi écrit directement à Sennaar pour demander la même chose, & il avoit envoyé sa lettre par un de ses gens, qui pour plus de sûreté, ne portoit que cette lettre & un

haillon autour des reins. Cet homme étoit déjà depuis longtemps à Sennaar, quand j'arrivai à Hor-Cacamoot.

Parmi les tribus d'Arabes, qui sous la protection de Yafine trouvoient des pâturages dans le Ras el Feel, ainsi qu'un marché où elles venoient vendre leur bétail, leur lait & leur beurre, on distinguoit la tribu des Daveinas, la plus puissante de l'Atbara: mais les Daveinas, en s'avancant dans le sud, ne dépassent jamais Beyla, de peur de rencontrer les troupes du Sennaar.

Le Sheik de Beyla, nommé *Mahomet*, étoit renommé par son courage & par sa probité. J'avois souvent correspondu avec lui pendant mon séjour à Gondar, à l'occasion des chevaux qu'il fournissoit au Roi d'Abyssinie. Ce Sheik étoit tourmenté de la pierre, & je lui avois fait parvenir, à plusieurs reprises, par le moyen de Yafine, des pillules savonneuses & de la chaux, avec des instructions pour faire l'eau de chaux. Quand je fus au Ras el Feel, je fis partir un de mes gens avec une lettre pour Mahomet, que je prévenois de l'intention où j'étois de me rendre à Sennaar en passant par Teawa & par Beyla. Je le priois aussi de faire passer mon domestique à Hagi Belal, mon correspondant à Sennaar, & d'écrire lui-même à quelqu'un de ses amis pour savoir si le Roi de Sennaar enverroit bientôt un de ses gens pour me joindre à Teawa. Je confiai le domestique, porteur de ces lettres, au Sheik des Daveinas, qui me promit de le conduire lui-même en sûreté à Beyla; & par une faveur particulière de la Providence, tous ces messages, toutes ces

lettres arriverent heureusement à leur destination , quoique leur effet me laisât long-tems en suspens.

ENFIN , croyant avoir fait tout ce qu'il étoit possible de faire pour me procurer la sûreté nécessaire dans mon voyage & une réception favorable à Sennaar , j'étois prêt à quitter pour jamais le Ras el Feel , quand je reçus la visite de Mahomet , Sheik de Nil ; ce qui ne veut pas dire Sheik du fleuve , mais bien d'une tribu du même nom qui fait partie des Daveinas. Ce Sheik étoit venu souvent à Gondar , où je lui avois toujours marqué une attention particulière ; & plein de reconnoissance pour moi , il s'intéressoit singulièrement à ma sûreté. Il me dit qu'il voyoit que j'allois partir content des mesures que j'avois prises , & qu'il confessoit qu'elles étoient conformes à tout ce que la prudence humaine pouvoit suggérer : « Mais , ajouta-t-il , je ne crois pourtant pas que vous vous soyiez assez défié de Teawa. Je connois bien le Sheik Fidèle , & je soupçonne que le péril vous attend chez lui & non à Sennaar. » Mahomet me fit alors le portrait le plus odieux de ce Sheik , qu'il m'assura être dès l'enfance un voleur & un meurtrier , & de plus , fils d'un pere qui ne valoit pas mieux que lui. Il me dit que Fidèle n'étoit ni chrétien , ni mahométan , ni payen , mais un homme sans religion & sans aucune crainte de Dieu. Il observa ensuite qu'il le croyoit cependant un grand poltron ; & que ma sûreté ne dépendoit absolument que de la peur qu'il pouvoit avoir de Yafine ; que si Yafine lui inspiroit réellement de la crainte , je devois être tranquille : mais que s'il ne lui en inspiroit pas , ou qu'il s'imaginât , comme les méchans qui l'entouroient pourroient le lui persuader , qu'une fois que je serois

parti, Yafine ne se foucieroit plus de moi , il étoit vraisemblable que je ne passerois jamais Teawa , ou du moins , que je n'en sortirois qu'après avoir souffert des affronts & des mauvais traitemens dont on ne pouvoit pas prévoir les bornes.

Ces observations judicieuses firent une forte impression sur Yafine & sur moi. Yafine croyoit être certain que Fidèle craindroit de le désobliger : mais en supposant que Fidèle n'eût point cette crainte, Yafine avouoit n'avoir pris aucune mesure qui pût y remédier. Nous fûmes alors tous bien fâchés d'avoir laissé partir nos amis les Daveinas , sans les engager à me prendre avec eux pour me conduire à Beyla par la route de Sim-Sim. Mais il étoit trop tard pour songer à cela. Les Daveinas devoient être déjà rendus depuis quelques jours à leur station la plus près de Beyla & la plus éloignée du Ras el Feel. Nous convinmes alors que Mahomet-Nil feroit partir avec moi un de ses parens , marié dans une des tribus des Jehainas qui campoient sur le Jibbel-Isriff , près de Teawa , & avec qui Fidèle négocioit alors la paix pour qu'on ne brûlât pas ses moissons. Cet homme ne devoit pas entrer à ma suite dans la ville de Teawa : mais il devoit y venir le lendemain comme de la part de ses amis du Jibbel-Isriff ; & si je lui disois que je courois le moindre danger , il devoit retourner auprès des Jehainas , monter un dromadaire & courir avec toute la rapidité possible , avertir Yafine. Les choses étant ainsi arrangées , je me préparai à partir. J'avois déjà , d'après plusieurs observations du soleil & des étoiles , déterminé la latitude de Hor-Cacamoot par les 13 deg. 1 min. 33 sec. nord.

CHAPITRE IV.

Route de Hor-Cacamoot à Teawa, capitale de l'Atbara.

LE 17 Mars, (1) nous partîmes de Hor-Cacamoot, pour nous rendre à Teawa, capitale de l'Atbara. Nous marchions droit au nord-nord-ouest, dans un pays couvert de halliers; parmi lesquels on ne voit s'élever que quelques grands arbres. Il s'étoit joint à notre petite caravane onze hommes nus, qui conduisoient des ânes chargés de sel. Nous nous arrêtâmes plusieurs fois au commencement de cette journée. A trois heures après midi, nous campâmes à Falati, village du côté de l'est du Ras el Feel, un peu au nord. Une petite montagne qui est immédiatement au nord de Falati, & dont l'extrémité ressemble à une tête d'éléphant, donne son nom & à un village & à la province. (2) Cette montagne s'étend dans une direction nord & sud, ainsi que les villages, & la petite rivière qui est auprès, & qui paroissoit alors à sec. Cependant en creusant dans le sable on y trouve de l'eau: mais cette eau est puante, mal-saine, & c'est pourtant la seule qu'ait à boire ce misérable canton. Aussi les habitans ont tous un mauvais teint & un air malade. Falati est à trois milles & demi de Hor-Cacamoot; son nom signifie la pauvreté.

(1) 1772.

(2) Ras el Feel signifie une tête d'éléphant.

NOUS nous remîmes en route le 18 à six heures & demi du matin. Nous marchions alors dans des bois presque impénétrables & remplis de buissons & d'arbres épineux. Au bout de deux heures, nous traversâmes un lit de torrent, qui étoit en apparence desséché, mais en écartant le sable avec nos mains, nous y trouvâmes de l'eau excellente en abondance, ce qui étoit dû sans doute à des rochers, dont la projection met cet endroit à l'abri du soleil. Ce torrent s'appelle Surf el Sheik. Comme on ne trouve que fort peu de bonne eau, entre cet endroit & Teawa, nous remplîmes nos girbas.

UNE girba est une peau de bœuf coupée quarrément, & dont on fait une outre bien cousue par une double couture, presque semblable à la couture des ballons anglois, de manière qu'elle ne laisse point échapper l'eau. Il y a au haut de la girba une ouverture semblable au trou qui est au-dessus d'un baril; tout au tour de ce trou le cuir est plissé & prolongé d'environ quatre travers de doigt, & quand la girba est pleine, on noue bien fort ce cuir avec de la ficelle. Ces girbas contiennent environ deux cens quarante pintes chacune, & deux girbas font la charge d'un chameau. On les graisse bien au-dehors, afin d'empêcher l'eau de couler, ou de s'évaporer par l'action du soleil; ce qui pourtant nous arriva deux fois, & nous exposa au danger imminent de périr de soif.

YASINE nous avoit fourni un chameau & deux girbas, ainsi que toutes les autres provisions dont nous avions besoin pour nous rendre à Teawa. Surf el Sheik sert de borne au Ras el Feel.

Feel. C'est-là que je dis un tendre adieu à mon ami Yafine, qui, en se séparant de moi, me témoigna ainsi que tous les siens le même attachement, la même affection, qu'il m'avoit montré depuis le premier instant que nous nous étions connus.

SOLIMAN, cet ancien & fidele domestique, qui avoit porté ma premiere lettre à Hagi - Belal ; (1) & à qui j'avois fait assurer une place chez le Roi d'Abyssinie, voulut absolument m'accompagner à Sennaar, & mourir avec moi, si telle étoit ma destinée, ou bien obtenir la récompense, qui lui avoit été promise, s'il rapportoit à Gondar la nouvelle de mon heureuse arrivée dans la capitale des Funges. A mon départ je fis présent au fidele Yafine d'un de mes chevaux, & de la cotte de maille que je portois ordinairement. Ozoro Esther m'en avoit donné une autre qui avoit appartenu au Roi Yafous, & dont je n'aurois pu revêtir Yafine, homme d'un rang inférieur & Mahométan, sans faire affront à la Princesse de qui je la tenois. Aussi avant de partir je la cédai, avec son agrément, à Ayto Engedan, petit-fils de Yafous. Yafine ne se sépara de nous qu'après avoir rassemblé autour de lui notre troupe, & avoir en bon voyageur, prononcé le sedtah, c'est-à-dire, la priere de paix.

Il étoit plus de sept heures & demi du soir, quand nous arrivâmes à Engaldi, grand bassin, qui a plusieurs cens pas de long, & trente pieds de large, & que les arabes ont creusé pour recueillir les eaux de pluie, parce qu'ensuite ils

(1) Correspondant de M. Bruce au Sennaar.

campent sur les bords. Ce bassin étoit alors presque à sec ; & ce qui y restoit d'eau avoit une odeur infecte. Cependant nous y vîmes une immense quantité de pintades , de perdrix & de divers autres oiseaux , qui ne trouvant point d'eau ailleurs , viennent boire là. Je suis sûr qu'il y avoit plusieurs milliers de ces especes emplumées. Mes Arabes les assaillirent à coups de pierres & à coups de bâtons , & ils en eurent bientôt leur charge : mais ils ne purent pas en profiter , à cause de l'état de maigreur auquel la faim & la soif avoit réduit ces pauvres animaux. Cette raison & la crainte d'attirer quelques bandits errans dans ces déserts , furent cause que je ne voulus pas permettre qu'on tirât un seul coup de fusil.

A huit heures nous vîmes à Eradeeba. Il n'y a là ; ni village ni eau. C'est seulement une place d'environ un demi mille en quarré , qu'on a bien balisée , afin que les voyageurs pussent s'y arrêter , vissent autour d'eux , & ne se laissassent pas surprendre par les brigands , qui rodent quelquefois à l'entour.

A onze heures un quart , nous arrivâmes à Quaicha , où est le lit d'un torrent que nous trouvâmes à sec. Le bois est plus épais dans les environs , & il est rempli de bêtes féroces , sur-tout de lions & d'hyenes. Ces animaux ne fuyoient point comme ceux que nous avions vus jusqu'alors. Ils venoient au contraire fierement vers nous , comme s'ils avoient été prêts à nous attaquer ; & les hyenes étoient toujours les plus audacieuses. Nous nous en délivrâmes , cependant ; quelque tems , en allumant du feu : mais le matin ils re-

vinrent en plus grand nombre. Un lion emporta un de nos ânes, & une hyene attaqua un homme, lui déchira ses vêtements, & le blessa au dos. Comme nous nous crûmes à l'instant d'être dévorés, une crainte fait oublier l'autre, & malgré la résolution que nous avions prise de ne pas faire usage de nos armes à feu, excepté dans un cas très-pressant, je tirai deux coups de fusil, & j'ordonnai à mes gens de tirer aussi deux gros mousquetons, ce qui écarta nos voraces assaillantes. Nous tuâmes deux hyenes, & nous blessâmes à mort un énorme lion, que nos gens acheverent de tuer le matin. Les bêtes féroces ne revinrent pas auprès de nous : mais nous les entendîmes rugir jusques à ce qu'il fût jour, soit qu'elles fussent poussées par la faim, soit que les blessures qu'elles avoient reçues les fissent souffrir. Peut-être aussi étoit-ce cette double cause; car chaque mousqueton avoit cinquante petites balles, & on ne les avoit tirés qu'à vingt pas d'un endroit rempli d'animaux. J'expliquerai dans l'Histoire naturelle de l'Hyene, qu'on trouvera dans mon appendix, la raison pour laquelle cet animal est plus féroce dans cette partie de l'Afrique qu'en Barbarie.

QUOIQUE nous eussions marché onze heures dans cette première journée, pour nous rendre de Falati & du Ras el Feel à Quaicha, nous n'avions pourtant fait que dix mille. Nos animaux étoient extrêmement chargés, & ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté qu'eux & nous pouvions nous démêler à travers l'épaisseur de ces bois, où les rayons du soleil pénètrent à peine. A Quaicha nous jouîmes d'une vue magnifique. Les montagnes éloignées qui sont vers les

bords du Tacazzé , tout le Debra-Haria , & les montagnes du côté de Kuara étoient en feu.

Les troupeaux qu'élevènt les Arabes ne broutent que les bourgeons & les feuilles des arbres. Il n'y a point dans ces contrées d'animal qui mange de l'herbe. Ainsi quand l'eau est achevée d'évaporer dans un canton , & que , conséquemment les pasteurs ne peuvent plus y rester, ils mettent le feu aux bois & aux herbes seches. La flamme courant rapidement , brûle les feuilles & les jeunes branches , sans faire périr l'arbre. Dès que les pluies du Tropique recommencent la végétation se fait sentir. Les sources croissent , les rivières coulent , les étangs sont remplis d'eau , & la verdure étant dans sa plus grande vigueur , les Arabes viennent revoir leur premier séjour. Cet incendie a lieu deux fois l'année. D'abord ce sont les Shangallas & les chasseurs des parties méridionales de ces immenses forêts , qui y mettent le feu au mois d'Octobre , quand le soleil revient , comme je l'ai déjà expliqué. Ensuite les Arabes allument au mois de Mars un feu qui dure jusqu'à la fin-d'Avril. Ils veulent par ce moyen , non seulement préparer de la nourriture pour leurs troupeaux , mais prévenir ou au moins diminuer les ravages de la mouche, fléau singulier & terrible , que j'ai déjà décrit.

Nous partîmes de Quaicha le 18 de Mars un peu avant quatre heures du matin , & à cinq heures & demi , nous arrivâmes à Jibbel-Achmar , petite montagne isolée , d'une forme très-régulière , & n'ayant pas plus de trois cens pieds de haut. Elle est couverte d'herbe verdoyante jusqu'au sommet : Aussi je ne fais pas pourquoi on lui a donné le nom

de Jibbel-Achmar, qui signifie la montagne rouge. Le sol qui l'environne est à la vérité d'une couleur rouge; mais il y a beaucoup d'herbe, & on auroit dû appeler cette montagne, la montagne verte, (1) dans le milieu du pays rouge. Il n'y a rien de plus vague & de plus incertain, que la manière dont les Arabes parlent des couleurs. Le Jibbel-Achmar, entouré d'épaisses forêts, sert, au commencement de l'automne de rendez-vous aux Arabes Daveinas, parce qu'alors il y a de l'eau, & qu'il y vient une immense quantité de rhinocéros & d'autres animaux sauvages. Il n'y a pourtant pas beaucoup d'éléphants: mais ceux qu'on y voit sont de la plus haute taille & la plupart mâles. Les jeunes Arabes chasseurs chérissent singulièrement ce canton.

A onze heures & demie nous gagnâmes Imferrha. Quand on est arrivé à cette halte, il faut aller chercher de l'eau à un demi-mille au sud-ouest, où il y a des citernes sur une petite chaîne de montagnes, dont le gissement est presque est & ouest. A l'extrémité de cette chaîne s'élève un mont pointu, sur lequel étoit jadis un village appartenant à la tribu des Jehainas; mais il a été détruit par les chasseurs Daveinas, tyrans désolateurs, qui ne contribuent pas moins que la rareté de l'eau à rendre désertes ces vastes contrées. Quoique le sol soit sablonneux & peu propre à la culture, il est par-tout couvert de bois, & si les endroits où l'on trouve de l'eau étoient habités, on pourroit y élever de nombreux troupeaux de bétail, puisque, comme je l'ai déjà observé plusieurs

(1) Jibbel Achdar.

fois, le bétail ne se nourrit dans ce pays-là que de branches d'arbres, même lorsqu'il trouve de l'herbe en abondance.

Le 20 à six heures du matin, nous quittâmes Imferrha, & après deux heures de marche, nous arrivâmes à Rashid, où je vis avec surprise toutes les branches des arbustes & des buissons couvertes d'un coquillage univalve, blanc & rouge, de l'espece qu'on nomme Turbines. Quelques-uns avoient trois ou quatre pouces de long, & il eût été impossible à l'œil le plus connoisseur de les distinguer de ces coquillages marins de la même espece, qu'on porte en grande quantité des Antilles, & sur-tout de Saint-Domingue.

Je ne m'arrêterai pas à chercher ici comment ces coquillages ont pu venir originairement dans un désert aussi éloigné de la mer. Il y en a beaucoup dans la mer Rouge & dans l'océan Indien; & il est assez curieux de savoir comment ils se trouvent sur les branches & aux racines des buissons. Tout en rapportant ce fait, je me bornerai à observer qu'il y a au milieu des déserts de l'Arbara plusieurs sources d'eau salée. Une grande partie du désert même est composée de sel fossile qui enfoui à différentes profondeurs suivant le degré d'inclinaison que tous les minéraux ont vers l'horison, doit quelquefois paroître dans les sources très-près de la surface. J'imagine que c'est-là qu'est le germe des coquillages; & quand les pluies du Tropique tombent, la quantité d'eau salée se trouvant singulièrement accrue, ces coquillages se répandent dans la plaine comme sur un nouvel océan. Le soleil revient sur ses pas. Les pluies diminuent. Les coquillages, qui sont près des sources s'y retirent & se

préparent à leur reproduction pour les années suivantes, tandis que ceux, qui sont trop loin des eaux sont obligés de chercher les arbres & les buissons pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil. Mais l'excessive chaleur les fait bientôt périr avec les branches auxquelles ils sont attachés, & c'est la raison pour quoi nous vîmes une si grande quantité de coquilles au pied des arbrustes. Nous dirons pourquoi nous avons trouvé aussi ces animaux vivans dans les sources & les fontaines de ces déserts, quand nous écrivons l'Histoire naturelle des Perles. (1)

RASHID étoit autrefois rempli de villages, que les Arabes Daveinas ont entièrement détruits. Il y a sept ou huit puits ou citernes où l'on trouve de l'eau excellente, & toute la campagne est d'une extrême beauté. C'est un pays enchanté, au milieu d'un vaste & horrible désert. Les arbres majestueux qui y croissent, sont chargés de fleurs & de fruits, & on voit sous leur ombre des troupeaux innombrables de bêtes sauvages. Nous y distinguâmes sur-tout un animal de la grosseur d'une antelope. Il avoit une partie du dos & toute la croupe blanche ; & cette blancheur étoit terminée par une ligne noire, qui prenoit depuis la hanche, & qui descendoit jusqu'à la jointure de la jambe de derriere. C'étoit la première fois que j'avois vu de ces animaux. Les Arabes les nomment Ariels. Ils ne vont qu'en troupes, & courent avec une extrême légèreté. Malgré cela étant obligés de chercher de l'eau, & se rendant conséquemment dans des

(1) Voyez dans l'appendix l'article des Perles.

endroits connus , ils deviennent aisément la proie des chaf-seurs qui les guèrent la nuit.

SIM-SIM est une source très-abondante , qui remplit un vaste bassin creusé par les Arabes , d'environ trente pieds de profondeur. Sim-Sim est à l'ouest de Rashid , & même un peu au sud-ouest. Cette source se trouve au milieu d'un désert sablonneux , & sur la route de Beyla. Les Daveinas conduisent avec d'autant plus de plaisir leurs troupes en cet endroit , qu'ils y sont à l'abri du zimb , & de la soldatesque du Sennaar , les deux ennemis les plus redoutables qu'ils aient. Étant en outre dans le voisinage du Ras el Feel , ils lui fournissent abondamment des provisions , & ils y trouvent en revanche les choses qui leur manquent.

Nous ne fûmes que deux heures à nous rendre à Rashid , car nous allions avec la vitesse de gens , qui cherchent à sauver leur vie. Le Simoom , c'est-à-dire , le vent chaud , nous avoit frappés peu après notre départ d'Imferrha , & toute notre petite caravane , excepté moi , étoit mortellement malade de la vapeur empoisonnée que charrie ce vent. Il y a je crois cinq milles d'Imferrha à Rashid , & quoique ce soit une des plus dangereuses stations qu'on puisse trouver en route le Ras el Feel & le Sennaar , nous étions si fatigués , nous avions l'estomac si débile , & la tête si endolorie , que nous n'eûmes pas le courage de planter notre tente : mais chacun s'enveloppant dans son manteau , essaya de dormir à l'ombre fraîche des grands arbres. Il est vrai aussi qu'on y étoit invité par une jolie brise du nord , qui sembloit renfermée

fermée dans l'espace de ce petit bois , & qui étoit due sans doute au voisinage de l'eau , & à l'agitation que nous y avions produite.

CEPENDANT je ne continuai pas à résister seul au Simoom , & au besoin de me livrer au sommeil. Un Ganjar qui conduisoit un âne chargé de sel , profita de cette occasion pour voler la lance & le bouclier d'un de mes gens. Mais le pays étoit si couvert de bois , le voleur étoit déjà si loin de nous , & ma troupe étoit dans un tel état de foiblesse & de découragement , que nous jugeâmes inutile de le poursuivre. Ainsi il se sauva avec son butin , à moins toutefois qu'il ne fût arrêté par quelqu'une de ces bêtes féroces , qu'il dut rencontrer en son chemin , soit qu'il retournât au Ras el Feel , soit qu'il prît la route des frontières du Kuara , qu'habite sa tribu.

APRÈS que le sommeil eut un peu rafraîchi notre troupe ; la première chose qui nous restoit à faire étoit de mettre de l'eau dans nos girbas. Mais avant de commencer cette opération , je voulus faire une expérience ; & mêlant une vingtaine de gouttes d'esprit-de-nitre dans une corne qui contenoit à-peu-près un grand gobelet d'eau , je l'avalai. Je m'aperçus bientôt que cette boisson m'avoit beaucoup rafraîchi. Malgré cela , mon mal de tête continuoit : mais mes gens furent plus heureux. Ayant bu , comme moi , de l'eau avec de l'esprit-de-nitre , ils parurent aussi-tôt ranimés , & d'autant plus contents , qu'ils espérèrent d'avoir un remède efficace contre les sinistres effets du vent du désert.

Tome IV.

D d d

Nous partîmes de Rashid le 21 , à deux heures du matin ; & nous arrivâmes à Imhanzara , un peu après huit heures. Nous marchâmes toujours dans ce trajet droit au nord-ouest & au nord-quart-d'ouest. Imhanzara est , ainsi que Rashid , un endroit où les Arabes Daveinas ont coutume de camper ; & on y a creusé des marres qui ont de vingt à trente pieds de profondeur & au moins soixante pas de long. Elles étoient à notre passage presqu'entièrement à sec. Il n'y en avoit qu'une seule , dans laquelle il restoit environ un pied d'eau. Ces marres sont entourées d'acacias & de jujubiers : mais le fruit de ces derniers arbres étoit flétri & desséché par le soleil , & la terre en étoit parsemée. Nous en ramassâmes environ deux picotins qui nous rafraîchirent beaucoup. Ce fruit , quoique plein d'un acide piquant , a aussi une sorte de douceur qui ressemble assez à celle du tamarin ; & nous n'avions besoin que d'en faire infuser une poignée dans un vase d'eau pour qu'au bout d'une demi heure l'eau eût bien acquis le goût du fruit. Le jujube qui vient de Barbarie est oblong comme une olive : mais celui-ci est rond & un peu plus petit qu'une cerise. D'ailleurs , l'arbre qui le porte est épineux & parfaitement semblable au jujubier de Barbarie. Quand le fruit est sec , il a une couleur dorée. Les Arabes l'appellent *nabca*. Ils en font leur principale nourriture , tandis qu'ils campent près des marres d'Imhanzara : mais quand ces marres sont seches , ils sont obligés d'aller chercher plus loin , & de l'eau & de quoi manger.

Ce jour-là étoit le cinquième de notre départ ; & nous marchâmes cinq heures avec beaucoup de diligence , vu l'état de foiblesse où nous nous trouvions. Cependant nous ne

fimes pas plus de sept ou huit milles. Je voyois clairement que nos chevaux, nos chameaux, nos mulets n'étoient pas moins affectés que nous du terrible souffle du Simoom. Ces animaux burent long-tems & à plusieurs reprises : mais plus ils buvoient, plus ils paroissoient malades.

A l'instant que mes gens approchoient de la marre où il y avoit de l'eau, j'étois encore loin d'eux, & ils m'envoyèrent dire de venir promptement avec des armes à feu. Un lion avoit tué un ariel & le dévorait, lorsqu'entendant mes gens mettre pied à terre, il abandonna sa proie : mais aussi-tôt cinq ou six hyenes se jetterent sur le corps de l'ariel, & cette premiere troupe fut bientôt suivie par une autre plus nombreuse qui venoit partager les restes du repas du lion. J'accourus soudain avec un fusil, armé d'une bayonnette & un gros mousqueton de vaisseau, dans lequel il y avoit une charge de quarante petites balles. Je me glissai par-derriere les halliers, aussi près des hyenes qu'il me fut possible. Je ne voulois point être vu par elles : mais cette précaution étoit bien inutile ; car, quoiqu'elles m'apperçussent, elles ne quitterent pas leur curée. Au contraire, leur poil se hérissa sur leur dos, & ces animaux se secouant comme les chiens, quand ils sortent de l'eau, firent un hurlement terrible. Aussi-tôt je vis ces hyenes se remettre à dévorer leur proie, comme si elles avoient voulu se hâter de l'achever pour venir m'attaquer ensuite. J'avoue que je commençai à me repentir de m'être tant approché. Mais sachant que l'effet du mousqueton dépendoit de la proximité de l'objet sur lequel il étoit tiré, je m'avançai encore davantage, & ayant pris une position avantageuse derriere les racines d'un gros arbre ren-

versé dans la marre , j'armai mon fusil pour qu'il fût tout prêt , & je dirigeai en même tems le gros mousqueton sur les hyenes qui mangeoient avec la même avidité qu'un troupeau de cochons , faisant un bruit horrible & se donnant réciproquement des coups de dent. Le coup parti , deux hyenes tomberent roides mortes sur la place. Deux autres allerent mourir à vingt pas de distance ; & tout le reste s'enfuit , sans regarder en arriere. Je pris alors mon fusil , au bout duquel étoit une bayonnette , & je restai derriere l'arbre sans tirer ; car je ne savois pas si les hyenes en trouvant d'autres en chemin , n'auroient pas la fantaisie de revenir sur moi.

UNE vingtaine de petits renards & un nombre immense de pintades sortirent alors de la marre. Les pintades s'arrêtèrent en me voyant , & rentrerent dans la marre : mais les renards gagnerent le bois. J'ignorois si ces renards étoient venus pour manger leur part de l'ariel ou s'ils n'en vouloient qu'aux pintades : mais je crois plus volontiers que les pintades les attiroient , parce que le lion n'est jamais accompagné dans ses chasses que par un seul de ces animaux.

Nous vîmes différens pièges très-ingénieux dont les Daveinas ou d'autres Arabes ont coutume de se servir pour attraper des pintades. Plusieurs pintades s'étoient prises dans ces pièges & y étoient mortes , & quelques-unes n'avoient pas encore été touchées par les animaux de proie. Comme les pièges étoient très-près de l'eau , & que conséquemment il n'avoit pas pu y avoir beaucoup d'évaporation depuis qu'ils avoient été tendus , nous jugeâmes que les Daveinas ou d'autres Arabes n'étoient partis de là que depuis fort peu de jours.

Nous trouvâmes dans le limon de la marre une grande quantité de colimaçons vivans. Ils avoient absolument la forme de nos colimaçons de jardin : mais ils étoient beaucoup plus gros , car quelques-uns pesoient jusqu'à une livre.

Nous ne fûmes pas peu alarmés en découvrant que les Arabes étoient près de nous , & nous partîmes d'Imhanzara à quatre heures du soir (1), dirigeant notre route presque au nord-ouest. A huit heures , nous étant aperçus que nous nous trompions de chemin , nous fîmes halte dans un bois. Qu'on juge de notre inquiétude ! Nos girbas avoient presque perdu toute leur eau , soit par l'effet du vent brûlant du désert , soit par je ne sais quelle autre cause. Ce qui sembloit plus étrange , c'est que les girbas avoient l'air d'être pleines , & que ce ne fut qu'en les ôtant de dessus nos chameaux que leur légèreté nous fit connoître qu'il n'y avoit presque plus rien dedans. Quoique tous nos gens fussent malades , cette fâcheuse découverte nous rendit le courage & le desir de pousser plus loin. Nous nous remîmes en marche à onze heures ; mais nous ne fîmes qu'errer dans le bois jusques à trois heures du matin (2) , que nous fûmes obligés de nous arrêter de nouveau. Je crus alors que nous étions véritablement perdus. Je fis examiner encore nos girbas. Une très-grande que nous avions remplie à Rashid , étoit totalement vuide ; & une autre , dans laquelle nous n'avions mis qu'un peu d'eau à Imhanzara , parce que cette eau étoit mauvaise , ne contenoit plus que le limon qu'y avoit déposé l'eau.

(1) Le 21 Mars 1772.

(2) Du 22 Mars.

Toute mauvaise qu'elle étoit , la partie liquide de ce limon fut bientôt bue. Ceux de nos compagnons qui conduisoient des ânes , voyant nos grandes girbas , avoient négligé de remplir leurs petites outres de peau de bouc. Les plaintes, les murmures se firent alors entendre dans toute la caravane ; car nous étant écartés de notre route, nous ne pouvions pas savoir si nous étions loin des puits ; & quelques-uns de nos gens osoient même prétendre que nous les avions déjà passés. Cependant , quoique nous eussions marché treize heures , je ne crois pas que nous eussions fait plus de quatorze milles.

C'ÉTOIT le sixième jour de notre départ du Ras el Feel. A cinq heures & demie , nous recommençâmes à marcher , le cœur rempli de désespoir. Dès que l'aube parut , je pris ma boussole pour voir quel chemin nous faisions. Je trouvai que nous allions au nord-quart-d'est , & même un peu plus est. Cette route ne sembloit pas devoir être celle du Sennaar , après avoir marché au nord-ouest , aussi long-tems que nous l'avions fait les jours précédens. Mais avant que j'eusse le tems de faire beaucoup de réflexions , un des voyageurs déclara qu'il connoissoit le chemin ; que nous nous en étions écartés de fort peu , & que nous allions alors droit au puits. Effectivement , nous y arrivâmes à neuf heures & demie. Ce puits se nomme *Imgellalib* (1). Il contient beaucoup d'eau , & on y trouve un sceau de cuir & une corde de paille pour la puiser : mais cette eau est fort mauvaise. Cependant , la crainte de

(1) Ce mot signifie le puits des caravanes. J'imagine qu'on a voulu parler des caravanes , qui , comme la nôtre , charrient du sel dans l'Atbara ; car il n'y a pas d'autre commerce entre les Abyssiniens & les Funges.

mourir de soif, plus encore que le besoin de se désaltérer, engagea nos gens à en boire beaucoup, & malheureusement, ils furent bientôt punis de leur imprudence. Deux Abyssiniens moururent après avoir bu. L'un étoit un homme, qui expira sur le champ, & l'autre une femme, qui ne lui survécut que quelques minutes.

Pour moi, quoique très-altéré, je songeai que j'aurois pu supporter la soif encore plus long-tems, & je commençai par me bien laver le cou, le visage & la tête. Je me lavai ensuite la bouche & le gosier; & après avoir achevé de me rafraîchir de cette manière, je satisfis peu-à-peu ma soif. Je conseillai à mes compagnons de faire comme moi: mais ils ne m'écouterent seulement pas; & on auroit cru qu'à l'imitation des chameaux ils vouloient boire en une seule fois pour plusieurs jours. Cependant personne ne s'étoit plaint de la soif que lorsqu'on s'étoit aperçu que les girbas étoient vuides; c'est-à-dire, depuis douze heures que nous étions égarés & que nous avions fait halte dans le bois. Quatre heures auparavant, tout le monde avoit beaucoup bu à Imhanzara.

L'ÉPAISSE & vaste forêt, à travers laquelle nous marchions depuis Tgherkin, finit à Imgellalib. Tout ce pays est extrêmement plane, & l'eau y est rare. Quoique les bois soient épais, ils nous donnerent fort peu d'ombre, parce que les chasseurs, pour rendre leur chasse plus facile, & les Arabes Pasteurs, dans l'espérance de détruire la mouche, avoient mis le feu aux herbes & aux halliers. Ce feu courant avec rapidité de l'est à l'ouest, n'a pas le tems de faire périr les arbres; mais il les flétrit & fait tomber toutes les feuilles,

excepté dans les endroits où il y a des villages & de l'eau. Dans ces endroits-là, le terrain étant balisé, les grands arbres restent intacts & étendent au loin leurs branches verdoyantes. Mais le plaisir de respirer sous leur ombrage n'étoit presque rien pour nous; nous n'avions pas le tems d'en jouir.

Le soleil étoit alors si près du zénith, & parcouroit si rapidement son cercle vertical, que j'étois obligé de changer à chaque minute le tapis sur lequel je m'étois couché au pied d'un arbre qui me servoit d'abri. Je voulois dormir & je m'étois mis à l'ombre du tronc & des branches de l'arbre: mais bientôt le soleil dépassant l'arbre, me fit sentir ses rayons brûlans; & cet inconvénient devenoit d'autant plus grand pour nous, que la plupart du tems les arbres, sous lesquels nous nous mettions, étoient des arbres épineux, qui sont l'espece la plus commune de ces forêts. Les épines dont la terre étoit couverte, faisoient que nous trouvions aussi désagréable de changer de place que de rester au même endroit; & quoique le Simoom nous accablât de fatigue, nous prenions souvent le parti d'élever le haut de notre tente & même de la planter toute entière, parce que c'étoit le seul moyen de nous garantir d'un soleil insupportable. Le feu ayant, comme je viens de le dire, dépouillé les arbres de leurs feuilles, nous n'en avions pas trouvé jusqu'alors qui nous eussent donné de l'ombre.

..... Latè tibi gurgite rupto
Ambitur nigris Meroë fecunda colonis;
Læta comis hebeni; quæ quamvis arbore multâ
Frondeat, æstatem nulla sibi mitigat umbrâ,
Lincea tam rectum mundi ferit illa leonem.

Lucan.

Nous

Nous partîmes d'Imgellalib , après nous être reposés pendant deux heures , & après avoir couvert de sable les corps des deux compagnons de voyage , que nous venions de voir expirer. La pitié & la décence nous engagèrent seules à rendre à ces infortunés un devoir , qui fut sans doute inutile , car les hyenes ne durent pas tarder à les dévorer. Ils n'avoient pas été plutôt morts , que ces animaux voraces les avoient sentis , & s'étoient avancés par petites troupes jusques à une portée de fusil du puits , où nous nous désaltérions.

IL étoit onze heures quand nous nous mîmes en route. Nous marchions alors dans une plaine vaste & découverte ; & à deux heures après midi , nous arrivâmes à un autre puits , appelé Garigana , dont l'eau étoit très-mauvaise , & en petite quantité. C'est dans cette plaine qu'est situé Teawa , le principal village de l'Atbara. Le thermomètre que j'avois mis sur un chameau , & qui étoit à l'ombre de la girba , monta dans l'espace de ces trois heures de marche de 111 deg. à 119 deg. & demi.

A cinq heures nous nous éloignâmes de Garigana , faisant route au nord-est. A six heures un quart , nous arrivâmes dans un village , qui portoit le même nom de Garigana , & dont tous les habitans étoient morts de faim l'année précédente. Ces malheureux n'avoient point été ensevelis , & leurs os étoient encore épars parmi les débris de leur village. Nous campâmes au milieu , sans pouvoir trouver un endroit où il n'y eût pas quelques restes de cadavre. Le 23 à six heures du matin , le cœur rempli de l'horreur que

nous inspiroit le triste spectacle de ce village , nous partîmes pour Teawa. C'étoit le septieme jour que nous marchions depuis que nous avions quitté le Ras el Feel. Au bout d'une heure nous vinmes à une petite riviere, dans le lit de laquelle il y avoit encore quelques bassins remplis d'eau , quoique ses bords fussent dépourvus de toute espece d'ombrage.

A sept heures trois quarts , nous arrivâmes dans le village de Teawa , résidence du Sheik de l'Atbara. Teawa est à trois ou quatre milles de distance des ruines de Garigana. Si mes calculs ne sont point erronés , il doit y avoir de Hor-Cacamoot à Teawa soixante-cinq milles , c'est-à-dire , de Hor-Cacamoot à Rashid trente-deux milles , & de Rashid à Teawa trente-trois : mais Rashid est au nord-ouest quart de nord de Hor-Cacamoot.

La latitude de Teawa est . . . 14°. 2'. 4". nord.

Celle de Hor-Cacamoot . . . 13°. 1'. 33".

Différence 1°. 0'. 31".

La différence de longitude n'est donc que de cinq ou six milles. Teawa est un peu à l'ouest du nord de Hor-Cacamoot , & presque sous le même méridien du village de Ras el Feel , qui git à quatre milles à l'ouest de Hor-Cacamoot. Depuis Imhanzara jusques à Teawa , & sur-tout depuis Imgellalib , nous fîmes toujours route droit au nord-est. Voici les gisemens & les distances que j'observai à Teawa.

Beyla à l'ouest-sud-ouest, à 28 milles au plus.

Hafib au sud-quart-d'ouest.

Jibbel-Imfiddera, au sud, à environ 8 milles. Il y a de bonne eau.

Mendera au nord, à 48 milles. Puits profonds. Eau médiocrement bonne.

Rashid au sud, près de 33 milles. Bonne eau toute l'année.

Jibbel-Isriff, est nord-est, à 13 milles. Eau.

Jibbel-Attesh & Habarras ouest-quart de nord, à 50 ou 60 milles.

La Rivière de Guangué à l'est, à 14 ou 16 milles.

Derkin, à l'est nord-est, à environ 27 milles.

PLUSIEURS des voyageurs qui conduisoient les ânes chargés de sel, se séparèrent de nous à Garrigana, soit qu'ils craignissent d'entrer à Teawa, soit parce que les Jehanias leurs amis étoient au Jibbel Isriff. Cette tribu des Jehainas campoit en cet endroit, parce qu'elle craignoit les Daveinas, qui l'année précédente avoient détruit ses récoltes, ou plutôt les avoient recueillies pour eux-mêmes. La tribu des Jehainas est à tous égards de beaucoup inférieure aux Daveinas : mais en se rassemblant sur le Jibbel-Isriff, petite chaîne de montagnes basses, mais très-escarpées, elle a de l'eau en abondance, ainsi que des cavernes où elle serre ses grains & ses effets les plus précieux, & elle est à portée de secourir les habitans de Teawa, & d'en être secourue à son tour contre les Daveinas, ces terribles dévastateurs de l'Atbara.

LES Daveinas, étant pasteurs, vivent constamment

E c c a

sous des tentes , & sont ennemis implacables de tous les habitans des villes ou des villages. Aussi portent-ils sans cesse la famine & la désolation dans les contrées où ils errent. Le gouvernement du Sennaar les a proscrits pour s'être ligués avec Yafous II lorsqu'il vint attaquer ce Royaume : mais en revanche l'Abyssinie les a bien traités depuis , & ils vivent indépendans , & dans une défiance continuelle de Funges. A mon passage les Daveinas avoient souvent menacé Teawa : mis , comme Yafine avoit épousé une fille du Sheik de Beyla , ils avoient juré amitié à ce Sheik.

Les forces de Teawa consistoient en vingt-cinq hommes de cavalerie , dont dix étoient revêtus de cottes de maille. Il y avoit une douzaine de fusils , que le mauvais ordre dans lequel ils étoient tenus , & les hommes , qui les portoient , rendoient fort peu redoutables. Le reste des habitans s'élevoit au nombre de douze cens Arabes nuds , indigens , méprisables , & pareils à tous ceux qui peuplent les villages , & qui sont bien loin d'égal en courage les Arabes , qui habitent sous des tentes. Cependant , quelque foible que fût Teawa , il étoit le siège du gouvernement , & il paroissoit avoir une sorte d'importance.

FIDELE, Sheik de l'Atbara , passoit parmi ses gens pour un homme brave : mais à Sennaar on doutoit de son courage. Walled-Hassan , pere de Fidele , avoit été employé par Nasser , dernier Roi du Sennaar lorsqu'il avoit voulu monter sur le Trône de Baady , & Walled-Hassan avoit , comme je l'ai déjà dit , assassiné le pere , par l'ordre du fils. Dans l'état où étoit Teawa , il paroissoit certain que dès que les Da-

AUX SOURCES DU NIL.

veinas voudroient l'attaquer, ses moissons seroient en une seule nuit, & les os des habitans rester sur la terre, comme ceux des infortunés habitans de Garigana.

: J'AI déjà observé que le Sheik des Arabes Nils, puis l'expédition de Yafous, résident sur les terres de finie, dans le voisinage du Ras el Feel, étoit venu à Hor-Cacamoot m'avertir de me défier des belles promesses & des protestations d'amitié du Sheik Fidele. Mahomet Nil m'avoit tellement inspiré de craintes, que si alors les Daveinas n'avoient pas été partis de Simsim, j'aurois, au risque d'être mal reçu au Sennaar en y arrivant avec cette tribu, voyagé avec elle plutôt que de passer par Teawa; mais les Daveinas étoient déjà loin quand le Sheik Mahomet vint me voir.

Le Sheik de l'Atbara n'ayant en apparence aucun intérêt à nous tromper, avoit toujours tenu le langage d'un véritable ami, & avoit promis tout ce qu'il étoit en son pouvoir de faire pour moi. Mais il ne faut pas oublier que pour prévenir tout accident, Nil m'avoit donné un homme de confiance, allié au principal Sheik de la tribu des Jehainas. Cet homme conduisoit un âne chargé de sel, avec les autres Arabes de notre petite caravane, & il devoit repartir pour le Ras el Feel, si je courais le moindre risque; il étoit convenu qu'il en pourroit être informé en venant une fois tous les deux jours, & plus souvent s'il le falloit à Teawa, où on ne le connoissoit que comme appartenant à la tribu des Jehainas, ou bien il devoit venir seulement auprès des bassins de la



CHAPITRE V.

Séjour à Teawa. — Le Sheik de Teawa cherche à retenir M. Bruce. — Ce voyageur donne des remèdes au Sheik & à ses femmes. — Conversations de M. Bruce avec Fidele, & preuves de perfidie de ce Sheik.

AU passage de la petite rivière, qu'on rencontre à un quart de mille avant d'arriver à Teawa, nous vîmes venir à nous un cavalier vêtu d'une grande robe de camelot rouge, ou d'une étoffe à-peu-près pareille, & coëffé d'un turban blanc. Il étoit suivi d'une vingtaine de gens de pied presque nuds, mais tous armés de lances & de boucliers; & deux petits tambours & un sifre retentissoient devant lui. Cette troupe s'arrêta à peu de distance de nous; mais le Chef hésita d'abord à me saluer, parce qu'il étoit à cheval, & que j'étois sur une mule, faisant conduire derrière moi mon cheval sellé, bridé & couvert d'un grand caparaçon bleu.

SOLIMAN, qui le premier accosta le cavalier Arabe, lui dit que la coutume d'Abyssinie étoit de ne remonter des chevaux qu'en tems de guerre. Sur quoi l'Arabe mit pied à terre, & je descendis aussi de ma mule. Nous nous saluâmes mutuellement avec beaucoup de civilité. L'Arabe étoit un homme d'environ soixante-dix ans, portant une très-longue barbe, & ayant très-bonne mine. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger de remonter à cheval. Il vouloit absolument mar-

cher à pied à côté de ma mule, jusqu'à ce que nous fussions entrés dans Teawa : mais je ne voulus point le souffrir. Ayant enfin cédé à mes instances, il s'élança sur son cheval avec toute l'agilité d'un homme qui n'auroit eu que vingt ans.

ALORS il fit prendre différens pas à son cheval & lui fit faire divers sauts ; ce qui n'étoit qu'une politesse de sa part, attendu que ces sortes de choses ne se font jamais que par de jeunes Arabes, devant ceux qui sont plus âgés qu'eux, ou par un inférieur devant son supérieur. Nous passâmes devant une maison qui paroissoit commode ; & l'Arabe ordonna à mes domestiques d'y décharger mon bagage, parce que c'étoit le logement que m'avoit destiné le Sheik. Ensuite l'Arabe, moi & Soliman, qui marchoit à pied à côté de ma mule, nous traversâmes une place d'environ cinquante pas de large, où l'on tient le marché. Mon Conducateur me témoigna plusieurs fois combien il étoit honteux de monter un cheval, tandis qu'un *grand* comme moi montoit une mule.

UN peu au-delà du marché nous vîmes le logement du Sheik. C'étoit une maison, ou plutôt un groupe de maisons à un seul étage, construites de roseaux. Nous entrâmes cependant d'abord, en montant trois ou quatre marches, dans une grande salle bâtie en briques, qui n'avoient point été cuites au four. Cet appartement étoit fort propre. On avoit étendu des nattes sur le parquet, & on voyoit dans le milieu un fauteuil (1), qui étoit censé être la place du Monarque. Le

(1) Dans ces contrées, lorsque le Gouverneur est revêtu d'un pouvoir su-
Sheik

Sheik étoit alors assis à terre par humilité, lisant le Koran ; ou plutôt feignant de le lire. Il parut surpris de nous voir , & fit un mouvement pour se lever : mais je l'en empêchai , & je baïfai la main dont je m'étois saisi.

Je ne fatiguerai point mes lecteurs des détails peu intéressans de cette première entrevue. Le Sheik parut admirer ma taille & l'air de force que j'avois , & il lâcha quelques mots sur les femmes Abyssiniennes ; puis il me blâma un peu de m'exposer à voyager dans un pays comme l'Atbara. En revanche je me plaignis de l'extrême fatigue que m'avoit occasionnée la route que je venois de faire ; je me plaignis de la chaleur, des bêtes féroces , des forêts où il n'y a point d'ombre , & sur-tout de ce vent empoisonné , de ce simoom , qui m'avoit presque étouffé , & dont je sentoïis encore les terribles effets.

ALORS , avec cette politesse naturelle aux Arabes , il se blâma lui-même d'avoir souffert que je vinsse chez lui avant de m'être reposé , & il m'assura qu'il n'y avoit été déterminé que par le desir de voir un *grand* comme moi. Il me dit en même-tems qu'il ne vouloit pas me retenir davantage , & qu'il me conseilloit de me reposer un ou deux jours bien tranquillement. Je me levai pour me retirer ; & le Sheik se levant aussi-tôt me prit par la main , en disant : « Vous ignorez peut-être les plus grands dangers auxquels vous avez été

prême , on a coutume de placer dans le milieu de la salle , où l'on rend justice , une chaise à bras , qui reste toujours vuide , & est respectée comme représentant le Souverain.

exposé. Votre Maure Yafine , du Ras el Feel , est un voleur plus à craindre que tous ceux de l'Habesh. Vous avez plusieurs fois manqué d'être arrêté ; & le hasard seul a fait que vous ne l'avez point été , sur-tout à Rashid , où Yafine avoit posté les Daveinas pour vous faire assassiner. Mais vous avez un cœur pur & des mains pures. Dieu a vu vos desseins , & vous a protégé ; & je puis dire aussi que de mon côté je faisois tout ce qui étoit en mon pouvoir ».

J'étois alors debout , prêt à sortir , & je ne répondis autre chose au Sheik que la phrase ordinaire , Ullah kerim ! c'est-à-dire , Dieu est miséricordieux ! Soliman , qui étoit à l'autre bout de l'appartement , répéta ces mots Ullah kerim ! & je vis bien qu'il m'entendoit. Nous sortîmes , & le vieillard qui étoit venu m'accueillir au bord de la rivière marchant alors devant moi , me conduisit à la maison qui m'avoit été préparée. Cette maison ne consistoit qu'en une seule chambre : mais elle étoit grande , fort propre , & placée sur le bord de la rivière. Soliman avoit eu soin de choisir cette situation , pour pouvoir entretenir plus aisément une correspondance avec l'homme que nous avoit donné le Sheik Mahomet Nil , & qui étoit allé chez les Jehainas ; & en faisant la demande de cette maison , il avoit dit au cavalier Arabe , qui nous avoit reçus , que le voisinage de la rivière m'étoit nécessaire pour les fréquentes ablutions auxquelles ma religion m'obligeoit avant de faire mes prières. Cet Arabe se nommoit Hagi Soliman , & il étoit Kaya , c'est-à-dire Lieutenant du Gouverneur. Il étoit allé à la Mecque , & il avoit vu Metical Aga , dont il connoissoit le rang & le crédit. Mais Hagi Soliman , Kaya , n'en étoit pas moins un

voleur & un assassin, comme son Maître; & il favoit mentir & dissimuler au-delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer.

A peine avions-nous achevé de prendre possession de notre logement, & de nous débarrasser de nos habits de voyage, que plusieurs esclaves des deux sexes nous apportèrent plusieurs plats de viande, avec beaucoup de complimens de la part du Sheik. Ces mets furent bientôt expédiés, & nous en fîmes part à quelques-uns de nos pauvres compagnons de voyage, qui charrioient le sel, & qui acceptèrent notre offre avec reconnoissance & sans cérémonie, suivant l'usage du pays. Quand nous eûmes achevé de manger, je ne fus pas peu étonné de voir un jeune homme approcher ses levres de mon oreille, & me dire en langue arabe ces propres mots : « Seitan Fidele ! el Sheik el Atbara Seitan ! » C'est-à-dire, Fidele est un Diable ! Le Sheik de l'Atbara est le Diable lui-même !

Nous congédiâmes alors tous les étrangers, sous prétexte que nous voulions prendre du repos. Nous avions effectivement besoin de nous reposer : mais nous étions encore plus pressés de tenir conseil sur notre situation, & nous nous recueillîmes pour cela après avoir bien fermé la porte. Je commençai par demander à Soliman ce qu'il pensoit du Sheik de l'Atbara, & des discours qu'il m'avoit tenus ? Soliman me répondit sans hésiter : « C'est un traître, qui a trompé Yafine, & qui cherche à vous faire du mal ». — Le titre de *grand*, dont le Sheik m'avoit si souvent qualifié, & le mal qu'il venoit de me dire de Yafine, tandis qu'il ne lui écrivoit qu'en

l'appellant son cher frere ; l'étonnement qu'il témoignoit en me voyant venir à Teawa , après m'avoir fait assurer si souvent , par ses lettres & par ses émissaires , que c'étoit la meilleure route , & même la seule praticable ; tout enfin sembla devoir ne plus nous laisser douter que nous étions tombés dans un piège , d'où il ne falloit rien moins que beaucoup de courage & d'activité , & la protection immédiate de la Providence , pour pouvoir nous retirer.

ON peut se rappeler que quelque tems avant de quitter le Ras el Feel , j'avois fait partir pour le Sennaar un domestique que les Arabes Daveinas avoient promis d'escorter jusqu'à Beyla , & de remettre au Sheik de Beyla , Mahomet , qui devoit le faire passer à Sennaar. Mais ce plan ne fut malheureusement point exécuté en entier , parce qu'il survint un accident qu'on ne pouvoit pas prévoir. En se rendant à Beyla , les Daveinas apprirent qu'il étoit venu dans l'est de l'Atbara une tribu d'Arabes qui avoient coutume de camper sur les bords du Nil. J'ignore si les Daveinas se proposerent d'attaquer ces Arabes , ou s'ils craignirent que ces Arabes ne tombassent sur eux : mais au lieu d'aller à Beyla , ils tournerent à gauche & marcherent vers l'ouest. Cependant , après avoir fait perdre quelque tems à mon domestique , ils l'envoyerent à Mahomet , Sheik de Beyla , & Mahomet le fit passer à Sennaar. Il fut encore retardé là par le Sheik Adelan , premier Ministre du Sennaar ; parce que ce Sheik étoit occupé à lever des tributs sur les Arabes.

POUR nous , ignorant tous ces événemens , nous nous attendions à chaque instant à voir paroître mon domestique ,

& son retard nous étonnoit. Nous étions également surpris de ne pas trouver à Teawa un domestique que le Sheik de Beyla devoit nous y envoyer pour nous informer de l'état où étoient les choses du côté de Beyla. La chose me paroissoit même d'autant plus étrange , que dans ses lettres à Yafine, ce Sheik qui étoit attaqué de la gravelle , avoit témoigné un grand desir d'avoir de l'eau de chaux , que je devois remettre à son domestique , à Teawa. Je ne savois pas alors , comme je l'appris bientôt , que ce domestique m'avoit attendu à Teawa ; & qu'il s'en étoit retourné , parce que le Sheik Fidèle l'avoit assuré que je ne venois pas par l'Atbara : mais que Coque Abou Barea m'avoit donné une escorte de cavaliers Ganjars , & que j'avois pris le chemin du Kuara & du Dender. D'après ce rapport , le Sheik de Beyla cessa de m'attendre.

TANDIS que nous ignorions tous ces détails , nous attendions avec impatience , & les gens qui devoient nous venir du Sennaar , & le message du Sheik de Beyla. Mais comme nous convenions tous que nous étions en péril , nous résolûmes que le lendemain , quand nous verrions l'Arabe que nous avoit donné le Sheik Mahomet-Nil , nous l'expédierions pour le Ras el Feel , afin qu'il avertit Yafine d'envoyer à Teawa un exprès , qui se présentant comme de la part du Roi d'Abyssinie ou d'Ayto Confu , & demandant la raison pour laquelle on nous retenoit , seroit témoin de la conduite du Sheik Fidèle. & de notre départ. Toutefois , en attendant les secours qui pourroient nous arriver , nous résolûmes de voir le Sheik , le plutôt que nous pourrions. Soliman vit

l'Arabe de Mahomet-Nil , & lui remit la lettre pour Yafine , en lui expliquant tout ce qu'elle contenoit.

DANS la nuit du 24 Mars , c'est-à-dire , le lendemain de notre arrivée à Teawa , notre exprès partit pour le Ras el Feel. Il y arriva promptement : mais il trouva Yafine parti pour aller joindre Ayto Confu à Tcherkin ; sans quoi , cet Arabe eût , sans contredit , été le premier à nous procurer des secours , car il avoit exécuté sa commission avec beaucoup de fidélité. Le 24 , je ne sortis point de mon logement , parce que je me sentis encore toute la journée des effets du simoom : mais je fis prévenir le Sheik Fidèle que j'irois le voir le lendemain. Je ne lui avois pas encore offert de présent , & il me tardoit de savoir comment il recevrait celui que je lui destinois.

LE 25 , je me rendis , à quatre heures de l'après-midi , dans la maison du Sheik. Le Maure Soliman , le Janissaire Hagl Ismael , qui étoit un Sheriff , & mon domestique Grec , m'accompagnèrent dans cette visite. Le présent que je fis au Sheik consistoit en une grande piece de toile bleue de coton des Indes , à fleurs d'or , une ceinture de soie & de coton , environ deux onces de civette , deux livres de muscade & dix livres de poivre. Le Sheik reçut ce don avec un air très-gracieux , & le laissa devant lui. Je le priai alors de vouloir bien me faire partir le plutôt possible , & d'ordonner en conséquence qu'on me préparât des chameaux. Il me répondit que tous ses chameaux avoient été dans le désert de sable , à quinze journées de marche de Teawa , & qu'on les avoit

envoyés si loin , pour les mettre à l'abri de la mouche : mais que cela ne l'empêcheroit pas de nous faire partir , s'il en obtenoit la permission de Sennaar , où il alloit envoyer un exprès la nuit suivante. Il ajouta qu'on mettoit toujours de la lenteur dans l'expédition des affaires à Sennaar , & qu'en ce moment , on n'étoit en sûreté ni dans les chemins , ni même dans la capitale.

Je répondis à Fidèle que j'étois d'autant plus étonné de ce qu'il me disoit là , que j'avois en main une lettre qu'Hagi Belal avoit écrite à Yafine & à moi , par laquelle il mandoit qu'on avoit donné des ordres , & au Sheik de Teawa & au Sheik de Beyla pour qu'ils m'accueillissent amicalement & me fissent conduire avec promptitude & avec sûreté dans la capitale ; que lui-même , Sheik de Teawa , avoit confirmé toutes ces choses à Yafine & l'avoit assuré par une lettre que j'avois lue , que je pouvois venir sans tarder , parce que tout étoit prêt pour accélérer mon voyage. Fidèle parut extrêmement surpris de ce qu'il venoit d'entendre. Il leva les yeux & les mains au ciel , comme si j'avois dit les plus insignes faussetés. Il dit qu'il n'avoit jamais écrit à Yafine à mon sujet , ou du moins , qu'il ne lui avoit point écrit cette année un seul mot qui me concernât ; que tout cela n'étoit qu'une invention de Yafine , qui sachant que je portois beaucoup d'or , avoit voulu m'envoyer dans le désert pour pouvoit me voler & m'assassiner. Il ajouta que je pouvois bien voir qu'il n'avoit jamais reçu l'ordre de me faire partir immédiatement ; parce qu'il l'auroit exécuté , sans quoi , il lui en auroit coûté la vie ; mais que bien au contraire , je n'avois qu'à chercher dans tout le village , & que si j'y trouvois un chameau ou toute

autre bête de somme, il consentoit à m'en faire présent; que je devois être bien sûr que Yafine avoit imaginé tout ce qu'il m'avoit dit.

SOLIMAN ne put pas se contenir plus long-tems. Il dit au Sheik que c'étoit lui seul qui mentoit, & non Yafine. « Est-ce que vous prétendrez me persuader, ajouta-t-il, que je n'ai pas vu vos lettres? Vos esclaves, Nasser & Ibrahim, porteurs de ces lettres, n'ont-ils pas vécu des semaines entières avec nous dans le Ras el Feel? Ne les ai-je pas vues dans leurs mains, ces lettres, avant qu'on les ouvrît, & ne les ai-je pas lues après qu'on les a eu ouvertes? Nasser & Ibrahim font maintenant à la porte. Appelez-les, si vous l'osez, & interrogez-les devant nous. Que pensez-vous que puisse dire Yafine du caractère que vous lui prêtez si indignement? » — « Soliman, répondit le Sheik, d'un ton de voix très-doux, il me passe chaque jour tant d'affaires & de lettres par les mains, que je puis avoir oublié celles-ci. Mais Yafine est mon frere, & je ferai pour lui & pour vous tout ce que vous souhaiterez. Demeurez ici seulement cette semaine; & si mes chameaux ne font pas de retour, j'en enverrai prendre chez les Arabes, par-tout où l'on pourra en trouver. Ce sera pour les affaires du Roi & non pour les miennes. » — Il dit cela avec un tel air de sincérité & de candeur, qu'il n'étoit pas possible de s'en méfier.

DANS la matinée du 26, je retournai chez le Sheik. Je ne restai assis que quelques minutes avec lui. Puis je me levai pour me retirer. Il me demanda alors si je n'avois rien de particulier à lui demander? Je lui dis que non; que j'étois venu

venu seulement pour le voir. Il me fit une révérence très-affectueuse , & je fortis. Le 27 , je passai toute la journée chez moi. C'étoit un jour de fête pour le Sheik. Le soir , le vieux Kaya , qui m'avoit accueilli à mon arrivée , vint chez moi , & me fit des complimens de la part de Fidèle. Il me dit en même tems que ce Sheik étoit souvent attaqué de douleurs d'estomac , & il me donna à entendre que ces douleurs lui venoient de trop boire. Il me pria de lui donner quelque médecine qui pût le faire vomir & lui rendre son appétit totalement perdu. Le vieillard ajouta que cela vaudroit mieux que tous les présens du monde pour me faire obtenir ce que je desirois du Sheik. Je le chargeai d'assurer Fidèle que je ferois ce qu'il demandoit , & qu'en conséquence , je ferois le lendemain à six heures du soir chez lui.

Je lui tins parole. Le 28 je me rendis le soir chez lui , je lui fis prendre de l'ipécacuanha , qui eut tout le succès que nous pouvions en attendre. J'observai que pendant que Fidèle tenoit la coupe , où étoit cette médecine , ses mains trembloient ; & quand il fut au moment de l'avalier , ses lèvres tremblèrent également. Sa conscience lui inspiroit sans doute des craintes sur ce qui étoit en mon pouvoir de lui faire éprouver. Les habitans de ces contrées se servent d'une espece d'émétique , qui leur occasionne des convulsions terribles. Je ne fais pas précisément d'où on le tire. Les uns prétendent que c'est la graine très-menue d'une espece de pavot ; d'autres assurent que c'est la moëlle d'un arbre , qu'on fait sécher & qu'on réduit en poudre. Mais quoi qu'il en soit , une dose ordinaire de cette drogue opère tellement , que les effets de la plus forte dose d'ipécacuanha ne font rien en

comparaison. L'eau chaude que je fis prendre à Fidele , & dont il ne connoissoit pas l'usage en pareille occasion , lui fit tant de bien qu'il ne pouvoit se lasser de boire. Quand il eut achevé de vomir , il m'accabla de remerciemens , & me promit de faire tout ce que je voudrois , pourvu que je voulusse lui administrer encore deux ou trois doses de ma poudre , & lui en laisser à mon départ avec des instructions sur la maniere de s'en servir en mon absence. Je le lui assurai ; & nous nous séparâmes , en apparence les meilleures amis du monde.

Le 29 avant le lever du soleil , le vieux Kaya vint encore me trouver de la part du Sheik. Tandis que je m'habillois , je fis servir du café au Kaya devant la porte. Il me dit , que Fidele se trouvoit merveilleusement bien ; que jamais il n'avoit été aussi content de sa santé ; & qu'il me prioit de venir le soir chez lui , parce que deux de ses femmes étoient attaquées de la même maladie qu'il avoit eue. Je m'excusai alors de ne pouvoir pas aller chez le Sheik , sous prétexte qu'il étoit Dimanche , & que je ne sortois jamais ce jour-là pour affaire.

Cette excuse fut rapportée au Sheik qui l'agréa. Mais à midi une negresse esclave vint m'apporter un message de la part de ses maîtresses , qui avoient pris la réponse que j'avois faite au Kaya pour un refus. Elles me firent dire qu'elles étoient bien fâchées si on ne me servoit pas de la viande à mon goût ; qu'elles la préparoient pourtant elles-mêmes chaque jour , le mieux qu'elles pouvoient : mais qu'elles l'arrangeroient de la maniere que je voudrois , si je daignois le leur

enseigner. Je sentis alors la nécessité de contenter mes bienfaitrices. J'expliquai la réponse que j'avois fait faire au Sheik, relativement au Dimanche; & je priai l'esclave de dire à ses maîtresses que le Lundi au soir je me rendrois auprès d'elles, & que je ne les quitterois pas jusqu'à ce qu'elles fussent soulagées. Je pris en même tems une petite coupe que je remplis de civette, & que je leur envoyai par leur negresse, à qui je donnai aussi deux poignées de poivre pour elle.

CONFORMÉMENT à ma promesse, j'allai le 30 au soir dans la maison du Sheik. On me conduisit dans une grande chambre où il étoit seul assis dans un alcove, fumant, & probablement méditant aussi quel que méchanceté; car il ne paroissoit pas s'occuper d'autre chose. Il étoit calme, & paroissoit pensif. Il me fit beaucoup de civilités & me témoigna une extrême gratitude de ce que je voulois bien donner des soins à sa famille. Je lui demandai s'il étoit guéri? Il me répondit, que de sa vie il n'avoit joui d'une aussi bonne santé, comme depuis qu'il avoit pris l'ipécacuanha; mais qu'il avoit reçu de fort mauvaises nouvelles de Sennaar; que le premier Ministre, Mahomet Abou - Calec, avoit pris la plus grande partie de de la cavalerie & de l'infanterie Nubane, & s'étoit retiré dans le Korfodan, province très-reculée, & entourée de déserts, où il gouvernoit despotiquement, & annonçoit par ses discours & par ses actions qu'il vouloit entièrement s'affranchir de ce qu'il devoit au Roi, son maître. Fidele ajouta que le Sheik Adelan, frere puiné de Mahomet Abou-Calec, s'étoit mis à la tête du reste des troupes, & campoit à Aira à quelques milles de Sennaar, où il agissoit aussi en maître absolu, parce que l'usage du pays étoit que dès qu'un Ministre

sortoit de la Capitale , & se mettoit à la tête de l'armée pour aller recueillir les tributs imposés aux Arabes , il jouissoit d'un pouvoir sans bornes. Le Sheik m'assura qu'en quittant le Roi de Sennaar , Adelan avoit pris le ton d'un rébelle. Puis il me dit : « Puisque la Providence vous a conduit ici , & que vous ne pouvez aller à Sennaar , ni retourner en Abyssinie , si vous voulez demeurer ici , & embrasser la religion Mahométane , qui est la seule vraie , je vous donnerai ma fille en mariage , & vous serez la seconde personne du gouvernement de Teawa ; & comme mon intention est d'aller l'année prochaine à la Mecque , vous deviendrez alors Gouverneur de l'Atbara , & moi je me procurerai à Sennaar une place plus convenable à un homme avancé en âge. »

QUOIQUE je n'aime guere à perdre une gravité , qui m'est naturelle , j'affectai en ce moment d'éclater de rire , ce qui parut mettre le Sheik de mauvaise humeur. Il me demanda d'un ton sérieux si je riois de lui. — « Précisément , lui dis-je. Je ris de ce qu'un homme comme vous , chargé du gouvernement d'une province , peut connoître assez peu les gens pour vous imaginer que je serai un renégat. Vous pouvez , par je ne sais quels motifs , seindre de ne pas me connoître : mais vous n'en êtes pas moins bien informé du degré de faveur & de considération , dont je jouissois en Abyssinie , où assurément rien de ce que je désirois ne me manquoit. Les Abyssiniens sont chrétiens comme moi , & cependant je n'ai jamais voulu consentir à y demeurer , ni à me marier parmi eux. Quelle seroit donc la raison qui me feroit marier , changer de religion , & vivre dans un pays désolé par la misere , la famine , la terreur & l'esclavage ? » — « Arrêtez ,

s'écria le Sheik, vous êtes un fou. Ce climat-ci est mille fois plus sain & plus doux que celui d'Abyssinie. Mais puisque vous refusez de suivre mes conseils, n'en parlons pas davantage. Venez voir mon harem (1) ». « — Très-volontiers, répliquai-je. Je me croirai heureux de vous rendre, ainsi qu'à votre famille, tous les services qui dépendront de moi ».

Le Sheik marchoit devant moi. Nous traversâmes plusieurs appartemens assez bien construits; mais mal meublés, sales & en désordre. C'étoit la maison qu'il habitoit. Elle étoit séparée des autres par une place que nous traversâmes, & à l'extrémité de laquelle étoient plusieurs autres appartemens plus élégans & mieux tenus. Le plancher étoit couvert de tapis de turquie. Je trouvai dans une alcove une des femmes du Sheik, couchée sur le tapis & environnée de plusieurs negresses esclaves. Le cercle s'ouvrit pour me laisser passer. Cette femme avoit le visage découvert. Je portai ma main à mes lèvres. Puis du bout de mes doigts, je touchai le bout des siens. Pendant ce tems-là le Sheik étoit allé dans une autre appartement chercher une autre femme, & il l'avoit menée s'asseoir vis-à-vis de la première. Ces femmes étoient toutes deux dans la maturité de l'âge : mais elles ne paroissoient pas avoir jamais été jolies. Elles étoient servies par un grand nombre d'esclaves : & j'appris par la suite que l'une d'entre elles étoit fille du Sheik Adelan, premier Ministre du Roi de Sennaar.

Je crus qu'il étoit nécessaire de m'expliquer un peu avec

(1) La maison où ils tiennent leurs femmes.

Fidèle. — « Vous savez, lui dis-je, Sheik, que vous & moi ne sommes pas toujours d'accord ; & quoique j'aie vécu pendant plusieurs années avec des gens de votre religion, de tous les états, & de toutes les classes, je suis encore loin de savoir quels sont les usages de l'Atbara. J'ignore ce qui peut ou ne peut pas vous offenser, vous ou vos femmes. Je n'ai d'autre vue que de leur être utile, ainsi qu'à vous, & je ne voudrais pas m'exposer aux mauvais traitemens, que pourroient m'attirer une simple méprise occasionnée par l'ignorance où je suis de vos coutumes. En un mot, j'ai besoin de faire beaucoup de questions à ces dames, dont vous pourrez être témoin si vous le voulez : mais personne plus ne les entendra ; car tel est l'usage de mon pays ».

« QU'À T-IL besoin d'être entre nous & notre Médecin ? dit la plus âgée. Toutes ses affaires se bornent à vous payer, quand vous nous aurez guéries. » — « Que deviendrait-il, si nous étions plus malades, dit la fille d'Adelan ? Il mourroit de faim, car il n'auroit personne pour lui apprêter à manger. » — « Et sa boisson, qui la lui prépareroit ? répondit la première, sa boisson, qu'il aime encore mieux que son manger. » — « Allons, allons, dit alors Fidèle, d'un ton fort gai, nous vous connoissons, Hakim. Vous n'êtes pas comme nous. Faites à ces Dames toutes les questions qu'il vous plaira. Je ne veux ni ne prétends y être présent. Je les entends assez me contredire toute la journée. Aussi je prie Dieu que vous les guérissiez ou que vous les rendiez muettes, afin qu'elles cessent de me fatiguer de leurs plaintes. Une femme malade est un fléau suffisant pour punir un diable. » — « Eh bien !

sortez donc , lui dis-je , ainsi que toutes ces femmes inutiles. Il faut seulement qu'il reste deux ou trois des esclaves qui sont le plus accoutumées à servir leurs maitresses. »

Le Sheik ne parut pas embarrassé de faire sortir les esclaves. Il saisit un petit fouet qui étoit pendu dans un coin de la chambre , & bienheureuses furent celles qui purent les premières gagner la porte. J'aperçus au milieu de toutes ces femmes une jeune & jolie personne couverte des pieds jusques à la tête. Fidèle la prit par la main & la fit rentrer en lui disant : — « Viens , Aïscach ! » Après quoi , il s'en alla.

Je sentoîs fort bien que je jouois là un rôle dont le succès étoit très-important pour moi. Dans ces contrées , les Ministres & les Grands marient leurs filles à des gens qui leur sont inférieurs : mais c'est seulement pour qu'elles ne restent point filles. Elles sont les espions de leurs époux , & elles conservent toujours sur eux l'ascendant que leur donne leur naissance. Je vis que c'étoit précisément ce que faisoit la fille d'Adelan. Quelque fût l'indigne caractère du Sheik Fidèle , je savois qu'il n'oseroit pas me voler sans m'assassiner , & j'étois sûr qu'il ne m'assassinerait pas , dès qu'on seroit instruit de mon arrivée sur les terres du Sennaar ; chose dont sa femme pourroit donner avis à son pere Adelan , dès qu'elle le voudroit.

Je me garderai bien de rapporter ici les questions que j'eus aux deux femmes du Sheik , à l'occasion de leur maladie , non plus que les choses dont elles se plaignoient. Ce sont des secrets que je ne révélerai point , quoique je sois très-loin de l'Atbara.

L'ipecacuanha que j'employai , réussit à merveille. Mais pendant que je l'administrais , je remarquai que la jeune personne , qui jusqu'alors avoit été couverte , ôtoit son voile & le laissoit tomber jusques sur ses épaules. Aussi tôt l'esclave qui la servoit , acheva , comme par un coup de théâtre , d'arracher le voile. Je sus frappé de son extrême beauté. Elle n'avoit point les cheveux laineux. Au contraire , elle les avoit fort longs & en très-grande quantité , & ils étoient tressés , roulés autour de sa tête , en forme de couronne , & ornés de grains de verrorerie & de ces petits coquillages blancs qui viennent de Guinée , & que nous appellons communément *dents de more*. Elle avoit des pendans d'oreille d'or unis & une chaîne d'or qui lui faisoit quatre fois le tour du cou , & à laquelle étoient pendus beaucoup de sequins percés. Tous ses vêtemens consistoient en une chemise bleue , qui luiomboit jusques aux pieds , & qui n'étoit ni étroite , ni rigoureusement fermée par en haut. Quoique cette jeune personne n'eût pas quinze ans , sa taille étoit déjà au-dessus d'une raille ordinaire. Tous ses traits charmans auroient pu servir de modèle à un Peintre jaloux de trouver une beauté parfaite. Elle avoit le teint fort brun , parce qu'elle étoit née d'une femme arabe de la tribu des Jéhanas. Voilà le portrait fidèle de la belle Aïfchach , fille de la plus âgée des Dames à qui je venois de faire prendre de l'ipecacuanha.

Ni leur maladie , ni les médecines qu'elles venoient d'avaler , ne purent empêcher ces Dames de s'apercevoir à quel point j'étois ému de ce que je venois de voir. La fille d'Adelam me dit alors : « Vous avez resté si long-tems en Abyssinie ,
que

que vous devez faire bien peu de cas des femmes de l'Atbara. Mais on dit que les femmes d'Europe sont si blanches, que leur beauté l'emporte sur celle de toutes les autres. » — « Je n'ai jamais été moins persuadé de cette vérité qu'à présent, lui répondis-je, & je vois bien que vous vous en apercevez. » — « Oui, oui, dit la mere de la jeune personne; nous nous en apercevons. Si Aiscach étoit malade, vous prendriez plus de soin d'elle que de nous. — « Pardonnez-moi, Madame, lui répliquai-je. Si la belle Aiscach étoit malade, je sens que je serois si affecté, que je n'aurois pas la force de la soigner. »

AISCACH me fit une inclination pleine de grace pour me montrer qu'elle entendoit fort bien ce compliment. Les femmes rirent beaucoup. Quelqu'un qui rioit derriere moi; me cria en bon amharic : « Envoyez chercher Yafine & vos chevaux au Ras el Feel. Prenez-la & emmenez-la en Abyssinie. J'irai avec vous bien volontiers, & je vous jure qu'elle-même sera charmée d'y aller. » — Je me retournai alors avec surprise pour regarder la personne qui parloit une langue qui ne frappoit plus mes oreilles depuis quelque tems. « — C'est, dit la mere d'Aiscach, une pauvre esclave chrétienne qui fut prise par les Jehainas, quand le Mek Baady fut vaincu à son retour au Sennaar. Elle est un peu folle, mais gaie, comme vous voyez. »

APRÈS avoir prescrit à mes malades le régime qu'elles devoient suivre, je pris congé d'elles, & l'esclave abyssinienne m'accompagna, ainsi qu'Aiscach, qui sembloit l'aimer beaucoup. Quand elle fut à la dernière porte, elle remit le

voile qui la couvroit de la tête aux pieds ; & elle me dit d'une voix basse : « Ne reviendrez-vous pas demain ? »

LE 31 Mars, Fidèle insista pour que je lui donnasse une nouvelle prise d'ipecacuanha. Je me rendis chez lui à l'heure accoutumée ; curieux de savoir ce qu'il me diroit de ses femmes. Je lui en demandai d'abord des nouvelles , & il se contenta de me répondre qu'elles se portoient bien. Avant que je sortisse , il me fit servir du café , & il me dit qu'il avoit fort bien appris par des gens du Ras el Feel , qu'à mon départ de ce pays-là , j'avois , sous prétexte d'empaqueter des instrumens , arrangé dans diverses caisses deux mille onces d'or , avec beaucoup d'étoffes d'or & plusieurs autres objets précieux dont je me proposois de faire des présens ; que comme toutes ces choses étoient maintenant en son pouvoir , il croyoit que je ne serois pas assez fou pour lui refuser cinq cens piastras , c'est-à-dire , cinquante onces de cet or que je portois ; que si je consentois à les lui donner honnêtement , il me feroit partir dans deux jours pour Sennaar : mais que si je ne les lui donnois pas , je devois songer que j'étois entre ses mains ; qu'il pourroit s'emparer aisément de tout ce qui m'appartenoit & faire ensuite de moi tout ce qu'il lui plairoit.

« FORT bien ! Le voilà donc , m'écriai-je , ce secret que je savois depuis long-tems caché dans votre cœur ! Mais laissez-moi vous mieux instruire. Je n'ai pas trois onces d'or en ma possession. Il me seroit inutile dans mon pays. Prenez toutes mes caisses. Visitez-les soigneusement , & je vous donne volontiers tout l'or que vous y trouverez. Pour l'étoffe d'or dont je suis porteur , c'est un présent que le Roi d'Abyssinie envoie au Roi de Sennaar & que je dois lui donner avec

une lettre qui l'accompagne. Le reste ne contient que quelques bagatelles destinées aux principaux Officiers du gouvernement de Sennaar. Voyez-les. Si vous pensez qu'elles soient trop considérables, prenez-en une partie pour vous, & informez-en le Roi de Sennaar & le Sheik Adelan, en leur expliquant les raisons qui vous auront engagé à en agir ainsi. Le peu d'argent dont j'aurai besoin à Sennaar me sera fourni par Hagi Belal, chargé des affaires de Metical Aga, premier Ministre du Sherif de la Mecque; & sur une lettre de moi, cet argent sera remboursé par mes compatriotes, commandant les vaisseaux des Indes qui sont à Jidda. Quant à la force dont vous prétendez pouvoir faire usage, ne vous y trompez pas. Si toutes mes caisses étoient pleines d'or, vous ne seriez pas capable d'en ouvrir une seule. Croyez que je ne suis ni une femme, ni un enfant. Considérez les périls que j'ai eu la force & le courage de braver, avec le secours de la Providence. Je suis bien armé. J'ai avec moi des hommes braves. Ainsi, essayez vos forces contre moi, quand vous le voudrez. J'ose dire que vous vous tiendrez alors vous-même loin du danger, pour pouvoir ensuite rendre compte de vos braves exploits au Roi de Sennaar. » — En achevant ces mots, je me levai, & je souhaitai le bon soir au Sheik. Il me pria de rester : mais je lui dis : « Une autre fois ! » Et je le quittai aussi-tôt.

Le Sheik nous avoit jusqu'alors envoyé une fois chaque jour des provisions en abondance. Il étoit nuit quand je rentrai chez moi, & on me dit qu'après le coucher du soleil, (1) les femmes du Sheik nous avoient fait porter un grand sou-

(1) En langage du pays ce moment là s'appelle *magrib*.

per , pour me marquer leur reconnoissance des soins que je leur avoit rendus. Cependant elles ne m'avoient fait parvenir aucun message particulier. Elles s'étoient contentées de me faire dire qu'elles se trouvoient bien de l'ipécacuanha , & qu'elles espéroient que je ne les abandonnerois pas , & que je viendrois les revoir. Mon domestique Grec , qui connoissoit fort bien les coutumes du pays , répondit à l'esclave de ces dames que j'irois certainement les voir dès que le Sheik m'en prieroit.

Le tems étoit excessivement chaud , & à l'imitation des gens du pays , nous évitions les ardeurs du soleil , & nous nous tenions debout toute la nuit pour profiter des seules heures où il nous étoit possible de respirer librement. A onze heures du soir , le vieux Kaya , que je ne voyois jamais que quand il étoit chargé de quelque message pour moi , vint me demander du café , dont il buvoit au moins vingt tasses toutes les fois que je lui en faisois servir. Il eut d'abord l'air modéré , & il me parla , comme il le disoit , en ami. Mais , quand il fut assis , prenant un tout autre ton , il blâma hautement ma maniere de me conduire avec le Sheik , dont il vanta à l'excès le courage & la générosité. Il releva aussi beaucoup le crédit dont il jouissoit à Sennaar , tant à cause du mérite de son pere , (1) que parce qu'il avoit épousé une fil'e du Sheik Adelan ; & il me dit enfin qu'il falloit qu'un infidele comme moi eût bien de l'audace pour

(1) L'on a vu que le pere de Fidele avoit assassiné le Roi Baady , à l'instigation du fils de ce Monarque.

oser parler , comme je l'avois fait ce jour là , au Sheik Fidele.

« HAGI-SOLIMAN , lui répondis-je , vous êtes vieux : si les années ne vous ont point appris à être sage , votre voyage à la Mecque , où vous avez eu occasion de converser avec des gens de toutes les nations , devrait au moins vous avoir donné une apparence de sagesse , qui cependant vous manque en ce moment. Je suis ici sous la protection immédiate du chef de votre religion , du Sherif de la Mecque & de Metical-Aga son Ministre. J'ai des lettres du Roi d'Abyssinie , pour le Roi de Sennaar , réclamant seulement pour moi le droit des gens , & la liberté de traverser votre pays pour me rendre au Caire auprès d'Aly-Bey , dont je suis le médecin , & qui tient en cet instant dans ses mains plus de trois mille sujets du Sennaar & toutes leurs richesses. Je vous répète donc ce que j'ai dit aujourd'hui à votre maître , c'est qu'il ne peut me voler & m'assassiner à Teawa , sans que les gens de votre nation en répondent en quelque endroit qu'ils aillent. Mais je ne suis point un mouton , je ne suis point un agneau , je ne me laisserai point dépouiller de ce qui m'appartient , sans me défendre de tout mon pouvoir , & je vous avertis , pour que vous en fassiez votre profit , qu'il y a déjà probablement à Sennaar des envoyés du Roi d'Abyssinie , pour se plaindre , & demander justice de ce qu'on me retient ici ».

Le vieux Kaya ne parut pas faire attention à cette menace. Il ne pensoit pas qu'il fût possible que depuis mon arrivée j'eusse eu quelque communication avec le Ras el Feel. Mais il me déclara qu'étant mon ami particulier , il avoit apaisé la co-

lere du Sheik & obtenu sa parole, que si je lui comptois deux mille piastras, il m'expédieroit dans deux jours pour Sennaar. — « Certes lui dis-je, Hagi-Soliman, je n'ai pas vingt piastras à pouvoir donner à votre Sheik ni à vous, & quand je les aurois, je ne vous les donnerois pas. Le Sheik peut prendre tout ce que j'ai par force. Il n'a qu'à l'essayer. Vous, comme son Lieutenant & son ami, vous pouvez, si vous voulez, commander les Satellites qu'il enverra contre moi. Mais, je suis résolu de ne quitter Teawa que sous la conduite d'un homme, qui ne sera ni du choix de Fidele ni du vôtre ». — « A ces mots, il se leva, en secouant la partie de sa robe qui couvroit sa poitrine, & il dit qu'il étoit bien fâché : mais qu'il se lavoit les mains de tout ce qui pourroit m'arriver.

Aussi-tôt nous fermâmes nos portes ; & ayant nos armes à feu bien propres, bien chargées, bien amorcées, nous résolûmes mes compagnons & moi d'attendre courageusement l'issue de cette mauvaise affaire, & de vivre ou de mourir ensemble. Cependant une chose nous divertit assez. Un de nos gros mousquetons avoit été mis par hasard sur le seuil de la porte avant que le Kaya vint, & ce vieux militaire en avoit été si effrayé, que quoique la bouche du canon fut tournée d'un côté opposé au sien, il n'avoit pas voulu entrer jusques à ce que cette arme fût ôtée & emportée fort loin de lui.

VOYANT bien que la crise s'approchoit, nous étions à chaque instant plus impatients de recevoir du secours de Sennaar ou du Ras el Feel. Enfin, le premier d'Avril un exprès

du Sheik de Beyla arriva avec un message pour Fidele. J'ignore ce qu'il contenoit : mais vers midi , l'exprès vint nous rendre visite.

FIDELE avoit jusqu'alors fait un mystere de notre arrivée au Sheik de Beyla. Mais les gens , qui fréquentoient le marché de Teawa , ayant rapporté à leur Gouverneur qu'ils y avoient vû des étrangers , il soupçonna tout d'un coup la vérité , & sous prétexte de quelque affaire particuliere , il envoya à Fidele un domestique de confiance , en lui recommandant de savoir en même tems qui étoient ces étrangers. Dès que ce domestique fut chez moi , nous nous expliquâmes avec lui , & il nous apprit entre autres choses que Fidele , Sheik de l'Atbara , avoit fait assurer le Sheik de Beyla que j'avois pris la route du Kuara & du Dender. Il nous dit aussi que son maître avoit fait passer ou devoit faire passer cet avis à Sennaar , à mon domestique , lequel ne m'attendant plus par la route de Teawa , ne chercheroit point à y faire venir un Officier du Roi de Sennaar , ni à y venir lui-même ; mais prendroit des mesures pour ma sûreté dans le chemin du Dender , ou plutôt m'attendroit dans la capitale , car la route du Kuara étoit remplie de brigands Arabes , parmi lesquels le gouvernement du Sennaar ne pouvoit point me faire faire un pas en sûreté quelque bonne volonté qu'il eût pour moi. Il falloit pour qu'il me protégât efficacement , que je ne fusse plus qu'à deux journées de la capitale.

EN disant cela , l'exprès du Sheik de Beyla proposa de s'en retourner tout de suite auprès de son maître , afin que ce Sheik fit soudain monter un de ses gens sur un Dromadaire ,

& envoyât avertir Agi-Belal de notre situation , pour qu'il nous procurât un prompt secours. Cet homme fit plus encore, il nous promit que son maître enverroit à Teawa un Moullah, (1) en présence duquel Fidele n'oseroit rien entreprendre contre nous, parce que ce Moullah étoit beaucoup estimé d'Abou-Calec & d'Adelan, & jouissoit de la plus grande réputation à Sennaar, ainsi que dans tout l'Atbara. L'express repartit pour Beyla la nuit suivante.

IL faut que je réponde ici à une objection très-raisonnable, que peuvent me faire mes lecteurs. — « Pourquoi donc sachant que votre sûreté dépendoit du gouvernement de Sennaar, ne saisissez-vous point la première occasion de notifier au Sheik Fidele, que vous aviez d'avance fait informer votre correspondant à Sennaar, de votre départ pour Teawa, où vous veniez d'arriver ? » — « Cela fut effectivement proposé plusieurs fois dans notre petit conseil : mais on le rejetta sans cesse. On pensoit qu'il seroit dangereux pour nous, qu'un homme, tel que Fidele, le seul qui nous avoit vu dans l'Atbara, fût le maître de nous représenter sous de mauvaises couleurs. Ce Sheik pouvoit avoir beaucoup de rapports & de correspondances dans la capitale, & sa place de Gouverneur d'une province frontiere, prouvoit qu'on devoit avoir nécessairement de la confiance en lui, & qu'ainsi il lui étoit aisé de prévenir contre nous l'esprit d'une nation superstitieuse & barbare, & d'obtenir des ordres pour nous faire attaquer en chemin, ou pour nous faire trouver dans la ville même de Sennaar un fort semblable

(1) Un Docteur ou un Saint Mahométan.

à celui de l'Ambassadeur François du Roule. Enfin par une faveur particulière de la Providence, nous n'adoptâmes point ce projet, que nous considérâmes souvent comme le plus sage, mais qui, comme nous l'avons su depuis, eût certainement causé notre perte.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire le 3 d'Avril, jour de Fête pour les Mahométans : mais le 4, on ne nous envoya point à manger. Cependant le Dimanche 5, on nous en fit porter plus qu'à l'ordinaire. Nous passâmes toute la journée à former des conjectures sur ce qu'étoient devenus les gens, que j'avois envoyés en différens endroits, & le Moullah, que le domestique du Sheik de Beyla nous avoit promis. Le 6, le vieux Kaiya vint, & me dit sans cérémonie que le Sheik savoit que j'avois intention de m'enfuir à Beyla, & que comme il ne vouloit pas que j'entreprisse un voyage dans lequel je périrois, il s'étoit emparé de mon cheval, qui jusques-là avoit resté dans une écurie un peu éloignée de mon logement. Dès ce moment on ne nous donna plus que fort peu de chose à manger. Le 7, le Sheik me fit dire de lui apporter de l'ipe-cacuanha le lendemain; ce que je promis. Je vis bien que l'exprès du Sheik de Beyla ne nous avoit pas gardé le secret, & que c'étoit la cause qui empêchoit le Moullah de venir. Mais rien ne pouvoit nous consoler de ne pas recevoir des nouvelles du Ras el Feel.

Le 8 Avril, un peu avant six heures du soir, j'étois prêt à me rendre chez le Sheik, quand un message de sa part, m'annonça qu'il étoit en affaire, & que je ne pouvois pas le

voir ; ce qui dans le moment me fit beaucoup de plaisir. Vers les dix heures , je vis entrer chez moi , un homme presque nud , d'une vilaine figure , & ayant plutôt l'air d'un bourreau que de toute autre chose. Il portoit un grand sabre à la main , & paroissoit yvre. Il me dit qu'il étoit un des Sheiks des Jehainas ; & bientôt il devint fort insolent. On lui servit d'abord du café qu'il avoit demandé. Puis il voulut un habillement neuf ; puis de la civette ; & enfin , tirant son sabre , il dit que nous n'avions qu'à lui donner à l'instant un fourreau neuf. Le sien n'étant fait que d'un mauvais morceau de cuir , il le jeta sur le plancher avec une sorte d'indignation. J'étois alors occupé à rédiger mon Journal , & je ne m'étois pas encore détourné. Je posai enfin la plume , non que j'eusse peur d'un yvrogne , mais je voulois voir jusqu'où il pousseroit l'insolence. Avant que j'eusse le tems d'ouvrir la bouche , j'entendis notre vieux Turc Hagi-Ismael , qui disoit à l'yvrogne : « Vous êtes Jehaina. L'êtes vous ? Eh ! bien , moi je suis Daveina ». — En même tems il le prit à la gorge , lui arracha son sabre , qu'il jeta dehors , & le jeta lui-même à terre fort rudement.

L'ÉTRANGER se traîna dehors , ramassa son sabre , & voulut rentrer dans la maison : mais Soliman saisissant son coutelas , qui étoit pendu à un clou , courut au-devant de cet homme , & auroit bientôt mis fin à la querelle , si je ne m'étois écrié : « Au nom de Dieu , Soliman , ne faites point de mal à cet homme. Rappelez-vous où vous êtes ». — Certes , je n'avois pas besoin de tant de précaution ; car dès que l'Arabe vit le coutelas dans les mains de Soliman , il se mit à courir vers la ville , en criant avec terreur : Ullah ! Ullah !

Ullah ! (1) & nous ne le revîmes plus. Au lieu d'emporter un fourreau neuf, il nous laissa le vieux. Cependant voyant jusqu'où alloient la malice & la lâcheté de nos ennemis, voyant que les choses étoient à la dernière extrémité, nous craignîmes le feu. Notre maison n'étoit construite que de roseaux secs, & il sembloit qu'on n'avoit d'autre moyen de la détruire qu'en la brûlant.

DANS la matinée du 9, j'envoyai Soliman porter à Fidele le fourreau qu'on nous avoit laissé la veille, & se plaindre de l'extrême insolence du prétendu Sheik des Jehainas. Fidele feignit d'ignorer tout cela; il en parla légèrement, & dit que l'Arabe qui nous avoit insultés étoit fou. Mais mon negre Soliman eut alors une violente altercation avec le Sheik, & le menaça d'une prompte vengeance de la part de Yafine, qu'il lui assura être déjà pleinement informé de toute sa conduite. Cependant ils se séparèrent assez tranquillement. Le Sheik recommanda seulement à Soliman de lui donner 2000 piastras, & il jura que si je ne les lui donnois pas, je ne sortirois jamais de l'Atbara. D'un autre côté, Soliman dit que j'étois un homme, qui ne mettois aucun prix à l'argent; qu'ainsi je n'en portois point, & que c'étoit la seule raison pour laquelle je lui refusois ce qu'il demandoit. Il l'avertit pourtant de bien prendre garde à lui avant de prononcer des expressions comme celles qui venoient de lui échapper.

(1) Dieu ! Dieu ! Dieu !

SOLIMAN me raconta que dans le cours de la conversation, le Sheik lui avoit fait entendre à plusieurs reprises que s'il vouloit l'aider à me voler & à me massacrer, il partageroit le butin avec lui, & que jamais personne n'en sauroit rien. Mais Soliman feignant de ne pas l'entendre, l'assura toujours que je n'étois pas l'homme pour lequel il me prenoit, & qu'excepté le présent du Roi d'Abyssinie, tout ce que je portois, étoit du cuivre, du fer & du verre, qui ne pouvoient être utiles qu'à moi, parce qu'il n'y avoit que moi qui connusse la manière de s'en servir. Le Sheik finit par prier Soliman de me dire qu'il m'attendoit le lendemain 10 Avril à six heures du soir.

Ce rendez-vous me parut extraordinaire; car le lendemain étoit un Vendredi, jour que fêtent les Mahométans, & où ils ont coutume de manger & de boire beaucoup. Je ne me rappelai pas d'ailleurs d'en avoir jamais vu aucun prendre médecine ce jour-là. Mais pour Fidele tous les jours étoient des jours de fête; il mangeoit & buvoit toujours avec excès. Il ne daignoit pas même observer le Ramadan, c'est-à-dire le carême des sectateurs de Mahomet; & il étoit généralement regardé comme un homme sans religion. Comme il avoit poussé l'indignité jusqu'à solliciter Soliman de l'aider à m'assassiner, je pouvois me servir de ce motif pour refuser d'aller la nuit dans sa maison : mais je considérai que nous n'avions pas le pouvoir de nous échapper de ses mains, & que le seul moyen de me soustraire au danger étoit d'oser le braver. Certes là Providence sembloit, en nous guidant, nous avoir réservé à nous seuls le soin de nous délivrer, puisque tous les moyens, que nous avons employés jusqu'alors

pour nous procurer des secours étrangers, avoient été inutiles.

CEPENDANT nous résolûmes de n'aller chez le Sheik que bien armés, de peur d'accident; mais pour ne point donner d'ombrage, nous cachâmes nos armes. J'avois un petit mousquet breffien (1), dont le canon étoit de 22 pouces de longueur, & qui, ayant un ressort dans la monture, se plioit aisément en double. Je le suspendis avec un crochet de fer à une petite ceinture, au-dessous de mon bras gauche, de manière qu'il étoit aussi caché qu'auroit pu l'être un coutelas. Je mis en outre une paire de pistolets à ma ceinture, avec le couteau recourbé que je portois ordinairement. Tout cela étoit bien couvert par ma longue capote arabe; de sorte qu'en m'asseyant avec attention, je pouvois éviter qu'on ne s'aperçût que j'avois des armes. Le Turc Hagi Ismael; Soliman, & deux autres domestiques Maures, se munirent de toutes leurs armes à feu, & de leurs sabres, & m'accompagnèrent. Nous nous rendîmes chez le Sheik un peu avant sept heures du soir. J'entrai, par la porte de derrière, dans la cour carrée où étoit l'appartement des femmes: mais je ne voulus point aller chez elles sans permission, & je tournai à gauche pour gagner le côté où le Sheik avoit coutume de se tenir. Je fus alors un peu surpris de ne trouver qu'un petit esclave nègre, qui, tandis que mes gens m'attendoient à la porte, me conduisit dans l'endroit où étoit le Sheik.

Je trouvai Fidèle dans une chambre spacieuse, & assis dans

(1) De Bresse, ville d'Italie.

une alcove sur un grand sofa orné de rideaux des Indes, relevés de chaque côté de maniere qu'ils formoient des festons. Dès qu'il apperçut son petit nègre, il demanda sa pipe d'une voix brusque & fiere, & me dit sans changer de ton : « Quoi! seul? » « — Oui, répondis-je, me voilà à vos ordres ». — Je m'apperçus soudain qu'il étoit ivre, ou bien que, comme à son ordinaire, il tramoit quelque noirceur; & je me repentis beaucoup d'être entré seul chez lui.

APRÈS qu'il eut sa pipe à la bouche, & que l'esclave fut sorti : « — Eh! bien, me dit-il, êtes-vous préparé? avez-vous apporté le nécessaire? » — Je lui demandai à rejoindre Soliman. « — Mes gens sont devant la porte, & ont le vomitif dont vous avez besoin ». « — La peste soit de vous & de votre vomitif, s'écria-t-il avec fureur; j'ai besoin d'argent & non de poison. Où sont vos piastras? » « — Sheik Fidèle, lui répondis-je, je ne suis en état de vous fournir ni l'un ni l'autre. Je n'ai ni argent ni poison. Mais je vous conseille de boire un peu d'eau chaude, pour débrouiller votre estomach & rafraîchir votre tête. Ensuite couchez-vous, calmez-vous, & je viendrai vōus revoir demain matin ».

EN achevant ces mots je voulus sortir : mais il s'écria : Hakim, infidele, diable, ou qui que vous soyez, écoutez-moi, considérez où vous êtes. C'est ici la chambre où le Mek Baady, le Roi, fut égorgé par la main de mon pere. Regardez son sang. On n'en a jamais pu effacer la trace de dessus ce plancher. Je fais que vous avez vingt mille piastras en or. Donnez-m'en deux mille avant de sortir d'ici, ou vous êtes mort. Je vous tuerai de ma propre main ». — Aussi-tôt

il prit son sabre, qui étoit appendu au bout de son sopha, & le tirant d'un air menaçant, il jeta le fourreau au milieu de la chambre; puis, troussant sa chemise jusqu'au coude, comme un Boucher, il me dit : J'attends votre réponse ».

ALORS je fis un pas en arrière, & ouvrant ma capote, je portai la main à mon petit mousqueton, sans le tirer de ma ceinture, & je dis au Sheik d'un ton de voix très-ferme : « Voilà ma réponse. Je vous ai déjà averti que je n'étois point homme à me laisser tuer comme un agneau par la main d'un ivrogne. Prenez-y donc garde. Ne remuez pas de votre sopha; car votre vie en dépend ». — Je n'avois pas besoin de lui recommander cela. Entendant le bruit que fit le ressort du mousquet quand je le dépliai, il crut que je venois de le bander, & que j'allois faire feu; & laissant tomber son sabre, il se renversa sur son sopha, & me dit : « Au nom de Dieu, Hakim, croyez que je ne faisois que badiner ». Aussi tôt il cria de toute sa force : « Brahim ! Mahomet ! el coom, el coom (1) ! » — Si un seul de vos domestiques s'approche de moi, lui dis-je, à l'instant je vous mets en poudre. Je ne veux pas même qu'un seul entre dans la chambre, sans qu'ils y fassent venir mes gens. J'en ai plusieurs qui m'attendent à votre porte. Ils sont armés, & ils l'enfonceront dès qu'ils m'entendront faire feu ».

LES femmes du Sheik avoient accouru à la porte. Mes gens furent introduits ayant chacun son fusil dans sa main, & ses pistolets à sa ceinture. Nous étions alors bien plus forts que

(1) El coom, c'est-à-dire tous ses gens.

le Sheik, qui , assis dans le fond de son sofa , prétendoit que tout ce qu'il avoit fait n'étoit qu'une plaisanterie. Ses domestiques assurèrent la même chose , & il s'en suivit beaucoup de propos sans ordre & peu importans. Le Turc Ismael , apercevant sur le plancher le fourreau du sabre du Sheik , fit de très-grands éclats de rire. Il parloit , comme je l'ai déjà remarqué plusieurs fois , un mauvais arabe mêlé de turc. Il fit cependant en sorte de faire entendre au Sheik que les ivrognes & les poltrons avoient moins besoin de sabre que de fourreau ; & que lui Sheik Fidele , & l'autre ivrogne qui étoit venu deux ou trois jours auparavant faire du tapage dans ma maison , & qui se disoit Sheik des Jehainas , étoient égaux en courage & en insolence.

COMME tous ces discours ne pouvoient produire aucun bien, je les fis cesser, & je sortis en priant le Sheik de se coucher , de se tranquilliser , & de ne plus tenter des expériences qui ne tourneroient , sans doute , qu'à sa confusion , si elles ne le faisoient pas punir sévèrement. Il ne répondit rien à cela ; mais il nous souhaita une bonne nuit.





CHAPITRE VI.

Suite des mauvais procédés du Sheik Fidèle. — Un Moullah & un Sherif sont envoyés de Beyla à Teawa. — Nouvelles du Ras el Feel & de Sennaar. — Eclipse de lune. — M. Bruce part de Teawa.

Nous traversâmes en sortant les divers appartemens de la maison du Sheik ; & comme on ne nous éclairait point , nous primes bien garde à nous , de peur qu'on ne nous eût tendu quelque piège dans les antichambres ou dans les passages obscurs. Mais nous n'y trouvâmes personne ; & quand nous arrivâmes à la porte de la rue , nous fûmes obligés de l'ouvrir nous-mêmes. Il y avoit devant la maison une vingtaine d'hommes assemblés : mais pas un seul n'avoit des armes , & par les demi-mots & les expressions dont ils se servoient , nous pûmes juger qu'ils n'étoient point amis du Sheik. Ces gens-là nous suivirent quelque tems : mais ils se dispersèrent avant que nous n'arrivassions à notre maison.

SOLIMAN m'apprit en chemin que le Moullah étoit arrivé , & que le domestique du Sheik de Beyla m'attendoit chez moi depuis l'instant que j'étois allé chez Fidèle. En effet , nous trouvâmes en rentrant ce domestique , à qui nous expliquâmes ce qui venoit de m'arriver. Nous lui fîmes aussi part de la détresse que nous avoient occasionné le retard du Moullah & la privation de nouvelles du Ras el Feel & de Sennaar. Il

Tome IV.

K k k

nous dit que la raison qui empêchoit nos domestiques de venir nous joindre , étoit le faux avis que Fidèle avoit donné au Sheik de Beyla , en l'assurant que nous venions par le Dender & non par Teawa. Ce domestique nous prévint que le lendemain matin , le Moullah feroit assis avec le Sheik Fidèle , à l'heure où l'on administre la justice ; & il nous dit de venir nous montrer à lui , sans lui rien dire , mais en écoutant seulement ses discours avec beaucoup d'attention ; « parce que , ajouta-t-il , s'il est nécessaire que vous sachiez autre chose , je vous en avertirai. »

Je recommandai à ce domestique de prévenir le Moullah qu'il ne devoit point s'attendre que j'ouvrirois mon bagage à Teawa : mais que je connoissois parfaitement le prix des services qu'on me rendoit , & que je lui donnerois des marques de ma reconnoissance à Beyla , où je desirois de me rendre le plutôt possible. Il n'y a point sur le reste du globe de peuple qui sache entendre à demi-mot comme les habitans de ces contrées. Nous nous séparâmes du Beylan , bien persuadés que nous pouvions enfin tenir tête au Sheik Fidèle , quand même il voudroit employer la force contre nous.

DEPUIS le soir où nous avons eu la visite de l'ivrogne , qui se disoit Sheik des Jehainas , l'un de nous faisoit sentinelle toute la nuit , & nous laissions notre porte ouverte , de peur qu'on ne vint mettre le feu à notre maison. Ce soir-là , c'étoit à moi de faire la garde , car je n'avois jamais voulu m'en exempter , pout ne pas donner un mauvais exemple mais je me trouvai si accablé de tout ce qui venoit de se passer chez le Sheik , que je donnai beaucoup de café & de tabac au

vieux Turc Ismaël, pour qu'il prît ma place, & il y consentit très volontiers. Soudain je me mis au lit & je tombai dans un profond sommeil. Mais un peu avant minuit, je fus réveillé par un message dont les femmes du Sheik avoient chargé l'esclave abyssinienne, dont j'ai parlé en rendant compte de la première visite que je leur avois faite. Ces femmes me firent dire de bien me tenir sur mes gardes, parce que le Sheik avoit résolu de se venger cruellement de moi & de mes compagnons. Voici les détails de ce que l'esclave m'apprit ensuite de la part de ses maîtresses. Après que nous fûmes sortis de chez le Sheik, il reçut par un exprès venu du bas de l'Atbara les nouvelles de ce qui venoit de s'y passer. Le Sheik Ibrahim, homme puissant dans Sennaar, & favori du premier Ministre Adelan, étant parti pour aller recueillir les tributs imposés aux Arabes, en étoit venu aux mains avec la tribu des Shukoréas, vivant dans l'est du Sennaar. Ibrahim avoit été vaincu & blessé, ainsi que ses deux fils, & une grande partie de ses troupes étoit restée sur le champ de bataille. Fidèle manda soudain à Ibrahim qu'il avoit à Teawa un Chirurgien ou Médecin, assez habile pour pouvoir au besoin rendre la vie à un homme mort; mais que ce Médecin ne consentiroit jamais à aller au fond de l'Atbara, à moins qu'on ne l'y forçât; que si cependant Ibrahim vouloit envoyer un nombre suffisant de gens armés, Fidèle se chargeroit de les guider, de surprendre le Médecin pendant la nuit, de le mettre aux fers & de le faire partir pour aller soigner le Sheik blessé & ses deux fils. Fidèle ajouta que j'étois un Infidèle, venant d'Abyssinie, un homme blanc qui étoit accompagné de plusieurs soldats robustes & experts à manier les armes à feu dont j'avois une ample provision, & avec lesquelles je

K k k 2

pourrois aider Ibrahim à soumettre les Arabes. — Le message des femmes du perfide Sheik finissoit par beaucoup de protestations d'amitié de leur part ; & elles me prioient de bien réfléchir au parti que j'avois à prendre , parce que je serois assailli par une foule de barbares qui ne manqueroient pas de me tuer , si je faisois quelque résistance.

Je fis faire de sinceres remercimons à ces femmes généreuses ; je les fis assurer que je profiterois de leur avis , & je remis en même tems à l'esclave un peu de civette pour les deux femmes du Sheik ; avec un présent de la même poudre pour la jeune & belle Aïscach. Après cela , m'étant recouché , je dormis jusqu'au jour ; car , quoique mes affaires prissent une bien mauvaise tournure , je jouissois d'une tranquillité d'esprit , à laquelle j'avois été tout-à-fait étranger depuis mon départ du Ras el Feel. Le matin , 11 Avril, mes gens m'éveillèrent. Je m'habillai, je bus du café & je me rendis à la maison du Sheik , accompagné de Soliman & d'Ismael. Nous ne portions point d'armes dans nos mains : mais nous avions chacun un coutelas & une paire de pistolets à la ceinture, pour montrer que nous avions raison de craindre.

LE Moullah se nommoit *Welled-Mefiah* , c'est-à-dire , le fils de l'interprétation ou de l'explication. Il avoit la réputation d'être parvenu à un si haut degré de sainteté , qu'il avoit fait plusieurs miracles, qu'il avoit eu des conversations avec des Anges , qu'il avoit même quelquefois fait venir le diable en sa présence pour le réprimander. Ce Moullah étoit d'une taille au-dessus de la médiocre. Il avoit un teint fort noir , peu de barbe , les yeux creux , le visage décharné , &

il paroïssoit âgé d'une soixantaine d'années; enfin, s'il étoit Saint, nous ne pouvons pas dire que c'étoit un beau Saint. J'appris par la suite qu'il faisoit un grand usage d'opium, à quoi il devoit sans doute l'avantage de converser avec les Anges.

LE Moullah avoit avec lui un autre Saint, plus jeune & plus robuste, qui étoit allé plusieurs fois à la Mecque, & qui y avoit vu Metical Aga, mais sans faire sa connoissance. Ce jeune Saint avoit vu aussi les vaisseaux Anglois qui faisoient le commerce à Jidda, & il favoit le nom de notre nation; mais pas davantage. Il étoit Sherif, c'est-à-dire, descendant de Mahomet, degré de noblesse très-respecté parmi les Arabes, & qu'on distingue toujours par un turban verd. Lorsque les Daveinas livrerent aux flammes le pays, entre Teawa & Beyla, ils respectèrent la maison & les cliamps de cet homme, tant ils avoient de vénération pour lui.

LES deux Saints étoient assis, un de chaque côté du Sheik Fidèle; & debout devant lui, étoient deux esclaves tenant un grand sabre. En m'approchant de cette puissance ecclésiastique & civile, j'étois aussi calme que si rien ne se fût passé entre moi & Fidèle: mais Ismael faillit me faire perdre toute ma gravité, quand voyant les sabres dans les mains des deux esclaves de Fidèle, il dit dans son baragouin, moitié turc, moitié arabe, & assez haut pour être entendu: « Oh! oh! ils ont aujourd'hui leurs sabres dans leurs fourreaux! »

FIDÈLE avoit l'air extrêmement serein: mais quand nous nous approchâmes de lui & qu'il vit nos pistolets, il parut

déconcerté, & vraisemblablement, il crut que mon moufquet n'étoit pas loin. Cependant je lui fis une révérence & je lui pris la main. Je fis également une révérence à leurs deux Saintetés : mais comme des personnages aussi vénérables souffrent rarement que des profanes touchent seulement leurs vêtemens en public, je ne m'avançai pas davantage. Le jeune Saint ne vit pas plutôt le turban d'Ismael, qu'il se leva, l'embrassa; & quoique mon Sherif Janissaire fût tout dépénailé, ce Saint baïsa son front avec beaucoup de respect, parce qu'Ismael étoit plus âgé que lui. Ismael lui rendit cette politesse, & de plus, il lui baïsa la main. Après quoi, le Moullah en fit autant, d'un air moins cérémonieux. Ismael ne fit au Sheik qu'une légère salutation; & nous nous assimes tous.

« MON frere dit le Sherif à Ismael, vous paroissez étranger dans ces contrées ». — « Je suis Turc, répondit Ismael, né dans la Natolie, & servant dans les Janissaires du Caire sous Ali-Bey ». — Le Sheik Fidele, prenant la parole, dit: Il est venu dans l'Habesh à la suite de ce Kafr, (1) d'Abuna ou Grand-Prêtre, & il retourne au Caire avec cet homme blanc, qui est médecin d'Ali-Bey ». — « Kafr là, ou Kafr ici, reprit Ismael, qui ne comprenoit pas la moitié de ce qu'on disoit, le plus grand de tous les Kafrs est, j'en suis sûr, dans Teawa; & je ne pense pas qu'il y ait un seul Musulman dans ce maudit endroit-ci ». Le Moullah dit alors: Est-ce là le franç, dont le domestique après avoir remis des lettres au Sherif de Beyla, il y a quelques semaines, fut envoyé à

(1) Ce mot veut dire infidele.

Sennaar ? » — « Non , répondit Fidele , il ne connoît pas le Sheik de Beyla. » — « Je suis sûr , dit le Moullah , qu'un jour que j'étois à Sennaar , on parla d'un homme comme celui-là. Son domestique étoit à Ayra avec le Sheik Adelan , & il avoit déjà obtenu des ordres pour se rendre ici avec un des Officiers d'Adelan & un des serviteurs du Roi ; & en y réfléchissant bien , je suis sûr que c'est cet homme-là même dont il s'agissoit. Puis se tournant vers moi qui gardois le silence , enchanté de la maniere dont les choses tournoient , il me dit : « Sheik , venez-vous de l'Habesh ? Avez-vous des lettres pour Sennaar ? »

« Je viens de l'Habesh , répondis-je , avec des lettres pour le Roi de Sennaar. Je porte également à ce Prince des lettres du Sherif de la Mecque & d'Ali-Bey du Caire : Vous êtes le maître de les voir toutes. Cependant contre la foi respectée même par les nations Payennes , je suis retenu ici par le Sheik Fidele , qui la nuit dernière a tenté de m'assassiner dans sa propre maison , parce que je ne voulois pas lui donner deux mille piastras. » — Le Sheik Fidele pâlit & eût à peine la force d'articuler ces mots : « Cela n'est pas vrai ! » -- « Cela est aussi vrai , comme il est vrai que ce livre est l'ouvrage de Dieu , dit Ismael en montrant le Koran , que tenoit le Sherif. Regardez mon turban , dit-il à Fidele. Oseriez-vous prétendre que je suis un menteur ? » — « Je ne vous ai point appelé menteur , répondit Fidele ; j'ai dit seulement que ce chrétien mentoit. » — « Et moi , reprit Ismael , je soutiens qu'il n'a pas prononcé un mot , qui ne fût vrai. N'aviez-vous pas votre sabre nud à la main ? Le fourreau n'étoit-il pas à terre quand j'entrai dans la chambre ? Contre qui tiriez-vous le sabre ? ».

— « C'étoit par gaité, pour m'amuser un moment, dit Fidele en se tournant vers le Moullah. Je badinois avec ce chrétien, qui étoit venu pour m'apporter des médecines ».

LE MAURE Soliman lui dit alors : « J'imagine cependant que vous aviez cessé de badiner, quand jettant votre sabre, vous appellâtes tous vos gens à votre secours. Les femmes esclaves n'étoient-elles pas toutes à la porte quand j'entrai chez vous ? » — « Eh ! quoi répondit Fidele, voudriez-vous que je me fusse laissé tuer dans ma maison par un infidèle ? Ne m'avoit-il pas présenté un pistolet ? » — « Bon Dieu ! reprit Ismael, il se divertissoit tout comme vous. Ne vîtes-vous pas cela ? Vous auriez dû continuer vos divertissemens. Qu'est-ce donc qui vous en empêcha ? » — « Prenez-y garde, Sheik, lui dis-je. Vos plus secretes pensées me sont connues. N'avez-vous pas envoyé en Atbara deux messagers au Sheik Ibrahim, la nuit dernière, il n'y a pas encore douze heures, pour l'engager de me faire prendre par force quand je dormirois, & me retenir auprès de lui pour panser ses blessés ? Est-ce aussi un badinage ? Tremblez ! Vous ne formez pas plutôt une pensée au fond de votre cœur que je la fais ».

LE SHERIF dit alors entre ses dents : « Hakim y'Eref, c'est un savant homme, il connoît les choses. » — « Le Sheik Ibrahim est retourné à Sennaar, dit le Moullah ; ainsi il ne s'est pas assez dépêché. Mais tout ce qui s'est passé ici est fort déplacé. Si un homme s'amuse avec des sabres nuds, n'est-il pas vraisemblable que quand il sera irrité il s'en servira pour tuer les gens ? Sheik Fidele, vous ne deviez pas en agir ainsi. Renvoyez cet homme. Il vous est facile d'avoir des cha-meaux

meaux des Jehainas. Les hommes tels que celui-là ne portent point d'argent. Ils sont toujours plusieurs, en tout tems & en tous lieux errans sur la face de la terre, & il en fera de même jusqu'à la venue d'Hagiuge & de Magiuge (1). Ils sont Derviches. Ils s'appliquent à l'étude des plantes & des eaux, & guérissent les maladies ». — « Béni soit Dieu ! m'écriai-je. C'est la pure vérité. Je suis un Derviche, un pauvre, mais un homme innocent ».

LE Moullah sembloit s'enorgueillir de son savoir. » Quand j'allai à Jidda, dit le Sherif, je vis plusieurs de ses compatriotes qui étoient venus des Indes dans de grands vaisseaux. On les appelle des Anglois ». — Ce sont de braves hommes, reprit Ismael. Leur origine est Turque. (2) Le pays d'où il sortent se nomme encore de nos jours Caz-Dangli. J'ai vu ce pays ; je suis bien certain que ceux qui connoissent Yagoubé n'auront jamais envie de lui faire du mal. » — Yagoubé est donc son nom, dit Fidele. Voilà la première fois que je l'entends. » — « Oh ! s'écria le Moullah, Yagoubé el Hakim. Je me le rappelle parfaitement. Ali-Tchelebi, facteur de Mahomet Abou-Calec, a été enforcé par un de ses ennemis. Ses intestins sont dérangés ; & c'est lui qui me demanda si cet homme étoit encore arrivé à Beyla. Assurément on s'attend que vous l'expédierez promptement pour Sennaar. Oui, cela est vrai, Yagoubé el Hakim est le nom qu'on me dit ».

(1) Gog & Magog. Nous verrons par la suite quelle est leur croyance à cet égard.

(2) On voit dans le premier volume que les Turcs croient les Anglois originaires de la Caramanie.

FIDELE répondit au Moullah : « Si je puis avoir des chameaux , je le ferai partir la semaine prochaine ». — Aussi-tôt nous nous levâmes , parce que nous vîmes entrer du monde. En sortant , je pris la main du Sheik , & il me vit avec une gaité feinte : « Eh ! bien Yagoubé , sommes - nous amis à présent ? » — « Je lui répondis du ton le plus doux qu'il me fut possible de prendre : Sheik , je n'ai jamais été votre ennemi ; bien au contraire , ma seule crainte est que votre conduite ne vous attire de puissans adversaires , auxquels vous n'êtes pas en état de résister. Les mauvais traitemens que vous m'avez fait essuyer ne s'oublieront pas aisément en Abyssinie ni à Sennaar. Je ne suis ni un marchand , ni un homme attaché au service de personne ; & vous avez joué de malheur en voulant exercer vos méchancetés envers quelqu'un , qui n'a jamais beaucoup d'argent avec lui , parce qu'il n'en a jamais fait grand cas ». — Le Moullah me dit : « Il faut oublier tout ce qui s'est passé ; & puisque vous êtes recommandé par le Sherif de la Mecque , je ferai votre ami ainsi que le Sheik ». — « Et moi aussi dit le jeune Sherif , je ferai votre ami pour la bonté que vous avez eue de tirer notre frere Ismael des mains des Kafrs d'Habesh ; & si Fidele ne peut trouver des chameaux , nous essayerons de vous en procurer : ainsi allez en paix , & tenez-vous prêt à partir ».

Nous étions à peine délivrés d'un danger réel , qu'un danger imaginaire vint nous assaillir. L'eau qu'on boit à Teawa est stagnante & excessivement mauvaise ; & cette eau ou le bouza nouveau qu'on nous envoyoit avec notre manger , nous occasionna à tous une violente diarrhée. J'avois une soif dévorante , depuis que j'avois été exposé au simoom. Comme le

bouza étoit acide, je le trouvois non-seulement plus agréable que de la mauvaïse eau, mais je pensois qu'il me soulageroit davantage; & j'en buvois avec trop peu de ménagement. Cependant nous trouvant malades tous à la fois, nous nous imaginâmes follement que le Sheik Fidele avoit mêlé du poison dans notre diner, & nous étions dans le plus grand embarras sur ce que nous avions à faire le lendemain. Aucun de nous n'osa manger de la viande qu'on nous apporta. Le soir la negresse Abyssinienne étant venue, nous fîmes franchement part de nos doutes à cette amie. Mais la pauvre fille partit d'un grand éclat de rire, qui fut suivi par un second, & par tant d'autres si longs & si forts que je crus qu'elle en mourroit. Enfin revenue à elle, elle nous dit : « Votre incommodité vient de l'eau. Tous les étrangers en éprouvent les mêmes effets ». Et puis de rire encore. — « Mon enfant, lui dis-je, vous savez bien que le Sheik n'est pas notre ami. Ainsi il n'a pas de moyen plus aisé de se défaire de nous que le poison, puisque nous mangeons tout ce que vous nous apportez sans crainte ». — Et vous le pouvez bien, répondit elle. Le Sheik ne pourroit pas empoisonner votre manger sans que nous le fussions, & nous aimerions mieux être brûlées vives que de nous rendre coupables d'une action aussi infâme. D'ailleurs ce pays-ci n'est pas comme l'Habesh où le manger & le boire sont toujours goûtés devant vous par celui qui vous les présente. L'on ne se sert pas de poison dans l'Atbara. La lance & le fabre sur le champ de bataille, sont les seuls instrumens que les Arabes employent pour se tuer les uns les autres ».

Nous lui montrâmes alors le diner, auquel nous n'avions pas touché; & elle recommença à rire de plus belle. Cepen-

dant elle prit les plats pour aller les faire réchauffer ; & tandis qu'elle s'en alloit , nous l'entendions rire toute seule en chemin. Elle ne fut pas long-tems à revenir avec beaucoup de plats ; & elle nous dit que ses maitresses n'avoient jamais autant ri de leur vie qu'en apprenant ce qu'elle leur avoit raconté. La négresse me mena sur la porte & me remit un mouchoir verd qu'Aiscach avoit tiré de dessus sa tête pour m'envoyer avec ce message : « Les femmes de votre pays , Yagoubé , se rendent-elles coupables de crimes que pour tous les peres , ni pour tout l'or du monde , Aiscach ne voudroit pas commettre ? Il est vrai que mon pere est un Funge (1) mais ma mere est une Jehaina (2). »

Ni le Sheik , ni le Moullah ne s'attendoient à me voir sortir de chez moi le Dimanche , car je les avois prévenus que c'étoit un jour de fête pour moi. Je montai & rectifiai mon quart de cercle. La nuit suivante étant très-belle , j'observai le passage de Procyon & de plusieurs autres étoiles fixes , les plus grandes & celles qui me convenoient le mieux. Le lendemain , je pris la hauteur du soleil au méridien ; & d'après mes divers calculs , je trouvai par un nombre moyen que Teawa , capitale de l'Atbara , étoit par les 14 deg. 2 min. 4 sec. de latitude nord. Quant à la longitude , il étoit inutile de faire de nouvelles observations , puisque Hor-Cacamoot est environ six milles plus est que Teawa , qui conséquemment se trouve presque sous le même méridien que le village de Ras el Feel.

(1) Ce mot signifie esclave.

(2) Noble & libre Arabe.

LE 13 Avril, un Arabe de la tribu des Jehainas vint tout nud porter la nouvelle qu'Ammonios, Lieutenant d'Ayto Confu au gouvernement de Nara en Abyssinie, avoit surpris une caravane de l'Atbara, qui étoit allée chercher du sel, & que le sel & les ânes avoient été pris & leurs conducteurs mis dans une étroite prison. Avant que je sortisse de chez moi, le Sheik des Jehainas, vieillard de bonne mine, arriva à Teawa, accompagné de dix ou douze Arabes, montés sur des chameaux, & il trouva Fidèle assis avec le Moullah. Ils étoient tous remplis de terreur : mais le plus effrayé fut sans contredit Fidèle.

LE Sheik des Jehainas dit qu'il ignoroit la détention de sa caravane : mais qu'il n'y avoit jamais eu de procédé si violent, même du tems que le Roi Yafous second étoit entré dans le Sennaar, puisqu'alors les habitans des frontières avoient continué à vivre en paix. Il pria Fidèle de vouloir bien employer sa médiation & expédier soudain un message à son ami Yafine. Quand ils se furent ainsi expliqués, on m'envoya un exprès pour me prier de me rendre chez le Sheik. Je laissai à mes gens le soin d'arranger mon quart de cercle, & je partis. J'avois bien intention d'observer l'éclipse de lune qui devoit bientôt avoir lieu : mais comme je connoissois parfaitement la situation de Teawa, relativement au Ras el Feel, je crus que je pouvois m'épargner cette peine & que je devois seulement profiter de l'éclipse pour épouvanter Fidèle & commencer ainsi les châtimens qu'il méritoit.

JE trouvai une foule très-nombreuse à la porte du Sheik. Les Jehainas y étoient avec leurs chameaux, tandis que

deux des principaux conversoient dans la maison avec le Sheik & le Moullah. Un Jehaina que je ne connoissois pas, mais qui m'avoit vu au Ras-el Feel, se leva dès qu'il me vit paroître; & me prenant par la main, il me fit une salutation respectueuse. Comme cet Arabe étoit ami de Yafine & du Sheik des Nils, je ne doutai point que la nouvelle de la caravane arrêtée, ne fût une invention en ma faveur.

Le Moullah dit qu'apparemment j'avois envoyé quelqu'express à Yafine pour lui apprendre que j'étois détenu, & que l'arrestation de la caravane étoit une représaille. Mais le Sheik Fidèle les assura qu'il étoit impossible que j'eusse envoyé quelqu'un au Ras el Feel, & que la caravane n'avoit pu être saisie que parce qu'elle avoit sans doute maltraité quelques habitans de Tchelga ou de Nara, villages qui sont sur la frontière à l'ouest. Le Sheik des Jehainas étoit du même avis, parce qu'on ne lui avoit point rapporté qu'Ammonios eût fait la moindre mention de Yafine. Le Moullah ne se rendoit pas, & il me dit : « Hakim, depuis que vous êtes à Teawa, avez-vous fait parvenir quelques plaintes à Yafine? Avouez la vérité, & ne craignez rien. » — « Si je ne devois pas dire la vérité, répliquai-je, Sheik, je ne vous ferois aucune réponse. Je n'y suis point obligé, & je ne puis rien craindre. Vous n'êtes qu'au commencement de cette affaire, & bien des gens souffriront avant que je souffre moi-même. » — « Cela est vrai, dit le Moullah. Mais avez-vous envoyé quelqu'avis au Ras el Feel? » — « Non, non, dit Fidèle, il ne l'a pas pu. Il n'y a pas un seul homme dans Teawa qui eût osé se charger d'une pareille commission. La caravane n'a été saisie que pour quelques troubles occasionnés à Tchelga. »

JE m'aperçus aisément que le Moullah desiroit que j'avouasse que je m'étois plaint, & je sentoie moi-même que cet aveu ne pouvoit que m'être utile. — « J'ai, dis-je, fait partir deux fois des messagers de Teawa. Le premier, lorsque Fidèle me dit que Yafine avoit eu l'intention de m'assassiner dans le désert; le second, quand il m'assura qu'il n'avoit point de chameaux. Je me suis plaint, en même tems de ses demandes de piastres & du dessein qu'il avoit de me tuer. » — « Ammonios, dit alors le negre Soliman, & Yafine, & Nara & le Ras'el Feel, tout cela appartient à Ayto Confu, & fut donné à Yagoubé pour le défrayer pendant tout le tems qu'il séjourna à Gondar. Ayto Confu & Yagoubé sont freres. Ils vivoient ensemble à l'armée. Ils couchoient dans la même maison. Ils sont freres, vous dis-je, & plus que freres; car, quand nous passâmes à Tcherkin, ils se jurèrent amitié l'un à l'autre par le cœur de l'éléphant (1). Pour moi, je jure par notre sainte religion que Confu viendra ici lui-même. Qu'est-ce pour lui qu'un voyage de deux jours? »

Tous, d'une même voix, condamnerent Fidèle, qui n'avoit rien à répondre. Il dit pourtant que s'il connoissoit celui qui avoit porté mon message, il lui trancheroit la tête, quand il seroit son frere. — Mais cela est impossible, ajouta-t-il. Si un messager s'étoit absenté, ne l'aurois-je pas vu? Oh! c'est impossible! — Alors se tournant vers son esclave: « Kutcho el Hybari est-il ici? lui demanda-t-il: Je ne l'ai pas vu depuis quelque tems. » — « Sheik, répondit l'esclave,

(1) C'est un serment horrible & insensé par lequel on se promet amitié & secret.

vous savez que vous avez envoyé Kutcho à Mendera , long-tems avant l'arrivée d'Hakim. » — Cela est vrai , reprit Fidéle. Ainsi , ce que dit Hakim est impossible. »

« SHEIK , répondis-je , vos messagers & les miens ne sont pas les mêmes ; & je ne demanderai jamais votre agrément pour envoyer au Ras el Feel , ou au Sennaar , ni vous ne couperez la tête des gens que j'y enverrai. Mais pourquoi être inquiet de cette caravane arrêtée à Nara ? Ne devriez-vous pas plutôt avoir peur qu'il n'arrive quelque chose de semblable à la Mecque ? Ne suis-je pas sous la protection du Shérif ? Quand Metical Aga sera instruit du traitement que j'éprouve , ne cherchera-t-il point à s'en venger ? Et le Chrétien Yousef Cabil , qui est Visir du Shérif à Jidda , & dans les mains de qui passent vos compatriotes , en allant à la Mecque , sera-t-il à présent plus doux pour eux ? » — « Maudit soit-il ! s'écria le Shérif. Lui doux ! C'est un tyran ! »

« MELOUN ibn Sheitan (1) ! dit le Turc Ismael ». — Ainsi donc , repris-je , tout l'embarras est de savoir si on fait à la Mecque ce qui m'arrive ici. Vendredi est le jour que vous fêtez. Eh bien ! si l'après-midi se passe comme celle d'un jour ordinaire , regardez-moi comme un imposteur : mais si Vendredi , avant el'affar (2) , il paroît dans les cieux un signe extraordinaire , alors vous ne pourrez plus douter que je ne sois innocent , & que les desseins de Fidéle ne soient connus à Sennaar , à la Mecque , au Caire , à Gondar , &

(1) C'est-à-dire maudit enfant du Démon.

(2) Quatre heures.

par-tout ailleurs, & qu'ils ne soient également odieux aux yeux de Dieu & des hommes ». « — Yarf el hakim (1) ! dit le Shérif ». « — Hakim (2) ! dit le Sheik des Jehainas ». — Et le Moullah, levant les yeux au ciel, & comptant dévotement les grains de son chapelet, s'écria : « Ullah akbar (3) ! »

LA prédiction d'un signe dans les cieux ne plaisoit point du tout au Sheik, qui paroissoit déconcerté de la prétendue invisibilité de mes messagers. Ayant alors poussé mon projet assez loin, je me levai ; & prenant la main du Sheik je lui dis, en faisant allusion aux chameaux des Jehainas : « Je suis bien aise de voir que vous ne manquez point de chameaux. Préparez votre bouza, & vos autres provisions, vous aurez bientôt ici des étrangers ». — Il répondit seulement : Ullah kerim ! » c'est-à-dire, Dieu est miséricordieux ! Et ces mots furent répétés par tous ceux qui étoient dans la chambre. Je saluai particulièrement le Sheik Jehaina, qui m'avoit vu au Ras el Feel, & je sortis & m'en retournai gaiement chez moi, pour me préparer à quitter Teawa ; car moi & mes compagnons étions persuadés que nous ne tarderions pas à partir.

DANS la matinée du 14, le Moullah, le Shérif, le domestique du Sheik de Beyla, & le vieux Kaya, vinrent voir mes montres & mes pendules. Ils s'assirent devant ma porte sur des bancs, où je leur fis servir du café. J'imagine que les

(1) L'homme sage connoît.

(2) Certes il est sage.

(3) Dieu est grand.

Saints ne se foucioient pas d'entrer dans la maison d'un Chrétien, de peur d'être souillés. Il m'étoit impossible de nous entretenir d'affaires en présence du vieux Kaya. Nous ne parlâmes donc que de religion, & de la maniere de vivre des Derviches. Mais tout-à-coup un domestique cria : « Nouvelles de Sennaar ! » Nous nous retournâmes, & vîmes venir vers nous trois hommes, l'un desquels étoit l'exprès que j'avois envoyé du Ras el Feel à Sennaar, avec les Arabes Daveinas. Il me remit une lettre d'Hagi Belal, qui m'informoit que Mahomet Abou Calec, & le Sheik Adelan, étoient absents de Sennaar, chacun à la tête d'une armée, & que le Roi, presque seul dans sa capitale, étoit dans de grandes inquiétudes : mais que, comme il ne s'étoit fait encore aucun mal, & que le Roi n'avoit point de forces à opposer aux deux Généraux, on espéroit que les choses s'arrangeroient. Il ajoutoit qu'il avoit jugé à propos d'attendre un peu, pour avoir le tems de m'envoyer un des gens du Sheik Adelan, plutôt que de me confier au seul Officier du Roi.

Je fis part de cette lettre à ceux qui étoient venus me voir. Ils m'en féliciterent ; puis toute la troupe me quitta pour aller chez Fidele voir quelles nouvelles particulieres il pouvoit avoir reçues. Ce que je venois de leur dire fut confirmé ; & le Sheik, n'ayant plus rien à opposer, déclara qu'il étoit résolu à obéir sans plus de délai, & il nous pria de nous tenir prêts à partir.

CEPENDANT nous apprîmes bientôt que l'Officier du Roi ; qui venoit nous chercher, & qui se nommoit Mahomet, étoit l'intime ami du Sheik Fidele, l'homme que le Gouver-

nement de Sennaar avoit coutume d'envoyer à Teawa , & enfin un ivrogne & un mauvais sujet. L'envoyé d'Adelan , au contraire , étoit jeune , discret & fort doux. Il avoit été esclave du Sheik de Beyla , qui en avoit fait présent à Adelan. Ce jeune homme pressoit beaucoup notre départ. Nous nous apperçûmes bientôt de l'effet que produisoit la différence de caractère entre les deux envoyés. Le Sheik Fidele , fâché de ce que celui d'Adelan seroit instruit de la demande des piastrres , passa la nuit avec l'Envoyé du Roi , pour le mieux mettre dans ses intérêts ; de sorte que dans la matinée du 15 celui-ci déclara qu'il ne partiroit pas avant quinze jours de Teawa , & qu'il avoit ordre d'envoyer chercher des chameaux dans je ne fais plus quel endroit de l'Atbara. Ce discours déplut singulièrement à l'Envoyé d'Adelan , qui , de son côté , dit devant toute l'Assemblée qu'il étoit résolu de partir le lendemain ; qu'il ne connoissoit point les ordres que le Roi avoit donnés , mais qu'il connoissoit les ordres de son Maître ; que si le Sheik Fidele ne nous fournissoit pas des chameaux , ou s'opposoit à notre départ , il le conduiroit lui-même au camp d'Adelan à Aira , ou , s'il refusoit de le suivre , il iroit le dénoncer comme traître , rebelle & ennemi de son Maître , quelles qu'en pussent être les conséquences pour le Sheik.

SITÔT que l'Envoyé d'Adelan eut parlé avec cette fierté , tous ceux qui étoient autour du Sheik le laissèrent seul , & se séparèrent en petits groupes chacun de deux ou trois personnes , qui , tout en s'en allant , causoient bas sur ce qu'elles venoient d'entendre. L'Envoyé du Roi rejoignit alors son jeune compagnon , qui me dit de ne rien craindre & de me

tenir prêt à partir, parce qu'il vouloit me voir le lendemain au foir à Beyla.

ENVIRON une heure après que je fus rentré chez moi, le Sheik m'envoya encore chercher. Il étoit assis avec le Moullah & le vieux Kaya, & il tenoit à la main deux lettres d'Yasine. Ces lettres étoient fort courtes, mais pleines de reproches de ce qu'on me retenoit malgré moi. Yasine déclaroit à Fidele, sous le serment le plus solennel, que si ses lettres me trouvoient encore à Teawa, & qu'on ne m'en laissât pas partir en paix, avant que quinze jours fussent écoulés, il y viendrait lui-même en ennemi; & qu'à moins que les Daveinas ne s'engageassent à brûler tous les champs de bled, entre Teawa & Beyla, aussi-tôt que les epis paroitraient, il fermeroit les portes de l'Abyssinie à ces Arabes, pour qu'ils n'eussent ni du pain à manger, ni de l'eau à boire tant qu'il commanderoit dans le Ras el Feel.

Ces lettres faisoient aussi mention des plaintes envoyées au Sheik Adelan à Sennaar, sans dire pourtant de quelle part; mais c'étoit probablement de la part d'Ayto Confu. Les messagers d'Yasine étoient au nombre de trois, montés sur des chameaux, & ayant des cottes de maille & des casques. Ils refuserent d'entrer dans Teawa, & de manger du pain, & de boire de l'eau (1) du Sheik Fidele, qu'ils regardoient déjà comme l'ennemi d'Yasine, leur Maître. Fidele obtint, non sans difficulté, de mon negre Soliman, qu'il iroit joindre ces messagers, & les engager à venir dans la ville : mais ce

(1) Ce refus est, parmi les Arabes, la déclaration d'une haine mortelle.

fut en vain. Ils consentirent seulement à se retirer chez les Jehainas du Jibbel Ifriff, pour y attendre que je fusse parti tranquillement de Teawa.

Le lendemain le Moullah me fit dire que les chameaux étoient prêts; qu'on manquoit à la vérité de girbas pour mettre de l'eau, mais qu'on s'en procuroit, & qu'il me donnoit sa parole que je les trouverois toutes pleines à la rivière, dans l'endroit que j'indiquerois, ainsi que le reste des provisions nécessaires pour me rendre à Beyla, pour où je pouvois partir dès que je le voudrois. Il exigeoit seulement que je fisse la paix avec le Sheik, & que je lui promisse de ne pas porter des plaintes contre lui à Sennaar, pourvu que de son côté Fidele renonçât à tout mauvais dessein contre moi. Je fis répondre au Moullah, que quelques mauvais traitemens que j'eusse reçu, je voulois bien, par rapport à lui, faire tout ce qu'il souhaitoit, & que je consentois même à écrire à Yafine par ses messagers, pour qu'il n'entreprit rien d'hostile. Tout étant ainsi convenu, nous nous hâtâmes d'empaqueter notre bagage.

Le 17, le Sheik me donna rendez-vous dans sa maison, & je fis dire auparavant au Moullah que j'espérois qu'il feroit tenir les chameaux tout prêts. Comme nos deux girbas étoient insuffisantes, ainsi que nous en avions déjà fait la dangereuse épreuve dans le desert, quand nous nous étions perdus auprès d'Imgellib, nous les laissâmes au Sheik, qui en échange nous en donna trois neuves un peu moins grandes. Chacune de ces girbas est estimée douze ducats, c'est à-dire près de trois livres sterling. Il faut beaucoup d'art pour les coudre de maniere qu'elles ne laissent point échapper l'eau, & pour arranger le

gouleau; ensuite elles sont bien graissées & bien goudronnées; &, malgré cela, elles exigent un soin continuel.

VERS les neuf heures nous nous rendîmes chez le Sheik, & nous commençâmes tout de suite à entrer en matière. Je m'engageai à pacifier Yafine, dont les messagers vinrent dans la ville dès que je leur fis dire que j'allois partir. Le Sheik leur fit le meilleur accueil possible, & les habilla. On servit un grand déjeuner. Fidele, moi & les gens de Yafine mangeâmes ensemble de plusieurs mets fort bien apprêtés. Pour le Moulah & le Sherif, ils eurent un plat à part avec un autre Saint, qui étoit venu les joindre. Quand nous eûmes achevé de déjeuner, nous nous levâmes & nous prononçâmes la prière de paix. Ensuite nous nous rendîmes tous sur la place du marché, & le Sheik donna ordre de conduire chez moi huit chameaux.

LES girbas étoient déjà remplies, & trempoient dans la rivière en attendant qu'on voulut les charger sur les chameaux. Un domestique du Kaya tenoit mon cheval, que le Sheik m'avoit fait prendre quelque tems après mon arrivée à Teawa, mais qui venoit de m'être rendu. Mon domestique venu de Sennaar m'avoit dit qu'on ne pouvoit pas garder des chevaux dans cette capitale, à cause des mouches, (1) & que ceux dont le gouvernement avoit besoin pour monter sa cavalerie étoient entretenus à Aira, & dans les autres endroits qui sont au milieu des sables. Le Sheik ne me fit pas la moindre observation là-dessus. Mais je lui dis : « Mon cheval est excel-

(1) Les zimbis.

lent, & je veux vous en donner une preuve. Aussi tôt me dépouillant de ma capote, & prenant en main un petit fusil à deux coups, je m'élançai sur mon cheval, & je lui fis faire tout ce qu'il étoit capable d'exécuter, courant à toute bride, & faisant feu à droite & à gauche.

Tous ceux, qui me contemploient étoient remplis d'étonnement & d'une sorte de terreur. Ils n'avoient jamais vu personne tirer un fusil à cheval, & moins encore un fusil, qui tiroit deux coups de suite sans qu'on le rechargeât. Ils ne demandèrent pas que je leur expliquâsse le mécanisme de cette arme, & je m'aperçus très-bien que le Moullah fut fort content quand il vit que je la fis rentrer chez moi. « Voilà, dis-je, comment mes compatriotes montent à cheval & combattent. Il n'y a point de nation qui sache manier les chevaux & les armes à feu comme eux. Pour moi, je suis un homme de paix, un Derviche. Le métier des armes m'est étranger, & je m'en sers avec peu d'adresse. Mais si vous voyiez quelqu'un de nos guerriers faire ce que je viens d'essayer, c'est alors que vous seriez étonnés.

FIDELE rit ou plutôt feignit de rire. Mais, comme homme de guerre, c'étoit à lui à parler, & il me dit : « Si plusieurs de vos compatriotes vous ressembloient, tout homme de paix que vous êtes, qu'ils fussent ici & s'ils n'étoient point nos amis ils auroient bientôt conquis l'Atbara. Mais s'ils étoient nos amis, je crois que je pourrais faire quelque chose avec eux. Ce cheval semble avoir une intelligence humaine ». — « Tel qu'il est, lui répondis-je, en mettant pied à terre, un Prince m'en a fait présent, & moi je vous le donne pour

vous prouver que je suis votre ami , & que je ne vous aurois point refusé quelques misérables piaftres , si je n'avois point fait vœu de pauvreté. L'argent n'est d'aucun prix à mes yeux : ainsi je n'en porte pas ». — Ce présent fut reçu avec joie, quoique ce ne fut qu'un léger sacrifice de ma part , puisque j'allois à Sennaar , où l'on ne pouvoit pas entretenir des chevaux.

Le Moullah extrêmement surpris , dit alors au Sheik Fidele : « Comment pouvez-vous avoir conçu le projet de tourmenter un tel homme ? Je vous ai dit ce qu'il étoit. Nos livres parlent de ces sortes de gens. Ils ne sont point Kafir : mais ils passent leur vie à errer sur la face de la terre pour chercher la sagesse. Ils continueront ainsi jusqu'à ce qu'Hagiuge & Magiuge viennent , c'est-à-dire , jusqu'à la fin du monde ». — Je m'inclinai comme pour approuver le Moullah , & tous les auditeurs leverent les yeux au ciel , en admirant le grand savoir de ce Saint , & en répétant leur exclamation ordinaire , Ullah Akbar ! Dieu est grand ? »

PRENANT alors congé d'eux , je m'en allois chez moi , quand le jeune Sherif m'appella & me dit : « J'imagine qu'à cette heure que nous sommes tous en paix , nous ne verrons pas le signe que vous nous avez dit devoir paroître aujourd'hui dans les cieux ». — S'il ne paroissoit point je serois un menteur , lui répondis-je. Souhaitez-vous de le voir ? — « Je le souhaite , répliqua-t-il , pourvu qu'il ne fasse point de mal ». — Eh bien ! dis-je , vous le verrez , & il ne fera point de mal à présent. J'espère au contraire qu'il portera la santé , le bonheur & une abondante moisson dans le pays de Teawa ,

Teawa, & dans le Royaume de Sennaar. Allez-vous-en chez vous. Je vais achever de préparer mes affaires pour partir. Dans deux heures & quelques minutes d'ici j'irai vous rejoindre, & le signe sera visible. Alors les Arabes me quitterent, & je lus dans leurs yeux qu'ils auroient mieux aimé que la chose eût été oubliée. J'entendis même le Sheik qui disoit au Sherif: « Que ne le laissez-vous songer à ses affaires & à son départ. A quoi bon un signe à présent ? »

D'APRÈS mes observations astronomiques, j'avois bien réglé ma montre; & je savois que je ne pouvois pas me tromper de beaucoup, & que suivant ce que j'avois vu dans les éphémérides, l'heure de l'éclipse n'étoit pas éloignée. Je passai au coin de la maison du Sheik, & j'entrai chez lui par la porte de derrière. Il étoit avec le Moullah, le Sherif, le vieux Kaya & deux ou trois autres de ses amis. Le Sherif me demanda en quel endroit le signe paroîtroit, & le Moullah, s'il seroit accompagné d'éclairs & de tonnerre ? — Je leur répondis, qu'il n'y auroit rien d'effrayant. Aussi-tôt je sortis, & je vis l'éclipse de lune commencée. Elle devoit être totale. Cependant je n'avertis le Sheik & ses compagnons que lorsqu'elle fût très-apparente. — Revenant alors vers eux, je les menai dehors, & leur dis: « Regardez maintenant; dans quelques momens cet astre sera totalement plongé dans les ténèbres, & vous ne distinguerez qu'un peu de clarté autour de son orbe.

Ils furent encore plus effrayés de ce que je leur annonçois; que de ce qu'ils voyoient. Mais l'éclipse devint totale. La terreur s'empara de tous les esprits; & les femmes au fond

de leur appartement pouffoient des cris plaintifs, comme elles ont coutume de le faire dans les occasions où elles sont accablées de quelque grande infortune. Nous étions dans la cour intérieure de la maison du Sheik. « A présent que j'ai tenu ma parole, dis-je à ceux qui étoient autour de moi, cet astre va reprendre sa clarté première, & elle ne fera du mal ni aux hommes ni aux animaux.

Ils ne voulurent pas permettre que je m'en allasse chez moi, jusqu'à ce que la lune eût reparu toute entière. J'y consentis volontiers, & je demandai au Sheik l'agrément de voir les deux femmes à qui j'avois donné de l'ipécacuanha; car l'une d'elles étoit réellement malade & avoit besoin de mes conseils. Il parut charmé de ma proposition, & m'invita à entrer. Je rencontrai dans l'antichambre deux ou trois negresses esclaves & la jeune & belle Aiscach, qui me dit avec terreur: « O Hakim! Qu'est-ce que nous voyons? Qu'allez-vous donc faire? » — Je vais, lui dis-je, Madame, faire une des choses les plus désagréables de ma vie, je vais prendre congé de vous. — Je fus au même instant environné d'une troupe de femmes, les unes portant des enfans sur les bras, les autres pleurant. J'entrai dans la chambre où étoient les deux épouses du Sheik, & je tâchai de les tranquilliser le plus qu'il me fut possible; après quoi nous nous séparâmes, en nous témoignant beaucoup de regrets, & en nous assurant d'une amitié réciproque. Je les priai, en même tems, de vouloir bien m'envoyer l'esclave Abyssinienne, qui avoit coutume de nous porter à manger, & de lui remettre une toile blanche pour envelopper quelque chose, dont je voulois leur faire présent. De leur côté, elles me dirent que la ville de Sennaar

étoit un séjour très-dangereux pour les hommes blancs : mais qu'elles auroient soin de me recommander au Sheik Adelan, & aux femmes du Roi, & qu'elles chargeroient de ces recommandations l'esclave d'Adelan, chargé de me conduire.

Quand je revins auprès du Sheik, l'émerſion de la lune étoit fort avancée, & je trouvai tous les ſpectateurs qui reprenoient un peu de courage quoiqu'ils euſſent encore l'air étonné. Au bout d'un moment la converſation tourna ſur Hagiuge & Magiuge, & ils répéterent tous les contes abſurdes qu'ils font à ce ſujet, & que je me garderai bien de rapporter ici. Enfin je pris congé d'eux, en les aſſurant de nouveau que tout étoit oublié, & je me retirai chez moi.

Dès qu'il fut nuit, l'eſclave abyſſinienne vint, portant une toile de coton. Je lui remis pour la belle Aïſcach, une piece de ſatin jaune des Indes & ſix beaux mouchoirs rouges; & je fis de mon mieux pour que les préſens que j'envoyai aux autres Dames puſſent leur prouver ma reconnoiſſance.

L'ON ne doit pas eſpérer que dans un pays auſſi pauvre que Teawa, & ſous un gouvernement auſſi barbare, le commerce puſſe être floriſſant. Cependant, il y a une miſérable manufacture de groſſe toile de coton dont on fait des pieces de la grandeur d'une ſerviette, & qui peuvent tout au plus envelopper le milieu du corps, leſquelles ont cours dans tout l'Atbara. Ces pieces de toile s'appellent *Dimoor*. Elles tiennent lieu de monnoie d'argent. Les mahalacs, mauvaiſes

pieces de cuivre , servent dans les petits marchés. Voici un tarif des monnoies de Teawa.

1 crush vaut 20 mahalacs.

1 metical . . 12 crush.

1 wakia . . . 4 meticals.

Le wakia d'or a une valeur intrinseque de 45 shillings. Tout le commerce de Teawa se fait par échange. On troque du sel pour du bled ou d'autre grain, & des chameaux pour du sel, la valeur de ces diverses marchandises variant à proportion du plus ou moins de rareté ou d'abondance.

Mes lecteurs doivent, je pense, avoir non moins d'envie que moi de quitter Teawa. Le 18, je fis, dès le matin, mes derniers adieux au Sheik : mais avant que je pusse me mettre en route, il étoit cinq heures après-midi. La journée ayant été excessivement chaude, nous résolûmes de voyager toute la nuit : mais nous n'en dîmes rien au Sheik, qui nous avoit conseillé de nous arrêter à Imgededema, lieu où l'on trouve de l'eau. Nous avons pris une pleine girba d'eau, ou plutôt nous en avons mis un peu dans chacune de nos girbas, en cas de besoin. Enfin, tout étant prêt sur le bord de la rivière, excepté l'envoyé du Roi, nous partîmes ; & cet envoyé nous rejoignit deux heures après, bien rafraîchi avec le bouza du Sheik, & bien mal intentionné, ainsi que nous eûmes occasion de nous en appercevoir par la suite.





CHAPITRE VII.

Route de Teawa à Beyla. — M. Bruce est bien accueilli par le Sheik de Beyla, & ensuite par la tribu des Nubas. — Arrivée à Sennaar.

QUAND nous eûmes fait quelques milles, mon domestique me dit que le Moullah l'avoit chargé de m'avertir qu'il me rejoindroit le lendemain à Beyla ; que nous ne devions nous fier en aucune manière à l'envoyé du Roi, mais qu'en revanche nous pouvions compter sur celui d'Adelan ; & que si ces deux hommes avoient quelque dispute entr'eux, il ne falloit point nous en mêler, mais les laisser s'arranger à leur fantaisie ; que nous ne devions souffrir, sous aucun prétexte, que personne se joignît à notre caravane, & que si quelqu'un vouloit nous accoster en chemin, nous serions bien de l'éconduire par des paroles dures, & s'il en étoit besoin, de le repousser avec des coups, & même de nous servir de nos armes à feu pour mieux assurer notre route ; qu'entre Teawa & Beyla, il y avoit un village dont les habitans s'étoient révoltés contre le Roi de Sennaar, & ne pouvoient nous protéger ; que nous ne devions nous fier que sur nous-mêmes & ne pas entrer en pour-parler avec ces gens-là ; parce que si nous passions, nous serions approuvés comme si la force royale nous conduisoit ; au lieu que s'il nous arrivoit quelque accident, on n'en accuseroit que l'imprudence que nous aurions eue de nous hasarder, avec si peu de monde, &

ayant tant de raisons de nous défier du gouvernement , à traverser un pays dévasté par des Arabes rebelles.

Le Moullah avoit encore ajouté qu'il ne croyoit point que Fidèle eût eu le tems de se préparer à nous faire attaquer en chemin ; que les habitans de Teava , non-seulement nous vouloient du bien , mais craignoient que nous n'attirassions sur eux la vengeance de Yafine & des Daveinas ; crainte que les Jehainas partageoient. Que quant à la mauvaise soldatesque qui entouroit le Sheik , elle étoit persuadée que nous n'avions point d'argent , & que la manière dont elle m'avoit vu monter à cheval & me servir de mes armes à feu , l'avoit suffisamment guérie du desir d'exposer sa vie pour peu de chose , contre des gens dont elle connoissoit toute la supériorité. Cependant le Moullah nous réitéroit de ne point manquer de vigilance , de ne pas perdre un instant sur la route & de ne nous fier à personne , jusqu'à ce que nous eussions vu le Sheik de Beyla.

EN sortant de Teawa , nous commençâmes par marcher sept heures dans un désert aride & sablonneux , où nous ne trouvâmes ni herbe , ni eau , ni la moindre trace d'une créature vivante , & qui n'offroit dans sa vaste étendue que l'image d'une terre maudite par le ciel. A minuit , nous nous tournâmes un peu à l'est du sud , & nous gagnâmes un défilé étroit & raboteux , entre deux montagnes peu élevées. Ce passage se nomme *Mattina*. Un de nos conducteurs de chameaux déclara qu'il venoit de voir deux hommes courir devant nous , dans les halliers ; & aussi-tôt nos gens de prendre leurs frondes & de jeter beaucoup de pierres de ce côté là ,

à hauteur d'homme. A leur sollicitation , j'engageai Ismael de tirer de ce même côté un gros mousqueton , dans lequel il y avoit une charge de cinquante gros grains de plomb. Dès-lors, on ne vit plus personne, ni nous n'entendîmes plus parler de rien , si tant est pourtant qu'on eût déjà vu quelqu'un. Pour moi, je n'en croyois rien , & j'attribuai à la crainte ce qu'avoit cru voir le conducteur de chameaux. Quand les Arabes doutent de leur supériorité , ils n'attaquent jamais les voyageurs qu'un peu avant le coucher du soleil , & s'ils se croient les plus forts , ils choisissent le point du jour , afin d'avoir le tems de poursuivre leur ennemi.

CEPENDANT nous continuâmes à faire route à pied jusques au moment où le jour commença à paroître. J'avois une telle envie de dormir , que j'aimois mieux marcher que de risquer de me casser le cou en tombant du haut de mon chameau. A huit heures du matin (1), nous fîmes halte dans un bois d'ébéniers , qui n'étoient pas plus gros que du bouleau , & avoient repoussé par touffes sur les souches des arbres qu'on avoit coupés & dépouillés de leurs feuilles en brûlant l'herbe tout autour , pour qu'ils ne donnassent point retraite à la terrible mouche , l'un des plus grands fléaux de ces contrées.

L'ENDROIT où nous nous arrê tâmes , s'appelle *Abou Jehaarat*. C'est la limite entre le gouvernement de Teava & celui de Beyla. Fatigués comme nous l'étions , de notre marche forcée , nous nous reposâmes à Abou Jehaarat jusques après-midi. Le soleil étoit brûlant : mais heureusement , il y

(1) 19 Avril 1771.

avait quelques cavernes creusées par les Pasteurs ; & nous courûmes y chercher un abri contre l'excessive chaleur , car les ébéniers étoient trop petits pour pouvoir nous procurer aucune ombre.

A trois heures après-midi , nous partîmes d'Abou Jehaarat. Nous marchâmes alors droit à l'est ; & à huit heures du soir , nous arrivâmes à Beyla. On ne trouve point d'eau entre cette ville & celle de Teava. Jadis Imgededema & plusieurs autres villages bâtis sur cette route , avoient des puits & de grandes plantations de maïs. Mais les dévastateurs Daveinas ont détruit ces villages , comblé les puits , brûlé les moissons & réduit les habitans à périr de faim.

BEYLA est par les 13 deg. 42 min. 4 sec. de latitude nord , c'est-à-dire , à trente-un milles & demi au sud de Teava , & onze milles plus à l'ouest que cette dernière ville. Mahomet , Sheik de Beyla , vint nous accueillir lui-même à l'entrée de la ville. Il nous dit qu'il nous regardoit comme si nous nous relevions du sein de la tombe ; & qu'il falloit que nous fussions des hommes justes & sous la protection immédiate de la Providence , pour avoir pu échapper à tous les pièges que nous avoit tendus le Sheik de l'Atbara. Le digne Mahomet nous avoit fait préparer toutes les especes de rafraîchissemens qu'il avoit pu trouver ; & s'imaginant que nous ne pouvions pas vivre sans sucre , il en avoit fait venir de Sennaar. Jusques-là , le miel nous avoit presque toujours tenu lieu de sucre. L'on nous servit chez Mahomet un excellent souper , où il y avoit du riz & du pain de froment , venu de Sennaar ,

naar , aussi beau que j'en aie jamais vu. En un mot , notre généreux hôte n'avoit rien négligé pour nous bien traiter.

Tous mes compagnons étoient remplis d'une joie que Mahomet tâchoit encore de ranimer ; & si quelque chose en modéroit les transports , ce n'étoit que parce qu'on voyoit que je ne m'y livrois point comme les autres. Des symptômes de fièvre m'avoient tourmenté pendant plusieurs jours ; & quoique la diarrhée m'eût quitté , la seule odeur de la viande chaude me donnoit une extrême répugnance , même des naufrées ; & comme j'avois un grand mal de tête , je voulus absolument me coucher sans souper , après avoir bu beaucoup d'eau chaude , en guise d'émétique , & pris quelques gouttes d'une forte décoction de quinquina que j'avois préparée à Gondar. J'étois fort las & je m'endormis profondément. J'avois résolu de prendre , le lendemain matin , quelques doses de quinquina en poudre , & je ne manquai pas de le faire ; ce qui me fit tout le bien que je devois en attendre.

Le 20 Avril , Mahomet très-inquiet , vint de bon matin dans l'endroit où je reposois. J'étois couché à terre sur un cuir de buffle tanné ; & la tristesse du bon Sheik fut changée en joie , dès qu'il vit que je ne souffrois plus. J'avois déjà pris mon quinquina , & je témoignai le désir de déjeuner avec du riz , qu'on me fit préparer tout de suite.

Le Sheik de Beyla croyoit aveuglément à la vertu de la médecine. Voyant que je prenois quelques gouttes de ma décoction de quinquina avant que de boire du café , il insista pour que je lui en donnasse , & si j'avois voulu le croire ,

il auroit volontiers vidé ma bouteille. Sa maladie ordinaire (1) l'avoit fait beaucoup souffrir : mais enfin il se trouvoit beaucoup mieux après avoir rendu quelques petites pierres, & il attribuoit son soulagement aux pillules de savon que je lui avois envoyées. Je lui enseignai à faire de ces pillules , ainsi que de l'eau de chaux. Il avoit tant souffert , que je ne pouvois rien faire au monde qui lui fît plus de plaisir que de lui donner ces instructions.

MAHOMET me dit que le Moullah étoit déjà arrivé de Teawa où il avoit laissé le Sheik Fidele encore affligé de ce qu'à mon départ je ne lui avois pas laissé les piaftres qu'il désiroit. Quant à l'éclipse , il avoit dit au Moullah qu'il ne s'en foucioit nullement, non plus que de ce qu'on pouvoit savoir à la Mecque , où rien ne l'intéressoit. Pour Mahomet il m'avoua qu'il avoit été très-alarmé de l'éclipse , sur-tout à l'instant où elle devint totale. Il me dit que peu de tems auparavant il y en avoit eu une autre , mais moins considérable , & que le même jour les Daveinas avoient brûlé Imgededema , avec plus de trente autres villages , & détruit ou dispersé plus de deux mille habitans de l'Arbara.

C'ÉTOIT le moment d'offrir un présent au Sheik , & je lui en avois préparé un tel qu'il le méritoit : mais mes sollicitations , mes prières furent vaines. Je ne pus jamais obtenir de lui qu'il acceptât la moindre bagatelle. Il fit plus ; il me jura solennellement que si j'insistois encore , il monteroit à cheval & s'en iroit à la campagne. Il me dit que la seule

(1) La gravelle.

chose qu'il désirât de moi , étoit que je lui permisse de venir à Sennaar, pour me consulter sur sa maladie , & que bien loin d'exiger des présens de moi , il me porteroit une récompense. Nous convinmes alors de donner les choses que je lui avois destinées au Moullah ; & ce Saint enchanté d'un si beau présent , se garda bien de faire les mêmes difficultés que le généreux Sheik.

ENVIRONNÉ d'amis & de gens satisfaits , nous passâmes la journée dans le repos & dans la joie. L'envoyé du Roi vint me dire en secret que pour plaire au Sheik de Beyla , nous ne pouvions pas rester moins d'une semaine chez lui ; & j'imagine que cela ne lui auroit pas déplû à lui-même. Mais après tant d'allées & de venues , après tant de discours relatifs à moi , je sentoie qu'il m'étoit nécessaire de suivre le conseil d'Hagi-Belal, & de me rendre à Sennaar avant que les affaires y fussent dans une situation plus cruelle , ou que je me trouvasse exposé à quelque nouvelle machination de la part de Fidele.

L'ENVOYÉ du Sheik Adelan me dit que conformément aux ordres de son maître il avoit forcé Fidele à lui remettre le présent que je lui avois donné , quoiqu'il en eût déjà fait une robe pour lui. — « C'est un misérable , dit le Sheik de Beyla. Il a dissipé deux ans de suite les revenus que l'Atbara donne au Roi , & personne ne l'a soutenu que le Sheik Adelan, dont il a épousé la fille : mais aujourd'hui qu'Adelan le connoît , il l'abandonne. Si la guerre civile ne se commençoit pas bientôt , je suis certain qu'un de ces jours , je le verrois passer ici pour aller à Sennaar , & n'en jamais revenir ; car tout le

monde fait que c'est par haine pour lui , & pour se venger de toutes ses perfidies que les Arabes Daveinas ont dévasté une partie de son gouvernement , sans brûler une paille aux environs de Beyla ».

L'ON nous servit un grand diner, où le bouza ne fut point épargné ; il y avoit de la viande de différentes especes d'antelopes & de daims, ainsi que des pintades cuites avec du riz, ce dernier plat étoit celui qui nous plaisoit le plus, car la venaison sentoît fortement le musc. Les bêtes fauves étoient le produit de la chasse des deux fils du Sheik, jeunes gens d'environ treize ou quatorze ans, lesquels avoient chacun un fusil à mèche, & dont je captivai la bienveillance en leur donnant un peu de poudre, & beaucoup de petites balles de plomb.

L'APRÈS-MIDI nous allâmes nous promener dans la ville, qui est fort jolie & bien située sur le haut d'une colline, couverte de bois, & en face d'une belle plaine. Les arbres que nous vîmes dans cette plaine étoient très-beaux, alignés & séparés de loin en loin par des haies, comme en Europe. Ces champs sont ainsi clos pour pouvoir enfermer le bétail : mais le bétail n'y étoit point alors ; on l'avoit conduit au Dender à cause des mouches.

IL n'y a à Beyla d'autre eau que celle que fournissent des puits très-profonds. Les environs de la ville sont couverts de plantations de maïs. Les habitans vivent continuellement dans la crainte de voir fondre sur eux les Arabes Daveinas, qui campent à Sim-Sim, c'est-à-dire, à quarante milles dans

le sud-est. Ils redoutent aussi singulièrement une autre puissante tribu, errante au sud-ouest, entre le Dender & le Nil, & connue sous le nom des Wed-Abdel-Gin, nom qui signifie les fils de l'esclave du diable. Beyla est une des villes frontières du Sennaar, du côté de Sim-Sim, entre ce lieu & Teawa, qui appartiennent au Sennaar, & le Ras el Feel, Nara & Tchelga qui dépendent de l'Abyssinie, tout le pays n'est qu'un vaste désert. Les Arabes n'y souffrent pas un seul village, & s'ils y laissent des endroits propres à contenir de l'eau; c'est parce qu'ils en ont besoin quand ils viennent camper auprès, & que la verdure les invite à y conduire leurs troupeaux.

Quoique je me couchasse de bonne heure pour pouvoir partir le lendemain à la pointe du jour, il me fut impossible d'exécuter mon dessein, & de quitter aussi aisément mon généreux hôte. Une de nos girbas avoit besoin de réparation; & comme disoit le bon Mahomet, il ne pouvoit venir rien de bon du Sheik de l'Atbara. La veille, quand je fus au lit, il s'éleva une vive querelle entre l'envoyé du Roi & celui d'Adelan. Ils avoient bû beaucoup de bouza; & le motif de leur différend étoit le partage des émolumens qu'ils avoient reçu de Fidele. Cela dura long-tems. Mais enfin ils convinrent que le lendemain qu'ils auroient la tête plus froide, ils s'en rapporteroient à la décision du Sheik de Beyla. Pour moi, je ne m'en mêlai pas plus que si je n'en avois pas entendu parler; cependant le matin il fallût tant de tems pour juger cette affaire, que nous ne fûmes prêts que l'après-dîner.

ENFIN le 21 Avril, il étoit trois heures de relevée, quand nous partîmes de Beyla. Nous marchions droit au sud-ouest

dans un pays plane & très-agréable à la vue , mais absolument dépourvu d'eau. L'endroit où il y en avoit le plus près de nous , étoit la riviere de Rahad. A onze heures du soir , nous fîmes halte dans un bois appelé Baherie , & que nous jugeâmes être à environ neuf milles de Beyla.

LE 22 à cinq heures & demi du matin , nous nous remîmes en route , dirigeant nos pas vers l'ouest. A neuf heures , nous vinmes au bord de la riviere de Rahad. Le gué se nomme Tchir-Chaira. L'eau de la riviere étoit stagnante , sale , ayant une odeur désagréable & couverte d'un limon verd. Le fond étoit fort vaseux : mais il n'y avoit point à choisir de meilleur passage. L'eau de Beyla étoit si mauvaise , que nous n'en avions pris que ce qu'il nous falloit absolument pour nous conduire jusques à Rahad.

Nous marchâmes environ une demi heure au nord-ouest , & à l'ouest nord-ouest , en suivant le cours de la riviere. Mais à dix heures trois quarts , nous nous en éloignâmes ; & à midi nous la rejoignîmes encore. Là , cette riviere couloit vers le nord-ouest. Nous plantâmes notre tente sur ses bords & près des huttes des Arabes Cohalas , tribu sédentaire , qui foumise au Mek (1) du Sennaar , paie exactement les tributs que lui impose un gouvernement oppresseur. Cette soumission des Cohalas fit que nous nous en approchâmes sans crainte.

LE 23 , à six heures du matin , nous quittâmes le voisinage des Cohalas , continuant à suivre le bord de la riviere qui

(1) Souverain.

tourne un peu vers le nord-est. A trois heures , nous fîmes halte à Kumar , autre petit village situé sur le bord de la rivière & dépendant de la même tribu des Cohalas. Cette rivière , qu'on appelle dans le Sennaar *Rahad*, c'est-à-dire , du Tonnerre , serpente plus qu'aucune des rivières d'Abyssinie. Elle prend sa source non loin de Tchelga , passe entre le Kuara & le Sennaar , sépare l'Abyssinie de la Nubie & forme à présent , avec le fleuve Atbara (1) & le Nil , une île qui jadis n'étoit qu'une péninsule. Le Rahad intercepte toutes les eaux qui tombant des hauteurs de l'Abyssinie , voudroient s'épancher vers le milieu de la péninsule , & c'est lui qui cause cette disette affreuse d'eau qui rend ces déserts inhabitables. En Abyssinie , le Rahad porte le nom de *Shimfa*. Il se jette dans le Nil à Habharras , à environ trente huit milles au nord de Sennaar.

CEPENDANT la querelle de nos guides étoit si loin d'être apaisée , que l'envoyé du Roi ne vouloit point voyager avec nous. Il marchoit toujours une demi-journée à l'avance , & nous le rejoignons le soir au campement. Nous nous gardâmes bien de lui demander pourquoi il agissoit ainsi. Au contraire , nous le laissâmes tranquillement suivre son caprice ; ce qui lui déplaçoit infiniment. Aussi le soir il ne manquoit jamais de lâcher beaucoup de propos , dans lesquels il donnoit à entendre qu'il avoit eu toute sa vie une grande répugnance à avoir affaire à des hommes blancs.

A cinq heures du soir , nous partîmes de Kumar ; & quand

(1) L'Atbara , l'Attaboras , le Tacazzé , est le même fleuve que les anciens nommoient le fleuve *Siris*.

le jour commença à baisser , il sortit du milieu des halliers plusieurs cavaliers & plusieurs gens de pied qui nous enlevèrent un de nos chameaux. Alarmés d'une telle conduite, nous nous préparâmes à la défense. Le chameau qu'on emmenoit , étoit précisément celui qui portoit les présens destinés au Roi & au Sheik Adelan, avec une partie de nos subsistances , mes hardes , mes livres & mes papiers. L'envoyé d'Adelan fut d'abord étonné : mais il ne manqua pourtant point de présence d'esprit. Il jugea que les Arabes qui venoient de prendre le chameau , n'étoient pas des voleurs de profession ; mais qu'ils avoient été excités par l'envoyé du Roi , & qu'ils vouloient nous effrayer pour nous faire payer la restitution du chameau. En conséquence , il prit le galop pour aller demander , au premier village , quelles étoient les personnes qui venoient de nous voler.

EN entrant dans l'une des hutes , l'envoyé d'Adelan trouva celui du Roi qui étoit à se régaler , & aussi-tôt il lui dit : « J'imagine , Mahomet , que vous vous êtes chargé de ce chameau pour le conduire vous-même à Sennaar , attendu qu'il porte les présens destinés à votre maître & au mien. » Et sans attendre sa réponse , il se hâta de venir nous rejoindre pour punir ceux qui avoient pris le chameau ; car il étoit bien assuré qu'après la notification qu'il venoit de leur faire , ils ne manqueroient pas de nous suivre. Nous marchâmes très-vîte ; de sorte qu'il étoit onze heures quand nous vîmes arriver dans l'endroit où nous étions campés pour passer la nuit , l'envoyé du Roi & un arabe à cheval , avec deux gens de pied qui conduisoient notre chameau. Je feignis de n'avoir rien compris dans cette affaire , & de croire seulement que
le

le chameau avoit été enlevé par des voleurs. Mais il ne fut pas si aisé de s'arranger avec les Arabes, qui ayant cru que nous n'avions avec nous que l'envoyé du Roi, avoient voulu nous épouvanter pour nous obliger à leur faire un présent, puisque nous consommions leur herbe & leur eau. Cependant l'envoyé d'Adelan refusa d'abord de reprendre le chameau, insistant pour que les Cohalas le conduisissent eux-mêmes à Sennaar : mais après avoir écouté tous leurs propos, je résolus de faire la paix, à condition qu'en quelque endroit que les Cohalas eussent leur bétail, ils nous fourniroient du lait jusques à notre arrivée à Sennaar. Ils y consentirent volontiers ; & comme cette affaire n'avoit probablement été suscitée que par la malice de l'envoyé du Roi, elle n'eut pas d'autres suites.

LE 24, à cinq heures & demie du matin, nous nous remîmes en route. Nous vîmes plusieurs villages des Cohalas, à droite & à gauche de notre chemin ; & à onze heures, nous arrivâmes sur le bord de la rivière de Dender, où il n'y avoit alors que quelques bassins d'eau croupissante ; mais d'après la largeur & la profondeur de son lit, tout entier d'un sable très-blanc, nous jugeâmes que dans les tems de pluies elle devoit charrier presqu'autant d'eau que le Nil.

DEPUIS Beyla, nous avons marché la plupart du tems dans le bois : mais ici le bois finit, & jusques à Sennaar, la campagne est découverte. Nous avons remarqué dans le bois deux especes d'arbres, d'une grandeur prodigieuse & d'une extrême beauté. Nous trouvâmes, près du Dender, le principal village des Cohalas, qui y vivent avec leurs troupeaux

à l'abri des rapines des Arabes & des fureurs de la mouche. Exact à tenir leur parole, ils nous fournirent du lait excellent, & nous le trouvâmes d'autant plus agréable, que nous n'en avions goûté que rarement depuis notre départ de Goadar.

Nous quittâmes à six heures du soir l'endroit où nous nous étions reposés à l'ombre sur les bords du Dender, & nous nous remîmes en route à travers une plaine, absolument rase. Bientôt après, nous nous trouvâmes au milieu de plusieurs villages placés à égale distance & faisant un grand demi-cercle. Les toits des maisons étoient en forme de cône, ainsi qu'on le voit dans tous les pays situés dans les limites des pluies du tropique. Nous marchions sur un sol gras & rouge, où l'on venoit de semer le bled. Tout ce pays est sans cesse en culture; & quoiqu'alors il n'offrit qu'un coup-d'œil nud, on ne doit pas douter que la vue n'en soit magnifique, quand elle est couverte de moissons ondoyantes.

A neuf heures, nous fîmes halte dans un village appartenant aux Nubas, nation payenne. Les Nubas sont tous soldats du Mek de Sennaar, & ils habitent les villages qui environnent la capitale, à quatre ou cinq milles de distance. On les achete ou on les enlève par force à Fazuclo & dans les provinces qui sont au sud sur les montagnes de Dyre & Tegla. Mais une fois établis dans les environs de Sennaar, ne manquant point de nourriture, ayant des armes à la main, ils ne cherchent point à désertir, & vivent d'une manière assez rangée. Plusieurs de ces Nubas, avec lesquels j'ai causé, m'ont paru être une espèce de negres plus doux & plus

intéressans que ceux qui viennent du Bahar el Aice , c'est-à-dire , que ceux dont on tire les Funges qui composent le gouvernement de Sennaar.

LES Nubas ont de petits traits aussi-bien que les Funges : mais ils ont les cheveux laineux , le nez aplati , & parlent un langage doux , sonore , & totalement différent des divers idiomes que j'avois entendus jusqu'alors. Quoique le Mek & les autres chefs du gouvernement de Sennaar prétendent être Mahométans , ils n'ont jamais tenté de convertir les Nubas. Au contraire , ils entretiennent dans leurs villages un certain nombre de Prêtres payens qui ont la paie de soldat & qui célèbrent les offices de leur religion. Il m'est impossible d'expliquer cette religion , parce que je n'ai pas assez eu le tems de m'instruire du langage & des coutumes des Nubas. Dans ces sortes d'occasions , il vaut peut-être mieux garder le silence que de dire des choses fausses ou hasardées. J'ai questionné des Prêtres Nubas , & je n'en ai jamais trouvé aucun qui parlât assez bien l'arabe pour me donner en termes clairs & sans équivoque , une idée de leur culte , non qu'ils eussent de la répugnance à s'expliquer , mais ils ne me comprenoient pas bien , je ne les comprenois pas assez , & alors , ils sembloient toujours prêts à adhérer à ce que je disois ; ce qui étoit un moyen sûr d'être mal instruit.

Ce que je fais bien , c'est que les Nubas adorent la lune ; & toutes les fois que cet astre éclaire les nuits , on voit avec quelle satisfaction ils lui rendent hommage. Quand la lune est nouvelle , par exemple , ils sortent de leurs huttes obscures , ils prononcent quelques paroles religieuses en contemplant

son disque argenté, & ils témoignent la plus vive joie par le mouvement de leurs pieds & de leurs mains. Je ne me suis jamais apperçu qu'ils rendissent aucun hommage au soleil, soit qu'il se levât, soit qu'il se couchât, soit qu'au haut du méridien il fit mieux sentir toute sa puissance. Autant que j'ai pu le savoir, les Nubas adorent un certain arbre & une certaine pierre : mais il m'a été impossible de voir cette pierre & cet arbre. Il n'y en a point dans les campagnes du Senaar, mais bien dans le pays d'où sortent les Nubas. Les Prêtres ont beaucoup d'influence sur ce peuple, non qu'il les aime, mais il les craint. Ces Prêtres sont distingués par de gros anneaux de cuivre qu'ils portent autour du poignet, & même ils en mettent quelquefois un ou deux aux bas de leurs jambes.

Les villages des Nubas sont appelés Dahera, nom, qui me semble être le même que celui de Dashra, qu'on donne aux Kabylès, c'est-à-dire, à ces peuples qui en Barbarie ont des demeures fixes sur les montagnes. Cependant, comme je ne connois qu'imparfaitement le langage des Kabylès, & point du tout celui des Nubas, je ne chercherai point les raisons de cette ressemblance. Les Nubas aiment excessivement la chair de porc ; aussi en ont-ils de nombreux troupeaux. Leurs cochons sont d'une petite espece, tachetés en général de blanc & de noir, & assez semblables à ceux qu'on voit dans le nord de l'Ecosse.

Les Nubas sont circoncis. Ceux qui sortent de leurs montagnes se convertissent très-rarement au Mahométisme ; mais la plupart de leurs enfans embrassent cette religion. Ils ne parvien-

nent guere qu'au rang d'Officiers de leur propre corps. Le Mek en entretient douze mille auprès de Sennaar , & c'est avec ces troupes qu'il tient les Arabes dans la soumission. Les Nubas sont fort tranquilles ; ils se rendent rarement coupables de pillage & de mutinerie ; & s'il y a un parti à prendre , ils se déclarent pour leur maître , c'est-à-dire , pour celui que leur Monarque leur a donné pour chef.

L'IMMENSE plaine qu'habitent les Nubas du Sennaar n'a d'autre eau que celle qu'on trouve dans des puits. Je vis récurer un de ces puits ; je le mesurai , & je trouvai qu'il avoit près de quatre-vingt brasses de profondeur. Dans un climat aussi chaud que celui-là , on n'a guere besoin d'allumer du feu , & on n'a pas même de quoi en faire. Il n'y a ni tourbe , ni rien de semblable ; & dès que nous quittâmes les bords du Dender , nous ne vîmes plus ni arbres , ni bois d'aucune espece. Cependant les habitans de ces contrées n'ont point comme en Abyssinie la coutume de la viande crue. Mais avec la tige du dora ou du millet , & avec la fiente des chameaux , ils chauffent des fours sous terre où ils font cuire des cochons tout entiers d'une maniere très-propre , & qui n'est point du tout désagréable. Ils ont soin de ne peler ce cochon que quand ils sont achevés de cuire. (1)

LES Nubas ne se servent ni de pierre ni de briquet pour allumer du feu. Ils ont un moyen plus prompt. Ils prennent

(1) Il est à remarquer que la maniere dont les Nubas font cuire leurs cochons ressemble beaucoup à celle qu'emploient les Insulaires de la mer du Sud , & qu'ils allument du feu comme les sauvages de la nouvelle Hollande. (*Note du Traduct.*).

un petit morceau de bois pointu , & ils l'appuient perpendiculairement sur un autre horizontalement placé, sans lequel ils ont fait un petit trou ; ensuite ils tournent entre leurs mains celui qui est debout , comme lorsqu'on veut faire mousser du chocolat , & dans l'instant la flamme petille , tant est combustible tout ce qui couvre cette partie de la terre , où la pluie tombe pourtant tous les ans durant six mois de suite.

LE 25 à quatre heures de l'après-midi , nous quittâmes les villages des Nubas , dans l'intention de nous rendre à Basboch , où il y a un bac pour passer le Nil : mais à peine eûmes-nous fait deux milles dans la plaine , que nous fûmes accueillis par un de ces tourbillons qu'on appelle à la mer un syphon. La plaine étoit, comme je l'ai déjà observé, d'un sol rouge, qui avoit été détrempé par la pluie tombée pendant la nuit. Le malheureux chameau , que les Cohalas nous avoient pris & rendu , se trouva dans le centre du tourbillon , & enlevé & jeté à une distance considérable, il eut plusieurs côtes brisées : pour moi j'étois assez éloigné du centre ; mais je n'en fus pas moins renversé , & je tombai si rudement le visage contre terre , que le sang me coula du nez. Deux de mes domestiques eurent le même sort ; le vent nous couvrit le corps d'un enduit de boue , tout aussi bien appliqué que si on nous l'avoit mis avec une truelle. Je perdis un instant connoissance , je cessai de respirer ; & quand je repris mes sens , je me trouvai le nez & la bouche remplis de fange. Je jugeai que la sphere de ce tourbillon avoit environ deux cens pieds d'étendue. Il abattit la moitié d'une petite hute , comme si on l'avoit tranchée avec un couteau , & il en dispersa les débris dans la plaine , laissant l'autre moitié debout.

Dès que nous fûmes délivrés de ce tourbillon , nous gagnâmes un village , où la crainte seule nous obligea de nous réfugier , car le vent avoit cessé par-tout. Cependant le tourbillon entraîna beaucoup de pluie ; & les Nubas nous assurèrent que c'étoit un signe certain que notre voyage seroit heureux ; car ils prétendoient que s'il avoit enlevé à proportion autant de sable & de poussière , nous aurions été tous infailliblement suffoqués. Ils nous dirent en même tems que ces sortes de tempêtes étoient très-fréquentes au commencement & à la fin de la saison des pluies , & que quand nous en verrions venir quelque-une il falloit nous coucher tout à plat , appuyer la bouche contre terre jusques à ce que le vent se fut éloigné , parce qu'alors il ne pourroit ni nous emporter , ni nous suffoquer , comme cela arrivoit souvent.

Les bons Nubas chez qui nous entrâmes nous reçurent très-amicalement , & nous aidèrent à laver nos vêtemens & à les faire sécher. Quand ils me virent tout nud & qu'ils s'aperçurent que mon nez avoit saigné , ils avouèrent qu'ils n'auroient jamais cru qu'un homme qui avoit le corps blanc comme moi pût saigner. Ils nous servirent un morceau de cochon roti ; & tous tant que nous étions , à l'exception d'Ismael & des autres Mahométans , nous le mangeâmes de bon appétit ; ce qui fit grand plaisir à nos hôtes. Nous ordonnâmes à un de nos Musulmans de tuer le chameau blessé & d'en prendre pour souper avec ses camarades , en nous réservant de quoi manger le lendemain. Nous donnâmes ensuite le reste aux Nubas , qui dûrent par ce moyen avoir de quoi se régaler pendant plusieurs jours. Pour nous témoigner leur reconnaissance , ils nous firent présent d'une jarre de

bouza qui n'étoit pas bon , mais qui valoît pourtant mieux que de l'eau de puits. Je leur donnai à mon tour du tabac , du poivre , des grains de verroterie , du stibium ; ce qui surpassoit de beaucoup leurs espérances.

QUOIQUE nous eussions été cruellement surpris par les effets violens & soudains du tourbillon , & que nous en eussions encore le corps endolori , nous passâmes une soirée assez agréable. Quelques-uns de nos hôtes avoient séjourné à Senaar & barragouinoient quelques mots d'arabe. Ma nuit fut fort tranquille ; & dans mes voyages , j'en ai rarement passé qui m'ait fait autant de bien. On me mit coucher dans une hute très-propre , où j'étois seul avec mon domestique grec , qui reposoit à côté de moi. Quelques Nubas veillèrent toute la nuit & prirent soin de nos animaux & de notre bagage. Ils chantoient & se répondoient alternativement , & leur chant étoit de la plus douce mélodie.

Et cantare pares & respondere parati.

V I R O .

Je les écoutois avec délices : mais enfin , je m'endormis involontairement & avec regret ; car nous n'avions pas extrêmement besoin de sommeil. Nous étions plutôt froissés & effrayés que fatigués , puisque nous n'avions pas fait plus de deux milles.

Le maître de la hute ayant pris toutes les précautions nécessaires pour mettre nos personnes & notre bagage en sûreté , crut qu'il étoit de son devoir d'aller apprendre au premier Ministre quels hôtes inattendus occupoient en ce moment

sa

sa maison. Il trouva le Sheik Adelan à souper : mais il fut pourtant aussitôt admis ; & le Ministre lui fit une foule de questions , auxquelles il satisfit pleinement. Il lui dit combien de personnes nous étions. Il lui décrivit la couleur de notre peau , la grandeur extraordinaire & la quantité de nos armes à feu , l'extrême simplicité de nos vêtemens , notre gaicté , notre affabilité , notre tranquillité , notre facilité à manger de ce qu'on nous offroit , & sur-tout de la viande de cochon. Un homme entendant parler le Nuba , temoigna de l'horreur de ce que nous mangions du cochon : mais Adelan dit au Nuba en parlant de moi : « Eh ! quoi ! c'est un soldat & un Kafir comme vous ; & un soldat Kafir qui se trouve en pays étranger , doit se contenter de manger ce qu'on lui présente. Tout homme sage en fait de même. Ces étrangers n'ont-ils pas un de mes gens avec eux ? » — « Oui , ils avoient même un Envoyé du Roi ; mais il a laissé la troupe & a pris les devants pour se rendre à Sennaar ». — « Allez-vous-en les rejoindre , répondit Adelan , & demeurez avec eux à Bafboch , jusqu'à ce que j'aie le tems de leur faire dire d'entrer dans la capitale ».

Le Nuba étoit revenu du camp d'Aira , long-tems avant notre lever. Il nous fit part de sa conversation avec le Ministre , ce qui nous fit grand plaisir ; car nous n'avions pas été contens de voir que l'Envoyé du Roi s'en fût allé devant , & nous avions tout lieu de croire qu'il nous vouloit beaucoup de mal.

Le 26 Avril , à six heures du matin , nous nous remîmes enroute, tournant un peu à l'ouest-sud-ouest, & traversant tou-

jours la même plaine. Toute la matinée , il y eut beaucoup d'éclairs & de tonnerre ; il tomba même plusieurs ondées de pluie , & une entr'autres , à gouttes détachées , mais si grosses & si fortes , qu'en un moment nous fûmes trempés jusqu'à la peau. Il faisoit alors très-calme , & les gouttes de pluie tombaient perpendiculairement sur nous. Je crois que je n'ai jamais senti de pluie aussi froide ; cependant elle n'étoit point désagréable , car le tems étoit chaud & pesant , & nous aurions voulu pouvoir être de tems en tems rafraîchis de la même manière. Cette ondée fut pourtant un peu trop abondante. Les villages des Nubas sont semés de tous côtés dans la plaine. A neuf heures , nous arrivâmes à Basboch , lieu où sont rassemblées beaucoup de huttes de ces mêmes Nubas , & qui a presque l'air d'une ville.

Le Gouverneur de Basboch , vieillard de soixante-dix ans , étoit si foible qu'à peine il pouvoit marcher. Cet homme vénérable me reçut avec beaucoup d'affabilité & me dit en me prenant par la main : « O chrétien ! que viens-tu faire dans un tel moment & dans un tel pays ? » — Je fus surpris de la politesse de ce vieillard ; car il se servit en me parlant du terme de Nazarani (1) , qui est le nom le plus honnête qu'on donne aux Chrétiens dans l'Orient. Autrement , le peuple brutal ne les désigne jamais que par l'épithète d'infidèle. Le Gouverneur de Basboch avoit été plusieurs fois au Caire. On me logea dans une hute très-propre & très-commode. On nous fournit des provisions en petite quantité , tout le tems que nous fûmes là : mais on ne nous laissa pourtant pas jeûner un seul jour.

(1) Nazaréen.

BASBOCH est situé sur la rive orientale du Nil , & l'endroit où l'on passe le fleuve est à moins d'un quart de mille au-dessous du village. Le cours du fleuve est en cet endroit nord & sud. Il y a peu d'eau vers les bords , mais le milieu est très-profond , & toute cette partie est infestée de crocodiles. La ville de Sennaar est à deux milles & demi au sud-sud-ouest de Basboch. Le soir , nous entendîmes distinctement le tambour , & ce ne fut pas sans inquiétude , quand nous songeâmes à quel peuple barbare nous allions être obligés de nous confier. Le village d'Aira où le Ministre Adelan avoit alors son quartier général , étoit à trois milles au sud-quart-d'ouest de nous.

DANS la matinée du 27 , l'Envoyé du Sheik Adelan nous laissa sous la garde du Nuba , & il alla rendre compte à son maître de son voyage & de notre heureuse arrivée. Il trouva que Mahomet , l'Envoyé du Roi , l'avoit précédé , & Adelan étoit déjà bien informé de tout ce qui s'étoit passé chez Fidèle , quoique ce ne fût pas Mahomet qui le lui eût appris ; car dès que ce Mahomet voulut commencer à lui dire qu'il nous avoit trouvés à Teawa , Adelan s'écria avec colere : « Personne ne m'épargnera-t-il le désagrément de faire pendre ce misérable ? »

Le Ministre nous renvoya son domestique pour nous avertir que dans deux jours nous serions admis auprès de lui. Mahomet revint aussi & resta avec nous jusques au soir qu'il s'en retourna à Sennaar. Il ne nous fit pas le plaisir de nous rapporter un seul mot de ce que le Roi lui avoit dit à notre

occasion, & il nous laissa dans l'incertitude absolue de savoir comment nous serions accueillis par le Monarque.

LE 29, nous eûmes la permission d'entrer à Sennaar. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous pûmes faire descendre mon quart de cercle & le reste du gros bagage; car le long de l'eau, la pente de la colline est extrêmement rapide. L'intention des gens qui nous aidoient étoit de faire glisser jusqu'en bas la boîte qui contenoit le quart de cercle; ce qui n'auroit pas manqué de le mettre en pieces. Aussi, n'y voulus je pas consentir. Ensuite le bateau de passage étoit petit, & il fut obligé de faire divers voyages avant que tous nos effets fussent rendus sur la rive occidentale.

NOTRE assemblément sur le rivage & le passage de nos chameaux sembloient avoir excité la curiosité ou la voracité des crocodiles. Un entr'autres parut plusieurs fois, nageant autour du bateau, sans pourtant nous attaquer. Cependant, fatigué d'un pareil voisinage, je pris un long fusil de chasse, & je lui tirai un coup qui l'atteignit un peu au-dessous de l'épaule. Un pareil coup étoit sans doute mortel, & peu d'animaux auroient pu vivre un seul instant après l'avoir reçu: mais celui-ci nagea encore jusqu'au fond de l'eau, laissant le fleuve teint de son sang; & quoiqu'il ne reparut pas alors, les gens du passage le trouverent mort le lendemain & me le porterent. Il avoit environ douze pieds de long, & le batelier me dit que ceux de cette taille étoient plus féroces & plus dangereux que ceux qui étoient plus grands. Les habitans du Sennaar & sur-tout les Nubas, mangent la chair du crocodile. Je n'en ai jamais goûté; mais il m'a paru qu'elle ressembloit beaucoup à celle du congre.



CHAPITRE VIII.

Conversation avec le Roi de Sennaar. — Avec le Sheik Adelan. — Entrevue avec les femmes du Roi.

L'ENVOYÉ d'Adelan nous conduisit dans une maison à deux étages, spacieuse & commode, appartenante au Sheik son maître, & à la distance d'un bon quart de mille du palais du Roi. Le Sheik me fit dire de me reposer; que dans un ou deux jours je pourrois voir le Roi, & qu'il me feroit avertir quand il seroit tems que j'e le visse lui-même. J'étois résolu de me conformer exactement à ses volontés. Mais le lendemain matin, 30 Avril (1), un esclave du palais vint me dire de me rendre auprès du Monarque; & j'obéis.

J'e me fis accompagner par le negre Soliman, le turc Ismael & mon domestique grec Michael. Le vaste palais du Roi de Sennaar est bâti d'argile, à un seul étage, & les chambres sont foncées en terre bien battue. Les premiers appartemens que nous traversâmes n'avoient point de meubles, & il sembloit qu'une grande partie avoit été autrefois destinée à loger des soldats, quoiqu'il n'y en eût pourtant alors qu'une cinquantaine de garde. Le Roi étoit dans une chambre d'environ vingt pieds quarrés, dans laquelle nous n'arrivâmes qu'après avoir descendu deux petits escaliers très-étroits. Cette chambre étoit carrelée à grands carreaux de brique,

(1) 1772.

sur lesquels on avoit étendu un tapis de Perse , pareil à ceux qui tapissoient tout l'intérieur de l'appartement & qui étoient très-beaux & en très-bon ordre.

LE Roi étoit assis à terre sur un matelas couvert d'un tapis de Perse & chargé de coussins de drap d'or de Venise. Mais les vêtemens de ce Prince ne répondoient point à la magnificence qui l'environnoit. Il n'avoit sur le corps qu'une grande chemise de toile de coton de Surate bleue , qui ne différoit des chemises de ses esclaves que parce que l'ourlet du bas & le collet étoient garnis d'un double point de soie blanche. Ce Prince avoit la tête nue , les cheveux courts & très-noirs , & le teint aussi clair qu'aucun arabe. Ses pieds étoient nuds, mais presque recouverts par sa chemise. Il paroissoit âgé d'environ trente-quatre ans. Sa contenance étoit commune & n'annonçoit point un caractère décidé ; au contraire, il avoit l'air d'un homme doux , timide & irrésolu.

QUAND je m'avançai vers lui & que je baisai sa main , il resta environ une minute à me regarder , comme s'il étoit incertain de ce qu'il devoit dire. Alors il demanda un interprète abyssinien , car il n'en manquoit pas dans son palais : mais je lui dis en arabe que je croyois parler assez bien sa langue pour pouvoir répondre à toutes les questions qu'il voudroit me faire. Soudain il s'adressa aux personnes qui étoient autour de lui en s'écriant : « Certes , voilà du bon arabe ! Mais , me dit-il , avez-vous appris cette langue dans l'Habesh (1) » ? — Non , lui répondis-je. Je l'ai apprise en

(1) L'Abyssinie.

Egypte , en Turquie , en Arabie : mais je l'ai souvent parlée en Abyssinie , où le grec , le turc & plusieurs autres langages sont usités ». — Cela est impossible ! dit-il. J'avois cru jusqu'à présent que la langue abyssinienne étoit la seule qu'on connût en Abyssinie.

IL y avoit du côté de la chambre opposé à celui où le Roi étoit assis , quatre hommes vêtus de longues chemises de coton blanc , & ayant chacun un shawl blanc qui leur couvroit la tête & une partie du visage ; ce qui montrait qu'ils étoient Prêtres , gens de loi ou savans. Un de ces hommes répondit par ces mots aux doutes que venoit d'exprimer le Roi sur les connoissances des abyssiniens. — « Ils ont assez de langages ; & vous savez que l'Habesh est appelé le Paradis des ânes ».

CEPENDANT je tirai la lettre du Roi d'Abyssinie & celle du Sherif de la Mecque , & je les donnai l'une après l'autre au Roi de Sennaar. Il les prit dans le même ordre que je les lui présentais : mais il posa sur un coussin la lettre du Roi d'Abyssinie jusques à ce qu'il eût lu celle du Sherif. Ensuite il lut celle du Roi , & il demanda tout de suite un interprète abyssinien. Je gardai le silence , parce que je soupçonnai qu'il vouloit me faire dire quelque chose de particulier , sans que ses gens l'entendissent. Mais je me trompois. Il n'avoit demandé l'interprète que par inadvertance , car lorsqu'il le vit , il ne lui dit pas un seul mot.

« Vous êtes au besoin un Médecin & un Guerrier ; me dit-il. Mais la lettre du Sherif m'apprend aussi que vous êtes

un homme noble , au service d'un grand Roi , qu'on appelle Anglois , qui est maître de toutes les Indes , qui a des sujets Mahométans , aussi-bien que des sujets Chrétiens , & qui leur permet à tous le libre exercice de leur religion ». — « Quoi-que je ne l'aie jamais dit au Sherif, repliquai-je, cela n'en est pas moins vrai. Je suis aussi noble qu'aucun autre homme de ma nation , & je sers le plus grand Roi qui soit maintenant sur le trône ; un Roi , qui compte ces Indes pour l'une des moindres parties de ses Etats ». — « Le plus grand Roi ! reprit alors celui qui avoit dit que l'Abyssinie étoit le Paradis des ânes. Vous ne devriez pas parler ainsi. Vous oubliez le Grand-Seigneur. Il y en a quatre , à Otman , à Fersée , à Bornow & dans l'Habesh ». — « Je n'oublie le Grand Seigneur, ni je ne lui fais tort, repris-je. Ce que j'ai dit est dit ». — « Ce sont des Kafs & des esclaves , tous tant qu'ils sont , s'écria Ismael. Il n'y a que le Turc , le Roi d'Angleterre & le Roi de France. Quels Rois sont donc ces Rois de Bornow & les autres ? Des Kafs ».

« COMMENT se peut-il, dit le Roi , que vous soyiez si noble & si savant , que vous parliez tous les langages & que vous connoissiez tout ? Comment se peut-il que vous soyiez si courageux , que bravant tous les dangers , vous voyagiez avec deux ou trois vieillards , dans des pays comme celui-ci & l'Habesh , où le Roi Baady , mon pere , a trouvé la mort , quoiqu'il eût une armée à sa suite ? Comment se peut-il enfin que vous ne restiez pas chez vous tranquille à manger , à boire , à vous réjouir & à goûter le repos , au lieu d'errer comme un homme disgracié de la fortune & en proie à tous les dangers ? » — « Sire , lui répondis-je , vous pouvez con-

noître

noître quelques hommes d'une certaine espèce. Oui, vous en connoissez; car ils sont de votre religion comme de la mienne, gens instruits & avides de savoir. Ils sont aussi quelquefois d'un rang très-élevé; & pour effacer les péchés qu'ils ont commis, ou pour accomplir des vœux qu'ils ont faits, ils renoncent au monde, à ses richesses, à ses plaisirs. Dépouillant leur noblesse, ils deviennent humbles & pauvres, & ils souffrent souvent les insultes des méchans qui n'ont point devant les yeux la crainte de Dieu. — « Vraiment, ce sont des Derviches », dirent les trois savans qui n'avoient point encore parlé. — « Eh bien ! repris-je, je suis un de ces Derviches. Content du pain qu'on me donne, je me suis voué pour quelques années aux fatigues & aux dangers d'un long voyage, faisant tout le bien que je puis aux pauvres comme aux riches, servant tous les hommes, sans jamais nuire à aucun. — « Tybé ! voilà qui est bien ! s'écria le Roi ». — « Mais combien y a-t-il que vous voyagez ? » dit un autre. — « Près de vingt ans, répondis-je ». — « Vous êtes bien jeune, reprit le Roi, pour avoir commis tant de péchés & si-tôt. Avez-vous commis tous vos péchés avec des femmes ? » — « Une grande partie, lui repliquai-je. Mais je ne vous ai point dit que j'étois un de ceux qui voyagent par rapport à leurs péchés; je vous ai dit qu'il y avoit quelques Derviches qui erroient sur la terre pour accomplir des vœux, & d'autres pour chiercher la sagesse ». — Ce Prince fit alors un signe, & un esclave vint m'offrir un coussin que je ne voulois point accepter : mais le Roi me força de m'asseoir.

J'APPRIS par la suite le nom des trois hommes qui avoient pris part à notre conversation. Le premier étoit Ali Mogre:

bi, né à Maroc, & Cadi, c'est-à-dire, premier Juge de Sennaar. Ce Cadi étoit en ce moment dans la disgrâce des deux freres Abou Calec, Gouverneur du Korfodan, & Adelan, premier Ministre, campé à Aira, à la tête des Nubas & de la cavalerie Funge, & occupé à lever des tributs sur les Arabes, à mesure que sortant des limites des pluies du tropique, ils conduisoient les troupeaux dans les sables de l'Atbara pour les dérober aux fureurs de la mouche. Le second étoit le Cadi du Korfodan, qui attaché aux intérêts de Mahomet Abou Calec, lui servoit d'espion auprès du Roi. Pour le troisième, c'étoit un Saint du voisinage de Sennaar, conservateur du canton des Haddly, vastes champs où l'on cultive beaucoup de dora, & où après qu'on l'a recueilli, on le dépose dans de grandes cavernes qu'on appelle *des Matamores*. Cet homme étoit très-révéré dans tout le pays, & les Funges le regardoient comme un autre Joseph qui ramassoit du grain dans les tems d'abondance, pour pouvoir, en cas de disette, le distribuer aux pauvres à un prix modéré.

« Le Cadi me demanda si je savois quand est-ce que Hagiuge & Magiuge (1) viendroient ? » — Comme cette question me rappella mon savant ami de Teawa, j'eus peine à m'empêcher de rire. — « Je ne desire point de le savoir, lui dis-je; je crois que ces jours sont encore loin & qu'ils n'arriveront pas de mon tems ». — « Qu'est-ce que vos livres en disent ? me demanda-t-il en affectant un air savant. Sont-ils d'accord avec les nôtres ? » — « Je ne puis vous en instruire » répondis-je, que lorsque je saurai ce que les vôtres contien-

(1) Gog & Magog.

nent ». — Voici ce qu'il m'expliqua : — « Hagiuge & Magiuge sont de petits hommes, tout au plus gros comme des abeilles ou comme le zimb, c'est à-dire, la mouche du Sennaar. Ils sortiront de la terre par essaims, & ils seront en si grand nombre, qu'il sera impossible de les compter. Deux de leurs chefs monteront sur un âne; chaque poil de cet âne deviendra une flûte, chaque flûte jouera un air différent; & toutes les personnes qui entendront cette musique & qui la suivront, seront conduits en enfer ».

« J » ne connois point ces petits hommes, dis-je, & je jure Dieu que je ne les crains pas, fussent ils deux fois aussi nombreux que vous venez de le dire. J'ai confiance en Dieu, & je n'ai jamais assez aimé la musique pour suivre un âne en enfer, quelques airs que lui ou ses petits cavaliers puissent jouer ». — Le Roi rit aux éclats. Pour moi, je me levai pour m'en aller; car j'étois excédé de toute cette conversation. Je dis tout bas en amharic à l'interprète abyssinien, de demander quel jour je pourrois porter quelque bagatelle que j'avois à offrir au Monarque. Le Roi répondit que ce ne pouvoit pas être ce jour-là, parce que je devois être fatigué; mais que je n'avois qu'à me retirer chez moi, & qu'il me feroit avertir quand il faudroit que je revinsse. Alors je sortis, & en m'en allant je trouvai dans la rue beaucoup de gens qui tous me lâcherent quelqu'insolence. Je traversai la grande place qui est devant le palais, & je ne pus m'empêcher de frémir en songeant à ce qui y étoit arrivé à l'infortuné M. du Roule & à ses compagnons, munis cependant d'une protection dont je manquois, & qui sembloit devoir les mettre à l'abri de tout danger.

A six heures du soir, on battit du tambour ; & on nous apporta un assez bon dîner de viande de chameau, cuite avec des herbes dont la substance gluante & visqueuse est appelée dans la langue du pays *bammia*. Quand j'eus diné & rédigé mon Journal, je me mis à déployer mes instrumens. Je tirai d'abord de leurs caisses mon thermometre & mon barometre, que je suspendis dans ma chambre. Il étoit alors huit heures, & je demandois à l'Envoyé d'Adelán quel jour il croyoit que je pourrais voir son maître, quand je vis arriver un esclave qui me dit qu'il étoit tems de venir offrir mon présent au Roi. Je me hâtai de déballer tout ce que j'avois pour ce Prince, & nous nous rendîmes au palais.

LE Roi étoit alors dans un vaste appartement qui me parut assez éloigné de celui où je l'avois vu le matin. Nud, il avoit divers vêtemens sur ses genoux ou dispersés autour de lui, & un esclave lui frottoit le corps avec une espece de graisse puante, tandis que ses cheveux en étoient déjà si impregnés, qu'ils lui dégouttoient de tous côtés, comme s'il avoit trempé sa tête dans l'eau. Quelque grande que fût la chambre ; je sentis en y entrant l'odeur de cette graisse. Le Roi me demanda si je ne frottois quelquefois le corps comme lui ? — Je lui répondis que je ne me graissois ainsi que fort rarement, & que je croyois que la graisse dont il se servoit, devoit être fort coûteuse. — Il me dit que c'étoit de la graisse d'éléphant ; qui donnoit de la force & rendoit la peau très douce. « Je la crois très propre, lui répondis-je alors : mais l'odeur m'en paroît si insupportable, que j'aimerois mieux avoir la peau aussi rude que celle d'un éléphant, que d'être obligé de me

servir de cette graisse ». — Ce Prince me dit que si je m'en servois, mes cheveux ne seroient pas si rouges qu'ils étoient, & que bientôt ils cesseroient d'être rouges & deviendroient tout blancs. « Voyez, ajouta-t-il, les Arabes que les Davaïnas ont repoussé dans ces contrées, après leur avoir enlevé tout leur bétail. Depuis qu'ils n'ont plus de graisse pour frotter leurs cheveux, le soleil les leur fait rougir, & ensuite ils blanchissent. Vous pouvez les reconnoître à la couleur de leurs cheveux qui sont semblables aux vôtres. Quant à l'odeur, vous ne la sentirez plus dans un instant ».

APRÈS qu'on l'eut bien frotté de graisse, ses esclaves apportèrent une grande & belle corne, dans laquelle il y avoit quelque chose d'odorant, aussi liquide que du miel. La civette entroit certainement pour beaucoup dans la composition de cette drogue. Le Roi passa dans une chambre voisine, où deux hommes l'inonderent d'eau fraîche. Je ne pouvois pas le voir : mais j'imaginai qu'il étoit alors tout nud. Il rentra, & un esclave l'oignit avec la liqueur odorante, qui étoit dans la corne. Ensuite il s'assit, ayant achevé de faire sa toilette, & étant prêt à s'en aller souper dans l'appartement de ses femmes. Je lui dis que j'étois étonné qu'il ne se servît point d'eau rose comme en Abyssinie, en Arabie & en Egypte. Il me répondit que les marchands arabes lui en avoient souvent porté du Caire : mais qu'il y avoit longtemps qu'il n'en étoit venu, & qu'on ne pouvoit pas faire de l'eau rose dans le Sennaar, parce qu'il n'y avoit point de rosiers ; que les femmes faisoient seulement de l'essence avec de la fleur de citronnier.

J'OFFRIS alors mon présent, & je dis au Prince que le

Roi d'Abyssinie le lui envoyoit , espérant que conformément à la foi & aux coutumes de toutes les nations , non-seulement il me protégeroit pendant que je séjournerois dans ses Etats, mais qu'il m'enverroit promptement & en sûreté en Egypte. Il me répondit qu'il avoit été un tems où il auroit pu faire cela & davantage : mais que ce tems étoit changé ; que le Sennaar étoit dans la décadence & ne ressembloit plus à ce qu'il avoit été jadis. Cependant il me fit servir du sorbet parfumé , & je le bus en sa présence ; ce qui devint un garant de la sûreté de ma personne. Après quoi , je me retirai , & le Roi passa chez ses femmes.

Ce ne fut que le 8 de Mai (1) que j'eus audience du Sheik Adelan qui campoit toujours à Aira , à trois milles & demi de Sennaar. Nous partîmes de très-bonne heure & nous côtoyâmes presque toujours les bords du Nil qui ne sont point agréables en cet endroit , car on les a dépouillés de toute espèce d'arbres. D'ailleurs , le fond du fleuve est très-vaseux & très-sale , & la plage couverte d'une espèce de petites concrétions de terre calcaire , sur lesquelles les rayons du soleil se réfléchissoient de manière que nos yeux en étoient très-affectés.

QUAND nous quittâmes les bords du Nil , nous traversâmes une grande plaine sablonneuse , où l'on ne voyoit ni arbres , ni buissons , & nous arrivâmes enfin chez Adelan. Deux ou trois grandes maisons à un étage occupoient le milieu d'une

(1) 1772.

enceinte carrée, dont chaque face avoit au moins un demi-mille anglois, & qui au lieu de murailles avoit un entourage très-haut de roseaux, ou de pieds de dora secs, je ne fais lesquels, mais bien arrangés en fascines, & joints ensemble avec des pieux & avec des cordes. En dehors de la porte il y avoit de chaque côté six maisons d'une construction plus légère que les autres. Tout près de l'entourage étoient des especes de hangars pour les soldats, & devant ces hangars des piquets plantés pour attacher les chevaux, qui par ce moyen faisoient face à leurs cavaliers. Les hangars restoient ouverts à tout vent; & au-dessus de l'endroit où chaque soldat couchoit, on voyoit suspendu un petit bouclier & un grand sabre. L'on me dit que c'étoit là principalement qu'on logeoit les coureurs, qui, étant Arabes, n'étoient point reçus à passer la nuit dans l'enceinte carrée.

DANS cette enceinte nous vîmes plusieurs rangs de chevaux, ainsi que des barraques pour loger les soldats. Les chevaux étoient au piquet comme ceux du dehors, & avoient la tête tournée du côté des barraques. C'étoit sans contredit un des plus beaux spectacles qu'il soit possible de voir. Tous ces chevaux, d'ancienne race arabe, avoient plus de seize paumes de hauteur. Ils étoient aussi forts que nos chevaux de carrosse, mais supérieurement faits & extraordinairement légers. Ils avoient le front large & court, l'œil superbe, l'oreille extrêmement jolie, & toute la tête enfin de la plus rare beauté. La plupart étoient noirs, quelques-uns de couleur pie, & certains blancs comme du lait, mais non pas blanchis par l'âge. Ceux-ci avoient les yeux & la corne blancs, ce qui n'est peut-être pas un avantage.

UNE cotte de maille en acier étoit attachée vis-à-vis de chaque cheval, & couverte d'une peau d'antelope, aussi fine que du chamois, pour empêcher la rosée de la gâter. On voyoit un casque de cuivre, sans crête & sans plume, suspendu par un cordon au-dessus de la cotte de maille, & c'étoit sans contredit la piece la plus pittoresque du trophée. Là étoit aussi un énorme sabre, ayant un fourreau de cuir rouge, & au pommeau duquel pendoient deux gros gants, dont la main n'étoit point divisée en doigts, comme celle de nos gants, mais formoit une seule poche.

L'ON me dit que dans cette enceinte d'Aira il y avoit quatre cens chevaux, qui, ainsi que les cavaliers & leur armure complète, appartenoient en propre au Sheik Adelan; car tous ces cavaliers sont des esclaves achetés à prix d'argent. Il y avoit cinq ou six de ces enceintes quarrées, toutes à moins d'un de-mille de distance l'une de l'autre, dans lesquelles étoient les chevaux & les esclaves du Roi. Je n'allai point les voir, & j'ignore si elles étoient aussi bien tenues que celles d'Adelan; mais je puis assurer qu'il n'y a point en Europe un corps de cavalerie aussi magnifique que celui-ci.

Je trouvai Adelan assis sur un morceau de tronc de palmier, devant un des rangs de ses chevaux, qu'il sembloit contempler avec plaisir. Une troupe de noirs, ses amis ou ses esclaves, se tenoit debout autour de lui. Il étoit vêtu d'une longue robe de camelot gris, doublé de satin jaune, & il avoit sur la tête un bonnet de camelot fait en forme de casque, avec deux pointes qui lui couvroient les oreilles. Il me parut que

que c'étoit là l'habillement dont il se servoit le matin pour aller visiter ses chevaux , à quoi il ne manquoit jamais.

Ce Sheik , âgé d'environ soixante ans , étoit un homme de plus de six pieds de haut , d'une forte corpulence , & marchant lentement , plutôt par affectation de grandeur que par manque d'agilité. Il avoit les traits & la couleur d'un Arabe , & non d'un negre , & sa barbe étoit bien plus épaisse qu'on ne la voit ordinairement dans ces contrées. Il avoit de grands yeux noirs , & une mine à la fois douce & fiere. Dès qu'il m'aperçut il se leva , & me dit , sans aucune espee de salutation : « Vous , qui êtes un cavalier , dites moi ce que voudroit avoir donné votre Roi d'Habesh pour posséder ces chevaux-là » ? « — Eh ! quel Roi , lui répondis-je sur le même ton , n'en donneroit pas le plus haut prix , s'il pouvoit les connoître » ? « — Fort bien ! reprit-il d'une voix plus basse , en s'adressant à ses gens , si nous sommes forcés d'aller dans l'Habesh , comme le Roi Baady , nous menerons nos chevaux avec nous ». — Je vis bien qu'en disant ces mots il faisoit allusion à la querelle qu'il se préparoit d'avoir avec le Roi.

NOUS entrâmes alors dans un grand salon tapissé en damas écarlate , & orné de glaces. D'un côté il y avoit deux grands sofas de damas cramoisi & jaune , & chargés de coussins de draps d'or pareils à ceux que j'avois vus chez le Roi. Adelan , ayant quitté son bonnet & sa robe de chambre de camelot , ne garda qu'une espee d'habillement de satin cramoisi , tombant au-dessous du genou , avec des especes de revers , & attaché au milieu du corps par une ceinture ,

dans laquelle étoit passé un poignard monté en or, & ayant une gaine d'ivoire. Le Seik portoit à son doigt une des plus grosses & des plus belles améthistes que j'aie jamais vues, & il avoit un petit anneau d'or à une oreille.

» POURQUOI êtes vous venu ici sans armes, sans domestiques & à pied ? — » *Yagoubé* : L'on m'avoit dit qu'on ne gardoit point de chevaux à Sennaar, & je n'en ai point mené. — » *Adelan* : Vous devez croire que vous avez couru bien des risques, & vous ne vous trompez point. Mais que pensez vous de moi, qui suis nuit & jour en campagne, environné de plusieurs milliers d'Arabes, qui, s'ils le pouvoient, me mangeroient tout vivant ? — » *Yagoubé* : Un homme courageux & habitué comme vous à commander, ne considère point le nombre de ses ennemis, mais leur habileté. Un loup ne craint pas plus dix mille agneaux qu'il n'en craint un. — » *Adelan* : Cela est vrai. Regardez à ma porte ; voilà les chefs Arabes, dont je viens de fixer les tributs. Je les ai fait venir ici afin qu'ils puissent juger par eux-mêmes, si, en cas de rébellion, je suis prêt à les dompter.

» Vous ne pouviez pas agir plus sagement, lui dis-je, mais souffrez que je vous parle de mes affaires. Je viens à vous de la part du Roi d'Abyssinie, pour vous demander un passe-port avec lequel je puisse traverser le Sennaar & me rendre en sûreté en Egypte. Ce monarque vous donne sa parole royale qu'il est prêt à en faire autant pour vous, ou à vous accorder tout ce que vous pourrez lui demander. — *Adelan* prit la lettre du roi d'Abyssinie, & après

l'avoir lue il me dit : » Le roi d'Abyssinie doit être assuré que je suis disposé à faire pour lui bien plus qu'il ne désire. Il est bien vrai que depuis la folle tentative d'un de ses prédécesseurs contre le Sennaar, & le désir plus fou encore de replacer sur le trône le vieux Baady, nous n'avons point fait une paix formelle avec les Abyssiniens. Mais nous ne sommes pourtant pas en guerre ; nous vivons en bons voisins les uns avec les autres : la paix est-elle autre chose ? — » Vous savez, répliquai-je, que je ne suis qu'un voyageur, qui cherche le chemin de sa patrie. Ce n'est pas à moi à me mêler de la paix ou de la guerre entre les nations. Tout ce que j'ai à demander est une permission de passer dans vos contrées, d'y jouir des droits de l'hospitalité qui sont dûs à tout étranger. Je réclame encore une faveur, c'est que vous daigniez accepter un léger présent. Je ne le porte point de mon pays ; il y a trop long-tems que j'en suis absent : si j'en venois mon présent seroit plus digne de vous «.

ADELAN me répondit : » Je ne veux point refuser votre présent ; mais croyez qu'il étoit absolument inutile. J'ai, sans doute, des défauts comme tous les autres hommes ; mais je suis au moins exempt de celui de maltraiter ou de rançonner les étrangers. Cependant Mahomer Abou Calec, mon frere, est encore plus favorable aux étrangers que moi. Vous seriez heureux de le trouver ici : mais en tout cas je ferai pour vous tout ce que je pourrai, quand je serai débarrassé de ces Arabes «.

Je présentai alors à Adelan la lettre du Sherif de la Mecque.

SSS 2

Il l'ouvrit, la regarda, & la posa à côté de lui sans la lire, en disant : » Oh ! Metical est un excellent homme ! lorsque mes compatriotes vont à la Mecque, il leur rend quelquefois des services. Pour moi, je ne suis jamais allé dans la ville sainte, & probablement je n'irai jamais ». — Soudain je lui donnai la lettre d'Ali Bey, qu'il mit sur son genou en lui donnant un petit coup du plat de main. — » Eh quoi ! me dit-il, ne savez-vous pas, n'avez-vous pas entendu dire que Mahomet Abou Dahab, Hasnadar d'Ali Bey, longtemps révolté contre lui & banni du Caire, occupe maintenant sa place ? Mais que cela ne vous afflige point ; je vous connois pour un homme d'honneur, pour un homme prudent ; & je vous répète que si mon frere, Abou Calec, ne vient point, je vous ferai partir dès que j'en aurai le tems ».

L'ESCLAVE, qui étoit venu me chercher à Téawa pour me conduire à Sennaar, s'approcha alors de son maître & lui dit assez bas : » Yagoubé doit-il aller souvent chez le roi ? — » Toutes les fois qu'il le voudra, répondit Adelan. Il peut visiter la ville, se promener, mais jamais seul. Il faut qu'il aille au palais, afin que quand il sera de retour dans sa parrie, il dise qu'il a vu à Sennaar un roi qui ne savoit point gouverner, ni ne vouloit souffrir qu'on le lui enseignât ; un roi incapable de faire la guerre, & ne pouvant point vivre en paix ». — Je pris alors congé d'Adelan ; mais on avoit préparé, dans une chambre voisine, un grand déjeuner où il nous invita. Cela aida beaucoup notre compagnon Hagi Ismaël à se consoler de l'infortune de son patron Ali Bey. En sortant je baisai la main du Sheik. Il le souf-

frit sans difficulté. — » Sheik, lui dis-je, j'espère que vous ne serez pas fâché si, en passant au milieu des Arabes qui sont dans votre enclos, je cède à la curiosité de leur adresser quelques questions ». --- « Point du tout, me répliqua-t-il, parlez leur tant qu'il vous plaira; mais ne leur dites point qu'ils pourront vous voir à Sennaar; car s'ils le savent, ils seront chez vous du matin au soir, ils vous mangeront tout ce que vous avez, & ils vous égorgeront s'ils vous rencontrent quand vous vous mettrez en route ».

JE m'en retournai à Sennaar très satisfait de l'accueil que je venois de recevoir à Aira. Depuis que j'avois quitté Gondar, je n'avois point vu d'homme qui eût l'air aussi franc, aussi aisé qu'Adelan, & qui exprimât aussi librement ce qu'il paroissoit sentir : mais il avoit entrepris de grandes affaires, & je doutois qu'il pût les terminer dans le laps de tems que je me proposois de séjourner à Sennaar : en outre j'étois fâché de la distance qu'il y avoit de la capitale à Aira; le chemin étoit sans cesse couvert d'un peuple insolent & brutal; de sorte que nous ne pouvions pas trouver un homme sans éprouver quelques altercations, ou sans qu'on nous accablât de demandes de présens d'or, d'étoffes, de tabac; & tous ces désagrémens sembloient toujours devoir finir par quelque chose de plus fâcheux.

JE causai long-tems avec les Arabes que je trouvai à Aira, & ce fut par eux que j'eus des renseignemens sur les différentes tribus de l'Atbara. Elles étoient alors toutes en chemin du côté du nord pour se rendre dans les divers cantons qu'elles ont coutume d'occuper dans les sables qui sont à l'est

de Mendera & de Barbar. Ces sables si stériles , si déserts une partie de l'année , commençoient à se couvrir d'une multitude de pasteurs & de troupeaux. La mouche , fille désolatrice du sol gras & fertile qui compose les vastes plaines du sud du Sennaar , nécessite ces émigrations périodiques que les Arabes savent pourtant bien devoir leur coûter au moins la moitié de leurs subsistances ; tant est puissant l'effet de l'instrument le plus foible dans les mains de la Providence ! Les troupes du Sennaar , peu nombreuses , mais bien armées , attendoient les Arabes à l'entrée des sables , & elles leur en interdisoient l'accès jusqu'à ce que chaque chef de tribu eût fourni un inventaire exact de ses richesses , & fait une composition avec le Sheik Adelan.

Tout subterfuge est vain. L'impitoyable mouche poursuit jusqu'au moindre chameau , & le contraint de se réfugier dans les sables , qu'il ne peut plus quitter qu'après la saison des pluies. Mais si , pendant ce tems là , on découvre qu'il y ait eu quelque fraude dans le compte que les Arabes ont fourni de leurs troupeaux , ils sont punis avec la plus grande sévérité , lorsqu'au commencement de Septembre ils reviennent chercher leurs gras paturages. Ils ont souvent essayé de résister ; mais leurs efforts sont demeurés inutiles. Immensément nombreux , mais chargés de leurs femmes , de leurs enfans , de leurs troupeaux , ils sont forcés de céder à des troupes supérieurement montées , qui les veillent au passage , sans avoir besoin de s'écarter de leur demeure. Cependant , ayant une fois payé leur tribut , & étant rendus dans les sables , les Arabes sont tranquilles durant la saison des pluies ; & , par la même raison , ils jouissent du

même avantage quand, après les pluies, ils reviennent au sud.

L'on peut demander avec raison ce que fait le gouvernement de Sennaar de ce nombre prodigieux de chameaux, que les Arabes doivent lui donner tous les ans à leur passage? A cela je répondrai que tout le tribut n'est point payé en nature. Les différentes tribus qui possèdent tant de chameaux, & tant d'autres sortes de bétail, ont une taxe proportionnée qu'elles payent en or, en esclaves, ou bien en nature. Il faut beaucoup de chameaux pour la subsistance de la maison du Roi & des habitans de Sennaar, car dans cette ville, on ne mange presque pas d'autre viande, & c'est la seule qu'on voye dans les marchés. Les chameaux qu'on ne consomme point dans le pays, sont achetés par les marchands de Dongola, & envoyés en Egypte, où ils servent à remplacer ceux que perdent les nombreuses caravanes qui vont à la Mecque.

UNE chose me fit beaucoup d'impression à Aira; c'est le ton méprisant avec lequel Adelan parloit de son Roi. J'espérois qu'avec un peu d'adresse je pourrois me conserver la faveur de l'un & de l'autre; mais cependant ils en étoient, ou du moins ils en alloient être à des termes qui me faisoient craindre de me trouver embarrassé entr'eux.

LE lendemain (1) de mon retour d'Aira, je fus agréablement surpris le matin de recevoir la visite d'Hagi Belal, à qui

(1) 9 Mai 1771.

j'étois recommandé par Metical Aga, & qu'Ibrahim Seraff, courtier de la factorerie Angloise de Jidda, avoit chargé de me compter l'argent dont je pourrois avoir besoin à Sennaar. Il me témoigna beaucoup de bienveillance & fit paroître non moins de joie que d'étonnement de ce que j'étois heureusement arrivé dans la capitale de la Nubie. Il arrivoit lui-même de Gerri ou de quelqu'autre village de l'Atbara, où il étoit allé pour son commerce. Il n'avoit point encore vu le Roi depuis son retour : mais il me fit une si horrible description du pays, qu'il sembloit qu'il n'y avoit pas un seul endroit, excepté celui où j'étois en ce moment, dans lequel je ne me trouvasse exposé à périr par une foule de causes, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir d'éviter. Hagi Belal fit porter chez moi, dans la soirée, quelques rafraîchissemens dont j'avois commencé depuis long-tems à perdre l'habitude. Il m'envoya du thé, de l'excellent café, du miel, du sucre noirâtre, plusieurs bouteilles d'arack, des muscades, de la canelle, du gingembre & de très-bonnes dattes seches qu'il avoit rapportées de l'Atbara.

HAGI BELAL étoit né à Maroc, & il avoit été au Caire, à Jidda & à Moka. Il connoissoit bien les Anglois & avouoit qu'il leur avoit des obligations & qu'il leur étoit attaché. Je fus quelques jours avant de me hasarder à lui parler d'argent, ou plutôt des moyens de trouver des secours à Sennaar; & quand je lui en parlai, il me donna peu d'espérance & me répéta tout ce que je savois déjà de la méfintelligence qui régnoit entre le Roi & Adelan. Il sembloit placer tout son espoir, si tant est pourtant qu'il en eût, dans l'arrivée du Sheik Mahomet Abou Kalec qui devoit venir du Korfodan.

Il me dit qu'on ne pouvoit rien attendre d'Adelan , sans aller à Aira , & qu'il n'oseroit pourtant pas y aller , de peur de n'être plus en sûreté dans Sennaar , tant que le Roi respire-roit : mais , ajouta-t il , le Ministre jouit d'une puissance absolue , dès l'instant qu'il a assemblé les troupes hors de la ville.

UN matin , Hagi Belal vint me voir en sortant de chez le Roi. Je me préparois moi-même à me rendre au palais. Il me dit qu'on l'avoit envoyé chercher pour lui faire beaucoup de questions sur mon compte , & pour lui demander précisément quelle espece d'homme j'étois. Hagi Belal avoit répondu d'une maniere très-favorable pour moi & pour ma nation. Alors on lui avoit demandé les lettres de Metical Aga & toutes les autres lettres qu'il pouvoit avoir reçues de Jidda à mon sujet : mais il n'avoit , me dit il , montré que les deux lettres que Metical lui avoit écrites , l'une au nom du Sherif , & l'autre en son propre nom. Il y avoit alors chez le Roi plusieurs Grands-Officiers de l'Etat , & entr'autres , le Cadi (1) qui avoit lu les lettres tout haut. Un des Officiers demanda alors pourquoi un homme , tel que celui qu'annonçoient ces lettres , traversoit les déserts avec quatre ou cinq vieux domestiques , & qu'est ce qu'il vouloit voir ? & Hagi Belal répondit qu'il croyoit que la principale chose que je desirois à Sennaar , c'étoit d'être renvoyé dans ma patrie.

L'on demanda aussi pourquoi j'étois le seul Anglois de ma troupe ? Pourquoi je n'avois aucun domestique de cette nation , au lieu d'avoir de misérables Cophtes , Arabes , Turcs ,

(1) J'en ai déjà parlé à l'occasion de ma première visite au Roi.

dont aucun ne professoit la même religion que moi ? Hagi Belal répondit que des voyageurs étoient obligés dans ces contrées de se lier avec les personnes qui faisoient la même route qu'eux ; que cependant il croyoit que j'avois eu quelques domestiques anglois qui étoient morts en Abyssinie , pays dont j'étois sorti aussi-tôt que je l'avois pu , fatigué des guerres continuelles qui le désolent. Le Roi dit alors : « Il a fort bien choisi en venant ici pour chercher la paix ! Vous savez, Hagi Belal , que je ne peux rien faire pour lui ; puisque je n'ai aucun pouvoir en main. Il me seroit peut-être plus aisé de le renvoyer en Abyssinie que de le faire passer en Egypte. Qui est-ce qui peut passer en Egypte à présent ? » — « Mais , dit le Cadi , Hagi Belal peut l'envoyer à Suakem & delà à Jidda , où sont ses compatriotes ». — « Oh ! repliqua Hagi Belal , le Roi trouvera quelque autre moyen de le faire partir quand il aura eu le tems d'y penser davantage ».

QUELQUES jours après qu'Hagi Belal m'eut fait part de cette conversation , je reçus un message du palais. Je m'y rendis soudain & je trouvai le Roi seul & avec un air de chagrin & de mauvaise humeur. Il me demanda d'un ton singulier si je n'étois pas encore parti ? — Je lui répondis : « Votre Majesté fait bien qu'il m'est impossible de faire un pas pour m'éloigner du Sennaar , sans votre secours ». — « Mais , me dit-il , toujours du même ton , comment avez-vous pu penser à venir ici ? » — « Parce que personne , repliquai-je , n'imaginoit en Abyssinie que vous ne pussiez point faire conduire en sûreté un étranger à travers vos propres Etats ». — Il ne répondit rien : mais il me fit un signe de tête pour m'ordonner de sortir ; & ainsi finit cette courte & désagréable entrevue.

Le même jour , il me renvoya chercher vers les quatre heures après-midi , & me dit que plusieurs de ses femmes étoient malades & desiroient que je leur donnasse mes conseils. J'y consentis d'autant plus volontiers , que jusques-là toutes les occasions que j'avois eues de me lier avec le beau sexe , m'avoient été favorables. Je conviens pourtant qu'appeller beau sexe les femmes de Sennaar , ce n'est pas mettre une grande précision dans ses termes. L'on me conduisit dans une grande chambre quarrée & obscure , où étoient une cinquantaine de femmes , d'un noir d'ébene , n'ayant pour tout vêtement qu'un très-petit morceau de toile de coton autour des reins. Tandis que je m'a-nusois à penser si c'étoient là des Reines , ou s'il y avoit au moins quelque Reine parmi elles , une de ces femmes me prit rudement par la main & m'entraîna dans un autre appartement , bien mieux éclairé que le premier. Là , je vis sur un grand sofa de toile bleue de Surate , trois femmes vêtues avec des chemises bleues qui les couvroient depuis le cou jusques à la plante du pied.

L'UNE de ces femmes , que j'appris depuis être la favorite , avoit environ six pieds de haut & étoit excessivement grasse. Elle me parut être , après les éléphants & les rhinocéros , la plus grosse des créatures vivantes que j'eusse jamais vue. Ses traits étoient exactement ceux d'une négresse. Un anneau d'or passé dans sa levre inférieure , la faisoit retomber jusqu'à son menton , & conséquemment laissoit à découvert ses dents qui étoient extrêmement belles. Elle avoit noirci le dedans de sa levre avec de l'antimoine. Ses oreilles pendoient jusques sur ses épaules & avoient l'air de deux ailes. Elle portoit à chacune de ses oreilles un anneau d'or , presque aussi gros que

le petit doigt , & ayant au moins cinq pouces de diamètre. Aussi le poids de ces anneaux avoit tellement élargi les trous de l'oreille où ils étoient attachés , qu'on auroit pu y passer aisément trois doigts à-la fois. Cette femme avoit le cou paré d'un collier d'or , pareil à ces colliers auxquels on donne en Europe le nom *d'esclavage*. Il avoit plusieurs rangs qui descendoient par degrés sur sa poitrine , & auxquels étoient suspendus beaucoup de sequins percés. Elle portoit au-dessus de la cheville de chaque pied une chaîne d'or si grosse , que je ne concevois pas d'abord comment elle pouvoit marcher : mais je fus ensuite que les anneaux étoient creux.

Les deux compagnes de cette Princesse étoient parées à-peu-près comme elle. Une d'entr'elles différoit seulement en ce qu'elle avoit des chaînes qui partoient de ses oreilles & venoient s'attacher de chaque côté au-dessus de ses narines , & un anneau qui passé dans la cloison du nez , pendoit jusques sur le milieu de la bouche. J'imagine qu'elle devoit respirer difficilement. En outre , ces ornemens avoient presque l'air d'une bride de cheval.

LORSQUE je m'avançai vers les dames , la plus âgée porta la main à sa bouche & la baïsa en disant en mauvais arabe : « Kishalec howaja ? » c'est-à-dire , marchand , comment vous portez-vous ? Je n'ai jamais été si aise qu'on me saluât de loin qu'en ce moment. Je répondis : « La paix soit avec vous. Je ne suis point un marchand. Je suis un médecin ».

J'ai déjà observé qu'en ma qualité de médecin des dames ,

je savois être discret. Je ne rapporterai donc point ici la multitude de maux dont elles se plaignirent. Il me suffit de dire qu'il n'y eut pas de partie intérieure ou extérieure de leur corps sur laquelle elles ne me consultassent. Elles vouloient absolument être toutes les trois saignées; & j'y consentis, parce que cela n'exigeoit que peu de tems. Cependant, dès qu'elles virent mes lancettes, le cœur leur manqua. Elles demandèrent un tabange, dont le nom arabe signifie un pistolet: mais elles entendoient un de ces instrumens dont on se sert quand on applique des ventouses & qui a un ressort à-peu-près semblable à la détente d'un pistolet. J'avois deux de ces tabanges, mais je ne les portois point sur moi. J'envoyai un de mes domestiques en chercher un, & le même soir je saignai les trois Reines avec beaucoup de succès. La chambre fut inondée de leur sang royal; & elles insisterent ensuite pour que je leur donnasse mon tabange; ce que je fus obligé de faire, après m'en être servi avec deux ou trois de leurs esclaves qui n'étoient point malades, mais qu'elles voulurent que je saignasse pour bien voir comment cette opération se faisoit.

UN autre soir je fus obligé de retourner auprès d'elles, & de donner un vomitif aux Reines & à deux ou trois autres grandes dames. Je ne chargerai pas cet ouvrage d'une scène si nauséabonde. L'ipécacuanha eut beaucoup d'effet, & l'eau chaude fut avalée copieusement. Les malades étoient en grand nombre, & le parquet attestoit le succès de ma médecine. La chaleur étoit excessive, & toutes ces figures noires qui poussaient des plaintes & des hoquets autour de moi, me donnoient quelque idée de ce qui se passe en enfer. Ce-

pendant mes désagrémens ne finirent pas là. J'ai observé que la première fois que j'entrai dans l'appartement des Reines, elles étoient couvertes d'une chemise de coton; mais j'ai oublié de dire que dès qu'il s'agit de parler de maladie, chacune d'elles, à mon grand étonnement, se mit toute nue, & s'assit les jambes croisées comme un tailleur, en tenant sa chemise en paquet sur ses genoux. La coutume de se mettre nud dans ces contrées brûlantes, ôte tout sentiment de pudeur. Il ne faut pas oublier d'observer que le sein de ces Reines leur tomboit jusqu'au genou.

ELLES crurent que leur extrême confiance méritoit qu'à mon tour je leur en témoignasse un peu; & ce ne fût pas sans surprise que j'entendis l'une d'entr'elles me prier de paroître à leurs yeux dans le même deshabillé qu'elles s'offroient aux miens. Toute la cour femelle accourut autour de moi. Mes refus, mes efforts furent vains. J'étois entre les mains de cinquante ou soixante femmes d'une structure & d'une force égale à la mienne. Mon habillement étoit comme le leur, une longue chemise bleue de toile de coton de Surate; & tout ce que je pus obtenir, c'est qu'elles ne me découvrirent que les épaules & la poitrine. En voyant la blancheur de ma peau elles firent un cri d'horreur, & semblèrent la considérer plutôt comme l'effet d'une maladie que comme une couleur naturelle. Je suis sur que de ma vie je n'ai été aussi embarrassé & aussi mal à mon aise. Je m'étois déjà trouvé dans plus d'une bataille; & j'aurois volontiers consenti à en braver de nouveau les dangers pour être délivré de l'examen désagréable auquel me soumettoient ces femmes. Je ne pouvois pas, d'ailleurs, m'empêcher de songer

que , si le Roi venoit en ce moment , le résultat de cette scène seroit d'empaler ou d'écorcher tout vivant le malheureux dont elles étoient si curieuses de voir la peau , quoique je pusse bien assurer que ces royales beautés ne m'avoient jamais fait naître une seule idée qui dût exciter la jalousie de leur époux ; & je pense qu'il en étoit de même d'elles relativement à moi. Ce qui nous affectoit réciproquement ne pouvoit assurément blesser personne. Je sortis de chez elles avec des sentimens bien différens de ceux que j'avois éprouvés à Teawa à la vue de la belle Aiscach. Enfin j'étois d'autant plus affligé , d'autant plus dégoûté de ma situation , que ma délivrance paroissoit être encore fort éloignée , & chaque jour sembloit la rendre plus difficile.

UN accident vint encore augmenter mon chagrin. J'allois un soir voir le roi , & en traversant les appartemens où les gardes avoient coutume de se tenir , je les trouvai absolument déserts ; mais bientôt après je rencontrai Mahomet , cet esclave du roi qui étoit venu avec celui d'Adelan me chercher à Teawa. Tous ces malheureux sont assez souvent ivres : mais s'ils ne le sont pas quand ils veulent commettre un crime , ils feignent au moins de l'être , afin d'avoir , au besoin , un moyen de s'excuser. Mahomet me voyant seul s'avança sur moi en chancelant , & me dit : « Morbleu , Yagoubé , je vous trouve enfin ; il faut que vous me dédommiez de la peine que vous m'avez occasionnée en allant vous chercher à Teawa ». — En prononçant ces mots , il leva sa main pour me prendre au collet. — « Otez votre main , coquin ! lui dis-je , & en même tems je le pris par le bras , & je le poussai de manière qu'il faillit tomber à la ren-

versé. Il se mit aussi-tôt en fureur & s'écria : » Donnez-moi tout de suite cinquante patakas (1), ou je vous coupe le jarret ».

Je portois toujours des pistolets de poche , en cas que je me trouvasse dans un pressant danger : mais ne croyant pas en avoir besoin avec cet ivrogne , quoiqu'il fût armé , je m'avançai , & le prenant à la gorge je lui donnai un coup si violent que je l'étendis tout de son long. Je lui arrachai alors le sabre qu'il tenoit dans ses mains ; & au même instant je vis paroître mon negre Soliman , qui s'étoit amusé dans la rue à causer avec quelqu'un de sa connoissance. Il vint aussi plusieurs noirs compagnons de l'indigne Mahomet. Quelques-uns vouloient le défendre , d'autres intercèdoient pour lui ; mais aucun d'eux ne le blâmoit. Cependant Soliman insista pour qu'on le conduisît devant le Roi avec son sabre nud ; & nous ne fûmes pas peu étonnés , quand le foible Monarque répondit seulement à nos plaintes : « Que cet homme étoit ivre , & que les habitans de ces contrées n'étoient point accoutumés à voir dans les rues des francs comme moi » . — Alors il fit de vifs reproches à Soliman de ce qu'il osoit défarmer un de ses gens jusques dans son palais , & il ordonna qu'on rendit à Mahomet son sabre.

Nous nous retirions l'esprit très-préoccupé de ce qui pouvoit nous avoir occasionné une si singulière réception , quand nous rencontrâmes Kirtou , l'un des freres d'Adelan. Ce ministre l'avoit chargé en son absence du gouvernement de la

(1) Environ douze guinées.

capitale. Je lui racontai ce qui venoit de m'arriver. Il m'écouta attentivement, puis il me dit avec un air d'intérêt : « C'est la faute du roi. Chaque esclave agit à sa fantaisie. Si je faisois part de cette affaire à Adelan, il ordonneroit qu'à la tête de l'ivrogne qui vous a insulté fût tranchée à la porte du palais. Mais il vaut mieux que cela n'ait point lieu pendant que vous serez ici. Nous attendons tous les jours Mahomet Abou Kalec, & à son arrivée les choses changeront de face. Jusques-là tenez-vous chez vous le plus que vous pourrez, & ne sortez jamais qu'accompagné de deux ou trois noirs, esclaves ou autres. Tandis que vous demeurerez dans la maison de mon frere (1), & que nous serons en vie, personne n'osera vous aller molester, & vous êtes parfaitement le maître de ne recevoir personne chez vous, soit qu'on se présente de la part du Roi ou non. Dites seulement à ceux qui voudront entrer qu'Adelan le défend; je vous réponds du reste. Le moins que vous viendrez au palais sera le mieux; & sur-tout ne vous exposez jamais la nuit dans les rues ».

En ce moment un esclave du Roi vint appeller Kittou. Je m'en allai chez moi un peu plus content, parce que je venois d'apprendre qu'il y avoit au moins dans cette ville un endroit où je pouvois demeurer en sûreté, & je résolus d'y attendre l'arrivée d'Abou Kalec, que je regardois comme l'instrument dont la providence vouloit se servir pour me dérober aux noirs complots que le Roi sembloit méditer contre moi. Je fus encore plus persuadé de ses desseins perfides quand Hagi Belal me rapporta une nouvelle conversation de ce

(1) On a vu que l'Auteur logeoit dans une maison appartenant à Adelan.

Prince. Il dit à Belal qu'il favoit de bonne part que j'avois plus de 2000 onces d'or , indépendamment de beaucoup d'argent & de riches étoffes que j'avois rapportées des Indes ; d'où j'étois venu faisant le commerce , au lieu de venir du Caire en médecin.

Tout cela me confirma dans la résolution de me renfermer chez moi , & de m'occuper à mettre en ordre les observations que j'avois recueillies sur l'étrange monarchie du Sennaar ; monarchie qui s'est élevée denos jours , & dont nul voyageur n'a encore fait la moindre mention.





CHAPITRE IX.

Conversations avec Achmet. — Histoire & gouvernement du Sennaar. — Chaleur du climat. — Maladies. — Commerce de ce Royaume. — Situation cruelle où se trouve l'Auteur. — Il part de Sennaar.

DEPUIS le regne de Saladin, Empereur des Turcs, jusqu'au moment où Selim conquiert l'Egypte, massacra Tolum-Bey & renversa le trône des Mamelucs, c'est-à-dire du douzième au seizième siècle, les Arabes de la Nubie, du Beja, & des divers autres pays au-dessus de l'Egypte, se mêlèrent avec les anciens pasteurs, habitans indigènes de ces vastes contrées; & ces pasteurs embrassant l'Islamisme, ne formèrent plus qu'un peuple avec ces Sarasins qui envahirent tout le pays sous le califat d'Omar. La seule distinction qui subsista entr'eux, c'est que les Arabes gardèrent leur antique usage de vivre sous des tentes, tandis que les autres habitoient des huttes, la plupart situées au bord des rivières & au milieu des plantations de dattiers,

Il faut cependant se rappeler que cette observation générale n'est point exempte d'exceptions; car les Arabes de la tribu qui a donné naissance à Mahomet, les Beni Koreish, ont vécu pour la plupart dans des villes comme la Mecque, Tajef, Médine, & sur-tout depuis l'expulsion des juifs & la fondation de l'Empire du Prophète, Plusieurs autres Ara-

bes , qui sont venus s'établir dans le Beja & dans la partie occidentale de la Nubie , continuent à habiter de petites villes & des villages , & on les distingue par le nom de Jahaléens. Ce nom signifie littéralement Payens ; mais il désigne par extension ces anciennes races d'Arabes qui abandonnerent le Paganisme pour la foi Mahométane , que Mahomet lui-même leur prêcha. Le Christianisme , le Judaïsme leur étoient exactement étrangers ; leur religion première & la seule qu'ils eussent connue jusqu'alors , étoit un pur Sabéisme , ancien culte de l'Arabie & de toute la péninsule d'Afrique jusqu'aux bords de l'Océan Indien.

Le titre des Jahaléens annonce qu'en général ceux qui le portent , descendent de quelques familles illustres du tems de Mahomet qu'ils appellent leur père , ou il prouve au moins qu'ils ont eu quelque autre rapport avec le Prophète. Quand ils sont dans le premier cas , ils disent Rabatab , c'est-à-dire *Rabat étoit notre père* , ou nous sommes les enfans de Rabat ; & dans le second , Macrabab , c'est-à-dire *le sépulcre est notre père* , faisant allusion au sépulcre du Prophète qui est à Médine.

Ces Jahaléens sont , comme je l'ai dit , de nobles Arabes de la Tribu des Beni Koreish ; mais quoiqu'ils habitent des villes , un voyageur ne peut pas rencontrer des brigands plus fanatiques & plus dangereux. Tout ce vaste pays , habité par ce peuple , quoique dépendant de l'Egypte par les intérêts de son commerce , avoit un souverain particulier de la race de Beni Koreish ; lequel portoit le titre de Wed-Ageeb , c'est-à-dire *fils du bien*. Je dis que c'étoit son titre , parce qu'à

son avènement au trône on ajoutoit toujours cette épithète à son nom; de sorte qu'il s'appelloit alors Ali, ou Mahomet Wed-Ageeb.

Ce Prince étoit Sheik de tous les Arabes qui lui payoient un tribut, afin qu'il pût maintenir son rang & les forces dont il avoit besoin pour faire respecter ses ordres, relativement aux affaires générales de toute la nation; car, quant aux affaires particulières, chaque Tribu est gouvernée par son Sheik, par ses vieillards, par les pères des familles qui la composent.

Ce Prince Arabe, qu'on n'appelloit ordinairement que par son titre de Wed-Ageeb, résidoit à Gerri, ville située sur les limites des pluies du tropique, dans l'endroit où l'on passe le Nil pour gagner le désert de Bahiouda en suivant le chemin de Dongola & de l'Egypte, & qui, d'un côté, est adjacent au grand désert de Selima. Ce lieu fut parfaitement bien choisi pour y établir un péage, parce que tous les Arabes qui avoient des troupeaux & qui vivoient dans les limites des pluies du tropique étoient obligés d'abandonner tous les ans leurs gras pâturages dès que le mois de Mai venoit, & d'aller chercher un refuge contre la mouche, dans les déserts sablonneux, où les pluies du tropique ne tombent point. Quand le beau temps revenoit dans les terres fertiles du sud, que la terrible mouche en disparoissoit, & que la Nature y déployoit toute sa fécondité, les Arabes, déjà tourmentés par la faim, dans les sables arides du nord, où leurs nombreux troupeaux avoient consommé tout ce qu'une languissante végétation pouvoit leur offrir, repre-

noient le chemin de leurs premiers pâturages. Mais le prince Wed-Ageeb se mettoit à la tête d'une cavalerie légère, &, placé sur leur route, il ne les laissoit passer qu'autant qu'ils avoient payé leur tribut, & tous les arrérages, si par hasard il y en avoit. Tel étoit au commencement du seizieme siecle le gouvernement de ces vastes contrées, qui s'étendent depuis les frontieres de l'Egypte, jusques à celles de l'Asyrie.

L'AN 1504; une Nation nègre, jusqu'alors inconnue; quitta la rive occidentale du Bahar al Abiad (1), qu'elle habitoit par les 13°. de latitude, & s'embarquant dans une multitude innombrable de canots, vint faire une descente dans les provinces Arabes. La bataille se donna près d'Herbagi. Le Wed-Ageeb fut vaincu, & forcé à une capitulation, d'après laquelle les Arabes donnerent d'abord à leurs conquérans la moitié de leurs troupeaux, & s'obligerent de livrer ensuite chaque année la moitié des produits de ce qui leur restoit, tribut qu'on devoit percevoir à l'époque où ce peuple quitte ses terrains gras pour passer dans les sables. A ces conditions les Arabes devoient jouir tranquillement de leurs premiers pâturages, & le Wed-Ageeb de sa dignité & de sa puissance, afin de les employer en faveur des conquérans, si quelques Arabes vouloient s'affranchir du tribut. Par ce moyen ce Prince devint le lieutenant de ses vainqueurs.

Ces negres belliqueux portent dans leur pays natal le

(1) Le fleuve Blanc.

nom de Shillooks. Ils bâtirent la ville de Sennaar, qui est située bien moins avantageusement que Gerri, & ils transportèrent à Herbagi le gouvernement du Wed-Ageeb, afin de l'avoir plus près d'eux. Ce fut dès l'an 1504 de notre ère, que cette monarchie fut fondée par Amru, fils d'Adelan, le premier de leurs Souverains qui ait régné sur la rive occidentale du Nil ; & c'est ce même Amru qui bâtit Sennaar, leur capitale. De cette époque jusques au tems (1) où j'étois à Sennaar, il s'est écoulé 266 ans, durant lesquels vingt-trois Rois ont successivement occupé le trône, en comptant depuis Amru jusqu'à Ismain que j'ai vu régner. Cet Ismain avoit environ 34 ans, & il y en avoit trois qu'il régnoit, de sorte que, malgré les longs regnes d'Amru & Rebat, & des deux Baadys, la durée des regnes des Rois de Sennaar n'a été que de treize ans l'un dans l'autre. Parmi ces vingt-trois Rois il y en a eu huit de déposés, & Ismain sembloit ne devoir pas tarder à être le neuvième.

Lors de la fondation de cette monarchie, le Roi & toute la Nation des Shillooks étoient idolâtres. Mais les liaisons de commerce qu'ils formerent avec le Caire, furent cause qu'ils se convertirent bientôt au mahométisme. Ils prirent alors le nom de Funges, qu'ils prétendent quelquefois signifier seigneurs, ou conquérans, & quelquefois citoyens libres. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'il est impossible d'étudier la langue de ce peuple, & que le titre

(1) En 1772.

de Funge s'applique à tous ceux qui sont nés à l'orient du Bahar el Abiad.

IL me semble que les Funges ne peuvent pas se vanter d'être des citoyens libres, puisque le premier titre de noblesse de ces contrées est celui d'esclave. Il n'y en a même pas d'autres. Si l'on a l'air de dédaigner quelqu'un à Senaar, il demande aussi-tôt si on le connoît? Et si l'on ne fait pas qu'il est un esclave? Et cela se dit avec la même arrogance aristocratique qu'un Lord anglois employeroit en pareille occasion pour demander si l'on ignore à qui l'on parle? & si l'on ne fait pas bien qu'il est pair d'Angleterre? Là tous les emplois, toutes les dignités sont méestimées & précaires, à moins que celui qui en jouit ne soit un esclave; car, encore une fois, l'esclavage y est la seule, la vraie noblesse.

COMME je ne crois pas que les noms des souverains Funges aient encore été rapportés, je les ai recueillis ici. L'ouvrage qui me les a fournis est aussi extraordinaire que tout ce qui concerne leur histoire; c'est le registre du bourreau. Une des singularités de ce peuple barbare, c'est que le Roi ne peut monter sur le trône qu'à condition qu'il sera légalement mis à mort par ses esclaves, si dans un conseil tenu par les grands officiers de l'État, on reconnoît que l'avantage de la nation est qu'il cesse de régner. Un homme choisi dans la famille du Monarque est chargé de l'emploi qui donne le droit de tuer son parent & son souverain. Cet officier porte le titre de Sid el Coom, c'est-à-dire maître de la maison du Roi; mais il n'a point de voix dans le conseil qui juge le Prince,

Prince, non plus qu'on ne lui fait jamais un crime de remplir sa charge, quelque nombre de Rois qu'il ait fait mourir.

Le Sid el coom Achmet, régicide & parricide en titre d'office, demouroit dans le palais d'Ismain, quoiqu'il eût égorgé le Roi Nasser, avec deux de ses fils, déjà grands, & un de ses enfans à la mammelle; & il s'attendoit chaque jour à s'acquitter des mêmes devoirs envers Ismain. Il n'y avoit pourtant ni méchanceté d'un côté, ni haine de l'autre: mais tous deux ne pouvoient manquer de pressentir ce qui devoit arriver. C'est cet Achmet, devenu mon grand ami, qui me donna la liste des Rois de Sennaar, avec la durée de leur regne, soit qu'ils fussent morts de mort naturelle, soit qu'ils eussent été déposés & assassinés.

CET étrange Officier fut du petit nombre de ceux qui me firent des honnêtetés à Sennaar. Il étoit violemment tourmenté par la gravelle; & je lui donnai des pillules favorables, qui le soulagerent, & qui lui inspirèrent beaucoup de reconnaissance & d'amitié pour moi. Il étoit aussi attaqué d'épilepsie; mais il s'imaginait que cela ne lui venoit que pour avoir été enforcé par un ennemi qui résidoit fort loin de là. Pendant qu'il souffroit des douleurs excessives, je passois souvent la nuit chez lui; & je puis dire que ce n'étoit qu'alors que j'étois en sûreté.

IL se trouvoit par hasard qu'Achmet étoit un des hommes les plus aimables & les plus sensés, avec qui mon malheur m'ait donné occasion de converser à Sennaar. Fort peu

convaincu de la vérité de l'Islamisme , & fort peu instruit dans sa propre religion , il avoit coutume de dire ; pour se disculper de son ignorance & de son incrédulité , qu'il n'y avoit pas de meilleure religion que le Christianisme. Achmet étoit né dans un village du pays de Fazuclo , & il me paroissoit dans le fond du cœur encore idolâtre ; car il étoit sans cesse environné de Prêtres Nubas , qu'il croyoit de puissans sorciers. Quand je trouvois de ces Prêtres qui entendoient l'arabe , je causois librement avec eux ; & c'est de là que j'ai su beaucoup de particularités concernant leur pays , & sur-tout cette vaste chaîne de montagnes de Dyre & Tegla , qui va droit à l'ouest se prolonger si avant dans le centre de l'Afrique , d'où les Nubas prétendent être anciennement sortis , après avoir été sauvés d'un déluge. Je leur demandai pourquoi , étant de si grands sorciers , ils ne guérissent pas Achmet de l'épilepsie & de la gravelle ? Et ils me répondirent que ces maux lui avoient été donnés par un diable chrétien , qui n'étoit point soumis à leur pouvoir.

ACHMET ne pensoit pas que je fusse Chrétien ; & sachant que je n'étois pas Mahométan , il me croyoit comme lui flottant entre deux religions. Je ne cherchai point à le dissuader. Je n'étois point Missionnaire , je n'avois point charge d'âmes , & je ne me souciois nullement d'entrer dans des disputes théologiques avec un homme dont le métier étoit de poignarder ses Souverains. Il parloit bien l'arabe , ne s'offensoit jamais de mes questions , & répondoit librement & sans réserve , soit pour ce qui concernoit le pays , les mœurs , le gouvernement , soit pour ce qui avoit rapport à la place dont il jouissoit , si tant est pourtant qu'on puisse se servir du

terme de jouir , en parlant d'un emploi destiné aux crimes les plus horribles.

QUAND je demandai à Achmet pourquoi il avoit tué les enfans du Roi Nasser en présence de leur pere, il me répondit que c'étoit par respect pour Nasser lui-même, qui avoit droit de voir tuer ses fils d'une maniere légale, c'est-à-dire en leur coupant la gorge avec un sabre; au lieu que si cela ne s'étoit point fait en présence du pere, leurs ennemis auroient pu leur faire souffrir une mort plus cruelle & plus ignominieuse. Il me dit que Nasser avoit été fort peu touché d'un si sanglant spectacle; mais qu'il avoit eu beaucoup de regret de mourir lui-même, & qu'il avoit plusieurs fois tenté de s'évader: mais que voyant que c'étoit inutile, il s'étoit enfin soumis sans résistance. Achmet ajouta que le Roi régnant (1) avoit beaucoup à craindre un pareil sort; que les deux freres Adelan & Abou Kalec étoient en campagne à la tête des armées; que Kittou tenoit dans ses mains toutes les forces de la capitale, & qu'enfin le Roi étoit peu estimé, & n'avoit ni expérience, ni courage, ni amis, ni argent, ni troupes.

« MAIS, lui dis-je, lorsque vous paroissez devant le Roi, n'avez-vous pas peur qu'il ne lui passe par la tête de vous montrer qu'il n'est pas si aisé de le faire mourir? » — Point du tout, me répondit-il. Ma charge m'oblige à demeurer auprès de lui presque toute la matinée, & à le voir tous les soirs fort tard. Il fait que je n'ai aucune part au mal qu'on lui

(1) Ismaïl.

prépare, & que je ne peux pas avancer sa mort d'un instant : mais que, s'il est une fois condamné, le reste est une affaire de décence ; & sûrement il préfère lui-même d'être tué en particulier, & par les mains d'un de ses proches, que de se voir livré en public aux coups d'un assassin payé, d'un Chrétien, ou d'un esclave Arabe.

QUAND le Roi Baady, pere d'Ismain, fut envoyé à Teawa, Adelan donna ordre à Welled Hassan, Gouverneur de l'Atbara, & pere du Sheik Fidele, de lui donner la mort. Baady étoit robuste, bien armé, & sembloit toujours se tenir sur ses gardes ; & Welled Hassan ne trouva d'autre moyen d'exécuter sa barbare commission, qu'en frappant ce Prince par-derrière à l'instant qu'il se lavoit les mains. Le peuple murmura beaucoup contre Adelan, non pas de la mort de son Roi, mais de la maniere dont on l'avoit fait mourir ; & Welled Hassan fut lui-même mis à mort, parce que, quoiqu'il eût agi par un ordre supérieur, il avoit osé tuer le Roi, sans être l'Officier préposé pour cela, & ensuite il s'étoit servi d'une lance, au lieu d'employer une épée, seul instrument légal en pareil cas.

J'AI déjà observé que ce fut l'an de l'Hégire, qui répond à l'an 1504 de notre ère, que les Shillooks bâtirent la ville de Sennaar, & fonderent une Monarchie, dont le trône a été rempli par vingt Rois de la même famille. Voici les noms de ces Princes.

LISTE DES ROIS DE SENNAAR.

Amru, fils d'Adelan, commença à régner en	Regnes.	A. D.
1504, & régna.	30 ^{ans}	1534.
Neil, fils d'Amru.	17	1551.
Abd-el-Cader, fils d'Amru.	8	1559.
Amru, fils de Neil, <i>déposé</i>	11	1570.
Dekin, fils de Neil	17	1587.
Douro, fils de Dekin, <i>déposé</i>	3	1590.
Tiby, fils d'Abd-el-Cader.	3	1593.
Ounfa, <i>déposé</i>	13	1606.
Abd-el-Cader, fils d'Ounfa, <i>déposé</i>	4	1610.
Adelan, fils d'Ounfa, <i>déposé</i>	5	1615.
Baady, fils d'Abd-el-Cader.	6	1621.
Rebat, fils de Baady.	30	1651.
Baady, fils de Rebat.	38	1689.
Ounfa, fils de Naffel, fils de Rebat.	12	1701.
Baady-el-Achmer, fils d'Ounfa.	25	1726.
Ounfa, fils d'Achmer, <i>déposé</i>	3	1729.
L'Oul, fils de Baady.	4	1733.
Baady, fils de l'Oul, <i>déposé</i>	33	1766.
Naffer, fils de Baady, <i>déposé</i>	3	1769.
Ismain, fils de Baady	3	1772.

QUOIQUE le trône de ces Princes ait été fondé par de brillantes conquêtes, les successeurs d'Amru n'ont pas beaucoup étendu leurs Etats. Cependant Ounfa, fils de Naffer, subjugué, dit-on, la province de Fazuelo.

Je ferai trois observations sur cette liste, qui est certainement très-authentique.

LA premiere, c'est que la fondation de la Monarchie des Funges étant de l'an 1504 de notre ère, répond à la neuvieme année du regne de Næod, Roi d'Abyssinie, puisque ce Prince monta sur le trône en 1495.

LA seconde remarque que j'ai à faire, c'est que Tecla Haïmanout, fils de Yafous-le-Grand, écrivant au commencement de ce siècle à Baady-el-Achmer (1); fils d'Ounfa, à l'occasion du meurtre de l'Envoyé François du Roule, lui parle de l'ancienne amitié qui subsistoit entre les Rois d'Abyssinie & ceux de Sennaar, depuis le regne de Kim, qu'il donne à entendre avoir été un ancien prédécesseur de Baady. Mais, dans la liste que nous venons de donner, nous ne trouvons point le nom de Kim; & dans les annales d'Abyssinie, il n'y a pas un seul mot concernant le royaume de Sennaar, avant le commencement du regne de Socinios. Or, j'imagine que le Kim (2), que cite Tecla Haïmanour comme ayant eu des relations avec les anciens Rois d'Abyssinie, étoit un Prince Tunisien, qui, sous le commandement du Calife du Caire, s'empara du Caire, le fortifia, en l'entourant d'une épaisse muraille, & y régna, par lui-même ou par ses successeurs, environ cent ans, c'est-à-dire depuis 998 jusqu'à 1101, qu'Haduc, le dernier Prince de sa race, perdit le trône & la vie en combattant contre Saladin, premier

(1) C'est-à-dire le Blanc.

(2) Vide Marmol, t. 1, p. 274.

Soudan d'Egypte. Les Abyssiniens avoient alors de grands rapports avec l'Egypte : mais rien ne montre qu'ils pussent en avoir avec le royaume de Sennaar, puisque cette Monarchie n'existoit point encore, & ne commença que sous le regne de Naod. C'est donc une erreur de Tecla Haimanout. Il confondoit un Souverain du Caire avec les Rois de Sennaar.

LA troisieme observation que je ferai, c'est que Baady el Achmer, qui fit massacrer M. du Roule, en 1704, vécut jusqu'en l'an 1726, & régna vingt-cinq ans, quoique M. Maillet ait écrit (1) à sa Cour que ce Prince avoit été vaincu & tué en 1705, en combattant à Herbégi contre les Arabes.

A la mort d'un Roi de Sennaar, son fils aîné lui succede de droit, & aussi-tôt tous les freres du Prince qui monte sur le trône sont saisis & égorgés de la main du Sid-el-Coom. Achmer, l'un des fils de Baady, & frere de Nasser & d'Ismain, s'enfuit sur les frontieres du Kuara dès qu'il vit son frere monter sur le trône, & rassemblant une centaine de cavaliers Ganjars, il vint à Gondar, où l'Iteghé l'accueillit favorablement, & l'engagea à se faire baptiser. Quelque tems après il retourna dans le Kuara, & il revint ensuite joindre l'armée du Roi, avant la bataille de Serbraxos, toujours suivi de ses cent cavaliers, avec lesquels il ne fut pourtant pas combattre; car il prit la fuite dès que l'ennemi se pré-

(1) Voyez la lettre du Consul Maillet, publiée par le Grand, dans son Histoire d'Abyssinie.

fenta. Cet Achmer étoit bien fait & d'une figure agréable : mais il aimoit à boire & à mentir au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

L'USAGE qu'on a dans le Sennaar de faire périr tous les collatéraux de la famille royale (1), semble répondre en partie à la coutume abyssinienne de confiner les Princes de la race de Salomon, pendant toute leur vie, sur une montagne. La différence du traitement, dans un cas parfaitement semblable, offre une assez juste manière de juger, entre ces deux peuples, combien l'un surpasse l'autre en cruauté. Quand on exile les Princes Abyssiniens, on égorge ceux du Sennaar aux yeux de leur pere, dans le palais même où ils sont nés.

DANS le Sennaar, non plus qu'en Abyssinie, les femmes ne succèdent point au trône. L'histoire des Funges ne fournit aucune raison de cette exclusion. Il y a apparence qu'ils ont porté cette coutume quand ils sont venus d'El-Aice; car les Pasteurs, qui dominoient avant eux dans l'Atbara, avoient un usage tout contraire. Cependant les Princesses abyssiniennes jouissent de bien plus d'avantages que celles du Sennaar; car celles-

(1) M. Bruce cite en note ce beau vers de Pope :

« Besr, like the Turc, no brother near the throne ».

Qu'on me permette de citer aussi les vers non moins beaux, dont Pope a fourni l'idée à M. de Voltaire.

Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient,
Qui de l'Asie, esclaves oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs freres ?

ci n'ont ni propriétés, ni revenus attachés à leur rang, & ne sont pas plus considérées que les filles d'un simple particulier. Parmi cette foule de femmes que je vis lorsque je fus appelé chez les épouses du Roi, il y avoit, à ce que j'appris, plusieurs Princesses, sœurs du Monarque; mais il étoit impossible de les distinguer à leurs manieres, ni à aucune marque de respect de la part des autres.

La famille royale est de race negre, & quand les femmes que le Roi épouse sont négresses, ses enfans sont parfaitement noirs: mais quand ils s'allie à des femmes blanches, ce qui arrive assez souvent, il provient de ces mariages des enfans aussi blancs que leur mere. Tel étoit, par exemple, le Roi Baady, surnommé *El Achmer*. Son pere étoit negre, mais sa mere étoit arabe, & Baady tint de la couleur de cette mere. Le dernier des Baadys, tué à Teawa, étoit absolument negre. Il eut d'une esclave négresse Nasser, qui étoit noir comme lui, & d'une femme arabe, de la tribu des Daveinas, cet Ismain, que j'ai vu sur le trône & qui étoit blanc. Ce mélange a constamment lieu dans la famille royale comme dans celles des particuliers.

MAIS ce qui paroît plus extraordinaire, quoiqu'également vrai, c'est qu'un arabe marié avec une négresse, fait des enfans aussi blancs que lui. Je ne prétends pas affirmer qu'il ne puisse y avoir quelqu'exemple du contraire: mais tous ceux que j'ai eu occasion d'observer, prouvent ce que je viens de dire. Pendant les mois brûlans de l'été, les arabes n'approchent guere que des négresses, à cause de la fraîcheur naturelle de leur peau qui differe, dit-on, beaucoup en cela de

Tome IV.

Y y y.

la peau des femmes arabes. Ils ont conséquemment beaucoup d'enfans de ces négresses. Malgré cela , je n'ai pas aperçu un seul arabe noir dans tout le royaume de Sennaar.

IL périt une immense quantité d'enfans dans la capitale & aux environs. Il n'est même pas douteux que le pays ne fût bientôt désert , sans les multitudes d'esclaves qu'on y transporte sans cesse de différens cantons du midi de l'Afrique. Les habitans de Sennaar sont grands & robustes : mais ils vivent peu ; ce qu'on doit sans doute attribuer à tous les excès auxquels ils se livrent dès l'enfance. Mais ce que je viens de dire du peu de durée de leur vie , offre l'exemple d'une étrange révolution dans le climat ; car Sennaar n'est qu'à très-peu de distance des negres , où les anciens plaçoient les Macrobes , peuple ainsi nommé , à cause de sa longévité. Peut-être aussi que ces Macrobes étoient les habitans des montagnes voisines du Kuara ; car on rapporte qu'ils trouvoient de l'or sur leur territoire ; & si cela est , leurs descendants seroient cette race de negres connus aujourd'hui sous le nom de *Gubas*.

IL est à remarquer que bien que les habitans de Sennaar professent la religion de Mahomet , ils sont si brutaux , si peu délicats envers leurs femmes , qu'ils les vendent souvent , après en avoir eu des enfans. Le Roi lui-même suit , dit-on , souvent cette pratique dénaturée , à jamais inconnue dans tous les autres pays Mahométans.

LE Roi est obligé , une fois en sa vie , de labourer & de semer un champ de sa propre main. C'est ce qui lui vaut

le surnom de *Baady*, qui signifie le paysan ou l'homme des champs, & qui est commun à tous les Rois, comme celui de César l'étoit aux Empereurs Romains. Ils ont, cependant, en général un autre nom qui sert à les distinguer, & les étrangers qui n'ont pas fait cette attention, ont mis beaucoup de confusion dans ce qu'ils en ont dit.

Ni chevaux, ni mulets, ni ânes, ni aucune espece de bêtes de somme ne naissent, ni ne peuvent vivre à Sennaar, ni à quelques milles tout autour; & on ne peut y garder une année entière ni chien, ni chat, ni mouton, ni taureau. Il faut les envoyer passer six mois dans les sables. Autrement, quelque soin qu'on en eût, ils meurent durant la saison des pluies du tropique, par-tout où il y a de la terre grasse. Deux lévriers que j'avois pris dans l'Atbara, & les mules que j'avois menées d'Abyssinie, périrent au bout de quelques semaines. Ces mulets n'avoient aucun mal extérieur : mais ils paroissoient souffrir beaucoup intérieurement. Mes lévriers avoient beaucoup d'eau; malgré cela, je fus obligé d'en tuer un que j'apprehendois être attaqué de la rage. Plusieurs Rois de Sennaar ont voulu avoir des lions : mais on n'a jamais pu empêcher qu'ils mourussent dès le commencement des pluies. Le Sheik Adelan en avoit deux qui paroissoient pleins de vigueur : mais aussi les tenoit-il avec ses chevaux dans les sables d'Aira, à trois milles de Sennaar.

Il ne croit à Sennaar ni rosier, ni jasmin d'aucune espece. Je n'ai vu d'autre arbre, autour de la ville, que quelques citronniers. On a souvent essayé d'y transplanter des rosiers : mais ils n'ont point réussi.

SENNAAR est par les 13 deg. 34 min. 36 sec. de latitude nord, & par les 33 deg. 30 min. 3 sec. de longitude au méridien de Gréénwich. Cette ville est bâtie sur la rive orientale du Nil & très-près de ses bords. Cependant l'élévation de son sol la met à l'abri des débordemens, qui dans leur plus grande hauteur, ne viennent guere qu'au bord des rues. Poncet rapporte que durant son séjour dans cette ville, le Jésuite Brevedent, son compagnon de voyage, & habile Mathématicien, en détermina la latitude par 13 deg. 4 min. nord. La différence de ce rapport au mien est donc d'environ un demi-degré. Mais on peut compter sur la justesse de ma détermination, parce qu'elle est le résultat de plus de cinquante observations faites le jour & la nuit, dans le tems le plus favorable, & avec un quart de cercle de trois pieds de rayon & des télescopes de deux, & quelquefois de trois pieds à réflexion & à réfraction, & sortant de la main des meilleurs ouvriers.

La ville de Sennaar est très-peuplée, & on y voit plusieurs belles maisons, suivant la mode du pays. Poncet dit que de son tems elles étoient toutes à un étage : mais à présent, celles des principaux Officiers sont à deux étages, & elles ont des toits en terrasse; construction qui paroît fort singulière, parce que dans toutes les autres villes ou villages en-dedans des limites des pluies du tropique, les toits sont en forme de cône. Les maisons de Sennaar sont d'argile, mêlée avec un peu de paille; ce qui prouve que les pluies doivent y être moins abondantes que dans le sud, & l'éloignement des montagnes en donne la raison. Toutefois, durant mon séjour dans cette ville, il y eut une semaine de pluie continuelle; & le 30 de

Juillet, le Nil monta tout-à-coup prodigieusement à la suite d'un orage très bruyant & d'une obscurité profonde qui couvrait tout le midi. Le fleuve étoit couvert de débris de maisons, de roseaux, de gamelles & d'autres ustensiles de bois, de chameaux, de vaches, de veaux, les uns en vie, les autres morts; que le courant emportoit avec une extrême vélocité, à la vue de Sennaar. Une hyene s'efforçant d'aborder, fut enveloppée & tuée par les habitans. L'eau entra dans les maisons bâties sur les bords du fleuve, & les murailles de plusieurs de ces maisons d'argile furent détrempées au point qu'elles s'écroulèrent. La quantité de débris que nous vîmes passer, sembla nous prouver qu'il y avoit eu de grands dégâts & plusieurs villages détruits au sud, du côté de Fazuclo.

Le climat de Sennaar est, comme je l'ai déjà observé; très-défavorable à l'homme & aux animaux, & singulièrement contraire à leur propagation. Je ne puis attribuer cela qu'aux qualités particulières de cette terre grasse dont la ville est environnée; & rien ne le prouve mieux que la stérilité absolue dont les jumens & toutes les femelles de bêtes de somme sont frappées dans Sennaar & dans les villages, à plusieurs milles des environs. Cette stérilité cesse dès qu'on fait passer ces animaux des terrains gras dans les sables. Aira qui est à trois ou quatre milles de Sennaar, au milieu des sables arides, & n'ayant d'autre eau que l'eau du Nil, Aira convient parfaitement à tous les animaux. Aussi c'est là que se tenoit Adelan, à la tête de la cavalerie, peut-être la plus brave, & bien certainement la plus belle du monde. C'est là d'où il veilloit en sûreté les mouvemens d'un foible Souverain, qui renfermé dans sa capitale, ne pouvoit pas

avoir auprès de lui un seul cheval à opposer au redoutable Sheik.

Cependant, quelque défavorable que soit ce sol à la propagation de l'espèce humaine & des animaux, il leur fournit abondamment de vivres. Les terrains cultivés rendent; à ce qu'on assure, trois cents pour un : mais je pense qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce rapport. Tous les environs de Sennaar sont couverts de Dora ou de millet, qui est la principale nourriture des habitans. On y recueille aussi du froment & du riz, mais en petite quantité, & on l'y vend à la livre, même dans les années de la plus grande abondance. Le sel qu'on consomme dans ce pays se tire du sein de la terre, dans les environs de la capitale, & principalement du côté d'Halfaïa. On peut juger par là combien le sel est imprégné de ce fossile.

Dans le nord-ouest de Sennaar, & à environ douze milles de distance, est un groupe de villages appelés Shaddly, d'après le nom d'un saint, qui, durant sa vie, fit creuser de grandes fosses qu'on revêtit d'argile, pour y ferrer du grain quand il est à bon marché. Lorsque ces fosses sont pleines, on les recouvre bien exactement d'une couche d'argile. On appelle cette opération sceller les matamores, car ce nom de matamores est celui qu'on donne à ces fosses. Il y en a un grand nombre dans la plaine. Dès que le grain renchérit on les ouvre, & la ville & la campagne ont du grain à bon marché.

Au nord de Shaddly, c'est-à-dire à environ vingt-quatre

milles de Sennaar, sont d'autres fosses de la même espece & plus considérables appelées Wed About. C'est de ces institutions que dépend principalement la subsistance des Arabes ; car comme toutes les Tribus de ce peuple sont sans cesse en guerre les unes avec les autres, & qu'elles dirigent leurs attaques plutôt contre les moissons que contre la personne de leur ennemi, la famine suivroit bientôt la perte des récoltes, sans les secours qu'on trouve dans les fosses de Wed About & de Shaddly.

Des petits villages sont répandus çà & là dans cette immense plaine, & les soldats qui les occupent veillent sur les grains qu'on sème & qui n'est que du dora, car on prétend que les autres especes de grains ne viennent point du côté de Shaddly. Il y a de distance en distance de grandes marres, qui se remplissent pendant les pluies, & qui servent aux Arabes quand ils passent des champs cultivés dans les déserts. La mouche, cette implacable persécutrice des Arabes, ne les poursuit jamais jusqu'au nord de Shaddly ; & c'est peut-être par rapport à cela que les fondateurs de Sennaar ont bâti cette ville dans le lieu où elle est. C'est aussi probablement la même raison qui engagea les deux saints Shaddly & Wed About à choisir les endroits où ils ont creusé leurs vastes magasins & leurs marres. Les Arabes commencent toujours par s'arrêter dans cet endroit, attendu qu'y trouvant tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, ils peuvent y traiter à loisir leurs affaires avec le gouvernement.

A l'ouest de Shaddly & de Wed About, jusques auprès

du fleuve Abiad ou El-Aice , le pays est couvert d'arbres qui offrent une halte bien favorable aux chameaux. Comme un homme à cheval peut se rendre en trois heures de Senaar à Shaddly , il ne peut pas y avoir d'endroit plus convenable pour la levée des tributs ; car bien que Gerri ayant l'avantage d'un sol montueux & rocailleux , & l'avantage non moins grand d'être placé précisément sur les limites des pluies du tropique , fut choisi par le prince des Arabes , qui régnoit avant la conquête des Funges , & qu'il put de là empêcher avec sa cavalerie tous les pasteurs de passer des pays fertiles dans les sables , il est pourtant vrai que quelques-uns de ces pasteurs étoient maîtres de demeurer derrière Shaddly sans être inquiétés par la mouche ; & par ce moyen ils s'affranchissoient de toute contribution.

DANS les environs de Shaddly , sont deux petits districts montueux ; l'un est appelé Jibbel Moïa , ou la montagne de l'eau , & forme un groupe de plusieurs collines d'égale hauteur & très-rapprochés ; & l'autre se nomme Jibbel Segud , ou la montagne froide. Celle-ci forme une chaîne brisée de montagnes , les unes hautes , les autres basses & routes fort irrégulières. Ces deux districts sont peu étendus ; mais la beauté du climat est cause qu'ils sont très-peuplés. Ils servent à protéger les Dahieras , c'est-à-dire les fermes de Shaddly & de Wed About. Ce sont aussi des forteresses naturelles placées sur le chemin des Arabes , par le moyen desquelles l'on peut plus aisément les contraindre à payer leur tribut , quand ils s'empressent de fuir dans les sables de l'Atbara.

CHACUN

CHACUN de ces districts est gouverné par un descendant des anciens Princes , qui ayant de la cavalerie & de l'infanterie , résisterent long-tems à toutes les forces des Arabes , & vécurent dans l'idolâtrie jusques à la conquête des Funges. Ils sacrifioient , dit-on , des hommes à leurs Dieux , & ces sacrifices étoient accompagnés des cruautés les plus horribles : mais Abd-el-Cader , fils d'Amru , le troisieme Roi qui s'affit sur le trône de Sennaar , affiégea les Souverains de ces montagnes & les força de se rendre ; puis il leur fit attacher une chaîne d'or à chaque oreille & les exposa en public sur la place du marché de Sennaar , où ils furent vendus pour une petite somme , l'équivalent de deux ou trois de nos sous marqués. Après cette humiliation , ces princes furent circoncis & embrassèrent le Mahométisme , & Abd-el-Cader les rétablit dans leur gouvernement , comme esclaves de Sennaar , & soumis à un léger tribut. Depuis ces deux districts sont demeurés fideles à leurs conquérans.

Il n'y a pas de campagne plus agréable que celle de Sennaar à la fin d'Août & au commencement de Septembre ; j'entends du moins plus agréable à l'œil. Quand nous y arrivâmes en Mai , elle nous paroissoit nue , stérile , désolée , privée des moindres traces de végétation : mais à présent le grain avoit poussé , toute cette immense plaine étoit tapissée de verdure , avec de grandes pieces d'eau & des villages de distance en distance , dont les toits formans des cônes , offroient l'apparence de petits campemens. A travers la plaine on voyoit serpenter majestueusement le Nil , qui avoit au moins un mille de large & étoit bord à bord ,

mais ne montant jamais plus haut. Le long du fleuve erroient de nombreux troupeaux de toute espece de bétail, fruit des derniers tributs extorqués aux Arabes, qui ayant laissé une partie de leurs richesses dans les mains des Funges, regagnent en paix leurs pâturages & s'éloignent le plus qu'ils peuvent de la ville & de la campagne qu'habitent leurs oppresseurs.

DANS les environs de Sennaar les bords du Nil ressemblent, durant la saison des pluies, à ce qu'on voit en été dans les plus belles parties de la Hollande. Mais si-tôt que les pluies cessent, & que le Soleil exerce sa brûlante influence, le dora mûrit, les feuilles jaunissent & meurent, les lacs se putréfient, exhalent une odeur infecte, se remplissent de vermine, & toute la beauté de ces campagnes disparaît. La Nubie offre de nouveau l'image de la stérilité; on ne voit, on ne sent plus que les chaleurs accablantes, les vents empoisonnés, les sables mouvans, & tous les maux auxquels expose ce terrible climat, les épilepsies, les apoplexies, les fièvres ardentes, les violentes migraines, les langueurs insupportables, & les cruelles dysenteries encore plus opiniâtres & plus mortelles.

LA guerre & la trahison semblent être la seule occupation de ce peuple barbare, que le Ciel a séparé du reste des hommes par des déserts presque impraticables, en les reléguant dans une terre maudite, où il semble qu'il n'a voulu que leur offrir l'image de l'éternel & affreux séjour qui leur est sans doute réservé après leur mort.

LA maniere dont on s'habille à Sennaar est fort simple.

L'on porte une longue chemise bleue de toile de coton de Surate, appelée marowty, qui prend du bas du cou jusqu'aux pieds. Toute la différence qu'il y a entre les vêtemens des hommes & ceux des femmes, c'est que les hommes ont le cou nud, & que le collet de la chemise des femmes monte jusqu'au haut du cou, & est boutonné comme celui des chemises que nous portons en Europe. Les hommes ont quelquefois une ceinture. L'un & l'autre sexe marche pieds nus dans les maisons, même les gens de la première distinction. Les appartemens, sur-tout ceux des femmes, sont couverts de tapis de Perse. Quand ils sortent dans le beau tems, ils portent des sandales & des especes de patins de cuir, ornés de coquillages d'une maniere très-élégante.

DANS le moment de la plus grande chaleur les habitans de Sennaar, au lieu de se baigner, se font jeter plusieurs seaux d'eau sur le corps. Les hommes aussi bien que les femmes, s'oignent au moins une fois par jour avec de la graisse de chameau mêlée avec de la civette. Ils s'imaginent que cette graisse adoucit leur peau & prévient les éruptions cutanées, qu'ils craignent si fort, que dès qu'ils ont le moindre bouton dans une partie de leur corps où il puisse être vu, ils ne sortent pas de chez eux. Ils prennent tous les matins une chemise blanche; mais pour conserver leur peau, ils couchent toujours avec une chemise trempée dans de la graisse & sans aucune couverture; ils couchent sur un cuir de bœuf bien tanné, bien adouci par le frottement continuel de cette graisse, & en même-tems très-frais, mais qui leur communique une odeur que le Yoin avec lequel ils se lavent ne leur ôte pas.

LA principale nourriture des gens pauvres est du pain de maïs. Les riches font d'abord rôtir la farine de maïs, & ensuite ils en font un espece de gâteau avec du beurre & du miel. En outre ceux-ci se nourrissent de bœuf, en partie rôti, & en partie crud. Cependant la viande de chameau est celle qu'on trouve communément au marché; leurs bœufs sont sans contredit les plus gros, les plus gras & les plus beaux du monde entier. Le foie & les côtes de ces animaux se mangent ordinairement cruds. Je ne les ai jamais vus en faire cuire. L'usage de manger de la viande crue n'est donc pas particulier à l'Abyssinie. Toutes les nations negres qui habitent à l'ouest mangent ainsi la viande de chameau.

L'ON ne trouve point de la viande de cochon dans le marché de Sennaar : mais tous les habitans en mangent sans difficulté. Il n'y a que les gens en place & se disant mahométans, qui se cachent pour en manger. La religion mahométane fit d'abord de grands progrès parmi les juifs & les chrétiens d'Arabie, sur la côte occidentale de la mer rouge, & bientôt après dans toute l'Egypte. Mais elle ne fût reçue par les idolâtres de la côte occidentale de la mer rouge, que quand, suivie de la victoire, elle vint y prêcher, l'Alcoran d'une main, & un glaive de l'autre.

LES Sarrafins qui envahirent ces contrées étoient des bigots fanatiques comme le sont encore leurs descendants. Ils ont gardé le Koran dans toute sa pureté, & en observent rigoureusement jusqu'aux moindres préceptes. Ils ont converti ou exterminé les idolâtres. Mais cependant leur puissance tyrannique fut réprimée au seizieme siecle, quand Se-

lim conquit l'Egypte & l'Arabie , & établit des garnisons turques dans les principales villes des frontieres du Beja , ou de Barbarie , & dans le Ber-el-Ajam , ou l'ancienne Azemia , le long de la côte occidentale de la mer rouge.

Ces Turcs étoient au fond du cœur de véritables athées ; qui méprisoient le zele des Arabes & les opprimoient tellement que l'idolâtrie osa relever sa tête. Les Shillooks firent , comme je l'ai déjà observé , une irruption dans le Beja , & envahirent tout le pays. Ils embrasserent la religion des Arabes , pour la forme , mais sans s'inquiéter de suivre strictement les loix de Mahomet , parce qu'ils n'avoient pas besoin de recevoir d'elles l'avantage qui séduisit les juifs & les chrétiens. Les loix de Mahomet permettoient à ces derniers les plaisirs que leur défendoit leur religion , & conséquemment elles rendoient leur joug plus aisé. Mais il n'en étoit pas de même avec les nations payennes. Les loix de Mahomet , loin de la favoriser , diminueoient leur liberté naturelle ; elles les obligeoient à des prieres , à des ablutions , à des aumônes , à se faire circoncire , & à une foule de choses qui leur étoient auparavant étrangères. Aussi les payens de Sennaar & des petits états qui sont dans l'ouest , tels que Dar-Fowr , Dar-Selé , Bagiem , Bornou , Tombucto , & tous les pays situés sur les rives du Niger , & connus sous le nom de Sudan , s'inquiètent fort peu d'observer dans ses détails la religion mahométane , qu'ils n'ont embrassée que pour jouir d'une liberté personnelle & pour l'avantage de leur commerce. Mais s'ils sont mahométans dans leurs discours , ils sont payens dans leur cœur & dans leurs pratiques. Leurs enfans héritent des sentimens de leurs peres , excepté lorsque quelque Fakir ou

quelque saint Arabe se charge de leur apprendre à lire & de les endoctriner. Autrement toute leur religion consiste à favoir la profession de foi. « La Illah el Ullah, Mahomet Rasoul Ullah » ! — » C'est-à-dire il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet est son Prophete ».

Le royaume de Sennaar a trois gouvernemens principaux. Le premier est à El-Aice, capitale du pays qui porte le même nom, & d'où sont sortis les Shillooks. Le Bahar-el-Abiad (1) arrose ce territoire & divisé, soit par l'art, soit par la nature, en un nombre considérable de petits canaux, il forme autant de petites îles, sur chacune desquelles il y a un village, & cette collection de villages est appelée la ville d'El-Aice. Les habitans sont tous pêcheurs, & ont des canots avec lesquels ils remontent & descendent jusqu'aux cataractes. C'est avec une flotte innombrable de ces canots qu'ils vinrent faire la conquête des Arabes, au moment que ceux-ci s'y attendoient le moins. Les Shillooks n'avoient point alors des armes de fer; leurs lances & leurs épées étoient faites d'un bois très-dur, qu'on appelle *dengui-sibber*. Le commandement d'El-Aice ne peut être rempli que par un homme de la famille du Mek de Sennaar; & dès qu'il est investi de ce poste, il ne peut plus le quitter, ni venir à Sennaar.

Le second gouvernement est celui du Korfodan. Le revenu de cette Province consiste en esclaves, qu'on tire de l'immense chaîne de montagnes de Dyre & Tegla. La situation du Korfodan est, dit-on, très-commode pour envahir ces

(1) Le grand fleuve Blanc.

montagnes , soit parce qu'on ne manque point d'eau en chemin , soit par quelqu'autre circonstance que j'ignore. Mahomet Abou-Kalec avoit ce gouvernement , & à la tête d'un corps de mille cavaliers negres , revêtus de cottes de maille , il s'étoit rendu indépendant du Roi de Sennaar. Le Korfodan est limitrophe de Dar-Fowr , royaume negre encore plus barbare , s'il est possible , que le Sennaar ; & le Korfodan a été souvent pris & repris par l'un & l'autre de ces Etats.

Le troisieme gouvernement est celui de Fazuclo , borné à l'ouest par la riviere d'El-Aice , ou le Bahar el Abiad , à l'est par le Nil , & au sud par les montagnes de Fazuclo , où sont les grandes cataractes. Ces montagnes de Fazuclo font partie de la chaîne de Dyre & Tegla , qui s'étend si loin dans l'ouest du continent , & d'où l'on tire l'or & les esclaves , qui sont les richesses de ces contrées ; car le principal revenu de Fazuclo est en or , & celui qui y commande n'est point de la race des Funges , mais un des descendants des premiers Princes qui soumirent les armées du Sennaar.

CETTE politique est très - remarquable chez cette nation barbare des Funges , & il faut qu'elle leur ait bien réussi , car ils y sont constamment attachés. Dès qu'ils soumettent un pays , ils choisissent le Prince qui y regne pour leur Lieutenant , & le laissent jouir , sous leurs ordres , de son autorité premiere. Ainsi ils ont conservé le Mek de Dongola , le Wed Ageeb des Arabes , les Souverains de Fazuclo , de Wed Aboud , du Jibbel Maïa , & de plusieurs autres petits Etats qu'ils ont conquis.

LES forces du Sennaar , c'est-à-dire celles qui se tiennent autour de la capitale , consistent d'abord en quatorze mille Nubas , qui combattent nuds & sans autre arme qu'une courte javeline & un bouclier. J'imagine que ce sont de fort mauvaises troupes. Il y a ensuite dix-huit cens cavaliers negres , & tous esclaves , revêtus de cottes de maille , & armés d'un grand sabre esclavonien. Je pense que ceux-ci , tant par rapport à leur armure , qu'à cause de la vigueur de leurs chevaux , sont en état de rompre , au premier choc , le double de leur nombre de quelqu'autre troupe que ce puisse être. Quiconque n'a point vu cette cavalerie ne peut se former une idée de la beauté des chevaux , & de la maniere dont ils manœuvrent.

LE Mek de Sennaar n'a pas un seul fusil dans son armée: Indépendamment des troupes dont je viens de parler , un nombre considérable , mais déterminé , de cavalerie arabe ; qui , payant un tribut au Mek & aux principaux Officiers du Gouvernement , vit auprès de la capitale , y porte des provisions , y fait le commerce , & doit sans doute être comptée pour une partie de ses forces , & la défendre en cas de besoin.

APRÈS avoir fait connoître la latitude de Sennaar , il semble presque inutile de dire que les chaleurs y sont excessives. Le thermometre (1) y monte à l'ombre jusques à 119 deg. Mais on doit appliquer aux chaleurs de Sennaar ce que j'ai observé sur celles de l'Arabie. Le degré du thermometre ne donne

(1) Le thermometre de Farenheit.

point une juste idée des sensations que fait éprouver le soleil & de l'influence qu'il a sur la couleur de la peau. Il y a des nations de negres par les 13 & 14 deg. de latitude, tandis qu'à 10 deg. au sud de ces nations, & presque sous la ligne; tous les habitans sont blancs, comme j'ai eu occasion de le voir tous les jours en vivant parmi les Gallas, dont j'ai tracé le portrait. Sennaar, situé par les 13 deg. de latitude, est, d'après le thermometre, quand le soleil se trouve le plus éloigné de lui, de 50 degrés plus chaud que Gondar, lorsque cet astre passe verticalement sur cette dernière ville; & cependant Gondar est un degré plus sud que Sennaar.

Le froid & le chaud sont des termes relatifs, & qui ne peuvent point être déterminés seulement par la latitude, mais bien par le plus ou moins d'élévation des lieux. Quand nous parlons donc de la chaleur, il est nécessaire d'expliquer tout ce qui concerne le climat qu'on cite, afin de donner une juste idée de l'impression que cette chaleur fait sur notre corps & sur nos poumons. Le degré du thermometre ne le fait connoître qu'imparfaitement. 90 deg. indiquent une chaleur excessive à Loheïa, dans l'Arabie-Heureuse, & cependant Loheïa n'est que par les 15 deg. de latitude. Mais à Sennaar, qui, comme on l'a déjà vu, est par les 13 deg., quand le thermometre ne monte qu'à 90 deg., on ne sent pas beaucoup de chaleur.

Je dirai donc que le climat est *froid*, quand une personne toute habillée y sent le besoin du feu, quand elle reste assise sans rien faire. Je dirai que ce climat est *frais*, quand une personne bien vêtue, mais restant tranquille ou couchée, sent le besoin de se couvrir davantage. Je dirai

qu'il est *tempéré*, quand un homme bien vêtu & ne se remuant point, ne sent pas le besoin de se vêtir davantage & peut se promener dans sa chambre sans suer. Je l'appellerai *chaud*, quand un homme suera sans rien faire, ou pour peu qu'il se remue. Je l'appellerai *très-chaud*, quand, avec un très-léger vêtement sur le corps, on suera sans se remuer. Je l'appellerai *excessivement chaud*, lorsqu'en demeurant assis & en chemise, on suera extrêmement; que les moindres mouvemens seront pénibles & que les jarrets deviendront aussi foibles qu'après qu'on a eu la fièvre. Je l'appellerai enfin *extrêmement chaud*, quand on trouvera qu'on manque de force pour se soutenir; qu'on aura des dispositions à se trouver mal, qu'on se sentira les tempes pressées, comme si on avoit la tête très-fortement serrée par une corde, qu'on aura la voix extrêmement affoiblie, la peau sèche, & qu'on croira avoir la tête beaucoup plus grosse & plus légère que de coutume. Ces symptômes annoncent la mort, & nous en avons eu l'exemple à Imhanzara, lorsque nous nous rendions du Ras el Feel à Teawa. Mais jamais le soleil ne produit des effets aussi terribles, sans le secours de ce vent brûlant qui nous poursuivait à travers l'Atbara, & que je décrirai plus particulièrement en rendant compte de mon passage dans le désert, où le ciel l'a confiné par pitié pour le genre humain, & où il n'a pas peu contribué, sans doute, à l'extinction totale de ce qui pouvoit y avoir souffle de vie.

Un thermometre gradué d'après l'échelle que je viens d'indiquer, seroit bien différent d'un thermometre ordinaire; car je suis convaincu par expérience, qu'une chemise de mousseline, la plus légère, occasionneroit plus de chaleur, à l'heure

de midi à Sennaar, que l'ascension de 5° deg. dans le thermometre de Farenheit.

QUAND ce thermometre ne monte à Sennaar qu'à 70 deg. ou 78 deg., on trouve qu'il fait frais; de 79 deg. à 92 deg. tempéré. A 92 deg., il commence à faire chaud. Le degré du thermometre indique plus de chaleur que nous n'en sentons, nous autres étrangers; & cependant, je crois que les sensations des gens du pays sont à cet égard encore moindres que les nôtres. Le 2 Août, j'étois à midi accablé par la chaleur & couché sur un tapis dans une chambre, continuellement arrosée; le thermometre étoit alors à 116 deg. Cependant je voyois au loin plusieurs paysans negres qui démolissoient une maison & travailloient vigoureusement sans paroître incommodés par le soleil.

UNE des principales maladies de Sennaar est la dysenterie ou le flux de sang, plus ou moins fatal, suivant qu'il se déclare au commencement ou à la fin des pluies & au retour du beau tems. Cette maladie est ordinairement accompagnée d'une fièvre intermittente, & elle se termine souvent par cette fièvre. Le quinquina est un remède souverain dans ces contrées. Il est même d'autant plus sûr, qu'il purge dès la première dose, & qu'il continue à agir ainsi pendant presque tout le tems qu'on en prend.

ON voit fréquemment à Sennaar des épileptiques & des gens qui ont le foye squirreux; ce qu'on peut attribuer à l'usage où ils sont d'arrêter leur transpiration en se frottant continuellement de graisse & en se faisant inonder d'eau fraîche,

lorsqu'ils ont le plus chaud. L'influence de la lune sur les épileptiques & la régularité avec laquelle le troisième jour de la pleine lune le paroxysme se termine par une fièvre intermittente & régulière, doivent naturellement étonner les personnes qui n'ont pas des connoissances plus profondes que les miennes en médecine.

Les habitans de ces contrées qui vivent dans les camps ou dans les parties de l'Atbara, les plus éloignées des rivières, finissent tous par être plus ou moins sujets à la gravelle; ce qui est sans doute occasionné par l'eau de citernes dont ils font usage, car les personnes qui résident dans la ville même de Sennaar, & qui conséquemment boivent des eaux du Nil, sont exemptes de cette maladie. Je n'ai vu qu'un seul exemple du contraire, & c'est celui du Sidi-el-Coom; car le Sheik Ibrahim, dont j'aurai occasion de parler par la suite, avoit passé plusieurs années dans le Korfodan.

Les maladies vénériennes sont très-communes dans le Sennaar: mais jamais assez invétérées ni dans l'un, ni dans l'autre sexe, pour empêcher les mariages. Les sueurs & l'abstinence suffisent pour les guérir, quelque anciennes qu'elles soient; & j'ai vu au contraire que le mercure ne les guérissoit point.

L'ÉLÉPHANTIASIS, si commun en Abyssinie, est inconnu au Sennaar. La petite vérole n'y est point épidémique. Elle est quelquefois douze ou treize ans de suite sans s'y montrer, malgré la fréquentation continuelle des Funges avec les Arabes & l'usage des marchandises qu'on porte d'Arabie. On dit aussi que lorsqu'elle se déclare à Sennaar, ce n'est jamais

que pendant la saison des pluies : mais toutes les fois qu'elle y paroît, elle fait des ravages horribles. Les femmes négresses ou arabes , tant celles qui vivent dans les plaines , & celles des Shillooks ou des habitans d'El-Aice, que celles des Nubas , des Gubas qui habitent les montagnes , les esclaves enfin de toute espece, qui viennent de Dyre & Tegla , ont connu, de tems immémorial , une sorte d'inoculation , qu'on appelle *Tishterée el Jidderée* , ou l'achat de la petite-vérole. Ces femmes font elles-mêmes cette opération & elles choisissent toujours pour cela le tems le plus sec & le plus beau de l'année. Dès qu'elles apprennent que la petite-vérole s'est déclarée quelque part , elles s'y rendent , & mettant une bande de toile de coton autour du bras de la personne malade, elles demandent à la mere combien elle veut leur vendre de grains de petite-vérole. Il est nécessaire , suivant elles , que ce marché se fasse d'une maniere rigoureuse ; qu'il n'y entre point de complaisance & qu'on paie au moins une ou deux pieces d'argent. Les choses étant ainsi réglées , elles reprennent leur bande de toile , déjà imprégnée du venin variolique ; & elles reviennent chez elles l'attacher au bras de leur enfant , qui à ce qu'elles prétendent , est inoculé sans danger & n'a jamais plus de grains de petite-vérole qu'elles n'en ont spécifié dans leur marché. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il n'y a point d'exemple , soit au Sennaar , soit en Abyssinie , que cette maladie ait jamais attaqué plus d'une fois la même personne.

Le commerce de Sennaar n'est pas considérable. Il n'y a point de manufactures ; & le principal objet de consommation est la toile de coton bleue de Surate. Jadis les chemins

étoient libres , des caravanes de marchands voyageoient en sûreté , & on portoit de Jidda au Sennaar une immense quantité de marchandises des Indes , qui étoient ensuite dispersées parmi les nations negres. Les retours se faisoient en poudre d'or qu'on appelle *sibbar* , en civette , en cornes de rhinocéros , en dents d'éléphant , en plumes d'autruches , sur-tout en esclaves , & enfin en vernis , dont le Sennaar fournissoit une plus grande quantité que tout l'orient de l'Afrique ensemble. Mais ce commerce est presque totalement perdu , ainsi que celui de la poudre d'or & de l'ivoire. Cependant , l'or de Sennaar conserve encore la réputation d'être le plus pur , le plus beau de l'Afrique , & on le porte à Moka , d'où il passe & reste dans l'Inde. Quand un *wakca* d'or d'Abyssinie se vend à Moka 16 patakas , la même quantité d'or de Sennaar se vend 22 patakas.

L'IVOIRE se vend au Caire 1 oz (1) & demi le rotol (2) , qui est plus léger d'un quart que le rotol de Moka. Les esclaves mâles valent couramment un *wakea* à Sennaar , & il y a des femmes qu'on vend jusques à 13 & 14 *wakeas*. J'ignore quelles qualités les rendent assez précieuses pour occasionner une si grande différence entre leur prix & celui des hommes : mais tout ce que je puis dire , c'est que tous les gens riches , soit Turcs , soit Maures , les préfèrent durant l'été aux femmes arabes , aux Géorgiennes , aux Circassiennes.

Les Arabes Daveinas , qui sont grands chasseurs , portent

(1) Ceci veut dire une once d'or.

(2) Le rotol est un poids de 12 onces & demie.

tout leur ivoire en Abyssinie, où ils n'ont point de risque à courir. Mais à présent il ne vient plus de caravane de Soudan (1) à Sennaar, ni d'Abyssinie au Caire. Les cruautés des Arabes & la perfidie du gouvernement de Sennaar leur ont fermé toute communication, excepté celle que l'Abyssinie entretient avec Jidda, où elle envoie une caravanne chaque année par la voie de Suakem.

Le wakea dont on se sert à Sennaar pour peser l'or, la civette, les essences, est de 10 drachmes. Dix wakeas font un rotol. Le wakea de Sennaar est comme celui de Masuah & du Caire; & il est égal à sept drachmes 57 grains, poids anglois (2).

1 rotol vaut 10 wakeas.

1 wakea.... 10 drachmes.

Il y a en outre un autre wakea dont se servent les marchands, & qu'on appelle atareys.

1 rotol vaut 12 atareys.

1 atareys... 12 drachmes.

MAIS on ne se sert de l'ataréys que pour les marchandises communes. L'on ne connoît à Sennaar qu'une mesure appelée draa, qui est un peek ou une coudée, & qui est de la longueur du coude jusques au bout du doigt du milieu. C'est

(1) La Nigritie, ou le pays qui s'étend sur les deux rives du Niger.

(2) Il y a dans l'original *poids de troy*. Le poids de troy est un poids de 12 onces à la livre.

sans doute là l'ancienne coudée d'Egypte dont parle l'Ecriture.

J'AI dit qu'il avoit plu le 5 & 6 Août, & que le Nil avoit charrié une grande quantité de débris de maisons venant du côté du midi. Il étoit curieux alors de voir au milieu de ce fleuve impétueux une multitude d'hommes qui, nageant de tous côtés, & rompant la rapidité du courant, revenoient à terre avec les pieces de bois qu'ils avoient attrapées. Beaucoup de gens font ce commerce, car le bois à brûler est très-rare à Sennaar. Mais ce débordement offroit d'autres motifs d'occupation à ce peuple superstitieux. Une partie de la ville s'étoit écroulée, & une hyene avoit, comme je l'ai déjà observé, voulu traverser le fleuve: aussi les sages du pays ne manquèrent pas d'en tirer de sinistres présages.

LA pluie m'empêcha de sortir pendant deux jours de suite. Le 7 je me propoisois d'aller à Aira voir le Sheik Adelan: mais le matin Hagi Belal vint m'avertir que Mahomet Abou Calec s'étoit avancé jusques sur le bord de l'El-Aice, dans l'intention de traverser ce fleuve & d'entrer dans l'Atbara, & qu'Adelan avoit quitté son camp d'Aira & étoit allé au-devant de son frere. Hagi Belal ajouta que le Roi avoit envoyé l'ordre au Wed Ageeb, Prince des Arabes, de rassembler toutes ses forces & de venir le joindre entre Herbagi & Sennaar. Il étoit aisé de prévoir que si ces nouvelles étoient vraies, il alloit y avoir une grande révolution; que probablement le Roi seroit déposé & mis à mort; qu'en attendant la capitale seroit livrée au plus affreux désordre, & que chacun se permettroit tout ce qui lui sembleroit bon.

HAGI

HAGI Belal m'apprit que le Sheik Fidèle de Teawa avoit passé plusieurs jours renfermé avec le Roi , à qui il avoit dit que j'étois chargé d'or , & d'étoffes d'or les plus belles qu'il eût jamais vues ; que le Roi d'Abyssinie avoit destiné ces étoffes à être présentées au Mek de Sennaar , mais que je les refervois pour moi. Là dessus le Mek parla d'un ton très-menaçant à Hagi Belal , & celui-ci m'avoua que si effectivement Adelan étoit parti d'Aïra , je n'étois plus en sûreté dans la capitale.

SOUDAIN je pris mon parti , & priai Hagi Belal d'aller au palais & de m'obtenir une audience du Roi. En vain Belal me représenta le péril auquel je m'exposois ; je fus inébranlable dans ma résolution. Il étoit impossible de fuir ; & j'avois souvent triomphé du danger en le bravant.

CEPENDANT Hagi Belal prit avec répugnance la route du Palais ; mais soit qu'il s'acquittât de la commission que je lui avois donnée , soit qu'il ne voulût point la remplir , il revint bientôt me dire que le Roi étoit en affaire , & qu'on ne pouvoit pas le voir. Pendant ce tems là j'avois chargé Soliman d'aller raconter au Gindi (1) l'embarras où je me trouvois & les nouvelles que je venois d'apprendre. Au lieu de me renvoyer un message , cet officier vint lui-même , & il étoit assis avec moi au retour d'Hagi Belal , qui parut un peu embarrassé de le voir.

LE Sid-el-Coom me dit que la nouvelle de l'arrivée d'A-

(1) C'est la même personne que le Sid-el-Coom.

bou Kabec étoit fausse , ainsi que ce qu'on disoit du Wed Ageeb ; mais qu'il étoit effectivement vrai que le Sheik Adelan avoit quitté Aira & étoit allé camper à Shaddly. Il fit de vifs reproches à Hagi Belal , en lui demandant de quel avantage tous ces faux rapports pourroient être pour lui & pour moi ? Et il lui donna à entendre assez clairement qu'il le croyoit lui-même de concert avec le Roi pour m'extorquer quelque présent.

« QUELLE différence y a-t-il pour Yagoubé , dit le Sid-el-Coom , que le Sheik Adelan soit à Aira , à trois heures de marche de Sennaar , ou à Shaddly , qui n'en est qu'à cinq ? Kittou , frere d'Adelan , n'est-il pas dans Sennaar ? Et à la premiere réquisition de ce commandant ne lui menerai-je pas moi-même quelqu'esclave du Roi que ce puisse être ? Me ferez-vous croire , Hagi Belal , que dans un tems comme celui-ci le Roi n'est pas plus occupé de sa propre sûreté que des moyens de piller Yagoubé ? Je ne souhaite pas de prolonger le séjour de Yagoubé à Sennaar ; mais jusqu'à ce que nous ayons les choses nécessaires pour le faire partir , il n'est pas au pouvoir du Roi de violer l'asyle où il est , & je le crois plus en sûreté dans Sennaar qu'il ne le seroit hors de ses murs. Le Roi y regarderoit à deux fois avant d'oser lui faire le moindre mal dans la maison d'Adelan , tandis qu'un seul des trois freres vivra encore. Mais je veux ce soir parler de cela à Kittou. J'en dirai aussi quelque chose au Roi si l'occasion s'en présente. En attendant , Yagoubé , tranquillisez-vous ; ne laissez entrer personne chez vous , & faite tout ce que vous jugerez à propos à ceux qui voudroient y entrer par force ». A ces mots il se leva , & je l'accompagnai jus-

qu'au bas de l'escalier en l'assurant de toute ma gratitude. Quand nous fûmes sur le seuil de la porte, il me dit à l'oreille : « Méfiez-vous de ce Belal ; c'est un chien pire qu'un chrétien ».

Je résolus, à tout événement, de quitter Sennaar ; mais je ne m'étois pas encore expliqué avec Hagi Belal, au sujet de l'argent dont j'avois besoin. Nous étions au 20 Août, & depuis plusieurs jours qu'Adelan avoit quitté Aira on ne m'envoyoit plus de provisions. Il me falloit donc de l'argent, non-seulement pour ma subsistance journalière, & celle de mes compagnons, mais afin de pouvoir acheter des chameaux pour porter notre bagage, nos provisions, notre eau à travers le désert.

Je n'espérois plus de recevoir le moindre secours du Roi ; & il survint un accident qui me fit renoncer pour jamais au dessein de l'importuner davantage. Beaucoup d'eunuques noirs sont consacrés au service du temple de la Mecque, & du tombeau de Mahomet à Médine. Quelques-uns d'entr'eux obtiennent de tems en tems la liberté de venir revoir leur patrie, leur famille, ou du moins les villes voisines du Niger, où ils ont d'abord été vendus, comme Bornou, Tociur, Tombucto ; & là ils quêtent pour les villes saintes, & ils ramassent souvent une immense quantité d'or, car l'or abonde dans tout ce pays de la Négritie. L'un de ces hommes nommé Mahomet Towash (1), revenoit d'un voyage qu'il avoit fait dans le Sudan, lorsqu'il tomba malade à Sennaar, d'une

(1) C'est-à-dire Mahomet l'eunuque.

fièvre intermittente très-dangereuse. Le Roi m'envoya prier de voir cet eunuque : j'y allai & je lui fis prendre du quinquina, qui l'eut bientôt parfaitement guéri. La reconnoissance enflamma le cœur de Mahomet. Il s'en retournoit au Caire. Il eut grande envie que je fisse le voyage avec lui, & cette envie s'accrut bien davantage quand il fut que j'étois muni de lettres du Sherif de la Mecque & que je connoissois Métical Aga, dont il étoit lui-même l'esclave.

RIEN ne pouvoit être plus heureux pour moi qu'une pareille rencontre, car Mahomet Towash avoit beaucoup de chameaux, & les Arabes lui en donnoient de nouveau, ainsi que des provisions, à mesure qu'il passoit auprès de leurs campemens; de plus les eunuques de la Mecque & de Médine, employés au service du Prophète, sont regardés comme sacrés; ils inspirent une sorte de crainte religieuse, & ils passent toujours librement & sans dangers en quelque lieu qu'ils aillent, dans les tems même des plus grands troubles.

D'APRÈS la parole de Mahomet je m'étois préparé, j'avois empaqueté mes instrumens & mon bagage, nous devions nous mettre en route par l'Atbara, & le 25 Août étoit le jour fixé pour notre départ. Mahomet Towash, qui avoit coutume de venir passer une partie de son temps chez moi, fut plusieurs jours sans y paroître, ce qui ne nous fit pas d'abord grande impression, parce que nous étions très-occupés, & qu'en outre nous savions que les affaires de Mahomet l'obligeoient à voir assiduellement les grands de Sennaar. Mais ce qui nous étonna beaucoup, ce fut d'apprendre par Soliman qu'il étoit parti pour l'Atbara dans la nuit du 20.

Nous sûmes ensuite que l'eunuque s'en étoit allé seul à la sollicitation du Roi & nous en sûmes excessivement affligés ; mais l'événement nous prouva depuis que cet abandon avoit été un bonheur pour nous.

LA nuit du 25 Août, qui, suivant nos arrangemens avec l'eunuque, auroit dû être la nuit de notre départ, j'étois assis dans une chambre haute, & dans l'endroit le plus reculé de la maison où je logeois. Mes compagnons causoient tristement avec moi de ce qui venoit de nous arriver, & de la position cruelle où nous nous trouvions. Une seule lampe nous éclairoit, & sa lumière baissée sembloit nous avertir qu'il étoit tems d'aller chercher un repos qu'aucun de nous n'espéroit guere de trouver. Le Grec Georgis, dont les yeux malades craignoient la lumière, étoit demeuré en bas dans l'obscurité, & s'étoit endormi. Mais tout-à-coup il monta rapidement les degrés, & nous dit d'un air effaré qu'il venoit d'être éveillé par le bruit des gens qui essayoient de forcer notre porte ; qu'il avoit prêté l'oreille un instant & qu'il avoit distingué qu'ils étoient plusieurs. Nos armes étoient toutes chargées. Nous les saisîmes & nous courûmes vers la porte. Cependant j'arrêtai mes gens au milieu de l'escalier, & je les priai de ne point faire feu que les assaillans ne fussent dans la maison, afin qu'ayant violé les droits de l'hospitalité, ils parussent sans excuse.

Je plaçai Ismaël à la porte de la rue pour qu'il fit feu le premier, parce qu'étant Turc & Sherif il paroîtroit moins coupable que nous Chrétiens. Alors je sortis de la maison accompagné du negre Soliman. Pour entrer dans la cour, il falloit

traverser une espece de loge de portier où les domestiques avoient coutume de se tenir le jour & même de passer la nuit. Cette loge étoit entre deux portes, dont une s'ouvroit sur la rue & l'autre dans la cour. Cette dernière étoit petite, mais très-forte. Les assaillans avoient déjà forcé la porte de la rue, & ils en étoient à la seconde, sous laquelle ils tenoient une pique, afin de la faire sortir de ses gonds.

» Etes-vous foux ? leur criai-je, êtes-vous las de vivre ? Vous osez violer la maison d'Adelan, tandis qu'elle est occupée par des hommes qui, avec leurs armes à feu, pourroient d'une seule décharge vous faire tomber roides morts ? » — « Rangez-vous à côté, dit Ismaël, que je tire. Ces Kafirs ne connoissent pas encore mon mousqueton ». — Les assaillans avoient retiré leur pique de dessous la porte, & ils gardoient le silence depuis qu'il n'avoient entendu. — Ullah ! Ullah ! dit alors un d'entre eux en prenant un ton de douceur. Comme vous dormez profondément ! il y a une heure que nous cherchons à vous éveiller. Le Roi est malade ; dites à Yagoubé de venir au palais, & ouvrez la porte tout de suite ». — « Dites au Roi de boire de l'eau chaude, répondis-je, & j'irai le voir demain matin ». — « Ah ! Mahomet est-ce vous ? s'écria Soliman, je croyois que vous l'aviez échappé assez belle l'autre jour au palais : mais n'importe ; un esclave vient de passer par la porte de derrière pour aller chercher le Gindi, & nous sommes ici pour nous défendre jusqu'au jour contre tous les esclaves du Roi. Ne tentez donc pas de briser la porte. Yagoubé ira chez le Roi avec le Gindi ».

ALORS un de mes gens, qui étoit à une fenêtre en haut,

tira un coup de pistolet en l'air ; & il n'en fallut pas davantage pour mettre en fuite tous ces brigands. Ils étoient au moins dix ou douze. En se retirant , ils abandonnerent trois piques. Le coup de pistolet fit venir la patrouille , qui alla rendre compte de tout au Sid-el-Coom , mon ami ; & celui-ci me fit dire le lendemain matin , qu'il avoit fait arrêter nos assassins , qu'il les avoit fait mettre aux fers ; que Mahomet , qui étoit venu nous chercher à Teawa , étoit du nombre , & qu'il n'y avoit plus moyen de cacher son crime à Adelan , qui sûrement donneroit ordre qu'on le fit emparer.

J'étois dans une si pénible situation , que je résolus de laisser mes instrumens & mes papiers entre les mains de Kittou , ou du Sid-el-Coom , & d'aller voir Adelan à Shaddly. Cependant je voulus auparavant savoir d'Hagi-Belal quels fonds il pourroit me fournir pour acheter les choses nécessaires pour mon voyage. Je lui montrai la lettre d'Ibrahim , Courtier des Anglois à Jidda , lettre dont il avoit déjà reçu une copie ; & je lui dis que j'avois besoin de deux cens sequins , au moins , pour me procurer des chameaux , des provisions , & de quoi faire des présens aux grands , qui me faciliteroient ma route dans l'Atbara. Jamais on ne feignit m aux l'étonnement. Hagi Belal leva les mains au ciel , en répétant , au moins vingt fois , 200 sequins ! Il me demanda ensuite si je croyois que l'argent se trouvoit sur les arbres à Sennaar ? Et il finit par me dire que tout ce qu'il pouvoit faire c'étoit de me donner 20 ducats , dont il seroit obligé d'emprunter une partie d'un de ses amis.

Ce coup sembloit devoir assurer notre perte , puisqu'il ne

nous restoit pas d'autre ressource. Nous devions déjà vingt ducats à Hagi Belal pour les provisions qu'il nous avoit fournies. Nous avions sept personnes à nourrir chaque jour, & n'ayant ni argent, ni crédit, ni vivres d'aucune espece, nous ne pouvions pas rester plus long-tems à Sennaar. Nous n'avions ni chameaux pour charrier notre bagage & des provisions, ni des peaux pour mettre de l'eau, ni même des provisions, & nous ne voyions aucun moyen de nous en procurer. Les personnes les plus près, à qui nous aurions pu nous adresser pour avoir du secours, étoient au Caire. Nous en étions séparés par 17 degrés du Méridien, c'est-à-dire par un millier de milles en droite ligne, intervalle qui paroissoit d'autant plus vaste, qu'il étoit, en grande partie, rempli d'affreux & stériles déserts, où l'on ne trouve ni la moindre trace de végétation, ni aucun être vivant. Hagi Belal étoit inflexible. Nos prières l'importunoient. Il ne venoit plus nous voir que rarement; & il y avoit apparence que bientôt il s'éloigneroit tout-à-fait de nous.

Mes domestiques même commençoient à murmurer. Quelques-uns d'entr'eux avoient eu connoissance de la chaîne d'or que j'avois reçue du Roi d'Abyssinie, & ils en firent part aux autres. En un mot, je me décidai à ne pas sacrifier à une puérile vanité ma vie, celle de mes compagnons d'infortune, & un voyage qui étoit déjà avancé. Je me décidai enfin à me défaire de cette chaîne d'or, récompense glorieuse d'un jour de fatigue & de danger. Mais à qui me confier pour cela? C'étoit encore ce qui m'embarassoit. Cependant, après y avoir bien réfléchi, je crus que je ne pouvois m'adresser qu'à Hagi-Belal, tout perfide que j'avois raison

raison de le croire. Pour prévenir quelque mauvais tour de sa part, je le fis venir en présence du Sid el Coom; & ayant renouvelé mes accusations contre Hagi Belal, je lus la lettre d'Ibrahim Seraff, les diverses lettres que Belal lui avoit écrites pendant mon séjour à Gondar, dans lesquelles il déclaroit que, conformément aux ordres d'Ibrahim, il me fourniroit de l'argent quand je serois à Sennaar, & je lui reprochai avec véhémence toute sa duplicité & son manque de foi.

MAIS tout ce que je pus dire ne fut rien en comparaison des violens propos du Sid el Coom. Il assura Hagi Belal « qu'il regardoit le tort qu'il me faisoit comme s'il le lui faisoit à lui-même, & qu'il s'en vengeroit; que quoiqu'il fit cela pour plaire au Roi, le tems n'étoit pas éloigné où toute la faveur du Monarque ne lui serviroit pas de grand-chose; & qu'au contraire, ce seroit une raison pour qu'on le dépouillât de tout ce qu'il avoit ».

LA force de ces argumens fit impression sur l'esprit d'Hagi Belal. Il m'offrit alors de m'avancer cinquante sequins & de voir parmi ses amis s'il n'en pourroit pas trouver davantage. Le Sid-el-Coom, exemple rare dans ces contrées, s'offrit de lui en prêter cinquante de plus. Mais le sort étoit jeté. J'avois déjà montré ma chaîne, & il étoit excessivement dangereux de porter sur moi une si grande quantité d'or, sous quelque forme qu'il fût. Je consentis donc, en présence du Gindi, de la vendre à Hagi Belal; & nous nous occupâmes soudain de nous pourvoir des choses nécessaires à notre voyage, en me réservant pourtant que si dans la visite que j'allois faire à Adelan, ce Sreik me fournissoit des chameaux ou quelques pro-

vifions , une partie de ma chaîne me feroit rendue proportionnément à la valeur de ces objets.

LE 5 Septembre , nous fûmes enfin prêts à quitter la capitale de la Nubie , contrée inhospitalière , où nous fûmes mal vus à notre arrivée , & où chaque jour accrut nos inquiétudes & nos dangers. Nous nous flattions qu'une fois hors de cette ville , nous ferions affranchis de la plus grande partie de nos maux ; car nous n'appréhendions que les maux que les hommes pouvoient nous faire , & nous venions de voir , fans contredire , les plus méchans & les plus barbares de tous les hommes.

LE soir , je reçus un message du Roi , qui m'ordonnoit de me rendre foudain au palais. J'obéis : mais je me fis fuivre par deux de mes gens. Je trouvai le Monarque affis dans une petite chambre basse , très-propre , & ornée de rideaux de callico , d'un goût très-élégant. Il fumoit avec une de ces longues pipes perfanès , dont la fumée paffe dans l'eau , & il étoit affis tout feul , ayant plutôt un air grave qu'un air de mauvaife humeur. Il me donna fa main à baifer comme à l'ordinaire ; & après un moment de f Silence , pendant lequel j'étois debout , un efclave me préfenta un petit tabouret qu'il plaça vis-à-vis du Roi. Ce Prince me montra du doigt le tabouret & me dit d'une voix basse , qu'à peine je pus entendre : « Fudda , c'est-à-dire , affeuez-vous ». — Je m'affis. — « J'ai appris , me dit-il , que vous deviez aller voir Adelan ». — Je répondis qu'oui. — « Vous a-t-il fait demander ? » — « Non , repris-je : mais comme j'ai befoin de retourner en Egypte , je veux le prier de me donner une réponfe aux lettres que je

lui ai portées du Caire ». — Il me dit alors qu'Ali-Bey, qui avoit écrit ces lettres, étoit mort ; & il me demanda si je connoissois Mehemet Abou-Dahab. — « Assurément, lui répondis-je, je le connois, lui & tous les autres membres du gouvernement du Caire. Ils m'ont toujours bien traité, & ils respectent ma nation ».

Le Roi reprit alors : « Vous n'êtes pas si gai que vous l'étiez à votre arrivée ». — « C'est que je n'ai pas beaucoup de raisons de l'être, repliquai-je ». — Notre conversation prit alors une tournure très-sérieuse & très-laconique. Mais le Prince parut n'avoir pas entendu le sens de ce que je venois de lui répondre. — Adelan, me dit-il, vous a envoyé chercher par mon ordre. Wed Abroff & tous les Arabes Jehainas se sont révoltés & ne veulent plus payer aucun tribut. L'on dit que vous avez quantité d'armes à feu, avec lesquelles vous pouvez tuer vingt ou trente personnes d'un seul coup ». — « Dites plutôt cinquante ou soixante, si le coup porte bien ». — « Vous irez donc joindre Adelan pour punir les Arabes rebelles & leur enlever leurs chameaux, dont on vous donnera une partie ». — Je compris bien ce que le Roi vouloit dire, & je lui répondis seulement : « Je suis étranger en ces lieux, & je n'ai aucun dessein de faire du mal. Mes armes ne me servent qu'à me défendre contre l'injustice & la violence ».

Au même instant, le Turc Hagi Ismael, qui étoit demeuré à la porte, cria au Roi, en mauvais arabe : — « Pourquoi, lorsque vous avez envoyé, l'autre nuit, ces noirs Kafrs pour nous voler & nous assassiner, ne leur avez vous pas dit d'at-

tendre un peu plus long-tems , & vous auriez jugé du pouvoir de nos armes à feu , sans avoir besoin de nous envoyer à Abroff , ni à Adelan. Par la tête du Prophete ! que ces coquins reviennent en plein jour , & je me chargerai moi seul des dix plus redoutables qui soient dans Sennaar. »

« CET homme est fou , dit le Roi : mais il me fait souvenir de ce que j'avois envie de vous dire , quand je vous ai envoyé chercher. Adelan a appris que mon esclave Mahomet , que j'avois envoyé au-devant de vous à Teawa , s'étoit enivré & avoit fait quelques folies à la porte de votre maison , & il l'a envoyé chercher aujourd'hui par des soldats , ainsi que deux ou trois de ses camarades. — « Je ne fais rien de ce qui concerne ce Mahomet , répondis-je. Je n'ai point bu avec lui , ni ne l'ai fait boire. Une dizaine d'hommes sont venus la nuit enfoncer la porte de la maison d'Adelan , dans l'intention de me voler & de m'assassiner : mais je n'avois pas besoin de faire feu sur de si vils coquins. Deux ou trois de mes gens armés de bâtons , étoient tout ce qu'il falloit pour les repousser. Cependant j'ai entendu dire que le Sheik Adelan étoit très-fâché que je ne leur eusse pas tiré des coups de fusil , & qu'il avoit envoyé ordre au Giadi de lui en faire livrer demain deux ou trois pour qu'ils fussent pendus devant la porte de sa maison , le jour de marché. Mais vous savez que ces choses ne regardent que vous autres. Je suis seulement bien charmé que personne n'ait été tué par mes gens , comme cela pouvoit fort bien arriver ».

« CELA est vrai , reprit le Roi. Mais Adelan n'est point Roi , & je vous charge de lui demander , quand vous le ver-

rez, la grace de Mahomet, sans quoi, vous ferez vous-même très-blâmable. Dès que vous reviendrez de chez Adelan, je vous donnerai ce même Mahomet pour vous conduire jusqu'aux frontières de l'Egypte ». — Alors je lui fis une révérence, je sortis & je m'en allai chez moi, plus déterminé que jamais à suivre le parti que j'avois pris. Je venois d'obtenir du Roi une sauve-garde involontaire pour me rendre jusques au camp d'Adelan; c'est-à-dire, que j'étois sûr que dans l'espoir qu'on avoit que j'obtiendrois le pardon de Mahomet, on ne mettroit point quelque embuche sur mon chemin. Je me hâtai donc de profiter du moment. Tous nos bagages étoient déjà prêts. Nous chargeâmes nos chameaux & nous les expédiâmes la nuit pour aller nous attendre, à trois ou quatre milles de Sennaar, dans un petit village appelé *Soliman*. Ensuite je réglai mes comptes avec Hagi Belal qui me rendit six chaînons d'or, misérable reste des cent-quatre-vingt-quatre dont ma noble chaîne étoit composée.

LE traître Belal eut encore l'effronterie de me faire employer les derniers instans que je passai à Sennaar, à lui donner une lettre de recommandation pour la factorerie angloise de Jidda, en récompense des services qu'il venoit de me rendre. Je consentis à écrire cette lettre, afin de pouvoir informer Ibrahim Seraff que je n'avois point reçu d'argent de son correspondant, & lui prouver qu'en pareille circonstance il ne devoit jamais compter sur Hagi Belal.





CHAPITRE X.

Route de Sennaar à Chendi.

Dès que je sortis de Sennaar, je fus joint par un negre. esclave qui me donna d'abord quelque appréhension, parce que je ne m'étois mis en route qu'avec un Barbaresque & un domestique Nubien qui marchoit à côté de mon chameau, & que j'allois fort lentement. J'interrogeai l'esclave; & il m'apprit qu'Hagi Belal l'envoyoit pour me remettre un peu de thé verd, du sucre, & quatre bouteilles de rack, en retour de la lettre que je lui avois donnée. Je fis prendre par mon domestique le panier qui contenoit ce présent, & je congédiai l'esclave de Belal; & vers les dix heures du soir (1), toute notre petite troupe se réunit avec joie dans le village de Soliman.

AVANT mon départ de Sennaar, j'avois engagé un Fakir (2), attaché au service d'Adelan, d'écrire très-secretement à son maître pour l'instruire des craintes que la conduite du Roi m'inspiroit, & pour le prévenir que comme j'étois incertain si ses affaires ne l'obligeroient pas à quitter son camp de Shaddly, je me rendrois droit à Herbagi, où j'espérois qu'il voudroit bien me recommander au Wed Ageeb, Prince des Arabes, pour

(1) Du 5 Septembre 1771.

(2) Moine mahométan.

me mettre à l'abri des persécutions du Roi , & me procurer un accueil favorable dans l'Atbara. Je priois en même tems Adelan de considérer que s'il avoit fait peu de cas des recommandations du Roi d'Abyssinie , il ne devoit pas traiter de même celles du Gouvernement du Caire & du Sherif de la Mecque ; parce que ma nation étoit respectée dans ces deux villes , & que des lettres de Sennaar avoient déjà appris mon arrivée dans cette capitale ; qu'ainsi , Adelan devoit songer que si l'on me maltraitoit dans les pays soumis à son autorité , il exposeroit les marchands de Sennaar à subir , tant à la Mecque qu'au Caire , une vengeance prompte & terrible , soit que l'on reçût de moi des nouvelles fâcheuses , soit que l'on n'en reçût point du tout.

Mon fidèle Soliman , dont il falloit enfin me séparer , fut chargé de rapporter en Abyssinie les réponses du Roi & d'Adelan ; & je l'envoyai cette nuit même , avec le Fakir , au camp de Shaddly , parce qu'il avoit été témoin oculaire de toutes les indignités que m'avoit fait le Roi.

SOLIMAN & le Fakir étoient les seuls instruits de mon dessein. Mais quoique tous mes gens crussent , ainsi qu'Hagi Belal & les autres habitans de Sennaar , que j'allois à Shaddly , leur crainte , ou plutôt leur bon sens leur avoit persuadé qu'il valoit mieux suivre mon chemin tout droit que d'aller encore me mettre dans l'embarras entre le Roi & Adelan. Ils étoient las du séjour de Sennaar ; & à peine pus-je descendre de mon chameau & eus-je pris quelques alimens qui étoient les premiers que j'avois mangé de la journée , que mes compagnons se mirent tout d'une voix à me prier de considérer les dangers

auxquels je venois d'échapper , & qu'au lieu de tourner à l'ouest vers Shaddly , je devois marcher droit au nord dans l'Atbara. Ils me promirent de supporter courageusement la fatigue & la faim , & de vivre & de mourir avec moi , pourvu que je suivisse la route de l'Egypte & que je les délivrasse des horreurs de Sennaar & des crimes de son Roi.

Je feignis d'abord de n'être pas bien persuadé de ce qu'ils disoient , & je fis servir le souper , autour duquel nous nous plaçâmes tous. Nous avions des citrons ; Hagi Balal m'avoit donné du sucre & du rack ; nous fîmes du punch , liqueur chérie de mon pays ; & alors nous bûmes à notre heureux retour par l'Atbara. Je dis en même tems à mes compagnons que mes vœux étoient parfaitement conformes aux leurs , & je leur fis part des mesures que j'avois prises pour assurer le succès de notre voyage & écarter le danger , autant qu'il étoit possible. Je leur recommandai l'activité , la sobriété , la subordination , comme les seuls moyens d'arriver heureusement au but où nous tendions ; & je les assurai que nous n'aurions qu'une même manière de vivre & une fortune commune jusqu'à ce que notre voyage fût terminé. Jamais harangue ne fut reçue avec plus de reconnaissance & de joie. Toute fatigue leur sembloit douce en fuyant Sennaar ; & ils se croyoient déjà aux portes du Caire.

COMME j'avois recommandé beaucoup de diligence & peu de sommeil , avant quatre heures du matin nos chameaux furent chargés ; & après les avoir fait partir , mes gens vinrent me réveiller. Nous n'avions en tout que cinq chameaux ,
dont

dont quatre portoient notre bagage & étoient extrêmement chargés, & on m'avoit réservé le cinquieme qui étoit le plus petit, pour me servir de monture. Je dis à mes compagnons que je consentois volontiers à cet arrangement pour le commencement du voyage, c'est-à-dire, tout le tems que nous pourrions nous procurer aisément de l'eau & des provisions, à condition pourtant que chacun de nous monteroit à son tour, en ayant autant d'égard qu'il seroit possible, à l'âge du Turc Hagi Ismael & aux infirmités du Grec Georgis : mais que quand nous arriverions au bord du désert, nous marcherions tous à pied, parce que l'espérance de revoir notre patrie ne dépendoit que de la quantité d'eau & de vivres que nous porterions avec nous.

Le 8 Septembre nous partîmes de Soliman, & vers les trois heures après midi nous vinmes à Wed el Tumbel, qui n'est point une petite riviere comme le nom semble l'annoncer, mais un assemblément de trois villages, situés sur le bord d'un étang, dans une ligne presque nord & sud. La plaine qui sépare ces villages d'Herbagi est couverte de riches moissons de Dora, & elle s'étend à perte de vue. Cette campagne offre au moins quelques arbres, & plus on s'éloigne de Sennaar plus on en trouve de beaux. A Wed el Tumbel on voit beaucoup de petits ébeniers, qui ne sont pas plus hauts que des buissons. On y distingue aussi une espece d'acacia nain, dont les feuilles sont très-petites, & qui porte des gouffes d'un goût très-sucré. Cet arbruste est très-multiplié dans cet endroit; on l'y connoît sous le nom de lauts, ou loto, & je soupçonne que c'est son fruit dont l'histoire rapporte que les anciens Lybiens se nourrissoient.

A trois heures un quart nous nous éloignâmes de Wed el Tumbel , & nous entrâmes dans un bois épais , qui nous conduisit jusques aux bords du Nil , où nous arrivâmes fort tard. Nous fîmes environ cinq cens pas le long du fleuve , & nous nous rendîmes ensuite à Sit el Bet , petit village situé à un mille du Nil. Là nous vîmes le tombeau d'un Sheik ou d'un saint , tombeau bâti en brique , & formant un cône comme quelques tombeaux de pierre que j'avois vus en Barbarie.

Le 12 , à six heures dix minutes , nous partîmes de Sit el Bet , & quelques instans après nous vîmes au village d'Ageda. Cinq milles plus loin nous trouvâmes un autre village appelé Usheta. A neuf heures & demie nous rencontrâmes encore un autre village , & une demi-heure après , nous campâmes près d'un bassin d'eau appelé Wed Hydar c'est-à-dire la riviere du Lion. Depuis Wed el Tumbel , jusques à Wed Hydar nous fûmes tourmentés par la mouche , dont le seul bourdonnement épouvantoit si fort nos chameaux , qu'ils couroient avec violence au milieu des arbres & des buissons les plus touffus , en s'efforçant de jeter leur charge. Cette mouche terrible ne pique jamais la nuit , ni pendant la fraîcheur du matin. Heureusement nous en fûmes délivrés à Wed Hydar , & depuis nous ne la revîmes plus.

A quatre heures nous nous remîmes en route dans une plaine immense , totalement dépourvue de bois , mais couverte de dora. Après avoir fait cinq milles , nous campâmes à Shwyb , où étoit un Sheik nommé Welled Abou

Hassan. Tandis que nous étions là, nous eûmes un violent orage mêlé de pluie, de vent & de tonnerre. L'orage étant passé, nous marchâmes droit au village d'Imfurt. Un mille & demi plus loin nous revîmes le Nil. Ce fleuve serpente là majestueusement, & est bien plus large qu'à Sennaar. Ses bords sont très-bas & couverts d'acacias & de divers autres arbres, qui étoient alors en fleur. Les endroits où il y a le plus d'arbres sont remplis d'Antelopes; & là où les arbres sont clair-semés nous voyions paître de nombreux troupeaux de bétail, appartenant aux Arabes Refaas, qui revenoient alors des sables de l'Atbara dans leurs gras pâturages du midi. Des multitudes de grues, de cicognes & de diverses autres especes d'oiseaux étoient aussi répandues dans la plaine, par-tout tapissée d'une verdure, qui, quoique foulée sans cesse par une multitude innombrable de troupeaux, sembloit n'en avoir ni moins de magnificence, ni moins de vigueur. A six heures quarante-cinq minutes du soir nous trouvâmes un grand village appelé Wed Médinai, & situé sur le bord du Nil, qui, après avoir fait un grand détour, vient encore là du sud-est. Le village ou la ville de Wed Médinai appartient à un fakir qui nous reçut avec beaucoup d'honnêteté.

Le 14, à six heures du matin, nous partîmes de Wed Médinai, & nous marchâmes droit au nord-ouest. A huit heures trois quarts nous vîmes au village de Bevoulé. Nous traversâmes alors un bois, à la sortie duquel nous trouvâmes une vaste plaine couverte de maïs & de bammia. Cette dernière plante est un des principaux alimens dans tout le

midi du royaume de Sennaar. On la trouve gravée & décrite dans Prosper Alpinus (1).

A onze heures un quart nous arrivâmes à Azazo, village situé à environ un mille & demi du Nil. La recolte sembloit plus avancée là qu'aux environs de la capitale, & dans plusieurs endroits nous vîmes du grain déjà en épi. Il plut beaucoup dans la nuit du 14 : mais jusques-là le sec avoit été très-fort, & l'année précédente la disette avoit régné dans ces cantons. A quatre heures dix minutes nous partîmes d'Azazo. Nous voyageâmes ce jour là comme la veille ; tantôt dans des bois épais, tantôt dans des plaines remplies de dora. Nous dirigions notre route presque droit au nord, & parallèlement au fleuve, qui couloit à deux milles & demi de notre chemin. A six heures nous vîmes au petit village de Sidi-Ali el Genowi.

Le 16, à six heures & demie du matin, nous quittrâmes Sidi-Ali el Genowi, & quelques minutes après nous passâmes près de deux petits villages, que nous laissâmes à notre gauche à une cinquantaine de pas des bords du Nil. Nous vîmes ensuite au village d'El Mensy : près de là nous trouvâmes deux tombeaux de sakirs, parfaitement semblables à ceux que nous avions déjà vus. A dix heures un quart nous arrivâmes à Herbagi, village grand & agréable, situé dans un terrain sec & graveleux. Il nous sembla fort peu peuplé ; mais les personnes à qui nous parlâmes, nous dirent que la

(1) Vid. Prosper Alp. cap. 17, pag. 44. tom. 2.

plupart des habitans étoient en ce moment dans leurs maisons de campagne occupés de leur recolte.

Herbaci est la résidence du Wed Ageeb , prince héréditaire des Arabes , & maintenant soumis au gouvernement de Sennaar , dont il est le lieutenant , d'après le traité fait au tems de la conquête. Le Wed Ageeb rend au Mek , ou à ses ministres , une partie du tribut que lui payent les Arabes qui vivent aux extrémités du royaume , & jusques aux bords de la mer Rouge , n'ont pas besoin de passer par Sennaar dans la saison où la mouche oblige les autres pasteurs à fuir dans les sables ; car ceux ci sont , comme je l'ai déjà expliqué ; taxés par le ministre même qui commande les troupes de la capitale. Les revenus que perçoit ce prince sont plus considérables que tous ceux qu'on perçoit d'ailleurs. La seule Tribu de Refaac , qui venoit de composer avec le Sheik Adelan , avoit reconnu avoir deux cent mille femelles de chameau , estimées l'une dans l'autre à une demi once d'or. Ainsi le tribut des Refaas s'élevoit à cent mille onces d'or , c'est-à-dire , à un million de ducats ou deux cens cinquante mille livres sterling. Adelan avoit au moins dix de ces tribus à taxer ; & le Wed Ageeb en taxe six fois autant que lui. Il leur impose pour le gouvernement de Sennaar au prorata de ce que je viens de dire , sans compter ce qu'il perçoit pour lui-même. Il y a aussi une taxe sur les chameaux mâles , mais elle est peu de chose en comparaison de celle qu'on paye pour les femelles. On ne paye rien pour les petits qu'ils n'aient trois ans.

Les Arabes ne se nourrissent que de viande de cha-

meau. Mais on peut demander encore ce que devient le nombre prodigieux de ces animaux qu'on ne tue pas dans le pays. Les caravanes de la Mecque en emploient immensément. Il en faut aussi beaucoup pour Damas, pour la Syrie, pour la Perse, & sur-tout pour le Sudan, dont les caravanes traversent l'Afrique de l'Est à l'Ouest avec des marchandises des Indes, qu'elles font passer du Golphe d'Arabie, jusques sur les bords de l'Océan atlantique. C'est ce grand commerce intérieur dont les retours sont l'or, l'ivoire, les perles, l'écaille de tortue. C'est ce commerce, dis-je, qui fut la source des richesses & de la puissance de ces pasteurs, dont l'histoire ancienne nous rapporte des choses qu'il est presque impossible de croire.

Dès que je fus arrivé à Herbagi, j'allai voir le prince Wed Ageeb. Il étoit logé dans une jolie maison, mais qu'on ne pouvoit pas regarder comme un palais. Le Wed Ageeb, âgé d'une trentaine d'années me parut un homme doux & honnête. Il avoit une barbe noire, longue & touffue, avec des moustaches. Ses yeux étoient grands & noirs; mais son visage long & mince sembloit annoncer qu'il n'étoit pas d'une très-forte constitution. J'appris par la suite qu'il étoit très adonné à la boisson, & il avoit souvent tenté envain de se défaire de ce goût, en y substituant l'usage de l'opium. Ce prince n'avoit jamais vu aucun Européen, & il témoigna beaucoup de surprise en considérant la couleur de mon teint. Il nous envoya deux moutons, deux chevreaux avec beaucoup d'autres provisions, & il me pria de vouloir bien venir le soir lui donner quelques avis sur sa santé. Il me fit beaucoup de questions sur

Sennaar : mais je n'y satisfis qu'en partie. Je lui dis entr'autres choses qu'on avoit rapporté qu'il rassembloit ses forces pour secourir le roi contre Adelan. Mais il me répondit avec un souris : » Gehennim el Kafr », c'est-à-dire, le payen peut s'en aller en enfer. » — Il parla avec mépris du roi de Sennaar, avec respect d'Adelan & d'Abou Kalec, dont il dit que le petit doigt suffisoit pour écraser le Mek & tous ceux qui osoient être de son parti. Je pris alors congé du Wed Ageeb, & j'allai me reposer avec mes compagnons.

Le 17 à midi je pris la hauteur du soleil, & je trouvai la latitude d'Herbagi par $14^{\circ} 30'$ nord. Mais je ne fis cette observation qu'avec l'instrument d'Hadley ; parce que je ne voulois pas perdre un moment pour m'éloigner de Sennaar ; de sorte qu'il put bien y avoir une minute & quelques secondes d'erreur, comme l'observation de plusieurs étoiles me le confirma la nuit. L'instrument fut pourtant bien examiné au jour, & je le trouvai sans la moindre altération avant de m'en servir.

Vers les huit heures du soir je me rendis chez le prince Arabe, qui avoit déjà soupé & qui buvoit du forbet fait avec du tamarin. J'imagine qu'il prenoit ce forbet plutôt pour adoucir son haleine, que par soif, car il me parut qu'il avoit auparavant bû d'une liqueur bien plus forte. Il me dit qu'un esclave du Sheik Adelan venoit d'arriver du camp, & lui avoit porté une lettre & un message à mon sujet, & il m'exhorta à prendre courage parce que j'étois plus en sûreté dans ma tente que dans la maison d'A-

delan à Sennaar. Il m'apprit aussi que deux hommes avoient déjà été mis à mort pour avoir tenté de voler dans la maison, & que Mahomet l'esclave du roi étoit destiné à être empalé dès qu'Adelan s'éloigneroit du tombeau du Sheik Shaddly, parce que de pareilles exécutions ne pouvoient pas décemment se faire auprès de ces lieux sacrés.

J'offris au prince Wed Ageeb un petit présent d'une très-belle mouffeline, que j'avois achetée à Sennaar. Dans le cours de notre entretien, il me dit que les troupes Maures du Ras el Feel avoient brûlé Teawa; que les Daveinas qui les accompagnoient avoient pillé la tribu des Jehainas & forcé Fidèle de s'enfuir à Béyla. Comme je soupçonnois qu'Ayto Engedan & Ayto Confu pouvoient être de la partie, je demandai s'il n'y avoit pas des troupes chrétiennes avec les Daveinas : mais le prince me répondit qu'il n'y avoit que cette tribu d'Arabes, avec les Maures du Ras el Feel & la cavalerie des Ganjars du Kuara. Je ne me souciois nullement d'être connu pour l'objet de cette querelle, & je ne poussai pas plus loin mes questions.

Je priai le Wed Ageeb de me faire accompagner par un de ses gens, afin de me mettre à l'abri des insultes des Arabes Sukoréas. Il y consentit avec plaisir, en me disant qu'il devoit aller lui-même au camp des Sukoréas, & qu'il enverroit un de ses gens à Halfaïa, où il me faudroit prendre mon parti & lui faire savoir si je voulois passer le Nil à Gerri & prendre le chemin du désert de Bahiouda & de Dongola, ou bien suivre la route moins fréquentée de Chendi, de Barbar & du grand désert dont il croyoit qu'un Européen ne pourroit pas

pas supporter les fatigues : mais qu'en ce cas il me donneroit une lettre pour sa sœur Sittina, à qui appartenoient ces contrées. Il m'assura qu'au delà de Chendi, il n'y avoit d'autre protection à implorer que celle du ciel. Les sages discours du Prince me furent extrêmement utiles, en ce qu'ils me mirent à même de prendre mes précautions pour achever le périlleux voyage que je venois d'entreprendre.

LE 18, à sept heures du matin, nous partîmes d'Herbagi; après que j'eus écrit à Adelan pour le remercier du soin qu'il avoit eu de songer à moi. Je fis un petit présent à l'esclave qui étoit venu de la part de ce Sheik. Il me dit qu'il seroit dix jours avant de retourner au camp de son maître, de quoi je ne fus pas fâché, parce que je vis qu'alors on ne recevrait de nouvelles de moi que lorsque je serois perdu pour les Funges, c'est-à-dire, hors de leur pouvoir. A onze heures dix minutes, nous arrivâmes à Wed el Frook, petit village situé sur le bord du Nil. Rien au monde n'est plus beau que la campagne que nous traversâmes ce jour-là. Tantôt nous voyions de jolis bois, tantôt des champs en culture, parmi lesquels s'élèvent de loin en loin des arbres de la plus rare beauté. Le Nil coule à un quart de mille du village de Wed el Frook, & a au moins un demi-mille de large. Son cours est paisible, & dans le tems des crues, ses eaux s'étendent jusques auprès des maisons. A notre passage, il étoit rentré dans son lit, mais quelques jours auparavant, il avoit été bien plus haut.

Nous partîmes de Wed el Frook à cinq heures & demie du matin; & après avoir marché quatre milles, nous vinmes

Tome IV.

E c c c

à un grand village où est le tombeau d'un Fakir. Le cours du Nil étoit parallele à notre route. A dix heures, nous trouvâmes un autre village appelé *Abouasfar*. Un peu à l'est d'Abouasfar, on voit au milieu du Nil une isle très-élevée & couverte d'herbe & d'arbrisseaux. Le village d'Abouasfar est placé sur une colline, & on en voit plusieurs autres, parfaitement semblables à celui-là, & situés de la même maniere; ce qui ajoute singulièrement à la beauté de la campagne, bien supérieure d'ailleurs à tout ce que nous avons vu depuis notre départ de Sennaar.

A une heure trois quarts, nous vinmes au village de Kamily. Là, le pays est plus découvert, le sol plus léger, plus maigre & tout entier en pâturages, où paissent beaucoup de chevres & de grands troupeaux de vaches & de taureaux noirs. Nous rencontrâmes une caravane qui venoit d'Egypte & avoit passé par Chendi, & qui nous apprit qu'Ali-Bey étoit déposé & remplacé par Mahomet Abou Dahab. Les gens de cette caravane nous dirent en même tems qu'une partie de leur monde qui avoit voulu prendre les devants, avoit été taillée en pieces par les Arabes Bishareens, commandés par Abou Bertran; qu'eux-mêmes n'avoient été manqués que de quelques minutes, & que les chemins étoient tellement infestés de voleurs, qu'on ne pouvoit y passer que par miracle.

Le 20, à cinq heures un quart, nous quittâmes le village de Kamily; & après avoir fait six milles qu'il y a de Kamily à Tyrab, nous traversâmes une campagne sabloneuse & stérile, où l'on voit çà & là quelques petits bois taillis. A dix heures trois quarts, nous arrivâmes à Bishaggara, grand vil-

lage situé à un peu plus d'un mille du Nil. L'intervalle entre le fleuve & le village est couvert d'arbusques & de halliers, & l'on n'y voit pas un seul arbre élevé. Nous commençâmes à appercevoir les effets du défaut de pluie. Il n'y avoit que peu de champs ensemencés, & le bled perçoit à peine la terre. Il semble que plus la latitude de ces contrées est nord, & plus tard les pluies y tombent. Nous vîmes là beaucoup de gens occupés à ramasser les graines des herbes (1). pour en faire une mauvaise espece de pain. Ces malheureux avoient l'air de vrais squelettes, ce qui n'est point surprenant, avec une si mauvaise nourriture. Quand les vivres sont rares dans un pays, les habitans y sont toujours bien plus mal disposés en faveur des étrangers, & tous les préjugés qu'on peut avoir contr'eux s'y réveillent avec fureur.

A quatre heures moins dix minutes, nous quittâmes le village de Bishaggara, & à sept heures nous arrivâmes à El-tia, village situé à environ un demi-mille du Nil, & au nord d'une grande plaine aride, toute en pâturages, excepté sur les bords du fleuve qui sont couverts de bois. Nous cessâmes dès-lors de voir des cultures. Les gens du pays étoient misérablement occupés comme ceux de Bishaggara, à ramasser dans les champs des graines d'herbe pour se nourrir. Cependant, tout affamés qu'ils étoient, ils nous portèrent beaucoup de lait pour troquer contre du tabac, chose très-recherchée dans ces cantons. A dix heures & demie, nous arrivâmes à Gidid. Là, les maisons sont d'argile, avec des toits en terrasse. Nous rencontrâmes sur notre route plusieurs petits

(1) Nous avions vu les Agows des sources du Nil réduits à faire la même chose.

cantonemens de Nubas. Toute la campagne est sabloneuse & parsemée de loin en loin de petits taillis & d'acacias qui y croissent mal. De l'autre côté du Nil, on voit une immense plaine de sable, absolument nue, excepté le long du fleuve, dont les deux rives sont couvertes d'arbres.

LA, le gué du Nil est de l'ouest à l'est. Le sol des environs de Gidid, sur-tout du côté de l'ouest, est aride, stérile, & produit à peine autre chose que du jonc & de l'herbe dont les malheureux habitans ramassent les graines pour se nourrir. Il en est de même dans tout le pays à l'ouest de l'El-Aice. Du côté de Gidid; le défaut de pluie est cause que la plaine a presque l'air d'un désert, & que le sol n'y est composé que de sable. On n'y peut pas recueillir le moindre grain, quoique le voisinage de deux grands fleuves y entretienne des pâturages, où l'on voit beaucoup de vaches, de chevres, de brebis; aussi le lait y abonde. Mais plus loin, où le soleil darde toute l'année ses rayons, & où les filtrations se font moins sentir, il ne croît d'autre herbe que celle que peuvent brouter les chevres; & encore au-delà, le sol est absolument désert, & ne peut nourrir que des antelopes & des autruches.

Nous nous éloignâmes de Gidid le 21, à sept heures du matin; & après avoir fait près de trois milles, nous vîmes au passage du Nil, & nous descendîmes beaucoup avant d'aborder de l'autre côté. Là, pour faire passer les chameaux, on leur met une corde sous le ventre, & un licou à la tête. Deux hommes soutiennent la corde de derrière, tandis qu'un troisième prend le licou en avant; & alors les

chameaux en nageant , entraînent le bateau de passage. Il y en a un de chaque côté en avant du bateau & un de chaque côté en arrière. Ces animaux si utiles souffrent beaucoup dans ce passage , & souvent même ils en meurent , soit par défaut de soin , soit par la méchanceté des bateliers. Que font ces perfides bateliers ? ils mettent , sans qu'on s'en aperçoive , du sel dans les oreilles des chameaux qui s'impatientent , plongent leur tête dans l'eau pour se délivrer de ce qui les tourmente , & finissent bientôt par perdre la respiration & se noyer. Les bateliers sont alors satisfaits , parce qu'ils mangent l'animal noyé.

QUAND les Arabes font passer le Nil à leurs chameaux , ils ont des outres de peaux de bouc , remplies d'air , qu'ils attachent derrière l'animal , afin de le soutenir dans la partie la plus chargée , tandis qu'un homme assis sur la croupe , le dirige ; car cet animal , déjà fort chargé , est très-mauvais nageur. Les bateaux de passage de Gidid sont plus grands & meilleurs que dans aucune partie du Nil. La perte d'un chameau est très-considérable : mais le prix du passage n'est presque rien. Il ne monte qu'à trois mahalacs , tant pour un chameau que pour sa charge , & généralement tout ce qui dépend de l'animal. Tout le terrain qui s'étend entre le fleuve & Halifoon , est aride & rempli d'acacias. Le fleuve a dans son état ordinaire environ un quart de mille de large : mais dans la saison des pluies , il a deux fois cette largeur , & son courant est très-rapide dans tous les tems.

QUOIQUE nous eussions affaire à des bateliers méchans ; nous passâmes sans aucun accident. Ils parurent d'abord mal

intentionnés : mais des paroles douces & les récompenses que nous leur promîmes , les rendirent traitables. A midi & demi , nous fûmes tous rendus sains & saufs sur l'autre rive du fleuve ; & trois heures après , nous arrivâmes à Halifoon. Je ne puis m'empêcher de rapporter une marque d'attention des bateliers. Il faisoit fort chaud , l'eau étoit claire , nous avions du tems de reste , & je voulus traverser le fleuve à la nage : mais ils s'y opposèrent de toute leur force , parce qu'il y avoit beaucoup de crocodiles ; & que quoique ces monstres amphibies ne fussent pas assez gros pour dévorer un chameau entier , ils en bleissoient souvent au passage , & se laissoient toujours voir. Effectivement , le dernier bateau n'avoit pas encore abordé , que deux crocodiles parurent dans le milieu du fleuve. Je me hâtai de prendre un fusil , & je fis feu sur le plus gros ; mais je crois que je ne lui fis aucun mal.

LE 22 , à trois heures de l'après-midi , nous partîmes d'Halifoon , & à dix heures du soir , nous arrivâmes à Halfaia ; grande ville , qui quoique bâtie d'argile , est très-belle & très-agréable. Toutes les maisons ont des toits en terrasse , parce que les habitans ne craignent point les pluies qui depuis quelque tems ont cessé d'être considérables. Les Arabes Bataheens étoient campés près d'Umdoom , grand village situé sur le bord du fleuve , à sept milles d'Halifoon. C'est une tribu très-adonnée au vol & au pillage. Aussi nous passâmes près de ses campemens avant qu'il fit jour. Le chemin est là très-agréable ; & passe au milieu de bois d'acacias & de grandes prairies couvertes de joncs. Quand nous fûmes à Umdoom , nous trouvâmes des troupes de femmes qui al-

loient à leur travail journalier , celui de ramasser des graines d'herbes pour faire du pain.

Le gouvernement du Prince Wed Ageeb est très-étendu. Il s'étend depuis le passage du fleuve à Halifoon, c'est-à-dire de la rive sud jusqu'à Wed. Baal à Naga , au nord , & jusqu'à la mer Rouge à l'est. Cependant une grande partie des Arabes de cette partie sont révoltés , & ne paient aucun tribut depuis quelques années. Le même gouvernement , à l'ouest du fleuve , s'étend jusqu'à Korti & dans tout le desert de Bahiouda , quoique depuis quelque tems le Beni-Gerar , les Beni-Faifara , & les Cubba-Beesh , aient chassé les anciens Arabes de Bahiouda , lesquels se disent depuis sujets du Korfodan. Le Wed Ageeb est aussi chargé de percevoir le tribut que Dongola paie en chevaux , qui font la principale force de Sennaar.

HALFAIA est sur les limites des pluies du Tropique , & situé sur une grande peninsule arrondie , qu'environne le Nil du sud-ouest au nord-ouest. La ville est à un demi-mille au plus du bord du fleuve. C'est sur la peninsule que sont toutes les cultures qui nourrissent la ville , & on n'arrose ces cultures qu'avec des puits , dont on tire l'eau par le moyen de machines que des bœufs font tourner. Halfaia contient environ trois cens maisons. La principale richesse de la ville provient d'une manufacture de grosse toile de coton appelée *Dimour* , qui sert de monnoie dans tout le bas de l'Atbara. Halfaia a beaucoup de palmiers , mais qui ne produisent point de dattes. Le peuple d'Halfaia se nourrit de chats , de crocodiles , d'hippopotames , qui y sont en très-grande abondance.

D'après plusieurs observations du soleil & des étoiles, je trouvai que la latitude d'Halfaia étoit par les 15 deg. 45 min. 54 sec. de lat. nord, & par les 32 deg. 42 min. 15 sec. de longitude à l'est du méridien de Greenwich.

LE 29, à six heures du matin, nous partîmes d'Halfaia. Quand nous eûmes fait trois milles & demi, nous trouvâmes deux villages, dont le plus petit est situé au nord, & l'autre à l'ouest. Là le Nil couloit au nord est de notre route. Nous marchâmes toute la journée dans des bois fort agréables & remplis d'oiseaux parés des couleurs les plus brillantes, mais dont aucun ne nous fit entendre le moindre chant. Nous voyions dans la plaine, entre notre chemin & le Nil, des fakirs (1), qui élevoient l'eau & la versoient dans les champs. On se sert de ce moyen pour arroser, dans l'espoir d'obtenir quelque foible récolte de dora; car jamais le fleuve n'y déborde, & la pluie n'y tombe que très-rarement.

Nous vîmes bientôt à Sheik Aman, où est le tombeau d'un Fakir, à côté duquel passe le chemin. Là nous avions une haute chaîne de montagnes à notre gauche, à l'ouest du Nil, & à environ cinq milles de distance; & une autre chaîne plus basse à huit milles à notre droite. Nous marchions alors droit au nord. A huit heures & demie nous trouvâmes, à cinq milles au-delà de Sheik Aman, le village de Wed Hojila. C'est là que l'Abiad (2), plus considérable que le Nil, se

(1) Ce sont des machines pour élever l'eau. On les appelle autrement des puits persans.

(2) Le Bahar el Abiad, ou l'El-Aïce, ou le fleuve Blanc.

réunit à ce fleuve. Cependant le Nil conserve encore, après cette jonction, le nom de Bahar el Azergue, c'est-à-dire de fleuve Bleu, nom qu'on lui donne à Sennaar. Le village devoit d'abord être bâti au confluent des deux fleuves : mais le tombeau du Fakir étant sur le bord du Nil, on y a placé le village. L'Abiad est très-profond; il n'a presque point de pente; il coule lentement; & cependant ses eaux ne diminuent jamais, parce qu'il prend sa source dans une latitude où il pleut toute l'année, au lieu que le Nil suppose six mois de sec qui le font décroître.

Nous voyageâmes tout ce jour-là dans les bois, au milieu desquels nous trouvions de distance en distance de grandes lacunes de terrains sablonneux, où il n'y avoit autre chose qu'un peu de dora semé, grace à quelques ondées de pluie, qui tombent quand le soleil revient vers le zenith : mais ces cultures avoient l'air bien pauvres. A midi & demi nous arrivâmes à Suakem, environné d'arbres, & près d'un fakia. Nous en repartîmes à quatre heures & demie. Les montagnes de Gerri portoient au nord-est de nous; & quand nous eûmes fait cinq milles, nous campâmes dans un bois non loin des Arabes Abdelabs.

Le 30, à cinq heures du matin, nous nous remîmes en route; & après avoir fait huit milles, dirigeant nos pas au nord-est, nous vîmes à un village, qui est le fauxbourg de Gerri. L'Acaba de Gerri est une chaîne de rochers assez bas, qui se prolongent des deux côtés du fleuve, comme pour barrer son cours; & il est impossible de distinguer des bords du Nil en quel endroit est l'ouverture où ce fleuve passe; de

forte qu'on croiroit qu'il ne peut suivre son cours que dans le tems de ses crues. Gerri est bâti sur un terrain élevé, dont le fond stérile est un composé de sable, de gravier & d'albâtre en forme de petits cailloux, dont la blancheur fatigue extrêmement les yeux, quand le soleil y darde ses rayons. Gerri a environ cent quarante maisons, à un seul étage, mais propres, jolies, ayant leur toit en terrasse, & toutes à une égale hauteur. Comme elles sont construites de cette même terre blanche, sur laquelle elles sont placées, il est difficile de les distinguer à une certaine distance. Le village est au pied de l'Acaba, à environ un quart de mille du fleuve. Gerri se trouve sur les limites des pluies du Tropique, par la latitude de 16 deg. 15 min.; & l'Acaba semble répondre à ces montagnes de Ptolomée, au-delà desquelles, c'est-à-dire au nord; il dit qu'est *δραμὴν καὶ ἀβρυχὸν χωρὶς* (1).

Sur le bord du Nil il y a un petit terrain cultivé qui jouit du double avantage d'être inondé par le fleuve, & de recevoir quelques ondées de pluie accidentelle. Aussi Gerri est encore appelé Beladullah, c'est-à-dire le pays de Dieu. Les dattes de Gerri sont réservées pour le Mek de Sennaar, à qui on les envoie exactement. Elles sont seches, elles ne mûrissent point & n'ont pas cette pulpe aqueuse des dattes qu'on mange en Barbarie. Elles ont la peau très-fine & sont fermes & d'une couleur dorée.

Le premier octobre à cinq heures & demie du matin, nous partîmes de Gerri. Nous observâmes l'Acaba se pro-

(1) Une campagne remplie de sable, & sans pluie, Ptol. Geog. lib. 4. cap. 8.

longeant à l'est & à l'ouest , & ses deux extrémités se courbant comme un arc , & formant un véritable amphithéâtre. Cette chaîne de montagnes est composée d'une pierre rouge sur laquelle il ne croît pas un brin d'herbe. A huit heures dix minutes nous changeâmes de route & nous marchâmes droit au nord-est pour doubler la pointe de l'Acaba en nous en tenant pourtant écartés d'environ trois milles. A dix heures nous fîmes halte sous des arbres , afin de laisser paître nos chameaux. A trois heures de l'après midi nous nous remîmes en route. Nous avions alors à notre gauche les montagnes qui composent l'Acaba de Gerri ; & à notre droite étoient d'autres montagnes parallèles à la route que nous suivions & se terminant à l'Acaba de Morneff. Nous étions alors à deux milles du fleuve qui , dans cette partie , coule droit au nord. A quatre heures vingt minutes nous vîmes à l'Acaba de Morneff , chaîne de montagnes pierreuses & stériles que nous eûmes franchi au bout d'une demi-heure. Il y a fort peu de montée , mais le chemin est inégal & rempli de fragmens de pierre. Il ne faut guère qu'un quart d'heure pour arriver en haut.

A six heures du soir nous vîmes à Hajar el Affad , où Hajar Serrareek. Le premier de ces noms signifie la pierre du lion , & le second la pierre des voleurs. C'est un mauvais village dont les maisons sont dispersées , & où il y a un fakia & quelques petites plantations de dora , qui semble semé dans un jardin , & arrosé avec de l'eau de puits comme par plaisir. Hajar el Affad est la borne qui sépare le gouvernement du prince Wed Ageeb des possessions du Mek de Chendi. Hajar el Affad est une pierre jaune placée sur un

rocher que les Arabes s'imaginent avoir la figure d'un lion.

Nous fîmes halte à un demi-mille du fleuve , dans une petite plaine où il n'y avoit qu'un seul pasteur avec sa cabane & son troupeau. A quelque distance de nous , en tirant du côté du fleuve , nous découvrîmes une ou deux maisons avec des Sakias. Quand le Nil est dans sa plus grande hauteur , on seme en dora le terrain qui est le long de la plage , & qui peut être arrosé par de petits fossés. Ce terrain a environ un quart de mille de large : mais ensuite le sol s'élève tout-à-coup. Le mois de Septembre est la saison des semailles dans ce canton , & le mois de Novembre est le tems de la recolte ; mais à Sennaar on seme en juillet , & on recueille en Septembre. C'est la hauteur du Nil qui règle ces choses dans l'un & dans l'autre endroit.

Nous partîmes d'Hajar el Affad le 2 Octobre à cinq heures & demie du matin. Les deux derniers jours que nous avons été en marche , nous avons traversé des bois & des déserts sans eau & sans villages. Nous nous reposâmes sur les bords du Nil, qui bientôt s'éloigna de nous. Après avoir fait environ deux milles, nous vîmes quelques petites maisons avec des Sakias , & quelques petits champs de bled des deux côtés du fleuve. Un mille plus loin, le terrain sablonneux sur lequel nous marchions fut remplacé par de grands quarrés de marbre de couleur de pourpre , de marbre mêlé de rouge & de blanc & d'albâtre. Il semble que c'est là que commencent ces immenses carrieres de marbre , qui se prolongent dans la haute Egypte par les 10°. nord. Ce jour là nous voyageâmes con-

tinuellement à travers des bois d'acacia & de jujubes. A huit heures vingt minutes nous nous arrêtâmes pour laisser paître nos chameaux ; en outre le Soleil étoit si chaud , qu'il étoit impossible de marcher. Depuis Gerri le Nil décline presque insensiblement de l'est au nord. Toute la campagne est stérile & inhabitée, excepté les bords du fleuve. Là il n'y a point de ces pluies régulières sur lesquelles on puisse compter pour les travaux de l'Agriculture. Il n'y tombe que quelques fortes ondées, quand le soleil est au zénith & qu'il s'avance du tropique du Cancer vers la ligne, l'herbe croît alors avec vigueur dans tous les endroits qu'arrosent ces ondées accidentelles : mais tout le reste du pays demeure aussi sec que si le feu y avoit passé.

UN peu dans le nord de Gerri est cet Acaba, cet immense rocher, où l'on voit encore tant de cavernes, premières habitations des hommes qui bâtirent Meroë. Plus bas est l'endroit où l'on passe à l'ouest du Nil pour aller à Dongola, par le désert de Bahiouda. Cette route est longue, & ce n'est que dans la matinée du sixième jour qu'on arrive à Korti, en faisant quinze milles par jour. Près de Korti on rejoint le Nil, qui à Magiran, commence à faire un détour qui semble peu naturel, & va rejoindre le Tacazzé, qui vient d'Angot. La route que suivit Poncet à travers ce désert est tout-à-fait impraticable, par rapport aux Beni Faïfara, aux Béni Gerar, & aux Cubba Beesh, tribus redoutables, qui pour fuir la cavalerie noire, ont abandonné l'ouest du Korfodan, & sont venues s'emparer de tous les puits & citernes du désert; de sorte qu'il est impossible aux voyageurs de leur échapper. Le nom des Cubba-Beesh vient du mot

Kebsh (1), qui signifie un mouton ; ils ont pris ce nom parce que les peaux de mouton leur servent de vêtement. Leur tribu, très-nombreuse, s'étend au loin dans le grand désert de Selima, & jusqu'aux frontieres de l'Egypte. C'est par des Arabes de cette Tribu que nous apprîmes que les trois dernieres caravanes venant de Dongola avoient été interceptées.

Le passage du Nil, vis-à-vis duquel nous étions alors ; ainsi que l'Acaba qui est au-delà, dépendent du Ved-Ageeb, qui y perçoit un droit sur toutes les marchandises qui vont en Egypte, à Dongola, & à Chendi, ou qui en viennent. Ce droit est indéterminé & arbitraire pour beaucoup de choses, & suivant les circonstances. On le paye aux Arabes Shukoreas, ou autres Arabes, qui campent dans le voisinage depuis le mois de Février jusqu'en Juillet. Le Mek, ou prince des Arabes, le leur cede de bonne grace ou forcément. Lors de la saison des pluies ceux-ci se retirent vers l'est à Modavo & à Gooz, & alors la route de Sennaar à Suakem devenant dangereuse, parce que toutes les Tribus qui fuient la mouche, viennent se rassembler dans ces sables, & les caravanes de Suakem sont obligées de passer par Halfaïa pour aller à Barbar, & delà à Suakem ; de sorte que cette route est la plus fréquentée du royaume. Certes les communications sont interceptées de tous côtés, par rapport à l'extrême anarchie qui regne parmi les Arabes ; & celui qui veut se rendre en Egypte, ou qui en vient, ne doit compter que sur lui-même & sur la protection du ciel.

(1) Kebsh signifie un mouton ; pl. cubbaabeesb.

L'ACABA de Gerri & les bords du Nil voisins de l'Acaba, sont habités par deux Tribus d'Arabes appelés les Beni Hamdas, & les Hamfanis. Ce sont des brigans fort pauvres, qui ne permettroient sûrement pas à un voyageur de traverser le Nil sans l'extrême crainte qu'ils ont des armes à feu. Le seul bruit d'un coup de fusil qu'ils entendent de loin les fait fuir par centaine dans les broussailles. Nous tirâmes plusieurs volées de nos gros mousquetons & de nos fusils à deux coups depuis le moment que nous entrâmes sur leur territoire, jusqu'à ce que nous fûmes près de Wed. Baal a Naga. Nous les aperçûmes sur le sommet de leurs rochers pointus aussi loin que nous pouvions désirer qu'ils fussent; & ils ne s'approchèrent jamais de nous, ni ne descendirent dans la plaine.

C'EST à Halfaïa & à Gerri qu'on commence à trouver cette noble race de chevaux, si justement célèbre par toute la terre. Les chevaux de ce canton proviennent de ceux qu'on y amena lors de la conquête des Sarrafins; & depuis, ils ne se sont jamais abâtardis. Ils semblent être d'une espece tout à fait différente des chevaux arabes que j'ai vus dans les plaines de l'Arabie déserte, au midi de Palmyre & de Damas, par les 36 deg. de latitude, chez les Arabes Mowallis & Annecys, & qui sont cependant les meilleurs de leur race. Mais à Dongola & dans tout le pays sec des environs est le lieu où l'on trouve cette autre race plus noble encore; de sorte que les chevaux les plus parfaits sont entre les 20 deg. & 36 deg. de longitude, & depuis les 30 deg. de longitude à l'est du méridien de Greenwich jusques aux bords de l'Euphrate. Dans toute cette étendue de pays, le thermometre de Farenheit n'est jamais la nuit au-dessous de 50 deg. & le jour, au-des-

sous de 80 deg. : mais il s'éleve souvent à midi & à l'ombre jusques à 120 deg. Les chevaux ne sont point affectés de cette extrême chaleur , & leur race se conserve aussi excellente que celle de Gerri , d'Halfaïa , de Dongola , où , à la vérité , le thermometre s'éleve au même degré. D'après ce que j'ai déjà dit , on doit juger que ces contrées ne sont qu'un désert sablonneux & aride , ne produisant point d'herbe ou n'en produisant qu'une très-courte , ou plutôt des racines blanches comme notre céleri , parce qu'elles sont couvertes ; & qu'enfin , il n'y a ni marais , ni terre grasse & molle.

Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût dans ces contrées des chevaux sauvages. L'Arabie déserte où l'on prétend qu'il y en a , ne pourroit assurément pas les cacher , car c'est un pays plane , sans aucun arbre , & où ils seroient constamment en vue. Aussi jamais personne , sur la foi de qui je pusse compter , ne m'a dit en avoir aperçu un seul. Pour des ânes sauvages , j'en ai vu souvent de vivans , mais jamais de morts. Ils ont le cou , la tête & la queue comme les nôtres : mais tout leur corps est rayé transversalement de noir & de blanc ; & jamais tigré. Le zebre se trouve en Abyssinie , mais à l'extrémité sud-ouest du Kuara , dans le pays des Shangallas & des Gubas , dans le Naréa & le Caffa , dans les montagnes de Dyre & Tegla , & au midi jusques auprès du cap de Bonne-Espérance.

Il est très-douteux que les chevaux nubiens courent avec autant de vitesse que les chevaux arabes , parce qu'ils sont taillés d'une manière tout-à-fait différente. Mais si la beauté , la régularité parfaite des formes , la grandeur , la force , l'agilité ;

licité, la souplesse des mouvemens, la facilité de supporter la fatigue, la docilité & l'attachement à son maître, attachement bien plus marqué que dans tout autre animal, doivent constituer le mérite d'un cheval, le nubien est sans comparaison celui qui l'emporte sur tous les autres. Peu d'hommes ont vu plus de chevaux que moi & plus d'endroits où les races de ces animaux sont excellentes, & personne ne les a peut-être jamais autant aimés. Cependant je ne dirai pas si l'espèce des chevaux nubiens pourroit réussir dans nos courses, car cet amusement m'a toujours été fort indifférent : mais je crois qu'on devroit en faire l'essai. La dépense ne seroit pas très-considérable pour s'en procurer; il faudroit seulement employer de l'adresse pour vaincre les difficultés.

Je ne pus résister au plaisir de dessiner un de ces chevaux; mais j'ai malheureusement égaré ce dessin depuis très-peu de tems. C'étoit le cheval que montoit le Sheik Adelan lui-même, qui ne me le laissa esquisser qu'avec quelque répugnance. Le cheval n'avoit pas tout-à-fait quatre ans, & il avoit seize paumes de haut. Je n'en parle que de mémoire. Je connois les fautes de mon esquisse & je pourrois en corriger plusieurs : mais j'ai toujours eu pour principe, soit pour mes dessins, soit pour mes descriptions, de ne jamais rien corriger sans avoir l'objet sous les yeux. On avoit donné à ce cheval le nom d'*El-Fudda*, dont je ne prétends point expliquer la signification. Cependant *El-Fudda* veut dire en Egypte une petite pièce de monnoie rognée & pointue, qu'on appelle autrement un *parat*. Mais probablement qu'en Nubie le nom des chevaux n'a pas plus d'analogie avec les qualités de l'animal, que les noms qu'on donne en Angleterre aux

chevaux de course. Les Nubiens sont pourtant très-jaloux de conserver la généalogie de leurs chevaux. Ils sont descendre tous les plus illustres de ces animaux des cinq chevaux que montoient Mahomet & ses quatre successeurs, Abou-Beker (1), Omar, Atman & Ali, quand ils s'enfuirent de la Mecque à Médine, la première nuit de l'Hégire. Je ne demandai point duquel de ces chevaux El-Fudda descendoit. Quand le Sheik Adelan le montoit pour aller au combat, avec sa cotte de maille, son sabre, sa hache, sa selle de guerre, sa bride toute en fer, ses plaques de cuivre qui couvroient le front, les côtés de la tête & le poitrail du cheval, cet animal ne portoit sûrement pas moins de 3 quintaux (2). Ce cheval étoit accoutumé à s'agenouiller pour laisser monter son maître, comme pour le laisser descendre tout armé, afin qu'on ne pût pas profiter contre lui de ces momens défavorables où un homme est obligé de s'armer pièce à pièce à cheval. Adelan étoit un très-brave combattant qui ne craignoit personne tête à tête. Toujours le premier dans la mêlée, il n'en sortoit que le dernier & ne changeoit jamais de cheval.

Les chevaux d'Halfaïa & de Gerri ne sont point aussi grands que ceux de Dongola, lesquels ont rarement moins de seize paumes. Il y en a de noirs & il y en a de blancs, mais beaucoup plus des premiers que des derniers. Je n'en ai jamais apperçu de gris-pommelés : mais j'en ai vu quelqu'un bai, ou plutôt approchant de la couleur du daim. Le dora (3)

(1) C'est celui que nous nommons Abou Beker. Le Traducteur conserve l'orthographe originale.

(2) Il y a dans l'original 26 stons. Le ston est tantôt de 8 livres, & tantôt de 12 & de 14 livres.

(3) Le mais.

dont on les nourrit, les entretient extrêmement gras. On ne leur laisse jamais manger d'autre herbe que la racine de cette herbe rase qui vient le long du Nil, encore faut il que le soleil l'ait bien desséchée. Alors on l'arrache de dessous la terre où elle est blanchie, & on en rassemble une fois par jour un petit tas qu'on met à terre devant chaque cheval. On tient ces chevaux attachés par le sabot de devant avec une petite corde de coton qui a un bouton & une espee de gance. Ils mangent & boivent tout bridés, non avec la bride de bataille, mais avec une bride plus légère dont on se sert pour les y accoutumer. Si on demande aux Funges pourquoi ils font cela, ils citent une foule de batailles, qui n'ont été perdues que parce que les troupes étoient attaquées dans le tems qu'elles avoient débridé leurs chevaux pour les faire boire. Les Arabes ne montent jamais des chevaux entiers; & les Nubiens, au contraire, ne montent jamais de jumens. La raison de cette différence est bien sensible. Les Arabes sont continuellement en guerre avec tous leurs voisins, car dans ces contrées on donne au vol & au pillage le nom de *guerre*; & ils cherchent toujours à surprendre leurs ennemis, ou le soir, quand il fait nuit, ou le matin, avant le jour. S'ils montoient des étalons, ces animaux ne sentiroient pas plutôt les jumens dans le camp où on les conduiroit, qu'ils henniroient & répandroient l'alarme parmi les ennemis qu'on voudroit surprendre. Mais cela ne peut pas avoir lieu quand on monte des jumens. Pour les Funges, ils ne cherchent point à agir par surprise. Ils ne veulent vaincre que par la force. D'ailleurs ils habitent une immense plaine, découverte de tous côtés, où les stratagèmes leur seroient inutiles.

— G g g g a

MAIS revenons à notre route. L'endroit où nous mîmes pied à terre s'appelle *Hajar-el-Dill*, & est éloigné d'environ un mille de celui où nous avons fait halte dans le bois, pour laisser paître nos chameaux. Nous reprîmes bientôt notre chemin qui étoit à un mille de distance du Nil, & parallèle au cours de ce fleuve. Quand nous eûmes fait près de trois milles, nous arrivâmes à la vue du grand village de Dereira. De l'autre côté du fleuve & environ quatre milles plus loin est Daleb, autre grand village, où l'on conserve les reliques d'un fameux Saint du même nom. La campagne des environs étoit bien plus agréable & mieux cultivée que celle que nous avons traversée auparavant. On y trouve une chaîne de montagnes très-basses.

LE 2 Octobre, à six heures & demie du soir, nous arrivâmes à Wed-Baal a Nagga. C'est un grand village appartenant à un Fakir, très-respecté dans tout le gouvernement de Chendi. Tout le sol de ce canton, excepté le long du Nil, est désert & sablonneux. Nous vîmes dans la plaine beaucoup de gens occupés à fouiller des trous pour en tirer de la terre & la faire bouillir dans de grands pots d'argile. C'est de cette manière qu'ils se procurent cette grande quantité de sel qu'on porte au marché d'Halfâia, & qui delà passe à Sennaar.

LE 3, à cinq heures du matin, nous partîmes de Wed-Baal à Nagga, & nous continuâmes à suivre le cours du Nil en nous en tenant à un quart de mille de distance. Sept milles plus loin, au nord-est, nous vîmes le tombeau du Fakir el Deragi qui est sur le bord du chemin & que nous laissons à main droite. Depuis Wed-Baal à Nagga jusques au tom-

beau du Fakir , toute la campagne , sur les deux rives du Nil , est pittoresque , agréable , parée d'une brillante verdure & semée de jolies maisons. Mais après avoir passé le tombeau , nous ne vîmes qu'un désert stérile , excepté dans un seul endroit , situé au bord de la rivière , où il y avoit de la verdure & de fort beaux arbres. Aussi nous y fîmes halte à neuf heures du matin. Ce lieu s'appelle *Maïa*. On voit quelques arbres sur la rive opposée du fleuve : mais au-delà , tout est désert. Ce canton étoit alors habité par les Arabes Jahaleens de Wed el Faal. Comme ils avoient eu beaucoup de pluie dans le pays élevé , & que leurs étangs étoient encore pleins d'eau , ils y faisoient paître leurs troupeaux plus long-tems que de coutume. Ce pays appartient à Idris Wed el Faal , Gouverneur de Chendi , fils de la Princesse Sittina , & conséquemment neveu de Wed Ageeb. Ce Prince étoit alors avec les Jahaleens ; ce qui nous rassuroit. Sans cela , nous aurions eu beaucoup à craindre ; car il n'y a pas de tribu plus fanatique , plus dangereuse & plus ennemie du nom chrétien que celle-là.

PENDANT que je parle de ces Arabes , il faut que j'observe une fois que ce mot de Wed dont je me suis déjà fréquemment servi dans le cours de cet ouvrage , signifie en Arabe une rivière ; mais il a un sens tout différent dans le royaume de Sennaar. Les habitans de Chendi & de toute cette partie de l'Atbara l'emploient comme une abréviation de Welled ; car ils semblent avoir en aversion la lettre L. Wed el Faal veut donc dire le fils du Faal ; Wed Hydar , le fils d'Hydar ou du Lion ; Wed Hassan , le fils d'Hassan ; ainsi du reste. Par la même raison , Melek Sennaar , le Roi de

Sennaar , s'appelle le *Mek*, en otant l , & l'on dit Abd-el-Mek , l'esclave du Roi , au lieu d'Abd-el-Melek. Je retrouvai aussi dans l'Atbara la langue du Koran , employée dans la conversation familiere ; & comme c'étoit dans ce livre que j'avois d'abord appris l'arabe , j'avois dans l'Atbara une facilité , une propriété d'expression , qui m'étoit auparavant étrangere , parce qu'en Arabie la langue du Koran est une langue morte , & qui n'est guere entendue que par les savans.

A Wed Baal a Nagga , il y a des bateaux pour passer le Nil , quand on veut aller à Dongola , par le désert de Bahiouda. On aborde de l'autre côté du fleuve , dans un endroit qu'on appelle Derreira. J'imagine que c'est pour éviter les Arabes Jahéleens , que les caravanes passent à Gerri , au lieu de venir à Wed Baal a Nagga. Nous partîmes de Maïa , à trois heures de l'après-midi , & après avoir marché trois milles , nous vîmes à Gooz , petit village situé à gauche du chemin. Là nous trouvâmes de quoi bien faire repaître nos chameaux. A six heures , nous nous arrêtâmes à Fakari ; nous n'avions plus que cinq milles à faire pour nous rendre à Chendi , où nous arrivâmes le lendemain 4 Octobre (1) , à huit heures du matin.

(1) 1772.





CHAPITRE XI.

M. Bruce est accueilli à Chendi par Sittina. — Conversation avec cette Princesse. — Entrée dans le desert. — Colonnes de sable mouvant. — Simoon (1). — Latitude de Chiggre.

CHENDI, ou Chandi, est un grand village & le chef-lieu du district du même nom, dont le gouvernement appartient à une femme, qu'on appelle Sittina, c'est-à-dire la Maitresse ou la Dame. Elle est sœur du Wed Ageeb, le premier des Arabes de l'Atbara. Sittina est veuve & a un fils unique destiné à lui succéder dans le gouvernement de Chendi; & ce fils nommé Idris Wed el Faal, est déjà à la tête des affaires de Sittina. Le Gouverneur de Chendi est communément appelé Mek el Jahleen, ou Prince des Arabes Beni Koreishs, qui, comme je l'ai déjà dit, sont tous établis à l'extrémité de l'Atbara, des deux côtés du Magiran.

Il s'est conservé à Chendi une tradition, d'après laquelle une femme, nommée Hendaqué, gouverna jadis ce pays. On peut inférer de là que Chendi étoit une partie du royaume de Candace; car le mot de Candace, écrit en grec, fait précisément Hendaqué, comme on dit que s'appelloit la Reine de Chendi. Quoi qu'il en soit, Chendi étoit autrefois

(1) C'est le nom que les Arabes donnent au vent du desert.

une ville très-fréquentée. Les caravanes de Sennaar, d'Égypte, de Suakem, du Korfodan, s'y rendent encore depuis que les Arabes se sont emparés de la route de Dongola & du desert de Bahiouda ; & quoique ce ne soit pas une ville très-bien pourvue, les choses y sont pourtant moins chères & meilleures qu'à Sennaar, excepté le bois à brûler, qui y est plus rare & plus cher que dans aucune autre partie de l'Atbara. Les habitans y brûlent de la fiente de chameau. Il est vrai que dans un climat aussi chaud, on n'a besoin de feu que pour faire cuire les alimens ; autrement il ne peut être qu'incommode. La chaleur avoit été si excessive à la fin d'Août, & au commencement de Septembre, que plusieurs personnes en moururent, tant dans Chendi que dans les villages voisins : mais à notre passage la température étoit moins chaude, quoique le thermometre s'élevât à midi jusqu'à 119 degrés.

CHENDI a environ deux cens cinquante maisons, qui ne sont point contiguës. Les principaux habitans ont même les leur très-isolées, & celle qu'habite Sittina est à un demi-mille de la ville. Il y a deux ou trois de ces maisons assez commodes : mais toutes les autres ne sont que de misérables taudis bâtis d'argile & de roseaux. Sittina nous donna une de ces maisons, où je déposai mes instrumens & mon bagage afin de les mettre à l'abri du larcin ; mais j'allai coucher dans ma tente, car il faisoit assez chaud pour cela. Les femmes de Chendi sont considérées comme les plus belles de l'Atbara, & les hommes comme les plus grands poltrons. Leurs voisins leur ont donné cette réputation de lâcheté : mais nous n'eûmes pas occasion de vérifier si elle étoit méritée.

A

A notre arrivée à Chendi, nous trouvâmes tout le monde dans l'inquiétude par rapport à un phénomène, qui, bien qu'il paroisse fréquemment, n'avoit pourtant point, par une étrange inadvertance, été encore remarqué dans un ciel serain. La planète de Vénus restoit visible toute la journée; & sembloit défier l'éclat même du soleil, dont elle étoit fort près. Quoique la même chose se renouvelle tous les quatre ans, le peuple de Chendi & des environs de la ville ignorant cette périodicité, étoient dans les plus vives alarmes. On accourut en foule autour de moi pour me demander ce que signifioit un tel phénomène; & quand on vit mes télescopes & mon quart de cercle, on crut fermement que l'étoile étoit devenue visible par quelque rapport avec mes instrumens, & pour mon utilité particulière.

Le peuple est par-tout le même, & il voit dans tout quelque signe funeste. A Chendi, l'apparition très naturelle de l'étoile de Vénus fut cause de divers fâcheux pronostics. Les uns disoient qu'on auroit peu de pluie, & une mauvaise récolte l'année suivante; les autres qu'Abou Kalec viendrait avec son armée déposer le Roi de Sennaar & envahir l'Atbara; & d'autres enfin me menaçoient moi-même, comme étant le principal auteur de ces désastres. Pour moi, sans paroître chercher à les désabuser de l'idée qu'ils avoient de ma puissance, je fis en sorte d'insinuer aux principaux habitans que le phénomène qui les effrayoit étoit un signe favorable, un avant-coureur de l'abondance, de la paix & du bonheur. Alors toutes les clameurs tournèrent à mon avantage, d'autant que Sittiva & son fils Idris favoient certaine-

ment que Mahomet Abou Kalec ne viendrait point cette année dans l'Atbara.

LE 12 octobre, j'allai rendre visite à Sittina, qui me reçut derrière un écran, de sorte qu'il me fut impossible de l'apercevoir. J'observai cependant qu'il y avait dans cet écran des ouvertures, faites de manière qu'elle pouvoit me voir tout à son aise. Elle s'exprima avec beaucoup de politesse; elle me parla beaucoup des termes où Adelan en étoit avec le Roi, & elle parut être très-étonnée qu'un homme blanc osât se hasarder dans un pays aussi éloigné de l'Europe, & aussi mal gouverné.

« PERMETTEZ-MOI, lui dis-je, Madame, de me plaindre d'une chose qui semble blesser les lois de l'hospitalité, & dont vous êtes la première Arabe, qui m'ait donné lieu de me plaindre ». — « Moi ! s'écria-t-elle. Il seroit étrange, en vérité, que je manquasse à un homme, qui m'apporte une lettre de mon frère ! De quoi vous plaignez-vous donc » ? — « Eh ! quoi, Madame, repris-je, vous me dites que je suis un homme blanc ; ce qui prouve que vous me voyez, sans me laisser jouir d'un égal avantage. Les Reines de Sennaar ne m'ont pas traité avec cette rigueur. J'ai pu les voir tout à mon aise, sans avoir besoin de les importuner ». — A ces mots, Sittina laissa échapper de grands éclats de rire. Après quoi elle me demanda quelque drogue, pour faire croître ses cheveux, ou du moins pour les empêcher de tomber. Elle me pria de revenir le lendemain, parce que son fils seroit de retour de l'Howat, (1) & qu'il désireroit beaucoup de me

(1) La ferme où il tenoit ses troupeaux.

voir. Je me retirai, & Sittina nous envoya des provisions en abondance.

LE 13, il fit si chaud, qu'il étoit impossible de résister aux ardeurs du soleil. Le Simoom empoisonné, souffloit comme s'il étoit sorti d'une fournaise. Nos yeux en étoient brûlés, nos levres trembloient, nos genoux fléchissoient, notre gosier étoit desséché, & rien ne nous soutenoit que la quantité d'eau que nous buvions. Les gens du pays me conseillèrent alors de tremper une éponge dans de l'eau & du vinaigre, & de la tenir sous mon nez, ce qui me fit grand bien.

Le soir, j'allai voir Sittina. Quand j'entrai chez elle, une negresse esclave, me prit par la main, & me plaça dans un passage, au bout duquel étoient deux portes opposées. Je ne savais pas pourquoi on me mettoit-là : mais à peine y eus-je resté quelques minutes, que j'entendis une des portes s'ouvrir, & Sittina parut magnifiquement habillée, & portant sur le haut de sa tête un bonnet d'or massif, mais pourtant assez mince, autour duquel pendoient plusieurs séguins. Elle avoit le cou paré de colliers & de chaînes du même métal. Ses cheveux formoient dix ou douze tresses différentes, qui lui tombaient jusqu'au dessous de la ceinture. Une mousseline ordinaire l'enveloppoit négligemment ; mais derrière ses épaules étoit attachée une large écharpe de satin pourpre, qui sans couvrir son sein ni ses épaules, venoit se renouer par devant avec une grace singulière. Elle portoit des bracelets d'or d'un demi pouce d'épaisseur au moins, & au bas de la jambe, elle avoit aussi des anneaux d'or plus gros du double, ce qui

étoit bien de tous ses ornemens le plus désagréable , & le plus mal imaginé.

Je crus d'abord que Sittina alloit passer rapidement devant moi , en feignant d'être surprise ; mais je me trompois. Elle s'arrêta au milieu du coridor , & me dit d'un air grave , « Kifhalec ? » C'est - à - dire , comment vous portez-vous ? — « Je crus que c'étoit une occasion favorable pour lui baiser la main , & je le fis sans qu'elle parût s'en scandaliser. — Souffrez, Madame, lui dis-je , que j'ose vous dire un mot , en qualité de médecin ». — Elle me fit une inclination de tête , & me répondit : « Entrez & je vous écouterai. L'esclave revint alors me prendre par la main , & me conduisit vers la porte du bout du coridor , dans un appartement où étoit l'écran que j'avois vu la veille , & derriere lequel vint se placer Sittina , qui étoit entrée par une autre porte.

CETTE princesse avoit à peine quarante ans , & étoit d'une raille au-dessus de la médiocre. Elle avoit le visage joufflu , la bouche grande , les levres très-rouges , & les plus belles dents , les plus beaux yeux que j'aie vus de ma vie. Mais elle s'étoit fait , avec de l'antimoine , au bout du nez & entre les yeux & les sourcils , une marque quarrée de la grandeur des mouches que portent quelquefois nos dames européennes , & une autre marque plus longue au milieu du nez , & enfin une autre sous le menton.

QUAND elle fut derriere son écran , elle me dit : « Eh ! bien , qu'avez vous donc à me dire comme médecin ? ». — « C'est , madame , relativement à ce que vous m'avez dit

hier vous-même. Ce pesant bonnet qui charge vos cheveux doit certainement contribuer beaucoup à les faire tomber. — « Je le crois, mais j'y suis à présent tellement accoutumée que si je cessois de le porter, je m'enrhumerois. Etes-vous un homme d'un nom illustre, d'une famille distinguée dans votre pays ». — « Oui madame ». — « Les femmes sont-elles belles chez vous » ? — « Les plus belles du monde, madame; mais elles ont tant d'autres qualités supérieures, que leur beauté est ce qu'on estime le moins en elles, & qu'elles apprécient le moins elles-mêmes ». — « Et vous permettent elles de leur baiser la main » ? — « J'entends ce que vous voulez me dire; mais vous vous méprenez. Il n'y a point de familiarité à baiser la main, dans mon pays; c'est un hommage, une marque de respect qu'on ne rend qu'aux souverains, & jamais à d'autres ». — « Oh! oui; mais aux Rois ». — « Et aux Reines aussi en s'agenouillant devant elles. En vous parlant des souverains, j'entends parler des Rois & des Reines. Cette condescendance de la part des Reines, est une faveur qu'elles n'accordent qu'au rang, qu'au mérite, & à une conduite honorable. C'est la récompense la plus précieuse que puissent obtenir des services éclatans. » -- « Mais savez-vous que vous êtes le seul homme qui m'ayez baissé la main ». — « Il ne m'étoit pas possible de le savoir, & je ne le croyois pas nécessaire. Comme je n'ai eu nullé intention de vous manquer de respect, je n'ai pas cru devoir vous offenser ». — « Vous ne m'avez pas non plus offensée; mais je voudrois bien que mon fils Idris vint vous voir. C'est par rapport à lui seul que je me suis parée aujourd'hui ». — J'espère, madame, que quand je le verrai, il voudra bien trouver quelque moyen de me faire conduire en sûreté jus-

qu'à Barbar, sur la route d'Egypte ». — « En sûreté ! que Dieu ait pitié de vous ! vous vous exposez bien imprudemment dans ces chemins. Idris, lui-même, Idris, Roi de ce pays, n'oseroit pas entreprendre ce voyage. Mais pourquoi ne vous en êtes-vous pas allé avec Mahomet Towash ? Il n'y a je crois que peu de jours qu'il est parti pour le Caire. Il faisoit la même route que vous ; & je crois qu'il a emmené avec lui tous les Hybeers ».

« Allez appeler mon portier, dit-elle à une esclave. Quand le portier fut venu, elle lui demanda : Savez vous si Mahomet Towash est déjà parti pour l'Egypte ? — « Je fais, répondit le portier, qu'il s'est rendu à Barbar. Les deux Mahomets & Abd-el-Jelleel, le Bishareen, l'accompagnoient ». — « A-t-il emmené avec lui tous les Hybeers, dit Sittina ? — « Il ont été découragés par les mauvais traitemens des Cubba Beeshs, répliqua le portier, & ayant été dépouillés de tout ce qu'ils avoient, ils étoient impatiens de se rendre chez eux ». — « Il s'offrira quelqu'autre personne, me dit alors la princesse, mais il ne faut pas que vous partiez sans un bon guide. Je ne le souffrirai pas. Les Bishareens sont des gens connus dans ce pays-ci, & en qui on peut se fier. Mais pendant que vous resterez à Chendi, venez ici tous les jours, & quand vous aurez besoin de quelque chose, envoyez-le chercher par quelqu'un de mes gens. Je sens bien que c'est un impôt mis sur un homme tel que vous que de l'obliger à demander les choses dont il a besoin : mais quand Idris sera ici il vous pourvoiera mieux que vous ne l'êtes à présent ». — Je pris alors congé de Sittina, & j'appris bientôt que Mahomet Towash avoit si bien suivi les instructions du Mek de Sennaar,

qu'il avoit emmené tous les Hybeers les plus connus , afin que je n'en trouvasse pas pour me guider.

COMME c'est la première fois que j'ai eu occasion de parler de cette utile espèce d'hommes , qu'on appelle Hybeers , il faut que je fasse connoître l'emploi auquel ils se sont voués. Un Hybeer est un guide. Ce nom vient du mot arabe Hubbar , qui signifie informer , instruire , diriger. Aussi conduisent-ils les caravanes , qui traversent le désert dans toutes ses directions , soit qu'elles aillent en Egypte , où qu'elles en viennent , soit qu'elles suivent la côte de la mer Rouge , ou qu'elles veuillent gagner les contrées du Sudan , & les extrémités occidentales de l'Afrique. Les Hybeers sont très-considérés. Ils connoissent parfaitement la situation & la qualité de toutes les eaux , qu'on peut trouver en chemin ; ils savent la distance des puits ; ils savent s'ils sont occupés par quelque campement ennemi , où s'ils sont libres , & dans le premier cas , ils indiquent le moyen de les éviter avec le moins d'inconvénient possible.

IL est également nécessaire que les Hybeers connoissent bien les endroits où règne le Simoom , & les saisons où ce vent pestiféré souffle dans les diverses parties du désert. Ils faut qu'ils connoissent aussi les endroits où sont les sables mouvans. Jadis chaque Hybeer appartenoit à quelque puissante tribu d'Arabes , qu'il intéressoit en faveur de la caravane qu'il conduisoit , & on le mettoit à même de récompenser généreusement la tribu protectrice. Mais à présent , que tous les Arabes errants dans ces vastes déserts vivent dans l'anarchie , que le commerce entre l'Abyssinie & le Caire

est abandonné, que celui entre le Caire & le pays de Sudan est diminué de beaucoup, l'importance des Hybeers est également déchue, & conséquemment les voyageurs sont moins en sûreté. Nous verrons bientôt une caravane, victime de la trahison des Hybeers même, qui la conduisoient. Il est vrai, que c'est le premier exemple d'une pareille perfidie.

UN jour que j'étois assis dans ma tente, occupé à réfléchir à la triste perspective que j'avois devant moi, un Arabe, qui n'avoit pas une mine trop prévenante, & qui ne portoit pour tout vêtement qu'un morceau de toile de coton autour des reins, vint m'offrir de me conduire à Barbar, & de-là en Egypte. Il me dit qu'il avoit sa maison à Daroo, sur le bord du Nil, à environ vingt milles au-delà de Syené (1), & à moins de distance du Caire. Je lui demandai pourquoi il ne s'en étoit point allé avec Mahomet Towash ? Il me répondit qu'il n'aimoit point ceux qui l'accompagnoient, & qu'il feroit bien trompé si leur voyage finissoit bien. Je le pressai alors pour savoir si c'étoit la seule raison qui l'eût empêché de partir ; & il m'avoua qu'il avoit été malade à Chendi, qu'il y avoit contracté des dettes, que ses vêtements étoient en gage, & qu'on lui retenoit son chameau pour le reste de ce qu'il devoit. Enfin, après avoir causé plusieurs fois avec Idris, car c'est ainsi que se nommoit cet Arabe, je compris qu'il jouissoit de quelque considération dans son pays, & qu'il avoit une fille mariée au Schourbatchie de Syené. Il me dit qu'il en étoit à son dernier voyage, & qu'une fois de retour chez lui, il ne traverseroit plus le désert.

(1) Syené, ou Assouan.

Nous fîmes alors notre marché. Je lui donnai de quoi retirer son chameau & ses habits ; il s'obligea de me servir de guide jusqu'en Egypte , & je lui promis de le récompenser suivant la maniere , dont il se feroit comporté.

D'APRÈS un grand nombre d'observations du soleil & des étoiles , observations faites dans le tems le plus favorable ; je trouvai que la latitude de Chendi étoit par les 16 deg. 38 min. 35 sec. nord. Le 13 octobre , j'observai une immersion du premier satellite de Jupiter , d'après quoi je conclus que la longitude du même Chendi étoit de 33 deg. 24 min. 45 sec. à l'est de méridien de Greenwich. Le 10 octobre , à une heure après midi , le thermometre de Farenheit s'éleva à l'ombre à 119 deg. , le vent étant au nord ; & le 11 à minuit , il descendit après une petite ondée de pluie , & avec un vent d'ouest à 87 deg. Jamais je ne le vis plus bas.

JE me préparai à partir de Chendi. Mais j'allai d'abord revoir la généreuse Sittina , & lui rendre grace de tous ses bienfaits. Elle avoit fait venir Idris en sa présence , pour lui donner des instructions & le menacer de sa colere en cas qu'il se comportât mal. Apprenant ce que j'avois fait pour lui , elle lui donna aussi une once d'or , & me dit que , quant à la route qu'il falloit suivre à travers le désert , elle croyoit que cet Arabe la connoissoit tout aussi bien qu'aucun autre guide : mais que si nous avions le malheur de rencontrer les Bishareens , ils ne lui feroient grace , ni à lui , ni à nous. Cependant elle me donna une lettre pour Mahomet Abou Bertran , Sheik d'une des tribus des Bishareens , vivant sur les rives de Tacazzé , non loin du Magiran. Cette lettre fut

écrite de l'Howat, par le fils de Sittina, parce qu'il n'étoit pas d'usage, me dit-elle, qu'elle écrivit elle-même. Je la suppliai de me permettre de lui témoigner ma gratitude, en lui baissant encore la main, ce qu'elle m'accorda de la manière la plus gracieuse, en riant beaucoup, & disant : « Vraiment, vous êtes un singulier homme ! Si mon fils Idris voyoit cela, il croiroit que je suis folle ? »

Nous partîmes de Chendi dans la soirée du 20 octobre, & nous allâmes camper à deux milles de la ville, & à un mille des bords du Nil. Le lendemain matin, à quatre heures trois quarts, nous nous mîmes en route ; nous vîmes cinq ou six villages des Jahaieens, que nous laissâmes à gauche. A neuf heures ayant déjà fait dix milles, nous nous reposâmes sous des arbres pour laisser paître nos chameaux. C'est-là que commence une Isle de plusieurs milles de long, située au milieu du Nil, & couverte de villages, d'arbres, & de champs de blé. Elle s'appelle Curgos. Vis-à-vis, s'élève la montagne de Gibbaini, où étoient les premières ruines d'architecture antique, que j'eusse vues depuis mon départ d'Axum. Nous y trouvâmes plusieurs piédestaux brisés, semblables à ceux d'Axum, & évidemment destinés à porter les figures du chien : nous y vîmes aussi quelques tronçons d'obélisques, dont les hiéroglyphes étoient presque totalement effacés. Les Arabes nous dirent que ces ruines étoient très-étendues, & qu'on avoit trouvé dans la terre plusieurs statues d'hommes & d'animaux. Les statues représentant des hommes, étoient pour la plupart de pierre noire. Il est presque impossible de ne pas s'imaginer que c'est-là qu'étoit l'ancienne cité de Meroë, dont la latitude devoit être de 16 deg.

26 min. Je soupçonne de plus , que c'est dans l'Isle voisine , que fut l'observatoire de ce fameux berceau de l'astronomie. Les Ethiopiens ne peuvent pas prononcer la lettre P ; aussi n'est elle point dans leurs alphabets. Curgos , nom de l'Isle , pourroit donc bien être Purgos , la Tour , ou l'observatoire de Meroë.

Les anciens font mention de quatre fleuves très-remarquables , qui formoient l'Isle de Meroë. Le premier , est l'Astusafpes , ou le fleuve Marab , ainsi nommé , parce qu'il se perd sous le sable , reparoit ensuite dans les tems de pluie , pour aller se jeter dans le Tacazzé.

Le second , est le Tacazzé , nommé Siris par les Grecs , & Astaboras , par les habitans de ces contrées. Le Tacazzé , forme comme le dit Pline , le canal à gauche de l'Atbara , ou comme l'appellerent les Grecs de l'Isle de Meroë.

A l'occident ou à main droite , est un autre fleuve considérable , connu à présent sous le nom de fleuve Blanc , & nommé par les anciens , Astapus. Diodore de Sicile , dit que l'Astapus sort de grands lacs , qui sont au midi , ce que nous savons être certain. Ce fleuve se jette dans le Nil , & forme avec lui le canal à main droite , qui contourne l'Isle de Meroë ou l'Atbara. Le Nil porte ici le nom de fleuve Bleu , & le mot Nil , dans la langue du pays , a précisément la même signification. Les anciens , comme les Grecs , avoient donné au Nil , le nom de fleuve Bleu ; & puisqu'il est bien reconnu que ces quatre fleuves sont ceux qui entouroient Mercë , ni

le Gojam, ni aucun autre endroit, ne peut être pris pour cette Ile.

Je ne prétends pas dire qu'il puisse y avoir de preuve positive, fondée sur les observations astronomiques des anciens, à moins qu'il n'y ait des circonstances qui les renforcent. Mais quels qu'aient été les travaux des voyageurs modernes, nous perdriions sans doute beaucoup à rejeter toutes les observations célestes des anciens. Plusieurs circonstances ont contribué à nous faire fixer la position de Meroë à Gerri, ou entre cette ville & Wed-Baal à Nagga, c'est-à-dire, à peu-près par la latitude de 16 deg. 10 min.; & Ptolémée, d'après une observation du solstice, la place par les 16 deg. 26 min.; de sorte que s'il y a ici erreur, elle est de très-peu de conséquence, puisque la direction de cette cité pouvoit s'étendre vers le nord. Les observations rapportées par Pline, ne sont pas si exactes que celles de Ptolémée, ni ne méritent pas de leur être comparées par plusieurs raisons sensibles. Cependant, quelque imparfaites qu'elles soient, on trouve en les examinant de près, qu'elles ne laissent pas de jeter encore quelque jour sur ce sujet. Pline dit que le soleil est deux fois par an vertical à Meroë; la première, quand il entre dans le 18 deg. du signe du taureau; & la seconde, quand il est dans le 14 deg. du signe du lion.

Il y a ici trois choses contradictoires qui démontrent évidemment que l'erreur ne vient point de Pline, mais de quelque copiste ignorant; car si le zénith de Meroë répondoit au 18° deg. du signe du taureau, il seroit impossible que le même point répondit au 14° deg. du signe du lion; & si Syéné étoit

à cinq milles stades de l'une, il seroit impossible qu'il ne fût pas encore plus loin de l'autre, placée au sud de la première; ces trois lieux étant d'ailleurs sous le même méridien. Il faut donc convenir que les deux observations qu'on trouve dans Pline sont erronées.

MAIS supposons que la première observation fixe la latitude de Meroë par les 17 deg. 20 min., & la seconde, par les 16 deg. 40 min. En prenant le medium de ces deux mauvaises observations, comme il est d'usage en pareil cas, nous trouverons que la latitude de Meroë sera de 16 deg. 30 min.; ce qui différera seulement de 4 min. de l'observation de Ptolémée.

Parmi la multitude d'erreurs qu'a commises Vossius (1) en parlant du Nil, on trouve qu'il est faux qu'il y ait aucune île dans ce fleuve. Mais mes lecteurs doivent être persuadés depuis long-tems que cette assertion de Vossius est sans aucun fondement; puisque depuis l'île de Rhodes, où est le mikéas (2), jusques à celle de Curgos, j'en ai déjà décrit plusieurs. Cet Auteur voudroit donner à entendre que Meroë ou l'Atbara n'est point une île, mais une péninsule, parce qu'il est bien reconnu que dans l'histoire les mots d'île & de péninsule sont constamment employés comme synonymes. Mais il n'en est pas de même en cette occasion. Meroë n'a pas besoin qu'on se serve de ce moyen pour prouver son existence. Le lecteur n'a qu'à jeter les yeux sur la carte, il

(1) De orig. Num. cap. 16, cap. 57.

(2) Le nilometre.

verra deux fleuves , le Rahad & le Toccoor , qui se joignent presque par la latitude de 12 deg. 40 min. nord. Au travers de la péninsule , formée par ces deux fleuves , est un ruisseau , appelé *Falati* , dont l'eau suit une direction contraire au cours est & ouest des autres rivières de ces contrées , & qui dans les tems secs est en partie caché sous le sable. Ce ruisseau fait de l'Atbara une île parfaite dans les tems de pluie.

SIMONIDES demeura cinq ans à Meroë. Après lui , Aristocreon , Bion & Basilis (1) y séjournèrent. Or il n'est pas possible que si le lieu où des hommes tels que ceux-là vécurent , eût été faussement réputé île , ils eussent manqué de certifier le contraire. Diodore de Sicile atteste que Meroë a la forme d'un bouclier , c'est-à-dire , d'un bouclier triangulaire que les anciens appelloient *scutum*. Or , rien ne ressemble plus à cela que le bas de l'Atbara , depuis Gerri au Magiran , qui est la partie que vraisemblablement Diodore connoissoit. Mais il est presque impossible que cet Ecrivain eût trouvé une ressemblance si exacte , sans avoir vu sur le papier une esquisse de Meroë.

COMME ce que je viens d'observer suppose que Diodore de Sicile avoit des connoissances plus qu'ordinaires , j'examinerai si les mesures qu'il nous a données de l'île de Meroë s'accordent avec la vérité. Il dit que cette île a trois mille stades de long & mille de large. Or , en prenant 8 stades pour un mille , nous avons 345 mille ; & en mesurant avec le compas , depuis la rivière de Falati , où , comme je l'ai dit ,

(1) Plin. lib. 6 , cap. 30.

l'Atbara devient une île par le confluent des deux fleuves, jusqu'à l'extrémité de Meroë, je trouve 345 mille de 60 au degré; de sorte que sans avoir besoin de faire aucune déduction, ni aucune addition, à cause des changemens qui peuvent s'être opérés, il est impossible aujourd'hui d'avoir une mesure plus exacte. Quant à la largeur, il est difficile de savoir dans quelle partie l'a prise Diodore; car l'île formant un triangle, sa largeur varie d'un bout à l'autre. Mais supposant, comme cela est assez vraisemblable, que cet Historien la mesurât dans l'endroit où étoit bâtie la ville, il devroit y avoir 125 milles pour 1000 stades, & j'en trouve, en la mesurant, 145; ce qui n'est qu'une petite différence.

EXAMINONS à présent ce que peut nous apprendre le rapport des Centurions que Neron envoya pour découvrir ce pays inconnu, rapport qui a été regardé comme décisif, relativement à la distance des divers lieux où ils passèrent.

CES voyageurs prétendent qu'entre Syéné & l'entrée de l'île de Meroë, il y avoit 873 milles, & delà jusqu'à la ville, 70 milles. Ainsi la distance qui séparoit cette ville de Syéné devoit être de 943 milles ou 15 deg. 43 min. Syéné est bien certainement par la latitude de 24 deg. & quelques minutes, plus ou moins; & si nous en défalquons 15 deg., il en restera 9 deg. pour la latitude de l'île de Meroë. Mais l'affertion de ces Centurions porteroit l'île de Meroë bien au midi des sources du Nil & confondroit toutes nos idées sur la géographie de l'Afrique. La parallèle qui marque 11 deg. coupe le Gojam par le milieu, & cette péninsule est assez semblable à un bouclier de l'espèce du *pelta*, mais non pas au scu-

tum, auquel Diodore a très-judicieusement comparé Meroë.

EN outre, leur propre témoignage condamne les Centurions de Neron ; car c'est auprès de Meroë, qu'après avoir passé le désert ils virent la première apparence de verdure. La raison en est bien sensible, si la latitude de cette ville étoit par les 16 deg., c'est-à-dire, sur les limites des pluies du tropique. Moi, qui ai parcouru à pied toutes ces affreuses contrées, je puis attester que quoique dans l'endroit désigné, quelques herbes, quelques arbrustes commencent à croître, comme on l'exprime judicieusement, jamais ces herbes, ces arbrustes ne sont abondans, ni n'annoncent de la vigueur.

MAIS si les Centurions étoient réellement allés en Gojam, ils auroient fait, avant d'y arriver, plus de cent milles dans le pays le plus verdoyant & le plus magnifique. Les perroquets (1) qu'ils remarquerent à Meroë ou dans l'Atbara, ne se trouvent point dans le Gojam. Ces oiseaux aiment les pays bas & chauds, où ils trouvent toujours une grande quantité de fruits de différentes espèces. Enfin, si l'on en croyoit les Centurions, ni l'observation de Ptolémée, ni les deux observations citées dans Plinè, ne pourroient être admises avec quelque modification que ce soit.

STRABON remarque, en parlant de Meroë, qu'elle étoit située sur les limites des pluies du tropique ; & il s'étonne, avec sa raison supérieure & sa sagesse ordinaire, que la ré-

(1) Pistaci aves,

gularité de ces pluies, dans leur époque & dans leur durée, n'ait pas été plutôt connue, lorsqu'on avoit eu tant d'occasions de les observer à Meroë. Le même Auteur dit que le soleil est vertical à Meroë, quarante-cinq jours avant le solstice d'été; ce qui place cette isle par la latitude de 16 deg. 44 min. ; latitude peu différente de celle que Ptolémée lui assigne. D'après tout ce que je viens de citer, j'ose dire qu'il est dans l'ancienne géographie très-peu de lieux dont la situation soit mieux définie & attestée par plus de circonstances que celle de l'isle d'Atbara ou de Meroë. Mais quand il en seroit tout autrement, je ne vois pas une seule de ces circonstances qui puisse prouver en aucune manière que le Gojam est Meroë, comme Le Grand & les Jésuites l'ont vainement prétendu.

MAIS reprenons notre route. Le 21 Octobre, ayant marché long-tems dans des vallées tortueuses & sur les stériles montagnes de l'Acaba, nous fîmes halte à onze heures du matin, dans un bois situé à un mille du fleuve. Le côté du Nil où nous marchions ce jour-là est tout-à-fait nud & désert: mais l'autre est couvert d'arbres, de champs de bled & de villages.

LE 22, après midi, nous quittâmes notre station, qu'on appelle *Hor-Gibbaity*, & nous traversâmes divers villages nommés *Dow-Dowa*, & habités par les Macabrabs. Trois milles plus loin, nous trouvâmes Demar, ville appartenante au Fakir Wed-Madge-Doub, qui est un Saint de la première conséquence parmi les Arabes Jahaileens. Ils s'imaginent que ce Fakir opère des miracles & qu'il peut à son gré rendre

Tom. IV.

K k k k

les gens boiteux, aveugles, fous. Aussi le craignent-ils tellement, que les caravanes passent en sûreté devant ce réceptacle de voleurs ; car les Macabrabs sont & ont toujours été inclinés à voler. Il est pourtant des caravanes qui aiment mieux profiter de la nuit pour passer sans être apperçues, que de se fier à la vénération que ces Jaheleens ont pour la sainteté de leur Wed-Madge-Doub. Après ceux-ci viennent les Eliabs, dont la résidence est à Howiah, que nous laissons à quatre milles à notre gauche.

Nous partîmes de Demar le 25, à six heures trois quarts du matin, & à neuf heures, nous eûmes fait cinq milles & nous vinmes sur les bords du Tacazzé. Nous trouvâmes là les deux petits villages de Dubba-Beah, dont les maisons sont construites de roseaux récrépis avec de l'argile. Les habitans de ces villages sont originaires de Demar, & conséquemment alliés des Macabrabs. Ils se fourrerent dans la tête que nous allions à la Mecque; ce qui leur fut confirmé par un fils de Wed-Madge-Doub, que j'avois mené avec moi. Je n'avois ni besoin, ni envie de les dissuader; bien au contraire.

LA, le Tacazzé n'a pas plus d'un quart de mille de large : mais il est extrêmement profond, & on a choisi l'endroit où il a le plus de profondeur, pour y placer les bateaux de passage. L'eau du Tacazzé me parut en cet endroit tout aussi limpide qu'en Abyssinie, où j'ai souvent vu ce fleuve. Il prend sa source dans la province d'Angot par 9 deg. de latitude ; mais dans l'Atbara, ses bords ne sont point parés de cette riche verdure, de ces arbres majestueux qui le rendent si re-

marquable en Abyssinie. Il coule dans des sables stériles & déserts. La vue de ce fleuve me rappella une foule d'idées agréables : mais cependant, la plus douce de toutes ces idées étoit de songer que je m'éloignois de l'Abyssinie & que je me rapprochois de mon pays.

LES Arabes pensent que l'eau du Tacazzé est plus légère ; plus claire & meilleure pour la santé que celle du Nil. Le confluent de ces deux fleuves est à un demi-mille au-dessous du passage du Tacazzé. Quoique les bateaux de passage fussent très-petits, & les bateliers plus brutaux & moins expérimentés que ceux d'Halifoon, la sainteté prétendue de notre caractère & la libéralité avec laquelle nous les payâmes, furent cause qu'ils nous passèrent sans accident. Ces enfans de Mahomet sont très-robustes ; & ils sembloient plutôt avoir confiance en leur force que chercher à employer de l'adresse. Nous partîmes de ce passage à trois heures un quart ; & à quatre heures & demie, nous trouvâmes un espace de terrain graveleux, entouré de grands arbres qui n'avoient aucun fruit. Le fleuve sert de borne entre l'Atbara & le Barbar, pays dans lequel nous étions alors, & qui est habité par les Jahaieens de la tribu de Mirifab.

LE 26, à six heures du matin, laissant le Nil à un mille à notre gauche, nous continuâmes à faire route dans un terrain graveleux & sablonneux, & à travers un bois d'acacias, d'une espèce dont les fleurs sont blanches ; au lieu que ceux que nous avions vus jusqu'alors portoient des fleurs jaunes. A une heure, nous laissâmes ce bois sur la gauche ; & à trois heures quarante minutes, nous vîmes à Gooz,

village très-petit , mais qui est pourtant le chef-lieu ou la capitale du Barbar. Ce village de Gooz est un assemblage de misérables huttes d'argile & de roseaux. Il n'y a pas en tout plus de trente maisons ; mais cependant cela forme cinq ou six groupes ou villages différens.

Nous trouvâmes que la chaleur étoit là un peu moins forte. Mais tous les habitans se plaignoient d'un mal d'yeux qu'on appelle *tishash* , & qui se termine fréquemment par la cécité. J'imagine que cette maladie est occasionnée par le Simoom & par le sable fin que ce vent porte dans les yeux. Notre Hybeer Idris éprouva là un accident. Il fut arrêté pour dette & conduit en prison. Comme nous étions alors à l'entrée du désert , & que nous n'avions plus à voir d'autre lieu habité jusqu'en Egypte , je ne fus pas fâché d'avoir occasion de lui imposer une nouvelle obligation avant de lui confier notre vie , comme nous étions à même de le faire. Je payai donc ses dettes & je le reconciliai avec ses débiteurs , qui de leur côté se prêtèrent avec facilité à un arrangement.

QUAND le commerce florissoit dans ces contrées & que les caravanes les traversoient régulièrement , Gooz étoit un lieu assez important , parce qu'il se trouvoit à l'entrée du désert & qu'il avoit l'avantage du premier marché. Mais à présent , il n'y reste pas la moindre trace de commerce , & on n'y trouve plus , comme autrefois , des guides sûrs pour conduire les voyageurs dans le désert. Gooz est situé à quinze milles du confluent du Nil & du Tacazzé. D'après plusieurs observations de soleil & d'étoiles , je déterminai la latitude

de Gooz par les 17 deg. 57 min. 22 sec. ; & ayant observé, le 5 Novembre, une immersion du premier satellite de Jupiter, je trouvai la longitude de ce même village de 34 deg. 20 min. 30 sec. à l'est du méridien de Greenwich. Le plus haut degré auquel s'éleva à Gooz le thermometre de Fahrenheit fut 111 deg. ; c'étoit le 28 Octobre à midi.

APRÈS qu'Idris nous eut assurés, de la maniere la plus solemnelle, qu'il vivroit & mourroit avec nous, après que nous eûmes prononcé la priere de paix, nous fîmes la meilleure contenance possible, & nous nous élançâmes dans le désert. Notre caravane étoit composée du Turc Ismael, de deux domestiques Grecs, sans compter Georgis qui étoit presqu'aveugle, & conséquemment incapable de rendre aucun service, de deux jeunes Barbarins qui se chargerent de prendre soin de nos chameaux, d'Idris, d'un jeune homme de ses parens qui le joignit à Gooz, & de moi. Nous étions en tout neuf personnes, dont huit seulement pouvoient être utiles. Six d'entre nous étoient bien armés de mousquetons, de sabres, de pistolets, de fusils à deux coups ; & Idris & son jeune parent avoient chacun une lance, parce que c'étoit la seule arme dont ils fussent faire usage. Cinq ou six Turcorors tous nus vinrent se joindre à nous à l'aiguade. J'en fus très fâché, parce que je sentis que nous serions dans la cruelle nécessité de les voir mourir de soif ou de nous exposer à périr nous-mêmes avec eux, si nous les secourions.

LE 9 Novembre (1), nous partîmes de Gooz pour nous

(1) 1772.

rendre au Sakia , c'est-à-dire , à l'endroit où l'on prend de l'eau , qui est un peu au-dessous du petit village d'Hassa. Toute la rive occidentale du Nil est bordée jusqu'à Takani de petits villages appartenans aux Jafeleens , tribus indisciplinées & vivant dans une rébellion continuelle. A trois heures & demie , nous nous rapprochâmes du fleuve & nous arrivâmes à l'endroit où nous devions prendre notre provision d'eau. Nous remplîmes quatre grandes outres de cuir qui pouvoient ensemble contenir environ un muid & demi d'eau. Quant à nos vivres , ils consistoient en vingt-deux sacs de peau de chevre , remplis d'une espece de pain fait avec de la farine de dora , qu'on prépare à Gooz pour ces sortes d'expéditions. D'abord ces pains ont à-peu-près la forme d'une omelette , mais ils sont beaucoup plus minces & on les fait plutôt sécher que cuire ; après quoi , on les écrase dans les mains & on les réduit en poussiere , afin de pouvoir les presser dans les peaux de bouc que l'on remplit bien & qu'on attache ensuite avec une courroie de cuir très-serrée.

QUAND on veut manger cette poudre , on la détrempe dans de l'eau & elle gonfle au sextuple : mais elle a un goût aigrelet. Comme nous n'avions que peu de chameaux , & que conséquemment nous ne pouvions porter que peu de provisions , nous réglâmes que chacun de nous se contenteroit d'une poignée de pain en poudre , délayée dans une moitié de calebasse remplie d'eau. Car en sciant une calebasse par le milieu , on en fait deux écuelles , & ce sont les assiettes dont on se sert dans ces voyages. Nous avions encore une pareille ration chaque soir & une demi-ration deux heures avant midi & une autre demi-ration une heure après-midi.

A Haffa , le Nil baigne le pied d'une montagne appelée *Tibbel-Ateshan* , c'est-à-dire , la montagne de la soif , nom qu'on lui a donné emphatiquement , parce que les voyageurs qui entrent dans le désert commencent là à se pourvoir contre la soif , & que ceux qui arrivent ont ordinairement besoin de s'y désaltérer.

LE 11 , à onze heures du matin , nous partîmes d'Haffa. Il nous fallut une journée pour remplir nos outres & pour les bien faire imbiber ; car il étoit nécessaire de faire une expérience de la plus grande conséquence , c'est-à-dire , de savoir si ces peaux tiendroient bien l'eau ou non. Pendant mon séjour à Chendi , j'avois eu grand soin de les goudronner & graisser en dehors , afin de pouvoir boucher tous leurs pores : mais Idris nous dit que ce n'étoit pas assez & qu'il falloit les remplir d'eau , les bien attacher & attendre quelque tems avant de nous mettre en route , pour éprouver si elles ne la laisseroient pas échapper.

Tandis qu'on chargeoit nos chameaux , je me baignai une demi-heure dans le Nil avec un extrême plaisir , & je pris ainsi congé de ce fleuve ami , dans l'incertitude de ne plus le revoir. En quittant le Nil nous fîmes face au nord-est , & nous entrâmes dans un désert dépourvu de toute espece d'arbres & dont le sol est graveleux , compact , mêlé de petits morceaux de marbre blanc & de cailloux qui ressembloit à de l'albâtre , ce qui fatiguoit singulièrement nos yeux. A quatre heures un quart nous fîmes halte dans un endroit où il y avoit une espece d'herbe qui ressembloit à du jonc. Nous y laissâmes paître nos chameaux jusqu'à huit heures du soir , que

nous nous remîmes en route. A dix heures trois quarts nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un endroit comme le premier. On appelle ce lieu Howeela. Le Jibbel Ateshan portoit au sud-ouest quart d'ouest de nous , à la distance d'environ sept milles. Je demandai à Idris s'il pouvoit m'indiquer avec précision l'endroit où étoit Syené , & il me le montra sans hésiter. Je pris alors ma boussole, & je vis que cette ville portoit au nord quart d'ouest , ce que je trouvai ensuite assez exact. Idris me dit que nous n'irions pourtant pas en droite ligne, parce qu'il nous faudroit aller tantôt d'un côté tantôt de l'autre pour chercher de l'eau , suivant que les puits du désert seroient vuides ou pleins.

LE 11 , à sept heures du matin nous partîmes d'Howeela , continuant à suivre la même direction , c'est-à-dire marchant au nord-est. Nous nous écartions ainsi pour ne pas rencontrer quelqu'Arabe qui pût donner avis de notre marche ; car alors il eût été aisé aux Bisharéens d'aller se mettre en embuscade aux puits où nous étions obligés de nous arrêter. A huit heures vingt minutes nous vinmes à Waadi-el-Haimer , où il y a quelques arbres & un peu de jonc , ainsi que l'indique le nom de Waadi. Les arabes Sumgars étoient alors campés à l'ouest de nous sur le bord du fleuve. A midi & demi nous fîmes halte dans un endroit où nous trouvâmes de l'herbe. Takaki est à environ vingt-quatre milles de cet endroit , entre le nord-ouest & nord nord-ouest ; & de Takaki à Dongola , il y a dix petites journées de marche , ce qui doit, je pense, faire à-peu-près cent quatre-vingt milles au plus. Nous étions alors dans le territoire des Bisharéens ; mais tous ces Arabes s'étoient retirés vers une haute chaîne
de

de montagnes très-unies , à un peu plus de deux journées de marche de l'endroit où nous étions , & s'étendant parallèlement à la droite de notre chemin jusqu'en Egypte.

A huit heures & demie nous fîmes halte dans un endroit sablonneux dénué d'arbres & de toute espèce d'herbe. Nos chameaux nous paroissoient être un peu trop chargés : mais nous nous en consolions en songeant que le poids de leur charge diminueroit chaque jour par la consommation de nos vivres. Cependant ces pauvres animaux parurent souffrir de ne rien manger cette nuit-là. L'endroit où nous étions s'appelle Umboïa. Nous partîmes d'Umboïa en nous écartant toujours dans le désert du côté du nord-est. A neuf heures nous vîmes la montagne d'Assero-Baybé , dont les deux pointes élevées pouvoient être à environ douze ou quatorze milles au nord de nous , & peut-être plus loin. C'est-là le dernier point sur lequel l'Hybeer dirige sa route. Dans l'est on voit Ebenaat , rocher pointu , qui est à environ dix milles de distance. Tout ce jour-là , ainsi que la soirée qui le précéda , nous marchâmes sur un sol pierreux & graveleux , où il n'y avoit pas un seul brin d'herbe , ni un seul arbre. De grands morceaux d'agate , de jaspe & de très-beau marbre sont répandus de tous côtés sur ce terrain.

A deux heures de l'après midi nous arrivâmes à Waady-Amour , où nous fîmes halte. Nous avions marché ce jour-là six heures de suite avec beaucoup de rapidité. Waadi-Amour n'a que quelques arbres & quelques buissons qui ne pouvoient nous donner ni de l'ombre , ni de quoi faire manger nos chameaux. Ainsi ne craignant plus les Arabes , campés

sur le bord du Nil, dont nous étions déjà fort éloignés, mais n'osant pourtant pas nous approcher des montagnes, nous dirigeâmes notre course au nord, où il y a un petit endroit appelé Assa-Nagga, dont le sol est de sable blanc & fournit de l'herbe. Ce fut là que par un défaut de précaution commencèrent nos infortunes. Nos souliers, que nous avions négligé de faire raccommoder, ne pouvoient absolument plus nous servir; le sol graveleux que nous avions trouvé depuis Waadi-Amour avoit achevé de les mettre en pieces; de sorte que le sable brûlant dans lequel nous marchions nous faisoit cruellement souffrir.

A environ un mille au nord ouest de nous étoit Hambily, rocher peu élevé, mais qui, vu du milieu de la plaine, a l'apparence d'un château ou plutôt d'une grande tour. Au midi de ce rocher s'élèvent deux petites montagnes. Ce sont des points de remarque très-importants pour les caravanes, parce qu'ils sont trop considérables pour pouvoir jamais être couverts par les sables mouvans. Tandis que nous étions à Assa-Nagga, les Assero-Baybés faisoient un quarré avec nous, & le coude que le Nil fait à l'est vers Korti & Dongola. Les Takakis étoient les Arabes dont nous étions les plus près. Ils vivent à l'ouest d'Assa-Nagga, & les Assero-Baybés sur les bords du Nil. Ensuite quand le Nil a tourné à l'est puis à l'ouest, sont les Arabes Chaigies, qui occupent les deux côtés du fleuve jusqu'à Korti, où commence le territoire du royaume de Dongola.

Là le Nil cessoit d'être à notre gauche, parce qu'il fait un détour très-remarquable, qui a été mal représenté sur

toutes les cartes. Je mis mon quart de cercle bien en ordre ; & d'après trois observations , une de Procyon , une de Rigel , & une de l'étoile du milieu de la ceinture d'Orion , je trouvais que la latitude d'Assa-Nagga étoit de 19°. 30'. Et comme Assa-Nagga est parallèle au point le plus éloigné du Nil , l'endroit où ce fleuve tourne à l'ouest par Korti vers Dongola doit être par la même latitude. Cela me fut d'ailleurs très-utile pour fixer plusieurs autres points sur ma carte.

LE 14, à sept heures du matin nous partîmes d'Assa-Nagga , & nous marchâmes droit au nord. A une heure nous fîmes halte à Waadi-el-Halboub , où l'on trouve quelques acacias. Nous avions ce jour-là fait vingt-un milles. Nous fûmes tout-à-la-fois surpris & épouvantés , par un des spectacles les plus magnifiques qui pussent frapper nos yeux. Nous vîmes à l'ouest & au nord-ouest de nous & à différentes distances , s'élever du sein de cet immense désert un grand nombre d'énormes colonnes de sable , qui tantôt couroient avec une prodigieuse rapidité , & tantôt s'avançoient avec une majestueuse lenteur. Quelquefois nous tremblions qu'elles ne vinssent tout à coup nous accabler , & nous reçûmes en effet de tems en tems une certaine quantité de sable. Mais ensuite elles s'éloignèrent au point que nous pouvions à peine les distinguer. Elles s'élevoient à une si grande hauteur qu'elles se perdoient dans les nuages. Souvent elles se brisoient très-haut , & ce volume immense de sable se dispersoit dans les airs. Quelquefois c'étoit dans le milieu qu'elles étoient rompues , & le bruit qu'elles faisoient alors ressembloit à l'explosion d'un canon. Vers midi , le vent étant au nord , &

soufflant très-fort, les colonnes s'avancèrent rapidement vers nous, & nous en comptâmes onze rangées à environ trois milles. Le diamètre de la plus grande me parut, à cette distance, d'environ dix pieds. Heureusement le vent passa au sud-est, & les colonnes s'éloignèrent : mais elles me laissèrent une impression qu'il m'est impossible de définir ; c'étoit un mélange d'étonnement, de terreur & d'admiration. C'eût été en vain que nous eussions voulu fuir, le cheval le plus vite, le vaisseau le plus léger n'égale point leur célérité ; & la persuasion où j'étois de ne pouvoir leur échapper, me fit rester long-tems immobile à les contempler ; de sorte qu'ensuite, boiteux comme je l'étois, j'eus de la peine à rattraper nos chameaux.

A la vue de ce merveilleux spectacle, Idris se mit à réciter ses prières, ou plutôt ses conjurations ; car, excepté le nom de Dieu & celui de Mahomet, tous les autres mots qu'il prononçoit sembloient être du grimoire. Cela occasionna une violente altercation entre lui & le Turc Ismael, qui se moquoit de ce qu'il ne se servoit point des termes du Koran, soutenant, avec une grande apparence de raison, qu'il n'y a d'autres charmes pour arrêter ces colonnes mouvantes, que ceux qu'emploient les habitans de l'Arabie déserte.

Les Arabes Adelaïas sont ceux à qui appartient le canton inhospitalier où nous étions alors. Ils sont Jafeleens, c'est-à-dire de la race des Béni Koreishs. Les Adelaïas sont, dit-on, pacifiques, ils ne font jamais le moindre mal aux caravanes qu'ils rencontrent. Cependant je doute que si nous les avions trouvés, ils eussent conservé auprès de nous leur

réputation d'aménité. Nous marchâmes ce jour-là fort lentement, parce que nos pieds étoient très-enflés, & nous faisoient beaucoup de mal. A l'exception d'Idris, toute notre troupe étoit singulièrement découragée, & croyoit s'enfoncer de plus en plus parmi les colonnes de sable mouvant, dont elle ne pourroit sortir. Mais, avant quatre heures de l'après-midi, tous ces énormes enfans de la terre se furent évanouis. Le soir nous vîmes à Waadi-Dimokea, où nous passâmes la nuit. Mais à notre réveil nous fûmes plus épouvantés que jamais, quand nous vîmes qu'un côté de l'endroit où nous étions étoit absolument enseveli sous le sable, que le vent y avoit porté la nuit.

Dès ce jour-là, la subordination diminua beaucoup parmi nous; chacun étoit mécontent, murmuroit & trembloit; notre eau étoit singulièrement diminuée, & nous étions menacés de périr de soif, par notre propre imprudence. Ismael qui étoit chargé de veiller sur l'eau, avoit dormi si profondément, qu'un de nos compagnons Turcororys avoit ouvert une de nos outres, à laquelle nous n'avions pas encore touché, & s'en étoit servi à discrétion. Sans doute, que pendant qu'il prenoit de l'eau, il entendit remuer quelqu'un, & craignant alors d'être découvert, il se sauva, sans attacher l'outre avec beaucoup de soin; de sorte que le matin, nous la trouvâmes aux trois quarts vuide.

Nous partîmes de Waadi-Dimokéa, le 15 à sept heures un quart du matin, dirigeant notre route un peu à l'ouest nord ouest, & autant que j'en pus juger droit à Syéné. Nous avions toujours à droite & à gauche les chaînes de mon-

ragnes , que nous avions vues la veille , & nous distinguâmes Del-Aned , dans le centre. A deux heures vingt minutes , nous vîmes à un passage entre ces rochers , lequel a environ un mille de large. Nous marchâmes dans ce chemin jusques au soir , que nous fîmes halte au pied de Del-Aned , dans un endroit appelé Waadi-Del-Aned.

Nous revîmes ce jour-là des colonnes de sable mouvant , comme celles que nous avions vues la veille à Waadi-Hal-boub. Elles étoient pourtant en plus grand nombre & moins grandes. Elles s'avancèrent souvent jusqu'à deux milles de nous. Au lever du soleil , ces colonnes parurent , comme un bois épais , & obscurcirent le ciel. Puis les rayons du soleil pénétrant à travers , leur donnerent l'air de véritables colonnes de feu. Alors tous nos compagnons furent au désespoir. Les Grecs disoient que c'étoit sans doute le jour du jugement. Ismael prétendoit que ce ne pouvoit être que l'enfer que nous voyions devant nous ; & tous les Turcororys croyoient que le monde étoit en feu. Je demandai à Idris s'il avoit déjà vu un pareil spectacle. Il me répondit qu'oui , qu'il en avoit vu fréquemment d'aussi terribles ; mais jamais de plus dangereux , parce que la rougeur de l'air sembloit nous présager le Simoom. Je priai alors cet Arabe de n'en pas parler à nos gens , parce qu'ils l'avoient déjà senti à Imhanzara , sur la route du Ras el Feel à Teawa , ainsi que dans l'Acaba de Gerri , & qu'ils avoient déjà assez peur de le retrouver ici.

A quatre heures de l'après-midi , nous partîmes de Waadi-Del-Aned , marchant un peu à l'est de la ligne de Syené. Les colonnes de sable , qui la veille s'étoient évanouies le soir ,

ne paroïssent presque plus ce jour-là, ou du moins elles étoient à l'horison à une très-grande distance. Cependant notre tranquillité ne dura pas long-tems. Idris ne la partagea même pas, & il nous dit, que dès que nous verrions venir le Simoom, nous n'avions qu'à nous jeter la face contre terre, en appuyant notre bouche sur le sable, de manière que nous n'avalassions pas cet air empoisonné, aussi long-tems que nous pourrions tenir notre respiration. Nous fîmes halte à six heures du soir, auprès d'un rocher, situé au milieu des sables stériles, où nos chameaux furent obligés de passer la nuit sans rien manger. Cet endroit s'appelle Ras el Seah; mais les Bishareens le nomment el Mout, c'est-à-dire, la Mort, nom de mauvaise augure !

Le 16, à dix heures & demie du matin, nous laissâmes El Mout, marchant presque en droite ligne vers Syené. Nos gens étoient, si-non en gaité, du moins plus contents que je ne les avois vus depuis notre départ de Gooz. Un des Barbarins entonna une chanson ; mais le Turc Hagi le fit taire, en lui disant gravement que, quand on chançoit en pareille occasion, c'étoit vouloir tenter la Providence. Certes, il n'y a rien de si différent que la bravoure & le courage d'esprit. Hagi Ismael étoit en état de combattre vaillamment, & il n'avoit pas la patience de souffrir.

A onze heures du matin, nous contemplions avec plaisir le sommet escarpé du Chiggre, dont nous approchions, & où nous espérons de pouvoir nous régaler de bonne eau, tout à notre aise, quand tout-à-coup, Idris nous cria : « Jetez-vous à terre. Voilà le Simoom ». Je vis venir du sud-est un

nuage aussi rouge que le pourpre de l'arc-en-ciel , mais non pas si épais & si serré. Il avoit environ vingt brasses de largeur , & étoit à douze pieds au-dessus du sol. Il s'avançoit avec une extrême rapidité ; car à peine eus-je le tems de me détourner vers le nord pour me jeter à terre , que je sentis la chaleur qui me fraploit le visage. Nous restâmes tous la bouche collée au sable, comme si nous étions morts ; jusqu'à ce qu'Idris nous avertit que nous pouvions nous relever. Le Méteore que j'avois vu , étoit en effet passé : mais l'air étoit encore si chaud , que nous courions risque d'être suffoqués. Pour moi , je sentis bien que j'en avois respiré une partie ; & je fus dès ce moment attaqué d'une espece d'asthme , qui ne m'abandonna que lorsque j'eus fait usage des bains de Poretta en Italie, où j'allai deux ans après.

UN découragement général s'étoit emparé de notre caravane. Un silence morne régnoit autour moi , ou si mes compagnons se parloient , c'étoit par des chuchotemens , qui faisoient assez connoître que leurs discours ne m'étoient pas favorables , ou que mes gens s'intimidoient davantage les uns les autres, par de vaines suggestions , qui dans aucun cas ne pouvoient jamais produire aucun bon effet. Alors , je rassemblai toute la troupe. Je lui fis une réprimande , & je l'exhortai à la patience , le plus qu'il me fut possible. Je leur dis de considérer que le Simoom m'avoit presque ôté l'usage de la voix , & fait enfler le visage au point qu'à peine je pouvois voir ; que mon cou étoit couvert de pustules , & mes pieds enflés & entamés en plusieurs endroits.

MES

Mes compagnons se plaignoient de la soif. Eh ! bien , je leur fis donner à chacun une pleine calebasse d'eau de plus que la veille , & je leur montrai le sommet noir & pointu du Chiggre , peu éloigné de nous , & où étoit le puits où nous devions remplir nos girbas , & conséquemment être délivrés de la crainte de périr de soif dans le désert. Je crois que je n'eus jamais autant d'éloquence , & que jamais l'éloquence n'eut un effet plus prompt. Tous mes compagnons protestèrent que leur inquiétude ne venoit que de l'état , où ils me voyoient ; ils me dirent qu'ils ne craignoient , ni les fatigues , ni la mort même , pourvu que je voulusse suivre leurs conseils , en prenant un peu plus de soin de moi que je ne faisois. Ils me supplièrent de faire jeter la charge d'un des chameaux , & de le monter au moins une partie de la journée , à cause des blessures que j'avois aux pieds. Mais je le refusai absolument , & je leur recommandai de nouveau de prendre courage , & de ménager les chameaux , pour pouvoir nous en servir , si quelqu'un de nous tomboit malade en route.

Ce phénomène du Simoom , auquel nous ne nous attendions pas , quoiqu'Idris l'eût prévu , nous jeta tous dans le plus grand abattement. Ce vent terrible continua à souffler , au point que nous en fûmes presque entièrement épuisés ; & cependant son souffle étoit en même tems si foible , qu'à peine il auroit pu soulever une feuille d'arbre. A quatre heures quarante minutes cessa enfin le Simoom , & il se leva du côté du nord une brise rafraîchissante , qui souffloit par rafales de cinq ou six minutes , & laissoit ensuite des intervalles de calme. Nous étions alors au pied de l'Acaba , qu'il

falloit monter avant d'arriver à Chiggre, où nous nous propositions de passer la nuit. Mais nous marchions tous en silence, sans qu'aucun de nous dit jusques où il croyoit que nous devions aller.

A huit heures treize minutes, nous nous arrêtâmes dans une plaine sablonneuse, couverte de pierres détachées & dépourvue de toute espèce d'herbe. Nous étions à un quart de mille du puits, qu'on trouve à l'entrée du défilé étroit, situé au midi de la petite plaine. Nous avons marché ce jour-là treize heures un quart : mais nous avons été, à la vérité, d'un pas fort lent, nos chameaux souffrant de ne pas manger, & étant fatigués & blessés par les roches pointues qui couvroient le pays que nous venions de traverser. Depuis plus de trois jours, nous n'avions pas trouvé la moindre herbe. Tout le désert étoit enseveli sous du sable mouvant. Nous vîmes ce jour-là, après avoir passé le Ras el Seah, de grands blocs de marbre de la plus éclatante blancheur, & égal, sans contredit, au plus beau marbre de Paros.

CHIGGRE est une petite vallée étroite, environnée & presque recouverte par des rochers stériles. Il y a dix puits ou citernes, & la gorge qui y conduit n'a pas plus de dix pas de large. Toutefois l'eau des sources qui entretiennent ces puits est très-abondante. Si on creuse un trou à cinq ou six pieds de profondeur, il est aussi-tôt plein d'eau. La principale citerne a environ quarante pas carrés & cinq pieds de profondeur : mais la meilleure eau est celle qu'on trouve dans les creux d'un rocher, à environ trente brasses plus haut, & à l'extrémité occidentale de cet étroit passage. Cependant

l'eau étoit par-tout assez sale & remplie d'animaux aquatiques & d'animaux terrestres ; de sorte que pour en boire , nous étions obligés de nous mettre devant la bouche un bout de nos ceintures de toile de coton & de humer l'eau par filtration , afin de ne pas avaler des ordures ou des parties détachées des animaux pourris. Nous vîmes beaucoup de perdrix sur les rochers , où elles ne pouvoient sûrement trouver rien à manger que des insectes. Je n'osai point hasarder de leur tirer des coups de fusil , de peur d'être entendu par quelques arabes errans dans les environs ; car Chiggre appartient à une tribu des Bishareens dont Abou Bertran est le Sheik ; & quoique ces arabes n'y résident pas , parce qu'il n'y a point de pâturage dans les environs & qu'il ne peut rien croître sur la montagne , ils font grand cas de cet endroit par rapport à l'eau qu'ils sont sûrs d'y trouver en abondance , & qui est précisément à moitié de leur chemin , soit quand ils conduisent leurs troupeaux des bords de la mer Rouge aux bords du Nil , soit quand ils passent du sud au nord & qu'ils quittent leurs campemens dans le Baïbar pour aller piller la tribu des Ababdés sur les frontières de l'Egypte.

NOTRE premier soin fut de faire repaître nos chameaux , à qui nous donnâmes une double ration de dora , afin qu'ils pussent boire pour le reste du voyage , si par hasard les autres puits que nous étions dans le cas de rencontrer , se trouvoient dépourvus d'eau. Nous nous lavâmes ensuite dans une grande citerne dont l'eau me parut la plus froide que j'eusse jamais sentie ; ce que j'attribuai à la couverture de rochers épais qui empêchent que le soleil puisse jamais la frapper. Tous mes gens parurent ranimés en se rafraichissant de cette

maniere : mais je ne fais pourquoi il en fut tout autrement des Turcororys. L'un d'eux mourut une heure après notre arrivée, & un autre le lendemain matin.

Si la subordination n'étoit pas tout-à-fait perdue, il ne s'en falloit pas de beaucoup. Les choses en étoient au point que je craignois de n'avoir pas assez de crédit sur mes propres domestiques pour les engager de m'aider à monter mon quart de cercle. J'étois cependant très-curieux de connoître le gissement de Chiggre, qu'Idris, notre guide, nous assura être précisément à moitié chemin de Syené. Mes compagnons n'avoient pas moins de curiosité que moi ; & ils avoient sur-tout grande envie de prouver qu'Idris se trompoit, & que nous étions beaucoup plus près de l'Egypte que du Barbar. Enfin, tandis qu'Idris & une partie de nos compagnons remplissoient les outres, mes grecs & moi montâmes mon quart de cercle ; & d'après une observation des deux brillantes étoiles d'Orion, je trouvai la latitude de Chiggre par les 20 deg. 58 min. 30 sec. nord ; de sorte que même en supposant qu'il y eût quelque erreur dans la position que Syené a sur les cartes françoises, ce que nous avoit dit Idris étoit à-peu-près exact ; & la latitude & la longitude de Chiggre & de Syené sembloient n'avoir pas besoin d'autre examen.

TANDIS que je faisois mon observation astronomique, une très-grosse antelope vint plusieurs fois autour de mon quart de cercle ; & dans l'instant que mes yeux étoient fixés sur l'étoile, elle s'approcha si près de moi, qu'elle mordit une toile de coton sur laquelle j'étois agenouillé. Je me détournai, & l'antelope sauta à trois ou quatre pas de moi : mais

elle y resta à me contempler ; de sorte que si quelqu'un avoit observé cet animal , il auroit pu croire qu'il étoit familiarisé avec moi. Ma première idée fut de tuer l'antelope , & je le pouvois aisément d'un coup de lance : mais elle paroissoit si attachée à considérer ce que je faisois , que je pensai presque que ce pouvoit être mon bon génie qui venoit me rendre visite pour soutenir mon courage dans la situation désespérante où je me trouvois.





CHAPITRE XII.

Détresse de la caravane de M. Bruce dans le désert. — Elle rencontre des Arabes. — Elle perd des chameaux. — Elle est forcée d'abandonner une partie de son bagage. — Arrivée à Syéné.

LE 17 Novembre (1) à dix heures & demie du matin, nous partîmes de la vallée & des citernes de Ch'ggre. Le Turc Ismael & le Grec Georgis s'étoient plaints d'une espee de frisson toute la nuit, & je craignois que ce frisson ne fût suivi de quelque sievre violente. Leur transpiration ne s'étoit que fort peu rétablie depuis qu'ils s'étoient lavés dans la citerne, & la nuit avoit été excessivement froide, quoique le thermometre fût à 63 deg. Cependant, la journée suivante, il fit une chaleur excessive, & mes deux malades se trouverent beaucoup mieux, à ma grande satisfaction.

UN peu avant onze heures, nous fûmes épouvantés de nouveau par la vue de colonnes de sable qui étoient en si grand nombre, qu'elles avoient presque l'air d'une armée. Leur marche étoit constamment dirigée vers le sud, & elles occupoient cet espace du désert, vis-à-vis d'Assa-Nagga, où le Nil fait un grand circuit & tourne à l'ouest vers Korti & Dongola. Une fois, plusieurs de ces colonnes firent tout-à-

(1) 1773.

coup face à l'est & parurent venir droit à nous ; & quoi-
qu'elles s'arrêtassent à deux milles de distance de l'endroit où
nous étions , elles nous envoyèrent une prodigieuse quantité
de sables. Je commençai à m'accoutumer à ce phénomène ,
parce que je voyois qu'il ne nous avoit encore fait aucun
mal. Le spectacle imposant & magnifique qu'il nous offroit ,
sembloit compenser les craintes qu'il pouvoit nous occasion-
ner. Mais il en étoit autrement du Simoom. Nous étions tous
persuadés que si le météore rougeâtre que nous avions vu ,
venoit repasser sur nous , il nous donneroit infailliblement
la mort.

A quatre heures & demie , nous fîmes halte dans une
vaste plaine , bornée par plusieurs petites montagnes de sable ,
qui sembloient avoir été élevées très-récemment. Elles avoient
depuis sept jusqu'à treize pieds de haut , & formoient des
cones , dont la pointe étoit très-aiguë & bien proportionnée
à leur base. Ces montagnes étoient composées d'un sable
extrêmement fin , qui depuis un millier d'années avoit été
le jouet des vents. Il étoit probable que le jour qu'il avoit
fait un tems si calme , & une chaleur si étouffante , & que
le Simoom nous avoit tant fait souffrir entre El Mout &
Chiggre , le vent avoit élevé des colonnes de sable , dans
cet endroit , qu'on appelle Umdoom. Chaque montagne nous
offroit encore des traces du mouvement tournoyant des
colonnes ; de sorte , que tandis que nous nous plaignions du
Simoom , la Providence nous écartoit d'un autre danger , qui ,
si nous avions été avancés d'un jour de plus dans notre
marche , auroit rendu notre perte inévitable.

LE 18, nous partîmes d'Um̄doom à sept heures du matin, marchant dans une direction nord, un peu inclinée à l'ouest. A neuf heures, nous traversâmes une plaine de sable, dépourvue de toute espèce d'arbres & de verdure. Nous vîmes à environ trois cens pas à gauche de notre chemin quelques petites montagnes de sable, au milieu desquelles il y avoit un endroit encore plus élevé. L'Hybeer Idris me dit, que c'étoit-là qu'une des plus nombreuses caravanes, qui fussent parties d'Égypte, sous la conduite des Arabes Ababdes, & des Arabes Bishareens avoit été enterrée avec plusieurs milliers de chameaux.

ON voit çà & là dans la plaine plusieurs gros rochers de granit. A dix heures, nous fîmes halte pour faire manger nos chameaux, dans un endroit appelé Erboygi, où l'on trouve quelques arbres. Les arbres qu'on trouve dans le désert, & dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, ne sont point des arbres de haute futaie. On n'en voit point au nord de Sennaard, si ce n'est à Chendi, où il y en a en très-petit nombre. Les arbres dont je parle ici, & que broutent les chameaux, sont des acacias nains, qui ne viennent pas plus hauts que des buissons; & les bois dont j'ai aussi parlé, sont tous de la même espèce. S'il y a quelques grands arbres, ce n'est que sur les bords du Nil.

A une heure & demie, nous partîmes d'Erboygi, & nous trouvâmes une grande forêt de palmiers, de l'espèce du Doom (1). Nous vîmes-là pour la première fois, une espèce

(1) Palma cuciofera.

d'arbruste,

d'arbruste, qui ressemble beaucoup au boureau d'Espagne. Tout le sol n'est qu'un sable stérile, mêlé de beaucoup de granit rouge. Nous allions d'un pas modéré; & à cinq heures précises, nous fîmes halte dans le bois. L'endroit de notre halte s'appelle El-Cowic. C'est-là que les Arabes Bisharéens viennent camper pendant l'été : mais ils étoient alors à trois journées de marche, à l'orient d'El-Cowic, & vers les bords de la mer Rouge, où il étoit tombé de la pluie, & où ils avoient beaucoup de pâturages.

Nous partîmes d'El-Cowic à midi quarante minutes, & à cinq heures du soir, nous nous arrêtâmes dans un bois, appelé Terfoway, où les arbres étoient très-épais, & où il y avoit beaucoup d'herbe. Ces arbres étoient les plus beaux que nous eussions vus depuis que nous avions quitté les bords du Nil. Ce jour-là, qui étoit un dimanche, nous avions été exempts des craintes que nous inspiroient les colonnes de sables, & les funestes influences du Simoom bien plus terrible encore. Ce vent funeste avoit bien paru vouloir souffler plusieurs fois; mais il avoit toujours été vaincu par une brise fraîche qui venoit du nord.

LE 19, nous quittâmes notre station dans l'ouest du bois, ou plutôt nous demeurâmes dans ce bois, & nous le traversâmes dans toute sa longueur. A huit heures un quart du soir, nous arrivâmes au puits, qui a environ quatre brasses de profondeur, mais où l'eau n'est pourtant pas très-abondante. Nous le mîmes souvent à sec, & chaque fois nous fûmes obligés d'attendre qu'il se remplit de nouveau. Dans ces deux derniers jours de marche, c'est à-dire, depuis que nous avons

quitté El-Cowic, nous vîmes plus de verdure que nous n'en avions vu de l'entrée du désert à El-Cowic. A Terfowey, sur-tout, les acacias étoient hauts & verdoyans; mais les montagnes que nous avions à droite & à gauche, étoient nord-est, & paroissoient de la plus grande stérilité.

Dès que nous nous fûmes arrêtés à Terfowey, & que nous eûmes choisi un endroit commode pour faire paître nos chameaux, nous déchargeâmes notre bagage, & nous envoyâmes nos gens nétoyer le puits, & veiller l'instant de remplir nos outres. Nous allumâmes un grand feu; car les nuits étoient extrêmement fraîches, quoique le thermometre fût à 53°; & le froid m'occasionnoit une douleur excessive dans mes pieds, qui étoient prodigieusement enflés & entamés de tous côtés. Je m'étois chargé de garder notre bagage, & Mahomet, le jeune parent d'Ibris, gardoit nos chameaux: mais il les quitta un moment pour aller jusqu'au puits.

IL s'étoit élevé dans mon esprit un doute qui m'inquiétoit singulièrement. Je voulois savoir s'il étoit vrai, comme le pensoit Erathostène, quand il entreprit de mesurer la terre, que Syené fût sous le même méridien d'Alexandrie; car, dans ce cas, Alexandrie étant supposée par les 30 deg. de longitude, Syené seroit aussi par les 30 deg.: mais Gooz étant par les 34 deg., il est impossible que Syené soit de beaucoup plus nord que Gooz. Ainsi je m'imaginois que nous devions aller beaucoup plus à l'ouest que ne l'imaginoit notre Hybeer Ibris; car il plaçoit Syené un tant soit peu à l'ouest du méridien de Gooz, ou plutôt sous le même méridien, & précisément droit au nord de ce village.

« QUAND nous déchargions nos chameaux, nous leur mettions toujours des entraves avec un cademat bien solide, afin qu'ils ne pussent pas s'égarer la nuit, & qu'on ne nous les volât pas. Mais tandis que je réfléchissois au problème géographique dont je viens de parler, & que je regardois devant moi sans fixer précisément aucun objet, j'entendis les entraves de nos chameaux, qui faisoient le même bruit que si quelqu'un les avoit détachés. Je tournai aussi tôt la tête de ce côté, & je vis distinctement, à l'extrémité de la clarté que répandoit le feu auprès duquel j'étois, un homme qui s'éloignoit en se baissant jusqu'à terre. Un moment après j'entendis encore les entraves, sur lesquelles on frappa un coup assez fort, & presque aussitôt les chameaux firent quelque mouvement. Je me levai, & je criai en arabe d'un ton de voix menaçant : « Qui que vous soyez, je vous ordonne de venir à l'instant ici, ou bien de vous éloigner jusqu'au jour. Ne vous avancez plus de ce côté là. Voulez-vous vous exposer à perdre la vie » ?

Au bout d'une minute le même homme se glissa dans l'ombre derrière les arbres, de la même manière que la première fois. Comme je faisois sentinelle entre le bagage & les chameaux, j'étois bien armé, & je m'avançai hardiment jusqu'où le feu éclairait, afin de voir combien il y avoit de voleurs ; & bien résolu à faire feu sur le premier que j'apercevrais : « Si vous êtes un homme, criai je encore, & que vous ayez besoin de quelque secours, venez auprès du feu, & ne craignez rien. Je suis seul. Mais si vous vous approchez encore des chameaux, le monde entier ne vous sauvera pas la vie, & votre sang retombera sur votre tête ».

Nnn 2

LE neveu d'Idris , le jeune Mahomet , entendant ma voix , quitta le puits , & accourut pour voir ce que c'étoit. Nous allâmes ensemble examiner les chameaux , & nous trouvâmes qu'un anneau avoit été cassé ; mais que l'ouverture n'étoit pas assez grande pour que l'autre anneau , passé dans celui-là , pût en sortir. Il y avoit dans une autre chaîne une pierre bleue très-dure qu'on y avoit enfoncée pour pouvoir casser les anneaux , mais qui ne les avoit pourtant pas cassés. Nous distinguâmes en outre sur le sable l'empreinte des pieds d'un homme.

Il n'en falloit pas davantage pour nous avertir de ne point dormir cette nuit-là. Aussi nous ramassâmes des branches d'acacia , & nous allumâmes un autre feu au-delà de l'endroit où étoient nos chameaux. J'envoyai alors Mahomet dire à Idris de faire remplir nos outres avant qu'il fût jour , de les porter auprès de notre bagage , & de tenir tout le monde armé à l'aube , parce que j'étois sûr que si les Arabes étoient assez forts , ce seroit dans ce moment-là qu'ils nous attaqueroient. Mes idées furent parfaitement d'accord avec celles d'Idris ; de sorte qu'il se contenta d'une moindre quantité d'eau que celle qu'il avoit d'abord eu intention de prendre , & faisant charger nos outres sur les chameaux que je lui envoyai , il fut rendu auprès de moi avec tous nos autres compagnons un peu après quatre heures du matin.

Les Barbarins , & en général toute la classe inférieure des Maures & des Turcs chargent leurs bras & leurs poignets d'amulettes. Ils écrivent en outre quelque passage du Koran , qu'ils enveloppent très-proprement dans un sachet de ma-

roquin, & ils s'imaginent que ces sortes de charmes ont la vertu d'écarter les accidens. Les deux Barbarins, que j'avois avec moi s'étoient procuré de ces amulettes à Sennaar, afin de se préserver du Simoom, des colonnes de sable & de tous les dangers qui menacent les voyageurs dans le désert. Pour ne pas gâter ces amulettes en puisant de l'eau, ils les avoient détachées de leurs bras & les avoient posées sur le bord du puits. Mais quand les girbas avoient été remplies, & qu'ils avoient voulu prendre leurs amulettes, ils ne les avoient plus trouvées. Ce vol & la tentative faite sur nos chameaux sembloient nous prouver qu'il y avoit beaucoup de monde autour de nous, & nous étions conséquemment dans la situation la plus cruelle. Nous voyagions au milieu du désert le plus stérile, le plus inhospitalier de la terre, & ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté que nous pouvions charrier d'un jour à l'autre de quoi étancher notre soif. Nous avions le seul pain qu'il étoit possible de se procurer pour faire plusieurs centaines de milles. Le sabre & la lance ne pouvoient point triompher de nous. Mais il suffisoit pour nous faire périr qu'une de nos girbas crévât, qu'un de nos chameaux mourût, ou fût boiteux, ou qu'une épine, une entorse nous ôtât la facilité de marcher. Un coup de canon n'eût pas été plus terrible. Nous n'aurions pas pu songer à nous attendre les uns & les autres. Perdre du tems eût été vouloir mourir; parce qu'avec toute la diligence que pouvoient faire nos chameaux, nous n'étions pas sûrs de ne pas manquer de pain & d'eau avant d'arriver.

CEPENDANT, ce désert qui n'offroit pas un seul habitant, qui pût venir au secours des voyageurs, en avoit en grand

nombre pour contribuer à leur perre. Des tribus d'Arabes , campées par troupes de deux ou trois mille , sont répandues de tous les côtés , où elles trouvent assez d'eau pour abreuver leurs nombreux troupeaux , & traversent souvent cette immense plaine & les montagnes , tantôt au levant sur les bords de la mer Rouge , tantôt au couchant sur les rives du Nil , suivant que leur besoin ou leur caprice les y invite. Ces Arabes sont tous Jahaieens , & ce sont ces tribus fanatiques & barbares , qui ont versé tant de torrens de sang pour établir la religion de Mahomet. Leurs préjugés sont encore les mêmes. La société des étrangers , ni même celle des autres Arabes n'ont pu adoucir leurs mœurs. Enfvelis dans ces vastes déserts , ils n'ont pas pu y devenir plus sauvages ; mais ils y ont conservé dans toute sa férocité ce desir , cette ardeur du meurtre , qu'ils avoient lorsqu'ils sont venus s'y établir sous le cruel & inhumain Kaled-Ibn-el Waalid , qu'on n'a pas pu surnommer l'épée de Dieu , sans outrager la majesté divine.

Si notre destinée eût été de tomber sous les mains de ce peuple , dont nous étions alors bien certainement environnés , notre mort eût été inévitable. En ne considérant pas même l'humeur sanguinaire de ces barbares , nous ne pouvions pas espérer qu'ils nous laissent la vie. Nous n'aurions pu leur être d'aucun service , comme esclaves ; & après avoir pris ou détruit ce qui nous appartenait , ils ne nous auroient pas envoyés en Egypte , parce qu'il leur en auroit trop coûté pour cela , & que cette seule considération les en eût empêchés , quand bien même ils auroient des sentimens de charité & d'humanité qu'on chercheroit envain chez ces bar-

bares , à qui ce mot même de charité est inconnu. Enfin , le seul espoir qui nous restoit , étoit que leur nombre ne fût pas assez considérable pour nous vaincre , & que par notre courage & nos armes à feu , nous pussions faire retomber sur eux le mal qu'ils nous préparoient , tuer leurs chameaux , leur ôter le moyen de charrier de l'eau , & les laisser dans le désert en proie à une mort , dont il falloit absolument que leur troupe ou la nôtre devint victime.

J'EXPLIQUAI brièvement ma façon de penser à mes compagnons , qui me répondirent unanimement , « Dieu est grand ! » Qu'ils viennent ! » — Nos armes étoient bien en ordre ; & le vieux Janissaire Ismael les dirigeoit avec toute l'activité & la vigueur d'un jeune homme. Comme nous ne doutions pas que nos agresseurs ne fussent montés sur des chameaux , nous nous rangeâmes le long des arbres ; les restes des deux feux que nous avions allumés pendant la nuit étoient en avant de nous , & nos tentes , & notre bagage , nos caisses placées entre les arbres , nous servoient de retranchemens de chaque côté. Notre eau & nos chameaux étoient par derrière nous , les chameaux étant enchainés les uns aux autres derrière les girbas , & en outre attachés à des arbres avec des licols. Nous avions eu soin de laisser une girba ouverte , & de mettre deux moitiés de calbasse à côté , pour ceux qui auroient besoin de boire. Avant le jour , nous eûmes fini de déjeuner ; & je recommandai à mes gens de faire feu en différens endroits , afin de ne pas perdre un seul coup. Je dis sur-tout à ceux qui étoient chargés de tirer les gros mousquetons , d'ajuster les plus forts groupes d'hommes & de chameaux , & sur-tout les chameaux qui porteroient des girbas.

CEPENDANT le jour parut, & nous ne vîmes point d'Arabes. Tout étoit tranquille. Nous imaginâmes qu'ils s'étoient vus en trop petit nombre pour nous attaquer ; & nous n'eûmes plus d'autre crainte , que de ne pas faire assez de diligence , & de leur donner le tems d'envoyer chercher des secours. Je pris alors Ismael & les deux Barbarins avec moi , pour voir qui pouvoient être ceux qui s'étoient approchés de nous la nuit. Nous suivîmes les traces imprimées dans le sable ; & marchant jusques derriere la pointe du roc , qui sembloit fait exprès pour cacher des voleurs , nous y trouvâmes deux vieilles tentes déchirées, & plantées avec des cordes d'herbes.

LES deux Barbarins étant entrés dans une de ces tentes , y trouverent une femme toute nue. Pendant ce tems-là , Ismael & moi courûmes dans la plus grande , où nous vîmes un homme & une femme également nuds , tremblant de peur , maigres , & n'ayant pas l'air d'habitans de ce monde. L'homme étoit à demi agenouillé ; la femme sembloit vouloir se cacher , & il y avoit dans le coin de la tente un misérable enfant , emmaillotté dans des haillons. Je m'avançai vers l'homme , & le prenant par les cheveux , je le renversai sur le dos , je lui mis un pied sur la poitrine , & je lui présentai mon coutelas à la gorge , en lui disant d'un ton menaçant : « Priez , priez promptement , car vous n'avez qu'un instant à vivre ».

LE malheureux étoit si épouvanté qu'à peine eut il la force de me demander grace. Mais la femme ne fut pas aussi timide que lui , & courant au bout de la tente , où étoit une vieille lance , dont elle se feroit sûrement servie d'une maniere funeste pour nous , si par bonheur , elle n'avoit pas été embarassée

rassée dans la toile. Ismael qui vit le dessein de cette femme, la renversa d'un coup de crosse de fusil, & lui arracha la lance des mains. L'autre femme se mit alors à crier, comme si elle eût été en mal d'enfant « Attachez-les, dis-je, Ismael ; & conduisez les séparément auprès de notre bagage, pendant que je vais finir avec ce voleur de chameaux. Il faudra que nous fassions tomber leurs trois têtes dans le lieu même, ou ils vouloient nous faire périr de faim. Mais je vous le répète, séparez ces deux femmes ».

TANDIS que les deux Barbarins attachoient l'une de ces femmes, l'autre qui étoit la nourrice & la mere du petit enfant, dit en se tournant vers l'homme : « Ne vous avois-je pas bien dit que vous seriez puni, si vous cherchiez à faire du mal à cet honnête-homme ? Ne vous avois-je pas dit que ceci vous arriveroit, si vous assassiniez l'Aga ? »

QUELQUES-UNS de nos gens étoient venus pour voir ce que nous faisons. J'envoyai les deux femmes auprès de notre bagage, en recommandant encore de les tenir éloignées l'une de l'autre pour pouvoir les interroger séparément & juger si elles diroient la vérité. La nourrice demanda son enfant que je lui fis donner aussi-tôt. La pauvre petite créature, au lieu d'avoir peur, montrait de la joie & tendoit ses petits bras quand on la passa près de moi. Nous garrotâmes l'arabe avec les chaînes des chameaux. Tout alloit bien jusques-là : mais nous ne savions pourtant pas si les Bishareens étoient loin de nous, & si nos prisonniers ne les avoient pas envoyés avertir la nuit. Jusqu'à ce que nous fussions bien sûrs du contraire, notre position n'étoit guere meilleure. Dès que

nous amenâmes l'homme en présence de mes compagnons, ils déclarerent tous qu'il n'y avoit pas de tems à perdre & qu'il falloit lui donner la mort, ainsi qu'à ses deux femmes; aussi-tôt que nos chameaux seroient achevés de charger; & certes, il sembloit que notre propre conservation, cette première loi de la nature, exigeoit un tel acte de rigueur. Le Janissaire Hagi Ismael étoit si déterminé à cette exécution, qu'il cherchoit déjà un coutelas, mieux affilé que le sien. — « Hagi Ismael, lui dis-je, il faut attendre un moment pour voir si ce voleur est aussi un menteur. S'il cherche à me tromper dans les réponses qu'il va me faire, vous lui trancherez soudain la tête, & nous enverrons avec le mensonge à la bouche, son corps & son ame, trouver en enfer le maître qu'il sert & bien. » — Ismael répondit: « Ce qui est vrai est vrai. Si ce perfide ment, il ne mérite pas un meilleur sort que celui qui l'attend. »

L'on sentira aisément la nécessité absolue qui m'obligeoit alors à tenir un langage qui n'étoit ni celui d'un chrétien, ni celui d'un homme qui connoit les droits de l'humanité. Mais si la dureté, la brutalité de ce discours peut choquer quelqu'une des personnes qui liront ceci, & sur-tout des personnes d'un sexe plus susceptible de délicatesse que le nôtre, je les prie de ne pas publier que je ne parlois ainsi que par principe même d'humanité, pour inspirer de la crainte à des gens dont nous n'aurions pas pu autrement arracher la vérité, & pour épargner leur sang & assurer notre conservation. — « Vous le voyez, dis-je à l'arabe, en le faisant mettre à genoux, il ne vous reste que peu de momens à vivre; le sabre est déjà tiré pour faire tomber votre tête. Pro-

fitez donc du tems que vous avez encore pour me répondre avec franchise; & songez que le premier mensonge qui vous échappera sera votre dernière parole. Votre femme & votre enfant auront aussi leur tour. Vous subirez tous le même sort, à moins que vous ne me disiez la vérité toute nue». — « Ismael, ajoutai je en parlant au Janissaire, placez vous à côté de lui, & prenez mon sabre; c'est, je crois, le mieux affilé de tous ».

« A présent, j'exige que vous me disiez quel est l'honnête-homme que votre femme vous reprochoit d'avoir assassiné. En quel lieu, dans quel tems avez-vous commis ce meurtre? & quels étoient vos complices? » — Il me répondit en tremblant & pouvant à peine s'exprimer, tant il avoit peur: « — Que c'étoit un negre, un Aga, venant de Chendi ». — « Mahomet Towash! s'écria Ismael. Dieu est miséricordieux! (1) » — « Oui, lui-même, » repliqua le Bishareen. Il nous fit ensuite le détail de ce meurtre, comme je le rapporterai par la suite. — « Où sont les Bishareens? lui demandai-je. Où est Abou-Bertran? Combien faudroit-il de tems pour qu'un messager, monté sur un chameau léger, se rendit au camp de ce Sheik? » — « Moins de deux jours, répondit-il. Peut-être un jour & demi seulement, si le messager étoit diligent & que son chameau fût bien bon ». — « Prenez bien garde, lui dis-je, à ce que vous dites & au risque que vous courez. D'où sortez vous, vous & vos femmes? & quand est-ce que vous êtes venus ici? » — « Nous sortons du camp d'Abou-

(1) Ullah kerim!

Bertran , & nous sommes arrivés ici le 5^{me}. (1) jour à midi. Mais nous montions des chameaux femelles , des chameaux favoris du Sheik Seide. Nous les menâmes fort doucement. Les deux que vous avez vus près de nos tentes boitent. Il y en a encore d'autres qui ne sont pas en bon état. En outre , nous avions avec nous des femmes & des enfans ». — « Et où est allé ce parti d'Arabes avec ses chameaux , en sortant d'ici ? & combien y avoit-il d'hommes en tout ? » — « Il y avoit environ trente hommes , tous domestiques , conduisant trois cens chameaux , tant bons que mauvais. Quelques-uns de ces hommes avoient une lance ; d'autres en avoient deux ; mais dans toute la troupe , il n'y avoit pas une seule arme d'une autre espece , pas même un bouclier ».

« Et que vouliez-vous faire de mes chameaux , la nuit dernière ? » — « Je voulois m'en servir pour aller avec mes femmes & mon enfant joindre mes compagnons sur les bords du Nil ». — « Et que serions-nous devenus alors , nous autres ? Il nous eût fallu mourir ici ». — L'Arabe ne répondit rien. — « Prenez garde à ce que vous allez dire ; la chose est pressée , & vous êtes dans mes mains. Prenez-y donc bien garde ». — « Eh ! oui , certainement , répondit-il , vous seriez morts ; vous ne vous seriez pas sauvés , puisque vous n'auriez pu aller nulle part ». — « Si un autre parti de vos gens nous avoit trouvés ici , nous auroit-il égorgés ? » — L'Arabe hésita un peu , puis il répondit , comme s'il étoit revenu à lui-même : « Oui , ils ont massacré l'Aga ; ils vous auroient mas-

(1) Il faut observer que l'arabe n'indiqua pas le jour par le cinquième jour , mais par une époque qui répondoit au 5.

sacré de même , parce qu'ils n'épargnent jamais quelqu'un , s'il n'est accompagné par un Bishareen ».

A ces mots , tous mes compagnons s'écrierent pour condamner l'Arabe à la mort. — « Ecoutez-moi bien , lui dis je encore ; parce que votre vie dépend de la maniere dont vous répondrez aux questions que je vais vous faire. Savez-vous s'il doit bientôt passer ici quelque nouveau parti de Bishareens ? ou s'il y en a aux puits qui sont au nord du désert ? & quel nombre il peut y en avoir ? Les avez-vous enfin fait avertir , depuis hier au soir que vous nous avez vus ici ? » — Il me répondit plus vite qu'il n'avoit encore fait : « Nous n'avons envoyé personne nulle part. Nos chameaux boient. Nous attendions qu'ils fussent en état de marcher pour aller joindre nos compagnons sur les rives du Nil. Des partis de Bishareens passent toujours par ici , & sont plus ou moins nombreux. Mais il n'en viendra pas jusqu'à ce qu'ils aient appris si les pâturages des bords du Nil sont déjà en état de nourrir leurs troupeaux. Mes compagnons ont amené deux dromadaires , avec lesquels ils peuvent envoyer dans trois jours des nouvelles au bord de la mer Rouge. Il est possible aussi que sans attendre ces nouvelles il passe quelque parti comme le dernier ; car il n'y a rien à craindre pour eux dans ces cantons. Les puits qui sont au nord appartiennent aux Ababdes. Quand les Bishareens passaient de ce côté-là avec leurs troupeaux , ils étoient toujours en grand nombre & ils avoient un Sheik à leur tête. Mais à présent , ces puits ont si peu d'eau , qu'ils ne peuvent pas abreuver de grands troupeaux , & les Bishareens ne peuvent prendre d'autre chemin que celui-ci ».

Je me levai & j'appellai Ismael. Le malheureux Arabe crut qu'il alloit mourir. La vie est encore douce pour le plus misérable des hommes. Celui-ci se tenoit à genoux, serrant de ses mains jointes le derrière de son cou, & croyant, j'en suis sûr, sentir déjà le tranchant du coutelas d'Ismael. Il nous jura qu'il n'avoit pas prononcé une seule parole qui ne fût vraie, & que si on interrogeoit sa femme, elle ne pourroit pas dire autre chose.

J'ALLAI donc du côté où étoit la femme, qui voyant Ismael armé de son coutelas, crut que son mari étoit déjà expédié & s'abandonna au plus violent désespoir, en criant : « Que tous les hommes étoient des menteurs & des assassins : mais qu'elle m'auroit dit la vérité, si je l'avois interrogée la première ». — « Eh bien ! dis-je, Hagi Ismael, allez-vous-en dire à nos gens de ne pas donner la mort à son mari, jusqu'à ce que je les avertisse. Maintenant, voici votre tour. Si vous ne me dites pas la vérité, je commencerai par écraser moi-même votre enfant à vos yeux, & j'ordonnerai ensuite qu'on vous fasse souffrir la mort la plus cruelle ». — Elle dit avec vivacité « qu'elle ne savoit pas précisément qui avoit tué Mahomet Towash, parce qu'elle n'y étoit pas présente & qu'elle n'avoit appris sa mort que lorsque son mari étoit revenu dans sa tente ». — Je lui fis alors les mêmes questions que j'avois faites à son mari, & elle y répondit précisément comme lui. La seule chose particulière qu'elle me dit, c'est qu'elle croyoit qu'il passeroit bientôt à Chiggre un parti d'Ababbés. Dès qu'elle vit que je me levois pour m'en aller, elle se mit à pleurer amèrement & à s'arracher les cheveux, en implorant ma miséricorde. Elle pressa contre son sein son

malheureux enfant , comme si elle lui avoit dit un dernier adieu ; puis elle le posa devant moi & continua à verser des larmes & à pousser des cris de désespoir. « Si vous êtes un Turc , disoit-elle , rendez mon enfant esclave , mais ne le tuez pas ; épargnez aussi mon époux ! »

Quoique j'entendisse bien l'arabe , je n'avois pas cru jusqu'à ce jour qu'il y eût dans cette langue des expressions tout à la fois si simples & si énergiques. Je me sentis tellement ému , & mes pleurs coulerent avec tant d'abondance qu'il me fut impossible de pousser plus loin une scène qui devenoit si tragique. — « Femme , dis-je à cette Arabe , je ne suis point un Turc ; je ne fais point d'esclaves , ni je ne massacre d'enfans. Ce sont vos Arabes qui me forcent à ce que je fais ici. C'est vous qui m'avez attaqué la nuit dernière. C'est vous qui avez assassiné Mahomet Towash , homme de votre religion , & occupé alors à remplir ses devoirs. Je suis un étranger qui ne cherche que sa propre sûreté. Mais vous , vous êtes tous des voleurs & des assassins ». — « Cela est vrai , répondit-elle , ils sont tous des assassins & des menteurs , & mon époux peut , sans le savoir , mentir comme les autres. Mais répétez moi ce qu'il vous a dit , & je vous dirai si cela est vrai ou non ».

Pendant la journée s'avançoit ; nous n'avions encore pris aucune résolution , & nous n'étions pas trop en sûreté. Nous rassemblâmes nos trois prisonniers bien garrotés , que nous mîmes sous la garde de Georgis. Après moi , j'appelai à l'écart tous mes compagnons. Je leur dis combien il seroit horrible d'égorger deux femmes & un enfant à la mamelle ;

ou même de les faire mourir de faim , en tuant les femelles de chameau qui les nourrissoient ; car , ajoutai-je , quoiqu'alors nous ne souillions pas nos mains de leur sang , nous ne serons pas moins coupables de leur perte. Nous sommes étrangers , nous avons rencontré ces Arabes par hasard : mais ils sont dans un pays qui leur appartient. Mais supposons que nous donnions la mort au mari , une des femmes peut aussi-tôt monter sur un chameau & aller à toute course avertir les Bisharéens , qui enverront un parti pour nous surprendre au premier puits où nous passerons , & où nous ne pourrons leur échapper ». — Presque toute la troupe pencha pour qu'on épargnât les femmes & l'enfant : mais personne ne s'opposoit à la mort de l'homme , qui étoit convenu d'avoir voulu voler nos chameaux pour aller joindre ses camarades sur les bords du Nil , & nous exposer conséquemment à périr de faim , ou à être massacrés par les Arabes.

Cette seule idée transportoit tellement le vieux Janissaire Hagi Ismaël , qu'il vouloit absolument avoir le plaisir de trancher lui même la tête de l'Arabe. Les Barbarins étoient aussi très irrités de la perte de leurs amulettes. En un mot tout le monde souhaitoit que l'Arabe perdît la vie , sur-tout depuis qu'on savoit la manière dont lui & ses compagnons avoient traité Mahomet Towash , que je me croyois moi-même , je l'avoue , obligé de venger.

» Puisque vous différez dans vos opinions , leur dis-je ; laissez-moi vous faire part de la mienne ; car nous n'avons pas un moment à perdre. Il me semble que depuis que nous nous sommes mis en route , nous avons été préservés de plusieurs

seurs dangers, par une protection spéciale de la Providence; & certainement nous n'aurions pu manquer de périr si nous avions toujours suivi strictement ce que la seule raison sembloit nous prescrire. Nous sommes, il est vrai, de différente religion : mais nous adorons tous le même Dieu. Supposons que dans cette occasion le ciel veuille nous éprouver, & voir si nous compterons sur sa protection toute-puissante, ou sur notre prévoyance & notre courage. Si nous tuons aujourd'hui l'Arabe, demain nous pourrions rencontrer les Bisharécens, & alors nous connoîtrons tous la folie de nos précautions ».

« Pour moi je crois fermement que, tant dans le désert que dans ma maison, je suis sans cesse dans les mains de Dieu, & non dans celle des Bisharécens, ni d'aucun infâme voleur. J'ai la conscience pure. Je n'ai rien entrepris d'illégitime; je suis mon chemin tranquillement, mon chemin pour me retirer dans ma patrie, ne mangeant que du pain & ne buvant que de l'eau; & je n'ai fait aucun mal à personne, ni n'ai dessein d'en faire. Nous sommes neuf combattans, nous avons chacun deux fusils, dont plusieurs à deux coups, & d'autres d'un calibre inconnu aux Arabes; dont les armées ont été souvent vaincues avec moins d'armes à feu. Nous ne sommes couverts que de haillons, ainsi notre dépouille ne peut tenter personne; & je ne crois pas que des jeunes gens prennent la lance & le bouclier, & s'éloignent de leur campement pour venir nous attendre aux puits uniquement par plaisir, & sans espérer aucun profit. D'ailleurs je vous le déclare, si nous rencontrions jamais les Bisharécens, & que le terrain où nous serions ressemblât à celui

où nous avons été jusqu'à présent , je les combattrois hardiment , & je serai sûr que nous les vaincrons sans peine. Je n'oserais pourtant pas dire qu'il en fût de même , si ma conscience étoit chargée du crime horrible & détestable d'avoir de sang froid égorgé un homme. Je suis donc résolu à épargner cet Arabe , & à empêcher de tout mon pouvoir qu'aucun de nous lui donne la mort ».

Il étoit aisé de voir que , non la cruauté , mais la crainte de voir leur propre vie exposée , avoit déterminé mes compagnons à sacrifier celle de l'Arabe. Ils me répondirent presque tous à la fois que je pensois bien. « Mais dirent-ils ensuite , quel parti prendrons nous ? Nous ferons-nous massacrer par les Bisharécens comme Mahomet Towash ? Si nous ne donnons pas la mort à l'Arabe , avons-nous quelqu'autre moyen d'échapper ? »

» Eh bien ! repris-je , puisque vous me demandez ce que nous avons à faire , je vais vous l'apprendre. Il faut accomplir un premier devoir , qui est de se défendre & de veiller à sa conservation autant qu'on le peut sans crime. Vous laisserez ici les femmes & l'enfant , avec les femelles de chameau qui les nourrissent de leur lait. Vous attacherez la main droite de l'homme à la main gauche d'un de vous , chacun s'en chargera alternativement , & nous le conduirons ainsi jusqu'en Egypte. Peut-être connoît-il le désert & les puits mieux qu'Idris : mais en tous cas au lieu d'un Hybeer , nous en aurons deux ; & qui peut assurer qu'Idris soit plus exempt d'accident qu'aucun de nous autres ? Cependant comme l'Arabe fait les endroits où se tiennent ses compa-

gnons dans les différentes saisons de l'année, & qu'il pourroit chercher à nous mener vers eux, dès que nous les rencontrerons, celui d'entre vous qui le tiendra attaché dans ce moment, lui plongera un poignard dans le cœur, afin qu'il ne puisse pas jouir de sa perfidie. Si au contraire il se conduit bien, qu'il avertisse Idris des dangers dont nous serons menacés, & des moyens de les éviter; qu'il nous indique les puits où il y a peu d'eau, au lieu des puits abondans, je promets que le jour que nous arriverons en Egypte, je lui donnerai des vêtemens neufs pour lui & pour ses femmes, avec un bon chameau pour lui seul, & une charge de dōra pour eux tous. Quant aux chameaux que nous laissons ici, ce sont des femelles dont ces femmes ont besoin pour vivre. Ces chameaux ne boient point comme on l'a dit; mais nous pouvons les rendre boiteux, afin que si l'on veut s'en servir pour aller donner quelques avis aux Bisharéens, la personne qui les montera s'expose à périr de soif avec eux.

Cette proposition fut généralement applaudie. Idris surtout déclara avec chaleur qu'il la trouvoit très-sage. Nous fîmes venir nos trois prisonniers, & nous leur répétâmes leur sentence. Ils parurent très-satisfaits; & la femme nous assura qu'elle aimeroit mieux voir mourir son enfant que de chercher à nous occasionner le moindre mal, & que s'il passoit un millier de Bisharéens, elle trouveroit bien le moyen de les empêcher de connoître notre route & de pouvoir nous suivre.

Je chargeai les deux Barbarins d'aller mettre les chameaux

P p p p 2

dans le cas de boîter , & je leur recommandai pourtant de ne pas les blesser de manière que ces pauvres animaux ne pussent pas en guérir. Je donnai en même-tems à la femme qui étoit nourrice douze poignées de notre pain de dora , seule provision que nous eussions ; & quelque médiocre que fût ce présent , nous éprouvâmes par la suite que nous avions presque eu tort de le donner. Nous laissâmes à cette malheureuse famille la consolation de penser , que pourvu qu'elle tint sa promesse nous lui serions bien plus favorables qu'elle ne l'avoit d'abord espéré.

Le 20 , à onze heures du matin , nous partîmes de Terfowey , après avoir renouvelé nos injonctions aux deux femmes Arabes , & les avoir assurées que la vie de leur mari dépendoit de leur conduite & de la sienne. Notre prisonnier eut la main droite enchaînée à la main gauche d'un des Barbarins. A peine fûmes-nous arrivés dans la plaine , que tout sembla nous annoncer que nous ne tarderions pas à sentir le Simoom. En effet un quart d'heure avant midi , l'Arabe prisonnier , puis Idris , s'écria : Le Simoom ! le Simoom !

Ma curiosité ne me permit pas de me jeter à terre sans regarder auparavant derrière moi. Je vis dans le sud , en tirant un peu vers l'est , un nuage rouge , comme celui que j'avois vu la première fois que le Simoom nous avoit frappé. Il étoit pourtant un peu moins épais , & avoit une teinte bleuâtre. Ses bords n'en étoient pas très-marqués , comme ceux du premier , mais ils sembloient être d'une fumée légère , & le milieu , qui paroissoit de la largeur d'environ une brasse , étoit

d'une couleur variée. Nous tombâmes tous le visage contre terre, & nous sentîmes le vent du Simoon passer par-dessus nous avec assez de force. Ce vent continua à souffler jusqu'à près de trois heures; de sorte que nous fûmes tous si malades cette nuit-là, qu'à peine pûmes-nous charger nos chameaux & arranger notre bagage. Pour comble de malheur, un de nos chameaux mourut de fatigue & de faim. Alors, quelque accablés que nous fussions, la crainte de périr dans le desert nous obligea à couper plusieurs tranches très-minces de la chair du chameau; nous les suspendîmes la nuit à des arbres; le lendemain nous en couvrîmes notre bagage, & le soleil les eut bientôt desséchées.

A huit heures & demie du soir, nous fîmes halte auprès d'un puits, situé dans une plaine sabloneuse, où il ne croit qu'un très-petit nombre d'acacias. Ce lieu se nomme *Naibey*. Nous avions trouvé ce jour-là de grands blocs de sel fossile. Tout ce terrain en est rempli, & c'est indubitablement cause que l'eau de *Terfowey*, & sur-tout celle de *Naibey*, a un goût amer. Nous trouvâmes près de ce dernier puits le corps d'un homme, & deux chameaux étendus à côté de lui. Il y avoit vraisemblablement long-tems qu'ils étoient là. Les chameaux étoient tellement desséchés, qu'ils sembloient ne devoir peser que quelques livres. Ils n'avoient été touchés par aucune espece de vermine; car dans la vaste étendue de ce desert il n'y a ni ver, ni mouche, ni rien qui ait le souffle de la vie.

LE 21, à six heures du matin, nous partîmes de *Naibey*; après avoir mis de l'eau dans nos girbas. Nous marchions au

nord, & nous comptions aller en droite ligne vers Syené. Nous trouvâmes, pendant une heure, un chemin hérissé de pointes de rochers; & , d'après cela, il étoit aisé de prévoir que nos chameaux seroient bientôt excédés. A huit heures, nous vîmes à l'orient un spectacle pareil à celui que nous avions déjà contemplé plusieurs fois. Une immense quantité de colonnes de sable s'élevoit en tournoyant, & obscurcissoit la clarté des cieux. Nous commençons à nous apercevoir que toutes les fois que ce phénomène paroissoit de bonne heure, c'étoit un signe inmanquable de chaleur & de vent du nord jusqu'à midi; que vers midi le vent du nord se calmoit, & que bientôt après on avoit pendant deux heures le Simoom empoisonné. Nous avions déjà éprouvé des effets si funestes de ce terrible Simoom, que la crainte d'en sentir de nouveaux faisoit sur nous une impression cruelle, & nous ôtoit presque entièrement le peu de force qui nous restoit. Les colonnes de sable nous auroient sans doute engloutis, si nous nous étions trouvés sur leur passage : mais comme jusqu'alors elles ne nous avoient fait aucun mal réel, nous les redoutions bien moins que le Simoom.

Ces colonnes nous offrirent ce jour-là un spectacle bien plus magnifique que tout ce que nous avions encore vu. Elles étoient plus grosses que les jours précédens, & le soleil les fraploit de manière que les plus rapprochées de nous sembloient être couvertes d'étoiles d'or. Nous les avions alors à environ deux milles de distance. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est que ces colonnes ne s'élevoient jamais que dans l'espace circulaire que nous laissions à notre gauche & qu'entoure le Nil, en allant par Chaigie vers Dongola. Il

est très-rare que l'on en voie à l'est du méridien, c'est-à-dire dans l'endroit où le Nil traverse le Magiran avant de commencer ce grand détour. Observons aussi que le Simoon nous venoit du côté opposé, c'est-à-dire du sud-est.

UN peu avant midi le vent du nord cessa, & pendant une heure de tems il tomba sur nous une espece de pluie de sable très-fine. Je me rappelai alors la description de ce phénomène telle que la fait Syphax, dans la Tragédie de Caton.

Tel le Numide voit dans ses vastes déserts ,
Le foudreux ouragan fondre du haut des airs.
Il court en tournoyant sur la mobile arène ;
En des monts inégaux il transforme la plaine :
A ce terrible aspect le triste voyageur ,
Est demeuré frappé de surprise & d'horreur ;
Et le sable en colonne élançé vers la nue ,
L'engloutit sous le poids de sa masse rompue.

ADDISON, Tragédie de Caton.

Ces vers font une fidele copie du tableau original que j'ai vu tracé par la main créatrice qui régit l'univers.

QUAND le Simoom se faisoit sentir, le vent, qui étoit au nord, passoit incontinent au sud-est, & nous tombions aussitôt dans l'accablement qui suit ce terrible phénomène. Le météore bleuâtre, qui annonce toujours le Simoon, passoit sur nous vers midi, & le vent duroit près de deux heures. Nous gardions alors un profond silence; nous nous sentions fatigués d'exister. En contemplant l'état où étoient réduits nos chameaux, je commençai à craindre qu'ils ne fussent

destinés à périr dans le desert , & je me résignai tristement à supporter ce malheur. Nous fîmes halte à huit heures & demie du soir dans un endroit où l'on trouve , au milieu des sables , beaucoup de jonc & d'arbres verdoyans , chose très-heureuse pour nos pauvres chameaux. Nous résolûmes en conséquence d'y demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent bien mangé.

LE 22 , à six heures du matin , nous nous remîmes en route. Un de nos compagnons , Turcororis , eut un accès de frénésie. En voyant ses contorsions , je crus qu'il tomboit du haut-mal ; mais nous fûmes bientôt sûrs que la chose étoit plus sérieuse. J'ignore s'il avoit déjà eu quelqu'atteinte de la même maladie. Je lui proposai de le saigner ; mais il ne voulut pas y consentir. Nous lui présentâmes de l'eau , & il ne voulut presque pas en boire. Il se rouloit à terre en poussant de longs gémissemens , & en répétant souvent deux ou trois mots , que je ne comprenois pas. Dès-lors il refusa de continuer son voyage , & nous fûmes obligés de l'abandonner à sa mauvaise fortune. Nous marchâmes assez bien ce jour-là , sans aller ni trop vite , ni trop doucement : ce qui nous excitoit , c'est que nous pensions que nos chameaux s'étoient bien repus les deux nuits précédentes. Cependant un de ces animaux mourut vers les quatre heures , presque au moment que nous arrivions à Umharack.

Je commençai à me précautionner contre un plus grand malheur. Je voyois que nous perdriions tous nos chameaux , & que les hommes même , qui composoient notre caravane , s'épuisoiient de jour en jour. Nous étions en outre menacés de

manquer de pain, quoique nous eussions eu beaucoup de viande de chameau à manger. Nous avions, il est vrai, espoir de trouver de l'eau plus fréquemment qu'au commencement de la route; mais cette eau étoit saumâtre, & ne nous désaltéroit presque pas. Enfin le redoutable Simoon nous avoit accablés, & nous nous sentions une foiblesse, une langueur que nous nous efforcions inutilement de vaincre. Toutes ces considérations m'engagerent à jeter toutes les choses pesantes dont je pouvois me passer, ou qui ne m'étoient pas absolument nécessaires, comme les coquillages, les fossiles, les minéraux, les pétrifications, les doubles étuis de mon quart de cercle, de mes télescopes, & de ma pendule, & plusieurs autres choses semblables.

Nous n'avions plus que cinq chameaux, qui ne sembloient guère capables d'achever le voyage. Si malheureusement ces animaux nous avoient manqué, il n'y auroit eu d'autre parti à prendre que de charrier chacun ses provisions & son eau. Un homme pouvoit bien porter l'eau dont il avoit besoin d'un puits à l'autre. Mais comme il y avoit tout à craindre qu'il n'y eût des puits à sec, & que conséquemment la distance ne fût souvent doublée, & qu'en outre il étoit bien difficile de porter des provisions quand on avoit de la peine à marcher même sans aucune charge, notre situation étoit vraiment affreuse,

NOTRE prisonnier Bisharéen sembloit seul conserver sa force & son courage. Il s'étoit singulièrement attaché à moi. Avec un morceau d'un mauvais haillon qu'il portoit autour des reins, il m'avoit enveloppé les pieds d'une manière très-

Tome IV.

Q q q q

adroite , & comme les gens de sa tribu ont coutume de le pratiquer ; de sorte que cela m'avoit beaucoup soulagé pendant le jour. Mais la fraîcheur de la nuit me faisoit souffrir des douleurs inexprimables. Je proposai à cet Arabe de lui ôter la chaîne , qui le retenoit attaché nuit & jour par la main droite à un de nos gens : mais il le refusa , en disant : « Otez-moi ma chaîne quand vous chargerez & déchargerez vos chameaux ; je ne m'enfuirai pas , parce que quand bien même vous ne me tireriez pas un coup de fusil , je périrois de faim & de soif dans le désert. Mais gardez-moi avec vous jusqu'à la fin du voyage , comme vous avez commencé , parce que je ne puis pas me mal comporter , & perdre la récompense que vous m'avez promise ».

A trois heures quarante minutes, nous trouvâmes beaucoup de rochers de sel fossile. Le chemin sur lequel nous marchions en étoit rempli. A cinq heures , nous trouvâmes le cadavre de Mahomet de Towash , dans l'endroit même où il avoit été assassiné. Il étoit étendu sur le sable , & entièrement nud. Le coup qu'on lui avoit donné sur le derriere du jarret étoit visible ; & il avoit en outre eu le corps percé par derriere d'un coup de lance , & reçu deux coups de sabre sur la tête. Après avoir avancé quelques pas de plus dans le sable , nous vîmes à droite du chemin , trois autres cadavres , qu'Ibris reconnut pour les principaux domestiques de Mahomet. Ceux-ci prirent les armes pour se défendre , dès qu'ils virent leur Aga blessé. Mais les lâches & perfides Bisharéens les engagerent à capituler , sous promesse de leur donner des chameaux & des provisions , pour se rendre en Egypte ; après quoi ils les massacrèrent derriere ces rochers.

A six heures nous fîmes halte à Umharack, lieu ainti nommé à cause des Racks, qui y croissent; ces arbres semblent aimer beaucoup un sol imprégné de sel. A Raback, à Masuah, j'en ai vu beaucoup croître dans la mer. Quand j'ordonnai de faire halte à Umharack, tous mes compagnons demanderent à continuer de marcher le reste de la nuit, pour que nous pussions nous éloigner de ce lieu funeste. La vue des cadavres des malheureux qui avoient été assassinés, & la crainte d'éprouver un semblable destin, l'emportoient sur le désir de se reposer. En un mot, il étoit aisé de voir qu'ils étoient en proie à deux sortes de crainte, dont les effets étoient totalement différents. Le Simoom, les colonnes de sables, & l'appréhension de mourir de soif & de faim, les jettoient dans un engourdissement & une inactivité stupide. Mais la découverte des Arabes à Tersowey, la peur de rencontrer les Bisharécens aux puits, & le corps sanglant de l'Aga & de ses infortunés compagnons, leur donnerent un degré de vigueur, qui ressembloit presque au courage qu'inspire une nouvelle heureuse.

Je leur observai que de tous les lieux, où nous nous étions arrêtés dans le désert, il n'y en avoit aucun aussi sûr qu'Umharack; parce que les Bisharécens devoient s'en tenir écartés, dans la crainte de rencontrer les troupes de Syéné, qui sûrement cherchoient les meurtriers de Mahomet Towash. Notre prisonnier nous dit, que le puits voisin appartenoit aux Abaddés, & non pas aux Bisharécens, & que ceux-ci étoient venus tuer l'Aga en cet endroit, pour faire croire que les Abaddés l'avoient assassiné. Idris contribua à nous rassurer, en nous disant que tous les puits que nous trouverions désormais

jusqu'en Egypte avoient si peu d'eau, qu'ils ne pouvoient jamais fournir à l'approvisionnement de plus de dix personnes à la fois; & aucun de nous ne pouvoit craindre pour notre caravane, quand il se présenteroit vingt brigands à la fois. La nuit nous parut excessivement froide à Umharack. Cependant le thermometre de Farenheit étoit au 49° degré, une heure avant le jour.

Le 23 à six heures du matin, nous nous éloignâmes d'Umharack. Nous marchâmes ce jour-là entre des montagnes d'une pierre bleue, d'une qualité supérieure, & dans le centre il y avoit de fortes veines de jaspe, dont les couches étoient tranchées perpendiculairement. Nous vîmes aussi d'autres montagnes de marbre de couleur Isabelle. Dans quelques endroits, le rocher sembloit composé de bois pétrifié, comme j'en avois déjà vu dans les montagnes de Cosséir. A onze heures un quart, marchant droit au nord, nous entrâmes dans une étroite vallée, où nous vîmes deux puits, à gauche de notre chemin. Nous suivîmes les sinuosités de la vallée, dont le fond n'est que de sable, & nous vîmes à un grand étang, dont l'eau étoit excellente. Ce lieu s'appelle Umgwat. L'étang est garanti des rayons du soleil, par la projection d'un grand rocher qui le recouvre, & qui est taillé, comme un coin à fendre du bois. Ce rocher est tout entier de marbre verd le plus pur.

Nous trouvâmes dans la vallée les corps des Turcororys, de la suite de Mahomet Towash. Ces malheureux dispersés par les Bisharéens, étoient morts de soif dans ces déserts. Il nous parut qu'aucun d'eux n'étoit venu jusques à l'étang.

Nous trouvâmes dans l'eau de cet étang une farcelle. Le Turc Ismael s'apprêtoit à lui tirer un coup de fusil ; mais je l'arrêtai , parce que je voulois essayer de juger par le vol de cet oiseau , si le Nil étoit bien éloigné. Nous nous mîmes donc à crier pour lui faire prendre la volée , & abandonner un lieu , qui devoit lui être étranger. Il partit en effet , & vola droit à l'ouest , en s'élevant toujours , à mesure qu'il s'éloignoit , preuve certaine qu'il alloit très-loin. Enfin , nous le perdîmes de vue , sans nous être aperçus qu'il se rapprochât de la terre. J'augurai de - là , que le Nil devoit être à une très-grande distance d'Umgwat , ce qui étoit effectivement vrai , & cette idée me fit de la peine.

Nous jettâmes l'eau saumâtre , qui restoit dans nos girbas , & nous les remplîmes de bonne eau d'Umgwat. Je ne pus m'empêcher de reprocher à Idris l'inexactitude de ce qu'il nous avoit dit la veille , sur le peu de gens que nous pouvions trouver aux puits , qu'il avoit prétendu n'avoir de l'eau que pour dix personnes tout au plus ; tandis qu'à Umgwat il y avoit de quoi abreuver pendant un mois de suite une tribu entière d'Arabes. Il n'eut pas grand chose à répondre. Il dit seulement , que le puits d'Haimer que nous rencontrerions le premier , avoit fort peu d'eau , & n'en avoit peut-être même pas du tout ; & il ajouta , que si nos gens vouloient prendre courage , nous n'avions plus à craindre les Arabes , ni aucun autre danger.

A quatre heures un quart , nous abandonnâmes l'étang , & nous continuâmes à faire route dans une vallée sablonneuse , appelée Waadi Umgwat. Cette nuit là , on vint m'avertir que

le Turc Ismael & le Grec Georgis étoient si malades qu'ils avoient résolu de renoncer à continuer le voyage, & de se soumettre à ce qu'ils appelloient leur destinée, c'est-à-dire, à mourir dans le désert. J'eus beaucoup de peine à leur faire perdre cette idée ; & je leur promis que le lendemain matin, ils monteroient sur un chameau, ce qu'aucun de nous n'avoit encore fait. Tous mes compagnons m'avoient pourtant prié souvent d'y monter moi-même : mais je m'en étois bien gardé, parce qu'indépendamment de ce que j'aurois écrasé nos chameaux, c'eût été un dangereux exemple, pour des gens déjà trop découragés ; & j'en eus bientôt la preuve, par le mauvais effet que produisit ma condescendance pour nos deux pauvres malades.

Nous partîmes de Waady Umgwat le 24, à 6 heures $\frac{1}{2}$ du matin, suivant toujours les sinuosités de la vallée sablonneuse. A neuf heures & demie, nous trouvâmes la carcasse du cheval de Mahomet Aga. Quoique sans guide, ce pauvre animal avoit suivi exactement la trace des puits & le chemin de l'Egypte, & il avoit dû survivre de quelques jours à son malheureux maître.

A onze heures, nous entrâmes dans une plaine de sable mouvant, & nous vîmes quelques colonnes de sable qui commençoient à s'élever, mais qui n'ayant pas assez de vent pour se soutenir, ne purent pas nous inquiéter beaucoup. Nous nous arrêtâmes à une heure, non loin du puits Mour qui étoit au nord-est de nous. A quatre heures, nous remîmes en route. Quarante minutes après, nous arrivâmes au puits Mour même. Il étoit à sec. A six heures un quart,

nous trouvâmes le corps d'un homme qui paroïssoit être mort depuis très-long-tems. A sept heures , nous fîmes halte à El-Haimer , où l'on trouve deux puits au milieu d'une grande plaine de sable. Nous avions encore un autre puits à l'ouest de nous : l'eau de ce dernier puits est amere & saumâtre : mais elle est aussi plus abondante que celle des deux premiers que nous mîmes plusieurs fois à sec , en remplissant nos girbas.

Nous partîmes d'El-Haimer le 25 , après sept heures & demie du matin ; & à dix heures , nous fîmes halte au milieu de quelques acacias , afin de laisser un peu repaitre nos chameaux qui n'avoient rien mangé de toute la nuit , que quelques racines ameres de séné. Tandis que nous étions assis sur l'herbe , nous vîmes venir à nous une troupe d'Arabes , montés sur des chameaux , & portant chacun derriere lui , une petite charge ; ce qui leur donnoit l'air d'une caravane. Ils avoient deux montées à passer , avant de pouvoir arriver à l'endroit où nous étions. Le chemin étoit entre deux montagnes sablonneuses , derriere lesquelles nos chameaux païssoient dans le bois , & sur le bord du chemin étoient les puits d'El-Haimer , auprès desquels les girbas que nous avions remplis , restoient encore. Il étoit donc nécessaire d'entrer en pour-parler avec ces Arabes , avant de les laisser passer entre les montagnes sablonneuses. A la premiere vue de la caravane , tous mes gens prirent les armes & se rendirent auprès de moi. Tous nos fusils étoient bien chargés & bien amorcés.

La premiere chose que firent mes compagnons , fut de demander ce que nous serions de notre Bisharéen ? Nous le dé-

tachâmes du Barbarin. Nous lui garrotâmes les deux mains & nous le donnâmes à tenir à un Turcorory que nous placâmes derrière nous, afin d'avoir l'air d'être en plus grand nombre. Je m'avançai alors jusques au bord de la montagne & je criai de toute ma force : « Arrêtez ! vous ne pouvez pas passer ici ». — Je ne fais pas s'ils m'entendirent ou non, mais ils continuèrent à monter. Alors je leur criai encore en leur montrant mon fusil : « Si vous avancez un pas de plus, je fais feu ».

A ces mots, ils s'arrêtèrent ; bientôt après, ils mirent tous pied à terre ; & l'un d'eux s'étant avancé, la lance à la main, jusqu'à une vingtaine de pas de nous, fut reconnu par Idris, qui s'écria : « Ils sont Ababdes ». — « Ababdes ou non, répondis-je, ils sont dix-sept hommes & Arabes, & je ne suis pas dans l'intention de me mettre imprudemment dans leurs mains, comme Mahomet Towash. Je suis sûr du moins qu'ils feront en notre pouvoir, tant qu'ils demeureront là où ils sont ». — Idris me dit alors qu'il étoit marié à une Ababde de Sheik Ammer ; qu'il alloit leur parler & obtenir d'eux une parole sûre. « Dites-leur aussi, lui dis-je, que je suis l'ami de leur Sheik Nimmer & de ses deux fils, & du Sheik Haman de Furshout ; que je vais en Egypte ; que j'ai été poursuivi par les Bishardens ; que je ne me fie à personne ; que j'ai vingt hommes armés de fusils ; & que je ne veux leur faire aucun mal, pourvu qu'ils passent un à un, après m'avoir remis un de leurs gens pour otage ».

IDRIS alla joindre sans armes l'Ababde qui s'étoit avancé, & ils allèrent ensemble vers la troupe, où ils convinrent des conditions

conditions que je venois de spécifier. Deux des principaux de ces Arabes quitterent alors leurs lances & vinrent auprès de moi. La salutation de paix, Salam Alicum ! & Alicum Salam ! fut donnée & rendue de part & d'autre. Les deux Ababdés parurent un peu surpris de voir le Bisharéen avec les mains garrottées. Mais je leur dis que cela ne les regardoit point, & je priai Idris de donner ordre qu'on fit passer leurs chameaux. Un des Barbarins s'avança en même tems avec unealebasse d'eau & du pain ; parce que l'usage de manger ensemble dans ces contrées est garant de la foi qu'on vient de donner.

Les Ababdés n'avoient point encore entendu parler de la mort de Mahomet Towash, & ils en parurent très-fâchés. Ils dirent que le Sheik Abou-Bertran étoit un voleur & un assassin. Quand tous leurs chameaux eurent passé, je demandai à mes ôtages où ils alloient ? Ils me répondirent qu'ils alloient à Atbiah, à l'occident de Terfowey, ramasser du féné pour le gouvernement du Caire. J'aurois beaucoup voulu pouvoir les engager à me vendre ou à me changer deux chameaux : mais ils me dirent que leurs chameaux n'étoient pas très-forts ; qu'avant qu'ils fussent de retour, ils seroient dans le même état que les miens ; qu'ils étoient obligés de les charger beaucoup ; & en effet, les sacs qu'ils avoient derrière eux, sembloient indiquer que leur bénéfice n'étoit pas considérable ; de sorte que la perte d'un chameau devoit leur paroître très-sérieuse.

Je crus que l'humanité m'obligeoit de présenter notre prisonnier Bisharéen aux deux ôtages Ababdés. Ils disoient qu'ils

comptent prendre de l'eau à Terfowey ; & je saisis cette occasion pour leur raconter en peu de mots l'accident qui m'avoit fait mener avec moi le Bisharéen. Ils nous avoient pris jusqu'alors pour un parti de soldats de Syené qui avoient pris l'Arabe. Ils commencerent à s'entretenir avec lui dans la langue du Béja , qui est celle de l'Habab , de Suakem , de Masuah. Je leur dis nettement que quoique j'entendisse cette langue , je voulois qu'ils ne parlassent que l'arabe qui étoit familier à tous mes compagnons. Ils y consentirent sans difficulté ; & ils interrogèrent le Bisharéen sur la position d'Abou-Bertran & de sa tribu. Mais cela ne me convint pas non plus. Je défendis au Bisharéen de satisfaire à ces questions ; & je lui dis de charger seulement les Ababbés d'apprendre à ses femmes qu'il se portoit bien ; qu'il buvoit & mangeoit comme nous ; & qu'il n'étoit qu'à deux journées d'Assouan (1), d'où il reviendrait avec la récompense promise.

Je priai alors les Ababbés de tenir une lance de manière que la pointe fût tournée vis-à-vis de Syené ; & avec une aiguille de 12 pouces de long , placée dans une boîte de cuivre , où étoit marqué un arc de quelques degrés , je pris avec la plus grande attention la direction d'El-Haimer à Syené , direction que je trouvai nord-nord-ouest , & même un tant soit peu plus nord. J'aurois bien voulu pouvoir aussi prendre la latitude : mais il étoit plus de midi. Je fus obligé de me contenter de conserver , le plus qu'il me fut possible , la direction de ma route jusques au soir.

(1) Syené

Nous partîmes d'El-Haimer à une heure quarante minutes ; & nos amis les Ababbés continuèrent leur chemin , après nous avoir beaucoup loués de notre civilité & du soin que nous avions de veiller comme des hommes , suivant leur expression. A huit heures & demie , nous nous arrêtâmes à Abou-Ferege , lieu où nous ne trouvâmes que très-peu de verdure. Nous vîmes là , pour la première fois depuis que nous étions en route , un ciel nébuleux , qui m'empêcha de faire aucune observation. Mais tous les jours à midi & le soir , je traçois grossièrement la route que nous avions suivie , d'après une boussole , ayant une aiguille de cinq pouces , que je portois pendue à mon cou & qui étoit arrêtée dans ma poche. Je trouvai ce soir-là que nous avions marché droit vers le point où les Ababbés nous avoient dit qu'étoit Syené.

LE 26 , à six heures & demie du matin , nous quittâmes Abou-Ferege , continuant à marcher droit à Syené. A onze heures , nous fîmes halte à Abou-Heregi. Nous n'y trouvâmes ni herbe , ni eau ; mais je m'y arrêtai pour pouvoir prendre la hauteur du soleil. La moindre fatigue nous accabloit. Tous mes gens étoient si foibles , si abattus , qu'il me fut impossible de les déterminer à tirer mon grand quart de cercle de sa caisse. Je fus donc obligé de me servir de l'instrument d'Hadley ; & avec un mélange que j'avois fait & qui me convenoit mieux que du vis-à-vis , je fis mon observation par réflexion , & je trouvai la latitude d'Abou-Heregi par les 23°. , d'où je conclus que la longitude de Syené étoit mal déterminée sur les cartes françoises ; ce qui me causa une sorte de satisfaction , parce' que nous étions dans la vraie direction de Syené , que nous n'avions pas be-

soin de descendre vers l'ouest & que nous devions être au bout de notre voyage dans très-peu de jours.

Nous nous remîmes en chemin à deux heures de l'après-midi, & à quatre heures, nous jouîmes d'un spectacle qui remplit nos cœurs d'une joie bientôt évanouie. Toute la plaine nous parut couverte d'une riante verdure, parsemée de marguerites jaunes. Nous avançâmes aussi vite que pouvoient le faire des gens tout éclopés ; mais que nous fîmes cruellement détrompés, quand nous vîmes que cette verdure n'étoit que du féné & de la coloquinte, les plus ameres, les plus nauséabondes de toutes les plantes & les moins faites pour servir de nourriture, & aux hommes & aux animaux ! A neuf heures du soir, nous fîmes halte à Safficha, au pied d'une chaîne de montagnes escarpées qui s'étendent du sud-est au nord-ouest,

Le vent souffloit de nord, la nuit étoit extrêmement froide. Nous étions près d'une crise fâcheuse. Il ne nous restoit plus de pain que pour un jour. Nous avions bien de la viande de chameau desséchée au soleil : mais l'habitude de ne vivre qu'avec du pain & de l'eau nous donnoit une répugnance invincible pour cette viande. La seule odeur nous en dégoûtoit. En outre, nos chameaux n'avoient plus que le souffle ; de sorte que n'ayant pas osé prendre beaucoup d'eau, nous trouvâmes, quand nous voulûmes en distribuer, que nous n'en avions pas assez pour achever notre voyage, quand bien même Syené seroit aussi près que nous l'espérions.

Le Grec Georgis avoit perdu entièrement un œil, & ne

voyoit presque pas de l'autre. D'ailleurs, il s'étoit tellement accoutumé, ainsi qu'Ismaël, à monter sur les chameaux, que ni l'un, ni l'autre ne vouloient plus marcher. Pour moi, j'avois enduré jusqu'alors assez patiemment le mal que j'avois aux pieds; mais mes blessures étoient devenues insupportables & je tremblois que la gangrene ne s'y mit. Le bandage que m'avoit mis le Bisharéen dans l'endroit où j'avois le pied fendu, étoit tout-à-fait recouvert par l'enflure. Enfin, j'avois trois ulcères au pied droit & deux au pied gauche; il en couloit continuellement une grande quantité de pus; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je pus arracher avec des ciseaux le bandage qu'y avoit mis le Bishareen.

Je sens bien que ceci est peut-être désagréable à lire : mais qu'on me le pardonne. Le Bisharéen prit les semelles de mes souliers dont l'empaigne avoit été mise en pieces dans les sables des environs de Gooz, & il m'en fit très-adroitement des sandales avec un morceau de toile de coton. Malgré cela, je sentoís que je ne pouvois pas marcher davantage; & je me déterminai à jeter mon quart de cercle, mes télescopes & ma pendule, pour que moi & mes compagnons pussions monter sur les chameaux, chacun à son tour. Mais la Providence avoit déjà décidé que nous ne devrions pas le bonheur de finir ce dangereux voyage à nos foibles efforts, à notre vaine prudence; mais bien à sa seule interposition & au secours qu'elle daigna nous accorder.

LE 27, à cinq heures & demie du matin, nous voulîmes faire lever nos chameaux; mais ce fut en vain. Nous ne pûmes réussir qu'à en faire mettre un seul sur ses jambes; encore

n'y avoit-il pas été deux minutes , qu'il retomba & ne put plus se relever. Les Arabes dirent tous que c'étoit l'effet du froid , & cependant le thermometre de Farenheit étoit une heure avant le jour à 42°. De quelque côté que nous pussions nous tourner , la mort étoit devant nous. Nous manquions de force , de tems & de provisions.

Nous primes alors nos petites outres & nous y mîmes la quantité d'eau qu'un homme étoit en état de charrier. Mais malgré cela, nous n'avions pas de quoi boire pour les trois jours qu'il nous falloit , suivant mon calcul , pour nous rendre à Syéné ; calcul qui étoit encore assez incertain. Voyant que nos chameaux ne pouvoient pas absolument se lever , nous en tuâmes deux , afin que leur viande pût nous servir à défaut de pain ; & nous trouvâmes dans l'estomac de chacun de ces animaux environ seize pintes d'eau , que l'arabe Bisharéen en retira avec beaucoup d'adresse.

TOUTES les personnes qui connoissent l'Histoire Naturelle savent que le chameau a deux réservoirs , dans lesquels il porte la quantité d'eau dont il a besoin pour tout le tems qu'il fait devoir en manquer dans les contrées où il est accoutumé à voyager. Dans les caravanes qui viennent des bords du Niger , à travers le grand désert de Selima , on dit que chaque chameau avale assez d'eau pour pouvoir rester ensuite sans boire pendant quarante jours. Je ne prétends pourtant pas garantir ce fait , qui semble être exagéré : mais on sait bien certainement qu'un chameau peut vivre quinze ou seize jours sans boire d'autre eau que celle qu'il porte dans son estomach. Quand il rumine ou qu'il mange , on le voit

sans cesse tirer de ce réservoir des gorgées d'eau dont il se sert pour délayer ce qu'il a dans la bouche. La nature a disposé cette poche de manière que l'eau ne s'y corrompt jamais. Celle que nous trouvâmes dans les chameaux que nous venions de tuer, étoit, à la vérité, un peu changée, un peu bleuâtre ; mais elle n'avoit ni mauvaise odeur, ni mauvais goût.

Les foibles restes de notre misérable provision de pain noir & d'eau sale qui nous avoient si long-tems soutenus au milieu des sables brûlans, étoient presque entièrement épuisés, & notre courage défailloit par l'incertitude du terme de notre voyage. Nous restions toujours environnés de ces terribles phénomènes de la nature que la Providence a, par pitié pour le genre humain, caché dans le fond des déserts, presque inaccessible. La mort, la mort seule étoit par-tout devant moi ; & dans ces affreux momens de douleur & de désespoir, le sentiment de l'honneur, loin de relever mon courage, me présentait tout ce qui pouvoit ajouter à mon malheur. J'étois le seul tourmenté par ces peines secrètes. Mes compagnons ne pouvoient ni les partager, ni les sentir.

Les dessins que j'avois tracés à Palmyre & à Balbec pour le cabinet du Roi d'Angleterre, & qui n'étoient encore qu'esquissés, se trouvoient parmi mon bagage. Je les avois emportés, afin que si pendant mon voyage il me restoit quelque instant de loisir, je pusse y travailler & les mettre au point de recevoir, à mon retour par l'Italie, ce dernier degré de perfection que j'ai effectivement eu le bonheur de pouvoir leur donner. Mais je me préparerai alors à laisser ces papiers &

beaucoup d'autres , ainsi que mon quart de cercle , ma pendule à secondes , mes télescopes. Tout cela fut destiné à être abandonné aux voleurs barbares de ces contrées , ou à rester enseveli dans le sable. Toutes les notes , toutes les descriptions , les observations , les dessins que j'avois faits depuis mon départ de Badjoura & mon passage à Cosséir par le désert , jusques à l'instant de mon arrivée à Saffiella , où j'étois en cet horrible moment , furent mis en tas pour demeurer avec les carcasses de nos chameaux ; & au lieu de ces papiers si précieux pour moi , je me voyois réduit à n'emporter que la douloureuse certitude de ne pouvoir plus soutenir l'authenticité de mes voyages que par ma seule attestation ; de n'avoir plus aucune preuve à fournir contre ceux qui par envie ou par malice affecteroient de douter de ma véracité ; & d'être enfin obligé de renoncer à l'honneur que j'avois mérité en exécutant avec tant de constance , de fatigue & de danger , une entreprise qu'on avoit cru impraticable depuis plus de deux mille ans.

Je ne veux pourtant pas donner à entendre que mon imagination fût en ce moment affectée des mensonges qu'on pourroit débiter contre moi dans tous ces petits cercles , dont chacun a une idée particulière , & qui se rassemblant , à ce qu'ils disent , pour le progrès des Sciences , ne s'occupent qu'à ternir la réputation des personnes qui se sont montrées supérieures à eux , par leur intrépidité , leur prévoyance & le succès de leurs entreprises. La censure de ces critiques , si fiers en apparence & si lâches en effet , n'entroit alors pour rien dans l'accumulation de chagrins qui oppressoit mon cœur. Si je n'avois pas eu le courage de mépriser ces gens-là ,

là, je n'aurois certainement pas été capable de surmonter le moindre des obstacles que j'ai rencontrés dans mes voyages. Ma douleur avoit un tout autre motif. J'étois affligé de perdre une grande partie du travail que je m'étois fait un devoir de présenter au Roi. J'étois affligé de ne pouvoir fournir aux personnes qui me connoissent & qui ont de l'estime pour moi, les détails & les preuves d'un voyage important pour l'Histoire & pour la Géographie, & qui mérite assurément d'être fondé sur des choses plus certaines que les simples récits que la mémoire peut fournir, sur-tout si l'on considère le laps de tems & le grand nombre d'événemens qu'il embrasse. Je dirai encore que j'étois vivement affligé pour ma patrie, que le hasard seul lui enlevât, dans ce siècle de découvertes, une couronne que tous ses flottes, chargées de héros & de savans, ses flottes dominatrices des mers les plus lointaines, ne pouvoient replacer sur son front. Toutes ces tristes réflexions étoient renfermées au fond de mon cœur. Je me gardois bien d'en faire part à personne. Ceux qui composoient le reste de la caravane avoient déjà plus de maux, qu'une éducation grossière & le peu de force d'ame dont ils étoient doués, ne les rendoient capables d'en supporter.

Le 27, vers les trois heures de l'après midi, nous vîmes deux éperviers, oiseaux très-communs en Egypte, où on les connoît sous le nom d'Haddayas. Un quart d'heure après, nous en vîmes un troisième. Probablement ces oiseaux cherchoient des carcasses de chameaux : mais je les regardai, comme d'un heureux augure, & je ne pus cacher ma joie. Nous marchâmes ce jour-là cinq heures & demie, & le soir nous nous arrêtâmes à Waadi el Arab, où étoient les pre-

miers arbres, que nous eussions vus depuis que nous avions passé el Haimer.

Nous nous mîmes en marche le 28 à sept heures & demie du matin ; & bientôt nous entrâmes dans un défilé étroit , entre des montagnes très-escarpées , mais peu élevées. Vers midi , nous trouvâmes le lit d'un torrent , où il y avoit quelques arbres. Quoique malade & accablé de fatigue , je ne me fus pas plutôt un peu rafraîchi avec le reste de mon pain & de mon eau , que je tâchai de gagner une hauteur , afin de pouvoir jeter un coup d'œil sur la campagne , du côté de l'ouest ; car les montagnes voisines étoient hautes & pierreuseuses , & ressembloient aux montagnes des Kennouss , près de Syéné. J'eus beaucoup de peine à grimper sur le haut d'une colline , & je fus cruellement affecté , en regardant à l'ouest , de ne pas voir le Nil , quoiqu'il fût pourtant bien certain , qu'il ne pouvoit être éloigné , puisque nous reconnoissions les hautes montagnes , qui le contenaient , quand il sort de la Nubie. La soirée étoit fort tranquille , & en m'asseyant & fermant les yeux , afin que rien ne pût me distraire , j'entendis très-distinctement le bruit des eaux , que je jugeai être celles de la Cataracte. Mais ce bruit venoit du sud , & il sembloit conséquemment que nous avions dépassé la Cataracte. Néanmoins , je ne doutai nullement que ce ne fût le Nil.

LE soleil étoit déjà bas , & à l'instant que je descendois , je vis un grand nombre d'oiseaux , d'une espece fort commune en Syrie , où on leur a donné le nom de Vaches. Il y en a aussi beaucoup en Egypte sur les bords du Nil : mais j'ignore sous quel nom ils y sont connus. Ce sont des oiseaux de la

famille des hérons, & qui ont tout au plus la grosseur d'un héron ordinaire. Leur plumage est aussi blanc que du lait; mais ils ont sur la gorge une touffe, couleur de chair, dont les plumes sont plus courtes, plus dures que les autres, & ressemblent à des crins. La troupe que je vis, voloit fort bas, en ligne directe, & paroissoit chercher quelque proie le long du fleuve. Ce n'étoit point l'heure où des oiseaux s'écartent de leur séjour accoutumé; & d'ailleurs, ceux de cette espèce ne vont jamais fort loin.

PERSUADÉ qu'en continuant notre route au nord-ouest, nous arrivions à Syené, & peut-être même un peu plus bas, je retournai vers mes compagnons. Il étoit déjà nuit; & je trouvai en revenant Idris & les deux Barbarins, qui étoient en peine de moi, & tâchoient de suivre la trace de mes pas.

Je leur fis part de ce que je venois de voir & d'entendre; & Idris me confirma dans mon opinion. Il ne connoissoit pourtant pas précisément la distance de Syené à Abou-Seïelat, où nous étions alors; parce qu'il étoit toujours allé par Daroo, & non par Syené, dont les voyageurs ne s'approchent que le moins qu'ils peuvent, à cause des vexations des Turcs. Un cri de joie suivit mon rapport. Chrétiens, Maures, Turcs, tous fondirent en larmes; tous s'embrassèrent les uns les autres, rendant grâce à Dieu de leur délivrance, m'exprimant en même tems leur gratitude des attentions continuelles que j'avois eues pour eux durant ce pénible voyage, & me salueant par le nom d'Abou Ferege (1), seule récompense qu'il étoit en leur pouvoir de me donner.

(1) C'est-à-dire Pere de la prévoyance.

Le 29 à sept heures du matin , nous partîmes d'Abou-Scielar. Vers les neuf heures , nous découvrîmes les palmiers d'Assouam ; & un quart d'heure après , nous arrivâmes dans un bosquet de ces arbres , au nord de la ville.





CHAPITRE XIII.

M. Bruce est favorablement accueilli à Syené. — Il arrive au Caire. — Entrevue avec le Bey. — Il arrive à Marseille.

SANS s'amuser, se féliciter les uns les autres de leur délivrance, comme ils avoient fait la veille à Abou-Seïdelar, mes compagnons accoururent tous vers le Nil, pour éteindre leur soif. Ils avoient cependant eu en route deux ou trois exemples terribles du danger qu'il y a de boire trop d'eau. Pour moi, je m'assis à l'ombre des palmiers pour me reposer un peu. Il faisoit fort chaud, & je tombai bientôt dans un profond sommeil.

CEPENDANT Hagi Ismaël qui n'avoit envie ni de boire ni de dormir, mais qui avoit grand faim, entra dans la ville pour chercher quelqu'un qui voulut lui donner à manger. Il n'eut pas besoin d'aller loin. Son turban verd & ses haillons frapperent les regards de quelques Janissaires ; & l'un d'entre eux lui demanda ce qu'il faisoit dans cet état, & d'où il venoit ? Ismaël répondit alors avec beaucoup de colere & en mauvais arabe, qu'il étoit Janissaire du Caire, qu'il arrivoit de l'enfer, où il n'y avoit pas un seul Diable, mais plusieurs milliers ; qu'il venoit d'un pays de Kafir, se disant Musulmans ; qu'il avoit traversé un désert où la terre étoit de

feu , & le vent une flamme , & où il avoit sans cesse couru risqué de périr de faim & de soif.

Le soldat , qui l'entendoit parler d'une si étrange maniere , le pria de le suivre chez l'Aga. C'étoit précisément ce qu'Ismael vouloit. Il demanda seulement le tems d'avertir ses compagnons. « Vous avez des compagnons , dit le soldat , en venant du pays dont vous me parlez ? » — « Des compagnons , s'écria Ismael. Eh ! comment diable , pouvez-vous croire que j'aie fait un pareil voyage seul ? » — « Si le voyage , répondit l'autre , est tel que vous le dites , je n'imaginais pas que beaucoup de gens aient voulu aller avec vous. Mais , suivez mes camarades ; & moi je vais parler aux vôtres. Dites-moi seulement où je pourrai les trouver. » — « Allez jusques sous les palmiers , dit Ismael. Vous y trouverez l'homme de la plus haute taille que vous ayez jamais vu de votre vie ; plus dépénailé & plus poudreux encore que moi. Appelez-le Yagoubé , & priez-le de venir avec vous chez l'Aga. »

Le Janissaire me trouva donc au pied d'un palmier. Tous mes gens avoient déjà éteint leur soif , & assis à une certaine distance de moi , ils commençoient à être en peine de ce que nous deviendrions. Accablés de fatigues , ils me laissoient reposer , parce qu'ils espéroient que cela me procureroit quelque soulagement. Pour moi , j'étois plongé dans une espece de stupeur , d'insensibilité , d'accablement , que je ne puis décrire , & qui m'ôtoit presque la faculté de penser. Dans cet état , je ne pouvois réfléchir à tout ce qui venoit de se passer. Je me trouvois , comme lorsqu'après un rêve ,

& étant à demi éveillé, on doute si les choses dont on se souvient encore sont fausses ou réelles. Les dangers auquel je venois d'échapper ne faisoient aucune impression sur moi ; & ce qui me prouve de plus en plus que mes sens furent quelque tems égarés , c'est que j'avois une dureté de cœur, qui me rendoit insensible à ma délivrance.

CEPENDANT , je fus retiré de cet engourdissement par l'arrivée du soldat , qui cria du plus loin qu'il nous vit : « Rendez-vous au château , chez l'Aga , tous tant que vous-êtes , & le plus vite que vous pourrez. Le Turc est allé devant. » — » Si nous pouvons nous y rendre , lui dis - je , ce ne sera pas très - vite. Le Turc a monté pendant deux jours sur un chameau ; & moi j'ai toujours marché à pied , & je doute qu'à présent je puisse marcher du tout. » — » Je m'efforçai alors de me lever , & de me tenir debout , & je fus long-tems avant de pouvoir y réussir. Je vis que le soldat paroïssoit extrêmement étonné en contemplant le délabrement de mon habit , & mon air de souffrance. — Nous avons dans la ville , me dit-il , des personnes qui vous assisteront ; & si vous ne pouvez pas marcher , l'Aga va vous envoyer une mule. »

LES Turcs & les Grecs s'habillent presque de la même maniere. Ismael & Michael portoient chacun un très-gros mousqueton. Tandis que nous marchions vers le château , tous les habitans de Syéné accouroient sur notre passage , & ne pouvoient se lasser de contempler une troupe aussi étrange que la nôtre. L'Aga fut immobile d'étonnement , en nous voyant entrer chez lui , & il ne dit depuis qu'il avoit d'a-

bord cru que j'avois au moins un pied de plus de hauteur qu'aucun autre homme qu'il eût jamais vu. Je remarquai qu'il ne savoit pas trop s'il devoit me dire de m'asseoir ou non ; de sorte que je le tirai de son embarras , en lui disant moi-même dès que je l'eus salué : « Seigneur , excusez-moi , il faut que je m'assaye. » — Il me fit une révérence honnête , & il me demanda avec douceur : Êtes-vous Turc ? Êtes-vous Musulman ? — « Je ne suis point Turc , répondis-je , je ne suis point Musulman. Je suis Anglois. J'ai un firman du Grand Seigneur , adressé à tous les sujets de l'Empire Ottoman ; & j'ai aussi pour vous particulièrement des lettres de la Régence du Caire , & de la Porte des Janissaires. » — Caz Dangli , dit Ismael , ce sont des Turcs , ils sortent de l'Anatolie. J'ai été sur les lieux. »

Dès que je fis mention du Grand Seigneur , l'Aga se leva , & sans écouter le discours d'Ismael , il me dit , très poliment : « Voulez-vous que vos domestiques s'assoyent. » — Dans un aussi cruel voyage que celui que je viens de faire , Aga , nos domestiques sont nos compagnons. Ils ont en outre une terrible excuse pour s'asseoir ; c'est qu'ils n'ont pas plus que moi , la force de se tenir debout ».

« Où sont vos lettres & votre firman , me dit l'Aga. » — « Hélas ! j'ignore où cela peut être à présent. Je l'ai laissé à Safficha avec le reste de mon bagage. Nos chameaux sont morts , nos provisions & notre eau épuisées ; & nous avons laissé tout derrière nous , pour tenter un dernier effort , & faire en sorte de sauver notre vie. Quand je me serai reposé deux jours , la première grace que j'aurai à vous

vous demander sera de me procurer des chameaux pour aller chercher mes lettres & mon bagage ». — « Dieu me préserve de vous laisser faire une chose aussi imprudente. Vous êtes arrivé ici par une suite de miracles ; & vous voulez encore tenter la Providence en retournant sur vos pas ? Je ne doute pas de tout ce que vos lettres contiennent ; & vous n'aurez pas besoin d'un firman pour vous rendre d'ici au Caire ». — « Eh bien, laissons cela pour le moment : permettez-moi seulement de vous observer que je suis au service du roi d'Angleterre ; que je voyage pour l'utilité de mes compatriotes, & pour la mienne propre ; & qu'enfin j'aimerois mieux risquer vingt fois ma vie, que de perdre les papiers que j'ai laissés dans le désert ». — « Allez en paix. Mangez & dormez. Qu'on le conduise dans la maison du Schourbatchie », ajouta-t-il en parlant à un de ses esclaves.

Ainsi finit ma première entrevue avec l'Aga, qui nous mit en possession d'une maison fort commode. Il se trouva par hasard que c'étoit chez le même homme à qui mes correspondans du Caire m'avoient recommandé lors de mon premier voyage à Syéné. Cet homme m'avoit absolument oublié ; mais il ne tarda pas à me remettre. Quant à l'Aga que j'avois vu à mon premier voyage, il avoit changé de commandement & demouroit au Caire.

Nous ne fûmes pas long-tems dans notre logement sans voir arriver cinquante pains d'excellent froment & plusieurs plats de viandes, que l'Aga nous envoyoit. Mais à la seule odeur de ces viandes, le cœur me défaillit, & je tombai

évanoui sur le plancher. Revenu à moi , j'essayai plusieurs fois de vaincre ma répugnance ; mais inutilement , & je demeurai deux jours sans pouvoir avaler autre chose que du pain & du café. Pour mes gens ils ne se sentoient point de pareils maux de cocur , & ils profitèrent avec joie des bienfaits de l'Aga.

Je restai cinq ou six jours sans correspondre avec l'Aga autrement que par messages : mais il apprit bientôt toutes mes aventures par le domestique que j'envoyois en commission chez lui. Je me rendis enfin au château , & je priai l'Aga de me faire fournir six ou huit chameaux pour monter mes gens , & charrier mes effets de Saffieha à Syené. Mais il commença par se révolter de ma proposition , & ne voulut absolument point y accéder. Il dit que c'étoit tenter Dieu , & il m'assura que je serois exterminé par les mêmes Arabes qui avoient massacré Mahomet Towash ; qu'en voyant les choses que j'avois jettées à Umharack, ces Arabes devoient avoir suivi mes traces jusqu'à Saffieha ; que là ils s'étoient sans doute emparés de tout mon bagage , & qu'ils étoient peut-être en ce moment aux portes d'Assouan. Tout cela pouvoit être probable , mais ne suffisoit pas pour me convertir. J'avois déjà insinué à l'Aga que le genre humain étoit intéressé au recouvrement de mes papiers , & qu'il y avoit dans ces papiers des recettes qui , si elles ne suffisoient pas pour prévenir la peste & la petite-vérole , pouvoient au moins être d'un grand secours pour en diminuer le danger. Cet espoir & l'espoir plus séduisant encore que je lui glissai , de ne point laisser sans récompense tout ce qu'il voudroit bien faire pour moi , le déterminèrent enfin à m'accorder ce que je demandois ; & en

conséquence nous nous préparâmes à cette nouvelle expédition.

J'AVOIS oublié de dire que notre premier soin avoit été d'envoyer chercher Idris & l'Arabe de Daroo ; car ni l'un ni l'autre n'avoient voulu entrer dans la ville , de peur qu'on ne cherchât à leur imputer le meurtre de Mahomet Towash ; ce qui effectivement n'eût pas manqué d'arriver si nous n'avions pas été avec eux. Mais l'Aga , leur dépêchant un homme de confiance , ils se rendirent tout de suite , & ils logerent avec moi sous ma protection.

LA nuit suivante nous profitâmes de l'obscurité , & nous partîmes du château tous montés sur des dromadaires. Les portes de la ville furent ouvertes & refermées incontinent ; car l'Aga craignoit autant pour nous ses propres gens que les Bisharéens , & il répétoit souvent en forme de proverbe : « Tout homme est un ennemi dans le desert ». — L'Aga nous fit accompagner par quatre de ses palfreniers , tous actifs , forts & de bonne humeur. Mes gens étoient assez bien ranimés. Nous laissâmes , pour garder la maison , Ismael & l'a-veugle Georgis.

VERS minuit nous entrâmes dans une vallée , où nous nous cachâmes dans l'endroit le plus enfoncé ; car il faisoit extrêmement froid. Nous avions de l'eau-de-vie , & nous en bumes un peu. Nous fîmes paître nos animaux , puis nous nous remîmes en marche ; & une demi-heure après nous nous arrêtâmes encore sous des arbres. Je tremblois que nous n'eussions passé auprès de mon bagage sans l'appercevoir ; car il faisoit

fort obscur, & aucun de nous ne se rappelloit précisément de l'endroit où nous avions laissé nos effets. Cependant le jour parut bientôt, & nous retrouvâmes l'empreinte de nos pas aussi bien marquée qu'à l'instant même où nous venions de la faire. Après avoir suivi cette trace pendant une demi-heure, j'eus l'inexprimable satisfaction de revoir mon quart de cercle, & tout le reste de mes effets. Les malheureux chameaux que nous avions tués étoient à côté; les vautours avoient commencé à en attaquer un.

Nous résolûmes de ne pas nous arrêter là, mais de charger nos effets & de repartir soudain. Tout cela fut fait dans un instant. Cinq chameaux suffirent pour charrier tout, quoiqu'ils portassent encore chacun un homme. Nous avions trois autres chameaux, que nous montâmes chacun à notre tour. Nous allâmes grand train en revenant de Saffieha à Syené; & quoiqu'il y ait environ quarante milles de chemin, nous rentrâmes dans la ville un peu après quatre heures & demie, sans qu'il nous fût arrivé le moindre accident, sans même avoir rencontré un seul homme dans tout le chemin.

Nous devons là terminer notre voyage dans le desert, en acquittant les dettes que ce voyage nous avoit fait contracter. J'avois mes lettres de crédit, qui me mirent à même de ne point manquer d'argent. Je commençai par donner à Idris Welled Hamran, notre Hybeer, la juste récompense que méritoient ses services & sa fidélité. Ensuite je remplis la promesse que j'avois faite à mon prisonnier. Je chargeai Idris de lui choisir un bon chameau, & je lui donnai des

vêtemens neufs pour lui & pour ses femmes, avec une charge de dora; puis je le fis partir sous les auspices de l'Aga, tout étonné encore de voir que, sans aucun détour, sans aucun subterfuge, nous tenions religieusement notre parole. Quoique riche maintenant au-delà de ses espérances, ce malheureux, naguere notre ennemi, me conjura, les larmes aux yeux, de souffrir qu'il revînt me retrouver à Syené après qu'il auroit remis à sa famille ce que je venois de lui donner, parce qu'il vouloit me servir & me suivre par-tout où je pourrois aller.

QUOIQUE j'eusse de quoi avoir des habits pour moi & pour mes gens, je crus qu'il valoit mieux attendre que je fusse rendu au Caire. J'achetai seulement pour chacun de nous une grosse veste de barracan & une paire de culottes longues, parce que la propreté m'y obligeoit. Je donnai en outre à Ismael un turban verd tout neuf, afin qu'il en imposât à la populace des villages qui bordent le Nil.

J'ALLAI alors trouver l'Aga, afin de me concerter avec lui sur les moyens de continuer ma route. Il témoigna la plus grande joie de me revoir. Ceux de ses gens qui nous avoient accompagnés, lui avoient rendu compte de notre expédition, & il nous loua beaucoup en présence de ses Officiers sur l'ardeur, le courage & la patience avec lesquels nous supportions les fatigues des voyages. Ismael lui avoit parlé des arbres & des plantes que j'avois peints; & il me pria instamment de les lui faire voir, quand je le pourrois, sans me déranger. Quiconque connoît le caractère de ces gens-là, fait que dès qu'ils souhaitent quelque chose, il faut le leur

accorder. Aussi je lui demandai s'il vouloit voir mes dessins tout de suite ? Il me répondit qu'oui assurément cela lui convenoit beaucoup. Aussi-tôt je chargeai Michael d'aller me chercher un livre d'arbres & un de poissons.

PENDANT que nous attendions ces livres, il entra un de ces Imans, espece de Prêtres qui sont regardés comme les plus instruits du Clegé mahométan. Les fanatiques, de quelque religion qu'ils soient, ont toujours un caractère de dureté & de hauteur. Turcs ou chrétiens, ils n'en sont pas plus tolérans pour ceux dont l'opinion est différente de la leur. Mais parmi les Turcs, la grande différence est le turban. Quoique l'Iman ne vint chez l'Aga que par rapport à moi, il passa à mon côté avec l'air de l'indifférence la plus dédaigneuse. Ses yeux à demi fermés, étoient élevés vers le ciel, & pleins de cet orgueil exalté qu'éprouvoit le Prophete de la Mecque, quand il tomboit du séjour du bonheur. L'Iman, au lieu de s'adresser à moi, dit à l'Aga : « Je voudrois bien savoir si ce Kafir a eu quelques nouvelles de Mahomet Towash dans le désert ».

L'AGA me pria de répondre, & je vis bien qu'il rougissoit pour l'Iman. — « J'ai vu, dis-je, Mahomet Towash à Chendi, aussi richement vêtu que lorsqu'il étoit à la Mecque. Il avoit à sa suite douze ou quatorze hommes armés de fusils, & quarante Turcororys, portant chacun une lance ; & il s'étoit chargé de les nourrir en traversant le désert. Il avoit, en outre, trois Hybeers, tous Bisharécens, qui étoient venus de Suakem avec une caravane, & qui rapportoient du séné dans les environs de Syené. J'offris de me joindre à cette troupe. Mais quoiqu'un Hybeer lui eût suffi, Mahomet To-

wash les prit tous trois, afin de me mettre dans la peine, parce que j'étois un chrétien. En vain Sirtina, sœur du Prince Wed-Ageeb & mere d'Idris, le pria de me laisser un Hybeer Bisharéen, ou plutôt de joindre sa troupe à la mienne, parce que les Bisharéens ne méritoient point qu'on eût confiance en eux; Mahomet n'eut point égard aux prières des Princes Arabes, & il ne songea qu'à me faire tort. Mais ses trois Hybeers se sont trouvés trois assassins; & celui qu'il m'a laissé, parce qu'il ne l'a pas connu, est un homme juste. Dieu a puni la présomption & l'orgueil dont Towash étoit rempli, comme paroît l'être ce Moullah qui est assis devant vous ».

L'AGA me demanda si j'avois revu ensuite Mahomet Towash. — « Vous savez, je pense, son histoire. Un des trois Hybeers alla trouver Abou-Bertran, principal Sheik des Bisharéens, qui ordonna aussi-tôt à un parti de ses gens d'aller surprendre Mahomet Towash, à la station la plus proche, tandis que les deux autres Hybeers, qui étoient avec lui, avoient soin de l'abuser par leurs menfonges, & le conduisoient précisément au piège qui lui étoit préparé. Une vingtaine d'hommes, la lance à la main, & montés sur des chameaux, avec un pareil nombre de jeunes gens à pied & armés de sabres, vinrent à sa rencontre. Ceux qui étoient sur des chameaux, firent aussi-tôt agenouiller leurs montures & s'avancèrent d'un air respectueux pour baiser la main du saint homme qui appartenoit au Caaba (1), à leur sanctuaire de la Mecque ».

(1) C'est le nom du Temple de la Mecque.

« LE vain & imprudent Eunuque mit alors pied à terre pour que les Bisharéens pussent plus aisément lui rendre hommage. Mais à l'instant que le premier l'eut pris par la main , un second lui coupa le jarret d'un coup de sabre , & un troisième le perça d'un coup de lance par-derrière. Mahomet voulut porter la main à ses pistolets : mais il étoit trop tard. Les Bisharéens proposèrent ensuite une capitulation à ses gens qui avoient des armes à feu , & qui , comme des imbécilles , ne surent pas s'en servir. Au contraire , ils se laissèrent désarmer , & leurs perfides ennemis les entraînerent plus loin & les massacrèrent ; après quoi , ils emmenèrent tous les chameaux , emportèrent l'eau & laissèrent les malheureux Turcorays périr de soif dans le désert ».

« Vous me demandez si j'ai revu Mahomet Towash depuis mon départ de Chendi ? Il étoit à une des stations des Bisharéens , qu'on trouve deux heures avant d'arriver à Umharack. Son corps , étendu sur le sable , étoit desséché par le soleil & exempt de corruption. Il avoit le jarret droit & le tendon du talon gauche coupés à coups de sabre. Toutes ses autres blessures étoient également visibles. La lance dont il avoit été percé , avoit sans doute quelque crochet , comme presque toutes celles de ces Arabes ; car en la retirant de son corps , on avoit fait sortir une partie de ses intestins. Il avoit de plus deux blessures à la tête ; & j'imagine qu'on les lui avoit faites quand il étoit déjà mort , car elles lui partageoient le crâne , & il n'en est pas une seule qui n'eût dû le tuer sur le champ. — Ismael & le Barbarin jetterent du sable sur son corps. Pour moi , je ne rendis aucun honneur aux restes d'un homme , qui tandis qu'il vivoit avoit paru se soucier si peu de me voir périr.

périr. Nous fîmes quelques pas à droite du chemin où nous vîmes des traces dans le sable , & nous trouvâmes les cadavres de trois hommes très-gros. Ils étoient percés de coups de lances , & on leur avoit ensuite coupé la gorge. Un d'entr'eux avoit même la mâchoire cassée ».

« Nous trouvâmes ensuite en chemin les corps des malheureux Turcororys ; & le lendemain , à neuf heures du matin , nous vîmes le cheval de Mahomet Towash , mort dans le milieu du chemin. Tout le jour suivant , nous vîmes des cadavres étendus çà & là. Il sembloit qu'on avoit poursuivi dans ce désert des infortunés échappés d'une bataille. Des calebasses vuides étoient dans leurs mains , & quelques-uns les tenoient sur leurs levres & paroissoient être morts en les suçant. — Dieu, je le répète encore, Dieu a puni Mahomet Towash , en permettant que l'orgueil & la présomption l'aveuglassent ; parce que si nos deux caravanes avoient été réunies , nous n'aurions pas pu trouver un endroit plus favorable pour combattre les Bisharécens , que celui où l'eunuque a été tué. Mais il est probable qu'alors les Bisharécens n'auroient pas osé nous attaquer. Mahomet Towash a été tué dans une vallée étroite , profonde , remplie de sable & bornée de chaque côté par des montagnes escarpées. Nous aurions pu mettre nos chameaux & notre eau en sûreté derrière nous , tandis que du haut du rocher nous aurions à notre première décharge tué les plus hardis de nos ennemis , & obligé le reste de se disperser dans le désert. Les Turcororys se seroient emparés de leurs chameaux & de leur eau qui étoient en petite quantité , ou nous aurions crevé leurs girbas à coups de fusils ; & la cavalerie de l'Aga auroit arrêté

les fuyards. Dans tous les cas, comme les Bisharéens étoient à deux journées de marche du camp d'Abou-Bertran, la plupart d'entr'eux seroient morts de soif; & si leurs compagnons avoient tenté de nous suivre, ce qui ne seroit pas vraisemblablement arrivé, après la défaite des premiers, ils n'auroient pas pu nous joindre avant que nous fussions déjà hors de leur territoire & arrivés sur celui des Ababédés, où étrangers comme nous, ils n'auroient pas couru moins de risque. Les puits des Ababédés n'auroient pu suffire à remplir leurs girbas, & ils se seroient trouvés dans la détresse & dans le cas de se quereller entr'eux. — Mais voilà tout ce que je fais de Mahomet Towash ».

L'AGA dit alors : « Ullah akbar ! » & plusieurs autres personnes qui étoient là, firent entendre aussi quelque exclamation. L'Iman garda quelque tems le silence. Mais enfin il dit, en s'adressant à l'Aga : « Oui, sans doute, Dieu est grand & fait ce qu'il croit le mieux. Qui auroit jamais pu penser qu'il abandonnât un serviteur du Caaba, tandis qu'il protégeoit & faisoit arriver heureusement des Kafs comme ceux-là, dont un millier n'est rien auprès d'un seul cheveu de la tête de Mahomet Towash ? »

J'étois indigné : mais je me sentois malade & chagrin, & d'ailleurs je méprisois profondément l'Iman ; ce qui me déterminà à garder le silence. Alors il m'adressa la parole pour la première fois. — « Je suis bien étonné, dit-il, qu'un Kafir, comme vous, un homme qui ne vaut pas la poussière qui s'attache aux pieds d'un Musulman, ose porter un turban blanc, qui n'est permis qu'aux vrais croyans & aux gens sa-

vans dans nos loix ! » — Je ne pus pas me contenir davantage. « Kafr ! m'écriai-je. Eh ! pourquoi m'appellez-vous ainsi ? Vous êtes un Kafr vous-même. J'adore Dieu tout comme vous, & j'adore Jésus-Christ, que Mahomet qualifie de Rouch Ullah (1). Les Kafirs rendent un culte aux pierres & aux arbres. Ils sont mal élevés, ils ont un caractère dur comme le vôtre ».

« SEIGNEUR, dis-je à l'Aga, je vous prie de me dire si le Grand Seigneur, dont le firman est en vos mains, me traite de Kafr dans ce firman ? Si Ali-Bey & la Porte des Janissaires se sont servis, en parlant de moi, de ces expressions injurieuses ? S'ils ne l'ont pas fait, pourquoi souffrez-vous qu'on m'insulte en votre présence & dans la forteresse où vous commandez au nom du Grand-Seigneur ? Vous ne devez le permettre, ni comme Officier, ni comme Musulman ».

« CELA est vrai ! » dit un vieillard, qui, je crois, étoit le Secrétaire de l'Aga. — « Moullah, dit aussi-tôt l'Aga, je ne m'attendois pas à cela de vous. Je ne croyois pas que vous fussiez assez insensé pour demander à un homme qui vient d'un voyage aussi dangereux que celui-là, pourquoi il porte un turban de telle ou telle couleur ». — « Je n'ai pas besoin de son indulgence, repris-je. Voilà mon firman. J'exige qu'il soit lu dans votre Divan ; après quoi, je me coëfferai & je m'habillerai de la couleur que le firman me permet ; & comme

(1) L'Esprit de Dieu.

je fais qu'il me permet toutes sortes de couleurs (1), j'insiste encore pour qu'on le lise ».

LE MOULLAH essaya deux fois de prendre la parole. Mais on ne le lui permit pas ; & Hagi Ismael lui dit : « Moullah , vous me faites souvenir de ces perfides voleurs de Teawa. Ils ne portent que des turbans blancs ou verts. Ils se disent tous Mufulmans , Sherifs , & gens savans comme vous. Mais je jure qu'il n'y eut jamais de plus grands Kafs en enfer. Je souhaite que vous ne le soyez pas aussi ». — Hagi Ismael étoit derrière moi. Il étoit habillé de barracan comme moi & mes gens , & il avoit un bonnet rouge au lieu de son turban verd ; de sorte que le Moullah ne le prenoit point pour un Turc , encore moins pour un Sherif. J'imagine même qu'il croyoit que c'étoit un Grec , à la manière dont il baragouinoit l'arabe. — « Ami , lui dit ce Prêtre , écoutez l'avis que je vous donne. Parlez avec plus de respect des gens au-dessus de vous , sans quoi , vous courrez risque de vous faire arracher la langue ».

HAGI ISMAEL ne fut jamais doué d'une grande patience. Il étoit bon & honnête ; mais quoiqu'âgé de soixante-dix ans , il s'emportoit comme un enfant , d'autant plus même qu'il n'entendoit presque pas la langue arabe. Il étoit Officier de la Porte des Janissaires , & de plus , Sherif. Ali-Bey l'avoit envoyé en Abyssinie , ainsi que je l'ai déjà dit , pour escorter l'Abuna. Malheureusement il comprit bien toute la phrase du Moullah ; & courant vers lui avec colere , il lui dit : « Payen

(1) D'après un firman du Grand Seigneur , celui en faveur de qui il est écrit peut prendre la couleur , l'habillement & les armes qu'il veut.

maudire ! race de chien (1) ! vous osez me menacer, moi Sherif, moi dont la barbe est blanchie. Et qui est au-dessus de moi ici ? Ce ne seroit pas même l'Aga, fût-il Sherif, & il ne l'est point. Il est Officier des Janissaires comme moi. Il me commande aujourd'hui, & je le commanderai demain. Mais si ce n'étoit pas par égard pour lui, je ne vous quitterois pas que je ne vous eusse fait sauter la tête de dessus les épaules ».

Tout étoit en ce moment dans la plus grande confusion. « Hagi Ismael, m'écriai-je, pour l'amour de Dieu, restez tranquille ». Tout le monde parloit, & personne ne pouvoit se faire entendre. Le Moullah traversa la chambre & alla s'asseoir de l'autre côté de l'Aga qui lui dit d'un ton sévère : « On ne vous a jamais chargé de veiller sur ce que Yagoubé devoit faire ou ne pas faire à Syéné. C'est moi seul que cela regarde, & je n'ai pas besoin de prendre vos avis. Il est au service d'un Roi, & si vous osiez l'insulter à Constantinople, il vous en coûteroit la vie avant que le soleil se couchât, quand même vous seriez un homme bien plus considérable que vous n'êtes. Qui vous a appris à appeler Kafir un homme que vous n'avez jamais vu, & à insulter un Janissaire, un Sherif, un vieillard enfin, dont des gens qui valent mieux que vous, s'honorent de baiser la main ? Allez-vous-en chez vous, & apprenez à être sage ; car vous en avez besoin. Ne faites pas du moins de la forteresse du Grand-Seigneur le théâtre de vos folies ». — Le Moullah sortit aussitôt très-humilié de cette semonce.

MICHAEL avoit déjà porté les livres où étoient mes dessins ;

(1) Kafir Meloun Ibn Kelb.

& je commençai par faire voir à l'Aga les arbres & les fleurs. Il en parut enchanté, & les porta en riant près de son nez, comme s'il avoit voulu les sentir. Ces dessins ne pouvoient l'offenser, parce qu'ils ne représentoient rien de ce qui avoit vie. Je lui montrai ensuite un poisson, & je l'avançai aussi vers un homme qui avoit une barbe vénérable & une figure très-prévenante, & qui regarda le poisson avec beaucoup d'étonnement. L'Aga avoit plusieurs fois donné le nom de *pere* à ce vieillard. « Ne soyez pas fâché, me dit cet homme, si je vous fais une question. Je ne ressemble point au Moulah qui vient de sortir. » — « Je satisferai avec plaisir à tout ce que vous me demanderez, lui repliquai-je. Mais à votre tour, ne vous offensez point de mes réponses. » — « Non, non, s'écrierent deux ou trois autres personnes. Hagi Soliman est trop sage pour cela ».

« Ne croyez-vous pas, me dit Soliman, que ce poisson s'élèvera contre vous au jour du jugement? » — « Je l'ignore: mais je vous avoue que si cela étoit, je serois bien surpris ». — « Soyez certain que cela arrivera ». — « Eh! bien, cela m'est indifférent ». — « Ne savez-vous point ce que Dieu vous dira à l'occasion de ce poisson? Voulez vous que je vous l'apprenne? » — « Vous m'obligerez beaucoup; car je n'en ai pas la moindre idée ». — « Dieu vous demandera: Avez-vous fait ce poisson? Que répondrez-vous? » — « Oui, je l'ai fait ». — « Il vous dira ensuite: Faites-lui une ame ». — « Je répondrai: Je ne le puis pas ». — « Eh bien! vous dira-t-il, pourquoi avez-vous fait le corps de ce poisson, puisque vous n'étiez pas capable de lui créer une ame? Que pourrez-vous répondre alors? » — « J'ai fait ce corps, parce que vous m'avez donné

le talent de le faire. Mais je ne lui ai point créé une ame , parce que je n'ai point un pouvoir que vous avez réservé pour vous seul ». — « Pensez-vous que Dieu se contente de cette réponse ? » — « Certainement , je le pense. Cette réponse est vraie , exacte , & il est impossible d'en faire une plus juste ». — « Ah ! le Moullah vous soutiendrait que cela ne doit pas être ainsi ; que peindre des objets vivans est une idolâtrie , dont le feu de l'enfer est la récompense ». — « Je suis donc dans un cas désespéré ; car c'est un péché dont je ne me repentirai jamais ».

Ainsi finit cette singulière discussion ; & nous nous séparâmes très-satisfaits les uns des autres. Le soir plusieurs des principaux habitans de Syené vinrent prendre du café chez moi. L'Aga m'envoya deux moutons ; & me fit présent d'une paire de pantoufles de maroquin , parce qu'il avoit remarqué que mes pieds étoient très-enflammés , & que je souffrois de ce qu'ils restoit exposés à l'air.

Le 11 Décembre (1), nous partîmes de Syené. Nous ne pouvons pas dire que nous fîmes voile ; parce que notre mât étoit abattu , & que nous allions avec le courant & les rames contre le vent. En descendant le Nil nous eûmes un tems indifférent : il étoit assez beau pendant le jour ; mais les nuits & les matinées étoient extrêmement froides. Cependant comme nous étions sur le tillac , & que nous étions mieux vêtus & mieux nourris que dans le désert , nous supportons plus aisément la froidure. Le thermomètre étoit à peu près

(1) 1772.

au même degré que dans le désert. Nous avions une assez bonne provision d'eau-de-vie , dont la moitié m'avoit été fournie par l'Aga, & l'autre moitié par mon hôte le Schourbachie. Ils me l'avoient donnée à l'insçu l'un de l'autre ; car chacun d'eux n'auroit pas voulu avouer qu'il buvoit des liqueurs fermentées , ni même qu'il en gardoit chez lui.

J'avois donné à chacun de mes gens , ainsi qu'à Ismael & aux Grecs , une de ces couvertures communes , qu'on appelle des *barracans* , & dont l'étoffe est grossière , mais très-chaude. Je leur avois aussi donné une veste & de grandes culottes de la même étoffe ; & nous avions tous jetté dans le Nil les vêtemens avec lesquels nous avions traversé le desert. La maniere simple dont nous étions habillés ne pouvoit choquer ; car dans ces contrées rien ne contribue plus que de tels vêtemens à la sûreté des voyageurs. Je passai , sans m'arrêter , chez le Sheik Nimmer , & j'en eus du regret : mais il étoit nuit , & je ne me portois pas bien.

LE 19 , nous arrivâmes à How , où la fièvre intermittente , qui m'avoit abandonné à Syené , me reprit avec fureur. Ce qu'il y avoit de plus malheureux pour moi , c'est que ma provision de quinquina étoit presque épuisée , & notre Rais eut besoin de s'arrêter là toute une journée. Comme nous n'étions qu'à une petite distance de Furshout , je fis monter un des Barbarins sur un chameau , & je l'envoyai avertir les Peres Capucins de mon arrivée , & de l'état de maladie où j'étois. Je leur fis dire en même tems que mon pain de froment étoit achevé , & que je les priois de m'envoyer un peu de riz , s'ils en avoient.

Dès

Dès que le Barbarin se présenta chez ces Moines, ils le traitèrent d'imposteur. L'un d'entr'eux déclara qu'il savoit bien certainement que j'avois péri dans la mer Rouge. Un autre contredit le premier, & soutint avec la même certitude, que des voleurs m'avoient assassiné en Abyssinie. Le Barbarin, qui ne manquoit pas d'esprit, pria ces bons Peres d'observer que si je m'étois noyé dans la mer, il étoit impossible que j'eusse été tué deux ans après à terre par des voleurs; qu'ainsi l'un de ces rapports étoit nécessairement faux; qu'ils pouvoient l'être tous deux, & qu'ils l'étoient effectivement, puisque je me trouvois en ce moment à How. Mais ils se moquerent de lui, & le menacerent de le conduire au Sheik Haman pour le faire punir.

Le pauvre Arabe leur dit avec beaucoup de bon sens : « Si je venois au nom d'Yagoubé vous demander de l'or ou de l'argent, vous pourriez vous méfier de moi : mais certes il ne vaudroit pas la peine que je louasse un chameau pour venir de How jusqu'ici vous escroquer deux misérables pains & une livre de riz, dont je n'ai jamais goûté que depuis que je suis avec Yagoubé; car il ne mange jamais un morceau sans le partager avec nous, comme il jeûne avec nous quand nos vivres sont finis ». — Les Moines lui demandèrent alors où il m'avoit rencontré ? « — L'Arabe répondit que c'étoit au Ras el Feel; & comme il ne put pas leur expliquer quel étoit ce pays-là, il s'enfuit une nouvelle altercation. Après quoi les deux Révérends Disputeurs conclurent qu'il y avoit trois ans que j'étois noyé dans la mer Rouge, & que l'histoire du Ras el Feel étoit un mensonge.

Tome IV.

X x x x

Cependant il arriva une chose qui n'est pas très-rare; c'est que le domestique fut plus prévoyant que le Maître. Mon Grec Michael songea que les Moines pourroient bien ne rien donner, & il dit au Barbarin qu'il devoit dans ce cas-là s'adresser au Sheik Ismael à Badjoura, & lui demander pour moi un pain ou deux, avec un peu de riz. Le Barbarin, éconduit par les Moines, craignoit d'être également rebuté du Sheik Ismael; & il fut bien surpris de l'accueil favorable qu'il reçut chez lui. Le pain & le riz me furent soudain envoyés. Le Sheik avoit aussi entendu débiter que j'étois mort: mais il se laissa aisément persuader que je vivois, parce qu'il en étoit bien aise.

Le lendemain, 20 Décembre, nous nous arrêtâmes à Furshout, quoique la dureté des Moines & l'invitation d'Ismael me donnaissent grande envie d'aller loger à Badjoura, pour préserver le bon Sheik de ses pleurées & des méprises où il pouvoit retomber sur le mois du Ramadan (1). Les Capucins, embarrassés, me firent quelques excuses de mauvaise grace; & si ces Peres, qui ne sont établis là que pour la conversion de l'Ethiopie & de la Nubie, s'étoient montrés jusqu'alors avec assez peu de zèle pour remplir leur mission, j'avoue que ce zèle ne parut pas s'accroître à l'ouïe de quelques détails que je leur fis de mon voyage.

Le 27, nous continuâmes notre route vis-à-vis d'un petit

(1) Ceci est une allusion au premier voyage sur le Nil. Voyez le premier volume.

village qui est au-dessus d'Achmim ; nous fûmes appelés par un homme qui , quoique mal vêtu , prit un ton d'autorité , & demanda passage pour le Caire , ce que je ne lui aurois pas accordé si j'en avois été le maître : mais le Rais s'empressa d'accéder à sa demande. Cet homme me dit ensuite qu'il étoit un Chrétien Cophite , & qu'il levoit les impôts dans les villages chrétiens , où le Bey ne permettoit pas que les Turcs allassent. « — J'ai appris , me dit il , que vous descendiez le Nil , & je vous ai attendu pour vous demander passage. Le Rais me connoît , & il fait bien que je ne vous incommoderai pas : mais je porte beaucoup d'argent , & je ne me soucie pas qu'on le sache. J'espère que vous voudrez bien m'accorder votre protection en faveur de mon Maître. » « — Certes , l'ami , lui répondis-je , moi je n'ai que sept schillings au monde , & je doute que mes habits valient cette somme. Il n'y a que quelques jours encore que je me réjouissois beaucoup de ma pénurie , parce qu'elle garantissoit ma sûreté : mais , puisque , heureusement pour vous la Providence vous a fait rencontrer sur mon chemin avec votre argent , comptez qu'au besoin je le défendrai de tout mon pouvoir , comme s'il étoit à moi ».

Le 10 Janvier 1773 , nous arrivâmes au couvent de Saint-George , tous tant que nous étions , je crois , encore plus malades & plus découragés que le jour que nous sortîmes du desert. Personne ne nous reconnut dans le couvent ; on ne s'y rappelloit plus ni nos traits , ni le son de notre voix , & nous y entrâmes quasiment par force. Ismael & le Cophite qui nous avoit joints en route , se rendirent chez le B. y ; &

X x x x 2

moi j'eus beaucoup de peine à trouver le moyen de faire parvenir un message au Patriarche & à mes correspondans du Caire, encore me fallut-il donner pour cela les deux seules piastras qui me restoient dans la poche. Les Capucins de Furshout nous avoient reçus avec froideur sans doute : mais les Caloyers de Saint-George nous reçurent bien plus froidement encore ; ils ne vouloient pas même nous laisser mettre le pied dans leur couvent. Cependant ces difficultés ne furent pas de longue durée. La matinée y mit un terme, & ramena nos amis au couvent ; nous fûmes tranquilles, & nous pûmes dormir tout à notre aise. Nous n'avions rien de mieux à faire, en effet, que de dormir ; car nous n'avions point porté de vivres, & les Caloyens ne nous donnerent rien à manger ; je ne fais pas même s'ils l'auroient pu, quand même ils en auroient eu l'intention.

MAIS nous pensions qu'ils ne l'avoient point cette intention ; & d'après le cours ordinaire des choses, nous nous croyions fondés à le penser. Nous oublions que nous étions au Caire, lieu où l'on ne peut jamais calculer comme ailleurs, & où la volonté arbitraire & capricieuse des tyrans regle, ou plutôt confond tout. Je m'endormis profondément pendant une heure. Mais je fus réveillé par un bruit confus de voix ; & avant que je fusse bien revenu à moi, j'aperçus autour du tapis, sur lequel j'étois, dix ou douze soldats qui avoient l'air des plus grands bandits que j'eusse encore vus. Cependant je réfléchis tout-à-coup que ce n'étoit pas un lieu où l'on pût être volé & assassiné sans aucun motif ; & convaincu qu'on n'en avoit point de me faire du mal, je fus bientôt rassuré. Sans cela, il est certain que l'habillement, le

langage , la conduite des gens qui m'entouroient , auroient dû m'alarmer.

« QUE souhaitez-vous , leur dis-je ; & pourquoi prenez-vous la liberté d'entrer ici ? » — Ils me répondirent en langue turque : « Allons , allons , levez-vous. Le Bey vous demande ». — « Certes , repliquai-je , le Bey choisit une heure bien incommode ». — Leur réponse fut : « Levez-vous , ou nous vous ferons marcher par force ». — « J'imagine , leur dis-je , mes amis , que vous me prenez pour quelqu'autre ; car il n'y a pas encore deux heures que je suis arrivé , & depuis , je n'ai pas mis le pied hors du couvent. Il est impossible que le Bey ait pu savoir que j'étois ici ». — L'un d'entr'eux me répondit alors en langue franque : « Et qu'est-ce que cela nous fait à nous qu'il sache que vous êtes ici ou non ? Il nous envoie pour vous chercher ; ainsi , il faut que vous veniez. Allons , levez-vous ». En même tems il s'avança pour me prendre par le bras. — « Tiens-toi loin de moi , m'écriai-je , insolent. Songe que je suis Anglois ; & prends garde à me toucher. Si le Bey me demande , il est le maître dans son pays , & je vais me rendre auprès de lui : mais encore une fois , ne me touche point. Quoiqu'il y ait trois ans que je n'aie point vu Mahomet Bey (1) , je n'oublie point qu'il fait ce qu'il se doit à lui-même , & qu'il n'entend point qu'un vil esclave ose mettre la main sur un homme tel que moi ». — « Non , non , mallem , dit un homme qui parloit italien , nous n'avons point intention de vous faire du mal. Ismael que vous avez ramené de l'Habesh , a déjà parlé au

(1) Mahomet Abou Dahab , vainqueur & successeur d'Ali Bey.

Bey; & le Bey desire de vous voir : voilà tout ». — « Eh bien ! sortez , répondis-je , jusqu'à ce que je sois prêt. J'irai bientôt vous joindre ».

Aussi-tôt ils sortirent. Je les entendis demander à boire aux Caloyers : mais certainement ils ne se trouverent jamais dans un endroit moins favorable pour avoir à boire ou à manger. D'ailleurs , ma toilette ne fut pas longue , & je ne leur donnai pas le tems de s'impatier. Je n'avois point de chemise sur le corps , & il y avoit quatorze mois que je n'en avois pas eu. J'avois une veste & des culottes longues , de grosse étoffe de laine brune , & une couverture de la même étoffe , qui me servoit de manteau ou de capote , & dans laquelle je m'enveloppois pour me coucher. J'avois rasé à Furshout ma longue barbe : mais je portois encore de grandes moustaches. Ma coëffure étoit une mouffeline blanche , roulée autour d'un bonnet rouge , à la turque , qui me servoit le jour & la nuit. Je portois en outre sur ma veste une grosse ceinture de laine qui me faisoit huit ou dix fois le tour du corps & qui remontoit jusqu'à l'estomach. J'étois pieds nuds. Deux pistolets anglois , montés en argent , étoient passés dans ma ceinture à gauche , & j'avois à droite un couteau accourbé à l'abyssinienne , dont le manche étoit de corne de rhinocéros. Ainsi accoutré , j'allai joindre les bandits qui m'attendoient à la porte du couvent. La nuit étoit très-obs-cure & le vent souffloit avec force.

Le Sarach , ou Commandant du parti , montoit un mule ; & par une marque de considération singuliere , il avoit fait mener un âne avec un panneau de jone sur le dos ; car c'est

le seul animal, qu'à la honte de nos chrétiens il leur soit permis de monter au Caire. Ce pauvre âne avoit à porter un fardeau qui n'étoit pas léger : mais heureusement qu'il avoit de la force. L'inconvénient étoit qu'il n'avoit ni selle, ni étriers, & que mes pieds auroient touché à terre, si je n'avois pas eu soin de les soulever tant que je pouvois ; ce qui n'étoit nullement aisé, car ils se ressentoient encore des sables brûlans du désert, & ils étoient dans un état d'inflammation qui me faisoit beaucoup souffrir. Personne ne pourroit jamais s'imaginer la centième partie de ce que je souffris cette nuit-là. Heureusement encore que mes douleurs n'étoient que physiques. J'avois endurci mon cœur. Ce cœur, j'ose le dire, ne manquoit point de force ; & ce qui soutenoit le plus mon courage, c'étoit l'espoir de quitter bientôt ces détestables contrées & d'être rendu à la société des hommes.

La mule que montoit le Sarach alloit fort vite. Mon âne marchoit aussi d'un bon pas : mais il ne pouvoit pas suivre la mule. Chaque soldat portoit, indépendamment de ses armes, un bâton de neuf ou dix pieds de long, comme les bâtons de nos Watchmans (1) anglois, & ils s'en servoient tour-à-tour pour frapper mon âne & le presser de manière qu'il pût joindre la mule. J'avois toutes sortes de raisons pour compatir aux souffrances de mon pauvre âne ; car soit exprès, soit par mégarde, de quatre coups de bâtons, il y en avoit au moins un qui m'attrappoit les hanches ou les épaules, & j'en portai les marques pendant plus de deux mois. Il étoit

(1) Ce sont les gens qui veillent la nuit dans les rues.

inutile de me plaindre. Il auroit autant valu dire au vent de ne pas souffler.

L'ON trouve ordinairement fort peu de personnes dans les rues du Caire. Cependant nous en rencontrâmes quelques-unes qui nous firent place en se disant les unes aux autres que j'étois sans doute quelque voleur que l'Aga des Janissaires avoit fait arrêter. J'avois fait près de trois milles avec tous ces désagrémens, quand nous nous arrêtâmes à la porte du Bey. Le palais étoit bien éclairé & il y avoit autant de mouvement que s'il n'eût été que midi. Je descendis difficilement de dessus mon malheureux âne : mais j'eus pourtant plus de plaisir en mettant pied à terre, que je n'en avois jamais eu en montant le plus beau cheval du monde. Les gens du palais ne sachant pas pourquoi je venois, crurent que j'étois quelque Arabe Bedouin. Cependant j'aperçus un Cophte que je reconnus pour avoir été au service d'Ali-Bey. Je lui dis qui j'étois & il me remit tout de suite : mais il ignoroit mon arrivée, & conséquemment il ne savoit pas qu'on m'eût envoyé chercher. Il passa dans le cabinet du Bey qui aussi-tôt donna ordre qu'on me fit entrer.

DANS le même tems, le Sarach & les soldats qui m'avoient accompagné si honnêtement, s'avancèrent autour de moi pour me prier de leur donner le Bacfish, c'est-à-dire, de l'argent pour boire. « Attendez, amis, leur dis-je, votre maître me connoît très-bien, & nous allons voir le Bacfish qu'il vous donnera ». — Plusieurs Turcs qui étoient là, demandèrent aussi-tôt : « Que vous ont-ils fait ? Avez-vous à vous plaindre d'eux ? Parlez au Bey, & il les fera punir ». — Mon
Sarach

Sarach prévint qu'il alloit y avoir quelque chose de fâcheux pour lui, & quoique l'ordre du Bey fût venu pour me faire entrer, il appuya son dos contre la porte, & ne voulut pas me laisser passer que je ne lui eusse promis de ne pas me plaindre au Bey.

ENFIN, je fus présenté à Mahomet Bey Abou-Dahab. Il étoit le gendre de mon ami Ali-Bey, qu'il avoit trahi & forcé de fuir en Syrie, où il se maintenoit encore avec une petite armée. Mahomet Abou-Dahab avoit été présent à la dernière audience que j'avois eue d'Ali-Bey, & il étoit alors en habit de guerre. Cette fois-ci, je le trouvai dans un vaste appartement où il y avoit deux grands sophas chargés de coussins d'étoffe de soie cramoisi & or. Il y en avoit pourtant un petit de brocard jaune, sur lequel le Bey étoit couché. Les deux sophas se joignoient, & il étoit dans le milieu, la tête appuyée sur sa main gauche. Quoiqu'il fût déjà tard, Mahomet étoit encore tout habillé. Son turban, sa ceinture, le manche de son poignard étoient couverts de pierreries, & il avoit à son turban un croissant en diamants, bien plus beaux que ceux que j'avois vus autrefois à Ali-Bey.

L'APPARTEMENT étoit éclairé par un grand nombre de bougies; & je me trouvai en quelque sorte humilié au milieu de tant de luxe & de magnificence. Je craignois de poser mes pieds nus & poudreux sur les riches tapis de Perse qui couvroient le parquet; & comme j'avois d'ailleurs beaucoup de peine à marcher, le Bey me trouva un air si extraordinaire, qu'il s'écria, du plus loin qu'il me vit: « Qui est-ce là? Qui est ce? D'où vient cet homme? » Son Secrétaire lui dit qui

j'étois ; & je lui dis moi-même en langue arabe , en lui faisant une profonde révérence : « Mahomet Bey , je suis Yagoubé , Anglois , plus connu de votre beau-pere que de vous : mais bien peu propre à paroître devant vous dans l'état où je suis ; car vos gens m'ont arraché de mon lit , dans le moment où je jouissois du seul sommeil paisible que j'aie eu depuis bien des années ».

LE Bey parut très-fâché de ce que je lui disois , & il dit en langue turque à ceux qui étoient autour de lui : « Mes gens ! & qui est-ce donc qui ose faire cela ? c'est impossible ! » Ceux qui avoient été témoins de l'ordre qu'il avoit donné d'aller me chercher , le lui rappellerent ; car il paroissoit l'avoir oublié. Ils lui dirent ce qu'Ismael & le Cophte avoient raconté en ma faveur. Il se retourna alors sur son sofa avec violence en s'écriant : « Je me souviens très-bien de l'homme dont on veut parler : mais il ne ressemble pas à celui-ci. Il y a beaucoup de différence » — « Je vous ai demandé , dit-il , Yagoubé , qui est-ce qui vous a fait sortir de votre lit , dans l'état de souffrance où vous êtes ? & je vois que c'est moi-même : mais je vous donne ma foi de Musulman que je n'entendois point cela & que j'ignorois que vous fussiez malade ».

PENDANT ce tems-là , mes pieds me faisoient tant de mal , que j'étois prêt à m'évanouir , & je ne pus pas répondre. Il y avoit deux coussins de velours ciselé sur une marche , & je me laissai tomber à genoux sur ces coussins , ne sachant pas s'il m'étoit permis de m'asseoir. Le Bey voyant que je m'agenouillois , s'écria aussi tôt : « Eh ! quoi donc ! que faites-vous ? » — Je m'aperçus bien qu'il croyoit que je voulois

lui porter quelques plaintes ou lui demander quelques grâces ; je lui montrai l'état affreux dans lequel étoient mes pieds ; & je lui dis que cela me venoit d'avoir traversé le désert. Il me pria à l'instant de m'asseoir sur le coussin. « C'est la fraîcheur de la nuit , dis je , & la course que je viens de faire sur un âne qui m'occasionnent ces douleurs : mais elles seront bientôt passées ».

« Vous êtes bien malheureux , dit le Bey. Ce que je voulois faire pour votre bien tourne à votre désavantage ». -- J'espere que non , Bey , lui répondis-je. Je ne souffre déjà plus , & je suis en état d'entendre ce que vous avez à me commander ». --- « J'ai plusieurs questions à vous faire , dit le Bey. Vous avez traité avec une extrême bonté le pauvre vieux Sherif Ismael , ainsi qu'un de mes domestiques chrétiens ; & je voulois vous demander ce que je pouvois faire pour vous : mais ce n'est pas le moment. Retirez-vous à présent chez vous. Reposez-vous. Je vous renverrai chercher. Mangez & buvez tranquillement , sans rien craindre. Mon beau-pere n'est plus ici : mais Dieu merci , j'occupe sa place. Il suffit ». -- Je fis une révérence & je sortis,

TANDIS que j'étois chez le Bey , il parla souvent à ses gens en langue turque : mais ces interruptions sont trop fréquentes dans ces sortes d'audiences pour qu'on les remarque. Quand je quittai l'appartement du Bey , je fus accompagné par cinq ou six personnes. Je passai d'abord dans l'antichambre , puis dans une chambre qui communiquoit à la salle des gardes. Je fus joint là par un esclave magnifiquement vêtu , & tenant un panier d'oranges. Il paroissoit sortir

de l'appartement du Bey, & il me dit : « Yagoubé, voilà du fruit que je vous apporte ».

DANS ces contrées un présent n'est pas précieux par lui-même, mais bien par le rang & la qualité de la personne qui l'offre. Vingt mille hommes, qui dormoient en ce moment dans le Caire, auroient regardé comme le jour le plus heureux de leur vie celui où le Bey leur auroit donné la moindre des oranges qui étoient dans ce panier. D'ailleurs un don est, dans ces cas-là, la meilleure marque de protection & d'amitié. Accoutumé à ces cérémonies, je me contentai de prendre une seule orange, en faisant une profonde révérence à l'esclave qui tenoit le panier, & qui me dit alors à voix basse : « Mettez la main jusqu'au fond ». Il me fut aisé d'y appercevoir une bourse de soie cramoisi & or, & tricottée à maille aussi serrée que les bas que nous portons. Je la pris, & je vis qu'elle contenoit beaucoup de sequins. Alors, la portant à ma bouche, je la baisai par respect pour la personne qui me l'envoyoit, & je dis au jeune esclave : « Certes, voilà du fruit bien beau & bien peu commun ; mais c'est pour moi du fruit défendu. La protection & la bienveillance du Bey me sont plus agréables que ne peuvent l'être mille bourses comme celle-là.

L'ESCLAVE parut extrêmement étonné ; car rien ne semble plus étrange à un Turc que de voir un homme, quel qu'il puisse être, refuser de l'argent. Quoique je témoignasse la reconnoissance la plus vive & la plus respectueuse, l'esclave voyant qu'il étoit impossible de me faire accepter la bourse, trouva ce refus si extraordinaire de la part d'un homme

couvert d'un misérable barracan , & ayant l'air de ces gens qui charrient de l'eau & nettoyoient les marches du palais , qu'il ne voulut pas me laisser sortir , & me ramena dans la chambre où le Bey étoit encore assis. Abou Dahab examinoit en ce moment une piece de satin jaune , & il fit l'interrogation ordinaire : « Eh ! bien , qu'est-ce ? de quoi s'agit-il ? » L'esclave lui parla long-tems en langue turque ; & le Bey , posant la piece de satin , se tourna vers moi , & me dit : « Eh ! pourquoi cela ? vous devez sûrement manquer d'argent ? vous n'êtes pas vêtu comme à votre ordinaire ? Est-ce par orgueil que vous me refusez ? »

« BEY , lui répondis-je , voulez-vous me permettre de vous expliquer mes sentimens en peu de mots ? Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'homme à qui vous ayez donné de l'argent , ou , du moins , à qui vous en ayez offert , qui fût plus reconnoissant de votre générosité que moi. Je ne me suis présenté chez vous vêtu de cette manière , que parce qu'il n'y a que quelques heures que je suis débarqué. Mais je ne suis pas dans le besoin , je ne manque point d'argent. Vous êtes déjà certain des vœux que vous mérite la charité que vous avez voulu exercer envers moi , & je ne veux point vous priver de celles de la veuve & de l'orphelin , à qui votre argent est sans doute utile. Julien & Rose , les principaux négocians du Caire , me fourniront tout ce qu'il me faudra. En outre , je suis au service d'un des plus puissans Rois de l'Europe , & il ne me laissera manquer de rien , puisque je voyage par ses ordres ».

Le Bey , me regardant alors avec un air extrêmement pré-

venant, me dit : « En ce cas-là que puis-je faire qui vous soit agréable ? Vous êtes maintenant étranger où je commande ; vous êtes également l'étranger de mon beau-pere, & c'est une double obligation pour moi. Que puis-je donc faire ? » « — Des choses, répondis-je, qui ne dépendent que de vous seul ; & je vous les dirai s'il n'y a pas trop de présomption à moi de les dire ». « — Point du tout, repliqua-t-il. Si je puis faire ce que vous souhaitez je le ferai ; si je ne le puis point, je vous le dirai avec franchise ».

A la maniere dont s'exprimoit le Bey, je vis bien qu'il avoit conçu une plus haute opinion de mon caractère depuis que j'avois refusé la bourse. « — Bey, lui dis-je, plusieurs de mes compatriotes, braves, riches, & pleins de mérite ; font le commerce dans l'Inde, où mon Roi a de vastes possessions ». — Il dit en se parlant à lui-même : cela est vrai, je le fais. — « Plusieurs de ces Commerçans, repris-je, viennent trafiquer à Jidda. J'y ai laissé à mon passage onze de leurs vaisseaux, qui, conformément aux traités, paient de gros droits à la douane, & qui, en outre, par générosité & par noblesse, font de grands préiens au Prince du pays, & à ses Ministres, pour en être protégés. Mais depuis quelque tems le Shérif de la Mecque a accumulé impôt sur impôt, extorsion sur extorsion, au point que les Anglois sont à la veille de renoncer à ce commerce ». « — Ibn Cahaba (1) ! dit le Béy, il a payé cela quand je suis allé à la Mecque ». « — Le Bey a conquis la Mecque ? me dit tout doucement un homme qui étoit derrière moi ». « — Eh ! quoi, poursuivit Mahomet, votre nation, qui est puissante & brave, ne fait pas ren-

(1) Fils de P.....

verser Jidda de fond en comble ? N'avez-vous pas des canons dans vos vaisseaux ? » — Bey, repris-je, ces vaisseaux sont tous très-gros & très forts, armés en guerre, & remplis d'intrépides Officiers & d'habiles Matelots. Jidda & des places plus fortes que Jidda ne pourroient pas résister une heure à un seul de ces vaisseaux. Mais Jidda ne fait point partie de nos possessions ; & dans tous les pays qui appartiennent à d'autres Rois que le nôtre, nous nous conduisons avec prudence, nous faisons le commerce en paix, & nous n'avons recours à la force que quand notre propre défense l'exige ».

« Que souhaitez-vous donc que je fasse ? dit le Bey. — Mes compatriotes, repris je, se sont mis dans la tête une chose, qui, j'en suis persuadé, est très-bien bien vue. Ils disent que si vous vouliez leur permettre de conduire leurs vaisseaux, & de porter leurs marchandises à Suez, & non à Jidda, ils pourroient compter sur votre parole, s'ils ne manquoient point à leurs engagemens envers vous, & qu'ainsi ils seroient tranquilles ». — « Non, jamais je ne manquerois à ma parole, dit le Bey. Tout cela d'ailleurs seroit à mon avantage. Mais vous ne me dites point ce que je puis faire pour vous ? » — « Patience, s'il vous plaît, lui dis-je, Bey ; & soyez assuré que quand on saura dans ma patrie ce que vous avez fait pour elle, à ma sollicitation, ce sera pour moi le plus grand honneur qu'aucun Prince ait jamais pu m'accorder ». — « Eh ! bien, que cela soit ainsi, dit-il. Que l'on serve du café. Que cet Anglois soit introduit toutes les fois qu'il se présentera ici. Donnez un caftan (1) ». — A l'instant le café fut servi,

(1) Un caftan est une espèce de robe ou de domino, qui sert d'habit de cérémonie & de marque d'honneur.

& je fus revêtu de mon castan. Je sortis de cette manière , & ceux qui me virent passer , me traitèrent avec bien plus de respect que lorsque j'étois entré. L'homme étoit pourtant le même : mais le castan le rendoit très-différent à leurs yeux. Mon ami le Sarach & ses bandits m'attendoient à la porte avec une mule qui avoit des étriers dorés & étoit richement caparaçonnée.

Je n'en retournai au couvent de Saint George , aussi vite que j'étois venu ; mais exempt des salutations du bâton qui m'avoient accompagné sur l'âne. Les choses étoient changées à mon avantage ; & pour me témoigner leur respect , les soldats renversoient tous ceux qui se trouvoient dans les rues. Ils commençoient par leur donner un grand coup de bâton sur la tête ; puis ils leur demandoient pourquoi ils ne se rangeoient pas. Tous mes gens , à Saint George , m'avoient cru perdu , ou du moins ils avoient imaginé que j'étois allé chez mes correspondans , & ils avoient déjà pris mon lit.

DEPUIS , je revis deux fois Mahomet Abou Dahab , & je terminai l'accord en faveur des marchands anglois. Au lieu de 14 pour cent de droits sur les marchandises & d'un présent considérable qu'il en coûtoit à Jidda , le Bey se contenta de 8 pour cent , sans aucun présent ; & il envoya , à ses propres fraix , à Moka , un firman avec ma lettre , dont je joindrai ici une copie , ainsi que des instructions que je fis passer dans l'Inde.

LE Lieutenant du Capitaine Thornhill , ce même M. Greig , que j'avois vu à Jidda , fut le premier qui descendit le golphe de
de

de Suez dans le vaisseau *la Minerve*, & qui vint ensuite par terre au Caire; & dans tout ce voyage il se conduisit d'une manière honorable pour son pays.

DANS les deux visites suivantes que je fis à Mahomet, je reçus le firman, & j'eus une conversation en présence de ce Bey avec l'homme qu'il choisit pour aller à Moka; non que je crusse que mes recommandations fussent de grande conséquence, après les ordres du Bey, mais je savois qu'on pouvoit s'assurer qu'il feroit beaucoup de diligence, en lui donnant en secret un léger présent. Je donnai aussi un présent de peu de valeur à chacun des deux Secrétaires, qui contribuèrent à me procurer le firman, dont je déposai l'original chez le Consul de Venise. Je crus qu'il seroit indiscret de montrer de la parcimonie dans une affaire qui sembloit être d'un avantage particulier & général : mais je n'en ai jamais attendu la moindre marque de reconnaissance publique, ni particulière, & je ne me suis point trompé.

L'ON dira peut-être que le commerce par l'Isthme de Suez, loin d'être d'aucun avantage à la Compagnie des Indes angloise, peut lui être nuisible. C'est du moins là ce que me dit Lord North, dans la première entrevue que j'eus avec lui à mon retour du Caire. Je ne prétends pas décider la question : mais je demanderai si, quand un homme a par hasard une entreprise aussi importante en son pouvoir, il ne doit pas, en bon citoyen, chercher à la faire réussir, & laisser au public, qui y est intéressé, à juger si la chose lui est avantageuse ou non.

Tome IV.

Z z z z

J'ai lu dans l'Abbé Prevost, ou dans le Consul Maillet, je ne fais lequel, car je n'ai pas leurs ouvrages sous mes yeux, j'ai lu, dis-je, qu'au commencement de ce siècle les François avoient offert beaucoup d'argent au Gouvernement du Caire, pour obtenir la permission d'envoyer seulement un paquebot à Suez, pour y chercher les dépêches de leurs établissemens dans les Indes, & qu'ils avoient été constamment refusés. Maintenant la Compagnie des Indes & le Gouvernement d'Angleterre ont ce droit, que j'ai eu l'avantage de leur procurer; & je fais qu'on s'en est servi déjà pour des dépêches publiques & particulières.

J'OSERAI dire encore, qu'indépendamment de ce que je viens de dire, il semble bien étrange, quand on considère le vaste Empire que la Grande-Bretagne possède dans l'Inde, que la Compagnie & ses Employés, depuis le premier jusqu'au dernier, connoissent tous si peu la Mer Rouge & ses ports, & soient si indifférens aux moyens de les mieux connoître. Cependant cette mer baigne le théâtre de leurs conquêtes, & elle n'est qu'à deux journées de chemin de la Méditerranée. C'est d'après tous mes efforts que plusieurs Artistes habiles ont pu travailler à perfectionner la carte de cette mer, qui, j'espère, est à présent très-avancée. Il eût été peut-être plus noble, plus généreux, de la part de la Compagnie des Indes, d'avoir honoré d'un mot d'approbation l'Auteur de la liberté & de la sécurité dont ils jouissent. Les prisons, les fers, les rançons, peut-être la mort même,

font les maux auxquels ses Employés échappent , parce que je leur ai ouvert la voie ; & à ces maux on peut encore joindre le defavantage d'échouer dans leurs entreprises (1).

(1) Je fais que depuis mon accord avec Mahomet Abou-Dahab , il n'est pas entré un seul vaisseau dans la mer Rouge , sans qu'il eût une copie de ma lettre & du firman.





*COPIE de la Lettre de M. BRUCE aux
Anglois de Bombay & du Bengale , qui font le
commerce dans la mer Rouge.*

Au Caire , le premier Février 1773.

MESSIEURS,

« **A** LA sollicitation de plusieurs Capitaines Anglois ; qui étoient venus traiter à Jidda en 1769, j'ai parlé au Bey du Caire (Mahomet Bey) pour qu'il accordât la permission de conduire à Suez les vaisseaux de la Compagnie sans s'arrêter à Jidda, où ils sont continuellement gênés par le Shérif de la Mecque , & où ni leurs paiemens ne sont exacts , ni leurs effets en sûreté. Mahomet Bey a témoigné le plus grand desir de voir cette entreprise promptement exécutée ; & il fait partir en conséquence un Exprès, par lequel je vous envoie notre accord original en langue arabe , avec la traduction angloise. Vous verrez qu'il renonce à toute espece de préfens ; mais il fera toujours prudent de lui en faire. Il faudra seulement qu'ils soient peu considérables , & que le Bey ne manque ni de fidélité , ni de générosité , comme j'espère qu'il n'en manquera pas. Il exige huit pour cent de droits sur nos cargaisons , & il vous laisse l'option de payer ces droits en marchandise ou en argent. Il veut en outre que chaque vaisseau paie cinquante patakas d'ancrage au Capitaine du port de Suez ».

« Dès que vous serez à Suez , vous ferez bien de donner avis de votre arrivée aux Négocians du Caire , à qui vous voudrez vous adresser. Il y a trois principales maisons françaises , MM. Napollon & Compagnie , MM. Rose & Compagnie , MM. Langlade & Compagnie. Ces trois maisons sont riches , fort accréditées , & vous n'aurez aucun risque à courir avec elles. Il y a aussi une maison italienne aussi estimée que les trois françaises , mais moins riche. Elle est sous la raison de Pini & Compagnie. Si vous conduisez à Suez plus d'un vaisseau à la fois , il sera de votre intérêt de vous adresser à des maisons différentes , parce que vous serez plutôt expédiés , vous vous ferez plus d'amis , vous courrez moins de risques , & vous ferez mieux instruits de l'état des affaires ».

« COMME je n'ai en vue que votre seul avantage , je ne prétends vous répondre d'aucune conséquence. Vous connoissez les Turcs. Je n'en ai jamais vu aucun en qui on put se fier en matière d'intérêt. Veillez-y bien , & ne vendez qu'argent comptant. Cependant vous ferez plus en sûreté , vous ferez mieux traités , vous vendrez plus avantageusement & vous aurez une plus prompte expédition ; & s'il vous reste des cargaisons invendues , vous pourrez les laisser ici , parce qu'elles y seront en sûreté , qu'on s'en défera indubitablement pendant l'hiver , & que le montant pourra en être remis directement en Angleterre , ou attendre votre retour ».

« Le Caire est par la latitude de 30 deg. 2 min. 4 sec. L'on peut s'y rendre aisément en deux jours & demi de Suez , qui est par les 29 deg. 57 min. 15 sec. Le Ras Mahomet , c'est-

à-dire , le cap qui forme la pointe orientale de l'entrée du golphe de Suez est par la latitude de 27 deg. 54 min. 10 sec. Vous pourrez doubler ce cap lorsqu'il portera au nord-est ou nord-est quart-d'est tout au plus ; car plus avant dans l'est est l'entrée d'un golphe qui a été souvent pris pour celui de Suez. Enfin , Tor , le premier lieu habité après le cap , est par les 28 deg. 12 min. 4 sec. Vous trouverez à Tor des provisions , de l'eau & des pilotes ».

IL n'y a point de Négocians Anglois au Caire. Mais il y paroît de tems en tems quelques fripons qui se disent Négocians , qui viennent de Mahon , de Livourne ou de quelque isle de la Grece , & qui après un an de séjour , font banqueroute & disparaissent. Prenez bien garde à avoir affaire à ces gens-là. Ils vous voleroient ou ils vous vendroient au Gouverneur ; peut-être même feroient-ils l'un & l'autre. Il n'y a d'autres affaires à avoir qu'avec les trois maisons Françoises & la maison Italienne que je vous ai citées. Quand vous aurez besoin de vous adresser au gouvernement pour affaire de tarif ou de firman , il faudra employer le Consul de Venise , & vous mettre sous sa protection dès le moment de votre arrivée. C'est un homme d'honneur , très-accrédité , & Colonel au service de sa République. Vous attendrez , avant de venir au Caire , & même avant d'avoir déchargé une once de marchandise , que ce Colonel vous ait envoyé le tarif du Bey , & vous le récompenserez de sa peine. Il ne fait point le commerce , mais il est très-attaché à la nation Angloise. Il n'y a d'ailleurs au Caire d'autre Consul que lui & le Consul de France ».

« ENFIN , Messieurs , j'ai vu votre commerce à Jidda. C'est

un commerce ruineux ; & maintenant que le Sherif est pauvre & affamé, il vous volera chaque jour de plus en plus. Il met le scellé sur la maison des Capitaines qui meurent à Jidda. Il s'approprie une partie de leurs effets. Quel parti vous restet-il donc à prendre , sinon d'aller à Moka ou à Suez ? »

Je suis , &c.

Signé . JAMES BRUCE.

*Au Capitaine Thornhill , commandant
le vaisseau le marchand du Bengale ; au
Capitaine Thomas Price , commandant
le Lion , & à tous les autres Capitaines
des vaisseaux Anglois , faisant le com-
merce à Jidda.*

P. S. Je vous envoie une copie du firman ; ainsi que les lettres pour les Gouverneurs de Bombay & du Bengale , qui en renferment une autre copie. Prenez garde que le Traducteur soit un homme de confiance , qui n'ait point intérêt à vous tromper. Si je ne croyois pas que vous fussiez en sûreté à Suez , je ne vous écrirois pas d'y aller. Il ne faut point que vous portiez du café , ni aucune production de l'Arabie , du moins au premier voyage. Il faut auparavant faire vos conditions.

Ci joint une lettre pour le chef de la Douane.

J. B.





C O P I E des instructions données par les Négocians qui dirigèrent la première expédition de Suez , à M. Jean Shaw & au Capitaine William Greig.

M E S S I E U R S ;

« L E S personnes intéressées dans l'expédition de Suez , ayant fait choix de vous pour conduire les vaisseaux dans le voyage qu'on leur fait entreprendre , il est de notre devoir , en qualité de Directeurs de l'entreprise , de vous donner les instructions nécessaires. Vous trouverez ci joint les notes de l'armement , ainsi que la facture de la cargaison du vaisseau *le Marchand du Bengale*. Vous pourrez disposer de toutes ces marchandises , soit dans le golphe de Moka , soit à Jidda ou à Suez , de la manière que vous croirez la plus avantageuse , vous conformant cependant , autant qu'il sera possible , aux présentes instructions ».

« C O M M E il peut arriver une foule d'accidens qu'on ne peut ni prévenir , ni prévoir , & que les propriétaires de l'*Aventure* ont mis en nous toute leur confiance , nous vous déléguons , Messieurs , tout pouvoir & autorité pour exécuter & diriger cette nouvelle entreprise , au succès de laquelle vous êtes intéressés comme nous. Quoique nous espérons qu'il soit inutile de vous recommander comme un objet de la plus grande importance , & dont la réussite de toute entreprise dépend , l'intelligence & l'harmonie entre ceux qui l'exécutent ,

turent ; nous sommes persuadés que votre zèle pour les intérêts des propriétaires, & votre propre réputation, l'emporteront sur toute autre considération ; & que rien ne pourra détruire une union, absolument nécessaire pour assurer le succès d'une expédition nouvelle, & telle que celle-ci ».

« Vous aurez une commission de cinq pour cent sur les ventes. M. Shaw, comme chef supercargue, retirera trois pour cent, & le Capitaine Greig, deux pour cent ; & vous prendrez sur tout le fret, dans la même proportion que sur la cargaison. Les passagers & les autres éplumens d'usage seront partagés entre vous ; sans qu'il puisse y avoir aucun profit particulier. Comme il est d'usage que dans tous les vaisseaux expédiés de ce port, on jouisse du privilège d'avoir un sixième de la cargaison, nous vous donnerons, au lieu de cela, 12000 roupies qui seront partagées entre vous & vos Officiers au retour du voyage ».

« M. Shaw, chef supercargue, disposera de la cargaison, & le Capitaine Greig dirigera la navigation des vaisseaux. Nous vous recommandons & nous vous prions en même tems de prendre conseil l'un de l'autre dans toutes les occasions où vous aurez besoin d'avis, & même de ne jamais entreprendre aucune démarche importante sans vous être préalablement concertés. Si dans ces cas vous différiez d'opinion, nous exigeons que vous écriviez chacun vos raisons, afin d'en présenter à votre retour la note aux propriétaires. Pour prévenir toute confusion & pouvoir vous expliquer plus clairement, nous allons séparer dans le reste de ces instructions la partie nautique de la partie mercantile. »

« Les vaisseaux employés dans ce voyage sont le *Marchand du Bengale*, à bord duquel est la cargaison. Le Gouverneur (1) accorde en outre aux propriétaires le Schooner (2) le *Culladore*, Capitaine Wedderburn, pour les aider dans la découverte du passage à Suez, & les propriétaires paieront la moitié des fraix de ce navire. M. Cunningham, Ingénieur, s'embarquera dans le *Culladore*, & cet Ingénieur & le Capitaine Wedderburn seront absolument à vos ordres & se conformeront aux instructions que vous jugerez à propos de leur donner. Le paquebot le *Suez* est un petit bâtiment destiné à accompagner le *Marchand du Bengale* dans les endroits les plus difficiles de la navigation; & comme il ne pourra plus vous être utile quand vous serez de retour de Suez à Moka, nous vous prions de le vendre dans ce port, où les petits vaisseaux se vendent souvent avec avantage ».

« QUAND vous aurez laissé le pilote qui vous mettra dehors, vous vous dépêcherez, avec les deux vaisseaux qui vous resteront, de faire voile pour la côte de Malabar. Vous toucherez à Ajango & à Cochia pour y prendre des agrès, de l'eau & tout ce qui vous sera nécessaire; & sans perdre un moment, vous vous rendrez à Moka, où vous vous informerez s'il y a des pilotes venus de Suez. S'il n'y en a point, partez tout de suite pour Yambo qui est au-dessus de Jidda, pourvu que vous n'appreniez point quelque mauvaise nouvelle concernant Suez, comme une guerre ou quelque insur-

(1) Le Gouverneur Hastings.

(2) Un schooner est un petit vaisseau semblable à nos corvettes.

rection au Caire , que vous jugeriez pouvoir nuire au succès de votre voyage ».

« S'IL se répandoit de tels bruits à Moka , assurez - vous bien s'ils sont fondés ; & si vous avez lieu de croire à leur authenticité , & qu'on ne les débite point pour vous détourner de votre voyage , nous vous conseillons de vous rendre à Jidda , parce que c'est l'intérêt des propriétaires. A Jidda vous donnerez vos expéditions de la Douane au Basha & au Sherif ; & , sans vous embarrasser d'autre chose , vendez votre cargaison , dont l'assortiment est très convenable pour le pays. Nous vous prions de faire vos recouvrements le plutôt possible ; & si vous trouvez un chargement considérable pour Bombay , & que la saison vous permette de vous y rendre tout de suite de Moka , & d'arriver dans le Bengale vers le milieu d'Octobre , vous achetterez une cargaison de coton , & vous reviendrez ici directement. Quelqu'argent qu'il vous reste après l'achat de votre coton , vous le verserez dans le trésor de la Compagnie pour des billets de la présidence. Si vous ne pouvez pas vous procurer à Jidda un bon chargement pour Bombay , nous vous prions de vous rendre de Moka à la côte de Coromandel , & de toucher à Negapatam , où vous trouverez des lettres que nous vous y adresserons ».

« Si , quand vous arriverez à Moka , vous n'entendez point dire qu'il y ait ni guerre , ni troubles au Caire , vous vous rendez à Yambo , où vous vous informerez s'il n'y a point de pilotes qui connoissent le golfe de Suez. Si vous en trou-

A a a a a 2

vez quelqu'un qui vous paroisse mériter que vous puissiez lui confier votre vaisseau, nous vous recommandons de le prendre à votre bord; mais, malgré cela, veillez toujours sur lui avec la plus grande attention; ordonnez-lui de suivre la route commune, & ne laissez point écarter vos deux petits vaisseaux jusqu'à ce que vous soyez bien sûr de l'habileté du Pilote. Quand vous en serez sûrs, vous expédierez le *Cuddalore* pour examiner le golfe de Suez, & vous lui direz de vous attendre à Suez même. Mais si vous aviez le malheur de ne point trouver des Pilotes, il n'y a point à balancer, rendez-vous jusqu'à l'entrée du golfe avec la plus grande précaution, & faites-vous précéder nuit & jour par vos deux petits vaisseaux jusqu'à ce que vous soyez à Tor, où vous trouverez des Pilotes & de l'eau ».

« Nous avons tout lieu de croire qu'une fois rendus à Tor, vous n'aurez plus de risque à courir : ainsi vous pourrez charger le *Calladore* de relever exactement la route jusqu'à Jidda, qui est par les 21 deg. 3 min. de latitude. Comme on ne peut pas supposer que vous puissiez vous-même inspecter le golfe; en remontant dans le milieu du canal, vous chargerez le Capitaine Wedderburn de se conformer aux volontés de l'Ingénieur; mais néanmoins de faire lui-même, ainsi que ses Officiers, toutes les remarques nécessaires, & de finir l'inspection le plus promptement, afin d'aller vous rejoindre à Suez. Cependant s'il n'avoit pas le tems d'aller vous rejoindre là, il faut qu'il fasse ses efforts pour aller à Yambo attendre vos dépêches, s'il peut y être en sûreté. Dans le cas contraire, il doit revenir à Moka se pourvoir de tout ce qui lui sera nécessaire, & se tenir prêt à repartir pour le Bengale

dès qu'il aura reçu vos dépêches , & que la mousson lui permettra de faire voile ».

« A votre arrivée à Suez , vous vous informerez du Commandant s'il n'a point des lettres du Bey , son Maître , à votre occasion. S'il n'en a point , vous le prierez de lui envoyer tout de suite la lettre que vous lui remettrez du Gouverneur du Bengale , & de l'informer de l'arrivée de votre vaisseau dans son port. Vous ne déchargerez pas une pièce de marchandise , ni vous n'entrerez dans aucun arrangement jusqu'à ce que vous ayez reçu des nouvelles du Bey ; & , d'après ces nouvelles , vous vous consulterez sur ce que vous aurez à faire. N'agissez qu'avec précaution jusqu'à ce que vous soyez certains des dispositions du Bey ; car nous avons lieu de penser que sa réponse sera favorable , & qu'il vous invitera à aller le voir au Caire. M. Shaw pourra alors s'y rendre avec l'Ecrivain , & tel autre Officier qu'il jugera convenable , en se faisant accompagner par un petit nombre de Lafcars & de domestiques proprement vêtus , afin de rendre son cortége brillant & respectable ».

« Les lettres , les présens , & les échantillons de la cargaison , partiront en même-tems pour le Caire ; & nous recommandons à M. Shaw , qu'au moment qu'il sortira de chez le Bey , il aille rendre visite au Consul de Venise ; dont M. Bruce fait une mention particulière dans sa lettre. Si ce Consul est tel qu'on le représente , M. Shaw recevra de lui toutes les informations nécessaires pour les opérations subséquentes ; & il pourra se mettre sous sa protection , plutôt que sous celle des Maisons françoises. Mais M. Shaw

prendra bien garde à tout ce qu'il fera , jusqu'à ce qu'il voie que cette liaison n'est point désagréable au Bey , à qui il doit témoigner une extrême déférence dans toutes les occasions. Nous joignons à ces instructions une copie de la lettre de M. Bruce , à qui nous avons une grande obligation pour les avis qu'il nous a donnés. Ses lettres vous seront très-nécessaires pour la conduite de vos affaires dans ce pays-là , & nous vous prions d'y faire particulièrement attention ».

« Nous désirons que le Capitaine Greig ne quitte pas son bord jusqu'à ce que la cargaison soit toute mise à terre , afin qu'il puisse y veiller , & ensuite se rendre au Caire pour aider M. Shaw dans ses opérations. Dès que la cargaison sera vendue , & que M. Shaw aura fait ses observations sur l'accueil qu'on lui aura fait sur les marchandises d'une meilleure dé faite , sur celles qui doivent le mieux réussir à l'avenir , & dans d'autres occurrences , nous vous recommandons expressément de nous faire passer ces observations par la première occasion que vous aurez d'écrire à Jidda. Vous adresserez vos lettres au Capitaine Anderson , commandant *le Succès* , & vous en enverrez le duplicata à Moka par le paquebot *le Suez* , en recommandant au Capitaine Wedderburn de faire route sans délai pour le Bengale. Nous vous prions d'adresser ces dépêches au Gouverneur , & d'y renfermer les cartes & les remarques sur le golfe ».

« Nous pensons qu'il est de la plus grande conséquence que vous vous expédiiez le plus promptement possible au Grand-Caire , afin de partir de Suez aussi-tôt que la saison

le permettra ; & si le *Culladore* (1) est allé vous joindre , après avoir achevé son inspection , vous redescendrez par le canal , qu'il aura fondé ; mais si au contraire il n'a pas pu vous joindre , & que vous ayez déjà fait partir le paquebot *le Suez* , avec vos dépêches , vous vous procurerez de bons Pilotes , & même , s'il est possible , un petit vaisseau , en cas d'accident , & vous suivrez la route ordinaire , en faisant toutes les remarques nécessaires. Vous vous rendrez à Moka , & là vous vous conformerez à la première partie de mes instructions ».

« VOILA quelles sont nos instructions générales. Nous croyons maintenant qu'il est à propos de vous en donner de plus particulières sur ce qui concerne chacun de nous ».

Signés , { CUDBERT THORNHILL.
ROBERT HOLFORD.
DAVID KILLICAN.

(1) Le *Culladore* périt pendant une tempête dans la baie du Bengale , & le Capitaine Wedderburn fut noyé. On remplaça ce bâtiment par un autre petit vaisseau , appelé un *Galleat* , que commandoit le Capitaine Messia.



AU CAPITAINE GREIG.

MONSIEUR;

Nous nous reposons sur votre intelligence, votre expérience, & votre sagesse pour la partie nautique du voyage qui vous est entièrement confié; & quoique nous vous ayons prié de consulter M. Shaw sur les difficultés qui se présenteront, nous vous laissons le maître de suivre votre opinion, quand bien même celle de M. de Shaw vous seroit contraire: mais nous vous engageons l'un & l'autre à détailler vos raisons. Si la chose est même de grande conséquence, nous vous exhortons à consulter vos officiers, & à prendre note de leurs avis.

Nous vous prions de tenir un bon livre de log, signé par l'officier qui sortira du quart à midi. Il faudra qu'on ait soin d'insérer dans ce livre tous les événemens, toutes les remarques qui auront rapport à la navigation, & qu'il n'y ait ni ratures, ni feuillet déchiré. Ci-joint est une lettre pour le capitaine Wedderburn, commandant le *Cuddalore*, à qui nous enjoignons de suivre tous les ordres que vous lui donnerez.

QUAND vous ferez à Ingersée, vous donnerez un ordre écrit au capitaine Wedderburn, pour qu'il ne s'éloigne point de vous, & vous lui ferez parvenir en conséquence les signaux

gnaux que vous croirez nécessaires pour le jour & pour la nuit. Comme la tempête ou quelque autre accident pourroit le forcer à s'écarter de vous, vous lui indiquerez d'avance un rendez-vous sûr, soit à Ajango, soit à Cochin; & s'il y arrive le premier, il faudra qu'il vous y attende. Si au contraire vous arriviez avant lui dans le port du rendez-vous, lorsque vous y aurez pris votre eau & terminé vos affaires, vous l'attendrez deux ou trois jours. Puis s'il n'a pas encore paru, vous lui laisserez vos ordres, & vous vous rendrez à Moka. Si par quelque accident le *Cuddalore* ne vous joint pas à Moka, & que vous ayez des pilotes sûrs, vous ne vous amuserez pas à l'attendre : mais vous continuerez votre route, & vous lui laisserez ordre de s'occuper de l'inspection du golfe. Toutefois si vous ne trouviez point de pilote, & que le *Cuddalore* ne fût point arrivé, nous vous recommandons de l'attendre aussi long-temps que vous le croirez nécessaire. Si vous avez avec vous le paquebot le *Suez*, vous pourrez faire route pour Suez, le plus promptement possible, & tâcher de reconnoître l'isle qui est au sud-ouest du cap Ras Mahomet, afin de ne pas vous méprendre en entrant dans le golfe. Si pourtant il vous étoit absolument impossible de faire ce que nous venons de vous indiquer, vous consulterez M. Shaw & vos officiers, & vous vous rendrez à Jidda en vous conformant à ce qui est spécifié dans nos instructions générales ».

« L'on a fait des dépenses excessives pour équiper ces vaisseaux, & les munir des choses qui, dans tout autre voyage, seroient superflues. Nous vous prions donc, si vous vous arrêtez à Jidda, de faire vos efforts pour y vendre toutes

Tome IV.

B b b b b

les choses qui ne vous seront pas nécessaires. Mais si vous allez à Suez , gardez-les jusqu'à votre retour à Moka ; & là , si vous trouvez à vous en défaire avantageusement , nous vous invitons à ne pas y manquer ».

« Si vous avez quelques officiers qui soient bons dessinateurs , engagez les à dessiner tout ce qui leur paroîtra remarquable dans la mer Rouge ; & nous aurons soin de ne pas les laisser sans récompense. Nous vous recommandons expressément de rassembler toutes les remarques , les dessins , les cartes du golfe pour les présenter au Gouverneur (1) ; & nous espérons qu'à votre retour , vous aurez soin de faire ensorte que rien ne transpire , jusqu'à ce que les sentimens du Gouverneur soient connus. Si M. Shaw a besoin de rester avec la cargaison au Caire , vous lui laisserez un officier ainsi que le nombre de lescars dont il aura besoin ».

Signés , { CUDBERT THORNHILL.
ROBERT HOLFORD.
DAVID KILLICAN.

MAHOMET Abou-Dahab se préparant à partir pour aller combattre Ali Bey , son beau-pere , je crus qu'il ne me convenoit pas de rester plus long-tems au Caire. Je fis donc ma dernière visite à ce Bey , qui me pressa beaucoup de faire la campagne avec lui. Mais j'étois trop bien guéri de l'envie de faire le Don-Quichotte , pour m'y livrer encore. Je m'ex-

(1) M. Hastings , qui est le Gouverneur indiqué , expédia pour la mer Rouge , avec toutes ces notes & ces remarques , le paquebot *le Swallow*.

cusai auprès de Mahomet en lui témoignant ma gratitude & mon attachement, & je n'oublierai de ma vie les dernières paroles qu'il me dit, paroles prononcées du ton le plus poli, & les plus flatteuses qui m'aient jamais été adressées. « Vous ne voulez pas venir ? Vous ne voulez pas faire la guerre ? Que ferez vous dans votre patrie ? Vous ne faites point le commerce des Indes » ? — « Non », répondis-je. — « Avez-vous quelqu'autre genre d'occupation que celui de voyager » ? — « C'est jusqu'à présent ma seule occupation ». — « Ali Bey, mon beau pere a souvent remarqué qu'il n'y avoit aucune nation semblable à la nation angloise ; qu'aucune ne pouvoit lui être comparée, & ne comptoit autant d'hommes qui se fussent distingués sur la terre & sur les mers : mais je ne comprenois pas cela ; ce n'est qu'à présent que je vois qu'Ali Bey avoit raison, puisque votre roi ne peut vous procurer un emploi qui vous convienne qu'en vous envoyant périr de faim & de soif dans les sables, ou vous faire égorger par les barbares sans loix du désert ».

VOYANT que la marche du Bey alloit mettre toute l'Egypte en combustion, je me hatai de partir pour Alexandrie, où j'arrivai sans accident. J'y trouvai un vaisseau tout prêt. Le lendemain, me promenant sur le quai, je sus accosté par un Turc de mes amis, qui me dit que le bruit se répandoit que les Beys en étoient déjà venus aux mains, & qu'Ali Bey avoit été totalement défait, blessé & pris. Nous sommes amis, ajouta-t-il ; vous êtes chrétiens, & je vous prévien que les liaisons d'Ali Bey avec les Russes ont irrité la populace contre vous tous. Que vous font un jour ou deux de plus, maintenant que vous voulez vous en aller à quelque prix que ce

B b b b b 2

soit ? Croyez-moi , rendez vous de bonne heure cet après-midi à bord de votre vaisseau , & engagez votre capitaine à passer au-delà du Diamant (1) , parce qu'il y aura bientôt ici du danger « . — Le tems étoit si favorable , que , contre l'ordinaire , nous mîmes à la voile la nuit. Le trouble étoit déjà dans la ville ; & nous en fûmes avertis par les feux que nous vîmes , & les coups de fusil que nous entendîmes.

IL se déclara une voie d'eau dans notre navire , quand nous fûmes vis-à-vis de Derna , sur la côte où j'avois déjà fait naufrage. Le vent étant devenu contraire , nous virâmes de bord & gouvernâmes sur l'isle de Chypre. Cependant le vaisseau se remplissoit lentement , & nous allions le ceindre d'un cable , quand nous découvrîmes l'endroit où étoit la voie d'eau. La nuit suivante nous fûmes assaillis par la tempête. Notre vaisseau étoit vieux. Le capitaine paroissoit fort alarmé : mais heureusement le jour nous ramena le calme. Je souffrois horriblement du ver guinée que j'avois à la jambe , quand le capitaine vint s'asseoir près de mon lit. « Maintenant , me dit-il , nous n'avons plus rien à craindre. Voulez-vous m'avouer une chose. C'est par curiosité que je vous le demande : mais soyez sûr que je n'en dirai rien à personne » . — « Avant que je vous la confie , certainement vous ne pouvez pas la divulguer. Mais de quoi s'agit-il ? » — « Alors me faisant un clin d'œil , il me dit : combien avez-vous à

(1) Le Diamant est un petit rocher à l'entrée du havre d'Alexandrie. Les vaisseaux qui sont là sont censés hors du port , & ne peuvent y être molestés par la Douane.

bord de ces choses que vous savez ? — « Je vous donne ma parole d'honnête homme que je n'entends pas ce que vous voulez me dire ». — « Combien avez-vous de corps morts dans ces caisses ? Car la nuit dernière l'équipage vouloit absolument les jeter à la mer ». — « Je puis vous assurer , capitaine , qu'il vaudroit mieux pour vous & pour votre équipage trembler de la fièvre que de commettre une violence aussi peu méritée. Vous savez que brutal comme un provençal est un proverbe , même dans votre pays : mais je vous prie de ne pas me donner lieu de croire qu'il soit vrai. Tenez voilà mes clefs. Si la tempête revient , ouvrez celle de mes malles où vous vous imaginez qu'il y a quelque cadavre ; ouvrez-les même toutes les unes après les autres ; & la première où vous trouverez une momie , jetez-là par-dessus le bord ».

Je le forçai d'ouvrir deux caisses , & cette précaution fut sage ; car en dehors de l'isle de Malthe nous reçûmes un coup de vent , mais heureusement il ne nous fit pas de mal. Enfin , après une traversée de trois semaines , nous débarquâmes à Marseille.

Nullum numen abest si sit prudentia ; sed Te ,
Nos facimus , fortuna , Deam , cœloque locamus.

JUVEN.

Fin du quatrième Volume.

T A B L E

D E S S O M M A I R E S

Contenus dans ce Volume.

L I V R E S E P T I E M E .

C H A P I T R E P R E M I E R .

- R**ETOUR des sources du Nil par le Maitsha. — Arrivée chez Welled Amlac. — Passage du Nil à Delakus. — Arrivée à Gondar. Pag. 1
- CHAP. II. Conduite incidente de Fasil. — Arrivée de M. Bruce à Gondar. — Le Roi passe le Tacazzé. — L'lieghé & Socinios s'enfuient de Gondar. 36
- CHAP. III. M. Bruce joint l'armée Royale à Mariam Ohha. — Accueil qu'il y reçoit. — Terreur universelle, que répand dans Gondar l'approche de l'armée. — Plusieurs rebelles sont pris & exécutés. — Inflexibilité du Roi. 64
- CHAP. IV. Le Roi d'Abyssinie promet à M. Bruce de le laisser partir. — Il arrive un renfort de troupes du Shoa. — Conduite généreuse d'Amha Yafous, Prince du Shoa. — Contraste frappant entre cette conduite & celle d'un Prince Gaïla. — Situation fâcheuse du Roi. 102
- CHAP. V. L'armée rebelle s'approche de Gondar. — Le Roi sort de sa Capitale. — Il va camper à Serbraxos. — Consul est blessé, & M. Bruce revient avec lui à Gondar. 129
- CHAP. VI. Le Ras Michael tente d'entrer dans le Begemder.

— *Première bataille de Serbraxos. — Les rebelles présentent la bataille au Roi dans la plaine. — Une tempête orageuse sépare les deux armées.* 161

CHAP. VII. *Le Roi Tecla Haimanout offre la bataille aux rebelles. — Description de la seconde bataille de Serbraxos. — Intrepidité du Roi. — Danger que court ce Prince. — Les deux armées conservent leurs postes.* 185

CHAP. VIII. *Le Roi d'Abyssinie donne des récompenses à tous ses Officiers après la bataille de Serbraxos. — M. Bruce est de nouveau insulté par Guebra Masfal. — Grand déplaisir du Roi. — Guebra Masfal & M. Bruce se réconcilient & reçoivent des présens du Ras & du Roi. — Troisième bataille de Serbraxos.* 211

CHAP. IX. *Entrevue de M. Bruce avec Gusho. — Ce Général apprend des choses intéressantes à M. Bruce. — Ce dernier retourne au camp du Roi. — L'armée reprend le chemin de Gondar. — Désordre de cette marche nocturne.* 238

CHAP. X. *L'armée rebelle investit Gondar. — Les troupes du Roi rendent les armes. — Les meurtriers de Joas sont égorgés. — Gusho est élevé à la place de Ras. — Mic'ael est fait prisonnier & emmené par Powussen. — L'lieghé rentre dans son palais de Koscam. — Fasil arrive à Gondar. — Le Roi est reconnu par tous les partis. — Conduite odieuse de Gusho. — Il prend la fuite ; mais il est arrêté & mis aux fers.* 467

CHAP. XI. *M. Bruce obtient la permission de quitter l'Abyssinie. — Il va à Koscam prendre congé de l'lieghé. — Dernière entrevue avec les Moines.* 288

LIVRE HUITIEME.

CHAP. I. *ROUTE de Gondar à Tcherkin.* 311

CHAP. II. *Ozoro Esther reçoit M. Bruce à Tcherkin. — Chasse de l'Eléphant, du Rhinocéros & du Buffle.* 337

CHAP. III. Route de Tcherkin à Hor-Cacamoot, dans le Ras el Feel. — Détails sur Hor-Cacamoot.	360
CHAP. IV. Route de Hor-Cacamoot à Teawa, capitale de l'Aihara.	383
CHAP. V. Séjour à Teawa. — Le Sheik de Teawa cherche à retenir M. Bruce. — Ce voyageur ordonne des remèdes au Sheik & à ses femmes. — Conversations de M. Bruce avec Fidele, & preuves de perfidie de ce Sheik.	407
CHAP. VI. Suite des mauvais procédés du Sheik Fidèle. — Un Moullah & un Sherif sont envoyés de Beyla à Teawa. — Nouvelles du Ras el Feel & de Sennaar. — Eclipsé de lune. — M. Bruce part de Teawa.	441
CHAP. VII. Route de Teawa à Beyla. — M. Bruce est bien accueilli par le Sheik de Beyla, & ensuite par la tribu des Nubas. — Arrivée à Sennaar.	469
CHAP. VIII. Conversation avec le Roi de Sennaar. — Avec le Sheik Adelan. — Entrevue avec les femmes du Roi.	493
CHAP. IX. Conversations avec Achmet. — Histoire & gouvernement du Sennaar. — Chaleur du climat. — Maladies. — Commerce de ce Royaume. — Situation cruelle où se trouve l'Auteur. — Il part de Sennaar.	523
CHAP. X. Route de Sennaar à Chendi.	574
CHAP. XI. M. Bruce est accueilli à Chendi par Siuina. — Conversation avec cette Princesse. — Entrée dans le desert. — Colonnes de sable mouvant. — Siuoon. — Latitudo de Chiggre.	607
CHAP. XII. Dresse de la caravane de M. Bruce dans le desert. — Elle rencontre des Arabes. — Elle perd des chameaux. — Elle est forcée d'abandonner une partie de son bagage. — Arrivée à Syené.	646
CHAP. XIII. M. Bruce est favorablement accueilli à Syené. — Il arrive au Caire. — Entrevue avec le Bey. — Il arrive à Marseille.	693

Fin de la Table.

153

005664019



